



**HAL**  
open science

# Étude et édition des "Regum Aragonum res geste" de Gonzalo García de Santa María (début du XVIe siècle)

Mathilde Baron

► **To cite this version:**

Mathilde Baron. Étude et édition des "Regum Aragonum res geste" de Gonzalo García de Santa María (début du XVIe siècle). Histoire. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II; Universidad de Zaragoza, 2012. Français. NNT : 2012TOU20095 . tel-00841537

**HAL Id: tel-00841537**

**<https://theses.hal.science/tel-00841537v1>**

Submitted on 5 Jul 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# THÈSE



En vue de l'obtention du

## DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par :

Université Toulouse 2 Le Mirail (UT2 Le Mirail)

Cotutelle internationale avec :

Universidad de Zaragoza

Vol. I

---

**Présentée et soutenue par :**  
**Mathilde Baron**

Le vendredi 9 novembre 2012

**Titre :**

Étude et édition des 'Regum Aragonum res geste' de Gonzalo García de Santa María (début du XVIe siècle)

---

ED TESC : Études hispaniques

**Unité de recherche :**

FRAMESPA

**Directeur(s) de Thèse :**

Mme Amaia ARIZALETA, Professeur à l'Université de Toulouse 2 Le Mirail  
M. Alberto MONTANER FRUTOS, Professeur à l'Université de Saragosse

**Rapporteurs :**

Mme Mariàngela VILALLONGA VIVES, Professeur à l'Université de Gérone  
Mme Corinne MENCÉ-CASTER, Professeur à l'Université des Antilles et de la Guyane (rapporteur extérieur au jury)

**Autre(s) membre(s) du jury :**

M. Ángel ESCOBAR CHICO, Professeur à l'Université de Saragosse  
Mme Martine CHARAGEAT, Maître de Conférences à l'Université de Bordeaux 3  
M. Patrick LESBRE, Professeur à l'Université de Toulouse 2 Le Mirail



*À mes parents. À ma famille.  
À mes professeurs d'espagnol et de latin.*



## Remerciements

Ma gratitude va en premier lieu à mes deux directeurs de thèse, les professeurs Amaia Arizaleta et Alberto Montaner Frutos, pour leur aide et leur soutien sans faille, du premier au dernier jour de ces quatre années de travail sur l'œuvre de Gonzalo García de Santa María. Je les remercie tous deux de leurs conseils avisés, de leurs relectures consciencieuses et de la confiance qu'ils m'ont témoignée. La disponibilité et la générosité dont ils ont fait preuve à l'heure de transmettre leur vaste savoir historique et littéraire est sans bornes.

Je souhaiterais, en second lieu, exprimer toute ma reconnaissance aux professeurs Martine Charageat, Ángel Escobar Chico, Mariàngela Vilallonga Vives et Patrick Lesbre, qui ont aimablement accepté de participer à mon jury de thèse. Je remercie également le professeur Corinne Mencé-Caster, qui a bien voulu se charger de la rédaction d'un pré-rapport nécessaire à l'évaluation des présents volumes.

Ce travail n'aurait jamais pu voir le jour sans l'aide de plusieurs institutions et de toutes les personnes qui les animent. Je remercie d'abord le laboratoire FRAMESPA et l'école doctorale TESC. Les séminaires du LEMSO, en particulier, furent un espace d'échange constructif, tout comme les rencontres transversales de la thématique FRONTERAS et de l'IRPALL. Je n'oublie pas le groupe des étudiants hispanistes médiévistes (GEMAH), qui m'a fait parvenir ses suggestions et encouragements. Sans nul doute, les avancées majeures de cette thèse ont eu lieu durant mon séjour à la Casa de Velázquez. Ces deux années en Espagne m'ont non seulement permis de dépouiller les archives et de travailler sur les manuscrits, mais également de nouer des contacts précieux. Je suis vivement reconnaissante à MM. Jean-Pierre Étienvre et Daniel Baloup de l'intérêt qu'ils ont porté à mes recherches et de leur tutorat complémentaire. Je remercie les membres scientifiques et artistiques des années 2009-2011 pour tout ce qu'ils m'ont apporté professionnellement et personnellement, et tout particulièrement Stéphanie Aubert, dont l'aide a été décisive. Je citerai enfin ici l'ENS de Lyon, le CIES de Toulouse et les Universités de Toulouse, Saragosse et Rouen, qui m'ont donné l'opportunité de me former, d'étudier ou d'enseigner, en amont, puis au cours de ces années. J'ai une pensée pour tous mes camarades et collègues dans ces lieux et adresse des remerciements spéciaux aux enseignantes rouennaises Marie-José Hanai, Sofía Monco Taracena, Mathilde Hamel et Lise Demeyer, qui ont largement facilité mon travail dans les moments d'urgence finaux.

J'ai reçu une attention personnalisée dans diverses bibliothèques ou archives et souhaite remercier sincèrement : Anna Gudayol i Torelló et l'ensemble du personnel de la

section *Reserva* de la Biblioteca de Catalunya ; Julián Martín Abad et Olga Abellán, à la Biblioteca Nacional de España ; les bibliothécaires de la Casa de Velázquez et des B.U. de Gérone et Saragosse ; Guillermo Pastor Núñez, aux Archives de la Couronne d'Aragon ; Félix Martin, au CADIST de la B.U. de Toulouse 2-Le Mirail ; les responsables successifs des archives de Manresa, Jordi Torner et Marc Torres ; tout le personnel des différentes archives de Saragosse et en particulier des archives municipales, notariales et de la Diputación, qui ont déployé des trésors de gentillesse pour m'aider.

Je remercie encore tous les professeurs que j'ai ponctuellement consultés et qui ont aimablement répondu à mes sollicitations : José Aragüés Aldaz, Gemma Avenoz Vera, Martine Charageat, Ángel Escobar Chico, Monique Combescure-Thiry, Marc Deramaix, Paul François, André Gallego, Inés Fernández-Ordóñez, Jean-Pierre Jardin et Stéphane Péquignot. Je suis spécialement reconnaissante à Sophie Hirel-Wouts de sa générosité dans les conversations scientifiques échangées et de son amitié.

J'ai bénéficié, dans la rédaction de cette thèse, des corrections précises et des remarques pleines d'intelligence de relecteurs zélés : Adeline Chainais, Estelle Garbay-Velázquez, Eva Lafuente, Charlotte Lamy de la Chapelle, Élise Lanoë, Maud Le Guellec, Émilie Mendonça, Pierre Nevoux et Marion Roche. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés. Il en va de même pour les professeurs et amis qui ont eu la gentillesse de revoir mes traductions de latin : Vivien Bessières, Élina Garrigues et Odette Lacordais. Toute erreur qui subsisterait encore est bien sûr de mon entière responsabilité.

Merci encore à Oriol Ponsatí-Murla, Daniel Aznar Martínez, Eric-Marie Gabalda, Óscar Borrego Vinadé, Morgan Lucas, Damien Brémont, Yolanda Martínez et Xevi Casals, ainsi qu'à la communauté bénédictine de Rouen, pour leur aide sous diverses formes. Merci à Manon Revel et Flore Boudet, qui m'ont suggéré, dans un cadre extra-scientifique, les bonnes idées au bon moment. Merci à ma famille pour sa compréhension et son soutien, malgré mes nombreuses absences. Merci à tous mes amis, de part et d'autre des Pyrénées, pour leurs encouragements constants. Merci à Ramon, enfin, pour sa patience, son humour, sa contribution à la révision de ce travail et son appui logistique dans la dernière ligne droite.

# Sommaire du premier volume

Introduction .....	9
ÉTUDE .....	13
Chapitre 1. Le manuscrit 992 de la BC : analyse codicologique .....	15
I. Organisation du volume .....	17
II. Le papier .....	19
III. La mise en page .....	25
IV. L'écriture .....	28
V. Reliure .....	35
VI. Pages de garde et ex-libris .....	36
VII. Synthèse et interprétation .....	37
VIII. Histoire du manuscrit .....	47
Chapitre 2. Gonzalo García de Santa María (1447-1521) : portrait d'un érudit aragonais .....	51
I. Une figure méconnue .....	53
II. Homonymies et confusions .....	56
III. Généalogie et histoire familiale .....	59
IV. Des origines <i>conversas</i> : quelles implications ? .....	67
V. Formation .....	83
VI. Vie politique .....	87
VII. Vie culturelle et production littéraire .....	102
VIII. Bilan .....	150
Chapitre 3. Les <i>Regum Aragonum res geste</i> : éléments d'analyse .....	153
I. Les sources historiographiques des <i>RARG</i> : une traduction de Vagad ? .....	156
II. Le statut des <i>RARG</i> : retour et précisions sur la question .....	203
III. La langue et le style : éléments d'analyse .....	220
IV. Appropriation et réorientation du discours historiographique : quelques pistes .....	261



# Liste des abréviations

## Archives et bibliothèques

- ACA = Archivo de la Corona de Aragón  
ADPZ = Archivo de la Diputación Provincial de Zaragoza  
AHN = Archivo Histórico Nacional  
AHPZ = Archivo Histórico Provincial de Zaragoza  
AMZ = Archivo Municipal de Zaragoza  
APZ = Archivo Histórico de Protocolos Notariales de Zaragoza  
BC = Biblioteca de Catalunya  
BNE = Biblioteca Nacional de España  
BNF = Bibliothèque Nationale de France  
BUdG = Biblioteca de la Universitat de Girona  
RAE = Real Academia Española  
RAH = Real Academia de la Historia  
RBME = Real Biblioteca del Monasterio de El Escorial

## Titres d'œuvres

- Corónica* = *Corónica de Aragón* (Gauberto Fabricio de Vagad)  
*CSJP* = *Crónica de San Juan de la Peña*  
*De generatio* = *De generatio regum Aragonum*  
*De primis* = *De primis Aragoniae regibus* (Lucio Marineo Sículo)  
*Gesta* = *Gesta Ferdinandi regis Aragonum* (Laurent Valla)  
*Joannis II vita* = *Serenissimi principis Joannis Secundi Aragonum regis vita* (Gonzalo García de Santa María)  
*RARG* = *Regum Aragonum res geste* (Gonzalo García de Santa María)

## Sources antiques et bibliques

Les abréviations désignant des sources bibliques (Vulgate) sont celles qui sont utilisées dans le *Corpus christianorum* ; celles qui renvoient à des sources antiques sont empruntées à l'index du *Thesaurus linguae latinae*.

# Introduction

« Pero en algunas pocas ocasiones tenemos la fortuna de toparnos, casi de bruces por lo extraordinario del encuentro, con lo que podríamos denominar un manuscrito de autor. »  
Inés Fernández-Ordóñez, « Manuscritos historiográficos *de autor* »<sup>1</sup>.

Ma rencontre avec le manuscrit 992 fut le fruit du hasard. C'était en 2008. Je travaillais alors sur les *Gesta Hispaniensia* et sur la représentation qu'Alfonso de Palencia y offrait de la couronne d'Aragon. Alors que je consultais quelques sources historiographiques catalanes à l'Arxiu Comarcal del Bages, quelle ne fut pas ma surprise de trouver, dans l'introduction à l'édition du *Dietari* de Jaume Safont, la mention d'un manuscrit renfermant une chronique d'Aragon rédigée par un certain García de Santa María. Josep Maria Sans i Travé écrivait en effet que le manuscrit original du *Dietari*, conservé à la Biblioteca de Catalunya, appartenait à un lot d'ouvrages achetés en 1928 à un libraire de Madrid. Dans ce lot se trouvait aussi le manuscrit de cette chronique aragonaise, selon la liste sélective citée par le chercheur catalan<sup>2</sup>. L'affirmation m'interpela, puisqu'il ne pouvait s'agir que de la chronique du juriste de Saragosse Gonzalo García de Santa María. Or je connaissais les travaux de Robert Brian Tate et de Sophie Hirel-Wouts qui rappelaient que l'on avait perdu toute trace de ce texte depuis le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Je me rendis donc à la Biblioteca de Catalunya pour consulter le lot de manuscrits en question et trouvais effectivement, sous la cote 992, le manuscrit des *Regum Aragonum res geste* (désormais *RARG*). Je pris connaissance de son contenu : une longue histoire des rois d'Aragon débutant au VIII<sup>e</sup> siècle avec l'élection du

---

<sup>1</sup> Inés FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, « Manuscritos historiográficos *de autor* », in : Pedro M. CÁTEDRA (dir.), *Los códices literarios de la Edad Media. Interpretación, historia, técnicas y catalogación*, Salamanca : Cilengua (Instituto de Historia del libro y de la lectura), 2009, p. 91-125, p. 91.

<sup>2</sup> Jaume SAFONT, *Dietari o Llibre de jornades (1411-1484)*, ed. Josep Maria SANS I TRAVÉ, Barcelona : Fundació Noguera, 1992, p. XCV. Il y a toutefois, dans le texte de Josep Maria Sans i Travé, une coquille relative à la datation du manuscrit, qui n'est pas du XVII<sup>e</sup> mais du XVI<sup>e</sup> siècle, comme le confirme l'analyse codicologique et paléographique et comme le stipule le catalogue des manuscrits de la BC.

<sup>3</sup> Robert Brian TATE, « Four Notes on Gonzalo García de Santa María », *Romance Philology*, XVII, 1963, p. 362-372 ; je cite plutôt dans cette thèse la traduction espagnole de cet article : « Gonzalo García de Santa María : bibliófilo, jurista, historiador », in : *Id.*, *Ensayos sobre la historiografía peninsular del siglo XV*, trad. Jesús DIAZ, Madrid : Gredos, 1970, p. 212-227). Sophie HIREL-WOUTS, *Les origines du royaume d'Aragon dans l'historiographie de l'Est péninsulaire (1369-1499)*, Paris, Thèse inédite de l'Université Paris IV-Sorbonne, 2006.

premier roi du Sobrarbe, Garsias Jimenez, et s'achevant avec la mort d'Alphonse V d'Aragon en 1458. Commença alors une longue quête dont ce travail constitue en partie l'aboutissement.

Le dépouillement de la bibliographie, d'abord, révéla que l'existence du manuscrit avait déjà été signalée en 1986 par Julián Martín Abad, dans un article proposant une synthèse bio-bibliographique sur Gonzalo García de Santa María<sup>4</sup>. La nouvelle n'arriva néanmoins pas jusqu'aux spécialistes de l'historiographie aragonaise puisque tous les répertoires et travaux ultérieurs à cette date continuaient de donner les *RARG* pour perdues. Plusieurs dictionnaires historiographiques ou littéraires véhiculaient par ailleurs des informations contradictoires sur les données biographiques du personnage. Je compris alors qu'un vaste champ de recherche s'ouvrait devant moi : l'enjeu était non seulement de donner à lire un texte que l'on croyait perdu mais également de réaliser la première étude monographique sur son auteur. Il me fallait toutefois préalablement m'assurer d'un point : ce texte méritait-il d'être édité ? Apportait-il des éléments nouveaux dignes d'un quelconque intérêt dans le champ des sciences humaines ? La réponse s'est rapidement révélée positive et je veux faire ici le bilan des raisons qui motivent donc cette édition.

La première est le caractère exceptionnel, du point de vue codicologique, du témoin unique par lequel l'œuvre nous est parvenue. Le manuscrit 992 est en effet un brouillon comportant de nombreux remaniements et corrections qui sont le reflet d'une véritable recherche auctoriale sur la formulation du propos. Il s'agit donc d'un « brouillon d'auteur », peut-être même d'un brouillon autographe, qui donne à voir le processus d'élaboration textuelle, au prix d'un déchiffrement minutieux des corrections et des annotations marginales. La rareté de ce type de document justifie déjà en soi une édition et motive l'intérêt d'une recherche approfondie sur la possibilité de son caractère autographe<sup>5</sup>.

La deuxième raison est l'intérêt de ce texte du point de vue historique, et plus précisément de l'histoire culturelle. Il faut le dire clairement, le contenu de la chronique en soi

---

<sup>4</sup> Julián MARTÍN ABAD, « Gonzalo García de Santa María : apuntes bio-bibliográficos », in : *Homenaje a Luis Morales Oliver*, Madrid : Fundación universitaria española, 1986, p. 495-513.

<sup>5</sup> Inés Fernández-Ordóñez a proposé une typologie des manuscrits historiographiques d'auteur de provenance hispanique pour la période médiévale (I. FERNANDEZ-ORDOÑEZ, art. cit.). Dans la catégorie des brouillons autographes – c'est-à-dire les brouillons comportant la trace directe de la main de l'auteur – elle ne recense que cinq manuscrits jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Leur liste est la suivante : ms. X-II-2 de la RBME (deuxième partie de la *Crónica de Juan II* d'Álvar García de Santa María) ; ms. L-II-13 de la RBME (*Crónica real de Pedro IV de Aragón*) ; ms. 355 de la BC (première partie de la *Grant Crónica de Espanya* de Juan Fernández de Heredia) ; ms. 19439 de la BNE (*Gesta hispaniensa ex annalibus suorum dierum collecta* d'Alfonso de Palencia) et ms. 2092 de la BNE (*Hechos del condestable Lucas de Iranzo*). Il convient vraisemblablement d'ajouter à cette liste le manuscrit P-I-IV de la RBME (*Cronice ab origine mundi de Gonzalo de Hinijsosa*) (Stéphanie AUBERT, *Les « Cronice ab origine mundi » de Gonzalo de Hinojosa. Une chronique universelle écrite par un évêque castillan au début du x<sup>e</sup> siècle et traduite pour Charles V*, Paris, Thèse de l'École des Chartes, 2007, p. 3).

n'apportera probablement aux historiens aucune information inédite sur l'histoire de l'Aragon jusqu'en 1458. Mais il se révèle en revanche très intéressant pour mieux comprendre l'histoire des historiens et de l'activité historiographique à Saragosse à la fin du XV<sup>e</sup> et au début du XVI<sup>e</sup> siècle : conditions de travail, influences réciproques, représentations partagées ou divergentes véhiculées par les différentes chroniques. Or l'état de nos connaissances à ce sujet est encore très lacunaire. Des chercheurs comme Robert Brian Tate ou Teresa Jiménez Calvente ont contribué de manière substantielle à cette étude<sup>6</sup> ; Sophie Hirel-Wouts a apporté un travail décisif sur cette période par ses recherches autour de l'œuvre du moine Gauberto Fabricio de Vagad<sup>7</sup>. Mais tous constatent et déplorent la disparition de nombreux textes, qui empêche de percer les mécanismes de transmission textuelle et d'étudier sur un plus grand éventail de témoins les nuances des différents discours historiographiques, leurs variations et leurs enjeux, en particulier politiques et idéologiques. Éditer d'abord, mais chercher à comprendre, ensuite, la place des *RARG* au sein de la production historiographique aragonaise aux alentours de 1500 signifie donc apporter une nouvelle pièce à un puzzle qui a encore aujourd'hui tout l'aspect d'un casse-tête. Plusieurs hypothèses ont été formulées, en particulier, sur le rapport entre l'œuvre de Gonzalo García de Santa María et la *Corónica de Aragón* de Gauberto Fabricio de Vagad (désormais *Corónica*), mais en l'absence du texte des *RARG* ; l'émergence de celui-ci ouvre donc la possibilité de réviser ces hypothèses et de trancher la question.

La troisième raison renvoie plus directement à l'histoire linguistique et littéraire. Les nombreuses reprises et hésitations lexicales présentes au fil du manuscrit montrent en effet d'emblée que les *RARG* constituent un matériau de grand intérêt pour étudier les formes spécifiques adoptées par le latin à la Renaissance dans sa relation si particulière, d'un côté, au latin de l'Antiquité, et de l'autre, aux langues vernaculaires. La conservation de variantes et de gloses marginales, dans le manuscrit 992, illustrent à quels dilemmes le latiniste du début du XVI<sup>e</sup> siècle était confronté. L'étude détaillée du texte et de son réseau de références implicites est enfin une riche source d'informations sur la circulation des modèles historiographiques et littéraires, sur la nature des textes connus et manipulés par les auteurs et sur leur manière de les réintroduire au cœur de leur propos.

---

<sup>6</sup> Le recueil d'articles de Robert Brian Tate est un ouvrage fondamental (R. B. TATE, *Ensayos sobre la historiografía peninsular del siglo XV*, trad. Jesús DÍAZ, Madrid : Gredos, 1970). Teresa Jiménez Calvente est la plus grande spécialiste de Lucio Marineo Sículo. Cf. Lucio MARINEO SÍCULO, *Epistolarum familiarum libri XVII*, ed. Teresa JIMÉNEZ CALVENTE, Alcalá de Henares : Universidad de Alcalá, Servicio de Publicaciones, 2001 ; T. JIMÉNEZ CALVENTE, « Teoría historiográfica a comienzos del siglo XVI », in : Alfredo ALVAR EZQUERRA (coord.), *Imágenes históricas de Felipe II*, Alcalá de Henares : Centro de Estudios Cervantinos, 2000, p. 197-215).

<sup>7</sup> S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 266-392.

Ce sont essentiellement ces points que j'ai voulu traiter dans l'étude liminaire, qui suit le plan très classique de toute introduction à une édition de texte. Elle est composée de trois parties portant respectivement sur l'auteur, l'œuvre et le manuscrit.

De manière assez inhabituelle, toutefois, la partie consacrée au manuscrit est placée en tête. Il m'a semblé nécessaire, en effet, de situer sa description au début, puisque c'est la découverte et l'observation de ce témoin qui a généré toute la réflexion et posé le cadre de diverses hypothèses concernant la rédaction de la chronique.

La partie sur l'auteur propose une synthèse et une révision critique des éléments connus sur Gonzalo García de Santa María. Elle prétend par ailleurs apporter quelques informations nouvelles, tirées de documents de la pratique. Elle embrasse à la fois les aspects de la vie privée et de la vie publique de l'auteur, propose un aperçu de son implication politique et de sa production littéraire. Elle est traversée par la volonté de réhabiliter une personnalité non pas communément décriée, comme put l'être son confrère chroniqueur Gauberto Fabricio de Vagad<sup>8</sup>, mais oubliée ou malmenée par l'histoire littéraire – à en juger par les diverses confusions et approximations contenues dans ses notices biographiques – ou hâtivement rangée au rôle de personnage secondaire. Je me suis par ailleurs appliquée à replacer Gonzalo García de Santa María dans le contexte culturel saragossain de son temps.

La dernière partie de cette étude liminaire examine quelques aspects de l'œuvre. Elle se penche, dans un premier temps, sur ses sources et propose une hypothèse de modélisation des rapports que les *RARG* entretiennent avec celles-ci – et en particulier avec la *Corónica* –, à partir d'indices philologiques. Je reviens ensuite sur le statut qui peut être conféré à l'œuvre – traduction, compilation, chronique abrégée ? – puis propose l'ébauche d'une étude linguistique et stylistique. Le dernier chapitre lance quelques pistes sommaires, sur un segment textuel limité, pour l'analyse comparative des *RARG* et de la *Corónica* du point de vue de la teneur idéologique du discours. L'ensemble de l'analyse offerte dans cette troisième partie ne prétend bien entendu nullement épuiser l'œuvre, puisque l'introduction d'une édition ne saurait se substituer à une étude thématique approfondie de la chronique.

L'édition des *RARG* constitue le deuxième grand volet de cette thèse. Son objectif est d'établir le texte tout en retranscrivant au mieux la vivacité du témoin en construction que constitue le manuscrit 992. Une brève présentation des normes éditoriales choisies la précède.

Tels sont les chemins que j'ai suivis au fil de ces deux volumes.

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 269-273.

# ÉTUDE



## Chapitre 1.

Le manuscrit 992 de la BC :  
analyse codicologique





Le manuscrit 992 de la Biblioteca de Catalunya est l'unique témoignage intégral connu des *Regum Aragonum res geste*<sup>9</sup>. Il figure exclusivement dans l'inventaire interne de la bibliothèque<sup>10</sup> et non dans le catalogue informatique en ligne. L'inventaire cite l'auteur – Gonzalo García de Santa María –, le contenu – une seule œuvre, les *RARG* –, la langue – le latin –, et une proposition de datation au XVI<sup>e</sup> siècle. Une description matérielle succincte – « Paper, 182 f., 300 x 220 mm » – est complétée par l'indication de la provenance du manuscrit : « Compra al llibreter B. Pereira Borrajo ». Quelques références bibliographiques sont citées<sup>11</sup>. Je me propose d'approfondir la description du codex afin d'en comprendre la composition et de tenter d'en préciser la datation. Je m'attacherai enfin à retracer son histoire jusqu'aux magasins de la Biblioteca de Catalunya<sup>12</sup>.

## I. Organisation du volume

### A. Foliation

Le manuscrit présente une foliation moderne, au crayon à papier, en haut à droite de chaque folio. La numérotation commence sur le premier feuillet de garde. Le décompte du nombre de folios proposé par l'inventaire de la bibliothèque peut être plus justement exprimé de la manière suivante : 180 folios + 2 folios de garde au début et 3, sans foliation, à la fin.

### B. Liste des cahiers, signatures et réclames

Le codex se compose de vingt-trois cahiers de bifeuillets. Ces cahiers sont essentiellement des quaternions mais on trouve également un singulion et un quinion. En

---

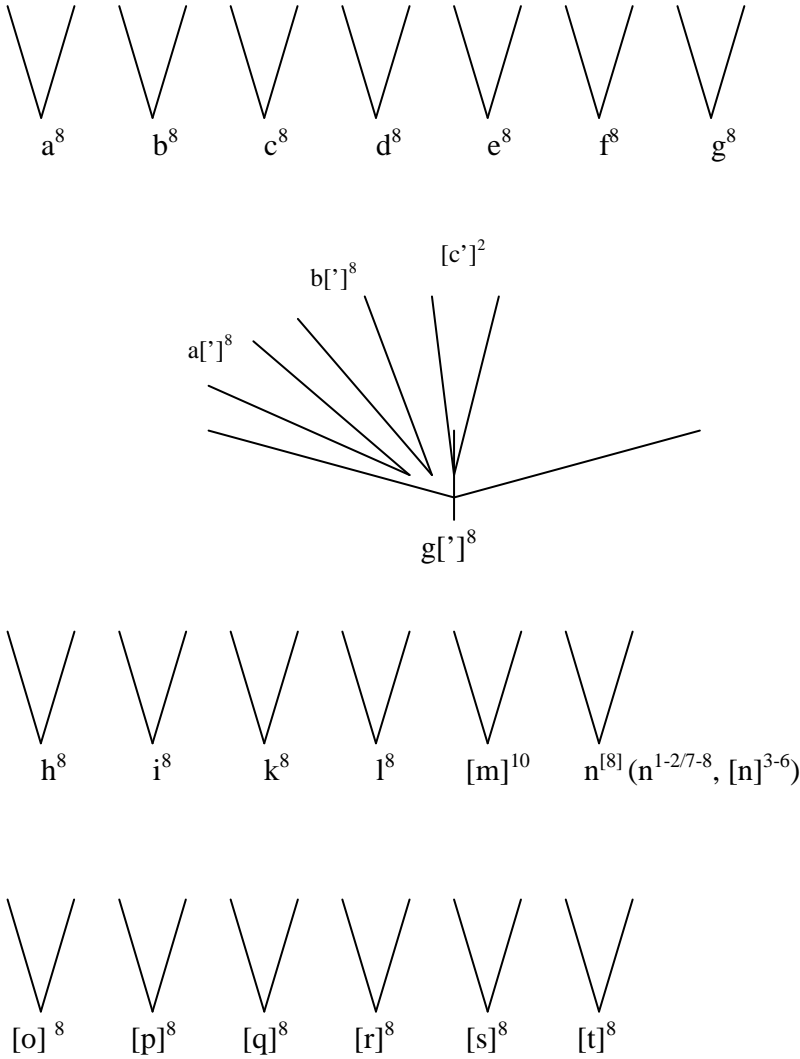
<sup>9</sup> Désormais *RARG*. Deux courts fragments ont été reproduits par Andrés de Uztarroz (Juan Francisco ANDRÉS DE UZTARROZ, *Museo antiguo y moderno de los historiadores de Aragón y su Corona*, BNE, Ms. 9457, fol. 30 et 30<sup>v</sup>).

<sup>10</sup> BIBLIOTECA DE CATALUNYA, *Inventari de manuscrits*, 2008, vol. I, p. 357.

<sup>11</sup> Bartolomé José GALLARDO, *Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos*, fac-sim. [éd. de Madrid, Impr. Rivadeneyra y Tello, 1863-1889], Madrid : Gredos, 1968, vol. III, n° 2315. J. MARTÍN ABAD, « Gonzalo García... », p. 502-505. Soledad FARNÉS JULIÁ, « Selección de manuscritos del gótico al Renacimiento en algunos archivos y bibliotecas de Cataluña », in : Josefina MATEU IBARS (coord.), *Calligraphia et tipographia, arithmetica et numerica, chronologia*, Barcelona : Universitat de Barcelona, 1998, p. 521-559, p. 533 n° 72.

<sup>12</sup> Pour réaliser cette analyse, j'ai essentiellement utilisé Alberto MONTANER FRUTOS, *Prontuario de bibliografía. Pautas para la realización de descripciones, citas y repertorios*, Gijón : Trea, 1999 ; Elisa RUIZ GARCÍA, *Manual de codicología*, Madrid : Fundación Germán Sánchez Ruipérez, Pirámide, 1988 ; Denis MUZERELLE, *Vocabulaire codicologique*, éd. hypertextuelle, version 1.1, Paris : IRHT, 2002, disponible en ligne : <http://vocabulary.irht.cnrs.fr> [réf. du 21/03/2011]. J'ai également bénéficié des conseils avisés de la Professeur Gemma Avenoza Vera.

présenter la formule est assez complexe, notamment parce que plusieurs cahiers ont été insérés au milieu d'un autre. J'ai donc opté pour une représentation graphique (Figure 1).



**Figure 1 :** Schéma des cahiers composant le manuscrit.

Entre crochets figurent des propositions de signatures lorsque les cahiers en sont dépourvus.

Jusqu'au quaternion *l*, les cahiers portent des signatures alphanumériques situées dans la marge inférieure droite, près de la ligne verticale de justification. A partir du cahier [*m*], les signatures disparaissent, sauf pour le cahier *n*, qui est mixte : seuls les deux premiers bifeuillets du quaternion sont numérotés.

Le schéma fait apparaître plusieurs blocs distincts. Les cahiers *a* à *g* forment un premier ensemble. Le cahier *g*['], farci de trois cahiers – deux quaternions et un singulion – marque une rupture et une incohérence dans la numérotation. En toute logique, s'enchaînent à *g*['] les quaternions *h* à *l*. Les cahiers [*m*] et *n* constituent une sorte de transition présentant des irrégularités de signature. Enfin, à partir de [*o*], les quaternions, sans signature, se suivent de manière ininterrompue.

La plupart des cahiers portent des réclames situées à l'angle inférieur droit du revers du dernier folio. Ce sont des réclames verticales descendantes. Il y a toutefois plusieurs exceptions : les réclames des cahiers *a'* et *b'* sont horizontales ; la réclame de *b'* est encadrée ; *c'* ne porte pas de réclame. Malgré ces variations, tous les enchaînements textuels sont parfaitement cohérents. Dans le corps du manuscrit, aucun cahier, aucun fragment ne semble donc manquer.

## C. Remarques diverses

Le folio 126 (dernier feuillet de *[m]*) a été collé, au niveau de la corde, au premier folio du cahier (fol. 117). Le folio 135 a été remplacé ; la trace du collage apparaît au folio 142. Le folio 136 présentant de nombreuses petites taches d'encre, il est probable qu'une encre trop grasse ou délivrée en trop grande quantité par la plume au folio 135<sup>v</sup> ait craché et qu'elle ait même adhéré au folio 136.

Les quaternions *a*, *b*, *c* et *i* comportent des renforts de fond de cahiers.

## II. Le papier

Le volume est, dans son ensemble, en très bon état. Il présente toutefois quelques taches d'humidité, rousseurs, entailles et galeries provoquées par des bibliophages. Dans le codex, sont utilisés plusieurs types de papier. Les bifeuillets, larges de 440 mm sont d'une hauteur variable selon les cahiers, entre 285 et 297 mm. La variation dans la hauteur est due au fait que, au moment de la reliure, le papier a été massicoté par paquets – on en dénombre clairement quatre – dans la marge inférieure. La réclame du folio 126<sup>v</sup> a d'ailleurs été rognée.

Pas moins de vingt-deux papiers différents ont été utilisés, certains relevant toutefois d'une même série. À partir de *[m]*, apparaissent des cahiers composés de plusieurs types de papier. Dans la première partie du codex, jusqu'au folio 117, l'analyse des filigranes n'apporte que des informations confuses et très approximatives. Dans la deuxième partie du volume, des séries ayant vraisemblablement cours dans le premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle peuvent être reconnues. Toutefois, seul le papier J – dont la marque d'eau est clairement identifiée à Briquet 15683 – offre une datation plus précise, à savoir dans une fourchette chronologique s'étendant de 1514 à 1517<sup>13</sup>. Un cas est particulièrement proche d'un filigrane

---

<sup>13</sup> Je pars des dates répertoriées par Briquet et compte que la durée de vie d'une forme à papier est d'environ deux ans. Le papier est quant à lui généralement utilisé dans l'année qui suit sa production (A. MONTANER FRUTOS, *Prontuario de bibliografía...*, p. 87).

identique : la marque du papier H (variété similaire à Briquet n° 6664, localisé en 1508). Le filigrane des folios de garde finaux renvoie plutôt, quant à lui, à la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le tableau suivant (Figure 2) propose une synthèse des caractéristiques des différents papiers utilisés. La distance entre les pontuseaux étant, sur tous les papiers, irrégulière, je n'ai indiqué ici que la distance entre les pontuseaux entourant le filigrane<sup>14</sup>.

---

<sup>14</sup> Pour l'identification des filigranes, j'ai utilisé les répertoires réalisés par Briquet (Charles Moïse BRIQUET, *Les filigranes : dictionnaire historique des marques du papier dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600*, [1<sup>e</sup> éd., Genève : A. Jullien, 1907], Mansfield Center, CT : Martino, 2007), Piccard (HAUPTSTAATSARCHIV STUTTGART, *Die Wasserzeichenkartei Piccard im Hauptstaatsarchiv Stuttgart : Findbuch*, Stuttgart : W. Kohlhammer, 1961-1997) et Valls i Subirá (Oriol VALLS I SUBIRA, *La historia del papel en España, II. Siglos XV-XVI*, Madrid : Empresa Nacional de Celulosas, 1980).

**Figure 2 :** Tableau récapitulatif des papiers utilisés

Papier	Localisation	Nombre approx. de vergeures par cm	Dist. entre pontuseaux en mm	Description et dimensions du filigrane en mm	Identification du filigrane	Éléments de datation
A	fol. 3-34	10	58	Char à deux roues. 47 x 53	Non répertorié. Ressemble vaguement à Briquet 3542 ou 3527.	À une exception près, tous les chars à deux roues répertoriés par Briquet datent du xv <sup>e</sup> siècle, la plupart des années 1460.
B <sub>1</sub>	fol. 35-42	15	42	Anneau avec diamant. 22 x 46	Non répertorié. Ressemble beaucoup à Briquet 690 mais dans des dimensions différentes. Il est en outre surmonté d'un motif additionnel. Il ressemble également à Briquet 695.	L'anneau est un filigrane que l'on trouve du xv <sup>e</sup> au xvii <sup>e</sup> siècle, exclusivement sur des papiers fabriqués en Italie. Le filigrane 690 est datée de 1505-1507; le filigrane 695 de 1526.
B <sub>2</sub>	fol. 85-92	16	40	Anneau avec diamant. 20 x 45	Variété similaire.	
C	fol. 43-62 et fol. 81-84	14	41	Fruit (poire) accompagné de feuilles. 40 x 43	Non répertorié. La tige est courte et suit une courbure harmonieuse, les feuilles sont allongées, le fruit est très régulier dans son dessin. Ressemble vaguement à Briquet 7383, 7392 ou 7388, sans qu'aucune comparaison ne soit satisfaisante.	Ce type de filigrane a été employé de 1433 à 1590 selon Briquet. Les filigranes cités s'échelonnent entre 1476 et 1540.

D	fol. 63-80	13	38	Oiseau dans un cercle. 30 x 30	Non identifié. Se rapproche vaguement de plusieurs filigranes : Valls i Subirà 210 pour la silhouette et les pattes, voire éventuellement Briquet 12208 et 12216 pour la forme de la tête.	Valls i Subirà 210 présente deux occurrences à Monterrey en 1494 et à Grenade en 1496. Le filigrane Briquet 12208 a été localisé à Tolède en 1534 ; le filigrane 12216 à Vercelli en 1495.
E	fol. 93-108	8	58	Croissant avec les pointes tournées vers le haut. 33 x 76	Ressemble très fortement à Briquet 5276 mais en plus petit. Ressemble également très fortement à Piccard 41394 et 41397, qui plus est dans des dimensions presque identiques.	Ces filigranes ont une datation très ancienne : 1372-1384 pour Briquet, 1403-1406 pour Piccard.
F	fol. 109-116	7	53	Ciseaux 34 x 69	Il existe de nombreuses versions de ce motif desquelles notre filigrane pourrait être rapproché. Je n'ai pas toutefois trouvé de modèle strictement identique. Voir à titre indicatif Briquet 3657, 3661, 3663 voire 3684 dans des dimensions différentes. Voir également Piccard 122429.	Le filigrane du ciseau présente un dessin similaire à ceux que j'ai ici répertoriés sur près de deux siècles, de 1350 à 1550 environ. Les filigranes qui ont plus particulièrement attiré mon attention sont datés de la première moitié du XV <sup>e</sup> siècle.
G <sub>1</sub>	fol. (117 ?)-118-125	15	43	Gant (ou main) portant les lettres FM et surmonté(e) d'une fleur à cinq pétales ou d'une étoile à cinq branches. 29 x 93	Variétés similaires à une série de mains ou de gants très proches de Piccard 155802.	Le filigrane 155802 est localisé à Valladolid en 1523.
G <sub>2</sub>	fol. 126	15	42	Gant similaire. 37 x 95		

G <sub>3</sub>	fol. 151-153 / 156-158, 159-166	12	42	Gant similaire. 32 x 96		
G' <sub>1</sub>	fol. 136-142	15	42	Gant similaire, nettement plus petit. 28 x 82	Variétés divergentes de la série précédente. Les dimensions sont comparables à Piccard 155823.	Le filigrane 155802 est localisé à Valladolid en 1523. Le filigrane 155823 de Piccard est localisé à Augsbourg en 1559.
G' <sub>2</sub>	fol. 167/174	14	41	Gant similaire avec une ganse au niveau du poignet. 29 x 85		
G' <sub>3</sub>	fol. 168-173	14	42	Gant similaire avec une ganse au niveau du poignet. 32 x 88		
G' <sub>4</sub>	fol. 135 et 143-150	15	42	Gant similaire avec des initiales possiblement distinctes. 30 x 81		
H	fol. 127- 128/133-134	14	68	Fleur (Tulipe). 49 x 53	Variété similaire à Briquet 6664.	Le filigrane Briquet 6664 est répertorié à Florence et à Catane en 1508.
I	fol. 129-132	14	41	Fleur (Tulipe). 41 x 41	Non répertorié. Proche de la série de fleurs regroupées par Briquet du n° 6636 à 6667 sans qu'aucun des dessins ne corresponde réellement.	Les filigranes de fleurs en forme de tulipe connaissent leur apogée au xv <sup>e</sup> siècle bien que quelques modèles continuent d'être produits au xvi <sup>e</sup> .
J	fol. 154-155	14	41	Tête humaine de profil avec trois frisons. 25 x 68	Il s'agit de Briquet 15683.	Filigrane localisé à Carpentras en 1514-1515 ; var. id. répertoriée à Perpignan en 1515-1517.



K <sub>1</sub>	fol. 175/182 et fol. 177/180	14	32	Colonne surmontée d'une croix. 17 x 61	Ce filigrane fait partie du groupe des colonnes 4360 à 4362 de Briquet. Par son dessin, il ressemble fortement à 4362 mais par l'écartement des pontuseaux et du fait qu'il ne se situe pas sur un pontuseau porteur, il se rapproche davantage de 4361.	Ces groupes de colonnes sont documentés de 1471 à 1535.
K <sub>2</sub>	fol. 176/181	14	32	Colonne surmontée d'une croix. 17 x 61	Filigrane jumeau.	
L	fol. 178-179	16	32	Colonne surmontée d'un trait étoilé. 20 x 61	Variété similaire à Briquet 4378 mais dans des dimensions légèrement différentes. Le pied de la colonne est également un peu plus courbe.	Le filigrane Briquet 4378 est répertorié par une occurrence en 1511 à Narbonne.
M	Folios de garde initiaux	10	35	Pas de filigrane		
N	Folios de garde finaux	10	46	Pèlerin dans un cercle avec des initiales. 43 x 58	Le dessin est identique au filigrane 7590 de Briquet mais dans des dimensions légèrement distinctes et avec des initiales, placées sous le cercle, différentes. Ces initiales (et leur dessin) sont semblables à celles des filigranes 7601 et 7602 de Briquet. Il s'agit vraisemblablement d'un N suivi d'un O en forme de spirale.	Le motif du pèlerin date de la deuxième moitié du XVI <sup>e</sup> siècle et du début du XVII <sup>e</sup> . Le filigrane 7590 est répertorié en 1569, le filigrane 7601 en 1564 et celui qui porte le numéro 7602 en 1564. Tous apparaissent dans le sud de la France.

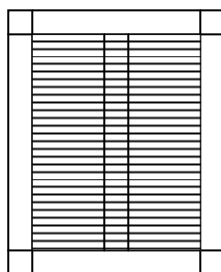
### III. La mise en page

Dans l'ensemble du codex, le texte est toujours présenté en une seule colonne. Deux systèmes de réglure ont été adoptés.

Le système majoritaire (cahiers *a* à *l* et *n* à [*t*]) est la réglure par pliage. C'est un système fréquemment utilisé dans les offices notariaux<sup>15</sup>.

L'autre système utilisé, exclusivement pour le cahier [*m*], est le traçage de la réglure à la pointe de plomb. Les marques de piqûres sont visibles. Au sein du cahier, il convient de distinguer plusieurs schémas de réglure :

- au folio 117 ne sont matérialisées que les lignes de marge ;
- à l'autre extrême du cahier, le folio 126, malgré les marques de piqûres, ne présente aucune réglure. L'écriture suit un cadre virtuel ; côté recto, le scripteur s'est affranchi progressivement de ce cadre et l'écriture s'est étendue sans contrainte au bas de la page ;
- tous les feuillets restants de [*m*] présentent un schéma de réglure à deux colonnes mais le scripteur ne tient compte que de la première ligne de marge à gauche et de la dernière ligne de marge à droite. Ainsi, un papier préparé pour écrire en deux colonnes a-t-il été réutilisé pour écrire en une seule (Figure 3).



**Figure 3** :Schéma de réglure des folios 118 à 125

Les caractéristiques détaillées des réglures et des justifications sont rapportées, par cahier, dans le tableau ci-dessous (Figure 4). Les dimensions des marges inférieures ne sont pas significatives puisqu'elles sont rognées.

---

<sup>15</sup> Il est d'ailleurs également appelé en espagnol *pautado tabeliónico*.

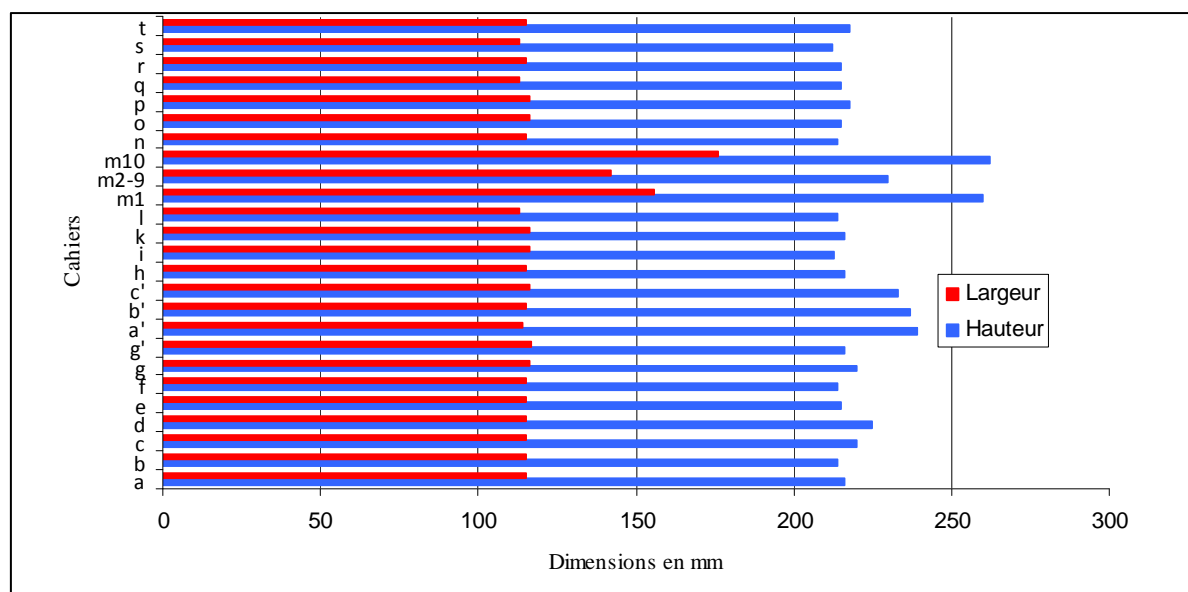
**Figure 4 :** Tableau récapitulatif de la mise en page

Cahier	Système de réglure	Dim. approx. des marges en mm (sup., inf., gauche, droite)	Dimensions moyennes de la justification en mm	Nombre moyen de lignes par page
a	Pliage	36, 45, 54, 55	216 x 115	41 (48 pour le premier folio)
b	Pliage	36, 47, 57, 55	214 x 115	42
c	Pliage	36, 47, 56, 56	220 x 115	40 (46 pour le fol. 26)
d	Pliage	37, 48, 53, 56	225 x 115	41
e	Pliage	36, 47, 53, 50	215 x 115	43
f	Pliage	36, 55, 54, 54	214 x 115	46 (38 pour le premier folio)
g	Pliage	37, 53, 53, 56	220 x 116	45
g[']	Pliage	38, 50, 52, 55	216 x 117	41
a[']	Pliage	31, 34, 51, 52	239 x 114	51
b[']	Pliage	32, 35, 54, 53	237 x 115	49
[c']	Pliage	31, 34, 51, 53	233 x 116	47 pour le fol. 79 ; 44 pour le fol. 80
h	Pliage	36, 48, 52, 55	216 x 115	42
i	Pliage	37, 48, 57, 54	213 x 116	42
k	Pliage	37, 48, 47, 58	216 x 116	44
l	Pliage	37, 49, 54, 56	214 x 113	45
[m <sup>1</sup> ] (fol. 117)	Pointe de plomb. Lignes de marges seulement.	(30, 35) <sup>16</sup> , 30, 43	260 x 156	50
[m <sup>2-9</sup> ] (fol. 118-125)	Pointe de plomb. Tracé en deux colonnes.	29, 32, 29, 47	230 x 142	46

<sup>16</sup> Selon les perforations.

[m <sup>10</sup> ] (fol. 126)	Sans réglure	12, 25, 45, 27	262 x 176	50
n	Pliage	37, 43, 52, 56	214 x 115	44
[o]	Pliage	37, 44-48, 54, 56	215 x 116	44
[p]	Pliage	40, 39-44, 56, 54	218 x 116	48
[q]	Pliage	39, 41, 56, 57	215 x 113	46
[r]	Pliage	37, 47-50, 54, 55	215 x 115	46
[s]	Pliage	37, 44, 54, 55	212 x 113	47
[t]	Pliage	35, 45-49, 54, 51	218 x 115	45

Le scripteur ne respecte que très approximativement la réglure. Dans l'ensemble, les dimensions de la justification sont homogènes au fil du manuscrit. Seuls le quinion *m* et dans une moindre mesure les cahiers *a*'', *b*'' et *c*'' se distinguent (Figure 5).








**Figure 5 : La justification**




Concernant la mise en page, il faut encore ajouter que deux folios présentent des sauts de page : il s'agit des folios 62<sup>v</sup> et 79<sup>v</sup>. Au début de chaque chapitre, l'initiale est légèrement en retrait négatif, hors du cadre de justification.

## IV. L'écriture

### A. Main principale

#### 1. Analyse paléographique

L'écriture<sup>17</sup> employée dans le corps du texte est une écriture humanistique cursive<sup>18</sup> exécutée par une seule main. Malgré des variations visibles, le tracé récurrent de certaines lettres distinctives tout au long du manuscrit permet de conclure à l'intervention d'un seul scripteur du premier au dernier folio. La lettre la plus significative est sans nul doute le z oncial , tracé comme une capitale<sup>19</sup>. Il s'agit là d'une forme particulièrement surprenante dans la typologie de l'écriture humanistique de l'époque et qui constitue sans nul doute un trait distinctif. Le système de ponctuation des *i*, accentués lorsqu'ils sont placés avant ou après des jambages (*m*, *n*, *u*) pour éviter toute confusion dans la lecture, est un autre indice de cette cohérence. Le *d* droit , le *r* à pied  ou encore le *e* en deux traits, lié par le milieu à la lettre qui suit , sont d'autres constantes particulièrement remarquables. On citera encore le *g* en deux traits , qui commence par le tracé d'une panse ronde ; le scripteur lève ensuite la plume et fait partir la crosse du milieu de la panse.

Cette écriture appliquée, livresque, connaît une variante plus cursive dans de multiples fragments du manuscrit. Le *a* à panse a alors tendance à s'ouvrir , le pied du *r* disparaît , le *e* est fait en un seul trait et lié à la lettre suivante par le bas , le *g* est lui aussi tracé sans

---




<sup>17</sup> Je souhaite remercier tout particulièrement ici Stéphanie Aubert qui m'a guidé dans l'analyse paléographique et plus spécialement dans l'identification des mains.

<sup>18</sup> Voir la description de l'écriture humanistique cursive par María Josepa Arnall i Juan (Maria Josepa ARNALL I JUAN, *El Llibre manuscrit*, Barcelona : Universitat de Barcelona, 2002, p. 103). On trouvera également des exemples d'écriture humanistique dans Josefina MATEU IBARS et María Dolores MATEU IBARS, *Colectánea paleográfica de la Corona de Aragón : siglos IX-XVIII*, Barcelona : Universitat de Barcelona, 1980, reproductions n° 225, 248b, 251a, 263a.

<sup>19</sup> Ce *z* se retrouve par exemple aux folios 3 (« Vitizę »), 10-10<sup>v</sup> (« Garcezium », « Azinario », « Azinarius », « Aprizium », « Aprizio »), 25<sup>v</sup>-26 (« Ferrizium », « Lizanum », « Gomezius », « Lizana », « Azenarius »), 63 (« Ruizius »), 85<sup>v</sup> (« Ruizio », « Dizpugio », « Azlorio »), 96<sup>v</sup> (« Castellozuelo », « Ruizius », « Azlore », « Munnozius »), 126 (« Algeziram », « Algezira »), 127<sup>v</sup> (« Elizabet »), 128 (« Elizabeth »), 133-133<sup>v</sup> (« Albarrazinum », « Perez », « Oloriz »), 137 (« Gomezius »), 138 (« Gomezius », « Albornozius »), 153<sup>v</sup> (« Elizabeth »), 155 (« Royzius »), 171<sup>v</sup> (« Ruyzius »), 180 (« Tunizi »).

<sup>20</sup> Sauf lorsqu'il est redoublé.

<sup>21</sup> Sauf dans la désinence *-es*.

lever la plume . Très exceptionnellement, on trouve même un *z* cursif <sup>22</sup> et un *d* à ligature fait en un seul trait <sup>23</sup>.

Certains passages semblent plus propices à l'écriture appliquée, d'autres à l'écriture plus cursive. Ainsi le début et, moins clairement, la fin du manuscrit semblent être copiés plus uniformément dans la variante livresque. Au début des pages, figure à plusieurs reprises une écriture appliquée qui dégénère en une cursive rapide. Certains fragments du manuscrit présentent plus majoritairement la variante relâchée de l'écriture : c'est le cas des cahiers *a[']* – sauf le premier folio –, *b[']*, *[c']* et *[m]*. Toutefois, la résurgence des traits cursifs se donne à voir dans tout le manuscrit. Inversement, dans les passages plus relâchés, les tracés livresques persistent. Ce mélange se retrouve dans un même bloc de texte, dans une même ligne, voire dans un même mot<sup>24</sup>, ce qui permet de conclure clairement à la continuité d'une même main dans tout le manuscrit. Le scribe semble s'efforcer d'adopter une écriture soignée mais est fréquemment rattrapé par les habitudes liées à un tracé plus cursif. Il n'en reste pas moins curieux d'observer des variations aussi accusées que celles que présente le début du cahier *a[']*, entre blocs écrits plus rapidement et fragments très appliqués (Figure 6)<sup>25</sup>. Ces variations correspondent parfois, mais pas toujours, à des reprises d'encre et des retailles de plume<sup>26</sup>, particulièrement visibles dans le manuscrit.

Les titres courants et l'essentiel des notes marginales ont également été exécutés par la même main. Si leur grande majorité a été rédigée au fil de la plume, les cahiers *a'*, *b'* et *[c']* présentent plusieurs exceptions à ce schéma : certaines des notes semblent y avoir été apposées de manière postérieure ; par ailleurs, une encre et une plume différentes ont été manifestement employées pour les titres courants de *b'* et *c'*, ajoutés ultérieurement par le même scribe. Ces irrégularités font écho à des variations dans la typologie même des titres courants, comme le démontre le tableau suivant (Figure 7).

---

<sup>22</sup> Il s'agit d'un *z* minuscule à crosse. Voir fol. 10<sup>v</sup> (« Aprizium »), 116 (« Almazanum »), 120 (« Ferrizum ») et 135<sup>v</sup> (« Martinez »).

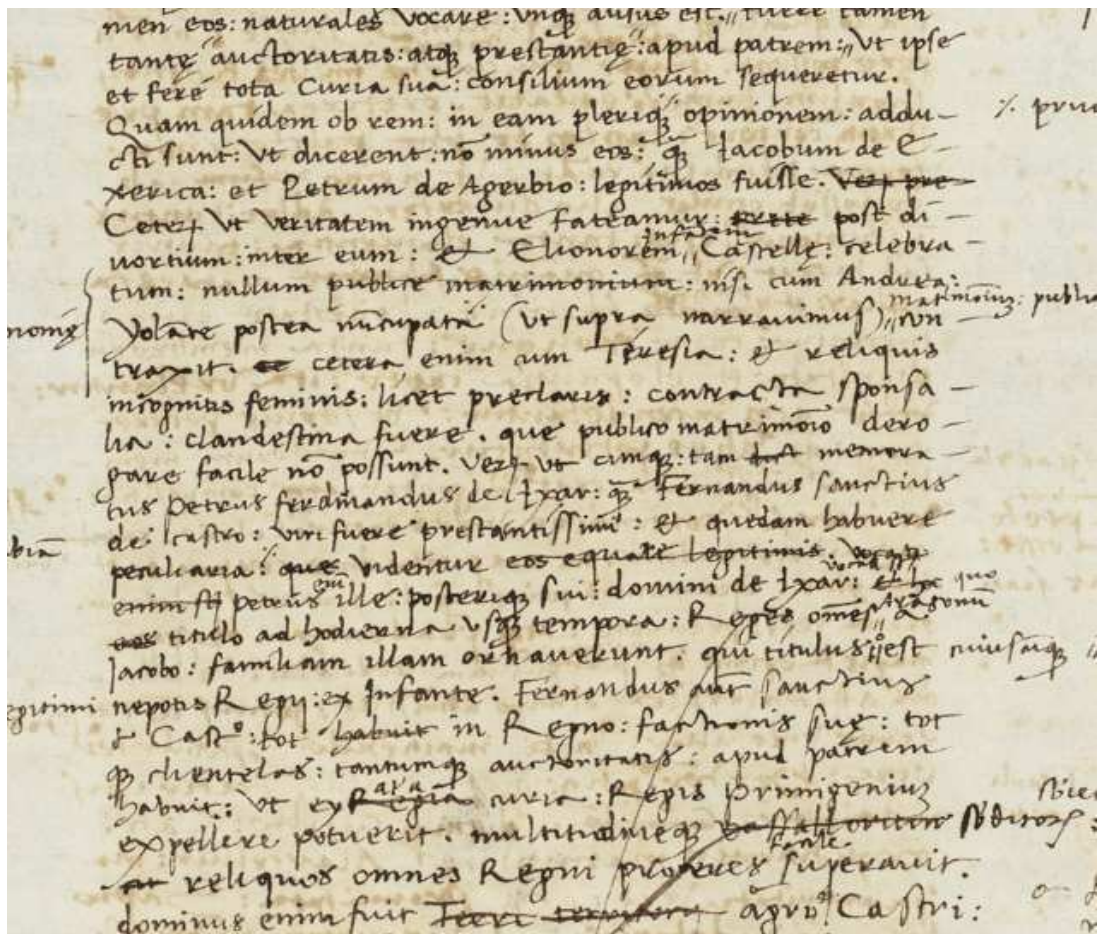
<sup>23</sup> Fol. 118 (« obsidione », « admotus »).

<sup>24</sup> En voici des exemples, autour du *e* et du *r* : dans le même bloc de texte, fol. 117 (« perniciosum » / « haberi ») ; dans la même ligne, fol. 82<sup>v</sup> (« proceres qui propinquoies ») ; dans le même mot, fol. 66 (« expellere »).

<sup>25</sup> Voir entre autres les folios 64, 66<sup>v</sup>, 68. Il y a plusieurs autres occurrences – moins spectaculaires – à divers endroits du manuscrit, par exemple au folio 30<sup>v</sup>.

<sup>26</sup> La plume retaillée, nettement plus fine, s'élargit progressivement jusqu'au prochain calibrage, qui marque à nouveau une rupture franche (voir par exemple les folios 9<sup>v</sup>-10).

**Figure 6 :** Variations entre tracés livresque et cursif au folio 66 (BC, ms. 992)



**Figure 7 :** Typologie des titres courants

Folios	Système utilisé
1-62	<p><b>Système 1</b></p> <p><u>Au recto</u>, dans un ordre variable : nom du roi, titulature comprenant les territoires gouvernés et le nombre ordinal situant le roi dans la suite chronologique des souverains de chaque territoire.</p> <p>Exemple : « Alphonsi primi, Aragonum regis quarti, Suprarbii vero tredecimi » (fol. 36)</p>
63-70 soit a[']	<p><b>Système 2</b></p> <p><u>Au verso</u> : « Regis Aragonum »</p> <p><u>Au recto</u> : « Jacobi primi »</p>
71-79 soit b['] et 1 <sup>er</sup> fol. de [c']	<p><b>Système 3</b></p> <p><u>Au recto</u> : « Regis Jacobi primi vita » ou « Regis Jacobi primi »</p>
80-91	<p><b>Système 1</b></p> <p>Exemple : « Regis Petri tertii, regis XVIII Suprarbium, Aragonum vero decimi, secundi vero Valentii Baleariumque, qui fuit primus rex Siciliae » (fol. 81)</p>
92-182	<p><b>Système 1 fréquemment tronqué ou abrégé</b> étant donné la longueur de la titulature</p> <p>Exemples : « Regis Petri tertii, Aragonum decimi et Siciliae primi » (fol. 93) ; « Regis Petri quarti etc. » (fol. 142) ; « Regis Joannis primi » (fol. 150) ; « Regis Alphonsi quinti, Aragonum XVIII » (fol. 176)</p>

## 2. Ponctuation, abréviations et signes particuliers

Les systèmes de ponctuation et d'abréviations sont cohérents dans l'ensemble du manuscrit.

En ce qui concerne la ponctuation, une grande diversité de signes est utilisée. Pour délimiter des syntagmes faisant sens ou indiquer des pauses dans l'énoncé, deux signes sont utilisés : les deux-points et le trait oblique suivi ou précédé d'un point (⸫ ou ⸬). Dans un système de ponctuation moderne, les deux-points, qui compartimentent les groupes de mots, devraient être parfois rendus par une virgule, parfois supprimés. Le trait oblique accompagné d'un point aurait pour équivalent une virgule, un point-virgule, deux-points ou même parfois un point. Le scripteur utilise également le point dans la même fonction que notre point moderne. L'interrogation est matérialisée par un point surmonté d'une virgule (⸪). L'exclamation ne présente pas de signe de ponctuation propre : les phrases exclamatives s'achèvent soit par un trait oblique accompagné d'un point, soit par le signe d'interrogation. Le point final de chapitre revêt une forme particulière ; il s'agit d'une sorte de point-virgule (⸫̄). Le tiret est utilisé pour signifier la partition d'un mot entre deux lignes. On remarquera l'emploi des parenthèses, parfois tracées par-dessus le signe des deux-points : tantôt elles sont l'équivalent de nos parenthèses modernes, tantôt elles servent à délimiter des groupes syntaxiques<sup>27</sup>. Enfin le signe ⸫̄ est placé au-dessus des syntagmes au vocatif dans les discours directs.

Pour ce qui est des signes particuliers et des abréviations, il faut souligner, tout d'abord, l'emploi récurrent – quoique non systématique – du *e* à queue avec ogonek à la flexion ou en début de mot<sup>28</sup>. Le scripteur use, par ailleurs, de diverses abréviations : suspensions, contractions, abréviations par signes spéciaux à valeur propre ou relative et abréviations propres à certains mots<sup>29</sup>. L'abréviation des *n* et *m*, finaux ou non, est représentée par un tilde dont la forme se décline du trait droit au trait à courbure simple descendante (sorte de grande brève inversée). Ce signe est également utilisé pour signifier des contractions, comme par exemple celle des deux *s* de « esse ». Le signe ⸫̄, à l'initiale, équivaut à *con-* ou *cum-*. En fin de mot, il vaut généralement pour *-us*. Une ligne ondulée placée au-dessus du mot (⸫̄) sert à abrégé *r* ou *re*. Un signe ressemblant au chiffre arabe « deux » placé en

---

<sup>27</sup> Par exemple au folio 38<sup>v</sup> : « cum tercentum equitibus et iis quidem non delectis sed (ut eos casus optulerat) aggregatis ».

<sup>28</sup> Très exceptionnellement, le *e* à queue apparaît au milieu du radical (fol. 33, « Tudęę » et fol. 67, « Cęsarem »).

<sup>29</sup> La plupart des signes sont répertoriés dans Adriano CAPPELLI, *Lexicon abbreviaturarum : dizionario di abbreviature latini ed italiani*, Milano : U. Hoepli, 1912.



exposant (2) est parfois utilisé pour abrégé la désinence passive *-ur*, surtout après un *t*. Ce même signe, en fin de mot, reporté sur la ligne et avec une queue allongée, croisée par une barre verticale ou légèrement oblique descendant sous la base d'écriture doit être lu comme la désinence *-rum* (7). La petite barre horizontale qui coupe la hampe descendante du *p* abrège *par-* ou *per-* ; si elle est oblique, il faut comprendre *pro-*. Une sorte d'apostrophe placée en l'air abrège parfois le groupe *-ri-*, comme dans « p'nceps » ou « pat'moni ». Le signe 3 placé après *q* vaut pour *-que* ; après *s* il traduit le mot « sed ». On le retrouve également avec le sens de *-et* dans les terminaisons verbales et dans l'abréviation de « licet » ou « libet » écrite « l3 ». Très ponctuellement, il prend la valeur d'un *m* en fin de mot. Enfin, plusieurs mots possèdent une abréviation propre comme « enim » (*·n·*), « propter » (*pp* avec une barre horizontale traversant les deux hampes) ou la série des relatifs et des conjonctions de subordination commençant par *-qu* : « qui » (9), « quod » (9 ou 9d), « quam » (9), « quoniam » (9m), etc<sup>30</sup>. Ces signes et abréviations sont tout à fait classiques.

### 3. Systèmes et signes de correction

Le codex présente un nombre très important de corrections et annotations marginales, qui, s'ajoutant aux multiples ratures et aux blocs de textes supprimés en plein texte, montrent clairement qu'il s'agit d'un brouillon. L'absence de toute décoration – les titres de chapitre sont simplement mis en relief par une justification plus importante et, pour certains, par un encadrement partiel de deux accolades verticales tracées à la plume<sup>31</sup> – et la facture, relativement simple, de la reliure sont d'autres arguments en faveur de cette évidence. On dénombre au total environ six mille cinq cents corrections sur l'ensemble du manuscrit. Un décompte, folio à folio, montre que la fréquence des corrections et annotations est grossièrement constante sur l'ensemble du manuscrit – un peu plus de trente par page en moyenne –, sauf pour les folios 63 à 75, où leur nombre est supérieur à soixante.

La typologie des corrections et annotations est complexe et doit être reliée à différents actes d'écriture : j'aurai loisir de revenir sur leur description complète dans le chapitre consacré à la présentation des critères d'édition du manuscrit<sup>32</sup>. Du point de vue de l'analyse codicologique et paléographique, il est cependant important de détailler ici l'éventail des signes spécifiques utilisés pour matérialiser certaines d'entre elles. Ces signes se situent en

<sup>30</sup> Le recensement de ces abréviations n'est nullement exhaustif. Il mentionne simplement quelques-unes des plus utilisées.

<sup>31</sup> Voir fol. 15<sup>v</sup>, 16, 20, 39, 46, 115, 119. Certains titres courants portent également ces accolades (fol. 18, 24, 37, 45, 136, 177).

<sup>32</sup> Voir vol. II.

plein texte ou dans les marges. Dans le corps du texte, lorsqu'une seule lettre d'un mot doit être éliminée, figurent plusieurs exemples d'exponctuation, un ou deux points étant alors placés sous la lettre en question. Pour signifier qu'un morceau de texte sera déplacé, celui-ci est encadré par une paire de signes s'apparentant à des guillemets droits doubles. L'endroit où le fragment devra être inséré est quant à lui indiqué par un guillemet double bas ou haut. Ce dernier signe, se rapprochant d'une double barre oblique (//) est aussi utilisé, en alternance avec le caret inversé (V), pour matérialiser les insertions supra-linéaires. Il est également employé comme signe d'addition d'un syntagme annoté en marge : l'appel est placé dans le corps du texte, le syntagme à ajouter est précédé, en marge, d'un rappel du signe d'insertion. Sur le même principe, on trouve divers signes faisant office d'appels de note. En voici un tableau récapitulatif (Figure 8).

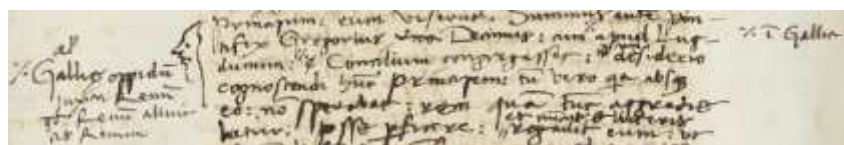
**Figure 8 :** Tableau récapitulatif des signes d'appel de note et de leurs fonctions.

Lorsqu'un signe possède divers usages et qu'une fonction se distingue quantitativement, celle-ci est soulignée. Les signes les plus utilisés sont portés en gras.

//	<b>Addition</b>
·/.	<b><u>Addition, substitution</u> (texte original barré), variante, reformulation, glose</b>
%	Variante du précédent en cas de possible confusion
°/.	Addition
/°	Addition
·//.	Addition
/.	<u>Variante, glose</u> , addition, substitution (texte original barré)
^	Addition, variante
<b>o-</b>	<b><u>Variante, glose</u>, équivalent castillan, addition, substitution (texte original barré)</b>
o-o	Variante du précédent en cas de possible confusion. Parfois employé indépendamment de tout risque de confusion. <u>Glose, variante</u> , reformulation, addition
o+	Variante, glose
oo-	Substitution (une seule occurrence)

Les trois signes les plus utilisés sont les deux barres obliques (//), le lemnisque (·/·) et le rond augmenté d'une barre horizontale (o-). Le signe // ne donne lieu à aucune ambiguïté : il s'agit toujours d'additions. En revanche, les fonctions des signes ·/· et o- se recoupent parfois, quoique leur utilisation principale soit distincte : additions et substitutions pour ·/·, variantes et gloses pour o-. Seule une prise en compte du contexte permet de comprendre leur rôle au cas par cas. On trouve en outre plusieurs variantes à ces trois signes principaux, en particulier dans les passages où les corrections sont nombreuses, afin qu'il n'y ait pas de confusion entre les différents appels de note. C'est surtout le cas des cahiers *a[']*, *b[']* et *c[']*. Lorsque les corrections ou variantes se rapportent à un mot ou un syntagme situé au bord du cadre de justification, celles-ci sont portées directement à proximité sans appel de note. Certaines notes sont partiellement encadrées. Lorsque les notes s'étalent sur plusieurs lignes et sont particulièrement proches du corps de texte, le signe // peut faire office de séparateur. Les variantes ou gloses sont souvent précédés de l'abréviation *al.* (*al*) pour « aliter ». À une occasion, le déplacement d'un paragraphe est signifié par une mention textuelle : « hoc est ponendum fine » [ceci doit être placé à la fin] (fol. 39<sup>v</sup>). Des pieds de mouches indiquent vraisemblablement qu'un saut de paragraphe devra être inséré lors d'une copie ultérieure. Ils sont également utilisés pour introduire des manchettes.

On remarquera enfin que tantôt un passage est souligné, tantôt il est repéré par un trait en marge. Un de ces traits est mis à profit par le scripteur pour dessiner une sorte de drôlerie réalisée comme distraction ; il s'agit d'un profil anthropomorphe de petite dimension situé au fol. 73<sup>v</sup> (Figure 9)<sup>33</sup>.



**Figure 9** : Profil anthropomorphe dans son contexte textuel au fol. 73<sup>v</sup> (BC, ms. 992)

## B. Autres mains

Si le corps du texte et la plupart des annotations marginales présentent une unité de main, une vingtaine de notes de lecture doivent être attribuées à d'autres scripteurs. Certaines

<sup>33</sup> Cette drôlerie ne signale rien de particulier. La glose qui figure à côté apporte des précisions sur la ville de Lyon citée dans le texte : « Gallię oppidum juxta Renum, quod Renum alluit, cis Renum ».

sont de mains non identifiées<sup>34</sup>, d'autres de Jerónimo Zurita<sup>35</sup>. L'écriture de ce dernier, par ailleurs bien documentée<sup>36</sup>, peut être reconnue par la comparaison avec la mention qui, au folio 182<sup>v</sup>, clôt le manuscrit, mention rédigée et signée par Zurita lui-même :

Es de advertir que esta historia parece haverse trasladado en latin por micer Gonzalo Garcia de Stancta Maria de los buenos letrados que uvo en su t[iempo] en el Reyno de Aragon, de la historia vulgar impressa de Gauberto Fabricio de Vagad monge de S<sup>t</sup>. Bernardo, sacando a la letra della todo lo que entendio que pertenecia a la historia, dexando la rhetorica vana del dicho padre, y sus grandes impertinencias, y sin añadir ni poner cosa alguna de diligencia y estudio suyo. Quanto a la relacion de las cosas que tocavan a la memoria de los hechos y sucessos passados. Gero<sup>mo</sup> Çurita [signature].

## V. Reliure

Le volume possède une reliure ancienne de 300 x 220 mm. C'est une reliure à recouvrement en parchemin souple avec trois nerfs de cuir apparents sur le plat. Elle est en assez bon état, quoique entamée en haut du plat inférieur et ouverte dans la partie inférieure du dos. Des restes de lanières de peau servant à la fermeture sont encore visibles. Un fragment de parchemin portant un texte en écriture latine gothique d'un module très petit, avec rubriques et initiales en couleur, a été utilisé pour renforcer le dos.

Sur le dos du volume, à l'anglaise, en écriture gothique de grand module et réalisée avec une encre marron, figure le texte suivant : « G[u/o]nd. Ga[r.] Histor. Aragoniae ». Deux étiquettes, avec des cotes bibliographiques anciennes, recouvrent certaines lettres.

Sur le plat supérieur, en haut, au centre, en écriture cursive tracée à l'encre noire et en partie effacée, apparaît la mention :

---

<sup>34</sup> Fol. 3<sup>v</sup> (« Just. Arag. »), 16 (« Ramirus fuit legitimus »), 23 (« Sanctus Victorianus », « Graus »), 23<sup>v</sup> (« An. 1081 », « Bolea », « Gradus », « 1094 »), 47 (« 1137 »), 55 (« Turolium »), 58<sup>v</sup> (« Laurentius Oscensis » et le trait soulignant une partie du corps du texte), 90 (« excusatio a defectione », note encadrée).

<sup>35</sup> Fol. 11<sup>v</sup> (« Petrus Ataresius », « Dinus Martinus de Cercito »), 12 (« Sancius Garcezii rex sine sobole moritur »), 12<sup>v</sup> (« Ut possent regem alium vel paganum eligere »), 13 (« De duobus principibus qui post obitum regis Sancii Garcezii regnum obtinuisse traduntur »), 23<sup>v</sup> (« Pomares » et le trait soulignant une partie du corps du texte), 96<sup>v</sup> (« Por la escritura destos nombres parece que se traslado esto de la historia impressa de Gauberto »), 130<sup>v</sup> (« Alfonsus ex Sardos reversus mastrucatus patrem salutatur »), 170 (« Sacrilegus Antonius de Luna »), 171 (« Joannes Lupus de Gurrea », « Por la de Gauberto de donde esto se traslada al tio de doña Maria de Padilla que se llamava de Finestrosa, camarero mayor del rey don Pedro de Castilla »).

<sup>36</sup> Nombreux sont les manuscrits où la main de Zurita a été identifiée. Voir par exemple les notes marginales du manuscrit Z du *Libro del conocimiento de todos los reynos et tierras e señoríos que son por el mundo et de las señales et armas que han* (Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Cod. hisp. 150). Par ailleurs, José Javier Iso annonçait, en 2008, le lancement par l'Institución Fernando el Católico d'un projet de digitalisation des papiers et des autographes de Zurita appartenant à la Colección Salazar de la RAH. Cf. José Javier ISO « Presentación a

[L...] cronica del Reyno de Aragon | desde sus principios hasta la muerte del | rey don Alonso de Napóles, cuio au- | tor fue micer Gon° Garcia de Santa Maria. | Es a la letra [...] del [...] G[auberto] | del monje [...] la rhetorica v[...]

Plus bas, au centre, on peut lire : « esto aqui » et « Lo esencial de Gonzalo Garcia esta en la historia | del Rey Catho. [...] MccccLxxx[ix] »<sup>37</sup>. Dans ces trois mentions, plusieurs ensembles scripturaux sont à distinguer. Concernant le premier bloc, la première ligne (« [L...] cronica del Reyno de Aragon ») semble écrite avec une plume légèrement plus épaisse que les lignes suivantes ; par ailleurs le g – en un seul trait avec une crosse droite – ne présente pas la forme habituellement répertoriée chez Zurita, et dont on a un exemple dans les lignes suivantes. De « desde sus principios » à « la rhetorica v[...] », il s’agit sans hésitation de la main de Zurita. Le syntagme « esto aqui » à demi effacé est d’attribution douteuse. Enfin, il est très difficile de se prononcer sur l’écriture de la dernière mention car elle a été en grande partie repassée.

Les annotations portées sur la reliure apportent une indication quant à la date de sa réalisation. Le fait que Zurita ait écrit dessus donne 1580 comme *terminus ante quem*. Le filigrane observé sur une page de garde finale confirmerait une datation dans la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

## VI. Pages de garde et ex-libris

Sur la première page de garde, dans une écriture cursive qui semble dater du XVII<sup>e</sup> siècle, figure l’indication suivante : « Parentis hujus fuit amitinus episcop[us] Burgensis Paulu[s] | de Santa maria ut testat[ur] idem Gundisaluus in p[rae]fatio ad tra[c]t[um] de eccl[esi]a et sinagoga » [Pablo de Santa María, évêque de Burgos fut le cousin de son père, comme l’affirme ce-même Gonzalo dans la préface au traité sur l’Église et de la Synagogue]. Le commentaire est suivi de ce qui semble être une ancienne cote bibliographique. En-

---

los *Anales de Zurita* [buscador en red] », Zaragoza : Institución Fernando el Católico, 2008, disponible en ligne : [http://www.dpz.es/ifc2/libros/zurita/presentacion\\_zurita.pdf](http://www.dpz.es/ifc2/libros/zurita/presentacion_zurita.pdf) [réf. du 11/07/2012], p. 14.

<sup>37</sup> Cette dernière phrase fait référence à la mention de Gonzalo García de Santa María par Zurita dans *l’Historia del rey Don Hernando el Católico* au moment des Cortes de 1498. Cf. Jerónimo ZURITA, *Historia del rey Don Hernando el Católico : de las empresas y ligas de Italia*, ed. electrónica coord. por J. J. ISO, éd. Pilar RIVERO y Julián PELEGRÍN, Zaragoza : IFC, 2005, disponible en ligne : <http://ifc.dpz.es/publicaciones/ver/id/2423> [réf. du 29/01/2011], livre III, chapitre XXX. Toutefois, l’ouvrage de Gonzalo résumé à cet endroit par Zurita n’est pas les *RARG* mais une généalogie agrémentée d’un traité justifiant la possibilité de la succession féminine au trône d’Aragon (voir *infra* p. 148).

<sup>38</sup> Le bord droit de la page est légèrement déchiré et rogne les deux fins de ligne.

dessous figure le tampon « Biblioteca de Cataluña - Barcelona » avec les quatre barres et une croix centrale<sup>39</sup>. Au verso, en haut, à gauche, est mentionnée la cote actuelle du manuscrit.

Une note collée sur le deuxième folio de garde, peut-être de Gallardo<sup>40</sup>, reprend le texte du plat supérieur, non sans commettre une erreur dans la lecture de la date finale :

Parece que dice assi | de mano de Çurita : | <sup>Latina Cronica</sup> Cronica del reyno de Aragon | desde sus principios hasta la muerte del | Rey don Alonso de Nápoles, cuio au- | tor fue micer Gon<sup>o</sup> Garcia de S<sup>ta</sup> Maria | ... | Es a la letra trasladado... | del monje ... la rhetorica. | Por las palabras de los dos ultimos renglones parece | que quiso decir lo mismo q[ue] esta dentro del libro en | la plana ultima a saber es que esta historia es un | traslado de la cronica de ~~Fabricio~~ Gauberto | Fabricio de Vagad, monge de S<sup>ta</sup> Fe, dexando | su mala rethorica [sic] etc<sup>a</sup> | En medio parece q[ue] dice assi : | Lo <sup>essencial</sup> individual de Gonzalo Garcia esta en la historia | del Rey Catho en los sucesos del ano M.CCCC.LXXXXII

Sur la première page de texte (folio 3) un ex-libris nous apprend sans surprise que ce livre a appartenu à « Hie. Suritę » (Jerónimo Zurita)<sup>41</sup>.

## VII. Synthèse et interprétation

### A. Composition du manuscrit

Si l'étude paléographique semble indiquer que, du début à la fin, le manuscrit est l'œuvre d'un seul scripteur, l'analyse des autres aspects codicologiques du manuscrit mettent en relief une certaine hétérogénéité. Le tableau suivant permet de récapituler les principales caractéristiques du codex et de visualiser plusieurs blocs (Figure 10). Les irrégularités sont mises en couleur.

---

<sup>39</sup> Il figure aussi aux folios 2 (sur la note collée), 3 et 182<sup>v</sup>.

<sup>40</sup> Dans B. J. GALLARDO, *op. cit.*, III, n. 2315, on retrouve la même attribution et la même transcription (y compris pour la date finale).

<sup>41</sup> Cet ex-libris est une marque bien connue sur les livres ayant appartenu à Zurita (voir Josep Antoni IGLESIAS I FONSECA, « El ms. S.II.26 de El Escorial (o la desaparición de textos de Cicerón de un códice propiedad del notario Bernat d'Esplugues, † 1433) », *Convenit Selecta*, 7. *Cicero and the Middle Ages*, disponible en ligne : <http://www.hottopos.com/convenit7/iglesias.htm> [réf. du 24/03/2011]).



Tous les éléments convergent pour détacher deux ensembles aux caractéristiques particulières : d'une part les cahiers *a'*], *b'*] et *[c'*, et d'autre part le quignon *[m]*. Toutefois, ces deux blocs ne sont nullement comparables entre eux. Schématiquement, la formule

$$\mathbf{I} [a-g'] + \mathbf{II} [a'-c'] + \mathbf{III} [g'-l] + \mathbf{IV}[m] + \mathbf{V}[n-t]$$

où II et IV constituent des ensembles clairement différenciés, pourrait représenter la composition du manuscrit<sup>42</sup>. Deux questions se posent alors : comment II et IV s'articulent-ils avec le reste du manuscrit ? Le reste du manuscrit (I, III et V) constitue-t-il réellement un ensemble homogène ?

## 1. Le cas du bloc II

L'analyse des cahiers a montré que le bloc II a clairement été inséré au milieu du quaternion *g'*. Il convient d'examiner en détail les transitions avant et après ce bloc. À la fin du chapitre consacré à Pierre II (fol. 62<sup>v</sup>), le texte s'arrête à mi-page. Sont alors insérés des cahiers à la facture distincte et dont les signatures alphanumériques recommencent au début de l'alphabet. Un titre spécifique, rajouté postérieurement dans l'angle supérieur droit du folio, renforce l'idée d'une pièce conçue à part. Si le nombre de corrections très élevé que présente cette partie pourrait faire penser à la réutilisation de cahiers tirés d'une version antérieure du manuscrit, cette hypothèse doit être écartée au vu de la réinitialisation du compt des signatures. Il pourrait, certes, s'agir d'un texte rédigé antérieurement<sup>43</sup> mais en tout cas en tant que biographie indépendante de Jacques I<sup>er</sup> et non comme partie intégrante, semble-t-il, d'une chronique générale. Toutefois, l'analyse de la transition entre le bloc II et le bloc III semble invalider cette hypothèse chronologique. Le scripteur achève le chapitre consacré à Jacques I<sup>er</sup> au verso du premier folio d'un singulion fait du même papier que les deux quaternions précédents (fol. 79<sup>v</sup>). Il insère en cet endroit un saut de page symétrique à celui qui ouvrait le chapitre et enchaîne sur la vie de Pierre III, au recto du deuxième folio du singulion (fol. 80), puis continue sur les quatre derniers folios du cahier *g'*, entamé avant l'insertion (fol. 81-84). Rien ici d'étonnant : une fois cette biographie, hypothétiquement antérieure, ajoutée, le scripteur reprend le fil du récit. Pourtant, l'analyse paléographique est discordante. Dans le singulion, entre la fin du règne de Jacques I<sup>er</sup> et le début de celui de Pierre III, aucune rupture paléographique n'est visible ; or, si le document inséré était plus

---

<sup>42</sup> Dans l'annexe 2 figurent des reproductions de folios appartenant à chacun de ces blocs.

<sup>43</sup> C'est ce que semblent dans un premier temps confirmer l'existence de notes visiblement postérieures au strict moment de la rédaction du corps du texte et la reprise des titres courants, symptômes d'une relecture.



ancien, ceci serait impossible. C'est la même encre et la même plume – visiblement retailée au milieu du folio 79 – qui sont employées. Faut-il chercher une rupture paléographique dans les folios antérieurs (la biographie ancienne réutilisée aurait alors été incomplète) ? D'une part, cette entreprise est vaine, en raison de la diversité des séquences graphiques observables dans tout le bloc II ; des passages très appliqués alternent en effet constamment avec des passages très cursifs, sans qu'un fragment puisse être désigné comme présentant une scission plus franche que les autres. D'autre part, si la rupture était antérieure au folio 79, comment le scribe pourrait-il réutiliser un papier théoriquement plus ancien (cahier [c']) ou pourquoi le réutiliserait-il au lieu de reprendre sur le cahier g' ? Le bloc II marque bel et bien une coupure mais le réemploi de matériaux textuels antérieurs semble finalement peu envisageable. Une autre piste à suivre pourrait être celle de la rupture, non pas chronologique, mais spatiale. Le scénario pourrait être le suivant : le scribe, considérant peut-être sa source défaillante, aurait décidé de se déplacer pour aller consulter un ou plusieurs autres documents dans une autre bibliothèque afin d'élaborer le récit de la vie de Jacques I<sup>er</sup>. Sorti de son atelier de travail, il aurait élaboré ce chapitre sur un papier à part, dans des conditions différentes et peut-être avec l'appui de sources distinctes, ce qui aurait donné à cette partie du manuscrit sa facture particulière et expliquerait les nombreuses corrections qu'elle renferme. De retour dans son étude, le scribe aurait alors repris son texte et rajouté certains titres courants.

## 2. Les blocs I et III

La facture de ces deux blocs est analogue. Le papier du cahier *h* est très semblable à celui du cahier *b*, les filigranes repérés étant des variétés similaires. Ils constituent donc, à mon avis, un ensemble cohérent et s'inscrivant dans une même continuité chronologique. Toutefois, le module de l'écriture est progressivement réduit. Peu à peu, celle-ci devient également plus posée, en particulier à partir du cahier *l*. Si mon hypothèse reste celle d'une rédaction chronologique du manuscrit, celle-ci semble s'être déployée sur une longue durée.

Par ailleurs, dans le bloc I, une irrégularité doit être commentée : la répétition de la signature du cahier *g*<sup>44</sup>. Aucune rupture codicologique ou paléographique n'ayant pu être relevée, je ne vois ici qu'une explication possible : l'erreur de numérotation.

---

<sup>44</sup> J'ai différencié les deux quaternions en les nommant *g* et *g'*.

### 3. Le cas du bloc IV

Le bloc IV correspond au cahier *[m]*, qui se distingue avant tout par sa nature de quinion. Qui plus est, ce quinion est en réalité un quaternion serti dans un assemblage à la colle de deux folios faits d'un autre papier. Le folio 126 a manifestement été remplacé. Cet étrange cahier combine trois autres variables spécifiques : l'absence de signature, la réglure tracée à la pointe de plomb et le non-respect de cette réglure au dernier folio du cahier.

Si le type de réglure du bloc IV est inédit dans le manuscrit, tel n'est pas le cas du papier. Les filigranes des papiers  $G_1$  et  $G_2$ , que l'on trouve dans le quinion, sont en effet des variétés – similaires ou divergentes – de celles des papiers de *[o]*, *[p]*, *[q]*, *[r]* et *[s]*. Sans être strictement identiques, ces papiers semblent devoir être rattachés à une même période chronologique au cours de laquelle le scripteur se fournit auprès d'un même fabricant. Les cahiers *[m]* et *[o]*-*[s]* pourraient alors appartenir à une même phase de composition.

Comment interpréter les spécificités du bloc IV ? Mon hypothèse est la suivante : à un moment donné après la rédaction de *n*, le scripteur a voulu revenir sur le contenu d'un hypothétique cahier *m* original, probablement pour en densifier le contenu ou y incorporer un passage qu'il avait initialement écarté. Pour ce faire, il a choisi d'utiliser un quaternion qu'il avait alors sous la main, préparé à la pointe de plomb, et présentant une justification plus grande que celle du cahier destiné à être remplacé. Il a par ailleurs ajouté à ce quaternion un bifeuillet supplémentaire pour s'assurer de ne pas manquer de papier. Malgré ces précautions, le dernier feuillet ne lui a peut-être pas permis d'arriver jusqu'à la transition avec *n*. Il l'a donc remplacé, en optant pour une écriture plus serrée<sup>45</sup> et en prenant la licence d'écrire dans la marge inférieure à la fin du folio 126. Cette reconstitution n'est qu'une simple conjecture. Toutefois, l'hypothèse d'un bloc IV correspondant à un second état de rédaction pourrait être corroborée par la réduction de la dimension des marges<sup>46</sup> et par le nombre proportionnellement moins élevé de corrections dans le cahier<sup>47</sup>.

---

<sup>45</sup> Voir en particulier le début du folio 126 et la fin du folio 126.

<sup>46</sup> La largeur des marges, dans les brouillons et copies de travail, peut être un indicateur d'un stade plus ou moins avancé de rédaction. Souvent – mais pas toujours –, les brouillons de premier stade présentent des marges plus amples. Voir I. FERNANDEZ-ORDOÑEZ, art. cit., p. 93.

<sup>47</sup> Numériquement, il y a autant de corrections dans les folios de *[m]* que dans la majorité des autres cahiers. Or, en raison de la justification choisie, le nombre de mots par page est bien plus élevé. Proportionnellement, les corrections sont donc moins nombreuses.

#### 4. Le bloc V et ses rapports aux blocs I et III

Le bloc V se caractérise codicologiquement par une suite de quaternions le plus souvent mixtes en ce qui concerne le papier utilisé<sup>48</sup> et dépourvus de signatures de cahiers à partir du milieu de  $n$ . Pour le reste, la facture générale reste similaire aux blocs I et III. L'abandon de la signature au milieu de  $n$  est difficile à interpréter. Il pourrait s'agir d'une reconstitution d'un cahier dont les feuillets centraux auraient été remplacés. En effet, paléographiquement, essentiellement pour une question de module, l'écriture de  $n^{1-2}$  et  $n^{7-8}$  renvoie aux cahiers précédant  $[m]$  tandis que l'écriture des folios  $n^{3-6}$  se rapproche de celle des cahiers  $[o]$  et suivants. C'est peut-être au moment de reprendre le cahier  $[m]$  que certains folios de  $n$  ont également été remplacés ? Au début du bloc V se trouverait donc en réalité une zone de transition entre les blocs I, II et III et la partie finale du manuscrit, contemporaine du remaniement du bloc IV.

#### 5. Hypothèse de reconstitution globale

Au vu des analyses jusqu'ici produites, il semblerait que la composition du manuscrit reflète, dans son ensemble, une rédaction chronologique de son contenu. Deux grandes parties doivent à mon avis être distinguées. La première, correspondant à une première grande phase de rédaction, irait du cahier  $a$  au cahier  $n$  (fol. 3 à 134<sup>v</sup>). Au sein de cette première partie, les cahiers  $a'$ ,  $b'$  et  $[c']$  marquent une rupture, que j'ai identifiée hypothétiquement comme une rupture spatiale – un déplacement du scripteur dans une autre bibliothèque – plutôt que comme une réutilisation d'une copie ancienne. Une deuxième partie, du cahier  $[o]$  à la fin du manuscrit, correspondrait à une deuxième grande phase de rédaction, au cours de laquelle le scripteur serait revenu sur le cahier  $[m]$  et sur les feuillets centraux de  $n$  pour les remplacer. Il s'agirait là des deux seules interventions rétrospectives ayant affecté le manuscrit dans sa composition codicologique. Par ailleurs, le début du manuscrit comportant quelques rares notes visiblement ultérieures, il est possible d'imaginer que le scripteur, ayant achevé son ouvrage, ait commencé une relecture générale, sans que celle-ci ait toutefois pu être achevée. Il est très probable, enfin, que la rédaction de ce manuscrit se soit étalée sur plusieurs années.

---

<sup>48</sup> Tout se passe comme si des restes de papiers divers avaient été recyclés.

## B. Typologie, attribution et datation

Comme je l'ai déjà souligné plus haut, le nombre extrêmement élevé des corrections, l'absence de décoration, la simplicité de la reliure ou encore l'aspect cursif et irrégulier de l'écriture sont autant d'éléments qui démontrent que le manuscrit 992 est un manuscrit de travail ou un brouillon. La nature des corrections pointe une véritable action auctoriale : reformulations, déplacements, suppressions ou ajouts sont autant d'interventions qui écrivent et réécrivent le texte dont nous assistons, à vrai dire, à la composition. Or le travail de composition que donnent à voir les différentes corrections se situe autant dans les marges que dans le corps du texte et les notes comme le plein texte ont été exécutés, nous l'avons vu, par la même main. Il paraît fort probable que le scripteur ne soit autre que l'auteur du texte lui-même : Gonzalo García de Santa María, à en croire les deux déclarations d'autorité contenues dans le manuscrit.

Penchons nous, tout d'abord, sur ces deux mentions. La première se trouve au folio 3, en en-tête, dans la marge supérieure : « Incipiunt Regum Aragonum res geste | Prohemium per Gondisalvum Garsiam de Sancta Maria | jurisconsultum, civem Cesaraugustanum » [Ici commencent les *Exploits des rois d'Aragon*. Prologue de Gonzalo García de Santa María, jurisconsulte, citoyen de Saragosse]. Aucune incompatibilité paléographique n'interdit qu'il s'agisse, là encore, de la même main dont est issu l'ensemble du manuscrit. En revanche, la rédaction en trois temps de cet en-tête semble évidente. La première ligne est contemporaine de l'incipit du texte proprement dit (« Expugnata a Machometanis universa Hispania biennio... »). Le mot « Prohemium », a été rajouté ultérieurement. Enfin, c'est dans un troisième temps qu'a été apposée la mention « per Gondissalvum Garsiam de Sancta Maria jurisconsultum, civem Cesaraugustanum », rédigée avec une pointe plus fine et une écriture au module plus petit. L'interprétation de cet en-tête est problématique. Tout d'abord, la mention d'un « prohemium » laisse dubitatif : il n'y a rien, à la suite de cette annonce, qui ressemble à un prologue dans le corps du texte. La narration historiographique commence directement au moment de l'invasion arabe, sans autre préambule<sup>49</sup>. La mention

---

<sup>49</sup> La mention de ces premiers événements historiques, conduisant le lecteur à l'élection de Garsias Jimenez, doit-elle être considérée comme un prologue, en soi ? Je ne le crois pas. Formellement, cela ne correspondrait nullement à la typologie connue des prologues à l'époque. Cf. Christiane MARCHELLO-NIZIA, « L'historien et son prologue : forme littéraire et stratégies discursives », in : Daniel POIRON (éd.), *La chronique et l'histoire au Moyen Âge, Actes du colloque des 24 et 25 mai 1982*, Paris : Université de Paris-Sorbonne, 1984, p. 13-25 et Madeleine PARDO, « Des prologues et des rois : le roi Alphonse », *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 20, 1995, p. 97-158. Par ailleurs, dans la *Corónica* de Vagad, après avoir feuilleté trois prologues successifs, nous retrouvons l'équivalent de l'incipit de Gonzalo dans le corps de la narration, au deuxième folio

« Prohemium » doit donc, à mon sens, être comprise comme une déclaration d'intention ou un rappel pour l'insertion future d'une pièce devant être ou ayant été rédigée à part. Faut-il alors comprendre que seul ce prologue « virtuel » doit être attribué à Gonzalo García de Santa María ou l'intégralité des *RARG* doit-elle être considérée comme de son fait ? Plus loin, au folio 63, la deuxième déclaration d'autorité – en marge, dans le coin supérieur droit – est, quant à elle, clairement partielle : « Regis Jacobi I Aragonum| vita per Gondissalvum Garsiam| de Sancta Maria| juriscivilis do|ctorem civem| Cesaraugustanum edita » [Vie du roi Jacques I<sup>er</sup> d'Aragon, composée par Gonzalo García de Santa María, docteur en droit civil, citoyen de Saragosse]. Elle semble confirmer que les cahiers contenant la vie de Jacques I<sup>er</sup> – *a'*, *b'* et [*c'*] – furent rédigés à part. Là encore, il s'agit de la même main. La mention a été apposée postérieurement à la rédaction du corps du texte. Le fait que ces mentions citant l'auteur du texte ne portent explicitement que sur deux fragments du texte – le prologue, qui reste à écrire, et la vie de Jacques I<sup>er</sup> – ne manque pas de poser problème. Je crois pourtant que leur portée rejaillit sur l'ensemble du manuscrit. Le seuil du texte, au premier folio, ne présente pas son aspect définitif. Il est donc difficile d'en tirer quelque conclusion que ce soit. Quant à la mention du folio 63, elle vient probablement pallier l'hétérogénéité codicologique du manuscrit et pourrait jouer un rôle unificateur. Son sens serait alors le suivant : bien que rédigé séparément et de facture quelque peu distincte, ce chapitre fait suite aux premiers chapitres et doit toujours être attribué à Gonzalo García de Santa María<sup>50</sup>. Ces déclarations d'autorité ne renvoient pas, nonobstant, à la transcription matérielle de l'œuvre. Je reviens donc à ma question initiale : peut-on identifier la main de Gonzalo García ?

À la recherche d'autographes dudit juriste et érudit aragonais, j'ai mené une enquête aux archives de Saragosse. Après avoir consulté de nombreux documents relatifs à sa personne, j'ai cru reconnaître, dans une quittance, l'écriture du manuscrit 992, dans sa variante plus cursive<sup>51</sup>. Mais à y regarder dans le détail, les arguments ne sont pas décisifs

---

du premier chapitre : « Sojuzgada pues la España en cinco años dizen algunos, otros en quatorze meses, en dos años scriuen los mas, y a estos seguimos [...] » (Gauberto Fabricio de VAGAD, *Corónica de Aragón*, fac-similé de l'édition princeps de 1499, éd. Carmen ORCÁSTEGUI GROS, Zaragoza : Cortes de Aragón, 1996, fol. II). J'utilise, pour citer Vagad, la transcription disponible dans *Admyte II* (Charles FAULHABER *et al.*, dir., *Admyte II : Archivo digital de manuscritos y textos españoles*, CD-ROM, Madrid : Micronet, Dirección General del Libro, Archivos y Bibliotecas, 1999). Je modernise les deux-points en virgule et rétablis les majuscules après ponctuation forte.

<sup>50</sup> De fait, les spécificités codicologiques du chapitre consacré à Jacques I<sup>er</sup> et le nombre élevé de corrections marginales qu'il comporte le distinguent clairement mais la manière de procéder dans la composition n'est pas radicalement différente de celle que l'on observe dans le reste du manuscrit. Dans certains passages, l'auteur s'écarte toutefois plus volontiers du texte de la *Corónica*, ce qui justifierait l'hypothèse du recours à une source complémentaire.

<sup>51</sup> AMZ, Serie diplomática, Época, P159, microfilm 1532, Zaragoza, 17-12-1504.

pour conclure à une identité de main, qui reste une supposition. Ce n'est pas, en réalité, dans la documentation de Saragosse, mais dans le manuscrit d'une autre œuvre de García de Santa María – la *Serenissimi principis Joannis Secundi Aragonum regis vita* (désormais *Joannis II vita*) –, conservé à la BNE<sup>52</sup>, que réside peut-être la clé de l'identification du scripteur. En effet, la biographie, dépourvue elle aussi de prologue, est précédée, dans le manuscrit 9571, d'une lettre signée par Gonzalo García de Santa María, probablement ajoutée au moment de la reliure du volume (voir Annexe 1). Antonio Paz y Melia et Manuel Serrano y Sanz avaient indiqué, au XIX<sup>e</sup> siècle, son caractère autographe<sup>53</sup> mais l'information est démentie dans l'inventaire de la Biblioteca Nacional : le document serait en réalité une copie de Jerónimo Zurita<sup>54</sup>. Or la comparaison entre l'écriture de Zurita<sup>55</sup> et celle de la lettre révèle que seules les notes marginales peuvent lui être attribuées, tandis que le corps du texte et la signature sont à rattacher à une autre main. Qui plus est, la lettre ne semble en aucun cas une copie : elle comporte une adresse et est rédigée sur le papier original, qui présente des marques de pliures. Réflexion inédite, un élément fait penser que cette lettre n'a peut-être jamais été envoyée : la mention du jour et du mois de rédaction du courrier est manquante et un espace est laissé en blanc, avant l'année (1499), pour permettre l'insertion ultérieure de la date précise d'expédition. J'émetts donc les hypothèses suivantes : il pourrait s'agir là d'un brouillon, à moins que cette lettre ne soit bien la version définitive mais qu'elle n'ait pas été envoyée parce que l'auteur n'en aurait finalement pas eu l'audace ou la nécessité<sup>56</sup>. Enfin, l'a possibilité d'un oubli, si le courrier n'a pas été expédié immédiatement, ne peut être exclue. Quoiqu'il en soit, tout porte à croire que nous avons ici affaire à un original autographe. Or la comparaison de l'écriture de la lettre avec celle du manuscrit 992, en particulier dans sa variante soignée, laisse peu de place au doute : on retrouve le même tracé du *z* oncial et du *e*, *d* droit, *r* à pied, le même système d'accentuation du *i*. Nous nous trouvons face à deux

---

<sup>52</sup> Gonzalo GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Serenissimi principis Joannis Secundi Aragonum regis vita*, Madrid, BNE, Ms. 9571, olim Dd184.

<sup>53</sup> *Colección de documentos inéditos para la historia de España, LXXXVIII*, introd. et éd. Antonio PAZ Y MÉLIA, Madrid : Miguel Ginesta, Impresor de la Real Casa, 1887, p. XIV n. 1 et Manuel SERRANO Y SANZ, « Cartas históricas inéditas de varios autores », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 35, 1899, p. 335-355, p. 335 n. 1.

<sup>54</sup> BIBLIOTECA NACIONAL DE ESPAÑA, *Inventario general de manuscritos de la Biblioteca Nacional*, Madrid : Ministerio de Educación Nacional, 2000, vol. XIV, p. 67.

<sup>55</sup> Je m'appuie sur la mention finale du manuscrit 992.

<sup>56</sup> Ainsi cette lettre, sans date précise, aurait pu être utilisée comme moyen de pression afin d'obtenir un certain nombre de compensations contre la menace d'avertir le roi de la gravité de la situation. Je reviendrai ultérieurement sur le contenu de cette lettre. Voir *infra* p. 118.

documents qui relèvent d'une même main, en toute vraisemblance, deux autographes de Gonzalo García de Santa María<sup>57</sup>.

Revenons maintenant au manuscrit des *RARG*. Typologiquement, il s'agirait donc d'un brouillon autographe. Dans sa classification des manuscrits historiographiques hispaniques d'auteur, Inés Fernández-Ordóñez distingue plusieurs stades de rédaction pour les manuscrits d'auteur autographes, du « borrador » à la « copia caligráfica »<sup>58</sup>. Il est évident que le manuscrit 992 n'est pas une dernière mise au propre, ni un exemplaire de référence pour la copie. Sans plus d'indications de l'auteur, l'interprétation de nombreuses interventions (corrections, variantes ou glose) serait en effet impossible pour un copiste ou un imprimeur. Il faut plutôt considérer que nous nous trouvons face à un brouillon représentant un stade initial ou intermédiaire de la chronique, sans que nous puissions savoir toutefois combien de versions ont précédé l'état actuel du manuscrit<sup>59</sup>.

Quant à la datation du manuscrit, étant donné le caractère autographe de celui-ci, le *terminus ante quem* doit être placé en 1521, année de la mort de Gonzalo García de Santa María. Le *terminus post quem* est, pour l'heure, flou. Les filigranes ne donnent que des fourchettes trop vastes. La tête humaine à trois frisons (Briquet 15683) constitue toutefois une exception notoire qui situe la partie finale du manuscrit aux alentours des années 1514-1517<sup>60</sup>. La datation de toute la première partie du manuscrit reste, en revanche, indéterminée<sup>61</sup>. Seule l'évolution de l'écriture semble indiquer qu'un laps de temps conséquent s'est écoulé entre les premières et les dernières pages du manuscrit et que la rédaction s'est probablement échelonnée sur plusieurs années. Mais jusqu'où remonter ? Afin de tenter de répondre à cette question, il conviendra de se pencher, dans un premier temps, sur la biographie de l'auteur et d'examiner, dans un deuxième temps, le rapport du texte à ses sources. Avant d'entamer ce travail, je ne saurais clore l'analyse codicologique sans un bref rappel de l'histoire du manuscrit, de la collection de Jerónimo Zurita à la Biblioteca de Catalunya.

---

<sup>57</sup> Le seul document qui permettrait de trancher définitivement la question est le testament de Gonzalo, jadis conservé à l'APZ et aujourd'hui disparu. Manuel Serrano y Sanz, qui a consulté le document au début du XX<sup>e</sup> siècle et l'a édité, indique qu'il comportait une note autographe précisant en particulier l'épithète que García de Santa María souhaitait voir apparaître sur son tombeau (M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo García de Santa María », *Boletín de la Real Academia Española*, 1, 1914, p. 470-478).

<sup>58</sup> I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, art. cit.

<sup>59</sup> Le manuscrit semblerait déjà contenir en soi, au niveau des cahiers [*m*] et *n*, un chevauchement de deux phases de rédaction successives. N'oublions pas que le manuscrit est un assemblage de divers blocs rédigés au cours d'une période vraisemblablement assez longue.

<sup>60</sup> La présence des séries de filigranes des gants et des colonnes, si elle n'apporte pas de datation précise, ne va nullement à l'encontre de cette fourchette chronologique.

<sup>61</sup> L'analyse des filigranes, malgré la présence de certaines variétés similaires à Briquet ou Piccard, offre à mes yeux trop d'incohérences ou d'imprécision.

## VIII. Histoire du manuscrit

L'ex-libris apposé sur le folio 3, les diverses notes recensées et identifiées et la signature présente au folio 182<sup>v</sup> permettent d'affirmer que le manuscrit des *RARG* appartient à Jerónimo Zurita. Mais quelle fut ensuite son destin<sup>62</sup> ? Nous savons que le chroniqueur aragonais léga sa riche collection à l'Aula Dei de Saragosse,

excepto los [libros] de vulgar de mano y impresos con todas las otras scripturas antiguas, registros y libros que estan en dos arcas y en dos arquimesas que tengo en dicho monasterio de Aula Dei, que estos los dexo a mi heredero infrascripto<sup>63</sup>.

Selon les conditions stipulées par son testament du 3 novembre 1580, l'héritier – son fils, Jerónimo Zurita de Oliván – devait toutefois restituer aux chartreux « los libros impresos de historias en romance » à la fin de sa vie. La bibliothèque de Zurita fut alors divisée. D'un côté, les livres de l'Aula Dei, ultérieurement retirés de la chartreuse par le conde-duque de Olivares en 1629, allèrent finalement grossir les fonds de la RBME. De l'autre, plusieurs ouvrages restèrent aux mains du fils de Zurita. À la mort de celui-ci, certains livres furent sans doute restitués au monastère mais la plupart furent vendus par ses descendants<sup>64</sup>. La vente fut confiée au libraire saragossain d'origine française Nicolás Ballur<sup>65</sup>. Nous est parvenu un document préparatoire à la vente, mentionnant la valeur estimée des ouvrages répartis en plusieurs lots<sup>66</sup>. Dans le dernier lot, exclusivement composé de manuscrits, est cité une « istoria de los reyes de Aragón por García de Santa [...] », sans nul doute l'actuel manuscrit

---

<sup>62</sup> La bibliographie au sujet de la bibliothèque de Jerónimo Zurita est fournie. Anna Gudayol en fait la synthèse jusqu'au tournant des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles (Anna GUDAYOL, « Inventaris de biblioteques en el món hispànic a l'època tardomedieval i moderna. Balanç bibliogràfic (1980-1997) », *Anuari de Filologia. Secció C*, 21, 1998-1999, p. 29-113).

<sup>63</sup> Ángel CANELLAS LÓPEZ, « El testamento de Jerónimo Zurita y otros documentos a él relativos », *Revista Zurita*, I, 4, 1933, p. 301-320, p. 313. En dehors de sa bibliothèque proprement dite, un certain nombre de documents et de registres devaient être remis, selon les dernières volontés de Zurita, au Conseil de l'Inquisition, aux archives royales et au roi lui-même.

<sup>64</sup> Si dans son dernier testament, datant de 1596, Jerónimo Zurita de Oliván avait affirmé son intention de rendre à l'Aula Dei les manuscrits dus – trente-deux livres historiques imprimés, en langue vulgaire –, il n'est pas clair que ses propres héritiers respectèrent entièrement ses volontés. Voir Arantxa DOMINGO MALVADI, *Disponiendo anaqueles para libros. Nuevos datos sobre la biblioteca de Jerónimo Zurita*, Zaragoza : Institución Fernando el Católico (CSIC), 2010, p. 34-35.

<sup>65</sup> Andrés de Uztarroz le nomme Nicolás Boller (J. F. ANDRÉS DE UZTARROZ et Diego José DORMER, *Progresos de la historia en Aragón y vidas de sus cronistas, desde que se instituyó este cargo hasta su extinción, I. Biografía de Jerónimo Zurita*, Zaragoza : Diputación Provincial (Imprenta del Hospicio), 1878, p. 149) mais Arantxa Domingo Malvadi rétablit son patronyme correct (A. DOMINGO MALVADI, *op. cit.*, p. 36).

<sup>66</sup> *Memoria de los libros que se an allado que eran de Jerónimo de Zurita, mi señor, i las tasa de hellos*, RAH, A-111, fol. 433-436<sup>v</sup> (édité par A. DOMINGO MALVADI, *op. cit.*, p. 93-130).



992 de la Biblioteca de Catalunya<sup>67</sup>. Juan Francisco Andrés de Uztarroz donne quelques informations au sujet de l'issue de la vente :

Se vendieron otros y diferentes libros manuscritos e impresos en la librería de Nicolás Boller, que por buena dicha compró el doctor Diego de Morlanes, muy curioso y docto ; los libros manuscritos guarda hoy el conde de San Clemente y nosotros las escrituras y de todo daremos cumplida noticia en su lugar<sup>68</sup>.

Arantxa Domingo interprète les propos d'Andrés de Uztarroz en dessinant une nouvelle division : d'un côté les livres imprimés auraient été acquis par Diego de Morlanes puis légués aux jésuites, tandis que, de l'autre, les manuscrits auraient rejoint la bibliothèque du comte de San Clemente<sup>69</sup>. Pourtant, la différence dans les temps verbaux (« compró » vs « guarda hoy ») et le fait que, selon la syntaxe de la phrase, Morlanes ait acquis « otros y diferentes libros manuscritos e impresos » ne semble pas justifier une telle répartition, du moins pas dans un premier temps. L'analyse de la phrase d'Andrés de Uztarroz n'est pas le seul argument. À la Biblioteca Nacional de España est conservée, sous le nom de *Museo antiguo y moderno de los historiadores de Aragón y su Corona* (ou *Museo Aragonés*), une collection de notes manuscrites rédigées en 1639 par cet érudit<sup>70</sup>. Dans l'une d'entre elles, Andrés de Uztarroz affirme avoir consulté l'« historia de los reyes de Aragón en latín » de Gonzalo García de Santa María, manuscrit détenu par Bartolomé Morlanes<sup>71</sup>. Il en recopiera d'ailleurs plusieurs fragments qui permettent d'identifier sans le moindre doute le manuscrit 992 de la Biblioteca de Catalunya<sup>72</sup>. Quelles conclusions tirer de ces divers documents ? Entre 1596 – date du dernier testament de Jerónimo Zurita de Oliván<sup>73</sup> – et 1611 – mort de Nicolás

---

<sup>67</sup> Arantxa Domingo Malvadi identifie ce manuscrit comme celui de l'*Historia de los reyes de Aragón* par Gonzalo García de Santa María, mais ne parvient pas à le localiser (contrairement aux manuscrits 943, 987, 991, 1158, 1018 et 2013, conservés aujourd'hui à la BC, qu'elle reconnaît dans cette même liste).

<sup>68</sup> J. F. ANDRES DE UZTARROZ et D. J. DORMER, *op. cit.*, p. 149.

<sup>69</sup> « Los libros impresos fueron vendidos a Diego Morlanes, licenciado en derecho, que poseía una copiosa biblioteca que legó a los jesuitas a su muerte en 1649. El colegio y la biblioteca de los jesuitas de Zaragoza pasaron, tras la expulsión de la orden en época de Carlos III, al Seminario Conciliar de San Carlos Borromeo de Zaragoza, por lo que hemos de creer que los libros de Zurita que compró Morlanes y que éste donó al colegio de jesuitas pasaron a formar parte del Seminario Conciliar. [...] Los manuscritos en cambio se incorporaron a una de las más notables bibliotecas aragonesas del XVII, la de don Miguel Marín de Villanueva, Conde de San Clemente, que falleció en 1684 » (A. DOMINGO MALVADI, *op. cit.*, p. 35-36).

<sup>70</sup> J. F. ANDRES DE UZTARROZ, *op. cit.*, fol. 30.

<sup>71</sup> L'affirmation est reprise par Félix Latassa y Ortín (Miguel GÓMEZ URIEL, *Bibliotecas antigua y nueva de escritores aragoneses de Latassa, aumentadas y refundidas en forma de diccionario bibliográfico-biográfico* : 3 vols., Zaragoza : Imprenta Calixto Ariño, 1884-1886, p. 595 ou Félix LATASSA Y ORTÍN, *Bibliotheca antigua de los escritores aragoneses que florecieron desde la venida de Christo hasta el año 1500*, Zaragoza : M. Heras, 1796, p. 429) et ultérieurement par Robert Brian Tate (R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 224-225).

<sup>72</sup> Un extrait consacré à Garsias Jimenez, un autre à Iñigo Arista et la note finale rédigée par Zurita.

<sup>73</sup> RAH, A-110, fol. 397-399 (édité dans A. DOMINGO MALVADI, *op. cit.*, p. 152-160).

Ballur<sup>74</sup> –, le docteur en droit Diego de Morlanes acquit l'intégralité ou une partie des livres que mirent en vente les descendants de Zurita. À sa mort, en 1610, cette bibliothèque passa probablement à son fils, Bartolomé<sup>75</sup>. Puis, entre 1639 et 1648, c'est-à-dire avant la conclusion de la rédaction des *Progresos de la historia de Aragón* par Andrés de Uztarroz – et donc avant la mort de Bartolomé Morlanes, intervenue en 1649, et le legs de la majeure partie de sa bibliothèque aux Jésuites –, les manuscrits issus du « lot Zurita » semblent être entrés en possession du comte de San Clemente. Les propos de Diego Dormer, éditeur et continuateur des *Progresos* parus en 1680, paraissent confirmer ce changement de propriétaire : Dormer indique que le manuscrit des *RARG*, tout comme l'histoire du roi Jean II de Gonzalo García de Santa María « se conservan ahora en la librería del conde de San Clemente »<sup>76</sup>. Du comte de San Clemente, deuxième du nom – Miguel Marín de Villanueva y Palafox, député du royaume pour la noblesse – Félix Latassa y Ortín nous dit effectivement qu'il réunit « un rico gabinete y una selecta librería donde se hallaron muchos volúmenes y manuscritos que tanto estimó Zurita »<sup>77</sup>. Après la mort du comte, en 1684, nous perdons la trace de ces manuscrits<sup>78</sup> jusqu'en 1928, date où un certain nombre d'entre eux furent vendus par un libraire de Madrid,

---

<sup>74</sup> A. DOMINGO MALVADI, *op. cit.*, p. 36.

<sup>75</sup> Arantxa Domingo confond vraisemblablement le père et le fils dans son analyse citée ci-dessus (voir *supra* note 69). Nous savons, en effet, que Diego de Morlanes « Célebre Doctor en derechos, doctísimo jurisperito y literato de vasta erudición, nació en Zaragoza antes de la mitad del siglo XVI. Fue [...] Consejero de S.M., Lugarteniente de la córte del Justicia de Aragon, y despues de otros cargos, Jurado en Cap. de Zaragoza en 1599.[...] Fue tan universal la aceptación que tuvo, que del mismo modo se estimaba un discurso suyo jurídico que un tratado histórico, un comentario político, una advertencia erudita, una carta. Un poema del Cronista Andrés [...] dice que fue varon de singular doctrina, ilustrador de las antigüedades de nuestro reino y de una librería émula de los que celebraron las plumas de los historiadores.[...] entre otros hijos tuvo al sabio don Bartolomé de Morlanes, Capellan Real del Pilar, y á D. Agustin de Morlanes, Regente del Supremo Consejo de Aragon. [...] murió en 3 de junio de 1610 » (M. GÓMEZ URIEL, *op. cit.*, p. 367). Ce n'est donc point lui, mais son fils, Bartolomé, qui mourut en 1649 (*Ibid.*, p. 369). Latassa qualifie la bibliothèque de ce « varón eruditísimo » de « copiosa y selecta » (*Ibid.*, p. 370). On pourra voir aussi l'article de José Solís de Santos sur ce personnage (José SOLÍS DE SANTOS, « En torno al *Espistolario de Justo Lipio y los españoles* : el aragonés Bartolomé Morlanes y Malo (1576-1649) », in : Luis CHARLO BREA, *et al.* (eds), *Humanismo y pervivencia del mundo clásico. Homenaje al profesor Antonio Fontán. III. 3*, Alcañiz/Madrid : Instituto de Estudios Humanísticos/Ediciones del Laberinto, 2002, p. 1331-1345).

<sup>76</sup> J. F. ANDRES DE UZTARROZ et D. J. DORMER, *op. cit.*, p. 309. Dans les différentes éditions des *Progresos*, les passages ajoutés par Dormer sont indiqués entre astérisques. Félix Latassa y Ortín reprend cette affirmation. Cf. M. GOMEZ URIEL, *op. cit.*, p. 596.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>78</sup> Alberto Montaner Frutos et María Jesús Lacarra, s'intéressant au destin d'un des manuscrits ayant appartenu à Zurita et au comte, suivent la piste de la transmission du titre nobiliaire de ce dernier jusqu'à nos jours. Ils relient le comté de San Clemente aux ducs de Parcent et aux marquis d'Ayerbe, ultérieurement installés à Madrid, sans pouvoir toutefois retrouver la trace de la bibliothèque de Miguel Marín de Villanueva y Palafox (*Libro del conocimiento*, ed facs. con transcripción, estudio e índices por María Jesús LACARRA, María del Carmen LACARRA DUCAY et Alberto MONTANER, Zaragoza : Institución Fernando el Católico (CSIC)-Excma. Diputación Provincial, 1999, p. 28).

Bernardo Pereira, à la Diputación Provincial de Barcelona<sup>79</sup>. Ces manuscrits rejoignirent, en effet, la Biblioteca de Catalunya, comme fonds dépendant de l'Institut d'Estudis Catalans<sup>80</sup>. Dans l'inventaire des manuscrits de la Biblioteca de Catalunya, ces pièces se distinguent par la mention « Compra al llibreter B. Pereira Borrajo »<sup>81</sup>. Il s'agit des références 976 à 992. Parmi eux, se trouve le manuscrit des *RARG* mais également celui du *Dietari* de Jaume Safont. Dans l'introduction à son édition du *Dietari*, Josep Maria Sans i Travé affirme que le

lot de manuscrits que s'acquiriren al llibreter de Madrid, senyor Bernardo Pereira Borrajo [...] van pertànyer a la Biblioteca de Jerónimo de Zurita i, posteriorment, a la del comte de Campomanes<sup>82</sup>.

Malheureusement, Josep Maria Sans i Travé ne cite pas ici ses sources. Faut-il effectivement voir la bibliothèque du comte de Campomanes, au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme un réceptacle intermédiaire du manuscrit 992, entre la bibliothèque du comte de San Clemente et la Biblioteca de Catalunya<sup>83</sup> ? Faute d'avoir poussé plus avant ces recherches, j'en resterai, sur ce point, au stade de l'hypothèse<sup>84</sup>.

Malgré cette lacune, la trajectoire du manuscrit 992 est relativement complète et cohérente et permet d'envisager un destin similaire pour l'ensemble des manuscrits achetés par la Biblioteca de Catalunya à Bernardo Pereira en 1928 et ayant appartenu à Zurita. Grâce au manuscrit des *RARG*, une pièce supplémentaire peut donc être ajoutée à l'histoire de la bibliothèque de Jerónimo Zurita.

---

<sup>79</sup> Voir « Zurita », in : *Enciclopedia universal ilustrada europeo-americana*, LXX, Madrid : Espasa-Calpe, 1930, p. 1566b. La date donnée pour la vente – 1928 – doit être rectifiée par 1938 (*Libro del conocimiento*, p. 28 n. 56).

<sup>80</sup> J. SAFONT, *op. cit.*, p. XCV.

<sup>81</sup> La comparaison des titres acquis avec les ouvrages ayant appartenu à Zurita puis au comte de San Clemente coïncide en grande part (voir les exemples donnés par Alberto Montaner et María Jesús Lacarra dans *Libro del conocimiento*, p. 28-29).

<sup>82</sup> J. SAFONT, *op. cit.*, p. XCV.

<sup>83</sup> Cette bibliothèque, constituée dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, fut conservée par les descendants de Campomanes jusqu'en 1842 (Jacques SOUBEYROUX, « La biblioteca de Campomanes : contexto cultural de un ilustrado », in : *Actas del VII Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas*, Madrid : Instituto Cultural Cervantes, 1980, p. 997-1006, p. 998). Quant au manuscrit de la vie de Jean II, qui se trouvait également dans la bibliothèque du comte de San Clemente selon Dormer, il fut probablement séparé de celui des *RARG* à la fin du XVII<sup>e</sup> ou au XVIII<sup>e</sup> siècle. Si c'est bien le même manuscrit qui est conservé sous la cote 9571 à la BNE, il appartient un temps, en vertu de son ex-libris, à la Biblioteca de los Capuchinos de la Paciencia de Cristo de Madrid tout comme un des incunables de la *Crónica de Aragón* de Vagad, annoté par Andrés de Uztarroz (Carmelo LISON TOLOSANA, « Vagad o la identidad aragonesa en el siglo XV (Antropología social e historia) », *Revista Española de Investigaciones Sociológicas*, 25, 1984, p. 95-136, p. 96). Les fonds conventuels désamortis entrèrent à la BNE en 1836.

<sup>84</sup> Il est tout à fait possible que Bartolomé Gallardo ait consulté le manuscrit 992 (*op. cit.*, III, n. 2315) dans la bibliothèque du comte, conservée en l'état. La collection de Campomanes est en effet une des sources déclarées du répertoire bibliographique constitué par l'érudit. Au sujet de cette collection, voir également Jorge CEJUDO LOPEZ, *Catalogo del archivo del Conde de Campomanes*, Madrid : FUE, 1975, et Jean-Michel LASPERAS, « Chronique du livre espagnol : inventaires de bibliothèques et documents de libraires dans le monde hispanique aux XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », *Revue Française d'Histoire du Livre*, XXVIII, 1980, p. 535-557.

## Chapitre 2.

Gonzalo García de Santa María (1447-1521) :  
portrait d'un érudit aragonais



## I. Une figure méconnue

Il relève sans doute d'un discours scientifique convenu que l'auteur d'une étude en revendique l'originalité, en déplorant le manque de travaux réalisés jusqu'alors sur le sujet. Mais, sous la plume des chercheurs qui se sont intéressés au parcours du juriste et érudit Gonzalo García de Santa María, la constatation de nombreuses lacunes ne sont nullement le fait d'une simple coquetterie rhétorique. Nous savons peu de choses de ce personnage, et c'est un motif récurrent, dans les quelques publications dont nous disposons à son sujet, que de le signaler.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Manuel Serrano y Sanz, le premier, souligna la nécessité de travailler sur la figure de Gonzalo García de Santa María<sup>85</sup>. Néanmoins, en 1963, dans son premier article sur Micer Gonzalo, Robert Brian Tate fut contraint de constater que, depuis 1918, peu avait été fait<sup>86</sup>. Il présenta son travail – la publication de référence en la matière – comme un bouquet de remarques ponctuelles destinées à stimuler les recherches ultérieures sur le juriste aragonais et sur les cercles de lettrés de Saragosse au XV<sup>e</sup> siècle<sup>87</sup>. Mais sur cette première pierre, l'édifice tarda à se construire. Vingt-trois ans plus tard, lorsque Julián Martín Abad publia à son tour un article sur Gonzalo García de Santa María, il dut reprendre le dossier là où Tate l'avait laissé et constater ouvertement la malchance du personnage : « un personaje sin suerte, merecedor de una atención insuficiente », dont les œuvres, en grande part perdues ou conservées en peu d'exemplaires, n'avaient fait l'objet que de « noticias dispersas »<sup>88</sup>.

Jusqu'à aujourd'hui, la figure de Gonzalo García n'a donné lieu à aucune monographie. L'illustre saragossain est fréquemment mentionné dans la bibliographie relative à l'histoire des judéo-convers et plus particulièrement de la famille Santa María de Burgos,

---

<sup>85</sup> Manuel SERRANO Y SANZ, *Orígenes de la dominación española en América. Estudios históricos*, Madrid : Bailly-Baillière, 1918, p. 50.

<sup>86</sup> Les intentions d'Eugenio Asensio, après avoir travaillé sur le prologue de *Las vidas de los santos religiosos* – « Un día espero ocuparme del autor y de su libro » – restèrent un vœu pieux (Eugenio ASENSIO, « La lengua compañera del Imperio. Historia de una idea de Nebrija en España y Portugal », *Revista de Filología Española*, 43, 1960, p. 399-413, p. 403, n. 3).

<sup>87</sup> R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 213 : « Presento a este fin unas cuantas observaciones con la esperanza de que estimularán el pensamiento acerca del fondo intelectual de un grupo marcadamente vigoroso de eruditos en la capital aragonesa en el curso del siglo XV ».

<sup>88</sup> J. MARTÍN ABAD, « Gonzalo García... », p. 495. Il reprend plus loin, p. 505 : « Como ha podido apreciarse, la obra de Gonzalo García de Santa María no ha merecido una atención amplia por parte de los estudiosos. Esa

mais il ne s'agit que de brèves allusions<sup>89</sup>. En vertu du caractère hétéroclite de son œuvre, il figure également dans de nombreuses histoires littéraires et culturelles, dans des catalogues d'ouvrages imprimés ou dans des répertoires historiographiques, théologiques ou juridiques<sup>90</sup>. Cependant, le traitement qui lui est réservé se résume la plupart du temps à une courte notice.

Ce sont les éditeurs modernes de certains de ses textes qui contribuèrent, les premiers, à dessiner, quoiqu'en pointillé, les contours du personnage, dans leurs introductions : Antonio Paz y Meliá au XIX<sup>e</sup> siècle et Isak Collijn et Erik Staaff au début du XX<sup>e</sup><sup>91</sup>. Quelques années plus tard, Manuel Serrano y Sanz, en éditant le testament de Gonzalo García de Santa María, donna à lire un document d'une importance capitale en même temps qu'il apporta, en introduction, plusieurs précisions biographiques<sup>92</sup>.

Dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, outre la réflexion menée par Robert Brian Tate<sup>93</sup> et la synthèse bio-bibliographique publiée par Julián Martín Abad<sup>94</sup> – dont le principal

---

necesidad de estudiar más detenidamente su vida y obra continúa latente desde los días de Tate, para no remontarnos al punto de arranque al que él mismo remitía en los años 60 ».

<sup>89</sup> Voir par exemple les ouvrages suivants : José AMADOR DE LOS RÍOS, *Historia social, política y religiosa de los judíos de España y Portugal*, Madrid : Imprenta de T. Fortanet, 1875-1876 ; M. SERRANO Y SANZ, *Orígenes de la dominación...* ; Luciano SERRANO PINEDA, *Los conversos D. Pablo de Santa María y D. Alfonso de Cartagena : obispos de Burgos, gobernantes, diplomáticos y escritores*, Madrid : Instituto Arias Montano, CSIC, 1942 ; Francisco CANTERA BURGOS, *Alvar García de Santa María y su familia de conversos. Historia de la Judería de Burgos y de sus conversos más egregios*, Madrid : CSIC, 1952 ; Henry Charles LEA, *Historia de la Inquisición española*, (1<sup>a</sup> ed. 1906-1907), Madrid : Fundación Universitaria Española, 1983 ; Bernard VINCENT, *1492, l'Année admirable*, Paris : Aubier, 1991 ; Norman ROTH, *Conversos, Inquisition, and the expulsion of the Jews from Spain*, (1<sup>e</sup> éd. 1995), Madison, WI : University of Wisconsin Press, 2002 ; Encarnación MARÍN PADILLA, *Panorama de la relación judeoconversa en el siglo XV con particular examen de Zaragoza*, Madrid : El Autor, 2004.

<sup>90</sup> On ne citera ici que quelques publications représentatives : M. GÓMEZ URIEL, *op. cit.* ; Rafael de UREÑA SMENJAUD, *Los incunables jurídicos de España. Discurso leído ante las Reales Academias, reunidas para celebrar la « Fiesta del libro », el día 7 de octubre de 1929*, Madrid : [Tipografía de Archivos], 1929 ; Francisco VINDEL, *Arte tipográfico en España durante el siglo XV. Zaragoza*, Madrid : Dirección General de Relaciones Culturales, 1949 ; Ricardo del ARCO Y GARAY, *La erudición española en el siglo XVII y el cronista de Aragón Andrés de Uztarroz*, Madrid : CSIC-Instituto Jerónimo Zurita, 1950 ; Benito SÁNCHEZ ALONSO, *Fuentes de la Historia española e hispanoamericana*, 3<sup>a</sup> ed., Madrid : CSIC, 1952 ; B. J. GALLARDO, *op. cit.* ; *Repertorio de Historia de las Ciencias Eclesiásticas en España*, Salamanca : Instituto de Historia de la Teología Española, 1967-1979 ; Luis GIL FERNÁNDEZ, *Panorama social del humanismo español : (1500-1800)*, Madrid : Alhambra, 1981 ; Leonardo ROMERO TOBAR, « Los libros poéticos impresos en los talleres de Juan y Pablo Hurus », *Aragón en la Edad Media*, 8, 1989, p. 561-574 ; Carlos ALVAR et José Manuel LUCÍA MEGÍAS, *Repertorio de traductores del siglo XV*, Madrid : Ollero y Ramos, 2009.

<sup>91</sup> *Colección de documentos...*, p. XIII-XX et G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Evangelios e epistolas con sus exposiciones en romance [...]*, éd. Isak COLLIJN et Erik STAAFF, Uppsala : Akademiska Bokhandeln, 1908, p. vii-lxxxviii.

<sup>92</sup> M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... ».

<sup>93</sup> Il s'agit de trois articles. Dans le premier, le professeur Tate fait la synthèse des éléments disponibles sur la vie et l'œuvre de l'auteur. Cf. R. B. TATE, « Gonzalo García... ». Dans le deuxième, il étudie ce qu'il croyait alors être la seule œuvre historiographique conservée de l'auteur. Cf. *Id.*, « Una biografía de Juan II de Aragón », in : *Id.*, *Ensayos sobre la historiografía peninsular del siglo XV*, trad. Jesús DÍAZ, Madrid : Gredos, 1970, p. 228-248. L'original en anglais s'intitule « A humanistic biography of John II of Aragon », *Bulletin of Hispanic Studies*, XXXIX, 1962, p. 1-15. Dans le troisième article, il compare les biographies de Jean II composées par les deux chroniqueurs García de Santa María et Marineo Sículo. Cf. *Id.*, « Lucio Marineo Sículo y Gonzalo García de Santa María », in : *Id.*, *Ensayos sobre la historiografía peninsular del siglo XV*, trad. Jesús DÍAZ, Madrid :

apport a été de localiser les différents exemplaires des œuvres de Micer Gonzalo –, quelques rares travaux ont commenté ponctuellement certaines productions de l'érudit aragonais. Le plus célèbre, par la portée des thèses qui y ont été défendues, est sans nul doute l'article d'Eugenio Asensio, qui a démontré comment Nebrija avait forgé une des ses plus célèbres formules, « la lengua compañera del imperio », à partir de l'idée développée par Gonzalo García de Santa María dans le prologue aux *Vidas de los sanctos religiosos*<sup>95</sup>. C'est cet article qui a fait connaître au plus grand nombre le nom de Gonzalo García de Santa María, sans pour autant éclaircir les diverses zones d'ombre entourant sa biographie. Margherita Morreale s'est intéressée, quant à elle, à sa technique de traduction de la Bible dans les *Evangelios e epístolas*<sup>96</sup>. Ángel Ibisate Lozares et Antonio Pérez Gómez ont porté un intérêt bibliographique à deux des œuvres de l'érudit aragonais<sup>97</sup>.

Voilà toute la matière critique dont nous disposons au sujet de Gonzalo García, tandis que ses œuvres ne sont, à l'heure actuelle, que très partiellement éditées. En effet, nous ne jouissons aujourd'hui que de deux éditions modernes – mais datant respectivement de 1887 et

---

Gredos, 1970, p. 249-262. L'original en anglais s'intitule : « A humanistic biography of John II of Aragon – a note », in : Juan MALUQUER DE MOTES Y NICOLAU (dir.), *Homenaje a Jaime Vicens Vives*, Barcelona : Universidad de Barcelona, Facultad de Filosofía y Letras, 1965, p. 665-673. En plus de ces articles publiés, la BUdG (Barri Vell) conserve un fonds spécial nommé « Fons Robert Tate », qui rassemble tous les documents de travail et les notes manuscrites que le chercheur britannique a légué à ladite université. La section 33 est consacrée à Gonzalo García de Santa María.

<sup>94</sup> J. MARTÍN ABAD, « Gonzalo García... » ou sa réédition : *Id.*, « Gonzalo García de Santa María : apuntes bibliográficos », in : *Id.*, *El enredijo de mil y un diablo : de manuscritos, incunables y raros, y de fondos y fantasmas bibliográficos*, Madrid : Ollero & Ramos, 2007, p. 29-50.

<sup>95</sup> Eugenio Asensio cite Nebrija (« Cuando bien pienso, mui esclarecida reina, i pongo delante de los ojos el antigüedad de todas las cosas que para nuestra recordación i memoria quedaron escriptas, una cosa hallo i saco por conclusión mui cierta : **que siempre la lengua fue compañera del imperio** y de tal modo lo siguió que juntamente començaron, crecieron y florecieron y después juntamente fue la caída de entrambos ») et García de Santa María (« E porque el real imperio que hoy tenemos es castellano, e los muy excellentes rey e reyna, nuestros senyores, han escogido como por assiento e silla de todos sus reynos el reyno de Castilla, delibere de poner la obra presente en lengua castellana, **porque la fabla comunmente mas que todas las otras cosas sigue al imperio** ») (Eugenio ASENSIO, art. cit., p. 406 et 403, je souligne). Il montre également comment cette déclaration est elle-même clairement inspirée du prologue des *Elegantiae* de Laurent Valla, dont Gonzalo García de Santa María possédait deux exemplaires dans sa bibliothèque personnelle (M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... », p. 475).

<sup>96</sup> Marguerita MORREALE, « Los Evangelios y Epístolas de Gonzalo García de Santa María y las Biblias romanceadas de la Edad Media », *Archivo de Filología Aragonesa*, 10-11, 1958-1959, p. 277-289.

<sup>97</sup> Dans son article, Ángel Ibisate Lozares fait une synthèse critique de la biographie de l'auteur et pose les questions pertinentes. Cf. Ángel IBISATE LOZARES, « La edición incunable de la obra de Fr. Grifón de Flandes (OFM) *Suplección de los modernos al blasón del mundo y a la crónica del Asia mayor de los antiguos escriptores e históricos* traducida por Gonzalo García de Santa María », *Scriptorium Victorienne*, 39, 1992, p. 386-445). Les travaux d'Antonio Pérez Gómez sont les suivants : Antonio PÉREZ GÓMEZ, *Versiones castellanas del Pseudo Catón. Noticias bibliográficas*, Valencia : s.n., 1964 et A. PÉREZ GÓMEZ, « El Catón en latín y romance. Zaragoza. Pablo Hurus, 1493-1494 », *Gutenberg Jahrbuch*, XXXIX, 1964, p. 115-119. Sur cette dernière œuvre, on pourra également consulter Víctor INFANTES, « El *Catón* hispánico : versiones, ediciones y transmisiones », in : *Actas del VI Congreso Internacional de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval*, II, Alcalá de Henares : Universidad, 1997, p. 839-846.



de 1908 – sur l’ensemble de son œuvre, qui comporte une dizaine de titres<sup>98</sup>. Faut-il croire que ce manque d’intérêt pour la vie et l’œuvre de Gonzalo de García de Santa María reflète l’importance et l’influence très relative du juriste dans la Saragosse de la fin du xv<sup>e</sup> siècle ? Micer Gonzalo apparaît avant tout comme l’homme des prologues et des colophons, du péri-texte et du paratexte, tandis qu’aucune de ses compositions personnelles ne semble jamais avoir été imprimée. Plus généralement, il est légitime de s’interroger sur l’intérêt suscité par ses œuvres de son temps. Robert Brian Tate ne leur attribue d’ailleurs qu’un rayonnement local<sup>99</sup>. Aurions-nous donc affaire à un personnage secondaire dans l’histoire des lettres péninsulaires ? Afin de tenter de répondre à ces interrogations, je reprendrai le parcours de Micer Gonzalo par le menu, en m’appuyant essentiellement sur les conclusions de Robert Brian Tate, en les révisant parfois, en les complétant par la lecture de nouveaux documents d’archives et par la relecture d’autres textes déjà connus.

## II. Homonymies et confusions

À en croire l’affirmation inaugurale de Julián Martín Abad, retracer la vie de l’érudit aragonais est un parcours semé d’embûches : « Sin duda Gonzalo García de Santa María ha sido un personaje sin suerte. Merecedor de una atención insuficiente, ha arrastrado tras de sí una larga cadena de errores »<sup>100</sup>.

La première erreur remarquable est imputable à Nicolás Antonio. Dans ses répertoires bibliographiques, il confond le juriste aragonais avec un homonyme et parent éloigné, le fils de Pablo de Santa María ou Pablo de Burgos. Cet autre Gonzalo García de Santa María naquit en 1379 à Burgos. Il fut successivement évêque d’Astorga, de Plasencia et de Sigüenza et mourut en 1448. Malgré la différence de génération – le fils de Pablo de Burgos décéda un an après la naissance de « notre » Gonzalo García de Santa María –, Nicolás Antonio attribue à tort au Gonzalo de Burgos une *Aragoniae regum historia*<sup>101</sup>. La confusion, signalée par Félix

---

<sup>98</sup> À ces éditions modernes, il faut ajouter, pour certaines œuvres, des éditions en fac-similé papier et, pour d’autres, des reproductions en microfiches dans le cadre du projet *Incunabula*. Cf. Lotte HELLINGA (dir.), *Incunabula : the Printing Revolution in Europe 1455-1500. Full-text incunabula on microfiche*, Woodbridge : Research Publications, 1992-.

<sup>99</sup> R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 220.

<sup>100</sup> « La homonimia provocó errores como el de Nicolás Antonio, que confunde nuestro personaje con otro Gonzalo García de Santa María [...] muerto hacia 1448 [...]; pero sabemos que nació en Zaragoza el 31 de mayo de 1447 » (J. MARTÍN ABAD, « Gonzalo García... », p. 495). Julián Martín Abad tire la date de naissance du juriste de son testament, sur lequel nous reviendrons ultérieurement.

<sup>101</sup> Nicolás Antonio attribue par ailleurs au Gonzalo de Saragosse une traduction en latin de la *Corónica* de Vagad sans se rendre compte que cette œuvre et l’*Aragoniae regum historia* ne font qu’un. Voir Nicolás

Latassa y Ortín<sup>102</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle et par José Amador de los Ríos<sup>103</sup> au XIX<sup>e</sup>, a pourtant trouvé des échos jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle<sup>104</sup>. Julián Martín Abad a dénoncé l'erreur de manière catégorique et définitive<sup>105</sup>.

Pour compliquer encore l'affaire, Félix Latassa, renvoyant à une référence trouvée chez Vincencio Blasco de Lanuza, indique que « con permiso de su mujer se hizo cartujo en 16 de junio de 1510, y parece por licencia de D. Miguel Figuerola, Obispo de Pati, Vicario General del Arzobispo de Zaragoza »<sup>106</sup>. Or cette référence entre en contradiction avec plusieurs éléments biographiques contenus dans le testament et les codicilles que rédigea Micer Gonzalo entre 1519 et 1521<sup>107</sup>. Qui plus est, dans la documentation postérieure à 1510, Gonzalo est appelé « Micer » et jamais « Fray » ; il est qualifié de « doctor en derechos » et aucune référence à une éventuelle condition monacale n'est faite<sup>108</sup>. Il semble donc raisonnable de se ranger à l'opinion de Manuel Serrano y Sanz – à savoir que le moine chartreux est un homonyme n'ayant rien à voir avec le juriste<sup>109</sup> –, ou de penser que la référence de Vincencio Blasco de Lanuza est initialement erronée. Toutefois nous ne pouvons

---

ANTONIO, *Bibliotheca hispana vetus*, facs. de l'éd. de Madrid, 1788 (1re éd. Rome : Rubois, 1696), Madrid : Visor, 1996, II, p. 244.

<sup>102</sup> F. LATASSA Y ORTÍN, *Bibliotheca antigua...*, II, p. 353.

<sup>103</sup> J. AMADOR DE LOS RÍOS, *Historia crítica de la literatura española*, Madrid : José Rodríguez & Joaquín Muñoz, 1861-1865, VI, p. 319.

<sup>104</sup> Voir José María de AGUSTÍN LADRÓN DE GUEVARA et María Luisa SALVADOR BARAHONA, *Ensayo de un catálogo bio-bibliográfico de escritores judeo-españoles-portugueses del siglo X al XIX*, Madrid : J.P. Turanzas, 1983, II, p. 522. Variante de cette erreur, Fernando González Ollé semble avoir récemment confondu le père du juriste avec l'évêque castillan en attribuant au premier la rédaction d'une série de lettres adressées, en 1418, à Alphonse V d'Aragon quand il était bien naturel que Gonzalo de Burgos, alors ambassadeur d'Alphonse au Concile de Constance, écrive au roi. Cf. Fernando GONZÁLEZ OLLÉ, « Actitudes lingüísticas de los reyes de Aragón », in : Vicente LAGÜENS GRACIA (dir.), *Baxar para subir : colectánea de estudios en memoria de Tomás Buesa Oliver*, Saragosse : Institución Fernando el Católico, 2009, p. 85-110, p. 103).

<sup>105</sup> J. MARTÍN ABAD, « Gonzalo García... », p. 495.

<sup>106</sup> F. LATASSA Y ORTÍN, *Bibliotheca antigua...*, II, p. 352.

<sup>107</sup> D'une part, il indique en 1519 sa volonté d'être enterré au monastère de Saint-François de Saragosse, choisissant comme exécuteurs testamentaires deux chanoines de la Seo de Saragosse. Puis, en 1521, il corrige ses dernières volontés : il demande à être enterré dans l'église paroissiale de Saint-Pierre, à Saragosse, et prend pour exécuteurs testamentaires Mossen Ramon Cerdán « cauallero », Pedro de la Caballería « mercader e ciudadano dela misma ciudat » et Violante de Velviure, sa femme. Aucune mention n'est faite à une quelconque chartreuse. D'autre part, la mention portée sur le document, au trépas du testateur, laisse entendre que celui-ci serait décédé à son domicile puisque la notification de la mort y a été effectuée, par son épouse : « Die II.<sup>a</sup> mensis Julii anno M.<sup>o</sup> quingentesimo vicesimo primo, Cesarauguste. Dentro de las casas de la propria habitacion del dicho Gonçalo de Sancta Maria, que son fechas en la dicha ciudat en las botigas fondas, en la parrochia de Sant Pedro, que afruentan con casas de Fernando la Caballeria ; con calliço que no tiene sallida ; con las dichas botigas fondas, comparescio la magnifica Violant de Veluire, mujer del dicho quondam Micer Gonçalo, la qual dixo que el dicho Micer Gonçalo fuesse muerto, etc., é por tanto, requiere a mí Joan [Arruego] ». Voir M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... », p. 472 et p. 477-478. Voir également, à l'APZ, Juan Arruego, 17-01-1521, Codicillo, fol. 54<sup>v</sup> et 56.

<sup>108</sup> Voir la lettre de Ferdinand le Catholique à Gonzalo García de Santa María (Aranda de Duero, 2 août 1515), RAH, A-14, fol. 220. Le document est transcrit dans R. B. TATE, « Una biografía de Juan II... », p. 231.

<sup>109</sup> M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... », p. 470, n. 4.

que déplorer, là encore, que la confusion ait connu une certaine postérité et ait fait florès jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle<sup>110</sup>.

En dernier lieu, signalons que le père et le fils de l'érudit aragonais portèrent le même prénom que lui, ce qui rend souvent difficile, dans les documents d'archives, l'identification du Gonzalo mentionné, d'ailleurs parfois nommé, de manière raccourcie, « Gonzalo de Santa María »<sup>111</sup>. La situation est encore plus confuse du fait que le juriste et son père exercèrent tous deux des charges municipales à Saragosse, dans la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

Pour démêler la masse des références, doivent être pris en compte la chronologie et le contenu de la documentation. Ceux-ci permettent soit de trancher catégoriquement, soit simplement d'émettre une hypothèse sur l'identité de la personne concernée. Le titre de *Micer*, utilisé pour désigner les docteurs en droit, est, en outre, un indice significatif. En effet, ni le père, ni le fils de l'auteur des *RARG* ne semblent avoir reçu de formation savante ou s'être intéressés au droit, aux lettres ou à quelque forme d'érudition<sup>112</sup>, et il serait plus que fortuit qu'un parfait homonyme saragossain jouisse, à la même période, du même titre<sup>113</sup>. En conservant à l'esprit, à cause de ces homonymies, les précautions de rigueur, pénétrons donc maintenant dans la complexe histoire familiale de Gonzalo García de Santa María.

---

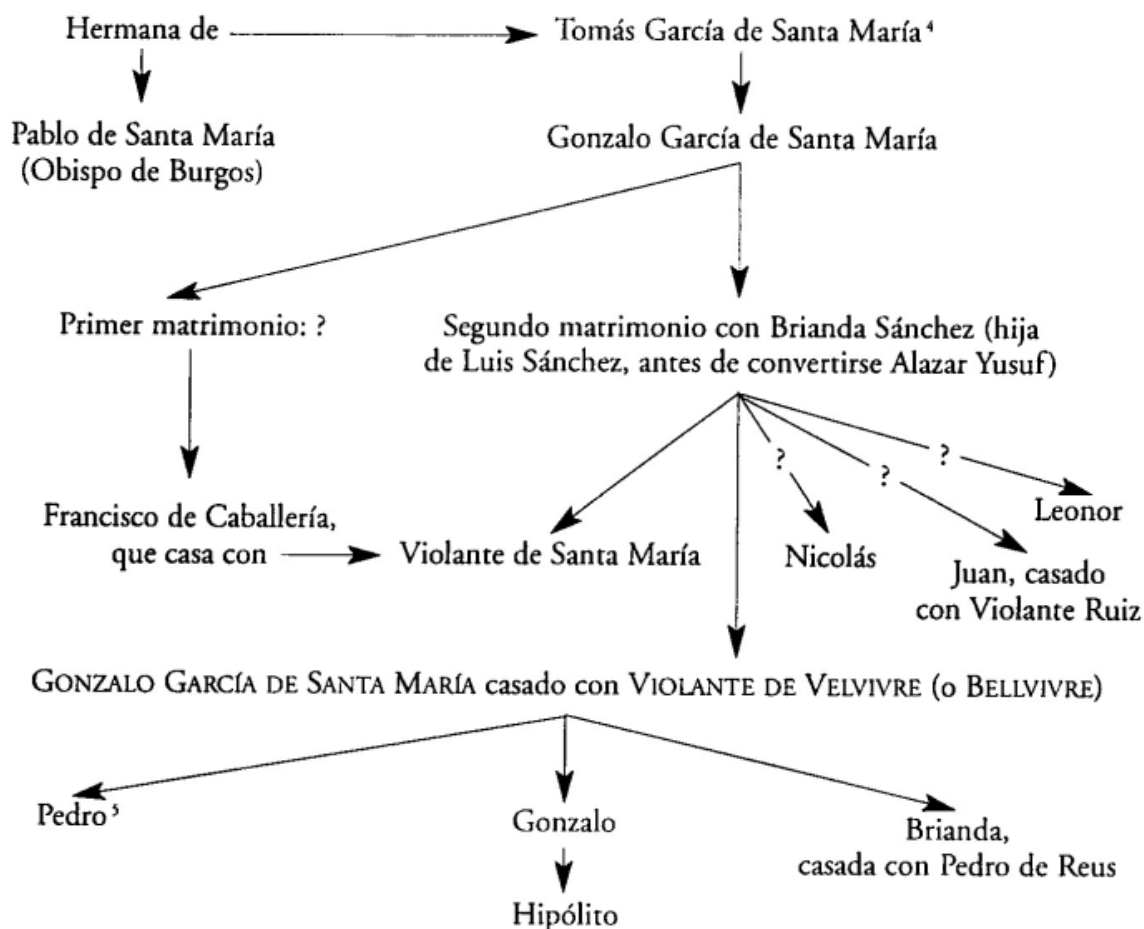
<sup>110</sup> Par exemple: B. SÁNCHEZ ALONSO, *Historia de la historiografía española*, Madrid : CSIC, 1941, I, p. 406 ; F. CANTERA BURGOS, *op. cit.*, p. 379 ; UN CARTUJO DE AULA DEI et Ildefonso María GÓMEZ, *Escritores cartujanos españoles*, Montserrat : Abadía de Montserrat, 1959, p. 69 ; Inocencio RUIZ LASALA, *Historia de la imprenta en Zaragoza, con noticias de las de Barcelona, Valencia y Segovia*, Zaragoza : [s.n.], 1975, p. 51 ; C. LISÓN TOLOSANA, art. cit., p. 101 ; C. ALVAR, « Una veintena de traductores del siglo XV ; prolegómenos a un repertorio », in : Tomàs MARTÍNEZ ROMERO et Roxana RECIO (eds.), *Essays on medieval translation in the Iberian Peninsula*, Castelló : Universitat Jaume I, 2001, p. 13-44, p. 39.

<sup>111</sup> J'exclus, en revanche, que les références à « Gonzalo García » soient relatives à la famille du juriste.

<sup>112</sup> Lorsque Gonzalo père est évoqué dans la documentation, il est souvent qualifié de « mercader ». Dans son testament, le Gonzalo juriste affirme : « no quiero que en aquellos [les livres d'érudition], aunque haya alguno de romance, tenga que ver Gonçalo mi fijo, porque segun la poca deuotion que tiene a letras, ni a letrados, y segun presta y malmete lo suyo, en III meses no ternia uno » ; et plus loin : « Item por quanto he fecho mencion de libros que los dexo todos a mi mujer para que los conserue para mi nieto Hypolito, quiero que se entienda de los libros de qualquiere scientia, y no de los libros de negociation o mercaderia que tractaua mi padre, ni de soldades, de los quales hai mios tambien algunos ; antes aquellos quiero que se den a mi heredero [son fils Gonzalo] para que se aproveche de ellos en lo que de compras de heredades, etc. », M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... », p. 474 et 476.

<sup>113</sup> Il conviendra toutefois d'être prudent car ce titre semble parfois utilisé arbitrairement dans plusieurs passages du *Libro verde de Aragón* dans le manuscrit 3090 BN. Ce manuscrit, souvent fautif, montre que les copistes devaient rencontrer certaines difficultés à développer l'abréviation « M. » devant nom de personne (*miçer*, *mossen* ou parfois *maestro*) et certaines abréviations de prénoms.

### III. Généalogie et histoire familiale



**Figure 11** : Arbre généalogique de Gonzalo García de Santa María selon J. Martín Abad.

(Source : J. MARTÍN ABAD, *El enredijo de mil y un diablos...*, p. 31)

Signalons-le en guise de remarque liminaire, cette généalogie est une reconstitution hypothétique. Elle est essentiellement tirée du *Libro verde de Aragón*, un ouvrage composé au début du XVI<sup>e</sup> siècle et connu à travers plusieurs manuscrits dont le contenu est parfois divergent<sup>114</sup>. Les informations que renferme cette source doivent être manipulées avec prudence du point de vue de la véracité historique. Remarquons toutefois que, dans la généalogie des Santa María de Saragosse, le *Libro verde* ne présente pratiquement aucune incohérence ni contradiction entre les divers manuscrits conservés. À défaut d'autres sources,

<sup>114</sup> J'utilise l'édition récente de Monique Combescure, qui met en regard plusieurs manuscrits (*El Libro Verde de Aragón*, éd. Monique COMBESCURE THIRY et Miguel Ángel MOTIS DOLADER, Zaragoza : Libros Certeza, 2003).

je suivrai, comme l'a fait Robert Brian Tate, la généalogie décrite dans le *Libro verde*, examinerai l'interprétation qu'en fait le chercheur britannique et l'amenderai ponctuellement<sup>115</sup>. J'utiliserai, comme point de départ et comme support visuel, l'arbre généalogique que Julián Martín Abad tire de la lecture de l'article de Robert Brian Tate (Figure 11).

L'arbre généalogique de Gonzalo García de Santa María comporte plusieurs points problématiques. Le premier concerne l'ascendance du juriste. Dans le *Libro verde de Aragón*, manuscrit 56-6-15 BC, se trouve l'affirmation suivante :

Del linaje de los Leuis, judios de Soria, del reyno de Castilla, fue uno q[ue] se conuertio, con su muger, que le dixeran Thomas Garcia de Santa Maria, her[man]o del obispo don Pablo de Burgos. Y entre otros hijos, de la dicha su muger, huuo a Gonçalo Garcia de Santa Maria, mercader, el qual caso, la segunda vez, con Brianda Sanchez, hija de Luys Sanchez, judios de padre y madre, como dicho es en el cap[itu]lo de Azach Avendino. Y de Brianda y de Gonçalo, conjuges, fueron hijos micer Gonçalo de Santa Maria y la madre de mossen Ramon Cerdan<sup>116</sup>.

Ailleurs dans le même manuscrit, nous lisons que Tomás García de Santa María « hauia sido judio y se baptizo en Soria »<sup>117</sup>. Enfin, un autre manuscrit, copié tardivement au XIX<sup>e</sup> siècle, laisse entendre que ce même Tomás García s'établit ensuite en Aragon<sup>118</sup>. Ainsi, à en croire le *Libro verde*, il existerait une branche castillane de la famille Santa María, anciennement Levi, implantée à Soria et à Burgos, et, issue de celle-ci, une branche aragonaise, à laquelle Gonzalo García de Santa María serait rattaché, par son grand-père Tomás. Celui-ci aurait été le frère du célèbre judéo-convers Pablo de Santa María (1350-1435), évêque de Burgos et auteur des *Siete edades del mundo*. Cette généalogie, adoptée par José Amador de los Ríos<sup>119</sup>, Manuel Serrano y Sanz<sup>120</sup> et Luciano Serrano Pineda<sup>121</sup> est mise en doute par Francisco Cantera

---

<sup>115</sup> La consultation du fonds Robert Brian Tate de la BUdG montre que le chercheur a utilisé l'édition de Rodrigo Amador de los Ríos (« El Libro Verde de Aragón », éd. Rodrigo AMADOR DE LOS RÍOS, *Revista de España*, CV, 420, p. 547-579, CVI, 422, p. 249-288, CVI, 424, p. 567-603, 1885) ainsi que l'ouvrage de Manuel Serrano y Sanz (M. SERRANO Y SANZ, *Orígenes de la dominación...*) qui reproduit de longs fragments du *Libro verde*.

<sup>116</sup> *El Libro Verde...*, p. 84. Je suis le manuscrit 56-6-15 BC, les trois autres versions manuscrites présentées sur la même double page ne présentant pas de variations significatives.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>118</sup> « El linaje de los judios de Soria de Castilla es de //fol. 207// los Levis ; vien en de uno que se conuertio con su muger y vino a este reino y le pusieron por nombre Thomas Garcia de Santamaria, hermano del obispo de Burgos, d[on] Pablo de Cartagena y entre otros hijos que el tuvo en su muger, fue uno Gonzalo Garcia de Santamaria, mercader, que caso con una hija de Luis Sanchez, judio de padre y madre » (*Ibid.*, p. 224, manuscrit du Colegio de Abogados de Zaragoza, je souligne). L'interprétation du « este » est problématique : s'agit-il d'une référence intradiégétique (le royaume susdit de Castille) ou extradiégétique (le royaume de l'auteur, l'Aragon) ? Quoiqu'il en soit, la présence de Tomás García de Santa María en Aragon serait documentée en 1416 (sauf cas d'homonymie). Voir M. SERRANO Y SANZ, *Orígenes de la dominación...*, p. 502, n. 1.

<sup>119</sup> J. AMADOR DE LOS RÍOS, *Historia social...*, III, p. 93, n. I.

<sup>120</sup> M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... », p. 471.

Burgos, qui la considère comme non prouvée<sup>122</sup>. Robert Brian Tate a signalé à juste titre que, dans le prologue au *Dialogus pro ecclesia contra synagogam*, Micer Gonzalo revendique lui-même sa parenté avec l'évêque de Burgos, qu'il qualifie de « patris mei amitinus » (« cousin de mon père » et, au sens strict, « fils de la tante de mon père »). De cette affirmation, le chercheur britannique déduit que Tomás García n'était pas le frère de Pablo de Burgos, mais le frère de la mère de celui-ci, comme le traduit l'arbre généalogique dessiné par Julián Martín Abad<sup>123</sup>. Si Norman Roth a ultérieurement contesté cette affirmation, je ne considère pas sa brève démonstration, qui s'appuie sur des arguments chronologiques et géographiques contestables, comme probante<sup>124</sup>. Plus problématique serait, en revanche, la confrontation entre les conséquences de cette généalogie et l'état de nos connaissances sur les origines de Pablo de Burgos. Celles-ci restant également très floues, il est néanmoins difficile d'avoir sur

---

<sup>121</sup> L. SERRANO PINEDA, *op. cit.*, p. 24.

<sup>122</sup> F. CANTERA BURGOS, *op. cit.*, p. 378-379 : « Quedó indicado en el capítulo II que, según Amador de los Ríos, seguido por Serrano, el converso Tomás García de Sta. María, bautizado en Soria, fué también hermano de D. Pablo y D. Alvar. El aserto no tiene otra base que la afirmación del *Libro verde* ; mas no existe documento alguno que nos lo haya corroborado, por lo que estimamos gratuito el seguir asegurando la realidad de tal parentesco. Hemos examinado centenares de documentos y libros sobre los Santa María y en ninguno de ellos hemos tropezado con nada que pueda movernos a aceptar la hipótesis del asesor o notario Juan de Anchías [l'auteur supposé du *Libro verde*] ».

<sup>123</sup> « Es el mismo Gonzalo quien da la respuesta en el prólogo a una de sus obras. Reivindica, en verdad, el parentesco con notable orgullo : “Nonnulli enim qui apud eos fuerunt excellentes viri, postea illuminati et ad fidem catholicam conuersi arcana eorum retexerunt. Cuius quidem rei domestico ipse cognitionis mee abundo exemplo. Reuerendus enim pater dominus Paulus de Sancta Maria Burgensis Episcopus patris mei amitinus in suo illo diuino libro quod scrutinium scripturarum inscribitur testatur apud judeos esse libellum quendam generationis Jesu Nazareni ubi multa falsa et absurda contra Christum eiusque discipulos continentur”. De esto se deduce claramente que Pablo descendía de una hermana de Tomás, i. e., Pablo era primo hermano del padre de nuestro Gonzalo » (R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 214-215). L'assertion de Gonzalo est reprise dans une note apposée sur une page liminaire du manuscrit des *RARG* : « Parentis hujus fuit amitinus episcopus Burgensis Paulu[s] de Santa Maria ut testat idem Gundisalvus in Prefatione ad tractatum de ecclesia et sinagoga » (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum res geste*, Barcelona, BC, Ms. 992, fol. 1). Elle avait été également commentée par Nicolás Antonio : « [...] fue hijo de una hermana o de un hermano del padre o de la madre del obispo Pablo, puesto que según Nonio y los juristas se llaman amitinos entre sí los que han nacido de hermanos varón y hembra » (N. ANTONIO, *Bibliotheca Hispana Nova*, facs. de l'éd. de Madrid, 1783, Madrid : Visor 1996), I, p. 555. Tate opte pour une interprétation strictement étymologique du mot « amitinus » (fils de la tante du père), probablement du fait que le *Libro verde* établit la parenté avec les Santa María de Burgos à travers Tomás et non à travers son épouse.

<sup>124</sup> « Tate also wrote briefly about Tomás in an article in which he argues, from the fifteenth-century Zaragoza historian Gonzalo García de Santa María's *Dialogus pro ecclesia contra synagogam*, that Pablo was “descended from a sister of Tomás, i.e., he was first cousin to Gonzalo's father”. The problem with this statement is obvious, for if Tomás lived in Zaragoza in 1416, according to a source cited by Tate himself, Pablo de Santa María could hardly be “descended” from his sister. (Possibly Tate misunderstood the Spanish word, which means not “descended from” but “related to”) » (N. ROTH, *op. cit.*, p. 147). En ce qui concerne la chronologie, il semble en effet y avoir un décalage dans la généalogie établie par Robert Brian Tate puisque Tomás García serait en toute vraisemblance de l'âge de son neveu Pablo. Toutefois, ce décalage peut parfaitement être la conséquence d'une naissance précoce ou tardive et ne peut constituer à mon sens un argument définitif. Si c'est la disjonction géographique Burgos/Saragosse qui pose problème, je ne vois pas pourquoi les membres d'une fratrie ne pourraient se voir séparés dans le cours de leur vie. En ce qui concerne, par ailleurs, l'erreur d'interprétation par Tate d'un terme espagnol, je ne comprends pas à quoi Norman Roth se réfère puisque Robert Brian Tate s'appuie sur le texte *latin* cité plus haut.

ce point une opinion tranchée<sup>125</sup>. Autre objection possible : ne pourrait-on imaginer que Micer Gonzalo, inquiété par l’Inquisition au sujet de son origine *conversa*, s’inventât une parenté avec l’évêque de Burgos pour bénéficier de l’aura de celui qui fut un ardent pourfendeur de ses anciens coreligionnaires ? Faute d’indices archivistiques éclairants, je choisis par défaut de croire l’affirmation du juriste sur ses origines et de considérer comme probable l’ascendance reconstituée par Tate.

Suivons maintenant la branche aragonaise de l’arbre, pour nous consacrer à la descendance de Tomás García et de son épouse. D’après des documents réunis par Encarnación Marín Padilla, celui-ci se maria avec une Cavallería, du nom de Beatriz. En 1445, un de leur fils, Gonzalo, marchand, épousa Brianda Sánchez<sup>126</sup>. Le *Libro verde* précise qu’il s’agit d’un second mariage : « [Tomás García de Santa María] entre otros hijos, de la dicha su muger, huuo a Gonçalo Garcia de Santa Maria, mercader, el qual caso, la segunda vez, con Brianda Sanchez »<sup>127</sup>. Des frères et sœurs de Gonzalo García père, on ne sait rien, pas plus que de sa première épouse. On connaît, en revanche, l’ascendance complète de sa seconde épouse, Brianda Sánchez, fille d’Alazar Uluf, alias Luis Sánchez, après sa conversion<sup>128</sup>. Si l’on en croit le *Libro verde*, malgré les doutes sur l’identité réelle de cette seconde femme<sup>129</sup>, le mariage de Gonzalo père et de Brianda Sánchez aurait été doublé de

---

<sup>125</sup> Si l’on accepte cette reconstitution, il faut donc comprendre que, des Levi de Soria, une fille s’unit à un Levi de Burgos (les parents de Pablo de Santa María), qu’un fils (Tomás, le grand-père de Micer Gonzalo) émigra en Aragon et que toutes les branches prirent pour nom de baptême « Santa María ». Or que sait-on des Levi/ Santa María de Burgos ? Francisco Cantera donne un certain nombre d’informations sur les parents d’Alvar et de Pablo de Santa María, « Ishaq Leví » et une certaine « Doña María » (F. CANTERA BURGOS, *op. cit.*, p. 59-60 et 286-287). Au sujet de cette dernière il suggère qu’elle serait issue de la famille Benveniste. Il indique aussi que « el Ms. 18192 de nuestra BN dice que las armas de la referida señora eran “una M con una S atravesada, entrambas de oro en campo colorado con una corona encima de las letras en el propio escudo” ». J’ai consulté à l’AHPZ un arbre généalogique de la famille Santa María de Burgos (Híjar, P/1-228-1666). Ce document, datant probablement du XVII<sup>e</sup> siècle et auquel il faut donner un crédit relatif, mentionne comme fondateurs de la lignée, par leurs noms de convers, les géniteurs de Pablo de Burgos et de ses frères et sœurs : « Goncalo de Santa Maria vecino de la ciudad de Burgos de linage hebreo, [lequel] caso con dona Maria Suarez de su misma ley y calidad [...] ». Jean-Pierre Jardin a par ailleurs commenté l’apparition au XVI<sup>e</sup> siècle de plusieurs légendes concernant de prétendues origines chrétiennes et même nobles ou royales des Santa María, récits visant à justifier l’ascension sociale des membres d’une famille converse à l’époque où les statuts de pureté de sang se mettent en place (Jean-Pierre JARDIN, *La littérature chronistique en Castille aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Paris, Thèse dactylographiée de l’Université de Paris III, 1995, p. 292-294).

<sup>126</sup> E. MARÍN PADILLA, *Panorama de la relación...*, p. 176 et 283. Voir aussi p. 242, 290-291, 421-422, 436, 440, 444, 453, 461, 484, 715, 718, 720, 802, 842.

<sup>127</sup> *El Libro Verde...*, p. 84.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>129</sup> Manuel Serrano soupçonne une erreur à son sujet car il exhume de l’APZ deux documents datant de 1466 et mentionnant une Brianda Sánchez, épouse de Juan Ruiz (M. SERRANO Y SANZ, *Orígenes de la dominación...*, p. 152). Il faut exclure qu’il s’agisse d’un remariage de l’épouse de Gonzalo García père. En effet, en 1465, celui-ci est toujours en vie, comme nous le démontrerons plus bas et, dans les documents de 1466 cités par Serrano, sont mentionnés plusieurs enfants de Brianda Sánchez et Juan Ruiz. Manuel Serrano envisage une possible homonymie mais la considère peu probable, sans expliquer pourquoi. Je n’écarte pas pour ma part l’hypothèse de l’homonymie, peut-être au sein de la même famille. En effet, tous les descendants des Santa

l'union des enfants issus du premier mariage de chacun des deux conjoints, Violante de Santa María et Francisco de la Caballería<sup>130</sup>. On constate ici une différence notoire avec l'arbre dessiné par Julián Martín Abad, qui fait des époux Violante de Santa María et Francisco de la Caballería des demi-frères, issus du même père. Cette construction, assurément fautive, provient de l'article de Robert Brian Tate<sup>131</sup>, qui ne justifie par aucun autre document l'établissement d'une telle parenté<sup>132</sup>.

En passant à la génération suivante, nous en arrivons à Micer Gonzalo et à ses frères et sœurs. Je viens de déterminer qu'il avait une demi-sœur par son père, Violante de Santa María. En suivant toujours le *Libro verde*, nous apprenons qu'il avait également une sœur : « Y de Brianda y de Gonçalo, conjuges, fueron hijos micer Gonçalo de Santa Maria y la madre de mossen Ramon Cerdan »<sup>133</sup> voir même d'autres frères et soeurs selon un autre extrait : « Estos dos conjuges, entre otros hijos, huieron a micer Gonçalo de Santa Maria y a la muger de mossen Galacian Cerdan »<sup>134</sup>. J'ai retrouvé la trace de cette sœur, oubliée par Tate, dans deux documents d'archives qui confirment son ascendance et sa descendance. Il s'agit de deux écritures de remise d'un cens qui était versé à Gonzalo García de Santa María père depuis 1457<sup>135</sup>. Dans ces documents, on apprend que la sœur de Micer Gonzalo, épouse de Galacián Cerdán, s'appelait Beatriz de Santa María et qu'elle reçut de son père, le 7

---

María et des Sánchez (dont les noms se répètent avec fréquence) ne sont pas désignés, et il semblerait que ces trois familles (Santa María, Sánchez et Ruiz) aient conclu des alliances matrimoniales récurrentes. Ainsi serait-ce le cas d'un frère de Micer Gonzalo, marié à une Ruiz. Qu'il passe ou non par Brianda, le lien avec des Sánchez de Saragosse est en tout cas confirmé par un procès conservé à l'AHPZ (Procesos inquisitoriales, J/17/4, microfilm 90/6).

<sup>130</sup> « La suso dicha Brianda Sanchez, hija de los dichos, q[ue] todos tres fueron judios, caso con Fran[cis]co de la Cauall[eri]a que hauia sido judio ; y estos dos, Fran[cis]co de la Cauall[eri]a y Brianda Sanchez, huieron un hijo que tambien se llamo Fran[cis]co de la Caualleria, como su padre. Fran[cis]co de la Cauall[eri]a, padre de Fran[cis]co suso dicho, murio ; y Brianda Sanchez, su muger, y su hijo Fran[cis]co **casaron, madre y hijo, con padre y** //fol. 5<sup>v</sup>// **hija** que fueron Gonçalo Garcia de santa Maria y Violante de Santa Maria, hijo y nieta de Thomas Garcia de Santa Maria que hauia sido judio y se baptizo en Soria, como abaxo diremos », (*El Libro Verde...*, p. 10, je souligne).

<sup>131</sup> « Por su primer matrimonio entró en relación con los Caballería, y el hijo de esta unión se casó con la hija tenida en segundas nupcias, Violante de Santa María » (R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 215).

<sup>132</sup> Il est curieux de constater que dans l'index de l'édition du *Libro verde* de Monique Combescure et Miguel Ángel Motis Dolader, on retrouve au nom « Violante de Santa María » la description suivante : « hija de Gonzalo García de SANTA MARÍA y Brianda SÁNCHEZ, mujer de Francisco de la CAVALLERÍA », avec un renvoi aux pages dans lesquelles il est clairement expliqué que Violante n'est pas la fille de Brianda Sánchez, mais d'un premier mariage. À la page 85 (à laquelle l'index ne nous renvoie pas), un des quatre manuscrits confond manifestement Violante de Santa María avec une autre sœur de Gonzalo, mariée à un Cerdán (j'en parlerai plus loin). Il s'agit sans le moindre doute d'une erreur : le nom de cette autre sœur étant inconnu de l'auteur du *Libro verde*, le copiste du manuscrit 1282 AHN, en voulant combler un blanc, a fait un amalgame avec la demi-sœur connue de Micer Gonzalo et a introduit une confusion.

<sup>133</sup> *El Libro Verde...*, p. 84.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>135</sup> AHN, Sección Nobleza, PARCENT, C.184, D.17 (document du 17 mai 1531) et D.21 (document du 4 février 1539).



octobre 1465, plusieurs rentes, dont le cens que mentionnent les écritures susdites. Elle transmet ce cens en partie à sa fille Brianda, épouse de Miguel Cerdán, en partie à son fils Ramón. On apprend également qu'elle rédigea son testament le 24 avril 1490. Ces écritures confirment et complètent donc les données tirées du *Libro Verde*<sup>136</sup>. En ce qui concerne les autres membres de la fratrie, Robert Brian Tate mentionne, à partir d'un document édité par Manuel Serrano, une sœur nommée Leonor<sup>137</sup>. Il cite également deux frères, Juan et Nicolás. En ce qui concerne le premier, mari de Violante Ruiz, qui apparaît dans divers documents de l'époque<sup>138</sup>, j'ignore comment le professeur Tate le rattache directement à la fratrie. Pour ce qui est de l'autre frère, Nicolás, Robert Brian Tate ne cite pas explicitement sa source. Il développe probablement la mention rapportée par Henry Charles Lea, qui évoque un « N. de Santa María » marié à la récurrente figure de Violante Ruiz<sup>139</sup>. Robert Brian Tate évoque ici une homonymie fortuite dans le nom de l'épouse. Pour ma part, je suspecte plutôt une transcription erronée de l'abréviation « N. » et préfère écarter l'existence de ce frère nommé Nicolás, faute d'avoir connaissance d'autres documents<sup>140</sup>. Notons pour finir que plusieurs membres de la fratrie moururent avant le juriste et furent enterrés au monastère de Saint-François, à Saragosse<sup>141</sup>.

Enfin, pour en venir au mariage et à la descendance de Micer Gonzalo, le *Libro Verde* rapporte que :

<sup>136</sup> La descendance complète de Galacián Cerdán et son épouse se trouve aux pages 12-15 de *El Libro Verde...*

<sup>137</sup> « 8 de enero de 1486. Leonor de Santa Maria, hija de Gonzalo Garcia de Santa Maria, quondam, recibe del clavero de la aljama judía de Uncastillo 400 sueldos de un censal (A.P.Z. Juan de Altarriba) » (M. SERRANO Y SANZ, *Orígenes de la dominación...*, p. 48-49, n. 2). À partir de ces documents d'archives, on sait donc par ailleurs que Gonzalo père mourut entre 1465 et 1486.

<sup>138</sup> Un certain feu Juan de Santa María, marié à Violante Ruiz, apparaît en effet dans l'index du *Libro verde*, mais son ascendance n'est pas explicitée : « Biolante Ruiz, viuda, muger de Joan de Santa M[ari]a, vezina de Çaragoça, heretica judia, relaxada en persona en 18 de junio de 1486 » (*El Libro Verde...*, p. 212). Manuel Serrano retranscrit un document notarial qui le donne pour mort en 1462 : « 14 julio de 1462 : Violante Ruiz, viuda de Juan Garcia de Santa Maria, como tutora de sus hijos Gonzalo, mercader, Pedro, Juan, Brianda y Beatriz, [...] » (M. SERRANO Y SANZ, *Orígenes de la dominación...*, p. 502 n. 1).

<sup>139</sup> « Auto 11. 1486. A 28 de julio, Biernes en la plaza de la seo, predicó el Maestro Crespo, fueron condenados al fuego [...] 6. Violante Ruys muger de N. de Santa María siendo cristiana hizo ceremonias de Judíos comía carne en días prohibitos, nunca se santiguava ni arrodillava al alzar la ostia. Quemáronla » (Henry Charles LEA, *op. cit.*, I, p. 860). Il y a une deuxième occurrence : « A 10 de febrero Domingo, en la seo, predicó el Maestro Alfonso forea, canónigo de nuestra Señora y salieron penitenciados en el 1.[...] 4. Manuel de Tudela pontero, por aver ydo a Villanueva muchas vezes a persuadir a una mujer que se retatasse de lo que avía testificado contra Violante Ruiz Viuda de N. de Santa María, diéronle la misma penitencia. » (*Ibid.*, I, p. 875).

<sup>140</sup> Dans la transcription d'Henry Charles Lea, l'abréviation « N. » a d'ailleurs un statut curieux. C'est en effet la seule abréviation utilisée devant un nom de famille. Or il serait franchement improbable que seuls les prénoms commençant par la lettre N aient été abrégés dans les registres manuscrits. Tout se passe comme si ce qui a été pris pour un N était en réalité l'abréviation d'un titre (*Don* ou *Mossen*) mal comprise. Quant à cette Violante Ruiz, c'est sans nul doute celle qui fut relaxée un mois auparavant et qui figure dans le *Libro verde* (voir *supra* note 138). « Joan de Santa M[ari]a » et « N. de Santa Maria » ne sont donc, à mon sens, qu'une seule et même personne.

<sup>141</sup> M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... », p. 472.

Este micer Gonçalo fue casado con Violante de Veluiure, conuersa valenciana [...]. Huuieron estos dos conyuges un hijo y una hija llamados Gonçalo y Brianda de Santa Maria. Ella murio sin hijos y el dicho Gonçalo huuo un hijo bastardo llamado Hypolito de Santa Maria<sup>142</sup>.

Cette généalogie est confirmée par le testament du juriste aragonais, hors la qualité de « bâtard » du petit fils Hipólito<sup>143</sup>. Nous y apprenons également que Brianda était veuve d'un certain Pedro de Reus. Un bail trouvé à l'Archivo de Protocolos Notariales de Zaragoza semble indiquer que Gonzalo, quant à lui, fut marié à Beatriz de Oriola<sup>144</sup>. Le testament de Micer Gonzalo ne cite que ces deux fils, Gonzalo et Brianda, tout comme le *Libro verde*<sup>145</sup>. Pourtant, Robert Tate ajoute à raison un fils nommé Pedro dont il trouve la trace dans deux documents d'archives : une quittance et le testament dudit Pedro<sup>146</sup>. Il faut probablement déduire de ce deuxième document que Pedro mettait de l'ordre à ses affaires avant de partir à la guerre. Il mourut en toute vraisemblance avant son père, ce qui expliquerait son absence dans le testament de celui-ci. Les deux documents confirment son ascendance<sup>147</sup>.

Après le petit-fils, Hipólito, nous perdons la trace de la descendance de Micer Gonzalo. La généalogie qui a pu être tracée jusque-là et les documents d'archives analysés suffisent toutefois amplement à donner une idée de l'histoire familiale du juriste. La figure 12 aidera le lecteur à visualiser les modifications apportées à l'arbre généalogique dressé par Julián Martín Abad. La restitution, qui demeure en grande partie hypothétique, élargit en outre le champ des ascendances et filiations supposées pour donner une idée des relations étroites qui unissaient différentes familles de judéo-convers à Saragosse.

---

<sup>142</sup> *El Libro Verde...*, p. 84.

<sup>143</sup> Voir M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... ».

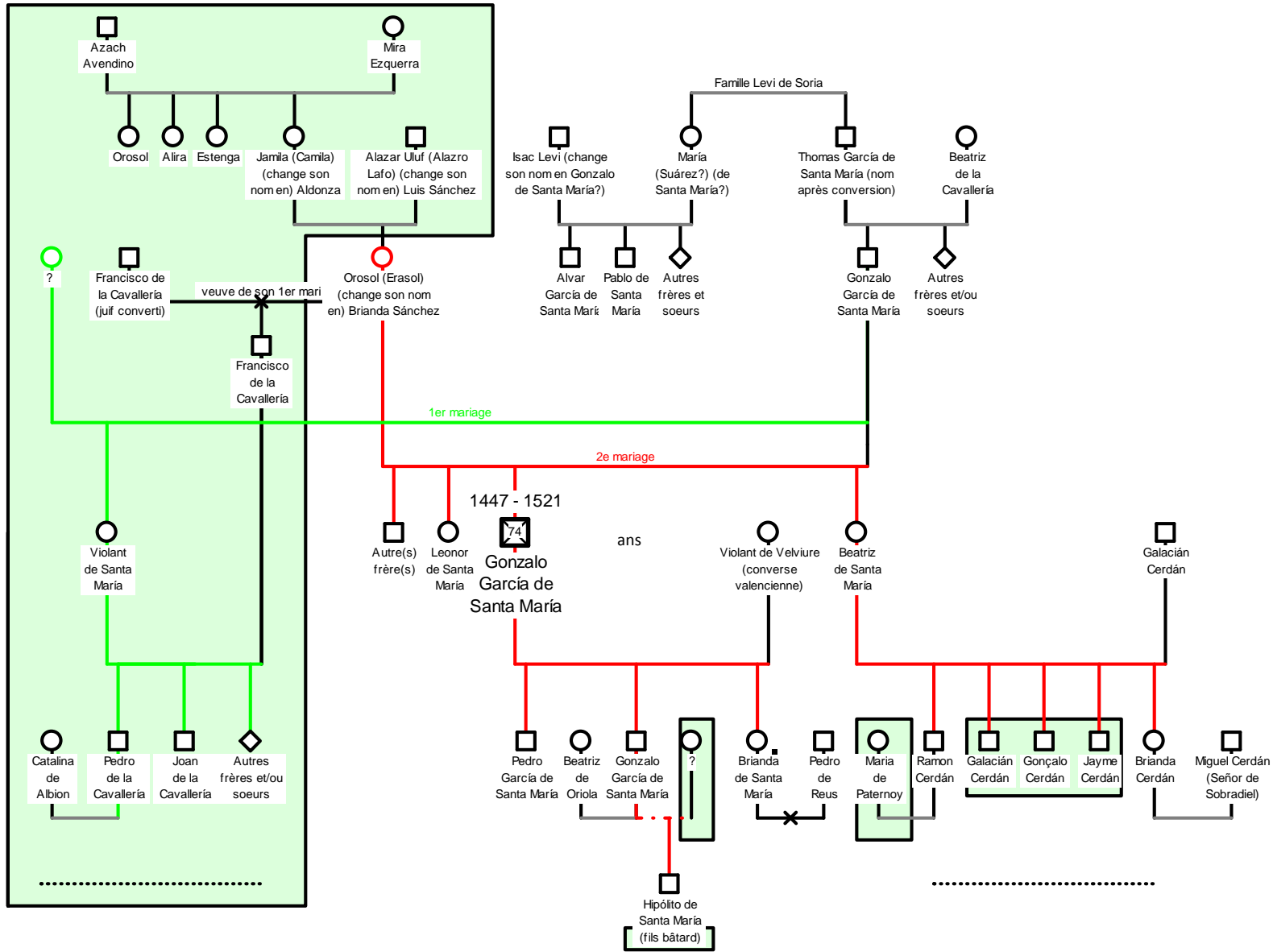
<sup>144</sup> APZ, Notario Juan Arruego, 1521 (7-10-1521), Registro de bastardelos, fol. 412<sup>v</sup>-415 et Protocolos del Notario Juan Arruego, 1521, (7-10-1521), Loguero, fol. 608-609. Les époux Gonzalo García de Santa María y Beatriz de Oriola donnent à loyer une maison à la veuve de Pedro Gostantin Sastre. Il peut bien sûr s'agir d'un homonyme mais on remarquera que le bail est rédigé, l'année même de la mort de Micer Gonzalo, par le notaire qui a enregistré son testament.

<sup>145</sup> Dans un autre fragment, l'affirmation est catégorique : « al hijo llamaron Gonçalo Garcia de Santa M[ari]a y a la hija Brianda de S[ant]ta M[ari]a y no tuuieron [mas] hijos » (*El Libro Verde...*, p. 12).

<sup>146</sup> La quittance ne se trouve plus aujourd'hui à l'APZ, comme le signalait Tate en son temps, mais à l'AMZ, Serie diplomática, Época, P159, microfilm 1532, Zaragoza, 17-12-1504. Quant au testament, il se trouve toujours à l'APZ, Notario Miguel Villanueva, 25-12-1504.

<sup>147</sup> Il est toutefois curieux de constater que dans ce testament, inséré comme pièce originale dans le registre de Miguel Villanueva, le nom de l'unique légataire de Pedro, sa mère, est cité comme « **Ysabel** de Beluiure alias de Santa Maria » (je souligne) puis systématiquement corrigé dans toutes ses occurrences – et a priori par la même main – en « Violant ».

**Figure 12 :** Généalogie de Micer Gonzalo. Hypothèse personnelle



Donnée exclusivement tirée du *Libro verde*

## IV. Des origines *conversas* : quelles implications ?

Bien que l'ascendance exacte du juriste aragonais reste sujette à caution, ses origines *conversas* sont indiscutables et il les revendique lui-même dans le prologue d'une œuvre dont il est chargé de l'édition<sup>148</sup>. Selon le *Libro verde*, la conversion fut le fait du grand-père, Tomás, qui reçut le sacrement du baptême à Soria avec son épouse et au moins un de ses enfants en bas-âge, Gonzalo<sup>149</sup>. Cette conversion aurait donc eu lieu à la fin du XIV<sup>e</sup> ou au début du XV<sup>e</sup> siècle. Implantés à Saragosse, dans le quartier du marché, les Santa María allaient très vite être partie prenante du réseau judéo-convers de la ville, comme les mariages et les négoes contractés le prouvent.

### A. Le réseau judéo-convers de Saragosse : pratiques matrimoniales, géographie sociale, affaires

Quoique des alliances matrimoniales avec plusieurs familles d'*infanzones* et de *caballeros* (les Cerdán et les Albion) apparaissent au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, l'arbre généalogique des Santa María montre initialement et avant tout plusieurs unions avec deux importantes familles *conversas* de Saragosse : les Caballería et les Sánchez. Les membres de ces deux familles occupèrent des charges notoires dans l'administration du royaume et des grandes villes d'Aragon. Elles accumulèrent également d'importantes richesses et certains de leurs membres firent une brillante carrière comme juristes, médecins ou écrivains<sup>150</sup>. Ces familles étaient proches des souverains. Elles avaient un rôle économique décisif auprès de ceux-ci et recevaient en échange, dans les limites du possible, leur protection. La dépendance financière des rois vis-à-vis des grandes familles *conversas* est un fait établi, et les Santa María figurèrent parmi les « prêteurs de confiance » des souverains, nous y reviendrons. Le mariage de Micer Gonzalo avec Violante de Velviure démontre, par ailleurs, que les judéo-

---

<sup>148</sup> Voir citation à la note 123.

<sup>149</sup> *El libro verde...*, p. 10, 12 et 84.

<sup>150</sup> Voir M. SERRANO Y SANZ, « El linaje hebraico de los Caballería según el Libro Verde de Aragón y otros documentos », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, LXXIII, 1918, p. 160-185 ; Francisca VENDRELL GALLOSTRA, « Aportaciones documentales para el estudio de la familia Cavallería », *Sefarad*, 3, 1943, p. 115-154 ; Emilia SALVADOR ESTEBAN, « Un aragonés en la Valencia de Fernando el Católico : Alfonso Sánchez, lugarteniente de tesorero general », *Aragón en la Edad Media*, 20, 2008, p. 709-721 ; M. SERRANO Y SANZ, *Orígenes de la dominación...*, chap. IV, « Gabriel Sánchez, tesorero general de Aragón », p. 152 et suivantes.

convers aragonais étaient également en contact avec ceux de Valence, si l'on en croit les informations données par le *Libro verde* au sujet de l'épouse du juriste.

Les entrelacs matrimoniaux entre les Sánchez, les Caballería et les Santa María reflétaient sans nul doute une proximité quotidienne des membres de ces différentes familles dans les lieux de vie et d'affaires fréquentés. Ainsi, la mention portée par le notaire sur le testament de Micer Gonzalo, au moment de sa mort, localisait sa maison dans la paroisse de Saint-Pierre, en face de celle de Fernando de la Caballería<sup>151</sup>. María Isabel Falcón Pérez confirme qu'un Gonzalo García de Santa María, « insigne zaragozano » – probablement le père du juriste – possédait, en 1470, des maisons dans cette même paroisse de Saint-Pierre, près du Peso Real et qu'une des branches de la puissante famille Caballería vivait effectivement tout près, dans la paroisse contiguë de Saint-Gilles. La proximité de la *judería vieja* n'empêchait pas cette zone d'être une des plus prisées de la ville, en particulier par les riches *conversos*<sup>152</sup>. Initialement, dans son testament rédigé le 13 mai 1519, Micer Gonzalo avait demandé à être enterré aux côtés de son père et de ses frères dans le monastère de Saint-François<sup>153</sup> – un des cimetières de prédilection des judéo-convers saragossains et de la famille Caballería<sup>154</sup>, situé de l'autre côté de la muraille – mais il obtint finalement une concession dans l'église de sa paroisse de résidence<sup>155</sup>. Il fit par ailleurs de Pedro de la Cavallería un de ses exécuteurs testamentaires.

On retrouve par ailleurs la trace des Santa María, quelques années auparavant, à la limite du centre ancien de la ville et du quartier extérieur de Saint-Paul<sup>156</sup>, sur la muraille est,

---

<sup>151</sup> « Die II.<sup>a</sup> mensis Julii anno M.<sup>o</sup> quingentesimo vicesimo primo, Cesarauguste. Dentro de las casas de la propria habitacion del dicho Gonçalo de Sancta Maria, que son fechas en la dicha ciudad en las botigas fondas, en la parrochia de Sant Pedro, que afruentan con casas de Fernando la Caballeria ; con calliço que no tiene salida » (*Id.*, « Testamento de Gonzalo... », p. 477-478).

<sup>152</sup> María Isabel FALCÓN PÉREZ, *Zaragoza en el siglo xv. Morfología urbana, huertas y término municipal*, Zaragoza : Institución Fernando el Católico, 1981, p. 58 – elle cite en particulier un protocole notarial de Juan de Barrachina, 1470 – et p. 80-81.

<sup>153</sup> M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... », p. 472.

<sup>154</sup> R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 216, n. 8. Alfonso de la Caballería, vice-chancelier du roi Ferdinand II d'Aragon, avait par exemple également demandé à y être enterré (M. SERRANO Y SANZ, *Orígenes de la dominación...*, p. 195).

<sup>155</sup> En effet, son fils avait entre temps obtenu une concession dans cette église, où les places étaient visiblement très disputées, en échange d'une rente en monnaie (quarante sous de Jaca) et en huile. Le codicille témoignant de ce revirement est resté jusqu'ici inaperçu aux archives de Saragosse (APZ, Juan Arruego, 17-01-1521, Codicillo, fol. 54-56<sup>v</sup>). C'est également le cas d'un amendement antérieur à son testament (APZ, Juan Arruego, 20-11-1520, Codicillo).

<sup>156</sup> C'est dans le quartier de Saint-Paul que, après la mort de Micer Gonzalo, celui que je suppose être son fils louera, en tant que propriétaire, une maison à une certaine Lena Burgos (APZ, Juan Arruego, 7-10-1521, Registro de bastardelos, fol. 412<sup>v</sup>-415 et Juan Arruego, 7-10-1521, Loguero, fol. 608-609). Il est très probable que les affaires des Santa María inclussent la gestion d'un portefeuille de rentes immobilières, en grande partie fruits de l'usure : « [...] los instrumentes, empero, debitorios o censales, sean del dicho mi fijo y heredero. [...] Item por quanto he fecho mencion de libros que los dexo todos a mi mujer para que los conserue para mi nieto

dans la zone du marché. Celui-ci se trouvait anciennement près de la Porte Cinegia, mais avait été transféré à proximité de la Porte de Tolède, en 1210, sur ordre de Pierre II d'Aragon. Les abords du marchés étaient vraisemblablement eux aussi une zone fort prisée. Le voisinage y était constitué des Lanuza – qui y disposaient de plusieurs demeures cossues, de patios et de quatre boutiques –, d'*infanzones* et *caballeros*, de riches marchands et d'artisans ; plusieurs étaient d'origine *conversa*. Gonzalo García de Santa María père y jouissait, en 1460, et au moins depuis 1450, d'une maison pour laquelle il payait à la ville un *treudo* (loyer annuel d'une sorte de bail emphytéotique<sup>157</sup>) de trente-cinq sous de Jaca par an. Ses voisins directs<sup>158</sup> étaient alors Rodrigo de Villalba et un certain « don Luis de Santángel, menor de días », probablement le fils du juriste *converso* du même nom, propriétaire de la tour contiguë et qui avait acquis ces maisons dix ans plus tôt<sup>159</sup>.

Ces proximités familiales et géographiques entre les familles *conversas* favorisaient logiquement les relations commerciales et les affaires de tous types<sup>160</sup>. Le réseau des judéo-convers se substituait progressivement au réseau juif tout en étendant sa zone d'influence. Les Santa María, en plus d'être une famille de riches marchands<sup>161</sup>, étaient une pièce essentielle de cet échiquier relationnel, en raison des charges politiques qu'ils occupaient, au niveau municipal ou à l'échelle du royaume<sup>162</sup>. Cette situation privilégiée leur permettait vraisemblablement d'accorder des faveurs aux membres de leurs réseaux sociaux et commerciaux. À en croire une accusation portée contre Micer Gonzalo par Catalina

---

Hypolito, quiero que se entienda de los libros de qualquiere scientia, y no de los libros de negociation o mercaderia que tractaua mi padre, ni de soldades, de los quales hai mios tambien algunos ; antes aquellos quiero que se den a mi heredero para que se aproveche de ellos en lo que de compras de heredades, etc. » (M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... », p. 475-476).

<sup>157</sup> « Treudo : pensión anual, de suyo irredimible, en reconocimiento directo de una cosa dada en tributación ó enfiteusis » (Gerónimo BORAÑO, *Diccionario de voces aragonesas, precedido de una introducción filológica-histórica*, Zaragoza : Imprenta y librería de D. Calisto Ariño, 1859, p. 249).

<sup>158</sup> La liste complète du voisinage peut être consultée dans le « Cabreo de los bienes pertenecientes al común de la ciudad de Zaragoza (19-08-1460) », édité dans M. I. FALCÓN PÉREZ, *Zaragoza en el siglo XV...*, p. 234 et suivantes. Il faut localiser, sur le plan n° 2 reproduit par María Isabel Falcón en annexe, la maison de Gonzalo García de Santa María, au numéro 24.

<sup>159</sup> « 2 de Diciembre de 1450. Luis de Santangel, jurista dice haber comprado unas casas en el Mercado de Zaragoza, lindantes con otras de D. Gonzalvo de Santa Maria y con el muro de piedra » (M. SERRANO Y SANZ, *Orígenes de la dominación...*, p. 494, n. 2). Sur l'identification des différents membres de la famille Santángel, voir M. Á. MOTIS DOLADER, « La familia de Santángel de Zaragoza y su época », in : *Lluís de Santàngel i el seu temps*, en colaboración con M. I. FALCÓN PÉREZ, Valencia : Ayuntamiento de Valencia, 1992, p. 133-162.

<sup>160</sup> Voir par exemple les importantes relations commerciales entretenues entre judéo-convers et Italiens de Saragosse (Germán NAVARRO ESPINACH, *et al.*, « Italianos en Zaragoza (siglos XV-XVI) », *Historia, instituciones, documentos*, 30, 2003, p. 301-398). Gonzalo García de Santa María est cité dans un document de 1471 (p. 324).

<sup>161</sup> En témoigne l'opulence dans laquelle Micer Gonzalo mourut, à en croire son testament. Outre une riche bibliothèque qui a émerveillé les érudits des siècles postérieurs, il mentionne plusieurs rentes de crédits et des bijoux (M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... »). Je reviens sur le testament de Gonzalo p. 122 et suivantes.

<sup>162</sup> Voir *infra* le chapitre VI. Vie politique (p. 87 et suivantes).

d'Andújar en 1497, celui-ci aurait ainsi commis un délit de prévarication, alors qu'il était lieutenant du Justice d'Aragon, le portant à favoriser son parent Antón Sánchez dans l'attribution de biens immobiliers<sup>163</sup>.

Ce n'était pas là le premier procès intenté contre un membre de la famille Santa María. Les affaires florissantes entraînant leur lot de contentieux et de rivalités parmi les judéo-convers saragossains, Gonzalo García de Santa María – père ou fils ? – obtenait en 1471 l'intervention de Jean II dans un litige porté devant le conseil du Justice d'Aragon et l'opposant à don Luis de Santángel, trésorier de l'Infante d'Aragon<sup>164</sup>. On ignore le motif de ce litige<sup>165</sup>, mais il me semble hautement probable qu'il s'agisse d'un conflit sur une thématique locale, commerciale ou financière. En effet, si les Santángel et les Santa María de Saragosse avaient des relations de voisinage, ils partageaient surtout une activité pour laquelle ils étaient souvent amenés à travailler côte à côte : la créance.

## B. De la créance aux faveurs royales

S'il s'agit bien toujours du même Gonzalo García de Santa María<sup>166</sup>, le père du juriste semble avoir commencé à pratiquer la créance, à côté de ses activités mercantiles, au moins depuis les années 1430<sup>167</sup>. Plus tard, il apparaît comme détenteur d'un cens vendu à son profit

---

<sup>163</sup> « Vº. Item dize el dito procurador e si negado sera probar entiendo que el dito micer Goncalbo lugarteniente sobredito ha dado la dita [sentencia] en fauor del dito Pedro de Casaffranca por ayudar a Anthon Sanchez paryent suyo car es cierto que el dito Anthon Sanchez en la dita carta de comanda obligado es parient dentro el quarto grado conel dito lugarenient porque aquel no ffuesse [vexado] porel dito Pedro de Casaffranca que lo tiene obligado enla dita carta de comanda segunt es de part de suso dito ». Est ensuite barré le paragraphe suivant : « E mas por quanto el dito micer Goncalbo deuia cierta [panno] en quantitat de Dos[cientos] sueldos poco mas o menos enla botiga de Casaffranca et delo[que] le deuia o part de aquello el dito Pedro de Casaffranca por [esguerit] dela dita [senyora] lo ha ffecho franco del dito deudo o part de aquel » (AHPZ, Procesos inquisitoriales, J/17/4, microfilm 90/6).

<sup>164</sup> ACA, Cancillería, Registro 3450, fol. 145<sup>v</sup>, 20-2-1471. Robert Tate attribue sans justification ce contentieux à Micer Gonzalo, probablement du fait que le dernier document désignant avec certitude Gonzalo père dont il dispose date de 1458 (R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 217). Ayant trouvé, pour ma part, des documents ultérieurs, je situe sa mort dans les années 1470, et en tout état de cause avant 1486, date à laquelle il est mentionné comme « feu Gonzalo García de Santa María », quoiqu'il ne puisse être catégoriquement exclu qu'il ne soit pas question d'un homonyme (voir les documents cités p. 63 et les notes associées). Il me paraît donc possible et probable qu'il s'agisse de Gonzalo père, jouissant de la confiance de Jean II, et non de son fils alors âgé de 23 ans, et que Jean II nomme « Gondisalvus Garsias de Sancta Maria **junior** » deux ans auparavant (ACA, Registro 3450, fol. 10<sup>v</sup>, 8-5-1469, je souligne).

<sup>165</sup> Le *Libro de la Curia del Justicia* de 1471 n'est pas conservé.

<sup>166</sup> Le spectre de l'homonymie est souvent présent autour de la figure de Gonzalo père, sauf pour quelques documents qui sont sans équivoques (par exemple dans l'affaire de l'engagement des bijoux royaux, p. 30). Miguel Ángel Motis Dolader affirme qu'il s'agit d'un problème récurrent dans l'analyse des données d'archives et qualifie le phénomène de « pléyade de la homonimia » pour Saragosse, au XV<sup>e</sup> siècle (M. Á. MOTIS DOLADER, art. cit., p. 143). Toutefois, toutes les informations mises ici et plus avant au compte de Gonzalo père semblent former un ensemble cohérent et hautement plausible.

<sup>167</sup> En 1430, un citoyen de Luna lui doit 100 florins (M. SERRANO Y SANZ, *Orígenes de la dominación...*, p. 494, n. 3).

le 3 juillet 1457 par Lope de Gurrea et Leonor de Funes, seigneurs de Gurrea, cens qu'il céda vraisemblablement en dot à sa fille<sup>168</sup>.

Les finances de la couronne d'Aragon, au cours du XV<sup>e</sup> siècle, étaient loin d'être au beau fixe. Les rois, mus par des entreprises impérialistes extrêmement onéreuses, cherchaient à trouver des liquidités, non seulement via l'impôt ou l'absolution des délits contre monnaie sonnante et trébuchante, mais encore en recourant aux prêteurs et à la vente de cens et de rentes. Les créanciers tiraient doublement leur épingle du jeu, en prêtant à la fois aux communautés soumises à tribut et aux puissants, nobles et rois, qui cherchaient un moyen rapide de financer leur train de vie et leurs projets coûteux, ou même de rembourser certaines de leurs dettes. Pendant que les prêteurs s'enrichissaient au gré des transactions, l'endettement général était en accroissement constant et les finances publiques s'enfonçaient dans une insolvabilité chronique, transmise de rois en héritiers<sup>169</sup>. Dans ces circonstances, les créanciers judéo-convers jouèrent un rôle décisif :

No puede afirmarse, rotundamente, que los acreedores de monarcas y nobles fueran siempre neófitos o conversos, pero era a los más pudientes nuevos cristianos a quienes se solían pedir « ayuda », que ellos « graciosamente » concedían o se encargaban de buscar, en el desempeño de sus cargos de tesoreros reales, tesoreros generales del reino, procuradores de nobles o administradores de bienes<sup>170</sup>.

Encarnación Marín Padilla montre en particulier la présence continue des *conversos* de Saragosse dans l'exercice de ces charges royales et comme créanciers des rois dans la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Certains d'entre eux prêtèrent même de l'argent à Jean de Navarre avant qu'il ne soit roi d'Aragon : ainsi Luis Sánchez de Calatayud, Manuel Bon et Luis de la Caballería<sup>171</sup>. Gonzalo père doit probablement être ajouté à cette liste. Il gravitait, en tout cas, autour des cercles navarrais puisque peu de temps avant la bataille d'Olmedo, en 1445, il se vit assigner une ville frontalière, Belorado, à mi-chemin entre Burgos et Logroño, le temps d'une fragile trêve entre Jean de Castille et Jean de Navarre<sup>172</sup>. Il n'est pas

---

<sup>168</sup> AHN, Sección Nobleza, PARCENT, C.184, D.17 (document du 17 mai 1531) et D.21 (document du 4 février 1539).

<sup>169</sup> E. MARÍN PADILLA, « Joyas reales como garantía de deudas de la corona de Aragón (siglo XV) », *Aragón en la Edad Media*, XVI, 2000, p. 493-503, p. 493-496. Encarnación Marín Padilla traite plus spécialement de la situation entre 1457 et 1482, mais elle rappelle préalablement la dramatique situation des caisses royales lors des campagnes napolitaines d'Alphonse V d'Aragon.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 494.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 496-497.

<sup>172</sup> J. ZURITA, *Anales de la Corona de Aragón*, ed. Á. CANELLAS LÓPEZ, Zaragoza : Institución Fernando el Católico, 1967-1977, t. 6, livre 15, chap. 30, p. 321 (la page est manquante dans l'édition électronique : J. ZURITA, *Anales de Aragón [version electrónica]*, coord. ed. electrónica J. J. ISO, ed. Á. CANELLAS LÓPEZ, María Isabel YAGÜE y Pilar RIVERO, Zaragoza: Institución Fernando el Católico, 2003, disponible en ligne :



impossible qu'il ait été introduit dans ce cercle par son probable parent, le *contador* du roi de Navarre, Alvar García de Santa María, qui apportait également son soutien financier à ce dernier<sup>173</sup>. Quelques années plus tard, lorsque Jean de Navarre devint roi d'Aragon, il eut recours aux services du marchand de Saragosse, qu'il connaissait donc vraisemblablement de longue date.

Le 6 mars 1460, Jean II d'Aragon ordonna au bailli général du royaume d'Aragon, Martín de Lanuza, de verser à Gonzalo García de Santa María père 60 000 sous en remboursement de la somme que celui-ci avait avancée pour payer les villes d'Elx, Crevillent, Tárrega, Terrassa et Sabadell<sup>174</sup>. Le remboursement serait effectué par le bailli à partir d'un impôt que le roi devait percevoir de la ville de Daroca. Un mois et demi plus tard, Jean II réitéra l'ordre. Il chercha manifestement à accélérer le paiement qui se faisait attendre. Le bailli ne fut plus spécifiquement astreint à prélever l'argent de Daroca, mais dut trouver dans les plus brefs délais l'intégralité de la somme nécessaire<sup>175</sup>.

Dix ans plus tard, le 6 avril 1469, le roi, pour pallier d'urgentes nécessités, engagea, en échange d'un prêt de vingt-et-un mille sous, une liste conséquente de bijoux royaux auprès des marchands judéo-convers de Saragosse : Mosén Luis de Santángel, Micer Juan de Santángel, Pedro de Urrea, Garcí López, Francisco Climent « mayor », ... et Gonzalo García de Santa María père, qui ne manqua pas à l'appel. La dette fut payée à longue échéance : ce ne fut que treize ans plus tard, le 21 février 1482, que les bijoux furent restitués au roi. Sur un document à part, à cette même date, Micer Gonzalo attesta en outre avoir reçu la somme de mille sous en remboursement d'un prêt gracieux que son père défunt avait fait au roi Jean le 8 mai 1469<sup>176</sup>.

Ces exemples illustrent à quel point les rois dépendaient économiquement des *conversos*. La majeure partie de leurs projets étaient conditionnés aux liquidités dont ceux-ci disposaient ou à leurs habiletés financière et relationnelle pour débloquer ces fonds. Si les

---

<http://ifc.dpz.es/publicaciones/ver/id/2448> [réf. du 26/01/2012]). Robert Brian Tate fait référence à ce passage des *Anales* (R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 215).

<sup>173</sup> La relation entre Gonzalo García de Santa María père et Alvar García de Santa María est établie par le testament du second. Par ce testament, le marchand de Saragosse reçut le pouvoir de percevoir le remboursement d'une dette contractée par Pedro Núñez Cabeza de Vaca. Voir F. CANTERA BURGOS, *op. cit.*, p. 172 et R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 215. Alvar García de Santa María était le frère de Pablo de Burgos.

<sup>174</sup> En effet, il avait souhaité faire donation de ces villes à sa femme, Juana Enríquez, en 1458 (*Ibid.*, p. 216).

<sup>175</sup> ACA, Cancillería, Registro 3417, fol. 171<sup>v</sup>, 6-3-1460, Daroca et fol. 180, 17-5-1460, Joan II, Barcelona. Le deuxième document était inconnu de Robert Brian Tate.

<sup>176</sup> E. MARIN PADILLA, « Joyas reales... », p. 497-498 et p. 500-501. Ces références précieuses n'ont jamais été mises en rapport jusqu'ici avec la biographie de García de Santa María.

judéo-convers, de leur côté, extrayaient des plus-values de leurs transactions, ils tiraient également profit de la dépendance des rois à leur égard pour obtenir faveurs et protections.

De fait, Jean II d'Aragon intervint au moins à deux reprises en faveur des Santa María de Saragosse. Lors du procès déjà cité contre Luis de Santángel, en 1471, le roi prit fait et cause pour Gonzalo García de Santa María. Celui-ci se plaignait de ce que le Justice d'Aragon et ses lieutenants étaient partiaux ou avaient des intérêts dans le contentieux porté devant eux. Jean II jugea fondée la plainte de Gonzalo et imposa la présence de Joan Pedro de Thoyuela et Miguel Molon aux délibérations. Aucune décision ne pourrait être prise, aucune sentence rendue sans leur voix, sous peine d'être déclarées nulles<sup>177</sup>. Cette décision de Jean II fut-elle pleinement neutre ? Était-elle l'expression d'une hiérarchie entre les hommes d'argent de la cour au moment de leur accorder faveurs et protections ? Si le cas est ici difficile à interpréter, l'intervention du roi, deux ans plus tôt, en 1469, dans une affaire à laquelle « notre » auteur – « dilectus noster Gondisalvus Garsias de Sancta Maria junior » [notre cher Gonzalo García de Santa María le Jeune] selon les mots de Jean II – fut mêlé, a tout d'un traitement de faveur. En effet, l'étudiant avait, semble-t-il, participé au trafic et à la falsification de ducats vénitiens à Lérida. Or Jean II, invoquant les illustres origines du jeune homme et ses qualités intrinsèques, ordonna sa rémission et l'arrêt de toute instruction contre lui. Le roi disait en effet ne pas croire à sa culpabilité ou, s'il avait été coupable, considérait qu'il s'était laissé entraîner. Il le pardonnait, donc, le relaxait et le rétablissait entièrement dans son honneur<sup>178</sup>. Gonzalo fut sans aucun doute protégé par le roi dans cette affaire. La tonalité et la structure du document sont par ailleurs extrêmement révélatrices d'une certaine familiarité entre Jean II et les Santa María. Le document ne se limite pas à de simples consignes administratives pour orchestrer la grâce de l'inculpé. Il s'agit d'un discours soigneusement élaboré, qui commence par des considérations philosophiques d'inspiration aristotélicienne<sup>179</sup> et par l'éloge de

---

<sup>177</sup> ACA, Cancillería, Registro 3450, fol. 145<sup>v</sup>, 20-2-1471, Joan II, Zaragoza.

<sup>178</sup> « Nos enim vestris moribus attentis quibus nos nec immerito ab omni culpa vacare censemus infamiam juris seu facti pro predictis aliquam non incurrisse arbitramur decernimus et declaramus. Et si aliquam attamen incurristis illam de regie nostre potestatis plenitudine omnemque ignominie maculam a vobis abstergimus et vos ad priorem fame opinionis et existimationis honorem restituimus et reintegramus ac si de predictis nusquam in vos obiectum fuisset » [Car nous, ayant pris en considération vos mœurs, au regard desquelles nous pensons que vous êtes, à juste titre, libre de toute faute, nous jugeons, décidons et déclarons que vous n'avez encouru nulle infamie, ni de droit ni de fait, pour les faits susdits. Et si toutefois vous en avez encouru une, cette infamie, de par nos pleins pouvoirs royaux, nous l'effaçons ainsi que toute tache d'ignominie et nous vous restituons et réintégrons dans vos renommée, réputation et honneur premiers, comme si, sur les faits susdits, aucune objection n'avait en nul lieu été portée contre vous] (ACA, Cancillería, Registro 3450, fol. 10<sup>v</sup>, dat. 8-5-1469).

<sup>179</sup> La solitude ne convient pas à la nature humaine. L'homme recherche la compagnie de ses semblables pour exalter son esprit et s'élever : « Nos Joannes rex. Humane nature condicio sic miserabilis fe affecta est ut per se sola aut ab aliorum actu aliena grato animo esse non valet. Apetit enim sui similem societatem ut inde ad virtutes et mores alter alterum imitando in probos et honestos vires evadant » [Nous, le roi Jean. La condition de la

l'étudiant<sup>180</sup>, tout en versant dans une affectueuse ironie, émaillée de sous-entendus et de conseils paternalistes<sup>181</sup>. Comment interpréter une telle proximité, débouchant sur une protection inconditionnée ? Je ne vois pour ma part que l'explication de l'intercession du père : le 8 mai 1469, date de la déclaration d'absolution et de pardon en faveur du jeune Gonzalo, rappelons que son père concédait un prêt gracieux de mille sous au roi<sup>182</sup>. La grâce de Gonzalo fut donc achetée, ou disons plutôt qu'il y eut ici un échange de bons procédés entre de vieilles connaissances.

Après la mort de Jean II, nous verrons comment Micer Gonzalo tâchera d'entretenir, à sa manière, les relations avec la famille royale. Le maintien des excellents rapports établis entre les rois et la famille *conversa* des Santa María, sur la base de la créance, allait en effet s'avérer hautement nécessaire dans les temps si difficiles qu'allaient connaître les lignages d'origine juive en Aragon, avec la mise en place du Tribunal du Saint-Office. Cette communauté, économiquement puissante et socialement influente, allait en effet devenir extrêmement vulnérable, en particulier avec la radicalisation de l'action de l'Inquisition à la suite de l'assassinat de Pedro Arbués.

## C. La menace de l'Inquisition

### 1. Les condamnations ?

L'implantation de l'*Inquisición nueva* en Aragon fut le fruit de l'obstination de Ferdinand face aux Cortes et aux résistances émanant tant des *conversos* que des *cristianos*

---

nature humaine est dans des dispositions si misérables qu'elle ne se suffit pas à elle-même ou ne peut être contentée loin de l'activité des autres. Elle recherche en effet la compagnie de ses semblables pour que de là, l'un imitant l'autre, ils s'élèvent jusqu'aux vertus et aux bonnes mœurs, devenus des hommes honnêtes et droits.] (*loc. cit.*).

<sup>180</sup> « Vos itaque dilectus noster Gondisalvus Garsias de Sancta Maria junior summa industria ad literas deditus sic virtute et claris moribus honestatis omnium relatione estis ut que in claro et eruditissime vestre etatis requirenda sunt in vobis nec inmerito connumerari possunt » [Ainsi donc vous, notre cher Gonzalo García de Santa María le jeune, voué aux lettres avec un si grand zèle, êtes à tel point vertueux et de mœurs respectables, à en croire les avis unanimes sur votre honnêteté, que l'on compte chez vous et à juste titre les qualités qui sont requises chez un homme illustre et très cultivé de votre âge] (*loc. cit.*).

<sup>181</sup> Si le roi le pardonne et l'absout, il ne se prive pas de lui faire des recommandations sur sa conduite future : « Ne igitur maledicta vobis et honori vestro adversantium ab incepto studio cessare faciant et virtutum vestrarum cumulo quippiam detrahare valeant vestris rebus regis more consulentes » [Ainsi, que les propos outrageants des adversaires vis-à-vis de vous et de votre honneur ne tuent pas votre tout jeune zèle et que ceux qui ont soin de vos affaires, selon la coutume royale, ne puissent rien retrancher au cumul de vos vertus] (*loc. cit.*).

<sup>182</sup> Voir *supra* p. 72.

*viejos*<sup>183</sup>. L'organe répressif qu'il porta à bout de bras déchaîna ses foudres les plus terribles, après seulement un an d'existence, à la suite de l'assassinat de l'inquisiteur Pedro Arbués, le 17 septembre 1485 à Saragosse. Le Saint-Office détourna la furie populaire à son profit et mena une persécution presque indiscriminée contre les judéo-convers aragonais. Ceux-ci n'étaient pas seulement suspects d'hérésie : plusieurs familles furent également accusées d'avoir financé et commandité le meurtre de l'inquisiteur Arbués, érigé en martyr. L'action de l'Inquisition, dans sa rigueur des premiers temps, fut donc portée, en Aragon, par un souffle populaire de vengeance. Ceci réduisit les résistances manifestées contre l'institution inquisitoriale aux dépens des grandes familles *conversas* aragonaises<sup>184</sup>. La somme des actions de l'Inquisition frappa de plein fouet les plus influentes lignées du royaume : les Santángel, les Sánchez, les Ram ou les Caballería, des familles qui soutenaient économiquement le royaume et assumaient de nombreuses charges institutionnelles locales ou générales<sup>185</sup>.

---

<sup>183</sup> Elle provoqua également un bras de fer entre Ferdinand et le pape. Ce dernier n'avait pas initialement autorisé l'implantation de la Nouvelle Inquisition en Aragon, où fonctionnait encore l'Inquisition médiévale. Sur l'implantation de l'Inquisition espagnole en Aragon et les résistances des Aragonais, voir H. C. LEA, *op. cit.*, I, p. 263-283 ; Joseph PEREZ, *Crónica de la Inquisición en España*, Barcelona : Martínez Roca, 2002, p. 93-95.

<sup>184</sup> « En el pueblo muchos eran ahora de la opinión que había que vengar a Arbués, no sólo castigando a sus asesinos – que fueron ejecutados el 30 de junio de 1486 – sino persiguiendo a sus fautores, los conversos que habían pagado la mano de los matones... El rey don Fernando sacó partido de aquella situación para vencer las últimas resistencias contra la Inquisición. Pocos fueron entonces los que se atrevieron a reincidir en sus protestas contra el Santo Oficio » (*Ibid.*, p. 98). Si l'assassinat de Pedro Arbués fut un acte de résistance des Aragonais à la nouvelle Inquisition, l'effet fut donc le contraire de celui escompté, à tel point que Benzion Netanyahu suggère même que le meurtre aurait été commandité par l'Inquisition elle-même (Benzion NETANYAHU, *Los orígenes de la Inquisición en la España del siglo XV*, Barcelona : Ediciones Crítica, 1999, p. 1053-1061).

<sup>185</sup> H. C. LEA, *op. cit.*, I, p. 290-292. Pour plus de détails sur l'assassinat de Pedro Arbués et implications, voir M. COMBESURE THIRY, « Les assassins de l'inquisiteur Pedro Arbués », in : Françoise CAZAL, *et al.* (éd.), *Pratiques Hagiographiques dans l'Espagne du Moyen Âge et du Siècle d'Or*, Toulouse : Méridiennes, 2005, p. 235-241 et *Id.*, « Saint Pedro Arbués, l'Inquisiteur assassiné », in : Marc VITSE, *Homenaje a Henri Guerreiro : la hagiografía entre historia y literatura en la España de la Edad Media y del Siglo de Oro*, Madrid/Frankfurt am Main : Universidad de Navarra/Iberoamericana-Vervuet, 2006, p. 405-420. Henry Kamen propose par ailleurs une éloquente description des premières persécutions et du prix payé par les judéo-convers : « La impresión provocada por este asesinato trajo consecuencias que los conversos ciertamente deberían haber previsto. Cuando se descubrió que los asesinos eran conversos, el ánimo entero de la ciudad de Zaragoza cambió de signo, y con ella el de todo Aragón. Arbués fue declarado santo, con su sangre se hacían milagros, la plebe recorría las calles a la caza de conversos y una asamblea nacional votó en favor de la suspensión de los fueros mientras se buscaba a los asesinos. En esta atmósfera, los inquisidores lograron imponerse. Se celebraron autos de la Inquisición reformada el 28 de diciembre de 1485, y los homicidas expiaron su crimen en sucesivos autos de fe que se prolongaron del 30 de junio de 1486 al 15 de diciembre de ese año. A uno de ellos le cortaron las manos y las clavaron en la puerta de la Diputación, tras lo cual fue arrastrado hasta la plaza del mercado, donde fue decapitado y descuartizado, y los trozos de su cuerpo colgados en las calles de la ciudad. Otro se suicidó en su celda un día antes del tormento, rompiendo una lámpara de cristal y tragándose los fragmentos ; sufrió el mismo castigo, que fue infligido a su cadáver. Se necesitaron más medidas de las que se tomaron en un primer momento para acabar de raíz con la conspiración, en la que estaban involucradas tantas personas y de tal posición que las represalias se prolongaron hasta 1492. Las cabezas que rodaron entonces pertenecían a las familias más ilustres de Aragón. Tanto si eran judaizantes como si no, los miembros de las principales familias conversas habían tenido connivencia con el asesinato – o al menos así se decía –, y más pronto o más tarde fueron destruidas por la Inquisición, que tuvo pleno control de todas las medidas judiciales adoptadas. Un

Dans ce contexte de poursuites généralisées contre les judéo-convers, les Santa María ne furent pas épargnés. En ce qui concerne Micer Gonzalo et sa femme, le *Libro Verde* fournit les informations suivantes :

El micer Gonçalo fue tres vezes presso por la Inqu[isici]on ; las dos vezes sacado a penitencia y, la tercera, le dieron carcel perpetua en su misma casa y en ella murio. Y su muger, Violante de Viure, estuuo una vez pressa por la Inqu[isici]on y sallio a penitencia con un sant venito a veynte y quatro de setiembre de 1486<sup>186</sup>.

Plus loin, davantage de détails sont donnés concernant Gonzalo. D'après le manuscrit 1282 AHN :

Y de Gonçalo y Brianda, cónyuges, son hijos miçer Gonçalo de S[an]ta Maria, asesor de el gobernador, el qual estubo tres veçes preso en la Inquisicion y sacado a penitencia en 24 de set[iembr]e de 1486 y en 7 de set[iembr]e de 1488, y ultima mente le dieron carcel perpetua en su casa ; y su muger, Violante de Belbuire, fue penitenciada en 24 de set[iembr]e de 1486<sup>187</sup>.

Les autres manuscrits présentent, sur ce fragment, et en ce qui concerne la chronologie, des variations. Le manuscrit 56-6-15 BC mentionne à nouveau simplement la date de la condamnation de Violante, cette fois-ci « en siete o en quatro de setiembre 1486 ». Le manuscrit 3090 BN reprend la même date que le manuscrit de l'AHN pour Violante mais ne donne la date que d'une seule des trois condamnations de Gonzalo, le 24 septembre 1488 et non le 7. Enfin, une liste des « conversos penitenciados desde el an[n]o de 1486 hasta el an[n]o 1504 en Çaragoça » offre les trois dates suivantes :

An[n]o 1486 [...] 24 septem[br]i[s] – Violante de Veluiure, madre de Gonçalo de S[ant]a M[ari]a [...]

---

examen de la lista de las víctimas muestra la constante aparición de los ilustres apellidos de Sante Fe, Santánel, Caballería y Sánchez. Francisco de Santa Fe, hijo del famoso converso Jerónimo y consejero del gobernador de Aragón, se suicidó tirándose desde una torre y sus restos fueron quemados en el auto celebrado el 15 de diciembre de 1486. Sancho de Paternoy fue torturado y encarcelado. Un miembro de los Santánel, Luis, que había sido investido como caballero por el propio Juan II por sus proezas militares, fue decapitado y quemado en la plaza del mercado de Zaragoza el 8 de agosto de 1487 ; su primo, Luis, más conocido, cuyos préstamos habían hecho posible los viajes de Colón, tuvo que hacer penitencia en julio de 1491. En total, más de quince miembros del linaje de los Santánel fueron castigados por la Inquisición antes de 1499 ; y entre 1486 y 1503, catorce miembros de la familia Sánchez sufrieron igual suerte. Esta redada de conversos en las redes de la Inquisición, destruyó de modo efectivo la influencia de los cristianos nuevos en la administración aragonesa. No era la primera vez que la causa triunfaba gracias a un único y útil martirio. Para los conversos, en cambio, ese único asesinato, barato, puesto que costó 600 florines de oro (incluyendo el precio pagado a los asesinos), se convirtió en un suicidio en masa que aniquiló la oposición al Santo Oficio durante los cien años siguientes » (Henry KAMEN, *La inquisición española : una revisión histórica*, trad. de María MORRÁS, Barcelona : Crítica, 2004, p. 58-59).

<sup>186</sup> *El Libro Verde...*, p. 12.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 84 et 85.

An[n]o 1488 [...] 7 sept[embr]i[s] – Micer Gonçalo de Santa M[ari]a. [...]

An[n]o 1492 [...] 16 sept[embr]i[s]. Micer Gonçalo de Santa Maria ya otra vez penitenciado<sup>188</sup>.

Ces informations posent plusieurs problèmes. La première pierre d'achoppement réside dans une contradiction chronologique. Si la rédaction du *Libro Verde* est traditionnellement située aux alentours de 1504-1507, comment la mort de Micer Gonzalo, intervenue en 1521, peut-elle figurer dans cet ouvrage ? Cette contradiction est facilement résolue du fait que, si l'essentiel du texte fut composé à cette date, il fut l'objet de nombreuses additions postérieures<sup>189</sup>. Un personnage décédé en 1521 pouvait donc très bien y trouver sa place. Deuxième difficulté : la fluctuation dans les dates. Manifestement, un certain nombre de confusions ce sont glissées dans les exemplaires conservés. Dans le manuscrit *Memoria de diversos autos de Inquisición celebrados en Çaragoça desde el año 1484 asta el de 1502 en que se refieren las personas castigadas en ellos*, transcrit par Henry Charles Lea, l'auto du 24 septembre 1486 mentionne Violante de Velviure<sup>190</sup>, mais à partir de mai 1488, le détail des condamnés n'est plus donné. Il est difficile de savoir quel est le degré de fidélité de ces divers documents aux listes inquisitoriales originales. La condamnation de Violante de Velviure en 1486 ne semble pas faire de doute. Je serais plus circonspecte au sujet de celle de son mari, la même année. De manière générale, le plus prudent est sans doute de retenir que Gonzalo fut probablement inquiété à plusieurs reprises entre 1486 et 1492. Il faut en outre garder à l'esprit la possibilité d'une ultime condamnation, impliquant la prison à domicile jusqu'à la mort du juriste.

Quoi qu'il en soit, ces condamnations ne semblent pas, à première vue, avoir interféré dans la carrière politique de García de Santa María : durant les années 1490, Micer Gonzalo occupa au contraire un nombre croissant de charges<sup>191</sup>. Cela peut surprendre. Faut-il alors voir, dans les accusations citées plus haut, la référence à un homonyme ? Antonio Pérez Gómez suggère que ces condamnations furent portées non pas contre le juriste, mais contre

---

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 219-220.

<sup>189</sup> Certaines de ces généalogies vont presque jusqu'en 1600 (M. COMBESCURE THIRY, « Les assassins de l'inquisiteur... », p. 238).

<sup>190</sup> H. C. LEA, *op. cit.*, I, p. 860-861 : « Auto 13. 1486. A 24 de setiembre domingo en la seo, predicó el Maestro Martín García, y salieron por hereges con corozas los siguientes [...] 2. Violante Velviure, muger de Mr Gonzalo de Santa María, ceremonias Judaycas ».

<sup>191</sup> Voir chapitre VI.B. Les charges occupées par Micer Gonzalo.

son fils<sup>192</sup>. Or, le titre utilisé – « Micer » – et les relations matrimoniales décrites me semblent interdire toute confusion<sup>193</sup>. C'est une autre question qui, à mon sens, doit être posée : les condamnations inquisitoriales étaient-elles, dans les faits, incompatibles avec l'exercice de fonctions officielles ? Dans les cas de délits mineurs, non, selon Henry Kamen :

En los primeros años de la Inquisición, había sido costumbre « rehabilitar » a conversos acusados de delitos menores : aquellos que habían cumplimentado las penas y pagado una suma de dinero podían conseguir de la Inquisición un diploma por el cual se les restauraba su estatus anterior. Como no habían sido hallados culpables de herejía, no incurrián en ningún castigo importante, lo cual significaba – pese a la opinión corriente, que sostiene lo contrario – que el mero castigo por parte de los inquisidores no perjudicaba necesariamente la trayectoria personal<sup>194</sup>.

Dans des cas plus graves, restait la possibilité de l'intervention royale. Le roi d'Aragon, s'il ne pouvait empêcher l'action de l'Inquisition, l'infléchit à plusieurs reprises pour éviter la disgrâce, l'exclusion des offices publics ou d'autres sanctions plus sévères encore portées contre certains des judéo-convers qui lui avaient toujours apporté leur soutien<sup>195</sup>. Ainsi protégea-t-il plusieurs membres de la famille du trésorier Luis de Santángel quand ils furent accusés de crypto-judaïsme. Gabriel Sánchez – trésorier général d'Aragon et conseiller royal, dont le frère et le beau-père furent directement impliqués dans l'assassinat de Pedro Arbués – et Alfonso de la Caballería – vice-chancelier de Ferdinand – furent fermement défendus par le roi, qui ordonna à l'Inquisition de déclarer qu'ils étaient exempts de sa juridiction<sup>196</sup>. Ici réside toute l'ambiguïté de l'attitude de Ferdinand II, qui maintenait un strict contrôle sur le fonctionnement du Tribunal du Saint-Office, mais se gardait d'interférer dans son jugement spirituel ; qui permettait aux inquisiteurs de procéder librement contre tous ceux qu'il croyait être des crypto-judaïsants et de les condamner, mais tâchait de faire en sorte que certains d'entre eux abjurent et soient réconciliés secrètement. En effet, selon Henry Charles Lea, « tantos de sus funcionarios de confianza eran de ascendencia judía que se sentía inclinado a

---

<sup>192</sup> A. PÉREZ GÓMEZ, *Versiones castellanas...*, fol. 5-6.

<sup>193</sup> Il faudrait imaginer que le *Libro verde* aurait mal interprété les archives inquisitoriales pour que cette hypothèse soit valide.

<sup>194</sup> H. KAMEN, *op. cit.*, p. 233.

<sup>195</sup> R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 218.

<sup>196</sup> Ces cas précis sont répertoriés par H. KAMEN, *op. cit.*, p. 59. Henry Charles Lea montre également comment Ferdinand fit interrompre la procédure contre Pedro de Villacís à Séville. Sur le « sauvetage » d'Alonso de la Caballería en Aragon, le chercheur souligne néanmoins comment le frère de celui-ci comparut dans un autodafé en 1504 : le roi, à cette occasion, resta sourd à toute demande. Henry Charles Lea cite enfin les actions menées auprès du pape Innocent VIII pour obtenir des réconciliations secrètes (H. C. LEA, *op. cit.*, I, p. 338-340).

protegerlos y conservarlos a su servicio »<sup>197</sup>. Ainsi, quoique, selon le *Libro Verde*, Micer Gonzalo ait été condamné à plusieurs reprises et assigné à résidence, ceci ne l’empêcha vraisemblablement point d’exercer des fonctions officielles, de devenir un des biographes de Jean II, à la demande du roi Ferdinand, ni de mourir dans une relative opulence, comme en témoigne son testament. Je crois donc, pour ma part, à la réalité des condamnations contre Micer Gonzalo<sup>198</sup>.

## 2. Le *Dialogus pro Ecclesia contra Synagoram* : une preuve de bonne foi ?

L’ombre de l’Inquisition apparaît encore autour de Gonzalo García de Santa María à travers la figure de l’inquisiteur Alonso Sánchez de Alarcón. Le chanoine de Palencia, accompagné de Fray Juan Colvera, dominicain, et de Juan de Colmenares, abbé du monastère prémontré d’Aguilar de Campo, fut envoyé à Saragosse par Tomás de Torquemada pour renouveler, après 1485, le contingent des inquisiteurs en Aragon et pour enquêter sur l’assassinat de Pedro Arbués<sup>199</sup>. Or le nom de Sánchez de Alarcón est mentionné dans le prologue au *Dialogus pro Ecclesia contra Synagoram*, œuvre anonyme dont Gonzalo García

---

<sup>197</sup> H. C. LEA, *op. cit.*, I, p. 338. Kamen rappelle que Ferdinand « tampoco intentó jamás destruir a los conversos en cuanto fuerza política. El rey fue lo suficientemente astuto como para darse cuenta de que los conversos constituían un poderoso grupo en la Corona de Aragón con el que no podía jugar. Contaba con su apoyo desde el comienzo de su reinado y, a cambio, Fernando apoyó a los que no se metieron en problemas » (H. KAMEN, *op. cit.*, p. 59).

<sup>198</sup> Un dernier élément peut encore venir confirmer ces condamnations. Diego Dormer, dans sa correspondance avec Juan Francisco Andrés de Uztarroz indique que Martín García Puyazuelo – qui fut entre autres chanoine de l’église métropolitaine de Saragosse et évêque de Barcelone – eut en sa possession des livres qu’il prit à Gonzalo García de Santa María dans l’exercice de ses fonctions d’inquisiteur (D. J. DORMER, *Papeles referentes al Reino de Aragón*, Madrid, BNE, Ms. 18723/13, fol. 14). Nous ignorons la date de cette supposée confiscation. Martín de Caspe fut l’un des trois premiers inquisiteurs de Saragosse, aux côtés de Gaspar Juglar et Pedro Arbués, et le seul survivant, après 1485, du trio initial. (Voir H. C. LEA, *op. cit.*, I, p. 277 et p. 323, n. 33 et Juan Francisco SÁNCHEZ LÓPEZ, « Martín García Puyazuelo y su papel en el establecimiento de la Inquisición en Aragón », *Anales : Anuario del centro de la UNED de Calatayud*, 13, 2005, p. 233-244). C’est par ailleurs lui qui mena l’autodafé au cours duquel comparut Violante de Velviure en 1486 (voir *supra* note 190). Dormer dit également avoir consulté une chronique dont il prétend qu’elle fut composée par Martín García à partir de mémoires trouvées dans les livres pris à Gonzalo. Dormer a copié de brefs extraits de cette chronique (D. J. DORMER, *Papeles referentes...*, fol. 14-18), mais il est difficile de savoir quel crédit accorder aux affirmations de Dormer concernant le contexte de composition de la chronique. Nous nous trouvons ici face à un nouveau fantôme historiographique, puisque de ce texte ne nous sont parvenus que les fragments copiés par Dormer. De ceux-ci, se dégage la sensation d’une prose assez sèche dont le contenu se rapproche davantage de la *Corónica* de Vagad que des *RARG*. Ce sont des détails relatifs à la mort du roi de Cordoue et au privilège de Roncal sous le règne de Fortuné Garsès – éléments figurant dans la *Corónica* et non dans les *RARG* – ainsi que l’évocation des armes d’Iñigo Arista, identique à celle que réalise Vagad, qui guident une telle interprétation.

<sup>199</sup> Juan Antonio LLORENTE, *Memoria historica sobre qual ha sido la opinion Nacional de España acerca del Tribunal de la Inquisicion*, Madrid : En la Imprenta de Sancha, 1812, p. 113.



de Santa María réalisa l'édition entre 1488 et 1490<sup>200</sup>, alors qu'il était inquiété par le Saint-Office. Dans le prologue, Gonzalo affirme avoir décidé d'éditer ce violent traité anti-juif pour faire bénéficier le plus grand nombre des réfutations avisées que celui-ci contenait ; il aurait été sacrilège, dit-il, de garder cela pour soi<sup>201</sup>. Il ajoute plus loin que c'est Alonso de Alarcón, chanoine de Palencia et inquisiteur à Saragosse, qui lui aurait soufflé l'idée de dédier l'ouvrage à Diego de Mendoza, archevêque de Séville car, d'une part, le nom et les vertus de l'archevêque méritaient d'être exaltés hors des frontières de sa province et, d'autre part, parce que Séville fut la première ville où fut instaurée l'Inquisition<sup>202</sup>. Peut-on imaginer, au-delà de l'instigation de la dédicace, qu'Alonso de Alarcón suggéra – ou exigea – que Micer Gonzalo produisît en toute urgence un écrit pour démontrer sa bonne foi face aux soupçons de l'Inquisition, et qu'il lavât ainsi sa réputation, tout en servant la cause du Saint-Office ? L'hypothèse n'est pas invraisemblable.

Le traité, exhumé au moment opportun, est à relier à la tradition des écrits polémiques rédigés entre le XIII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, et en particulier au *Scrutinium scripturarum* de Pablo de Burgos, expressément cité dans le prologue<sup>203</sup>. Si ce traité vise à discréditer les fondements de

---

<sup>200</sup> *Dialogus pro Ecclesia contra Synagoga*, prolog. et éd. G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, [Caesaraugusta] : Paulus Hurus, [1488-1490].

<sup>201</sup> « Ceterum cum complector animo quam utile sit ad alienos judeorum errores qui sacris litteris proditi sunt ut etiam accedant vesana illa insana ac fatua que continentur in Talmuti codicibus cum in hoc opusculo diligentissime scripta sint et accuratissime refutata quodammodo sacrilegium committere visus sum si mihi soli hec patere et alios celare voluerim que auctor ille quicumque fuerit summa spe et industria studuerit omnibus nota fieri » [Par ailleurs, puisque je conçois combien il est utile, en ce qui concerne les erreurs contraires des juifs, qui sont révélées dans les textes sacrés, de permettre même d'accéder à ces choses insensées, folles et extravagantes qui sont contenues dans les manuscrits du Talmud, et puisque dans cet opuscule elles sont très scrupuleusement écrites et très soigneusement réfutées, il m'a semblé, dans une certaine mesure que vouloir cacher aux autres ces choses, manifestes pour moi seul, serait un sacrilège, ces choses que cet auteur, quel qu'il ait été, avec une grande espérance et assiduité s'est appliqué à rendre connues de tous] (*Ibid.*, fol. aii<sup>v</sup>).

<sup>202</sup> « Reuerendus sacre Theologie Magister Alfonsus de Alarcone Canonicus Palentinus vir integerrimus nostreque metro[po]lis generalis heretice prauitatis Inquisitor dominationis tue obseruantissimus id ut facerem hortatus est ut paterent eiusdem libri multa exemplaria nomenque tue dominationis qui litteras literatosque complecteris per diuersas exterasque prouincias passim vagaretur ac diffunderetur. Ad nullum enim prelatorum hic liber hac tempestate commodius dirigi poterat aut debebat quam ad te cuius metropolis caput initiumque fuit atque origo seuiendi in eos hereticos qui jampridem occulte legem mosaycam una cum euangelio ad hodierna usque tempora obseruauerunt » [Le révérend Maître de Théologie sacrée Alfonso de Alarcón, chanoine de Palencia, homme très honnête et Inquisiteur de l'abomination hérétique de notre métropole générale, très respectueux de ta souveraineté, nous a encouragé à faire cela pour que sortent au grand jour de nombreux exemplaires de ce livre et le nom de ta souveraineté, toi qui entoures de tes soins les lettres et les lettrés, pour qu'il soit répandu et diffusé de toutes parts dans diverses provinces extérieures. En effet à aucun des prélats ce livre, en ces temps calamiteux, ne pouvait ou ne devait être adressé de manière plus appropriée qu'à toi, dont la métropole fut la tête, le début et l'origine de la répression contre les hérétiques, qui depuis longtemps ont observé en secret la loi de Moïse en même temps que l'évangile, jusqu'aux temps présents] (*Ibid.*, fol. aiii-aiii<sup>v</sup>).

<sup>203</sup> Ainsi pourrait-on citer, dans l'espace hispanique, le *Mostrador de Justicia* de Alfonso de Valladolid, l'*Ad convincendum perfidiam Iudaeorum* et le *De Iudaicis erroribus ex Talmut* de Jerónimo de Santa Fe, le *Tractatus contra iudaeos* de Pedro de Valencia, le *Zelus Christi contra Iudaeos, Sarracenos et infideles* de Pedro de la Caballería, le *Tractatus contra iudaeos* de Jaime Pérez de Valencia, le *Defensorium unitatis christianae* d'Alonso de Cartagena, le *Tractatus contra madianitas et ismaelitas* de Juan de Torquemada, l'*Instrucción del*

la religion juive, il permet du même coup à son éditeur de démontrer la sincérité de sa foi chrétienne<sup>204</sup>. En effet, au-delà d'un labour d'« utilité publique », Gonzalo García de Santa María fait de l'édition de ce texte un rempart : en citant l'inquisiteur Sánchez de Alarcón et l'archevêque Diego de Mendoza, il place son travail sous leur autorité et sa personne sous leur protection. La virulence du prologue contre les juifs a pour pendant la défense des judéo-convers – « Nonnulli enim qui apud eos fuerunt excellentes viri, postea illuminati et ad fidem catholicam conuersi arcana eorum retexerunt » [Quelques-uns, en effet, qui parmi eux furent d'excellents hommes, ensuite illuminés et convertis à la foi catholique, dévoilèrent leurs secrets]<sup>205</sup> – auxquels le juriste se rattache ouvertement par sa parenté proclamée avec Pablo de Burgos<sup>206</sup>. Ainsi, Gonzalo ne fait pas de son ascendance *conversa* un motif d'infamie ou de suspicion mais, au contraire, d'orgueil et de prestige. Bien plus, il réussit le tour de force de purifier symboliquement sa lignée en reliant le blason de l'archevêque de Séville à son nom de famille :

Amplectere igitur Presul egregie opusculum hoc tuo nomini dicatum ea humanitate qua etiam ex[i]gua munera infimorum hominum accipere soles. Quod si minus est quam tante dignitate conueniat attribuito id splendori ac magnitudini tue que tanta est ut nullus eam aliquo pari numere consequi possit. Cuius quidem rei apertissimum argumentum est quod tue antique familie nobilissima insignia angelica salutatione per oram scuti circundantur quod est non solum excellentis antiquitatis verum etiam catholice religionis integreque fidei manifestum indicium. Cumque nomen agnationis mee de Sancta Maria cum eiusdem Virginis gloriose salutatione quam tu in scuto geris conueniat hunc prologum eiusque auctorem iure tuo tibi meo iudicio vindicasti<sup>207</sup>.

[Embrasse donc, chef illustre, cet opuscule dédié à ton nom, dans cet esprit d'humanité dont tu témoignes toujours pour recevoir les présents, même petits, des plus infimes des hommes. Et s'il est inférieur à ce que requiert une si grande dignité,

---

*Relator* de Fernán Díaz de Toledo ou le *Fortalitiu[m] fidei* d'Alonso de Espina. Tous les traités cités furent écrits par des convers. Le *Dialogus* n'est pas un texte d'origine hispanique, mais il appartient à la même tradition de littérature polémique européenne. Je donne plus d'information sur la genèse du texte, son attribution et son contexte de production dans le chapitre VII.E.2. L'éditeur et le correcteur littéraire.

<sup>204</sup> Selon Moisés Orfali, la rédaction de ce type d'écrits, avec cet objectif précis, constitue un trait caractéristique de la mentalité *conversa*. Plus que des disputes théologiques, ils sont, pour leurs auteurs, un gage de foi donné à la société, et traduisent l'obsession des nouveaux convertis à se voir assimilés à la majorité chrétienne. Voir Moisés ORFALI, « El judeoconverso hispano : Historia de una mentalidad », in : Carlos BARROS (éd.), *Xudeos e conversos na Historia. Actas do Congresso Internacional. Ribadavia 14-17 de Outubro 1991*, Santiago de Compostela : La Editorial de la Historia, 1994, p. 117-134).

<sup>205</sup> *Dialogus pro Ecclesia...*, fol. aiii-aiii<sup>v</sup>.

<sup>206</sup> « Cuius quidem rei [l'excellence des convers] domestico ipse cognitionis mee abundo exemplo. Reuerendus enim pater dominus Paulus de Sancta Maria Burgensis Episcopus patris mei amtinus in suo illo diuino libro quod scrutinium scripturarum inscribitur testatur [...] » [Et j'abonde moi-même à ce fait par un exemple de ma connaissance, pris dans ma famille. En effet le révérend père monseigneur Pablo de Santa María, évêque de Burgos, fils de la tante de mon père, dans son divin livre qu'il a intitulé *Scrutinium scripturarum* affirme...] (*Ibid.*, fol. aiii<sup>v</sup>).

<sup>207</sup> *Ibid.*, fol. aiiii.

attribue cela à ta splendeur et à ta grandeur, qui sont telles que nul ne peut les atteindre à un tel degré. Et j'en veux pour preuve la plus évidente que les très nobles insignes de ton antique famille soient entourées, aux contours de ton blason, de la salutation angélique, signe manifeste non seulement d'une remarquable ancienneté mais aussi de religion catholique et de foi authentique. Et puisque le nom que je dois à mon père, Santa Maria, s'accorde avec la glorieuse salutation de cette même Vierge que tu arbores sur ton blason, c'est à bon droit à mon avis que tu as revendiqué comme tien ce prologue et son auteur.]

L'« angelica salutatione » désigne la devise des Mendoza – « Ave Maria gracia plena » – qui figure sur le blason de la famille et l'entoure. Un des incunables du *Dialogus*, conservé à l'Escorial, contient d'ailleurs une reproduction de ce blason (Figure 13).

IMAGE NON DISPONIBLE

**Figure 13 :** Blason des Mendoza. RBME, San Lorenzo de El Escorial, incunable 3-XIII-5, *Dyalogus Ecclesie et Synagoge*, fol. aii.

Gonzalo García affirme que la présence de ces mots sur le blason des Mendoza est l'indice non seulement d'une lignée ancienne et noble, mais encore – et surtout – d'une foi catholique intègre. L'archevêque de Séville est, bien entendu, au-dessus de tout soupçon, et cette précision sur la nature de sa foi a ici une fonction très particulière. Lorsque Micer Gonzalo rapproche son propre nom de famille de la formule contenue sur le blason, ce n'est pas

seulement, comme il le prétend, pour établir entre le dédicataire et l'auteur du prologue une sorte de continuité qui placerait ce texte liminaire sous l'autorité de l'archevêque de Séville. En réalité, Gonzalo opère un glissement. Si l'archevêque et le juriste partagent le même prédicat marial l'un dans son blason, l'autre dans son nom de famille, ils partagent logiquement les attributs qui découlent de ce prédicat et que Micer Gonzalo a énoncé clairement : « quod est non solum excellentis antiquitatis verum etiam catholice religionis integreque fidei manifestum indicium ». La foi authentique de l'archevêque rejaillit donc sur Gonzalo García, qui clôt par ce tour de passe-passe le prologue au *Dialogus*. Plus qu'un éloge du dédicataire, plus qu'une présentation et une justification de l'ouvrage, Gonzalo rédige donc à mon avis, dans ce prologue, sa propre défense contre l'Inquisition.

À en croire le *Libro Verde*, les effets de cette défense ne seraient que restreints étant donné que le Saint-Office réitérait ultérieurement son action contre Micer Gonzalo. Peut-être contribua-t-elle toutefois à en limiter les conséquences. En effet, le juriste réussit à poursuivre une carrière institutionnelle et intellectuelle riche qu'il est maintenant temps de décrire par le menu, en commençant par les années de formation du jeune Gonzalo.

## V. Formation

Nous ne savons que bien peu de choses de la formation du jeune Gonzalo García de Santa María. De nombreux documents le concernant, ainsi que plusieurs de ses écrits, font état de son titre de docteur en droit<sup>208</sup>. Par ailleurs, il est parfois qualifié de « jurisconsultus », comme dans le manuscrit des *RARG*<sup>209</sup>, et lui est attribué de façon récurrente le titre de « Micer », réservé aux licenciés et docteurs en droits. Enfin, dans la lettre qu'il adresse à

---

<sup>208</sup> Voir les occurrences (je souligne) dans le testament de son fils Pedro (« fijo legitimo y natural del magnifico micer Gonçaluo Garcia de Santa Maria **doctor en quadavn derecho** », APZ, Miguel Villanueva, 25-12-1504, Testamento, fol. 1), dans son propre testament de 1519 (« yo Gonçalo Garcia de Sancta Maria, **Doctor en Leyes** », M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... », p. 472), dans l'en-tête d'une lettre de Ferdinand II d'Aragon (« Al amado nuestro Micer Gonzalo Garcia de Santa Maria **doctor en derechos** », RAH, A-14, fol. 220), dans le prologue du *Dialogus pro Ecclesia contra Synagogam* (« Gundissalui Garsie de sancta maria **juris ciuilis Doctoris** in dialogum pro Ecclesia contra Synagogam, in lucem nuper [...] prohemiun », *Dialogus pro Ecclesia...*, fol. aii) ou dans les *RARG* (« Regis Jacobi I Aragonum vita, per Gondissalvum Garsiam de Sancta Maria, **juriscivilis doctorem**, civem Cesaraugustanum, edita », G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 63). On trouve parfois simplement le titre de « docteur » comme dans le colophon de la chronique de Vagad (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CLXXX) ou dans le prologue du *Caton en latin y romance* (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *El Caton en latin y en romance*, facsim. ed. de Zaragoza, 1493-1494, Valence : Librerías París-Valencia, 1997, fol. ai<sup>v</sup>). En vertu de la datation de ces œuvres et documents, il obtint ce titre avant 1490.

<sup>209</sup> *Id.*, *Regum Aragonum...*, fol. 3.

Ferdinand II en 1499, il affirme avoir été l'avocat de Beatriz de Heredia<sup>210</sup>. Ce fils de marchand suivit donc des études supérieures de droit. Il n'y a là rien de surprenant puisque les rejetons des couches intermédiaires de la société médiévale (en particulier les fils de marchands et de la petite noblesse) peuplaient les bancs de l'université, tandis que les enfants de la grande noblesse, destinés à la carrière militaire, ne la fréquentaient que rarement<sup>211</sup>. En effet, les études supérieures pouvaient offrir à un jeune fils de marchand des options professionnelles et des avantages intéressants, en particulier s'il n'héritait pas, en raison de sa situation de puîné, du négoce de son père<sup>212</sup>. L'université, ouverte à tous, exigeait toutefois que tout étudiant souhaitant s'inscrire eût suivi une éducation « primaire » (auprès d'un précepteur ou dans une école) et s'acquittât des droits de scolarité, à moins de bénéficier d'un privilège ou d'une exemption, comme par exemple d'un bénéfice ecclésiastique. Ce processus coûteux écartait d'emblée les familles les moins aisées. Dans le cas des Santa María, créanciers de Jean II, les ressources familiales devaient pouvoir suffire à financer les études du jeune Gonzalo. Il n'est toutefois pas à exclure qu'il ait pu bénéficier, malgré tout, d'une quelconque bourse.

Mais où Gonzalo fit-il son droit ? De la lecture d'un document conservé aux Archives de la couronne d'Aragon, dans lequel le jeune Santa María, âgé de 22 ans, apparaît fréquentant un cercle d'amis à Lérida<sup>213</sup>, je déduirais volontiers qu'il fut étudiant au Studium Generale de cette même ville. Cette université – la plus ancienne de la couronne d'Aragon – fut fondée le 1er septembre 1300 par le roi Jacques II d'Aragon, trois ans après qu'une bulle du pape Boniface VIII en eut autorisé la création. Dans un premier temps, Jacques II donna à Lérida un monopole dans toute la couronne d'Aragon, puisqu'il interdit que quiconque enseignât les matières qui y étaient dispensées ou fût instruit en celles-ci ailleurs dans le

---

<sup>210</sup> M. SERRANO Y SANZ, « Cartas históricas... », p. 335.

<sup>211</sup> Voir trois grandes synthèses sur l'histoire des universités : Hastings RASHDALL, *Universities of Europe in the Middle Ages*, Oxford : Clarendon Press, 1895 ; Gian Paolo BRIZZI, *et al.*, *Le università dell'Europa*, Cinisello Balsamo : Silvana, 1990 ; Hilde de RIDDER-SYMOENS (dir.), *Universities in the Middle Ages, I. A History of the University in Europe*, Cambridge : Cambridge University Press, 2003.

<sup>212</sup> Cette situation change progressivement à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et surtout au cours du XVI<sup>e</sup>, où les membres de la noblesse se tournent en masse vers l'université. Voir Jeremy LAWRENCE, « La Autoridad de la letra : un aspecto de la lucha entre humanistas y escolásticos en la Castilla del siglo XV », *Atalaya. Revue française d'études médiévales hispaniques*, 2, 1991, p. 85-107, p. 11 et 24. Jérémy Lawrence prend l'exemple de l'évolution du collège de Saint Barthélémy à Salamanque, originellement destiné à accueillir et à former des jeunes gens sans revenus, sélectionnés en fonction de leurs capacités, il devint bientôt, grâce à sa réputation d'excellence, un établissement chargé d'accueillir le meilleur de la noblesse. Voir également *Id.*, « The universities in Spain at the end of the Middle Ages », *Atalaya. Revue française d'études médiévales hispaniques*, 6, 1995, p. 21-40.

<sup>213</sup> Cf. *supra* p. 73.

territoire de la couronne, sous peine d'une amende de mille pièces d'or<sup>214</sup>. Quoique, ultérieurement, de nouveaux centres universitaires furent créés dans la couronne d'Aragon<sup>215</sup>, Lérida conserva une place prédominante durant plusieurs siècles<sup>216</sup>. Dès le début, le droit civil, le droit canonique, la médecine, la philosophie et les arts y furent enseignés<sup>217</sup>. Je crois hautement probable que Gonzalo García y étudiât, comme le firent plusieurs autres lettrés évoluant à Saragosse au début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>218</sup>.

Fut-ce le seul établissement universitaire qu'il fréquenta ? Le cursus de plusieurs des érudits présents à Saragosse à la fin du XV<sup>e</sup> siècle inclut un séjour dans un prestigieux établissement hispanique à l'étranger : le Collège de Saint-Clément de Bologne. Cet établissement, fondé au XIV<sup>e</sup> siècle par Gil de Albornoz, devait initialement pallier le manque d'infrastructures susceptibles d'accueillir et d'aider les étudiants hispaniques qui avaient décidé de venir faire leurs études à Bologne, lesquels se trouvaient souvent dans une préoccupante situation de pauvreté. Mais il devint ultérieurement un établissement destiné à former une élite bureaucratique spécialisée qui devait servir, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les besoins spécifiques des royaumes, des *letrados* et bureaucrates « sin los cuales no se entiende el Estado moderno »<sup>219</sup>. Baltasar Cuart Moner insiste sur le caractère de « domus hispanica » à l'étranger du Collège, qui avait vocation à recevoir des étudiants de toute la péninsule

---

<sup>214</sup> Francesc ESTEVE PERENDREU, « Un conflicto de competencias en el Estudio General de Lérida. Año 1666 », *Espacio, Tiempo y Forma. Serie IV, Historia Moderna*, 2, 1989, p. 139-154, p. 139.

<sup>215</sup> Chronologiquement, les universités de Perpignan et Huesca sont fondées au XIV<sup>e</sup> siècle, celles de Catania, Gérone, Majorque et Valence au XV<sup>e</sup>. Quant aux universités de Barcelone et Saragosse (dans ce dernier cas malgré les initiatives du prince Ferdinand, de l'archevêque de Saragosse et des jurats de la ville dans les années 1470-1480), elles n'entrent en fonctionnement comme Studia Generalia de toutes les facultés que dans la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Voir Salvador ALBIÑANA, « Biografía colectiva e historia de las universidades españolas », in : Margarita MENEGUS et Enrique GONZÁLEZ (eds.), *Historia de las universidades modernas en Hispanoamérica. Métodos y fuentes*, México : Universidad Nacional Autónoma de México, 1995, p. 33-82 ; Salvador CLARAMUNT, « Las Universidades de la Corona de Aragón durante el reinado de los Reyes Católicos », in : Luis Antonio RIBOT GARCÍA (coord.), *Isabel La Católica y su época : actas del Congreso Internacional, Valladolid-Barcelona-Granada, 15 a 20 de noviembre de 2004*, vol. I, 2007, p. 777-788. Cf. également l'article « Universidad de Zaragoza », in : *Gran Enciclopedia Aragonesa On Line*, digit. de l'éd. GEA 2000, Zaragoza : DiCom Medios, 2000, dernière mise à jour le 9/03/2010, disponible en ligne : [http://www.encyclopedia-aragonesa.com/voz.asp?voz\\_id=12542&voz\\_id\\_origen=](http://www.encyclopedia-aragonesa.com/voz.asp?voz_id=12542&voz_id_origen=) [réf. du 10/07/2012]. Pour un panorama plus complet de l'histoire de l'université de Saragosse, voir G. BORAÑO, *Historia de la Universidad de Zaragoza*, pról. de Carlos FORCADELL, facs. de la ed. de Zaragoza, 1869, Zaragoza : Mira, 1987.

<sup>216</sup> Josep María FONT RIUS, « La recepción del Derecho Romano en la Península Ibérica durante la Edad Media », *Recueil de mémoires et travaux publiés par la Société d'histoire du droit et des institutions des anciens pays du droit écrit*, 6, 1967, p. 85-104, p. 89.

<sup>217</sup> La faculté de théologie fut fondée, quant à elle, par une bulle papale du 19 octobre 1426. Voir H. RASHDALL, *op. cit.*, vol. 2, 1<sup>e</sup> partie, p. 86-90.

<sup>218</sup> Ainsi par exemple Andrés Vives ou Alfonso de Segura. Gonzalo n'apparaît pas dans le registre d'étudiants et de professeurs établi par Josep Lladonosa i Pujol, mais son auteur précise qu'il n'est nullement exhaustif (Josep LLADONOSA I PUJOL, *L'estudi general de Lleida del 1430 al 1524*, Barcelona : Institut d'Estudis Catalans, 1970).

<sup>219</sup> José Antonio MARAVALL, *Estado moderno y mentalidad social (siglos XV a XVII)*, Madrid : Revista de Occidente, 1972, II, p. 443.

ibérique, même si la Castille disposait de l'écrasante majorité des bourses<sup>220</sup>. Celles-ci, initialement au nombre de trente, étaient attribuées aux évêchés qui présentaient ensuite leurs candidats. La durée des bourses était traditionnellement de huit ans, mais cette durée variait en fonction de l'avancement préalable des études universitaires de l'étudiant. L'objectif était d'obtenir le titre de docteur en droit, en théologie ou en médecine. La part des boursiers juristes ne cessa d'augmenter, en particulier à la fin du XV<sup>e</sup> siècle conformément aux besoins croissants de bureaucrates. Pourquoi imaginer que Gonzalo García de Santa María aurait pu appartenir à cette illustre institution ? D'une part parce que, à la cour de l'archevêque de Saragosse, Alphone d'Aragon, figurent plusieurs anciens membres de cette institution : Juan Sobrarias<sup>221</sup>, Pedro Arbués et Martín García Puyazuelo (ou Martin de Caspe)<sup>222</sup>. Il n'est pas anodin de remarquer que deux de ces personnages servirent Ferdinand en tant qu'inquisiteurs en Aragon<sup>223</sup>. D'autre part, il convient de rappeler que l'attribution des bourses du Collegium Hispanicum revenait à l'archevêque de Saragosse et que, durant les années de formations de Gonzalo – comptons jusqu'aux années 1480 – la chaire épiscopale fut occupée à deux reprises par un fils illégitime du roi d'Aragon : de 1458 à 1475, par Jean d'Aragon, bâtard de Jean II et, à partir de 1478, par le très jeune Alphonse d'Aragon, ci-dessus mentionné, fils naturel du prince Ferdinand devenu roi en 1479. Les rapports étroits entre les Santa María et la famille royale n'interdisaient pas que le jeune Gonzalo soit recommandé pour l'attribution d'une bourse. Mais cette conjecture reste hasardeuse : Gonzalo ne fait à aucun moment mention d'un éventuel passage au Collège de Saint-Clément, pas plus que d'un quelconque séjour à l'étranger. Seule une consultation des archives du Collegium Hispanicum pourrait peut-être confirmer ou infirmer l'hypothèse d'un séjour à Bologne.

Quoi qu'il en soit, Gonzalo reçut une formation solide, qui le prépara d'autant mieux à occuper une série de charges officielles, à fréquenter l'entourage des puissants et à mener une vie politique intense à Saragosse.

---

<sup>220</sup> Dans les faits, la Navarre et Grenade, après sa reconquête, restèrent longtemps exclues (Baltasar CUART MONER, « El colegio de San Clemente de los Españoles de Bolonia en la Edad Moderna. Historiografía », *Miscelánea Alfonso IX*, 2005, p. 67-92, p. 70).

<sup>221</sup> Cet illustre poète était originaire d'Alcañiz, comme le médecin et lui aussi ex-pensionnaire de San Clemente, Andrés Vives (*Ibid.*, p. 85). Alcañiz était un brillant foyer humaniste, et nombreux sont les lettrés, présents ensuite dans les cercles érudits de Saragosse, qui y avaient été originellement formés. Voir José María MAESTRE MAESTRE, *El humanismo alcañizano del siglo XVI. Textos y estudios de latín renacentista*, Cádiz : Universidad, Teruel : Instituto de Estudios Turolenses, Alcañiz : Ayuntamiento, 1990.

<sup>222</sup> María Dolores CABRÉ MONTSERRAT, « El humanismo aragonés en tiempo del Rey Católico », *Revista de historia Jerónimo Zurita*, 12-13, 1961, p. 41-97, p. 62-64.

<sup>223</sup> Sur le dernier d'entre eux, voir *infra* p. 115.

## VI. Vie politique

### A. Un père membre du patriciat urbain

L'implication des Santa María dans la vie politique de Saragosse est perceptible dès le milieu du xv<sup>e</sup> siècle. Gonzalo père apparaît en effet à cette époque dans la documentation comme marchand et *ciudadano* de Saragosse<sup>224</sup>. Ainsi appartenait-il à la petite minorité qui faisait usage du pouvoir et contrôlait la vie politique à l'échelle municipale<sup>225</sup>. Si Robert Brian Tate perd la trace de Gonzalo père après 1458<sup>226</sup>, je la retrouve, pour ma part, dans la documentation au moins jusqu'en 1469. J'ai déjà évoqué son rôle de créancier du roi, attesté jusqu'à cette date<sup>227</sup>. En outre, son nom apparaît, après 1458, dans les archives de la ville de Saragosse<sup>228</sup>. En 1459, il exerce une des plus hautes charges municipales : celle de jurat<sup>229</sup>. Le 14 décembre 1467, il est nommé, aux côtés de Johan d'Angusolis, de Lázaro de Borau et de Johan de Capiella, contrôleur (*impugnador*) des comptes de don Gaspar d'Alberuela, le *mayordomo* de l'année antérieure<sup>230</sup>. Il sera conseiller au sein du chapitre et conseil<sup>231</sup> durant

---

<sup>224</sup> ACA, Registro 3417, fol. 171<sup>v</sup> dtd. 6-3-1460, Joan II, Daroca et AHN, Sección Nobleza, PARCENT, C.184, D.17, Escritura de redención de censo.

<sup>225</sup> Rappelons que trois mots désignent les habitants chrétiens de Saragosse : *habitant*, *vecino* et *ciudadano* et que, selon Jean-Pierre Barraqué, « seules les deux dernières catégories constituent les véritables citoyens de la cité ». Les *ciudadanos*, en vertu de chartes anciennes, sont ceux qui peuvent équiper un cheval pour le combat et qui ne travaillent pas de leurs mains. Cette catégorie exclut donc les artisans, qui représentent la grande majorité de la population urbaine, mais aussi les ecclésiastiques. De fait, comme cela émane de la documentation, c'est cette minorité de *ciudadanos* qui contrôle presque totalement le pouvoir municipal (Jean-Pierre BARRAQUE, *Saragosse à la fin du Moyen Âge. Une ville sous influence*, Paris : L'Harmattan, 1998, p. 134-135).

<sup>226</sup> R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 216.

<sup>227</sup> Voir *supra* le chapitre IV.B. De la créance aux faveurs royales (p. 70 et suivantes).

<sup>228</sup> J'ai exploré la documentation du xve siècle et du premier quart du xvie, en particulier les livres d'actes du conseil de la ville de Saragosse (Libros de Actas). Les livres sont conservés, intégralement ou partiellement, pour les années 1440, 1442, 1468, 1469, 1471, 1472, 1482, 1489 à 1492, 1494, 1496, 1500, 1503, 1512 à 1515, 1523 et 1525. Certains d'entre eux ont été édités par la María Isabel Falcón Pérez (María Isabel FALCÓN PÉREZ, *El municipio de Zaragoza entre 1468 y 1472 según los Libros de Actas Comunes de sus Jurados*, Zaragoza : Ayuntamiento, Servicio de Cultura, 2006). Les livres commencent au mois de décembre de l'année précédente. En ce qui concerne « don Gonzalo García de Santa María », je ne peux démontrer catégoriquement qu'il ne s'agisse d'un homonyme mais la condition de *ciudadano* de Gonzalo père le rendait parfaitement apte à exercer les fonctions décrites. Les références au fils ne donnent pas lieu à confusion grâce à la présence du titre « Micer ».

<sup>229</sup> AMZ, Proceso, 1459, N° de Caja 08077, Signatura 0015. Les notaires « del número de cuarenta » de la ville de Saragosse s'opposent à la nomination par les jurats de Belenguer de Torrellas comme notaire public « del número ». Jean-Pierre Barraqué définit les jurats, qui sont au nombre de cinq, comme les « véritables dirigeants de la ville » (J.-P. BARRAQUE, *Saragosse à la fin...*, p. 150). Pour comprendre leur mode d'élection et leurs attributions précises, voir M. I. FALCON PEREZ, *Organización municipal de Zaragoza en el siglo xv, con notas acerca de los orígenes del régimen municipal de Zaragoza*, Zaragoza : IFC, 1978, p. 59-82. Je me contente de souligner ici qu'ils sont à la fois les récepteurs des plaintes des habitants de Saragosse et les interlocuteurs des rois et des hauts-fonctionnaires du royaume pour toute sollicitation faite à la ville.

<sup>230</sup> Libro de Actas n° 3, déc. 1467-déc. 1468 (*Id.*, *El municipio de Zaragoza...*, p. 18). Le *mayordomo* est le gestionnaire de l'administration économique et de la perception des rentes du conseil de la ville.

<sup>231</sup> Il s'agit du conseil restreint qui entoure les jurats. Voir J.-P. BARRAQUE, *Saragosse à la fin...*, p. 151 et M. I. FALCON PEREZ, *Organización municipal...*, p. 83-92.



toute l'année 1468<sup>232</sup>. Le 19 janvier 1469, Gonzalo de Santa María et Francisco de Cuevas, inspecteurs des tondeurs de draps (« *veedores del oficio de baxadores* ») en remplacement de López de Villarinyo et Anthón de Lagunas, sont officiellement présentés devant les jurats<sup>233</sup>. Enfin en septembre 1469, Gonzalo père est mandaté par les jurats de Saragosse pour la tâche suivante : le prince Ferdinand, roi de Sicile, demande une aide économique à la ville pour couvrir des frais relatifs à la conclusion de son mariage. Les jurats décident d'assentir mais ils ne savent pas quelle quantité d'argent donner. Don Cipres de Paternuey, Don Ximeno Gordo, mayor, Miguel Lopez et Don Gonzalo de Santa Maria sont mandatés pour explorer les registres anciens afin de chercher des précédents d'une telle situation. Ils sont également chargés d'évaluer, dans les caisses de la ville, la somme d'argent mobilisable pour répondre à la demande du prince<sup>234</sup>. De la documentation, il apparaît donc clairement que le père de Micer Gonzalo est un personnage de premier rang dans la vie politique saragossaine. À en croire la documentation des années ultérieures, qui mentionne avec récurrence Micer Gonzalo García de Santa María, son fils connut une carrière similaire, et même plus active, de par sa formation de juriste.

## B. Les charges occupées par Micer Gonzalo

La trace du juriste apparaît à l'Archivo Municipal de Zaragoza, à l'Archivo de la Diputación Provincial et à l'Archivo Histórico Provincial. Ce dernier fonds renferme deux procès de notre intérêt<sup>235</sup>. Pour ce qui est des archives municipales, Micer Gonzalo apparaît de manière récurrente dans les livres d'actes du conseil de la ville de Saragosse<sup>236</sup>. Enfin, dans les archives de la Diputación, il figure à deux reprises dans les livres du conseil du Justice d'Aragon, fonds extrêmement lacunaire pour la période qui nous intéresse<sup>237</sup>. Toutefois, les

---

<sup>232</sup> Libro de Actas n° 3, déc. 1467-déc. 1468 (*Id.*, *El municipio de Zaragoza...*, p. 16).

<sup>233</sup> Libro de Actas n° 4, déc. 1468-déc. 1469 (*Ibid.*, p. 91).

<sup>234</sup> Libro de Actas n° 4 (*Ibid.*, p. 298-299). Après rapport des mandatés et réitération de la demande de la part de Ferdinand, les jurats décident de lui attribuer 10 000 sous, somme qui ne satisfait pas le prince. Le chapitre et conseil réuni suggère de lui concéder 20 000 sous, mais seulement quand il entrera en Castille. Les jurats tranchent finalement pour la somme de 15 000 sous qui lui sera exclusivement versée à son entrée en Castille.

<sup>235</sup> AHPZ, Procesos inquisitoriales, J/17/4 et J/17/5, microfilm 90/6. Antonio Ubieta Arteta en cite les références dans Antonio UBIETO ARTETA, « Procesos de la Inquisición de Aragón », *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 67/2, 1959, p. 549-599, p. 582-583. Ces procès sont mêlés aux procès de l'Inquisition : « Mezclados con estos procesos de Inquisición aparecen otros procedentes de la Diputación de Aragón, precisamente los más antiguos. Quizá fueron mezclados en época remota, pues algunos notarios de la Diputación de Aragón actuaron en los procesos del Tribunal del Santo Oficio (ver núms. 175, 176 y 180). Se distinguen perfectamente, porque al lado de la fecha llevan las palabras "Diputación de Aragón : Zaragoza" » (*Ibid.*, p. 549).

<sup>236</sup> J'ai commenté plus haut les lacunes de ce fonds. Voir *supra* note 228.

<sup>237</sup> La série comporte des fragments des livres correspondants aux années 1447, 1456, 1459, 1466, 1467, 1484, 1487 (seulement deux folios), 1497, 1517, 1521.

informations recueillies permettent de tracer une trajectoire politique relativement complète, en particulier pour la fin du xv<sup>e</sup> siècle. À partir de 1503, la diminution des références laisse penser à un déclin de l'activité politique et institutionnelle du juriste, mais l'effet est en partie produit par les lacunes documentaires correspondant à ces années. Revenons sur cette riche trajectoire.

Dans son testament de 1519, Micer Gonzalo se dit *ciudadano* de Saragosse. Comme tel, à divers moments de sa vie, il accéda à plusieurs charges municipales de premier rang. En 1489 et 1494, il fut conseiller de Saragosse<sup>238</sup>. Il participa donc aux délibérations du chapitre et conseil de Saragosse, aux côtés des jurats. Le 11 décembre 1494, il fut nommé procureur du conseil et de la ville de Saragosse. En vertu de cette nomination, et pour toute l'année 1495, il représenta le conseil municipal dans toute sorte de procès et intervint ponctuellement dans la gestion des *treudos* de la ville, comme c'est le cas dans le document concret qui le mentionne<sup>239</sup>. En 1502, il occupa la prestigieuse charge de jurat<sup>240</sup> et assista, en tant que tel, au *juramento* de la princesse Jeanne par les Cortes de Aragón<sup>241</sup>. De 1504 à 1511, les livres d'actes des jurats sont manquants et nous ignorons donc si Micer Gonzalo occupa durant ces années une charge municipale. En 1514, il réapparaît comme conseiller. Toutefois, il n'assista à aucune séance du conseil. Chaque fois que le chapitre et conseil fut appelé à délibérer, il est précisé qu'on vint le convoquer « muchas veces en sus casa » mais il ne s'y rendit jamais<sup>242</sup>. Comment interpréter cette mention ? Dans son testament de 1519, Micer Gonzalo évoque les services rendus par Mari Sobeiana lorsque sa femme, sa fille et lui-même étaient malades<sup>243</sup>. Se réfère-t-il à une épidémie, peut-être intervenue en 1514<sup>244</sup> ? Mais lorsqu'un conseiller est

---

<sup>238</sup> AMZ, Libros de Actas n° 8, 9 et 11bis (1489, 1490, 1494).

<sup>239</sup> AMZ, Serie diplomática, Donación a treudo, P156bis (original), microfilm rollo 1532, Zaragoza, 20-3-1495 (copie de ce document dans P156c, Zaragoza, 5-11-1505). Sur la fonction de procureur, voir M. I. FALCON PEREZ, *Organización municipal...*, p. 139-148.

<sup>240</sup> Cette information se déduit des premières pages du registre de 1503 (AMZ, Libro de Actas n° 14) où, lors de la nomination des nouveaux jurats et conseillers pour l'année à venir, il est cité parmi les « jurados viejos », c'est-à-dire les jurats de l'année écoulée, qui ne peuvent être réélus immédiatement à cette fonction.

<sup>241</sup> Jerónimo de BLANCAS, *Coronaciones de los Serenissimos Reyes de Aragón*, éd. Guillermo REDONDO VEINTEMILLAS et Esteban SARASA SÁNCHEZ, facs. de l'éd. de Zaragoza, 1641, Zaragoza: El Justicia de Aragón 2006, p. 255.

<sup>242</sup> AMZ, Libro de Actas n° 17 et 18 et Libro de Actas n° 19 dans lequel il est mentionné comme « consejero viejo », toujours absent (1514, 1515).

<sup>243</sup> M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... », p. 476.

<sup>244</sup> Une épidémie confirmée est celle de 1492. Dans le prologue du *Caton en latin y en romance*, Gonzalo explique comment il s'était retiré – probablement hors de la ville – pour échapper à la menace de la peste durant l'été : « Tornando empero alla donde poco ante comence, tam bien fue causa del fazer esta obrezilla, este estio mas cerca passado del año presente Mil.CCCC.XCIII. El qual fue aqui en Caragoça tan fuerte, e de caluras tan sin medida. Iuncto conla sospecha, e menazas que teniamos dela peste muy claras, con algun effecto, que estouiendo muy retrahido e dando me a cosas de plazer, e apartado quasi de negocios, me puse a fazer la, e poner en arte mayor » (Gonzalo GARCÍA DE SANTA MARÍA, *El Caton en latin...*, facs. de 1997, fol. aii<sup>v</sup>-aiii).

malade, le registre indique : « no esta bueno » ou « esta empachado ». L'hypothèse d'une absence pour voyage devrait également être écartée puisque, lorsqu'un conseiller est hors de la ville, le registre mentionne : « no esta en ciutat ». Pour quel motif le juriste ne répondait-il donc pas aux convocations du conseil ? Était-ce un choix délibéré ? Faut-il voir ici une relation avec l'hypothétique troisième condamnation de l'Inquisition qui l'assignait à résidence pour purger une peine de prison perpétuelle ? Après 1514, plusieurs registres sont manquants et je perds la trace du juriste. Eu égard à la date du décès de Micer Gonzalo, le 2 juillet 1521, et à sa maladie, confirmée depuis janvier 1521<sup>245</sup>, les propos de Bartolomé Leonardo de Argensola constituent une résurgence plus que surprenante. En effet, celui-ci affirme qu'en juin 1521, Gonzalo García de Santa María, *ciudadano*, aurait été nommé par le chapitre et conseil de la ville capitaine d'un bataillon de mille soldats créé pour lutter contre Henri d'Albret en Navarre<sup>246</sup>. D'après Sayas Rabanera, si Miguel Cerdán, jurat en chef et proclamé colonel du bataillon, partit en Navarre, il semblerait que les capitaines (parmi lesquels Gonzalo García de Santa María) aient plutôt été chargés de la logistique de la fonte de l'artillerie à Saragosse et peut-être même simplement du financement de ces opérations<sup>247</sup>. C'est dans cet unique cas de figure que l'exercice de cette charge par Micer Gonzalo est envisageable. Une autre option serait de voir ici la mention d'un homonyme – ce n'est pas, pour ma part, la solution que je retiendrai<sup>248</sup> – ou de douter de l'exactitude des propos des chroniques. Les *Libros de Actas* de 1521 et 1522 n'ayant pas été conservés, il m'est en effet impossible de vérifier ces affirmations, et en particulier de savoir si ledit Gonzalo García de Santa María était qualifié de « Micer ».

---

<sup>245</sup> APZ, Juan Arruego, 17-01-1521, Codicillo, fol. 54.

<sup>246</sup> Le passage est édité dans R. del ARCO Y GARAY, *La erudición española...*, p. 969. Il s'agit de fragments de la *Continuación de los Anales de Aragón* copiés successivement par Juan Andrés de Ustarroz et Félix Latassa y Ortín : « Capitulo 13, fol. 51, p. 1. Sirve la ciudad de Zaragoza con mil infantes para la recuperacion del Reyno de Navarra, que avia invadido el Infante D. Enrique de La Brit. El coronel fue el jurado en Cap D. Miguel Cerdan, señor de Sobradriel, y por Capitanes Geronimo Ximenez de Embun, Juan Paternoy menor, Miguel Hospital y Gonzalo Garcia de Santa Maria, ciudadanos principales de Zaragoza. La ciudad dio coseletes, escopetas y espingardas, saliendo fiador para que se restituyesen Geronimo Ortal. El Capitulo y Consejo señaló para que dispusiesen de las cosas de la guerra à Miguel Cerdan, micer Juan de Luna y Dionisio Lazaro, Jurados ; à Bernaldo Hospital, Lorenzo la Raga, Juan de Anguisolis, Nicolas de Oriola, Pedro la Cavalleria, y otros. (En tiempo de las Comunidades de Castilla, reynado de Carlos V, 1521) ».

<sup>247</sup> Francisco Diego SAYAS RABANERA Y ORTUBIA, *Anales de Aragón*, [Zaragoza]: Herederos de Pedro Lanaja, 1666, p. 226-227. Sur le contexte, voir Enrique SOLANO CAMÓN, « La contribución de Aragón en las empresas militares al servicio de los Austrias », *Studia historica. Historia moderna*, 18, 1998, p. 237-264.

<sup>248</sup> Il s'agirait d'un homonyme dont on n'aurait pas trouvé la trace, depuis les années 1490, dans la documentation municipale – puisque n'y figure que Micer Gonzalo García de Santa María – et qui n'apparaît pas non plus après 1521... Quant à imaginer que le Gonzalo García de Santa María cité par Argensola soit le fils du juriste, cette hypothèse entrerait en contradiction avec deux documents d'archives datant d'octobre 1521 qui qualifient Gonzalo fils d'*habitant* et non de *ciudadano* (APZ, Juan Arruego, 7-10-1521, Registro de bastardelos, fol. 412<sup>v</sup>-415 et 7-10-1521, Loguero, fol. 608).

Outre ces fonctions municipales, Gonzalo García de Santa María intervint également dans plusieurs institutions à l'échelle du royaume. Dans la documentation conservée, ce n'est d'ailleurs pas dans l'exercice d'une charge municipale que l'on voit apparaître en premier lieu le juriste puisque la première référence institutionnelle à Micer Gonzalo figure dans le *Libro del Consejo de la Curia del Justicia de Aragón* de 1484. Le juriste était, à cette date, membre du conseil de Juan de Lanuza<sup>249</sup>. C'est à cette même époque qu'il édita une traduction des *Postillas super epistolas et evangelia* de Guillaume d'Auvergne et en dédia le prologue au Justice. On ne connaît ce prologue qu'à travers une édition portugaise du traité<sup>250</sup>, dont voici les premiers mots :

[A] o muyto circumspeito e virtuoso cavalleyro mosem Johan de Nuça justiça de Aragão. Gonçallo Garçia de Sancta Maria hum do vosso conselho vos desejo servir e acreçentamento de stado<sup>251</sup>.

Le conseil du Justice était composé d'une vingtaine de membres issus de l'oligarchie urbaine et de la petite noblesse. Ceux-ci occupaient ou avaient occupé, bien souvent, des charges municipales (procureurs, assesseurs du *zalmedina*, anciens jurats,...). Lorsqu'un sujet aragonais se considérait menacé par l'action d'un autre juge et s'adressait au Justice pour faire valoir les garanties propres aux fors aragonais, le Justice convoquait ce conseil, qui l'aidait à délibérer. Dans la pratique, le conseil du Justice semblait se réunir tous les trois jours, en moyenne<sup>252</sup>. Nous ignorons pendant combien de temps Micer Gonzalo siégea au conseil du Justice. Dans le courant du mois d'avril 1497, il figure toujours dans les registres<sup>253</sup>. Dans l'intervalle, du 1<sup>er</sup> avril 1496 au 1<sup>er</sup> avril 1497, il exerça plus spécialement la charge de lieutenant du Justice d'Aragon, aux côtés de Pedro Fatas<sup>254</sup>. Pendant un an, la tâche leur incombait donc de mener les consultations du conseil. D'après deux procès qui lui furent intentés en 1497 pour prévarication, Micer Gonzalo, en tant que lieutenant du Justice, semblait avoir, au sein du conseil, une voix décisive dans l'issue des délibérations<sup>255</sup>. Ces

---

<sup>249</sup> ADPZ, Archivo del reino, El Justicia de Aragón, 771-4. Libro del consejo de la Curia del Justicia, Zaragoza, 1484.

<sup>250</sup> L'édition *princeps* en castillan ne nous est pas parvenue.

<sup>251</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Evangelios e epistolas...*, p. xxxix.

<sup>252</sup> Martine CHARAGEAT, « Délibération et justice dans le royaume d'Aragon à partir de l'exemple du livre du Conseil du Justicia d'Aragon (1456) », in : Patrick BOUCHERON et Nicolas OFFENSTADT (éds.), *L'espace public au Moyen Âge*, Paris : Université Paris 1, 2007, disponible en ligne : <http://lamop.univ-paris1.fr/W3/espacepublic/justicia%20d'aragon.pdf> [réf. du 10/10/2008].

<sup>253</sup> ADPZ, Archivo del reino, El Justicia de Aragón, 771-5. Libro del consejo de la Curia del Justicia, Zaragoza, 1497. Entre 1484 et 1497, la documentation aux archives de la Diputación est lacunaire.

<sup>254</sup> AHPZ, Procesos inquisitoriales, J/17/4, microfilm 90/6.

<sup>255</sup> AHPZ, Procesos inquisitoriales, J/17/4 et J/17/5, microfilm 90/6.

deux procès, à partir de contentieux immobiliers, dessinent une face sombre du juriste : partialité, corruption, mépris des avis de la majorité des conseillers, non-respect des fors. Réalité ? Diffamation ? Dans les deux cas, Gonzalo est disculpé de toutes les charges retenues contre lui. Était-il habituel que le lieutenant du Justice soit exposé de la sorte aux plaintes des sujets ou la figure du juriste cristallisait-elle particulièrement les haines et les jalousies ? La défense produite par Micer Gonzalo laisse penser que les deux affirmations sont correctes :

XVIII. [...] fue, era, e es verdat, que el dicho micer pedro de Luna, en el tiempo de su deposition, antes e despues e en el tiempo que voto, era, e es enemigo capital del dicho micer Gonçalo. Por quanto el ha exhortado a muchos e señaladament a Francisco Torres, e otros, que diessen denunciaciones contra el dicho micer Gonçalo. E no solamente conuidaua, e ha induzido a sus principales, e clientulos que diessen denunciaciones al dicho Micer Gonçalo mas ahun ha tomado a algunos como es a mossen Joan de Francia con sacrament, que no podiessen desistir de la denunciacion dada. E dañaria en quanto podiessa al dicho micer Gonçalo. E esto es verdat. XVIII. Item dize el dicho micer Gonçalo, que del dicho, siquier asserta deposicion del dicho micer Pedro de Luna, ninguna razon hauer se deue porque fue, era e es verdat que el ha seido privado de todos los officios del regno, e señaladament de officio del lugartenient de Justicia de Aragon, por dolo, segun consta por un processo de denunciacion dada contra el, intitulado processo de denunciacion dada por part de la magnifica dona Katalina de Funes, señora delos lugares de la Baronia de Quinto, contra micer Pedro de Luna [...] por la qual denunciacion el dicho micer Pedro de Luna fue (segun dicho es) priuado por dolo [...]. XX. Item dize que el dicho micer Pedro de Luna, en las cortes de Taraçona trabaió mucho, e otras vezes ha trabaiado de ser habilitado, e nunca lo ha podido optener, segun que otros letrados priuados por cosas liuianas, lo han optenido, e esto es verdat<sup>256</sup>.

Cette défense montre combien les rivalités privées trouvaient leur expression dans le cadre de procédures judiciaires. Il est manifeste que l'obtention de charges institutionnelles était un des motifs de rivalité. Dans le cas concret de l'inimitié ci-dessus décrite entre Gonzalo García de Santa María et Pedro de Luna, les motifs restent obscurs.

Enfin, la documentation révèle qu'en 1501 Micer Gonzalo occupa l'importante charge d'*asesor ordinario de la Governacion de Aragón* auprès du Gouverneur Juan Hernández de Heredia<sup>257</sup>. En 1504, il est toujours en fonction<sup>258</sup>. Nous ignorons autant la date à laquelle il initia cette activité que celle à laquelle il cessa de l'exercer. Il est probable, néanmoins, qu'il

---

<sup>256</sup> AHPZ, Procesos inquisitoriales, J/17/5, fol. 34-34<sup>v</sup>. Pedro de Luna sera réhabilité par les Cortes en 1510 (J. de BLANCAS, *Modo de proceder en Cortes de Aragón*, publ. J. F. ANDRÉS DE UZTARROZ, Çaragoça : Diego Dormer, a costa de Pedro y Tomas Alfoy, mercaderes de libros, 1641, p. 87).

<sup>257</sup> Ce titre apparaît dans les capitulations matrimoniales de sa fille. Le document est cité dans M. SERRANO Y SANZ, « La imprenta en Zaragoza es la más antigua de España », *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, XXXV, 1916, p. 243-271, p. 257.

<sup>258</sup> L'information figure dans deux documents relatifs à son fils Pedro : AMZ, Serie diplomática, Época, P159, microfilm 1532, 17-12-1504 et APZ, Miguel Villanueva, 25-12-1504, Testamento, fol. 1.

ait suspendu ses fonctions en 1502, lorsqu'il devint jurat<sup>259</sup>. La charge d'assesseur du gouverneur d'Aragon était une des plus hautes charges juridiques du royaume. Elle était réservée aux experts aragonais – il fallait être natif du royaume – en fors et en droit. En effet, l'assesseur devait, par sa condition de *letrado*, pallier l'ignorance du gouverneur en la matière. Il était désigné par le roi pour une durée indéterminée. Son mandat s'achevait par renoncement, privation ou mort de l'intéressé. Les ecclésiastiques et les hommes frappés d'infamie en étaient exclus. Il faut donc croire que les poursuites inquisitoriales supposément menées contre Gonzalo n'eurent sur ce point aucune incidence. Selon Jesús Lalinde Abadía, la Gobernación de Aragón, juridiction proche des réalités concrètes du territoire par son itinérance au sein de celui-ci, constitua souvent, au long de son histoire, un instrument de la royauté utilisé face aux autres autorités du royaume<sup>260</sup>. Il n'est sans doute pas anodin de trouver dans un poste aussi stratégique que celui d'assesseur du gouverneur, un personnage comme celui de Gonzalo García de Santa María, qui semble recueillir toute la faveur du roi et défendre fidèlement les intérêts de celui-ci.

### C. La défense des intérêts politiques de Ferdinand II et de la royauté

J'ai souligné plus haut la proximité entre Jean II d'Aragon et les Santa María, sur la base du soutien financier que ceux-ci apportaient à la couronne<sup>261</sup>. Nous ne disposons pas d'informations précises sur les rapports qu'entretenaient le roi Ferdinand et l'illustre juriste dans les 20 ans qui suivirent la mort de Jean II. Les nombreuses absences de Ferdinand, loin de Saragosse, ne distendirent toutefois pas leur relation au point que Gonzalo García n'œuvrât pour lui.

Ainsi, dans une lettre que Micer Gonzalo adressa à Ferdinand en 1499 pour lui demander d'intervenir en sa faveur, il rappela au souverain les services qu'il lui avait rendu en rédigeant un *Árbol de la sucesión de los Reyes de Aragón* et en démontrant la validité de la succession féminine dans la crise de succession de 1497-1498, alors que la continuité future

---

<sup>259</sup> C'est en tout cas ce que les statuts de ladite charge municipale semblaient exiger. Cf. Jean-Pierre BARRAQUÉ, *Saragosse à la fin...*, p. 151. Qui plus est, le jurat ne pouvait s'absenter de Saragosse. Or la charge d'assesseur du gouverneur impliquait de très nombreux déplacements. Celle-ci était déléguable, les circonstances l'exigeant, à la condition que le remplaçant choisi soit également expert en droit, natif du royaume et y résidant.

<sup>260</sup> Jesús LALINDE ABADÍA, *La Gobernación general en la Corona de Aragón*, Zaragoza : Institución Fernando el Católico, 1962, p. 291-295. Voir également E. SARASA SÁNCHEZ, « La Gobernación General en Aragón durante la Baja Edad Media », *Anales de la Universidad de Alicante. Historia medieval*, 12, 1999, p. 9-20.

<sup>261</sup> Voir le chapitre IV.B. De la créance aux faveurs royales (p. 70).

de l'union entre la Castille et l'Aragon était en jeu<sup>262</sup>. Nous ignorons si Ferdinand accéda à la demande de Gonzalo, mais nous pouvons percevoir, dans la correspondance éparses qui nous est parvenue entre les années 1500 et 1515, que la confiance ne fut pas rompue. En effet, entre ces deux dates, deux lettres de Ferdinand sont adressées à Micer Gonzalo, et une troisième le mentionne<sup>263</sup>. Toutes trois portent sur la rédaction et la traduction d'une biographie de Jean II. Ferdinand en fait la commande à l'érudit aragonais qui avait jadis bénéficié des faveurs et de la protection de son père. J'en conclus volontiers que le service prêté aux princes par les Santa María avait changé de nature : alors que Gonzalo père avait apporté son soutien financier à la couronne, le fils mettait à sa disposition sa plume, en particulier dans le cadre d'un vaste projet historiographique et idéologique de glorification du royaume et des souverains. Plus concrètement, si le supposé *Árbol* devait défendre les desseins politiques du couple royal pour donner conjointement en héritage à l'infante Isabelle les royaumes de Castille et d'Aragon, la biographie de Jean II visait sans nul doute à corriger la tâche de la guerre civile catalane et à revendiquer les prérogatives et attributions royales face aux prétentions des rebelles passés et à venir. Selon Robert Brian Tate, l'œuvre se fonde en effet sur une solide antithèse : « la oposición política obstinada de los catalanes representados por la Generalitat al espíritu de la monarquía interpretado por don Juan de Aragón »<sup>264</sup>. Tout le propos de Gonzalo consiste à souligner la décadence morale des Catalans dans leur révolte et à ramener leur mépris de la valeur de la monarchie à un sacrilège : « idolatris et patriae maiestatisque nostrae parricidis [...] quos non ego [Ioannis] solum etiam Deus aversatus » [des hommes sacrilèges et parricides à l'encontre de la patrie et du roi, des hommes dont non seulement moi, je me suis détourné, mais aussi Dieu lui-même]<sup>265</sup>. En face, Jean est un exemple de vertu : il incarne le

---

<sup>262</sup> La crise s'ouvrit à la mort du prince Jean, en octobre 1497. Les Cortes aragonaises rechignaient à jurer Isabelle, reine de Portugal et héritière de Castille, comme héritière du trône en Aragon, parce que le couple royal portugais n'avait pas encore eu de fils. Gonzalo aurait donc pris la défense d'Isabelle tandis que sa mère, Isabelle I de Castille, s'impatientait et menaçait les cours aragonaises. La crise est racontée en détail par Zurita, qui fait également état des prétentions d'Enrique Fortuna, petit-fils de Ferdinand I<sup>er</sup> d'Aragon par son père (J. ZURITA, *Historia del rey...*, livre III, chapitre XXX). Bien que les Cortes aragonaises fléchissent, Isabelle ne serait jamais jurée héritière puisqu'elle mourut en couches en 1498. Gonzalo écrivit en ces termes à Ferdinand : « Ca no quiero dexar de recordar a vuestra Alteza que el primer letrado que scriuió algo e embió el arbol de la succession de los Reies de Aragon e mostró que muier podia succeder en estos Reinos fue io » (M. SERRANO Y SANZ, « Cartas históricas... », p. 338).

<sup>263</sup> RAH, A-11, fol. 292. Lettre de Ferdinand le Catholique à son protonotaire Felipe Clemente (Grenade, 16 janvier 1501). RAH, A-14, fol. 218<sup>v</sup>. Lettre de Ferdinand le Catholique à Gonzalo de Santa María (Burgos, 30 mai 1515). RAH, A-14, fol. 220. Lettre de Ferdinand le Catholique à Gonzalo García de Santa María. (Aranda de Duero, 2 août 1515). Ces lettres sont en partie transcrites dans R. B. TATE, « Una biografía de Juan II... », p. 230-231.

<sup>264</sup> *Ibid.*, p. 234-235.

<sup>265</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Serenissimi principis Joannis Secundi Aragonum regis vita*, in : *Colección de documentos inéditos para la historia de España*, LXXXVIII, introd. et éd. Antonio PAZ Y MÉLIA, Madrid : Miguel Ginesta, Impresor de la Real Casa, 1887, p. 175-274, p. 211. Je corrige néanmoins l'édition qui donne

stoïcien chrétien vainqueur de la fortune adverse qui parvient à imposer, grâce à ses qualités morales, son autorité légitime<sup>266</sup>. Or, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, alors que les blessures de la guerre civile étaient encore récentes et que les absences du roi se prolongeaient de manière récurrente, le respect de l'autorité royale dans les territoires péninsulaires de la couronne d'Aragon restait sans nul doute un sujet de préoccupation pour le roi Ferdinand. C'était en tout cas un motif d'inquiétude pour Gonzalo García de Santa María, qui l'expliqua ouvertement au roi dans sa lettre de 1499 : « Ca en esta tierra ia no se conosce ni es temido el nombre de Rei »<sup>267</sup>. Certes, cette affirmation se rapportait à une situation d'injustice personnelle et visait à susciter une réaction immédiate chez le roi. Il n'en reste pas moins que l'attachement du juriste à l'autorité royale exercée *personnellement* est manifeste ; en effet, l'injustice dont il fut alors victime fut en partie le fait de l'archevêque Alphonse d'Aragon, lieutenant général du royaume en l'absence du roi. Nous y reviendrons<sup>268</sup>.

Outre les écrits historiographiques de Micer Gonzalo, le prologue aux *Vidas de los sanctos religiosos* a été interprété comme un soutien à la royauté dans l'accomplissement d'un projet politique unificateur, à travers une prise de position linguistique. Tels sont les propos de García de Santa María :

E porque el real imperio que hoy tenemos es castellano, y los muy excellentes rey e reyna nuestros senyores han escogido como por asiento e silla de todos sus reynos el reyno de Castilla, deliberé de poner la obra presente en lengua castellana. Porque la fabla comúnmente, más que otras cosas, sigue al imperio. [...] E quando los principes que reynan tienen muy esmerada e perfecta la fabla, los subditos esso mismo la tienen. E quando son bárbaros e muy ajenos de la propiedad del hablar, por buena que sea la lengua de los vassallos o subjugados, por discurso de luengo tiempo se faze como la del imperio. E assí fue por los godos e franceses la lengua latina quando occuparon a Roma tan estragada, que ella junto con la misma scriptura en gran parte pereció. [...].

Après avoir repoussé les dialectes grossiers et après de la couronne de Castille, ainsi que la langue archaïsante, il ajoute :

[..] el vocablo deve ser como la moneda de tan buena liga, peso e cunyo, que en ninguna tierra de las mismas del principe que la batío, se rehuse. [...] La mejor lengua de todas es la de la corte<sup>269</sup>.

---

« adversatus » au lieu de « aversatus ». Or seule la deuxième forme est correcte au vu de la construction et dans le manuscrit, le *d* est gratté.

<sup>266</sup> R. B. TATE, « Una biografía de Juan II... », p. 247.

<sup>267</sup> M. SERRANO Y SANZ, « Cartas históricas... », p. 337.

<sup>268</sup> Voir *infra* le chapitre VII.C.3. La place de Gonzalo García de Santa María (p. 118 et suivantes).

<sup>269</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Las vidas de los sanctos religiosos*, [Zaragoza] : [Paul Hurus] [1486-1491], fol. 1.



Voici maintenant l'interprétation qu'en propose Eugenio Asensio :

Hacia 1490, al leer el prefacio de Valla al libro primero de las *Elegantiae*, micer Gonzalo, que reside en Zaragoza y es jurisconsulto del rey Católico Fernando, cree atisbar una idea eficaz, una solución teórica al candente problema de política cultural que plantea la unificación de dos reinos que hablan diferente lenguaje : Aragón y Castilla. La solución – dolorosa acaso para un aragonés – se le aparece clara : Aragón debe adoptar como lengua de cultura la lengua de Castilla, la lengua de la corte que reside en Castilla<sup>270</sup>.

Plus loin il conclut : « Micer Gonzalo, en vísperas de la expansión española, considera la unidad lingüística como ineludible acompañamiento y gala de la unidad política<sup>271</sup> ». La réflexion d'Eugenio Asensio est extrêmement intéressante car elle met l'« idée » célèbre de Nebrija – « la lengua compañera del imperio » – en perspective, de Cicéron à la *Gramática castellana*. Le critique démontre que le texte clé, dans cette chaîne de transmission, furent les *Elegantiae* de Laurent Valla, qui établissaient un lien très clair entre langue et empire et soulignaient la persistance de l'empire linguistique latin, même après la décadence politique romaine. Ce texte, largement diffusé dans la péninsule, et en particulier en Aragon, prit, selon Eugenio Asensio, une dimension particulière dans les années 1490, au moment des derniers soubresauts de la Reconquête :

[...] brindaba a los españoles, ante quienes se abrían mágicamente las puertas de un futuro imperio, reflexiones sobre el curso paralelo de la lengua y el poderío : cabía destronar al Imperio Romano de su puesto eminente, darlo por caducado, y aplicar la retórica relampagueante de Valla a la situación española, trazando al venidero imperio un programa de política lingüística<sup>272</sup>.

Si le projet linguistique avait tout son sens dans la perspective de la soumission des territoires récemment reconquis et, plus tard, de l'empire transatlantique, pouvait-il s'appliquer ou être destiné à l'Aragon, qui ne fut jamais traité, bien sûr, comme un territoire *conquis* à placer sous le joug castillan<sup>273</sup> ? Par ailleurs, si Gonzalo exprime clairement la supériorité de la langue castillane sur tous les autres dialectes des territoires appartenant à la couronne de Castille, il ne se réfère à aucun moment à l'aragonais et encore moins au catalan, par exemple : il ne fait donc mention à aucun des dialectes ou langues de la couronne d'Aragon, prémisse qu'il

---

<sup>270</sup> E. ASENSIO, art. cit., p. 402.

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 412.

<sup>272</sup> *Ibid.*, p. 401-402.

<sup>273</sup> Il fut bien plutôt un espace dans lequel l'imposition de l'autorité royale fut l'objet de négociations récurrentes, entre un modèle castillan – sans doute plus prégnant à l'ombre d'Isabelle et au vu des projets successoraux du couple royal – et une tradition autochtone.

évacue d'emblée en situant la problématique directement en Castille. Le juriste semble éviter de placer le débat sur ce terrain. Fait-il réellement référence à la situation de l'Aragon face à la Castille ? Tout dépend, peut-être, de son lectorat. C'est le point de vue qu'a adopté Miguel Ángel Pallarés, qui a qualifié la vision d'Eugenio Asensio de téléologique. Loin d'un « candente problema de política cultural planteado por la unificación de dos reinos » ou d'une question d'« unidad política », il voit bien plutôt dans le raisonnement de Gonzalo un argumentaire configuré par des impératifs commerciaux<sup>274</sup>. En effet, l'essentiel du marché des imprimés confectionnés à Saragosse était castillan. Ce serait en particulier la raison pour laquelle Hurus demanda de manière répétée à Gonzalo de traduire des œuvres latines en langue castillane, tâche que le juriste qualifia, a posteriori, d'inintéressante<sup>275</sup>. Enfin, Fernando González Ollé nous livre une dernière interprétation du prologue. García de Santa María se contenterait, par ses déclarations, de rendre compte d'un état de fait : dans une couronne d'Aragon plurilingue, l'élite culturelle entourant les souverains Trastamare, castillanophones, avait publiquement adopté la langue de la cour<sup>276</sup>. Mais cette posture linguistique n'impliquait nullement l'assentiment à une politique d'assimilation ou une quelconque unification politique – qui ne fut d'ailleurs jamais institutionnellement intentée par les Rois Catholiques. J'en veux pour preuve l'ardente défense des institutions et de l'identité aragonaise que constitue la *Corónica* de Vagad, rédigée en castillan... Je ne crois donc pas à la thèse d'Eugenio Asensio dans ses applications et ses anticipations politiques relatives à l'Aragon. Gonzalo ne signe ici aucune acceptation implicite d'un projet d'unité politique. J'insisterai plutôt sur l'opportunisme – aussi bien politique que commercial – de l'érudit aragonais. Pensant peut-être, effectivement, à un lectorat essentiellement castillan, il met clairement ses écrits au service du rayonnement culturel de l'empire des Rois

---

<sup>274</sup> Miguel Ángel PALLARÉS JIMÉNEZ, *La imprenta de los incunables de Zaragoza y el comercio internacional del libro a finales del siglo XV*, Zaragoza : Institución Fernando el Católico, Diputación de Zaragoza, 2008, chapitre « Sobre la lengua del imperio y los libros vendidos en Castilla », p. 214-221.

<sup>275</sup> Voir *infra* note 433.

<sup>276</sup> « Con su declaración, García de Santa María no hace sino testificar y explicar, a finales del siglo XV, la práctica que se había desarrollado a lo largo de una centuria escasa » (F. GONZÁLEZ OLLÉ, art. cit., p. 105-106). Ainsi les mots de Micer Gonzalo, loin d'être prospectifs, décriraient-ils plutôt l'adoption du castillan avec l'avènement de la dynastie Trastamare dans la couronne d'Aragon, au fil du siècle passé : « E porque las cortes de los reyes van por todo, e toman de cadaqual lo mejor, e los que fablan delante de reyes e principes trabajan de poner sus razones por los mejores terminos que saben e alcançan, en cada logar es houida la lengua de la corte por de todas la mejor e mas encimada. E la misma diferencia e ventaja que lieua la fabla del hombre de pro a la del villano e soez, haunque hayan ambos nacido en vna misma ciudad e barrio, aquella lieua la de la corte a la de las otras villas e ciudades de todo el reyno. Por quanto aquella assi por la noble criança destrados, como por la gente de consejo e letrados e embaxadores que en ella van e concorren de continuo, es como piedra de toque de todas las otras lenguas de la tierra » (G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *La vida de los sanctos...*, fol. 1).

Catholiques, un empire dont il situe le siège en Castille<sup>277</sup> et dont la langue s'est imposée au sein des élites courtoises des différents territoires qui le composent. Toutefois, il ne préjuge en rien de la place concrète du royaume d'Aragon au sein de cet ensemble politique aux contours flous.

## D. Multiplicité des charges : un tiraillement ?

Après avoir retracé le parcours politique de Gonzalo, je crois percevoir qu'il apporta indéniablement son soutien à la royauté<sup>278</sup>. Mais fut-il tiraillé entre son appartenance à des institutions participant traditionnellement d'une identité politique aragonaise propre – la cour du Justice ou le groupe des jurats et des conseillers de Saragosse – et l'action en faveur des projets dessinés par Ferdinand pour l'Aragon<sup>279</sup> ? Celui-ci lança, en effet, dans l'ensemble de ses territoires, une vaste entreprise réformatrice visant à renforcer le pouvoir royal comme force suprême d'expression de la loi et à uniformiser le droit local. En Aragon, sans aspirer toutefois à une réforme complète des institutions, qu'il respectait<sup>280</sup>, il chercha à réajuster le gouvernement du royaume aux nouvelles conditions du moment, à instaurer la paix intérieure, à implanter un système d'autorité et à incorporer les forces humaines et économiques du royaume à sa politique intégratrice. Le bilan fut médiocre :

Rey y Reino estaban siempre forcejeando, y más, conforme el autoritarismo real se convierte en doctrina dominante. Las batallas legales acaban casi siempre con la victoria del Reino, a veces con la humillación del poder real. Así sucederá durante el reinado de Fernando II de Aragón que habrá de sentir en su tierra natal, quizá, el

---

<sup>277</sup> Cette affirmation reflète l'ordre des territoires mentionnés dans la titulature adoptée par Ferdinand et la réalité des déplacements de celui-ci, bien plus souvent présent dans le royaume de son épouse, que dans celui qu'il gouverne en propre. Fernando Solano Costa affirme que, en prenant en compte l'intégralité de son règne, sur les trente-sept ans que celui-ci dura, le roi passa moins de trois ans, en durée cumulée, en Aragon (Fernando SOLANO COSTA, « El reino de Aragón durante el gobierno de Fernando el Católico », *Cuadernos de Historia Jerónimo Zurita*, 16-17-18, 1963-1965, p. 221-246, p. 233). Voir aussi Emilio SANZ RONQUILLO, « Itinerario de Fernando el Católico, rey de Aragón, según Jerónimo Zurita y otros cronistas », in : *Vida y obra de Fernando el Católico. V Congreso de Historia de la Corona de Aragón*, Zaragoza : Institución Fernando el Católico, 1955, p. 99-178.

<sup>278</sup> Je manque toutefois de données pour évoquer les cinq dernières années de la vie du juriste, qui correspondirent à la Lieutenance Générale d'Alphonse d'Aragon, contestée par le Justice Juan de Lanuza (troisième du nom) et à la prise de pouvoir de Charles I<sup>er</sup> et de Jeanne, sa mère (reine nominalement).

<sup>279</sup> Pour mémoire, je me réfère ici en particulier à la possible défense de l'action de l'Inquisition (comme cela transparaît dans le prologue du *Dialogus*), dont il aurait paradoxalement été victime et au plaidoyer pour la succession féminine au trône alors que les Cortes s'y montraient opposées, en vertu du droit aragonais.

<sup>280</sup> « Seguramente no le pasó tal cosa ni por el pensamiento » ; « Los mismos reyes acepta[ron] el hecho de que sus propias pragmáticas y disposiciones de gobierno sólo se aceptasen en cuanto desarrollasen o aplicasen los fueros, pero, no cuando se opusiesen a los mismos » ; « Fernando pretendió una reforma del reino pero sin salirse de los cauces que la tradición legal le imponía » (F. SOLANO COSTA, « El reino de Aragón... », *Cuadernos de Historia Jerónimo Zurita*, 16-17-18, 1963-1965, p. 221-246, p. 235, 228 et 231).

mayor de sus fracasos como gobernante. [...] Conforme la Corona presenta una mayor exigencia de propia autoridad, el Reino extrema su complejo legal defensivo<sup>281</sup>.

Au sein de cette bataille légale livrée, à divers niveaux, par plusieurs instances aragonaises pour le maintien des spécificités et des libertés du royaume, quel fut donc le rôle de Micer Gonzalo ? À titre d'exemple significatif, il est intéressant d'observer la position qu'il occupa dans le contentieux entre les instances municipales saragossaines – auxquelles sont père et lui-même appartenrent – et Ferdinand II, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

Ce contentieux se cristallisa autour d'une date-clé. Le 10 novembre 1487, les Casas del Puente, où se réunissaient les instances décisionnelles municipales, furent le théâtre d'un véritable coup de force de Ferdinand II<sup>282</sup>. Ayant convoqué le chapitre et conseil de la ville, il informa ses membres que des plaintes lui étaient parvenues au sujet du mauvais gouvernement de Saragosse, agitée par de nombreux conflits. Afin de remédier à cette situation, le roi devait dicter de nouvelles ordonnances municipales. Pour ce faire, il demanda au conseil le pouvoir de nommer pendant trois ans les officiers municipaux et manifesta son intention de ne pas quitter physiquement les Casas del Puente tant qu'une réponse favorable du chapitre et conseil ne lui aurait pas été donnée. Sous la pression, le pouvoir demandé lui fut concédé<sup>283</sup>. La décision fut ratifiée par le conseil de *ciudadanos*, le lendemain.

Le coup de force du 10 novembre 1487 s'explique par des motifs à la fois structurels et conjoncturels. Ferdinand souhaitait de longue date réduire l'autonomie de la puissante ville aragonaise et les privilèges de l'oligarchie qui la gouvernait. Durant le règne de Jean II, le prince n'hésita pas à faire pendre dans son propre cabinet un des membres les plus importants de ce patriciat urbain, Ximeno Gordo. Cet homme avait dirigé un soulèvement contre les assassins de Pedro de la Cavallería et en défense du « Privilège des Vingt », privilège dont jouissait la ville de Saragosse depuis le XII<sup>e</sup> siècle<sup>284</sup>. En, 1485, c'est toujours en vertu de ce

---

<sup>281</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>282</sup> Cet épisode, mis en perspective dans l'histoire du patriciat urbain de Saragosse par Esteban Sarasa Sánchez (E. SARASA SÁNCHEZ, *Sociedad y conflictos sociales en Aragón: siglos XIII-XV. Estructuras de poder y conflictos de clase*, Madrid : Siglo XXI, 1981, p. 179-204), a été évoqué par Ángel Canellas López (Á. CANELLAS LÓPEZ, « Fernando el Católico y la reforma municipal de Zaragoza », *Cuadernos de Historia Jerónimo Zurita*, 8-9, 1959, p. 147-149) et étudié dans le détail des textes par María Isabel Falcón (M. I. FALCÓN PÉREZ, « El patriciado urbano de Zaragoza y la actuación reformista de Fernando II en el gobierno municipal », *Aragón en la Edad Media*, 2, 1979, p. 245-298).

<sup>283</sup> Il ne s'agit pas d'une concession, par sa nature, inédite. Elle l'est, en revanche, par sa durée, car lorsque, dans le passé, le pouvoir de nomination fut concédé exceptionnellement aux rois, ce ne fut jamais que pour une seule fois (*Ibid.*, p. 249).

<sup>284</sup> Ce privilège pose les fondements du conseil municipal de Saragosse et lui confère de larges pouvoirs pour défendre les droits de la communauté. Voir Francisco SANZ Y RAMÓN, *El privilegio de los Veinte* (1891), [Whitefish, MT] : Kessinger Reprints, 2010. Quant à Ximeno Gordo, il se comportait, en outre, en cacique en intervenant dans les investitures municipales. Voir E. SARASA SÁNCHEZ, *Sociedad y conflicto...*, p. 200-201.

privilège que Juan de Burgos – *alguacil* du gouverneur d’Aragon, Juan Hernández de Heredia – qui avait eu l’audace d’affronter le jurat en chef (*en cap*) de la ville, fut exécuté. Sur les ordres de Ferdinand, le gouverneur fit tuer, en représailles, le deuxième jurat, Martín de Pertusa, considéré comme un des principaux responsables de la mort de Juan de Burgos<sup>285</sup>.

C’est dans ce contexte extrêmement tendu que Ferdinand mit en œuvre sa prise en main du gouvernement municipal de Saragosse. Son succès dans la capitale aragonaise l’amena ensuite à faire preuve du même interventionnisme dans plusieurs autres villes du royaume : ainsi à Cariñena en 1491, à Teruel en 1496 ou encore à Albarracín en 1512. À Saragosse, les trois années de situation exceptionnelle requises par le roi furent prolongées de deux années<sup>286</sup>. Ce fut cette fois-ci l’archevêque de Saragosse, Alphonse d’Aragon, qui, au nom du roi, sollicita cette prolongation, avec succès<sup>287</sup>. Mais à l’issue de ce délai, en 1492, Ferdinand renouvela sa prérogative. Sa « dictature », comme l’appelle María Isabel Falcón Pérez, dura jusqu’en 1506, date à laquelle, de guerre lasse et parce que ses intérêts se portaient ailleurs, il consentit à la réintroduction du tirage au sort appelé *insaculación* en vigueur avant 1487. Il se réserva toutefois le droit, jusqu’à sa mort, d’intervenir dans la nomination des officiers municipaux, chaque fois que les circonstances l’exigeaient<sup>288</sup>.

En pratique, l’intervention de Ferdinand dans la nomination des officiers municipaux ne déposséda pas les familles les plus influentes du gouvernement de la ville. Malgré l’arrivée de quelques nouveaux noms et la disparition de certains, les grandes familles de *ciudadanos*, pour la plupart d’origine *conversa* qui avaient déjà exercé des charges sous Jean II et au début du règne de Ferdinand – les Cavalleria, Santangel, Sánchez de Calatayud, Torellas, Paternoy, Castellón, Santa María y López de Alberuela – se maintinrent au pouvoir, et ce, comme le

---

<sup>285</sup> Josep Maria TORRAS I RIBÉ, « La desnaturalización del procedimiento insaculatorio en los municipios aragoneses bajo los Austrias », *Studia historica. Historia moderna*, 15, 2009, p. 243-258, p. 245.

<sup>286</sup> « Antes que el rey partiese de Zaragoza, como le estaba dado poder por los jurados, y capítulo, y consejo de aquella ciudad, que pudiese ordenar cerca de la creación, y elección de los oficios, y hacer las ordenanzas, que conviniesen para el buen regimiento della, y revocar las hechas, o mudarlas y moderarlas, y establecer otras de nuevo, en beneficio del buen gobierno, y administración de la justicia : como en los Anales se ha referido, habida información de los ciudadanos, y personas celosas del bien universal, ordenó, y declaró, que la creación de los jurados, y oficiales del regimiento, fuesen por nombramiento del rey : entendiendo ser más útil y provechoso : que por elección de los mismos ciudadanos : ni por la insaculación que ellos llaman : sacando por suerte de las bolsas, los que han de gobernar en cada un año : y así se nombraron en lo pasado : y de aquí adelante : por la experiencia que se tenía haber sido esta ciudad mejor regida, y con mayor tranquilidad, y sosiego : y que no tuvieron lugar las pasiones, y desórdenes de antes, porque la elección de los ciudadanos fácilmente se corrompía : y la insaculación al tiempo de poner los que habían de regir, en las bolsas era difícil, y casi imposible, ser apurada, según el rey decía : y della al sacar muchas veces erraba la suerte. » (J. ZURITA, *Historia del rey...*, vol. 1, libre 1, chap. X).

<sup>287</sup> M. I. FALCÓN PÉREZ, « El patriciado urbano... », p. 249-250.

<sup>288</sup> Luisa ORERA ORERA et Guillermo REDONDO VEINTEMILLAS, *Fernando II y el reino de Aragón*, Zaragoza : Guara, 1980, p. 50-51.

souligne María Isabel Falcón Pérez, malgré les poursuites de l’Inquisition. « Consiguieron [...] incluso obtener importantes cargos en la corte, seguramente en consecuencia de su poderío económico »<sup>289</sup>. Après avoir éliminé les éléments perturbateurs du Conseil, en renouvelant volontairement sa confiance à ces familles traditionnellement affines à la royauté, Ferdinand avait sans doute la garantie d’obtenir de leur part quelques gestes de reconnaissance. La présence récurrente d’un Alfonso de la Caballería, vice-chancelier et conseiller royal montre que la désignation directe des officiers municipaux était un moyen pour Ferdinand de placer stratégiquement ses hommes de confiance à la tête de la ville, pour mieux servir sa politique autoritaire<sup>290</sup>. Toutefois le noyautage ne pouvait être un succès total :

A pesar de que logró su objetivo, no cabe duda de que surgieron roces dentro del propio grupo oligárquico, motivados por la ambición o la envidia, y que fue este grupo el que inspiró la insistencia zaragozana de recuperar sus libertades y privilegios, insistencia que finalmente obligó al rey a abdicar de sus tutelas, devolviendo el autogobierno a la capital aragonesa<sup>291</sup>.

Peut-être les poursuites judiciaires que subit, en 1497, Micer Gonzalo furent-elles l’expression de ces frictions au sein du chapitre et conseil ? C’est en tout cas sous la « dictature » de Ferdinand que Micer Gonzalo accéda pour la première fois à une charge municipale<sup>292</sup>. Plusieurs autres nominations, dans cette même période, s’ensuivirent<sup>293</sup>. Il faudrait bien sûr analyser, si le détail des délibérations donnaient matière à cela, les prises de positions de Gonzalo – tâche que je ne peux entreprendre au sein de cette étude –, mais, au vu des éléments réunis jusqu’ici, tout porte à croire qu’il fut, au sein du conseil, un des soutiens de Ferdinand. Rappelons qu’au cours de ce même intervalle de temps, il exerça la charge d’assesseur du gouverneur Juan Hernández de Heredia, dont les rapports houleux avec le patriciat municipal ont été mentionnés plus haut. Lui-même, dans sa lettre à Ferdinand de 1499, affirmait qu’il était prêt à offrir de grands services à son Altesse, comme il l’avait déjà fait dans le passé. Représentant des valeurs et des institutions de son royaume, il n’en était pas moins un membre d’une élite urbaine disposée à renoncer à un certain nombre de privilèges pour s’assurer, en contrepartie, les faveurs et la protection royale.

---

<sup>289</sup> M. I. FALCÓN PÉREZ, « El patriciado... », p. 261.

<sup>290</sup> Voir aussi l’arrivée de Joan Roiz, trésorier de l’Inquisition, et de Joan de Anchias, *notario del secreto* du Saint-Office (*Ibid.*, p. 262).

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 263.

<sup>292</sup> Je rappelle toutefois que la documentation est lacunaire. Cf. *supra* note 228.

<sup>293</sup> Je remarque au passage que María Isabel Falcón Pérez commet une confusion dans l’identification des différents membres de la famille Santa María (*Ibid.*, p. 260).

La dichotomie du personnage n'en est pas résolue pour autant : correcteur de la *Corónica* de Vagad à la demande des *Diputados* du royaume, éditeur des fors d'Aragon, peut-être sous l'injonction de ceux-ci, le juriste semble montrer de ponctuelles accointances avec d'autres institutions moins phagocytées par les partisans de ce que Fernando Solano Costa nomme le « partido realista aragonés »<sup>294</sup>. Dans la balance, il faut encore, je crois, voir ici la preuve de l'habile opportunisme du juriste : personnage présent sur tous les tableaux, il ménage ses arrières tout en cultivant de bons rapports avec les différentes instances de pouvoir.

## VII. Vie culturelle et production littéraire

### A. « Une perte non négligeable pour les lettres latines en Espagne »

La trajectoire politico-institutionnelle de Gonzalo et son activité de juriste, si denses fussent-elles, ne l'empêchèrent point de mener, en parallèle, un labeur littéraire vaste et diversifié<sup>295</sup>. Bien que dans son testament, presque entièrement consacré à la description de sa riche bibliothèque, il ne détailla point ce labeur, l'image qu'il souhaita transmettre à la postérité fut celle d'un maître de l'éloquence, du droit et des lettres latines, dont la mort supposerait une grave perte pour l'Espagne tout entière. Tel fut, en effet, l'épithète qu'il demanda à faire graver sur sa tombe :

POSTQUAM GONDISALVUS GARSIAS DE SANCTA MARIA, ELOQUENTISSIMUS  
JURISCONSULTUS, E VITA MIGRAUIT, NON PARUAM IN HISPANIA LATINE LITTERE FECERE  
IACTURAM.

CONDITUS HOC IACEO DURO QUOD MARMORE CERNIS.

TE PRECOR UT DICAS : MOLLITER OSSA CUBENT.

VIXIT ANNOS ..... INTEGROS.

DEFUNCTUS EST ANNO SALUTIS .....<sup>296</sup>

---

<sup>294</sup> F. SOLANO COSTA, *Introducción a la Historia de Aragón en el siglo XVI*, Separata de *Libro Homenaje a Pardo de Santayana y Suárez*, Zaragoza : IFC-CSIC, 1966, p. 171.

<sup>295</sup> La jubilation de Micer Gonzalo est perceptible lorsque les circonstances lui permettent de se libérer de certaines obligations (voir citation en note 244).

<sup>296</sup> M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... », p. 477. Selon Manuel Serrano y Sanz, cette épithète était autographe et figurait sur un papier libre adjoint au testament de mai 1519, peut-être lui aussi autographe.

[La mort de Gonzalo García de Santa María, jurisconsulte très éloquent, fit subir une perte non négligeable aux lettres latines en Espagne. *C'est ici que je gis, caché dans le dur marbre que tu vois. Dis, je t'en prie : « puissent ses os trouver un doux repos »*. Il vécut ..... années entières. Il est mort en l'an de grâce.....]

On croirait presque lire ici l'épithète d'un Cicéron. C'est à Ovide, toutefois, que Micer Gonzalo emprunta ces mots, fréquemment répertoriés dans l'épigraphie : « et senis Anchisae molliter ossa cubent » [et que les os du vieil Ascagne trouvent un doux repos]<sup>297</sup>. Quelques années seulement après son décès, Jerónimo Zurita le citait à de multiples reprises comme une autorité historiographique de premier rang dans ses *Anales* et ses *Indices* et lui rendait hommage dans son *Historia del rey don Hernando el Católico*. On ne peut toutefois que constater l'étiollement, à la longue, de l'intérêt pour cet auteur, comme en témoigne aujourd'hui l'état limité de nos connaissances à son sujet et sa relégation au second rang des érudits hispaniques des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle. Mais afin de pouvoir rendre compte du réel apport littéraire et culturel de Gonzalo García de Santa María, il faut sans nul doute revenir sur le détail de son travail et le replacer dans son contexte. Je m'attacherai successivement aux points suivants : l'ambiance culturelle à Saragosse, les relations de Micer Gonzalo avec les autres lettrés de son temps, sa bibliothèque et, enfin, le détail de son œuvre. Afin de faciliter, toutefois, la compréhension de certaines références, j'offre d'ores et déjà une liste des œuvres du juriste en figure 14.

**Figure 14 : LISTE DES ŒUVRES ATTRIBUEES A GONZALO GARCIA DE SANTA MARIA**

La présentation des titres est chronologique. Figurent entre crochets les dates incertaines ainsi que les œuvres dont aucun exemplaire, manuscrit ou imprimé, n'est aujourd'hui recensé.

- *Los evangelios e epístolas*, 1485.
- *La vida de los santos padres religiosos*, [1486-1491].
- *Suplección de los modernos al blasón del mundo*, [1488-1491].
- *Dialogus pro Ecclesia contra Synagogam* [1488-1490]
- *Cordial de las quatro cosas postrimeras*, 1491.

---

Ce testament reste à l'heure actuelle introuvable à l'APZ, de même que la note détaillant l'épithète. Dans le livre des protocoles de Juan Arruego, en 1519, le testament est mentionné dans l'index, à la lettre G avec un renvoi au folio 273. Au folio en question, le cahier est décousu, indiquant probablement que le testament y avait été inséré puis en a été retiré à une date inconnue, après que Manuel Serrano y Sanz l'ait consulté.

<sup>297</sup> Ov. epist. 7, 166.



- *El catón en latín y en romance*, [1493-1494].
- [*Tratado de las diez cuerdas de la vanidad del mundo*], (1494).
- *Fori Aragonum*, 1496.
- [*Árbol de la sucesión de los reyes de Aragón*], [1497-1498].
- Correction de la *Corónica de Aragón* de Gauberto Fabricio de Vagad, 1499.
- *Constitutiones Synodales Archiepiscopus Cesaraugustani*, 1500.
- *Serenissimi principis Joannis Secundi Aragonum Regis vita*, [1500-1515].
- *Regum Aragonum res geste*.

## B. Contexte culturel

La Renaissance hispanique fut le fruit d'une gestation propre, sous l'influence d'un modèle culturel italien au développement précoce et fulgurant. Dans la production écrite, l'humanisme hispanique se déploya logiquement, lui aussi, selon des modalités spécifiques et fut conditionné par des facteurs historiques particuliers. Plus spécialement, l'invasion arabe, au début du VIII<sup>e</sup> siècle, eut des conséquences non seulement dans l'absence de transmission directe d'un légat littéraire latin – les manuscrits conservés dans les bibliothèques antiques subsistant du temps de Saint Isidore disparurent – mais encore dans la structuration même de la société, au fil du processus de Reconquête. Ce processus conditionna la persistance de la suprématie politique de la noblesse et du monopole culturel du clergé, dans un climat d'exhortation des valeurs guerrières<sup>298</sup>. Toutefois, l'essor d'une élite commerciale dans plusieurs grands centres urbains péninsulaires, l'introduction de l'imprimerie et le désir croissant de la noblesse d'accéder aux arcanes de l'écrit favorisèrent la diffusion progressive des nouvelles valeurs et usages littéraires qui configuraient l'humanisme<sup>299</sup>.

En Aragon, le contexte économique florissant joua un rôle primordial. Le déclin d'une Catalogne épuisée par la guerre civile bénéficia aux royaumes péninsulaires l'entourant. La ville portuaire de Barcelone perdit sa suprématie au profit de Valence et Saragosse. Le rôle de

<sup>298</sup> L. GIL FERNÁNDEZ, « Los *Studia Humanitatis* en España durante el reinado de los Reyes Católicos », *Península. Revista de Estudios Ibéricos*, 2, 2005, p. 45-68, p. 45-46.

<sup>299</sup> Jérémy Lawrance, décrivant la bataille que se livrent scolastiques et humanistes dans la Castille du XV<sup>e</sup> siècle, interprète cet affrontement comme une lutte sociale entre clergé et noblesse pour conserver le monopole de la culture écrite, pour le premier groupe, et y accéder, pour le second (J. LAWRENCE, « La Autoridad de la letra... »).

carrefour terrestre de la capitale aragonaise, non seulement entre l'Allemagne, l'Italie et le reste de la péninsule, via la France, mais également entre la Castille et la côte méditerranéenne, crut considérablement. Saragosse vit, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, l'entrée massive de marchands, d'artisans mais aussi d'érudits et d'artistes venus de toute l'Europe<sup>300</sup>. La ville connut l'implantation précoce d'imprimeurs allemands, qui s'installèrent stratégiquement à la croisée de routes commerciales et qui alimentèrent l'essor de l'humanisme aragonais<sup>301</sup>. Par ailleurs, depuis les temps d'Alphonse V, l'Aragon entretenait d'intenses relations commerciales avec les territoires italiens de la couronne tandis que les diplomates et chevaliers aragonais, tout en accomplissant leur tâche politique ou guerrière, s'étaient ouverts à une culture humaniste en pleine expansion :

Los cenáculos literarios de la ciudad están siendo impregnados por la ola humanista que irradia de Nápoles. [...]. También en Nápoles, « trattavano la penna e la spada » los aragoneses Juan de Moncayo, Juan de Sesé, Hugo de Urriés, Pedro Ximénez de Urrea, Juan Fernández de Híjar, García de Borja, Pedro Cuello y Pedro de Santa Fe, letrados, diplomáticos, embajadores y poetas, guerreros y caballeros galantes, relacionados con los humanistas locales. [...] Vagad estuvo en Italia [...] Por último, completa y robustece el puente Zaragoza-Nápoles el trasiego de un cierto número de comerciantes aragoneses que acompañan al Magnánimo ; mientras que sus conocidos y parientes declaman versos o desenvainan espadas, ellos hacen sonar monedas que más tarde se truecan en fundaciones, retablos, orfebrería y palacios zaragozanos del quattrociento<sup>302</sup>.

La prospérité et la circulation de monnaie à Saragosse engendra, en effet, une fièvre urbanistique sans précédents :

Despueblan se y cahen las casas de religion enlas otras ciudades, en Çaragoça de nueuo se fundan, de nueuo se labran y augmentan. Labran se de nueuo no solos magnificos templos en çaragoça. Hedificios puestos al cielo, publicas y costosas moradas. Mas abren se nuevas calles, plantan se nuevas huertas. Hedifican se cabdalosas casas<sup>303</sup>.

L'essor des arts se donnait alors à voir au gré des commandes de riches mécènes. Ainsi, les archevêques de Saragosse s'appliquèrent-ils à garnir la Seo de splendides réalisations : la taille entière du retable de son maître-autel, joyau de la cathédrale, s'étendit sur plus de quarante ans et vit l'intervention des maîtres Pere Johan, Francisco Gomar et Hans de

---

<sup>300</sup> José NAVARRO LATORRE, « La política cultural de Aragón en la época de Fernando II », *Revista de Historia de Jerónimo Zurita*, 39-40, 1981, p. 135-150, p. 137.

<sup>301</sup> Voir M. Á. PALLARÉS JIMÉNEZ, *La imprenta de los incunables...*

<sup>302</sup> C. LISON TOLOSANA, art. cit., p. 102. Sur la présence italienne à Saragosse, voir G. NAVARRO ESPINACH, *et al.*, art. cit.

<sup>303</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, troisième prologue, Diiii<sup>v</sup>.

Schwäbisch Gmünd. Ultérieurement, le sépulcre hautement symbolique de Pedro Arbués fut commandé au grand sculpteur Gil Morlanes l'Ancien<sup>304</sup>. En 1509, le chapitre chargea Damián Forment de la réalisation du retable du maître-autel de l'église de Sainte-Marie-La-Grande, c'est-à-dire du Pilar. Tous les sanctuaires se garnirent richement. Les communautés de métier, les familles nobles, les riches citoyens y contribuèrent grandement :

[...] los grandes señores rivalizan en hacer donaciones para los templos. En 1520, doña María de Alagón manda hacer una capilla, la de Santiago de La Seo, a Gil de Morlanes. Don Pedro de Alagón, en 1502, hace construir, al arquitecto moro Ismael Allover, la capilla de Santiago y Santa Ana, del Pilar. Los Agustín tenían capilla-sepulcro en Santa Engracia. Los Almazán, en 1516, se hicieron construir retable y sepulcro en el Pilar. [...] Las parroquias y los gremios luchaban por el mayor esplendor de su templo. Se construye el retable de la iglesia de San Miguel en 1518. [...] Cocci hizo construir un retable para su capilla de Santa Engracia<sup>305</sup>.

Les réalisations prestigieuses concernèrent également les édifices civils, à l'image de la fameuse Tour Neuve, porteuse d'une horloge publique et construite sous les auspices des instances municipales. Sa construction s'étendit sur le premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle, sous la direction du maître Gombao<sup>306</sup>. L'édifice abritant la Diputación fut somptueusement décoré tout comme de nombreuses résidences privées<sup>307</sup>. Le roi lui-même fut le moteur de divers projets monumentaux dont les plus remarquables furent le monastère de Sainte-Engracia et l'adjonction du palais royal dit « des Rois Catholiques » à celui de l'Aljafería<sup>308</sup>.

Il est coutume de souligner que l'arrivée au pouvoir de Ferdinand marqua un point d'inflexion dans la politique culturelle aragonaise<sup>309</sup>. Alphonse V, en effet, s'il étendit les contacts culturels et commerciaux avec l'Italie du *Quattrocento*, cultiva essentiellement l'essor de sa cour à Naples<sup>310</sup> ; quant à Jean II, il fut, semble-t-il, trop accaparé par la rébellion

---

<sup>304</sup> Cf. Daniel RICO CAMPS, « La imagen de Pedro Arbués. Literatura renacentista y arte medieval en torno a don Alonso de Aragón », *Locus Amoenus*, 1, 1995, p. 107-119.

<sup>305</sup> M. D. CABRÉ MONTSERRAT, art. cit., p. 51-52. María Dolores Cabré Montserrat montre que cette émulation rejaillit sur d'autres localités aragonaises : « Los arquitectos, pintores y escultores no paran. Los Alagón, en el pueblo de Pina ; el abad de Montearagón, Agustín de Palafox, en Epila, en Belchite, Lope de Ecmenses ; micer Pedro Lobera, de Huesca, y mosén Martín de Lanuza, de Calatorao, los contratan. El racionero de La Seo, Ximeno Bages, en 1517, hace un legado para que se construya un riquísimo retable en Villamayor ».

<sup>306</sup> J. NAVARRO LATORRE, art. cit., p. 144.

<sup>307</sup> M. D. CABRÉ MONTSERRAT, art. cit., p. 52.

<sup>308</sup> J. NAVARRO LATORRE, art. cit., p. 145.

<sup>309</sup> « El humanismo, que se había gestado con anterioridad al reinado de los Reyes Católicos, se afianza, según A.A. Parker, para Castilla en 1474 y para Aragón en 1479 » (Manuel ALVAR LÓPEZ (dir.), *Literatura. Vol. 7, Enciclopedia temática de Aragón*, Zaragoza : Moncayo, 1988, p. 116).

<sup>310</sup> « Bien es verdad que Alfonso el Magnánimo fue uno de los principales impulsores del Renacimiento con su mecenazgo de Antonio Beccadelli el Panormita, de Bartolomeo Fazio, de Laurent Valla, de Eneas Silvio, del cardenal Besarión y de tantos otros humanistas. Pero su acción se circunscribió a sus dominios italianos, no

catalane pour travailler au rayonnement culturel de ses territoires. Ferdinand II, quant à lui, bien qu'il passât moins de trois ans, durant la totalité de son règne, en Aragon, aurait davantage pris part à son développement culturel. Quoique sa formation fût sommaire et qu'elle se fît essentiellement au gré des circonstances politiques et de la guerre, le roi avait bénéficié, dans sa jeunesse, des enseignements de Miguel de Morer, Francisco Casisi, Antonio Vaquer et Francisco Vidal de Noya et du contact avec d'éminents érudits et lettrés, tels l'évêque de Gérone, Joan Margarit, ou Charles d'Aragon, prince de Viane, son demi-frère<sup>311</sup>. Ses rapports avec les cours d'Europe, en particulier les cours italiennes, compensèrent la pauvreté de sa culture livresque<sup>312</sup>. En Sicile et à Naples, il s'imprégna de l'humanisme ambiant et fut notamment marqué par un des célèbres biographes d'Alphonse V, Antonio Beccadelli, dit le Panormita<sup>313</sup>. C'est peut-être à ses côtés que Ferdinand comprit l'importance de l'historiographie pour assurer le rayonnement et la consolidation de son pouvoir. En effet, l'action la plus visible de Ferdinand pour les lettres aragonaises fut, sans nul doute, l'impulsion qu'il donna à la production historiographique, tant en langue vernaculaire qu'en latin, n'hésitant pas à commander simultanément des textes faisant doublon, comme pour susciter une émulation entre leurs différents auteurs<sup>314</sup>.

Toutefois, en 1493, le soutien du roi à l'érudition dans son ensemble paraissait visiblement trop superficiel à Gonzalo García de Santa María, qui écrivait, dans le prologue du *Catón en latín y en romance* :

E codiciaria mucho que viessemos en nuestros dias algun excellentissimo, e marauilloso hombre en alguna facultad, que se egualasse en aquella con los antiguos, pues dios nos ha fecho gracia que en nuestros tiempos hayamos tanta abundancia de libros Latinos, Griegos, e Arabigos, en todas las facultades, e parece me, que ha acahecido el contrario, que los ingenios se han encogido, e apoquecido, despues de la abundancia de los libros, como en otro tiempo quando hauia pocos, se descubrian muy grandes ingenios. Empero ciertamente no ha causado la abundancia, e copia de los libros hauer los ingenios menguado, mas ha acahecido, porque fallecen los galardones,

---

siendo de parecida intensidad la que ejerció en los de la Península Ibérica, a los que no regresó, desoyendo urgentes llamadas de auxilio » (L. GIL FERNÁNDEZ, « Los *Studia Humanitatis*... », p. 47).

<sup>311</sup> Jaime VICENS VIVES, *Historia crítica de la vida y reinado de Fernando II de Aragón*, nouvelle édition [1<sup>e</sup> éd. 1962] avec introd. de Miquel A. MARÍN GELABERT, Zaragoza : Institución Fernando el Católico, 2006, p. 541-545.

<sup>312</sup> Jordi RUBIÓ I BALAGUER, « Cultura de la época fernandina », in : *Fernando el Católico y la cultura de su tiempo (V Congreso de Historia de la Corona de Aragón)*, Zaragoza : Institución Fernando el Católico, 1961, p. 7-25.

<sup>313</sup> J. NAVARRO LATORRE, art. cit., p. 138-140.

<sup>314</sup> Ainsi demande-t-il à la fois à Lucio Marineo Sículo et à Gonzalo García de Santa María de composer une biographie de son père. De manière générale, ne manquèrent pas les chroniques « nuevas, remozadas, traducidas y retraducidas » du temps de Ferdinand et de son fils naturel, Alonso, archevêque de Saragosse (M. D. CABRE MONTSERRAT, art. cit., p. 46).

e remuneraciones que entonces se dauan a los letrados. Ca leemos que vn ciudadano de Mantua, llamado Mecenas dio a Virgilio (que fue maestro de sus hijos) tan grandes dadiuas, como le diera pocomenos vn emperador. E por esso preguntado Marcial por vn amigo suyo Flacco, porque no hauia en el mundo entonce otro virgilio e respuso, si houiesse muchos Mecenas no faltarian enel mundo muchos Virgilibios. Assi que las honras, e prouechos, tienen las artes, e sciencias en pie. E ninguna razon abasta, porque no podiesse hoi hauer otro Aristoteles, e otro Demostenes, o otro Ciceron. Ca en el tiempo dellos, ya eran tan diminuidas las edades, e el discurso del viuir, como hoi. E ninguno dellos, llego a XC años e no se puede dar excusacion, que entonce viuiesen mas los hombres. E no son diminuidas las fuerças dela natura, para que hoi no podiesse produzir vn hombre tan excellente como ellos, tambien como entonce. Assi que los principes, que tienen vezes de dios, en la tierra, son los que sepultan ingenios no faziendo honras, ni mercedes a las letras, o los resuscitan, dando les grandes dadiuas. E en aquellos siglos tan marauillosos de Alexandre, e de Julio cesar, e de Pirro, Rey de los Espirotas, e de Ptolomeo rey de Egipto. O los mismos principes fueron letrados, e por consiguiente hauian de amar a sus semejantes en aquella profession, o si no lo eran, hauian alomenos gana de aprender. Mas agora tenemos el tiempo muy diuerso de entonces. E por esso no solamente no vemos alguno tan excellente como aquellos, mas ni ahun medianamente docto<sup>315</sup>.

Pour résumer, Gonzalo considérait que, malgré la profusion de livres en latin, en grec et en arabe, il n'y avait pas, de son temps, d'esprits excellents dans les lettres comme à l'époque antique. Il attribuait ce défaut au faible niveau culturel des princes ou à leur manque d'intérêt pour les lettres, leur reprochant de ne pas exercer leur fonction de mécène. Ce prologue est, sans nul doute, quelque peu caricatural. La hardiesse du propos l'éloigne des poncifs flatteurs caractéristiques des dédicaces paratextuelles, comme celle que le juriste adressait à l'archevêque de Séville à quelques années d'intervalle<sup>316</sup>. Mais ce texte repose sur d'autres topiques : l'idéalisation de l'Antiquité propre du courant humaniste et la plainte de l'écrivain mal rémunéré et peu reconnu. Il n'en reste pas moins, indirectement, une exhortation au mécénat en même temps que l'expression d'une amertume liée à la trop faible réalité de celui-ci, aux yeux de García de Sant María. En 1499, l'imprimeur Paul Hurus allait quitter Saragosse<sup>317</sup>. Nous ne connaissons pas les raisons de son départ, peut-être lié à des projets

---

<sup>315</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *El Caton en latin...*, facs. de 1997, fol. aiii<sup>v</sup>-iiii<sup>v</sup>.

<sup>316</sup> « [...] id ut facerem hortatus est ut paterent eiusdem libri multa exemplaria nomenque tue dominationis qui litteras literatosque complecteris per diuersas exterasque prouincias passim vagaretur ac diffunderetur. » (*Dialogus pro Ecclesia...*, fol. aiii<sup>v</sup>). Le rapproche-t-il, en revanche, de la complainte topique du chroniqueur se jugeant déconsidéré car mal payé ? (S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 283).

<sup>317</sup> Sur l'histoire de l'atelier Hurus à Saragosse, voir M. Á. PALLARES JIMENEZ, *La imprenta de los incunables...*, p. 62-146. Pour résumer en quelques lignes, l'activité de Paul Hurus est documentée à Saragosse à partir de 1476. En 1486, son frère Jean reçoit procuration pour mener l'atelier. Nous perdons la trace de Jean Hurus en 1490. Miguel Ángel Pallarés Jiménez émet l'hypothèse qu'il mourut de l'épidémie de peste qui toucha la ville à la fin de cette année-là. En 1491, Paul Hurus revient à Saragosse. À partir de 1492, il est associé à un autre de ses frères, Maurice. 1499 marque la fin de la présence des Hurus à Saragosse : l'atelier passe aux mains de Koch, Hutz et Appentegger.

personnels et professionnels plus fructueux, mais il n'est pas impossible que le peu d'intérêt de la haute noblesse hispanique pour l'imprimé y ait eu quelque chose à voir<sup>318</sup>. Déjà dans ce même prologue de 1493, Gonzalo affirmait qu'il avait réussi de justesse à dissuader l'imprimeur allemand de quitter la ville :

A mi por cierto la natura me denego la gracia enel verso, e ahun que yo haya agora emprendido e atreuido me a fazer esta obrezilla en coplas, han sido causas. La primera por satisfacer a los ruegos de Paulo hurus de constancia Alleman. Al qual por la mucha honra que faze en nuestra ciudad e republica, yo por mis fuerças trabajo, e trabajare en complazer le, por no priuar mi ciudad de tan noble artificio, que si yo assi con mi industria como con ruegos, no le detuuiera, ya se houiera ido. E quedara esta re publica manca, de vn miembro tan noble, e sutil artificio, inuentado, o tornado en silla en nuestros dias. El qual ahun que no sea necessario, no podemos empero negar, que no sea prouechoso, e no arree mucho la re publica de aquesta ciudad, en la qual si no le touieramos, deuriamos procurar de le traher dende Alemaña, assi por ser artificio noble, como ahun por la habilidad del artifice la qual es tan grande, que si el touiesse el papel que hai en Venecia, su obra se podria muy bien cotejar con aquella. A lo menos es causa mas que cierta, que de lo que en Hespaña se faze, su obra lieua la ventaja en letra e correction, assi de ortographia, como de punctos<sup>319</sup>.

Gonzalo fait l'éloge d'un professionnel compétent qui ne se limite pas, semble-t-il, à réaliser avec brio des commandes mais assume également l'initiative de projets éditoriaux. Tout se passe comme si, à Saragosse, l'imprimeur remplissait donc le rôle de promoteur des lettres qu'une noblesse fortunée ne se préoccupait que peu d'exercer à travers le mécénat<sup>320</sup>. Ainsi, le départ d'Hurus aurait impliqué la fin d'initiatives éditoriales tournées vers l'avenir et un frein à l'activité humaniste saragossaine en plein essor. Par ailleurs, Gonzalo justifie la piètre qualité de la production littéraire jusqu'alors, non seulement par le désintérêt des princes,

---

<sup>318</sup> Sur les réticences de la noblesse à appuyer la production des imprimés, cf. *Ibid.*, « La nobleza y el libro manuscrito », p. 326-328. Une grande partie de la haute noblesse, en particulier, préférerait à la fin du XV<sup>e</sup> siècle promouvoir le support manuscrit, car son coût de production permettait de circonscrire une culture élitiste. Par ailleurs, la profession d'imprimeur ne jouissait pas, en Espagne, d'une réelle reconnaissance sociale (*Ibid.*, p. 363). On remarquera enfin l'existence de quelques animosités, en particulier en Castille, autour de la figure de Paul Hurus en 1498 : « Con la edición de los evangelios de 1498, Pablo Hurus iba a tener problemas de distribución : el 18 de julio de ese año, instaba a Domingo Tienda, vicario de la diócesis de Zaragoza, para que enviara letras a todos los jueces eclesiásticos y seculares, prelados y otras personas de condición en las que se declarara que el libro de los *Evangelios para todo el año*, recién editado por este impresor, tenía la correspondiente autorización arzobispal. [...] A pesar de la autorización arzobispal, Hurus informaba al vicario general de que dicho libro había sido mal recibido en el mercado, lo que él achacaba a la envidia y malicia que le tenían ; se habían esforzado en decir en algunas partes, señaladamente en Castilla, que esa edición había sido reprobada por el arzobispado de Zaragoza. El bulo había hecho que mucha gente hubiera rehusado comprar dicho libro, con el consiguiente prejuicio para el impresor [...] » (M. Á. PALLARÉS JIMÉNEZ, *La imprenta de los incunables...*, p. 135-136).

<sup>319</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *El Caton en latin...*, facs. de 1997, fol. aii<sup>v</sup>.

<sup>320</sup> En effet, Miguel Ángel Pallarés souligne le dynamisme et la clairvoyance d'Hurus qui porte l'initiative et assume le coût économique de la plupart des livres imprimés (M. Á. PALLARÉS JIMÉNEZ, *La imprenta de los incunables...*, p. 211).

mais également par la sclérose d'un système qui ne prend nullement en compte les prédispositions naturelles de chaque individu mais prédétermine la « vocation » des fils en fonction de leur appartenance à un état, noblesse ou clergé :

E por esso los antiguos dieron siempre este consejo entre los romanos muy guarado [sic], que trabajasse quadavno en aquella arte, pues fuesse honesta, a la qual dende su nacimiento tuuo inclinacion. Por lo qual hovo entre los Romanos, e ahum Griegos, en todas las artes hombres excellentes, e escogidos. E aqua en Hespaña entre nosotros a penas en vna se falla vno esmerado. Lo qual acahece no por falta de ingenios, los quales tiene la gente hespañola a qulaquier studio aptissimos. E grandes, mas causa lo, que trasplantamos nuestros fijos segun nuestros stados, e apetitos, e no segun sus inclinaciones, e el que conuernia mas, segun su inclinacion, para ser letrado, ponemos le en el palacio, e a la arte dela caualleria, e del campo e por la contra, e piensa vn Duque, o Conde, que si al fijo, a quien viene el mayoradgo, ahun que tenga inclinacion a las letras, pusiesse al studio, que derogaria mucho a su stado, ee le feria verguença, no mirando el inconueniente grande, que de esto se sigue. El qual es, que no le poniendo en su natural, no lo sabra. E pusiendo lo en lo que la natura le quito la habilidad, no lo aprendera. E assi queda en dos maneras desamparado. E acahece a los tales como a la picaça, que desseando mucho de andar por el prado, como el cueruo, con mucha grauidad, e auctoridad, pompeandose, dexo su natural andar, e no pudo aprender el del cueruo. E como la que ni sabe lo vno, ni lo otro, anda saltando, e trompicando. Esse inconueniente vemos enlos grandes, que algun fijo, que seria mas habile segun su naturaleza para las armas, que para la clerezia, por no ser el mayor, fazen le obispo. E dende procede que muchos abades son ballesteros, e no satisfazen mucho a la corona, e stado eccliastico. Lo qual, segun dixé antes, causa el trastocar, e querer mudar lo natural<sup>321</sup>.

En négatif, Micer Gonzalo appelle de ses vœux de profonds changements socioculturels propres à l'humanisme. Les enjeux de la diffusion de celui-ci, dans la Péninsule, sont en effet de susciter l'intérêt de la noblesse pour les nouvelles formes d'érudition, de former des auteurs d'horizons divers et un lectorat pour celles-ci, d'impliquer des mécènes et de tendre à l'excellence.

Que penser donc du panorama réel des lettres aragonaises à la fin du xv<sup>e</sup> siècle ? Sans nul doute, l'humanisme à Saragosse était encore fragile et les productions écrites d'une qualité largement inférieure aux aspirations de Gonzalo, lecteur de Valla et des auteurs antiques. Pourtant, l'Aragon possédait des atouts indiscutables. J'ai déjà parlé de l'ouverture des lettrés aragonais à l'humanisme italien à la cour de Naples. Il faut souligner aussi l'importance du latin dans la culture écrite et la force des centres d'enseignement de celui-

---

<sup>321</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *El Caton en latin...*, facs. de 1997, fol. ai<sup>v</sup>-a<sup>ii</sup>.

ci<sup>322</sup>. Le plus célèbre d'entre eux, Alcañiz, deviendrait un des foyers les plus brillants de l'humanisme aragonais<sup>323</sup>. Enfin, la réunion autour d'un ecclésiastique de souche royale, l'archevêque Alphonse d'Aragon, d'un cercle littéraire actif, montre que, malgré les limitations, quelque chose se noua à Saragosse à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et fleurit brillamment au début du XVI<sup>e</sup>.

## C. Les érudits autour de l'archevêque Alphonse d'Aragon

### 1. La figure de l'archevêque

Se dresse ici, une fois de plus, un personnage fort mal connu, malgré son importance dans l'histoire de la couronne d'Aragon<sup>324</sup>. En 2005, Teresa Jiménez Calvente ajoutait sa voix à celle des nombreux érudits qui, depuis Pascual Galindo, regrettaient l'absence d'une publication consacrée à l'archevêque :

Tras la lectura de la oratio de Segura sobre Alfonso de Aragón, se hace evidente la necesidad de profundizar en el estudio de este personaje a fin de conocer mejor su perfil como un verdadero príncipe del Renacimiento, amante del refinamiento, la cultura y el saber estar [...] Espero, así, que este pequeño discurso valga para rescatar la memoria de un personaje tan atractivo como poco estudiado<sup>325</sup>.

---

<sup>322</sup> « En Aragón no se dio el proceso que afectó a Castilla a partir del siglo XI y que en otras ocasiones he denominado “colonización eclesiástica” francesa. Las más altas prebendas eclesiásticas se concedían a prebados franceses, sobre todo durante el cisma de Aviñón en los siglos XIV y primera mitad del XV, lo que, si traía consigo el absentismo pastoral y la fuga de capitales al extranjero, implicaba que los naturales del reino “non querían facer fijos nin parientes clérigos, pues non podían haber beneficios en Castilla, e por esta razón non curaban de aprender ciencia, e el regno perdía mucho en ello”. Este “denuesto” no se daba en Aragón y el conocimiento del latín estuvo allí más extendido que en Castilla entre quienes por su ministerio u oficio debían conocerlo » (L. GIL FERNÁNDEZ, « Los *Studia Humanitatis*... », p. 46).

<sup>323</sup> Voir J. M. MAESTRE MAESTRE, *El humanismo alcañizano*.... Il faut compter à ses côtés les centres de Uncastillo, Calatayud, Tarazona, Caspe, Sariñena, Barbastro, Jaca y Tamarite. Les publications de l'Institut de Estudios Humanísticos sont, au sujet de l'humanisme en Aragon et plus généralement dans le reste de l'Espagne, une abondante source d'informations (voir <http://www.estudioshumanisticos.org/publicaciones.php>). On retiendra en particulier la revue annuelle *Calamus Renascens* et les actes des différents congrès *Humanismo y pervivencia del mundo clásico*. Les derniers actes édités sont : J. M. MAESTRE MAESTRE, *et al.* (éd.), *Humanismo y pervivencia del mundo clásico (Congreso, 2005). Homenaje al profesor Antonio Prieto*, Alcañiz [etc.] : Instituto de Estudios Humanísticos [etc], 2008.

<sup>324</sup> Rappelons que, dans son testament, Ferdinand le désigna lieutenant général de l'ensemble des territoires de la couronne d'Aragon, dans l'attente de l'arrivée de Charles de Habsbourg. Dans la pratique, l'archevêque de Saragosse se heurta à l'opposition du Justice d'Aragon pour exercer ces fonctions.

<sup>325</sup> T. JIMENEZ CALVENTE, « La Oratio ad Alfonso de Segura, discípulo aventajado y escritor en ciernes. Edición, traducción y estudio », *eHumanista*, 5, 2005, p. 48-95, p. 64-65. Le mécénat culturel de l'archevêque est toutefois mieux décrit que son action politique, qui reste un champ presque entièrement vierge. Aucune synthèse n'a été publiée sur ce sujet.



Alphonse d'Aragon était le fils naturel du prince Ferdinand d'Aragon et d'une noble catalane, Aldonza Iborra. Malgré son très jeune âge – cinq ans – son grand-père et son père souhaitèrent le voir placé, en 1475, à la tête de l'archevêché de Saragosse. Selon une pratique inaugurée par Jean II et qui s'implanta avec succès, l'archevêché de Saragosse était en effet traditionnellement confié à un membre de la famille royale et de manière récurrente à un fils bâtard. Ferdinand n'obtint pas le soutien du pape qui jugeait l'enfant trop jeune. Malgré un intervalle de trois ans où Ausiàs Despuig occupa les fonctions d'archevêque, l'entêtement du roi et du prince d'Aragon finit par triompher. Après ce faux départ, la grande carrière Alphonse d'Aragon pouvait commencer.

Dans le domaine religieux, celui qui fut également archevêque de Valence et de Monreale entreprit une vaste tâche de compilation, d'adaptation et de réforme liturgiques. Des recueils de constitutions synodales, des missels et des bréviaires imprimés témoignent de ce labeur<sup>326</sup>. Il consolida, en outre, la position des puissants monastères dont il était abbé et qui disposaient de riches bibliothèques : Montearagón, Rueda et Saint-Victorien.

Mais c'est dans la conduite politique des affaires du royaume qu'Alphonse d'Aragon fut le plus actif : député, il était également lieutenant général du royaume pendant les absences de son père. Étant donné leur grand nombre, l'archevêque fut le véritable visage du pouvoir royal en Aragon. Il réunit en sa personne, à Saragosse, pouvoir spirituel et temporel<sup>327</sup>

---

<sup>326</sup> Latassa cite les publications suivantes, patronnées par l'archevêque : *Sínodo diocesano de Zaragoza*, 1479 ; *Segundo sínodo diocesano de Zaragoza*, 1488 ; *Tercer sínodo diocesano de Zaragoza*, 1495 ; *Ordenaciones de la Diputación del reino de Aragón*, 1495 ; *Breviario de Zaragoza*, Venecia, 1496 ; *Cuarto sínodo diocesano de Zaragoza*, 1500 ; *Quinto sínodo diocesano de Zaragoza*, 1515 ; *Breviario de Valencia*, Valencia, 1533 (post mortem) ; *Colección de todas las antiguas constituciones así provinciales como diocesanas, hechas por los preladados de Zaragoza*, 1540 (post mortem) (M. GÓMEZ URIEL, *op. cit.*, t. 1, p. 118). Voir aussi C. LISÓN TOLOSANA, art. cit., p. 100. María Dolores Cabré Montserrat replace l'œuvre ecclésiastico-législative de l'archevêque dans le contexte de la Renaissance : « Petrarca, desde un punto de vista laico, dice que tiene que existir en el ser humano el deseo de reformar la vida espiritual ; de purificar el amor a Dios, que coloca al hombre por encima de todo lo irracional. La turbulencia del tiempo, la desorientación que se volverá línea en Trento, exigen la vuelta a la serenidad evangélica y a la firmeza en las creencias religiosas. La cantidad de códices bíblicos manuscritos del siglo XV, contenida en las bibliotecas del centro de España, y una visión de las publicaciones litúrgicas de la corona de Aragón, indican una preocupación constante por los estudios y reformas de carácter religioso. » (M. D. CABRE MONTSERRAT, art. cit., p. 56). Teresa Jiménez Calvente insinue, de son côté, que cet élan de réformes et de publications répondit plus à une action de gestionnaire et à une volonté d'inscription mémorielle qu'à des préoccupations spirituelles. De fait l'archevêque, qui eut plusieurs enfants, vivait davantage comme un prince que comme un ecclésiastique animé d'un vif sentiment religieux, contrairement à ce que prétendait Alfonso de Segura dans son panégyrique (T. JIMENEZ CALVENTE, « La Oratio ad Alfonsum... », p. 60-61.

<sup>327</sup> La remarque est de M. D. CABRE MONTSERRAT, art. cit., p. 51. Selon Alfonso de Segura : « en el arzobispo se conjugaron a la perfección dos prototipos de persona : el príncipe, en su función de sustento de la sociedad (recuérdese la prolija literatura del momento acerca del príncipe ideal), y el prelado u hombre de iglesia, en el que se destacan la gravedad de sus costumbres y su sincera devoción, ideales acordes con las nuevas corrientes religiosas que abogaban por una vida sacerdotal más sincera y humilde. Ambos términos (princeps y praesul seu antistes) aparecen de continuo en el discurso, que rinde así homenaje a un individuo clave por encarnar, a los

et montra toute sa capacité à assumer de telles fonctions lorsque, à peine âgé de 15 ans, il parcourut la ville pour calmer le peuple après l'assassinat de Pedro Arbués. De sa lecture de Zurita et des archives de la Diputación, María Dolores Cabré Montserrat conclut :

[...] no hay acto político en que directa o indirectamente no intervenga Alfonso. Diputado durante seis años, continuador de cortes empezadas por el padre, preparando reuniones para las juras sucesorias, rebeliones inquisitoriales, en las que Teruel tanto se distinguió ; apresando a los rebeldes a los mandatos del rey – como en la captura del abad de San Juan de la Peña, en la que se puso frente a la diputación – imponiendo treguas y buscando la paz por avenencias de particulares ; interviniendo en favor de los aragoneses con peticiones a su padre ; por los moriscos ; castigando a los franciscanos y, en su ausencia, sustituyéndoles por sacerdotes.

[...] A Alfonso se le nombra capitán en la guerra del Rosellón. Destinado como capitán general en las guerras de Navarra, desplegó una organización, un método y una energía extraordinarios en el arte de mandar y dirigir. Su habilidad por atraer ciudades, como Tudela, al bando del rey, fue grande. Y no es menor la que demostró en su actuación política aconsejando a su padre que las cortes de 1512 tuvieran corta duración, dándole noticias sobre la marcha de asuntos del reino, consiguiendo la paz entre los señores de Ribagorza y de Urrea (episodio que llenó páginas de crónicas), abogando por el retorno a sus hogares de los huidos del bando enemigo en las guerras ; por que los bienes de condenados por la Inquisición pasen a la viuda e hijos, y los consejos de prudencia que dio a Carlos V<sup>328</sup>.

Suivent d'autres exemples de l'habileté politique dont nous l'avons vu faire preuve pour imposer aux autorités municipales les choix dictés par Ferdinand.

Mais ce qui nous intéresse le plus ici reste sa fonction de mécène des arts et des lettres. Outre le soutien qu'il apporta à la remodelation et l'ornement de la Seo, il dota une trentaine d'églises d'œuvres commandées par ses soins et patronna la restauration de plusieurs sanctuaires et hôpitaux. Il s'attacha les services de peintres comme Jaime Serrat ou Simón de Gurrea, de sculpteurs comme Gil Morlanes – qu'il fit travailler dans son abbaye de Montearagón – de maîtres verriers, orfèvres ou tapissiers<sup>329</sup>. Quant à son rôle dans le

---

ojos de su panegirista, los ideales humanos del momento » (T. JIMÉNEZ CALVENTE, « La Oratio ad Alfonsum... », p. 64).

<sup>328</sup> M. D. CABRÉ MONTSERRAT, art. cit., p. 48.

<sup>329</sup> J. NAVARRO LATORRE, art. cit., p. 148. María Dolores Cabré Montserrat indique que l'action de l'archevêque Alonso fut un modèle pour d'autres mécènes, à plus petite échelle. Elle cite l'exemple de Juan de Aragón y Navarra, fils du Prince de Viane et évêque de Huesca et de Jaca. Celui-ci, en plus de faire imprimer missels et bréviaires, concéda des rentes à l'Université de Huesca en déclin économique, fit travailler de nombreux artistes dans les cathédrales de Huesca, Jaca, Barbastro et fonda plusieurs couvents dont le couvent augustin de Huesca où fut ultérieurement composé par Malón de Chaide le *Libro de la conversión de Magdalena* (M. D. CABRÉ MONTSERRAT, art. cit., p. 46-47).

développement des lettres aragonaises, celui-ci vaut sans doute la peine qu'un chapitre à part entière lui soit consacré.

## 2. La « cour humaniste » d'Alphonse d'Aragon

L'expression est de María Dolores Cabré<sup>330</sup>. Moins heureuses sont les formules de Ricardo del Arco y Garay – « falange aragonesa del Renacimiento literario » – et de José Navarro – « estado mayor de Don Alonso » – pour désigner le même groupe<sup>331</sup>. Pour dessiner les contours de ce cercle d'élites et d'érudits aragonais, il faut souligner au préalable l'importance des instructeurs et des initiateurs au latin et à la culture humaniste qui gravitaient autour des Rois Catholiques et éduquaient les jeunes nobles à la cour : Pierre Martyr d'Anguiera ou Lucio Marineo Sículo<sup>332</sup>. Si ces deux personnages eurent une influence déterminante sur le jeune Alonso, le second, en particulier, devint un de ses mentors. Il stimula et inspira la constitution d'un réseau aragonais en mettant en relation ses différents disciples et en suscitant chez Alonso la vocation de catalyser les talents. Leur correspondance fut nourrie et c'est d'ailleurs en grande partie la collection de lettres de Lucio Marineo qui permet de reconstituer la composition de la cour humaniste de Saragosse<sup>333</sup>. Le sicilien et l'archevêque étaient très proches :

Con el círculo de eruditos del entorno del arzobispo de Aragón, [...] Lucio Marineo Sículo mantuvo una estrechísima relación. El propio Marineo dedicó al prelado la edición de su epistolario, donde las cartas iniciales nos lo presentan como el verdadero

---

<sup>330</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>331</sup> Voir R. del ARCO Y GARAY, *El genio de la raza ; figuras aragonesas*, Zaragoza : Heraldo de Aragón, 1923, vol. 2, p. 305 et J. NAVARRO LATORRE, art. cit., p. 148. L'expression de José Navarro Latorre a toutefois le mérite d'évoquer le mélange, dans ces cercles, de relations littéraires et politiques.

<sup>332</sup> Pierre Martyr d'Anguiera arriva en péninsule ibérique en 1487, Lucio Marineo Sículo en 1484. Tous deux jouirent de la confiance de Ferdinand II. Pierre Martyr d'Anguiera manifesta, à l'occasion, son incompréhension face au système politique aragonais : « A la desobediencia al Rey la llaman libertad, por no poderse ejercer el derecho, aunque se pida justicia. Prefieren vivir con sus leyes antiguas, aunque nocivas, a consentir que se realice algo al arbitrio del Rey » (Pedro Mártir de ANGLERÍA, *Epistolario*, trad. José LÓPEZ DE TORO, Madrid : Imprenta Góngora, 1953-1957, vol. 3, p. 329). Voir José Antonio ARMILLAS VICENTE, « Aragón visto por un humanista : Pedro Mártir de Anglería », *Estudios del Departamento de Historia Moderna*, 3, 1974, p. 25-39, p. 32 et p. 37.

<sup>333</sup> Lucio MARINEO SÍCULO, *Epistolarum familiarium...* « Lucio Marineo pretendía ofrecer un abultado número de cartas en las que quedara de manifiesto su posición privilegiada en la sociedad española del momento. Por ese motivo, se incluyen ahí las cartas cruzadas con los más importantes personajes políticos y literarios de la corte desde su llegada a España allá por 1484. [...] así, él mismo se nos presenta a través de las cartas como hombre de confianza del arzobispo de Zaragoza, don Alfonso de Aragón, y, en menor medida, de los propios Reyes Católicos. [...] Su vida se adapta como un guante al conocido tópico del *decorum* y sus relaciones dibujan un tupido entramado de amistades, en España y en su Italia natal, que reflejan una comunidad de intereses eruditos y culturales. [...] Y una de sus intenciones es] rescatar del olvido a un grupo selecto de amigos, aquellos por quienes sentía un amor verdadero y que gracias al maestro italiano pudieron tocar con la punta de sus dedos la siempre esquiva y cruel fama » (T. JIMÉNEZ CALVENTE, « La Oratio ad Alfonsum... », p. 50-51).

instigador de la publicación de las epístolas y los demás opúsculos (ep. I 1-4). En esas mismas cartas, se nos dibuja al arzobispo como lector privilegiado de la biografía de Juan II de Aragón compuesta por Marineo, quien le pedía su parecer antes de entregársela al rey Fernando (ep. II 1-2). Del mismo modo, unos años antes, en el *De primis Aragoniae regibus*, publicado en Zaragoza en 1509, el italiano finalizaba su obra con una sucinta mención a la descendencia de Fernando el Católico ; justo ahí, insertaba un encendido elogio del prelado : « [...] en todas sus cosas ha tanto parecido a las noblezas y grandezas de su padre así en todas sus obras lo ha remedado, tan entera y verdaderamente sigue las pisadas del padre en todo lo que haze que podemos dezir con verdad que no da menor materia con sus virtudes a los historiadores que su mesmo padre. La nobleza de su vida y virtudes naturales que en él se hallan acompañadas de venturosa fortuna hazen que siempre más sean verdaderos los versos que yo dél escriví en un epygramma cuya sentencia est esta : Qualsiquier que busca un príncipe en quien sean todas las virtudes, verdaderamente éste busca a Don Alonso de Aragón, el qual posee todos los dotes assí dell'alma como del cuerpo y quanto ningún príncipe bienaventurado puede poseer. » Y otro epigrama en que de[c]ía : « Si el linage y virtudes biven después de la muerte de algún gran príncipe, si las buenas obras quedan acá en la vida, la fama excelente y glorioso nombre de Don Alonso de Aragón bivirá muy más que los años del rey Néstor (cito por la traducción al castellano de esta obra escrita por el bachiller Molina y publicada en 1523) »<sup>334</sup>.

Autour de ce binôme gravitaient une constellation de personnages, que j'ai répartis – certes quelque peu artificiellement mais pour plus de clarté – en trois groupes distincts et dont j'ai sélectionné les figures les plus remarquables.

Le premier cercle, le plus directement lié à Alonso, était composé des hommes sur lesquels celui-ci s'appuya pour mener à bien ses projets de réforme, de compilation et d'administration religieuse. Son principal assesseur fut Pedro Arbués, « el maestro de Epila », docteur en théologie et chanoine de la Seo, qui devint, en 1484, l'un des premiers inquisiteurs d'Aragon avant d'être assassiné, un an plus tard. Son assassinat allait paradoxalement permettre à une Inquisition aragonaise contestée de s'implanter avec force. Aux côtés de l'archevêque, figurait également Martín García Puyazuelo, encore appelé Martin de Caspe, qui fut également chanoine et inquisiteur. Il cumula les responsabilités en officiant comme directeur de l'hôpital royal de Notre-Dame-de-Grâce, évêque de Barcelone, prédicateur des Rois Catholiques et ambassadeur. Il développa également une activité d'écrivain et de traducteur. Son intérêt pour les lettres est constant. Il apparaîtrait très tôt dans les livres de compte de la Seo comme une sorte de bibliothécaire chargé de l'achat et du renouvellement des ouvrages<sup>335</sup>. Il aurait, selon Diego Dormer, confisqué un certain nombre de livres à

---

<sup>334</sup> *Ibid.*, p. 62-63.

<sup>335</sup> Aimé LAMBERT, « Notes sur divers incunables d'Aragon inédits ou peu connus », *Bulletin Hispanique*, 12, 1910, p. 23-48, p. 41. Rappelons qu'il fut, comme Pedro Arbués, membre du Collège de Saint-Clément de Bologne (*cf. supra* p. 86).

Gonzalo García de Santa María lors d'une procédure inquisitoriale<sup>336</sup>. Parmi les multiples collaborateurs de l'archevêque, citons encore Juan Cebrián de Teruel, chanoine et infirmier de l'église métropolitaine de Saragosse, qui fut chargé de réduire le missel saragossain avec Pedro Arbués et Martin de Caspe<sup>337</sup>. Enfin, les évêques auxiliaires et vicaires généraux Juan Crespo, Bernardo Jover et Miguel de Figuerola jouèrent un rôle de premier ordre non seulement dans les publications religieuses mais encore dans la prédication et dans la gestion quotidienne des affaires de l'évêché<sup>338</sup>.

Autour de l'archevêque et de Lucio Marineo Sículo, évoluaient également plusieurs membres de l'élite politique saragossaine et aragonaise. Deux noms se détachent toutefois du groupe : Gaspar Barrachina et Juan de Alagón. Alfonso de Segura qualifia ces deux hommes de « las dos columnas de [la] real casa, altas e intachables se mire por donde se mire »<sup>339</sup>. Le second fut le majordome d'Alonso ; quant au premier, il fut son secrétaire personnel<sup>340</sup>. Ce riche personnage, formé à Alcañiz, qui fut jurat de Saragosse et qui apparaît fréquemment dans la documentation municipale aux côtés de Gonzalo García de Santa María, fut une des pièces-clé de la cour de l'archevêque : homme de relations et d'influence, il fit venir de nombreux érudits en Aragon, chercha avec opiniâtreté des bourses pour la formation des jeunes talents locaux dans les territoires péninsulaires de la couronne ou à l'étranger ou encore les conseilla dans le déroulement de leur carrière, tandis que Lucio Marineo les recommandait auprès de possibles mécènes<sup>341</sup>.

---

<sup>336</sup> On remarquera d'ailleurs qu'il partage avec Gonzalo García de Santa María le fait d'avoir rédigé, peut-être à partir du matériel confisqué, une traduction des *Distiques* de Caton et une histoire d'Aragon en castillan dont ne nous sont parvenus que quelques fragments. Voir *supra* note 198 pour les références de Dormer et quelques informations supplémentaires sur cette chronique, qui comportait, semble-t-il, 134 folios et s'étendait jusqu'au règne de Pierre IV d'Aragon.

<sup>337</sup> J. NAVARRO LATORRE, art. cit., p. 149.

<sup>338</sup> Francisco FERNÁNDEZ SERRANO, *Obispos auxiliares de Zaragoza en tiempos de los arzobispos de la Casa Real de Aragón, 1460-1575*, Zaragoza : Institución Fernando el Católico, 1969, p. 66-71, 73-76.

<sup>339</sup> « Y aunque en tu copiosa y brillante servidumbre tienes muchos hombres leales (voy a hablar libremente y con el permiso de los demás), destacan sobre todo Juan de Alagón y Gaspar Barrachina, en verdad las dos columnas de tu real casa, altas e intachables se mire por donde se mire ; de ellos, uno es tu mayordomo ; el otro es el cómplice de tus secretos. No hay nadie más fiel, nadie más diligente, nadie más dispuesto a obedecer y cumplir tus encargos que ellos dos. Por eso los elegiste con razón como idóneos para ti, para poder confiarles tus secretos y encomendarles tus grandes asuntos. » (T. JIMÉNEZ CALVENTE, « La Oratio ad Alfonso... », p. 95, *Oratio*, §29).

<sup>340</sup> *Ibid.*, p. 53. María Dolores Cabré Montserrat affirme que « los asuntos de don Alonso pasaban todos por sus manos » (M. D. CABRÉ MONTSERRAT, art. cit., p. 62-63).

<sup>341</sup> Voir J. NAVARRO LATORRE, art. cit., p. 149. Sur le rôle de Lucio Marineo, voir T. JIMÉNEZ CALVENTE, « La Oratio ad Alfonso... », p. 54 : « En el epistolario de Marineo, podemos leer varias cartas de Segura a algunos cortesanos para granjearse su amistad. Todas ellas obedecen a un mismo patrón, el de la carta de presentación, con la que el joven, protegido por el escudo de su maestro, verdadero instigador de las misivas, solicita la amistad y el apoyo de sus corresponsales ».

Enfin, parmi les talents littéraires qui entouraient l'archevêque, Juan Sobrarias fut sans nul doute un de ceux qui profita le plus de la protection de son compatriote d'Alcañiz, Gaspar Barrachina. Ce grand latiniste fut donc formé à Alcañiz, puis ultérieurement à Bologne, au collège de Saint-Clément où il obtint une bourse. Il fut médecin, professeur d'Humanités et poète. Il fut surtout l'éditeur et le plus grand spécialiste aragonais de Virgile, auteur qui connut grâce à lui une diffusion notoire en péninsule<sup>342</sup>. Il fut aussi directement proche de la cour de Ferdinand<sup>343</sup> et rédigea un brillant panégyrique du roi<sup>344</sup>. L'humaniste d'origine andalouse Alfonso de Segura, qui rédigea, lui aussi dans la veine du panégyrique, un discours en l'honneur d'Alphonse d'Aragon, fut une des autres étoiles de ce cercle brillant. Il fut le protégé de plusieurs judéo-convers proches du roi, tels Luis Sánchez, le trésorier de Ferdinand, ou Juan de la Caballería<sup>345</sup>. Pedro Manuel Jiménez de Urrea, Andrés de Li, Francisco Vidal de Noya, Julián Garcés, Pedro Ciruelo, Gerónimo Ximénez, Domingo Olite et bien d'autres encore – Latassa recense près de soixante-dix personnages – furent les poètes, latinistes, philosophes, moralistes ou professeurs qui contribuèrent à l'essor d'une culture humaniste aragonaise, autour de l'archevêque de Saragosse.

Si je ne puis détailler ici l'apport de chacun de ceux-ci, je souhaite revenir, brièvement, sur la présence des historiographes autour d'Alonso : Lucio Marineo, bien sûr, mais également Gauberto Fabricio de Vagad, à qui, selon Andrés de Uztarroz et Diego Dormer, l'archevêque commanda sa *Corónica*<sup>346</sup>. Dans l'incipit de l'œuvre, l'archevêque figure, en effet, en tête de la liste des commanditaires<sup>347</sup>. Sophie Hirel-Wouts, en suivant

---

<sup>342</sup> Dans la bibliothèque de García de Santa María figurent les œuvres complètes de Virgile en imprimé ainsi que deux manuscrits de l'*Énéide* (cf. *infra* VII.D.2. Les lectures de Micer Gonzalo, p. 126 et suivantes). Les *Rerum Aragonum res geste* contiennent diverses citations implicites au poète latin.

<sup>343</sup> Il fut particulièrement favorisé par une des hommes de confiance du roi, le bilbilain d'origine *conversa*, Miguel de Almazán.

<sup>344</sup> Juan SOBRARIAS, *Panegyricum Carmen de gestis heroicis Divi Ferdinandi Catholici*, Zaragoza : Jorge Coci, 1511. Les exploits du roi y sont qualifiés de « maiora quam comprahendi possint aut Iliade Homeri aut Aeneide Vergilii » [Plus grands que ce qui se peut concevoir, que l'*Iliade* d'Homère ou l'*Enéide* de Virgile] (T. JIMENEZ CALVENTE, « La Oratio ad Alfonsum... », p. 63).

<sup>345</sup> Sa trajectoire complète est retracée par Teresa Jiménez Calvente, qui édite également l'*Oratio de laudibus et pontificatus et regni diligentissime eius gubernatione* (*Ibid.*). Une autre édition figure dans M. D. CABRE MONTSERRAT, art. cit.

<sup>346</sup> J. F. ANDRES DE UZTARROZ et D. J. DORMER, *op. cit.*, p. 68-69.

<sup>347</sup> « Nos porende don Alfonso de Aragón, fijo tan illustre y magnánimo, del muy alto y poderoso príncipe rey y señor, el señor rey don Fernando, y arçobispo de Çaragoça, Miçer Ferrer Raz, reuerendo archidiano de Huesca, los muy nobles y espectables caualleros don Luys de Yxar, conde de Belchid, y don Phelipe de Castro, vizconde de Illa, y los magníficos y generosos Mossén Beringuel de Bardaxín y Fernando de Bolea y Galloz primero inuentor d'esta magnífica empresa, y el egregio doctor Miçer Martín de la Raga, y el magnífico ciudadano de Jaca Martín de Rayca, diputados del reyno de Aragón, encargamos y rogamos al venerable padre don Fray Gauberte, monge de Sancta Fe, que fue por tiempos coronista mayor del rey nuestro señor y alférez de su hermano el tan illustre arçobispo don Johán, que se dispudiesse a cumplir nuestro tan justo y tan noble desseo » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, deuxième prologue, Cvii<sup>v</sup>).

Miguel Ángel Pallarés, a nuancé à juste titre cette affirmation et attribué à Fernando de Bolea un rôle moteur dans la rédaction de la chronique<sup>348</sup>. Mais Alphonse d'Aragon, abbé de Montearagón et de Saint-Victorien, n'intervint-il pas pour faciliter au chroniqueur l'accès aux archives de ces grands monastères<sup>349</sup> ? La nature des relations existantes entre Vagad et le prélat restent encore floues. Qu'en est-il des rapports que l'« archevêque mondain »<sup>350</sup> entretenait avec l'auteur des *RARG* ?

### 3. La place de Gonzalo García de Santa María

J'ai souligné, ponctuellement, les contacts que Gonzalo García de Santa María put entretenir avec plusieurs membres de la cour de l'archevêque. Je dresse ici un rapide bilan des liens les plus significatifs : il partagea avec Gaspar Barrachina l'exercice de fonctions politiques et de gestion à Saragosse ; il fut influencé par les travaux menés sur Salluste et Virgile, respectivement par Vidal de Noya et Sobrarias ; il côtoya Andrés de Li dans l'atelier de Paul Hurus ; il fut en contact avec Martin de Caspe, comme en témoigne le parallélisme de deux de leurs productions écrites, peut-être plus particulièrement dans les circonstances d'une poursuite inquisitoriale ; son œuvre, enfin, est étroitement liée à celle des deux autres historiographes plus ou moins présents dans l'entourage de l'archevêque : Lucio Marineo Sículo et Gauberto Fabricio de Vagad. Robert Brian Tate a réalisé une étude comparative entre les biographies de Jean II respectivement composées par le sicilien et par Gonzalo<sup>351</sup>. Quant aux liens entre les *RARG* et la *Corónica* vagadienne, ils sont très étroits et je consacrerai un chapitre entier à leur analyse. J'indique simplement ici, comme élément significatif, que Micer Gonzalo « reconoçi[o] » et « esamin[o] »<sup>352</sup> la *Corónica* de Vagad.

---

<sup>348</sup> La commande émanait, en effet, des huit députés du royaume à la tête desquels l'archevêque était placé tout simplement en vertu de la hiérarchie des honneurs. Les relations personnelles existantes entre Fernando de Bolea et Vagad justifiaient en revanche plus logiquement que le premier proposât de confier cette tâche au second. Voir S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 280 et l'article de M. Á. PALLARÉS JIMÉNEZ, « La *Crónica de Aragón*, de Gauberto Fabricio de Vagad, una cuestión de estado. Sobre el encargo para ser redactada y de los problemas para ser impresa », in : *Humanismo y literatura en tiempos de Juan del Encina (Salamanca, diciembre de 1996)*, Salamanca : Universidad, 1999, p. 409-422.

<sup>349</sup> Vagad prétend en effet à plusieurs reprises les avoir consultées. Par exemple : « Falle a la postre en aquella noble y antigua casa de Monte aragon en vn antiguo y tan aprouado y preciado libro, que saluo con diligencia grande no le muestran ni dexan leer los reuerendos padres y magnificos señores los señores del cabildo » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. LII).

<sup>350</sup> L'expression est tirée de Jorge Manuel AYALA MARTÍNEZ, *Pensadores aragoneses : historia de las ideas filosóficas en Aragón*, Zaragoza : Institución Fernando el Católico, Huesca : Instituto de Estudios Altoaragoneses, Teruel : Instituto de Estudios Turolenses, 2001, p. 199.

<sup>351</sup> R. B. TATE, « Lucio Marineo... ».

<sup>352</sup> « Acaba la famosa y esclareçida Coronica de los muy altos y muy poderosos principes y cristianissimos reyes del siempre constante y fidelissimo reyno de aragon, por el reuerendo padre don Gauberte fabricio de vagad monge de sant bernardo y expresso professo del sancto y deuoto monesterio de sancta maria de Sancta fe

Il est donc évident que le juriste saragossain participa et reçut l'influence de ce magma culturel saragossain. Pour autant, rien n'indique que Micer Gonzalo ait effectivement fait partie de la cour de l'archevêque.

L'idée contraire s'est pourtant répandue dans plusieurs publications. L'argumentation se base sur deux points. D'une part, Gonzalo García de Santa María est présenté comme l'assesseur ou conseiller du prélat, et est de ce fait considéré comme son proche collaborateur<sup>353</sup>. D'autre part María Dolores Cabré et José Navarro Latorre narrent, au sujet de Micer Gonzalo, une anecdote montrant comment l'archevêque Alonso aurait pris la défense du juriste alors que des sbires du comte d'Évol avaient tenté de l'assassiner en représailles de son action comme avocat de Beatriz de Heredia et de sa fille<sup>354</sup>.

Reprenons ces arguments points par point. Concernant l'anecdote narrée, il s'agit d'un contre-sens total par rapport à la version rapportée par Gonzalo lui-même dans la lettre qu'il rédigea en 1499 à l'adresse de Ferdinand II<sup>355</sup> :

Mui alto e poderoso Principe Rei e Señor. Por diuersas personas he sabido quomo ha llegado a noticia de uestra alteza el insulto que por mandado del vizconde d'Euol fue fecho en mi persona en el julio mas cerca passado, que por ser Aduogado de Beatriz de Heredia, viuda de Joan Perez Caluillo, e de su fija muier de mossen Joan de Coloma, Secretario de uestra alteza, contra el dicho Vizconde e sus vassallos, mandó que a palos publicamente me matassen. E assi dos criados suos lo pusieron por execution. E sino que fui socorrido, fuera de mí lo que ha sido de Pedro Comor, poco ha muerto a palos. E con todo me descalabraron en la cabeça a grand effusion de sangre e vine poco menos a la muerte. E despues persiguiendo la ciudat los malfechores fue el uno acaso preso en Nauarra e teniendo ia el Rey fecha deliberacion de ahorcarle, en aquel punto llegó el Vizconde susodicho personalmente con cartas del Arçobispo de Çaragoça Lugarteniente general de vuestra Alteza en este Reino para el Rei de Nauarra por la que en todo caso el dicho malfechor llamado Salzedo fuesse librado segun que de fecho lo fue. Despues continuandose el processo de la ciudat

---

principalmente compuesta. Y despues recognoscida, y en algo esaminada por el magnifico y egregio doctor miçer Gonçalo garcia de sancta maria » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CLXXX). La même information est également donnée par le premier prologue de la *Corónica*, qui mentionne en outre l'intervention de Gaspar Manent : « como quier que farto me pareçe que va seguro mi fecho, pues que por mandado de los señores diputados del reyno de Aragon, y tan a ruego mio y por los tan egregios magnificos y famosos doctores miçer Gonçalo garcia de sancta maria lugarteniente de justicia de aragon, y miçer Gaspar manente, fue ya tan reconoçida y tan bien esaminada toda esta escriptura, quanto mas que fue tan autorizada por el rey nuestro señor, que mando a los diputados que añadiessen en el salario que assignado me houieran que diessen algo mas, porque para segun que le agradaua, mucho mas se le mereçia de quanto ellos assignaran » (*Ibid.*, fol. 4<sup>v</sup>).

<sup>353</sup> Voir M. GÓMEZ URIEL, *op. cit.*, t. 1, p. 595 ; R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 217 ; M. D. CABRÉ MONTSERRAT, art. cit., p. 58 ; J. NAVARRO LATORRE, art. cit., p. 149.

<sup>354</sup> Je cite, par exemple, José Navarro Latorre : « asimismo Gonzalo de Santa María recibió la defensa y protección del arzobispo don Alonso, contra las persecuciones de las que fue objeto por parte del vizconde de Evol » (J. NAVARRO LATORRE, art. cit., p. 149).

<sup>355</sup> BNE, ms. 9571, olim Dd184, fol. 1-1<sup>v</sup>. La lettre est éditée dans *Colección de documentos...*, p. XIV-XV, n. I et M. SERRANO Y SANZ, « Cartas históricas... », p. 335-338. Pour plus d'informations sur la caractérisation de cette lettre, voir *supra* p. 45.



contra los susodichos malfechores e estouiendo para concluirse, mandó el dicho Arçobispo dar corona<sup>356</sup> a uno de los dichos malfechores llamado el Portugues segun que podra esto saber vuestra Alteza del Obispo Maestre Crespo el qual ministra aqui ordenes por el dicho Arçobispo ; de guisa Señor que no solamente de el que lo mandó mas ahun de los malfechores no se puede alcançar iustiçia de caso tan feo e prodicionalmente cometido, e los que deurian perseguir los malfechores e dar cartas subsidiarias para que en otros Reinos fuesen castigados embian Embaxadores para librarlos, e las coronas aprouechan para delictos passados ; cosa tan enorme e tan abominable que no se puede escriuir sino con mucha indignacion e infinitas lagrimas, veernos los que poco podemos e viuimos pacificamente ser vltraiados e apaleados como sclauos por personas potentes e los que debrian castigar tan graues casos pues tienen vezes de vuestra Alteza en este Reino, aquellos son los Aduogados para que libremente cometido el maleficio vaian los malfechores por las calles a grandissimo vilipendio de la iusticia<sup>357</sup>.

Micer Gonzalo, indigné, fustige ouvertement l'archevêque d'Aragon qui abuse de ses attributions – il est lieutenant général du royaume en l'absence du roi – et agit de manière inique en faisant libérer, en Navarre, les hommes du vicomte d'Évol, son demi-frère, et en assurant leur immunité<sup>358</sup>. L'autorité royale, dont il est alors le dépositaire, s'en trouve bafouée et les agissements criminels confortés. La condamnation du juriste, marqué dans sa chair et blessé dans son honneur, est sans appel et il est difficile de concevoir, qu'entre ces deux hommes, puisse exister une relation de confiance. L'interprétation des événements ne donne lieu, en tout état de cause, à aucune hésitation, et je ne m'explique pas le contre-sens effectué dans la lecture du document par les chercheurs mentionnés plus haut. Peut-être est-il le fruit d'une lecture hâtive guidée par l'idée préalable que Gonzalo était assesseur ou avocat de l'archevêque ? Or il est tout à fait possible qu'il s'agisse, là encore, d'une contre-vérité,

---

<sup>356</sup> La « corona » désigne la tonsure. En attribuant au malfaiteur la tonsure, l'archevêque le délivrait de la justice séculière.

<sup>357</sup> *Ibid.*, p. 335-336.

<sup>358</sup> Il n'est pas anodin de remarquer qu'Aldonza Iborra, amante du prince Ferdinand et mère d'Alphonse d'Aragon épousa ensuite le vicomte d'Évol, Francisco Galcerán de Castro Pinós y de Só. L'archevêque a sans nul doute agi en faveur de son demi-frère, Francisco de Castro Pinós de Só y Roig, qui hérita du vicomté d'Évol. J'ignore toutefois la date exacte à laquelle il succéda à son père. Cf. Francisco José MORALES ROCA, *Prelados, abades mitrados, dignidades capitulares y caballeros de las ordenes militares habilitados por el brazo eclesiástico en las Cortes del Principado de Cataluña : dinastias de Trastámara y de Austria, siglos XV y XVI (1410-1599)*, Madrid : Hidalguía, 1999, vol. 1, p. 43 et María José CASAUS BALLESTER, « Acumulación de posesiones y títulos nobiliarios de la casa de Híjar (Teruel), siglos XIII-XVII », *Anales de la Real Academia Matritense de Heráldica y Genealogía*, 8 (1), 2004, p. 213-250, p. 245. En face, Gonzalo assure la défense de Beatriz de Heredia – est-elle de la famille du gouverneur d'Aragon, Juan Hernández de Heredia ? – et de sa fille Maria Pérez Calvillo, épouse de Juan de Coloma. Ce dernier fut secrétaire de Jean II d'Aragon puis du roi Ferdinand et protonotaire de la reine Isabelle, qu'il accompagna durant la guerre de Grenade. Il mena les négociations avec Christophe Colomb et avec Charles VIII de France et accumula une grande fortune et de nombreuses propriétés et titres de noblesse (voir Emilio ALFARO LAPUERTA, *Fernando el Católico y la Hispanidad*, Zaragoza : Instituto cultural hispánico de Aragón, 1952, p. 37-50).

héritée d'une confusion terminologique entre les termes de gouverneur d'Aragon et de lieutenant général d'Aragon.

Le *Libro verde de Aragón* attribue en effet à Gonzalo García de Santa María la fonction d'assesseur du gouverneur, titre que j'ai effectivement retrouvé dans la documentation<sup>359</sup>. Robert Brian Tate en déduit qu'il est l'assesseur de l'archevêque Alonso<sup>360</sup>. Or ce dernier ne fut jamais gouverneur d'Aragon mais lieutenant général. Il faut dire que ces deux fonctions, auxquelles il convient d'adjoindre celle de vice-roi, ont été confondues à certaines périodes et connaissent une histoire terminologique complexe. À la fin du xv<sup>e</sup> siècle, les charges de gouverneur et de lieutenant général sont toutefois bien distinctes. L'une est une instance permanente, tandis que l'autre prend effet en cas d'absence du roi<sup>361</sup>. Durant le règne de Ferdinand II, la présence effective du roi en Aragon étant anecdotique, il est certain que la lieutenance générale exercée par Alphonse d'Aragon était presque permanente, mais elle n'occultait en aucun cas l'activité, essentiellement judiciaire et itinérante, du gouverneur d'Aragon alors en fonction, Juan Hernández de Heredia, dont Gonzalo fut l'assesseur. Par conséquent, la déduction que tire Robert Brian Tate des propos du *Libro verde* est erronée<sup>362</sup>.

Bien avant Robert Brian Tate, Vicencio Blasco de Lanuza et à sa suite Nicolás Antonio et Félix Latassa qualifièrent Micer Gonzalo d'« avocat » de Don Alonso<sup>363</sup>. Le juriste plaïda-t-il – ne serait-ce qu'une fois – pour l'archevêque ou cette affirmation est-elle le fruit de la même confusion ? En effet, l'assesseur du gouverneur était également appelé « abogado/advocatus »<sup>364</sup>. Le cumul des fonctions d'assesseur du gouverneur et d'avocat du lieutenant général était en tout cas possible, mais l'absence d'archives documentant la deuxième fonction la ramène au rang de simple hypothèse.

---

<sup>359</sup> Voir *supra* le chapitre VI.B. Les charges occupées par Micer Gonzalo (p. 88 et suivantes).

<sup>360</sup> « El *Libro verde* lo describe también como asesor o consejero del gobernador de Aragón, el Arzobispo Alfonso » (R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 217).

<sup>361</sup> Voir J. LALINDE ABADÍA, *op. cit.*, et E. SARASA SÁNCHEZ, « La Gobernación General... ».

<sup>362</sup> Une autre possibilité est que le titre de « gobernador » désigne les fonctions attribuées, dans le testament de Ferdinand II, à Alphonse d'Aragon après la mort du roi, dans l'attente de la venue de Charles de Habsbourg. Mais le titre serait nécessairement complété, il me semble, par l'adjectif « general ». Cette option me semble hautement improbable, d'autant plus que la documentation atteste de l'exercice par Gonzalo de la fonction d'assesseur du gouverneur d'Aragon.

<sup>363</sup> Vicencio BLASCO DE LANUZA, *Historias ecclesiasticas y seculares de Aragon*, Zaragoza : Juan de Lanaua y Quartanet, 1622, livre 5, chap. 44, p. 567 (« Aduogado del señor Arçobispo Don Alonso ») ; N. ANTONIO, *Bibliotheca Hispana Nova*, t. 1, p. 556 (« Vicente Blasco Lanuza lib. V, cap. 44 afirma que nuestro Gonzalo fue abogado y sabio jurista del arzobispo de Zaragoza ») ; M. GÓMEZ URIEL, *op. cit.*, t. 1, p. 595 (« Este abogado, de gran nombre, lo fue tambien del Arzobispo de Zaragoza D. Alonso de Aragon »).

<sup>364</sup> J. LALINDE ABADÍA, *La Gobernación general...*, p. 291. Rappelons par ailleurs que Blasco de Lanuza fut également à l'origine de l'information erronée concernant l'entrée du juriste chez les chartreux en 1510, ce qui ne fait pas de lui une source très fiable.

Toujours est-il qu'en décembre 1499 les rapports entre l'archevêque et le juriste n'étaient pas au beau fixe. Il ne s'agit peut-être que d'une rupture ponctuelle. Curieusement, en 1500, sortirent de l'atelier de Koch, Hutz et Appentegger des *Constitutiones Synodales Archiepiscopatus Cesaraugustani* éditées par Gonzalo García de Santa María qui pourraient être interprétées comme l'amorce d'une réconciliation. Nous ignorons par ailleurs si le roi Ferdinand intervint dans ce conflit personnel<sup>365</sup>. Quoiqu'il en soit, après 1500, plus aucun imprimé ne mentionne l'intervention du juriste. S'il paya peut-être à plus long terme les conséquences de la détérioration de ses relations avec le grand mécène archiepiscopal, il fut également victime du départ de Paul Hurus en 1499, en une conjonction de circonstances néfastes. Ces événements eurent probablement une influence sur la nature et l'intensité de son activité intellectuelle mais les contacts noués auprès du prélat et des réseaux des imprimeurs saragossains lui permirent, en tout cas, de continuer à assouvir sa passion de bibliophile, au point de disposer, à sa mort, d'une imposante bibliothèque, qui mérite une description détaillée<sup>366</sup>.

## D. La bibliothèque de Gonzalo García de Santa María

### 1. Une bibliothèque riche et organisée

C'est grâce au testament que Micer Gonzalo rédigea en 1519 que la composition de cette bibliothèque est connue. En effet, celui-ci prend essentiellement la forme d'un inventaire sélectif de livres dont je propose ici la liste (voir Figure 15), avant d'en offrir un commentaire ordonné<sup>367</sup>.

---

<sup>365</sup> À vrai dire, nous ne savons même pas si l'affaire fut portée à sa connaissance car il n'est pas certain que Gonzalo envoya au roi la lettre qu'il rédigea. Cf. p. 45.

<sup>366</sup> « La más importante biblioteca que haya reunido un intelectual en el siglo XV », selon Jorge Manuel Alaya (J. M. AYALA MARTÍNEZ, *op. cit.*, 2001, p. 190).

<sup>367</sup> Il est recensé dans María Isabel HERNÁNDEZ GONZÁLEZ, « Suma de inventarios de bibliotecas del siglo XVI (1501-1560) », in : María Luisa LÓPEZ-VIDRIERO, *et al.* (éds.), *Coleccionismo y bibliotecas (siglos XV-XVIII)*, Salamanca : Universidad de Salamanca/ Patrimonio Nacional/ Sociedad Española de Historia del Libro, 1998, p. 375-446, p. 388. Micer Gonzalo ne cite ici probablement que les livres ayant le plus de valeur.

### **Figure 15 : LISTE DES OUVRAGES MENTIONNES DANS LE TESTAMENT DE MICER GONZALO**

Je reprends l'ordre d'apparition des titres dans le testament, à l'exception des lettres de Pedro Tolón. Je cite l'édition de Manuel Serrano y Sanz<sup>368</sup> et en respecte strictement la transcription (italiques comprises).

#### **Manuscrits de valeur**

- los testuales del *Cuerpo del Drecho Civil* que son V<sup>o</sup>, que costaron más de CC florines [en pergamino, muy corregidos].
- II *Bartulos* uno sobre el *Codigo*, y otro sobre la segunda parte del *Digesto Nuevo* [en pergamino, muy corregidos].
- una *Biblia* en pergaminos muy delgados, y de muy buena letra de mano, que costo L florines de oro.
- *Laertio*, *De vitis Philosophorum*, de mano, de letra antigua italiana, que no fue fecho por XXX ducados.
- *Epistolas de Tulio, familiares y De Oratore ad Quintum fratrem*, y la *Rhetorica ad Herennium*, que costaron más de XV florines.
- *Orationes de Tulio*, en pergamino, y la *Topica y Partitiones* tambien, que costaron más de X florines.
- el *Eneidos* de Vergilio, en pergamino, que costo C sueldos.
- *Trogo Pompeo*, de mano y en pergamino.
- Otros libros de mano y en pergamino, los quales no pongo aqui por evitar trabajo.

#### **Livres possédés en double ou en triple**

- *Eneidos* de *Vergilio*, que tengo tres volumes dellos; el uno de pergamino [*cf. supra*]; el otro de paper en forma luenga, scriptos de mano; el tercero, de emprenta, donde estan todas las obras de *Vergilio*.
- dos volumes de *Epistolas* de *Tulio*; unas en pergamino [*cf. supra*]; otras en paper, de mano.
- dos volumes de obras de Lorenço de Valla, en paper, de mano.
- dos *Juvenales*: uno en pergamino, otro en paper, de mano.
- dos volumes de *Epistolas* de Sant Hieronymo : unas de emprenta y otras de mano.

#### **Autres**

- cartas de latin de Pedro Tolon [...], mi buen amigo, y otras scripturas muchas de otros singulares hombres.
- los *Bartulos* [...] en VIII piezas con II de pergamino [*cf. supra*].
- los Baldos, que son de paper, y de ellos hai de mano, y de ellos de emprenta, y son XI o XII.
- Paulos de Castro.
- Conseios.
- libros [...] de Leyes, Canones, Theologia, Sagrada Scritura, Philosophia moral, Arte oratoria, Historia, Gramatica, Poesia, Arithmetica, Geometria, Vocabulistas, etc.
- libros de negociation o mercaderia que tractaua mi padre, [libros] de soldades.

<sup>368</sup> M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... ».

Le testateur apparaît comme un grand bibliophile. Micer Gonzalo avertit le lecteur : « Y no se marauille alguno que tanta diligencia pongo en mis libros, porque segun mi affection, más valen que todo el resto de mi mueble »<sup>369</sup>. Outre l'inestimable valeur intellectuelle de la collection, le juriste en évalue la valeur vénale à environ cinq mille sous<sup>370</sup>. Il indique d'ailleurs à plusieurs reprises le coût de nombreux ouvrages, en plus de la valeur globale estimée, espérant probablement que, dans l'hypothèse où ses livres seraient vendus, ils le soient au prix adéquat. Le soin qu'il porte à choisir les légataires de ses ouvrages et les instructions qu'il donne sur le destin des livres après sa mort démontrent l'attachement profond du juriste à sa bibliothèque ainsi que sa minutie :

Item, otros libros de mano y en pergamino, los quales no pongo aqui por evitar trabajo; los quales todos quiero que los tenga la dicha mi mujer y conserue en caxas por inventario, y conserue para mi nieto Hypolito, fijo de mi hijo Gonçalo, y que los reconosca para adobar, si estan mal ligados; y no quiero que los presten a persona del mundo, sin prenda que valga dos tanto que el libro que prestara la dicha mi mujer, y no quiero que en aquellos, aunque haya alguno de romance, tenga que ver Gonçalo mi fijo, porque segun la poca deuotion que tiene a letras, ni a letrados, y segun presta y malmete lo suyo, en III meses no ternia uno; y si el dicho Hypolito no quisiesse ser letrado, sean para otro fijo legitimo del dicho mi fijo, aunque de ello yo no tengo sperança; y no hoviendolo, ni queriendo ser alguno letrado, que los dichos libros sean de la dicha mi mujer para que se pueda socorrer, que segun son muchos y de diuersas facultades, si se vendian juntos creo que ahun valdrian hoi mas de V.m sueldos, porque hai libros peregrinos con los quales, dando en buenas manos, se podria fazer uno mucha honra, porque tengo los más de ellos muy estudiados y corregidos<sup>371</sup>.[...] Item, lexo a la dicha mi mujer unas cartas de latin que estan en los canexones del tablero de mi studio, de micer Pedro Tolon, que Dios perdone, mi buen amigo, y otras scripturas muchas de otros singulares hombres, y todas aquellas le ruego que conserue para el dicho mi nieto Hypolito [...]. E porque yo tengo algunos libros duplicados [...] tome mi mujer lo mejor de lo dublado, y guárdelo para el suso dicho mi nieto Hypolito ; [...] y porque más sin fatiga lo pueda fazer, haya algun letrado amigo, y pusiendolo en el estudio uno y otro vera quales libros se han de poner en una caxa, y quales en otra<sup>372</sup>.

Transparaît de ce texte la contrariété que supposa vraisemblablement pour Micer Gonzalo le désintérêt de son fils pour les lettres<sup>373</sup> et les espoirs mesurés qu'il plaçait dans son petit-fils

---

<sup>369</sup> *Ibid.*, p. 474.

<sup>370</sup> *Ibid.*, p. 473. À titre de comparaison, en 1521, celui que l'on suppose être le fils du juriste et sa femme, propriétaires, louent à une veuve une maison dans le quartier de Saint-Paul contre un loyer annuel de 320 sous (APZ, Notario Juan Arruego, Loguero, 7-10-1521, fol. 608-609).

<sup>371</sup> Micer Gonzalo semble sous-entendre ici que ses annotations personnelles confèrent une valeur ajoutée aux livres rares.

<sup>372</sup> M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... », p. 473-475.

<sup>373</sup> Il réserve à celui-ci les livres de commerce hérités de son père marchand : « Item por quanto he fecho mencion de libros que los dexo todos a mi mujer para que los conserue para mi nieto Hypolito, quiero que se

pour reprendre le flambeau. Réaliste, le juriste envisage toutefois la vente de sa collection, préférablement en bloc, pour une meilleure estimation des ouvrages mais sans doute aussi pour éviter la dispersion d'un ensemble constitué à grand-peine.

Le testament cite les titres de nombreux ouvrages mais en indique également la disposition matérielle, dans la maison de Gonzalo. Document précieux pour une approche historique de la bibliothéconomie, le texte donne un exemple de l'organisation et du rangement d'une bibliothèque privée au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Celle-ci était tout d'abord divisée en deux pièces, le *Studio mayor* et le *Studio pequeño*. Le *Studio mayor* renfermait les ouvrages de « Derecho, Leyes y Canones » tandis que le *Studio pequeño* était le réceptacle des livres d'« Arte oratoria, Philosophia moral, Theologia (Sagrada Scriptura) y Historia ». Par terre, des « arcas », « caxas » et « caxones » contenaient également des ouvrages appartenant à ces catégories, ainsi que des volumes de poésie. D'autres catégories sont citées – « Gramatica, Arithmetica, Geometria, Vocabulistas » – mais elles ne sont pas localisées dans l'espace. Il y avait manifestement une division utilitariste des ouvrages : dans la grande pièce, se trouvaient les livres les plus employés pour l'activité de juriste et correspondant à la spécialisation universitaire de Gonzalo ; dans le petit cabinet, les ouvrages relatifs aux principales disciplines de l'éducation humaniste, art oratoire en tête<sup>374</sup>. On remarquera, en outre, l'existence d'une section « Vocabulistas », équivalent à notre subdivision « Dictionnaires ». Les livres moins fondamentaux devaient être conservés dans les coffres et caisses et, dans les tiroirs, la correspondance et les notes éparses. Dans la grande étude, lieu principal de l'activité du juriste, les livres étaient placés sur des étagères à portée de main depuis le bureau et classés alphabétiquement selon leur désignation d'usage<sup>375</sup>. La disparité des supports – il était fréquent qu'une même œuvre fût constituée de certains volumes manuscrits, sur parchemin ou papier, et d'autres volumes imprimés – n'entravait en rien l'ergonomie et l'ordre qui régissaient l'espace professionnel, tandis qu'une plus grande

---

entienda de los libros de qualquiere scientia, y no de los libros de negociation o mercaderia que tractaua mi padre, ni de soldades, de los quales hai mios tambien algunos; antes aquellos quiero que se den a mi heredero [Gonzalo] para que se aproveche de ellos en lo que de compras de heredades, etc » (*Ibid.*, p. 476).

<sup>374</sup> Quant à la poésie, citée plus haut, elle faisait également partie des fondements de l'érudition. Perrine Galand-Hallyn rappelle qu'entre 1476 et 1478, l'Italien Filippo Beroaldo, de passage à l'université de Paris, commentait Lucain et vantait dans sa leçon d'ouverture, l'importance de la poésie dans une éducation humaniste. Cf. Perrine GALAND-HALLYN, *Un professeur poète humaniste : Joannes Vaccaeus. La Sylve parisienne (1522)*, collab. Georges André BERGERE, Genève : Droz, 2002, p. xlviii.

<sup>375</sup> Ils sont classés par lettre initiale puis, au sein de chaque lettre, l'ordre alphabétique ne semble pas strictement respecté : « tengo en el studio por orden mis libros, que todos los Bartulos estan a una parte en VIII piezas con II de pergamino, y estan en la paret a mano ezquierda donde yo estoi assentado [...] y despues alli en aquella misma tabla comiençan los Baldos [...] y se siguen despues de los Bartulos en aquella misma tabla, con la tabla

souplesse caractérisait le petit cabinet, où les livres étaient parfois entreposés par terre. C'est essentiellement dans cet espace, que l'on imagine volontiers foisonnant et chaleureux, que Micer Gonzalo compléta et amplifia sa vaste érudition. Détaillons-en le contenu.

## 2. Les lectures de Micer Gonzalo : commentaire ordonné

Dans la grande étude, Micer Gonzalo avait entreposé les ouvrages juridiques, à usage « professionnel » et ayant servi à sa formation de juriste. La liste commence par un ouvrage de base : le *Corpus Iuris Civilis*, la plus importante compilation de droit romain de l'histoire, qui fut composée entre 529 et 534 sur la demande de l'empereur Justinien et sous la direction du juriste Tribonien. Logiquement, Micer Gonzalo détenait aussi les écrits des grands commentateurs médiévaux italiens de cette œuvre, les prolixes post-glossateurs du XIV<sup>e</sup> siècle Bartole de Sassoferrato, Balde de Ubaldis<sup>376</sup> et Paul de Castro. Les thèses de ces juristes connurent dans la péninsule ibérique, comme dans toute l'Europe, une diffusion extraordinaire et firent encore l'objet de débats théoriques et de controverses autour de cas pratiques au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>377</sup>. Bien que critiqué au XV<sup>e</sup> siècle par les représentants de l'humanisme juridique, qui prônèrent l'abandon des gloses, Bartole, en particulier, eut une profonde influence sur les mentalités du *Quattrocento*. J'en veux pour preuve sa conception de la noblesse, résumée par Vincenzo Piano-Mortari et annonciatrice des valeurs défendues par les humanistes de la Renaissance :

Chez Bartolo, l'idée d'une nobilitas, d'une dignitas nécessaire à une charge publique reposait sur le talent ou la culture. A son époque, les *domini legum doctores* faisaient déjà partie du corps de la *militia inermis*, digne d'être placée tout en haut de l'échelle sociale comme seule la *militia armata* l'avait été jadis. Or, Bartolo ouvrit la voie, une ligne de pensée qui chez les juristes ne cessa d'être suivie. Voilà pourquoi Luca de Penne a placé dans le savoir le critère de la noblesse individuelle [...]. Ainsi valeurs

---

o fagistor que está detras del studio [...]. Despues hai Paulo de Castro consecutiamente y Conseios » (M. SERRANO Y SANZ, « Testamento de Gonzalo... », p. 476).

<sup>376</sup> Certains volumes de Balde sont des imprimés.

<sup>377</sup> Même la production littéraire est marquée de leur empreinte. Voir Faustino MARTÍNEZ MARTÍNEZ, « El Derecho Común en la obra de Lope de Vega : unos breves apuntamientos », in : Nuria GONZÁLEZ MARTÍN (coord.), *Estudios jurídicos en homenaje a Marta Morineau. Tomo I. Derecho romano. Historia del derecho*, México : UNAM, 2006, p. 381-396. D'ailleurs, le juriste Bartole fut à ce point célèbre que son nom fut fréquemment utilisé dans le théâtre européen pour désigner le personnage de l'avocat. Bartolomé Clavero rappelle l'adage : « nullus bonus iurista nisi sit bartolista » [nul n'est bon juriste s'il n'est bartoliste] (Bartolomé CLAVERO, *Historia del Derecho : Derecho Común*, Salamanca : Universidad de Salamanca, 1994, p. 27).

anciennes et valeurs nouvelles préparèrent une fusion possible entre noblesse ancienne et noblesse nouvelle<sup>378</sup>.

Il rédigea par ailleurs des commentaires célèbres sur l'articulation entre *jus commune* et *jura propria* et sur la légitimité de la résistance à la tyrannie<sup>379</sup>. Gonzalo fut probablement fortement pénétré des idées bartolistes, qui n'avaient rien perdu de leur acuité aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles<sup>380</sup>. Autres textes éminents pratiques en possession de Micer Gonzalo : les *Conseios*. Je ne pense pas que, sous cette désignation, Gonzalo se référât aux *Consilia* de Bartole ; je crois qu'il s'agit en réalité d'une section de la bibliothèque ou d'une compilation composée d'avis juridiques divers que les juristes étaient amenés à consulter lorsque l'on sollicitait leur opinion sur un point précis. Il faudrait en quelque sorte comparer ceci à des recueils de jurisprudence<sup>381</sup>. Ici s'arrête la liste des ouvrages juridiques, dont seul est cité un échantillon restreint que Gonzalo a sélectionné dans les premières étagères de la collection<sup>382</sup>. Les ouvrages de la grande étude ne constituent pas le gros de la description.

C'est le petit cabinet qui offre l'inventaire le plus fourni. Gonzalo passe toutefois rapidement sur les textes sacrés et des pères de l'Église. Seuls une bible en parchemin et deux exemplaires de la *Correspondance* de Saint Jérôme – l'un manuscrit, l'autre en parchemin – sont cités. La plupart des titres mentionnés sont des travaux de philosophes, historiens, rhéteurs et poètes classiques. Quantitativement, c'est sans surprise que Virgile et Cicéron l'emportent. De Virgile, Micer Gonzalo détenait en effet les œuvres complètes imprimées. Il s'agissait probablement de la première édition de celles-ci réalisée en Espagne par les soins de

---

<sup>378</sup> Vincenzo PIANO-MORTARI, « Problèmes des États de la Renaissance », in : André STEGMAN (éd.), *Pouvoirs et institutions en Europe au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris : Vrin, 1987, p. 7-13, p. 12.

<sup>379</sup> Sur les rapports entre hégémonie impériale et *potestates* locales chez Bartolo, voir Marcel DAVID, « Le contenu de l'hégémonie impériale dans le doctrine de Bartole », in : Danilo SEGOLONI (dir.), *Bartolo da Sassoferrato : studi e documenti per il VI centenario*, Milano : Giuffrè, 1962, vol. 2, p. 199-216. Sur la résistance à la tyrannie, cf. Diego QUAGLIONI, *Politica e diritto ne trecento italiano. Il « De tyranno » di Bartolo de Sassoferrato (1314-1357)*, Firenze : Leo S. Olschki, 1983 et José Manuel NIETO SORIA, « La parole : un instrument de la lutte politique dans la Castille de la fin du Moyen Âge », *Revue historique*, 632, 2004, p. 707-725, p. 713.

<sup>380</sup> Ainsi les idées de Bartole furent-elles débattues lors de la préparation des *Leyes* de Toro.

<sup>381</sup> Plusieurs ouvrages décrivent la pratique des avis juridiques et les compilations à disposition des juristes à la fin du Moyen Âge et au début des temps modernes : Guido KISCH, *Consilia. Eine Bibliographie der juristischen Konsiliensammlungen*, Basel, Stuttgart : Helbing und Lichtenhahn, 1970 ; Mario ASCHERI, *I consilia dei giuristi medievali : per un repertorio-incipitario computerizzato*, Siena : Edizioni Il Leccio, 1982 ; Ulrich FALK, *Consilia. Studien zur Praxis der Rechtsgutachten in der frühen Neuzeit*, Frankfurt am Main : Vittorio Klostermann, 2006.

<sup>382</sup> À côté de ces classiques génériques, Gonzalo devait probablement posséder les classiques du droit proprement hispanique et aragonais : *Liber Iudicorum*, *Partidas* ou encore *Fors* aragonais, dont Gonzalo réalisa une édition en 1494.



Juan Sobrarias et imprimée par Georg Koch en 1513<sup>383</sup>. Gonzalo possédait par ailleurs deux versions manuscrites de l'*Énéide* qu'il conserva malgré l'acquisition de l'imprimé. Quant aux œuvres de Cicéron, figurent les *Lettres familières* – en deux exemplaires manuscrits –, les *Discours* et plusieurs traités de rhétorique (le premier livre du *De l'orateur*, les *Topiques* et le *Dialogue sur les partitions oratoires*). La *Rhétorique à Herennius* apparaît également sur la liste. Sont mentionnées en outre une traduction en latin des *Vies des philosophes* du doxographe grec Diogène Laërce et une œuvre de Trogue Pompée – l'historien du I<sup>er</sup> siècle originaire de Narbonnaise – probablement l'*Histoire philippique*, son œuvre principale. N'est pas non plus cité le titre de l'œuvre de Juvénal que Micer Gonzalo possédait en deux exemplaires manuscrits, mais tout porte à croire qu'il s'agissait des *Satires*. À cette collection de classiques venaient s'ajouter deux volumes répétés d'œuvres de Laurent Valla, le grand humaniste italien qui entra au service d'Alphonse V d'Aragon dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Parmi ces œuvres se trouvaient sans nul doute les *Elegantiae linguae latinae*, étant donné leur succès au cours des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles – elles connurent plus de soixante rééditions avant 1537 – et l'influence directe des thèses qu'y exposa Valla sur le prologue aux *Vidas de los sanctos religiosos* rédigé par Micer Gonzalo<sup>384</sup>.

Enfin, le juriste dit posséder « en los canexones del tablero de [su] studio » des lettres en latin de Pedro Tolón, aumônier des archevêques de Saragosse Jean et Alphonse d'Aragon, mort en 1489, ainsi que « otras scripturas muchas de otros singulares hombres ». Sans nul doute, la relation entre ces deux érudits fut intime, puisque Gonzalo l'appelle « mi buen amigo » et qu'à la mort de Tolón, une partie de ses livres furent entre les mains du juriste<sup>385</sup>. La bibliothèque de Pedro Tolón fut également une des bibliothèques privées aragonaises les plus importantes du XV<sup>e</sup> siècle aux côtés de celle de Micer Gonzalo<sup>386</sup>. De fait, la comparaison des deux collections est rendue possible par la conservation de deux documents notariaux, outre le testament de Gonzalo : il s'agit d'un inventaire réalisé à la mort de l'aumônier et d'une liste de livres extraits de sa bibliothèque et remis au marchand Leonardo Ferrer après le

---

<sup>383</sup> F. LATASSA Y ORTÍN, *Biblioteca nueva de los escritores aragoneses que florecieron desde el año de 1500 hasta 1599*, Pamplona : Joaquin de Domingo, 1798, vol. 1, p. 62-63.

<sup>384</sup> Le lien entre les deux textes a été mis en évidence par Eugenio Asensio et commenté plus haut. Voir p. 96 et suivantes.

<sup>385</sup> Cette information provient d'un document de l'APZ reproduit par Miguel Ángel Pallarés : « 1489, noviembre 12, Zaragoza. El procurador del mercader Leonardo Ferrer y de su mujer Magdalena Tolón, vecinos de Alcañiz (actual provincia de Teruel), reconoce haber recibido ciertos libros que pertenecían al finado Pedro Tolón, de manos de Gonzalo García de Santa María [...] » (M. Á. PALLARÉS JIMÉNEZ, *La imprenta de los incunables...*, doc. 224, p. 690-691).

<sup>386</sup> R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 219.

décès<sup>387</sup>. Parmi les livres qui sont cités dans l'inventaire et qui ne figurent pas dans la liste des livres remis au marchand, trois titres correspondent à des ouvrages détenus en double par Gonzalo García de Santa María. Les types de support – papier ou parchemin – correspondent. Il s'agit des *Lettres familières* de Cicéron, du Juvénal et des *Elegantiae* de Valla. Il est donc possible que le juriste ait hérité, entre autres, de ces ouvrages<sup>388</sup>. Au-delà de ces transferts directs, il est évident que les collections des deux lettrés avaient une composition très similaire. La grande majorité des ouvrages de la bibliothèque de Tolón étaient aussi des classiques latins et grecs<sup>389</sup> en tous genres (Aristote, Platon, Démosthène, Euclide, Cicéron, Sénèque, Florus, Salluste, Pline, Tite-Live, Lucain, Plaute, Ovide, Juvénal, Virgile<sup>390</sup>) auxquels venaient s'ajouter les humanistes italiens (Laurent Valla, Bartolomeo Facio, Nicolas Perotti) et la figure incontournable de la philosophie médiévale catalane, Ramon Llull.

### 3. Pistes d'interprétation

Bien sûr, l'inventaire de la bibliothèque de Pedro Tolón donne une vision bien plus complète du contenu de celle-ci que la description par touches éparses que Gonzalo fait de la sienne<sup>391</sup>. La liste établie par Gonzalo est le fruit d'une sélection. Livres les plus coûteux, les plus aimés, les plus recherchés ou fondamentaux de l'érudition de l'époque, tels peuvent être les critères ayant présidé à ce choix. Conformément à l'épithète que Gonzalo souhaitait voir apposée sur son tombeau, les ouvrages retenus, exclusivement en langue latine, confirment son statut de spécialiste des lettres latines. L'inventaire de la bibliothèque de l'aumônier Tolón renvoie, d'ailleurs, une image similaire – quoiqu'un ou deux livres en langue

---

<sup>387</sup> L'inventaire (protocole de Martín Zaida) comporte trente-huit références et a été reproduit dans M. SERRANO Y SANZ, « Inventarios aragoneses de los siglos XIV y XV », *Boletín de la Real Academia Española*, 2, 1915, p. 85-97, 219-224, 341-352, 548-559, 707-711, p. 86. La liste publiée dans ce dernier document est plus précise et moins fautive que celle que Manuel Serrano y Sanz fait figurer en note de bas de page dans son édition du testament de Micer Gonzalo (*Id.*, « Testamento de Gonzalo... », p. 474-475 n. 1. Le protocole recensant les ouvrages remis à Leonardo Ferrer a été édité par Miguel Ángel Pallarés Jiménez (voir *supra* note 385). Parmi ceux-ci, douze références reprennent des titres mentionnés dans l'inventaire ; quatorze sont des références nouvelles ou qui n'ont pas pu être identifiées clairement dans celui-ci.

<sup>388</sup> Le scénario le plus probable est que Pedro Tolón, dans son testament, chargeât Gonzalo de la gestion de sa bibliothèque après sa mort : il lui demanda de remettre certains livres aux personnes choisies et lui léga peut-être le reste de sa collection. Gonzalo sollicite lui aussi, dans son testament, l'aide d'un ami lettré pour mettre à disposition sa bibliothèque lorsqu'il serait mort : « y porque más sin fatiga lo pueda fazer, haya algun letrado amigo, y pusiendolo en el estudio uno y otro vera quales libros se han de poner en una caxa, y quales en otra » (*Ibid.*, p. 475).

<sup>389</sup> Les classiques grecs sont détenus en version latine.

<sup>390</sup> La présence de Virgile est bien plus prégnante dans la bibliothèque de Gonzalo, ce qui montre combien le travail de Sobrarias, après 1489, permit une grande diffusion de l'œuvre du poète latin dans les bibliothèques humanistes.

<sup>391</sup> En ajoutant les références citées dans les deux protocoles notariaux qui concernent la bibliothèque de Pedro Tolón, on arrive à une cinquantaine de titres.

vernaculaire, en l'occurrence en catalan, y figurent<sup>392</sup> – preuve que l'érudition humaniste se concevait avant tout comme latine.

Parmi toutes les références antiques citées dans le testament du juriste, la place des ouvrages historiques est très limitée : Gonzalo ne mentionne guère que Trogue Pompée. Ainsi, Salluste, dont l'influence prépondérante dans la rédaction de la *Joannis II vita* a été démontrée par Robert Brian Tate, n'apparaît point. Le caractère partiel de la liste contenue dans le testament ne permet donc nullement d'embrasser les modèles historiographiques antiques de Micer Gonzalo. En revanche, la bibliothèque de Pedro Tolón complète le panorama des historiens latins lus à l'époque et dont Gonzalo put facilement consulter les œuvres chez son ami, si celles-ci n'étaient pas déjà en sa possession. L'influence de ces modèles devra être évaluée dans l'analyse du style des *RARG*, de sa composition et de la vision de l'histoire et de la tâche de l'historien qui en émanent. Quant aux sources directes des écrits historiographiques de Gonzalo, aucune des deux bibliothèques ne mentionne de chronique médiévale<sup>393</sup>. L'inventaire n'apporte donc, de ce point de vue, aucun indice. Plus que des pistes historiographiques concrètes, celui-ci pointe surtout un fonds culturel antique, partagé par d'autres érudits humanistes<sup>394</sup>. Son empreinte pourra en particulier être cherchée dans les citations implicites et les réminiscences qui parsèment la prose historique du juriste.

Pour conclure ce commentaire de l'inventaire partiel de la bibliothèque de Gonzalo, je soulignerai avec Ángel Ibisate Lozares<sup>395</sup> que le juriste ne fit dans son testament aucune référence à ses propres travaux. J'ignore quelle interprétation donner à ce constat : ne les jugeait-il pas dignes de figurer dans une telle liste<sup>396</sup> ? Était-il normal qu'un testateur ne fasse nullement mention du devenir de ses propres écrits, bien qu'il soit préoccupé d'assurer sa mémoire posthume par une grandiloquente épitaphe ? Ce testament ne fut donc d'aucune utilité aux bibliographes qui cherchèrent à reconstituer l'œuvre de Gonzalo. Il leur fallut dépouiller les répertoires anciens et les catalogues bibliographiques pour mettre à jour une liste, aujourd'hui encore hypothétique, d'ouvrages attribuables au juriste. Voici le résultat de cette enquête.

---

<sup>392</sup> Il s'agit d'un ouvrage de Francèsc Eiximinis (probablement *De les dones* ou *Lo crestià*) et peut-être de l'*Art menor* de Ramon Llull.

<sup>393</sup> À l'exception peut-être de l'œuvre de Bartolomeo Facio citée dans l'inventaire de la collection de Tolón. On connaît seulement son incipit : « De hominis externa ... ».

<sup>394</sup> Vagad cite par exemple abondamment les auteurs latins. Sophie Hirel émet l'hypothèse que Vagad aurait emprunté des ouvrages à Gonzalo. J'ajoute qu'il aurait également pu les emprunter à Pedro Tolón.

<sup>395</sup> Á. IBISATE LOZARES, art. cit., p. 419.

<sup>396</sup> L'hypothèse est probable du moins pour les traductions vernaculaires.

## E. Les œuvres de Gonzalo García de Santa María

L'écrit de référence sur le sujet est l'article de Julián Martín Abad<sup>397</sup>, qui a réalisé une synthèse des bibliographies existantes, complété le recensement des exemplaires et corrigé certaines datations. Je reprends ici son travail, en y incorporant des actualisations tirées de la base de données *Incunabula*<sup>398</sup> et d'autres remarques ponctuelles.

### 1. Le traducteur

De toute la production écrite connue de Gonzalo García de Santa María, ce sont les traductions qui sont les plus abondantes. S'échelonnant entre 1485 et 1494, elles sont le fruit, avec les travaux d'édition littéraire que j'évoquerai en suivant, d'une intense collaboration entre le juriste aragonais et l'imprimeur allemand Paul Hurus, et participent d'un projet commercial de diffusion d'œuvres latines, pour la plupart en castillan<sup>399</sup>. Il s'agit essentiellement de traductions de titres à succès, bien que l'imprimeur ait pris quelques paris plus risqués.

Le premier ouvrage que Micer Gonzalo traduisit et qui fut imprimé par Hurus fut, en vertu des informations connues à ce jour, les *Postilla super epistolas et evangelia* de Guillaume de Paris (1437)<sup>400</sup>, sous le titre suivant : *Evangelios e epístolas con sus exposiciones en romance*. Il s'agissait d'un recueil de sermons originellement destiné au clergé. C'était un beau succès d'imprimerie : en 1908, Isak Collijn et Erik Staaff, affirmaient que dans les cinquante ans qui suivirent la découverte de Gutenberg, parurent plus d'une centaine d'éditions en latin et en langues vernaculaires de cette œuvre<sup>401</sup>. Aujourd'hui la base de données *Incunabula* ne recense pas moins de cent onze entrées pour la version latine de cette œuvre, jusqu'en 1500. De l'édition en *romance* de Gonzalo García de Santa María n'est pas conservée l'édition princeps, supposément imprimée dans l'atelier de Paul Hurus à

---

<sup>397</sup> J. MARTÍN ABAD, « Gonzalo García... ».

<sup>398</sup> BRITISH LIBRARY, *Incunabula Short Title Catalogue*, London, disponible en ligne : <http://www.bl.uk/catalogues/istc/index.html> [réf. du 06/02/2011].

<sup>399</sup> M. Á. PALLARÉS JIMÉNEZ, *La imprenta de los incunables...*, chapitre « La traducción como forma de ampliar el mercado editorial », p. 213 et suivantes. Sur le caractère nettement castillan, mais teinté d'aragonismes, de la langue écrite par Gonzalo García de Santa María dans ses traductions, cf. G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Evangelios e epistolas...*, chapitre « Observaciones sobre el lenguaje usado en el texto de Euangelios e epistolas », p. xlv et suivantes ; Tomás NAVARRO TOMÁS, « Gonzalo García de Santa María, Evangelios e Epistolas, ed. I. Collijn and E. Staaff (Leipzig, 1908) », *Bulletin de Dialectologie Romane*, I, 1909, p. 121-126 ; F. GONZALEZ OLLE, art. cit., p. 106.

<sup>400</sup> Isak Collijn et Erik Staaff éclaircissent les ambiguïtés autour de la figure de l'auteur du texte latin, un religieux dominicain ayant étudié à Paris (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Evangelios e epistolas...*, p. viii et ix).

<sup>401</sup> *Ibid.*, p. vii-viii.

Saragosse en 1485. Le seul exemplaire connu, conservé à la bibliothèque d'Uppsala, est une édition postérieure, réalisée à Salamanque en 1493<sup>402</sup>. Il existe également deux éditions portugaises réalisées à partir de la traduction de Gonzalo García par Rodrigo Alvares : une, lacunaire, de 1497<sup>403</sup> et une autre datée très approximativement par Frederick John Norton entre 1505 et 1516<sup>404</sup>. Cette deuxième édition comporte la traduction en portugais du prologue dédié au Justice d'Aragon, Juan de Lanuza, prologue qui ne figure pas dans l'édition salmantine de 1493<sup>405</sup>. Il est intéressant de remarquer que la reine Isabelle possédait un exemplaire des *Evangelios* de Gonzalo<sup>406</sup>.

La deuxième publication de Gonzalo est une traduction des *Vitae (sanctorum) Patrum* du Pseudo-Jérôme, que l'on retrouve, selon les références aux éditions successives, sous plusieurs titres : *Las vidas de los sanctos religiosos*, *Vidas de los santos religiosos de Egipto*, *Vida de los PP. heremitas* ou *Vida de los santos padres religiosos*. L'édition princeps est probablement celle de Saragosse, réalisée par Hurus entre 1486 et 1491<sup>407</sup> ; elle fut suivie de nombreuses rééditions jusqu'en 1529<sup>408</sup>. Malgré le succès de cette œuvre de son temps et l'intérêt actuel pour son prologue, remis sur le devant de la scène dans les années soixante par

---

<sup>402</sup> La seule édition moderne de ce texte est celle de Collijn et Staaff (*Ibid.*). Cet exemplaire est également reproduit en microfiche dans L. HELLINGA (dir.), *op. cit.*, Unit 31 - Sermons Part I, SM 18; Unit 55 - Iberian Printing Part II, SP 153.

<sup>403</sup> L'exemplaire unique de cette édition est conservé à la Biblioteca Nacional de Portugal. Il est également disponible en microfiche dans *Ibid.*, Unit 33 - Sermons Part III, SM 93. Cet exemplaire avait échappé à Julián Martín Abad.

<sup>404</sup> Frederick John NORTON, *A descriptive catalogue of printing in Spain and Portugal, 1501-1520*, Cambridge : University Press, 1978, p. 13. De cette édition, Julián Martín Abad ne recense qu'un exemplaire anciennement localisé dans la bibliothèque particulière de Francisco Van Zeller, à Lisbonne. Or un exemplaire – cet exemplaire ? – est actuellement détenu par la Houghton Library du Harvard College.

<sup>405</sup> Le prologue en portugais a été édité dans G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Evangelios e epistolas...*, p. xxxix-xli. L'œuvre dans son ensemble a été commentée par M. MORREALE, (« Los Evangelios y Epístolas de Gonzalo García de Santa María y las Biblias romanceadas de la Edad Media », *Archivo de Filología Aragonesa*, 10-11, 1958-1959, p. 277-289) qui a cherché à replacer la technique de traduction adoptée par Gonzalo dans l'histoire de la *Biblia romanceada*. Sur les rapports entre la traduction de Gonzalo et les *Epístolas y evangelios por todo el año* d'Ambrosio Montesino, voir María MATESANZ DEL BARRIO, « *Epístolas y Evangelios por todo el año*. Una errónea atribución de autoría », *Revista de filología románica*, 13, 1996, p. 215-230.

<sup>406</sup> M. I. HERNÁNDEZ GONZÁLEZ, art. cit., p. 379.

<sup>407</sup> Un exemplaire incomplet, ayant supposément appartenu à la reine Éléonore de Portugal, est conservé à l'Arquivo Distrital de Leiria. C'est le seul exemplaire conservé en Europe. Aux États-Unis, l'Hispanic Society of America à New York et la Library of Congress de Washington détiennent chacune un exemplaire. Seul celui de l'Hispanic Society contient le prologue.

<sup>408</sup> Un autre incunable est conservé à la Biblioteca del Seminario de Vitoria. Il s'agit d'une édition sévillane de 1493 (J. MARTÍN ABAD, « La Biblioteca del Seminario Diocesano de Vitoria: otro incunable desconocido », *Scriptorium Victoriense*, 39, 1992, p. 212-221). Des éditions postérieures réalisées à Saragosse, Séville, Valence ou Salamanque sont conservés divers autres exemplaires.

Eugenio Asensio à travers la question de la langue et du pouvoir<sup>409</sup>, l'œuvre n'a pas encore fait l'objet d'une édition moderne. Cette lacune devrait être prochainement comblée<sup>410</sup>.

C'est approximativement à la même période que Micer Gonzalo publie sa troisième œuvre, intitulée *Cordial de las quatro cosas postrimeras* et traduite à partir du traité eschatologique *Cordiale quattuor nouissimorum* de Denis le Chartreux, très populaire à la fin du Moyen Âge<sup>411</sup>. De la plus ancienne édition connue, parue à Saragosse chez Hurus en 1491, est conservé un seul exemplaire, à l'Escorial. Là encore, plusieurs éditions ultérieures, dont existent divers exemplaires, témoignent du succès de l'ouvrage. Un fac-similé de l'édition de 1494 a été réalisé en 2006<sup>412</sup>.

Ces trois traductions initiales constituent un ensemble cohérent : trois grands succès de la prose à caractère religieux (textes sacrés, hagiographie et *ars moriendi*) sont traduits et imprimés en castillan pour en permettre la vulgarisation et donner au lecteur l'accès à une forme de lecture et de méditation personnelle<sup>413</sup>. L'initiative vint sans doute de Paul Hurus, inspiré par les modes éditoriales suivies par ses voisins bien qu'à l'heure actuelle les conditions de publication de ces œuvres restent floues<sup>414</sup>.

L'apport de Gonzalo García de Santa María aux travaux édités dans l'atelier Hurus se concrétisa à la même époque (entre 1488 et 1491) par une autre publication : *La suplección de los modernos al blasón del mundo y a la crónica del Asia Mayor de los antiguos escriptores e históricos*. Il s'agit de la traduction d'un petit traité de géographie ethnique composé par le franciscain Grifon de Flandres (1405-1475), qui vécut de nombreuses années au Liban, parmi les maronites. Contrairement à une idée répandue, l'original de ce texte n'est pas l'*Itinerarium*

---

<sup>409</sup> E. ASENSIO, art. cit., p. 399-413. Dans le prologue, Gonzalo développe aussi un argumentaire topique pour se prévaloir d'éventuelles critiques sur la qualité de sa prose castillane. Plus généralement, il évoque l'impertinence et le caractère infondé de bien des médisances et se montre conscient du fait que la reconnaissance des vertus d'un auteur est bien souvent posthume.

<sup>410</sup> Ana Mateo Palacios, sous la direction de María Jesús Lacarra, prépare l'édition du manuscrit de la Hispanic Society of America.

<sup>411</sup> Ce texte est à rapprocher des traités d'*ars moriendi*. Voir Roger CHARTIER, « Les Arts de mourir », *Annales : économies, sociétés, civilisations*, 31, 1976, p. 51-75.

<sup>412</sup> L'édition est réalisée à partir de l'unique exemplaire conservé de cette édition, localisé à la BNE (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Cordial de las quatro cosas postrimeras*, facs. ed. Zaragoza, 1494, Valencia : Vicent García, 2006). L'édition de 1494 est également consultable en microfiche : L. HELLINGA (dir.), *op. cit.*, Unit 55 - Iberian Printing Part II, SP 126.

<sup>413</sup> L'objectif déclaré de Gonzalo dans le prologue aux *Evangelios e epistolas* est le suivant : que Juan de Lanuza, dédicataire de l'œuvre, puisse tirer plaisir et profit de la lecture personnelle de l'histoire sacrée, une fois traduite (« que retrahido en leer tomasees alguum prazer e proueyto », G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Evangelios e epistolas...*, p. xxxix). Sur l'évolution de la relation aux textes sacrés en Espagne à la Renaissance, voir Marcel BATAILLON, *Erasmus et l'Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris : Droz, 1937, p. 30-55.

<sup>414</sup> Une intervention du chapitre n'est toutefois pas à exclure. Peut-être Gonzalo participa-t-il, par ailleurs, au choix des textes.

*sive topographia Terrae Sanctae* – œuvre qui doit être attribuée au franciscain Alessandro Ariosto – mais le *Supplementum modernorum ad cosmographiam et chronographiam antiquorum super rebus Orientis* (ou *Supplementum Asiaticum*) ou peut-être sa version italienne<sup>415</sup>. La description géographique offerte embrasse l'Asie, le Proche-Orient et une partie de l'Afrique. L'objectif du traité est d'actualiser les connaissances (évolution des États, modifications onomastiques, caractérisation des peuples et de leurs religions) sur cette région<sup>416</sup>. L'esprit et la méthodologie critiques de son auteur lui valent d'être classé au rang des représentants de la « Renaissance scientifique »<sup>417</sup>. Toutefois l'œuvre ne connut qu'une faible diffusion. De fait, cette version espagnole imprimée autour de 1490 par Jean Hurus – le frère de Paul, ce dernier étant momentanément absent de Saragosse – est la seule édition connue de ce texte. Un seul exemplaire en est d'ailleurs conservé, incomplet, à la Biblioteca del Seminario de Vitoria<sup>418</sup>. Il est difficile de dire si c'est le cadre « exotique » de l'œuvre ou la modernité de l'approche de son auteur qui séduisit le traducteur ou l'imprimeur<sup>419</sup>. Rien ne permet de savoir non plus comment le manuscrit original parvint aux mains de Gonzalo ou des Hurus.

En 1493, Micer Gonzalo releva un nouveau défi en offrant une traduction castillane en vers des *Disticha moralia* du pseudo-Caton l'Ancien : *El Caton en latin y en romance*. Cette œuvre était un des grands classiques didactiques proposé aux étudiants, comme exercice de lecture latine, au Moyen Âge. Logiquement, ces distiques latins figurèrent au nombre des premières œuvres imprimées dans l'Occident médiéval. Peu à peu, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, des traductions virent également le jour. Gonzalo García de Santa María fut l'auteur de la première traduction castillane des *Distiques*, à la demande, dit-il, de Paul

---

<sup>415</sup> Ángel Ibisate Lozares avait démasqué l'erreur propagée dans la bibliographie avec des arguments convaincants mais il n'avait pas proposé d'alternative pour identifier un possible original (Á. IBISATE LOZARES, art. cit., p. 386-445). Patrick Gautier Dalché a ultérieurement localisé deux exemplaires du possible original : un manuscrit latin conservé à la Biblioteca Apostolica Vaticana (ms. barb. lat. 2056) et un manuscrit italien découvert à la Biblioteca Colombina de Séville (ms. 5-5-6). L'original de la traduction espagnole pourrait être le texte latin ou la version italienne (*Livret-annuaire / École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques*, 18, 2002-2003, « Rapport des conférences », p. 138).

<sup>416</sup> Grifon cherche par ailleurs à évaluer le soutien possible des populations locales à une entreprise de reconquête chrétienne de ses territoires.

<sup>417</sup> Benjamin DE TROEYER, « Gryphon », in : *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, Paris : Letouzey et Ané, 1988, p. 453-455, p. 455.

<sup>418</sup> Il n'en existe pas d'édition moderne.

<sup>419</sup> Parmi les œuvres imprimées dans les ateliers Hurus de Saragosse, seul un livre semble se rapprocher, par son propos oriental de la *Suplección* : le *Viaje a la Tierra Sancta*, traduit du texte latin de Bernhard von Beydenbach (*Itinerarium Terrae Sanctae*) par Martín Martínez de Ampíes. Il s'agit toutefois d'un récit de voyage plutôt que d'un traité de géographie. Ceci m'invite à émettre l'hypothèse suivante : c'est peut-être la coexistence de ces deux ouvrages dans la bibliographie des ateliers des Hurus qui a favorisé la confusion sur le texte originel de la *Suplección*.

Hurus<sup>420</sup>. Le pari d'Hurus et de Gonzalo trouva-t-il son lectorat ? Une seule édition de ce *Caton*, parue en 1493 environ<sup>421</sup>, est connue. Après 1500 et le départ d'Hurus, une nouvelle version des *Distiques*, composée par Martín de Caspe verrait le jour<sup>422</sup>.

Enfin, une dernière traduction datant de 1494 est attribuée par Nicolás Antonio et, à sa suite, par plusieurs bibliographes à Gonzalo García de Santa María<sup>423</sup>. Il s'agirait d'une version castillane d'un supputé traité de Saint Augustin intitulée *Tratado de las diez cuerdas de la vanidad del mundo*. Toutefois aucun exemplaire conservé ne permet de valider cette affirmation.

Tel est le riche bilan des traductions réalisées par Gonzalo et publiées dans l'atelier des Hurus. Ces ouvrages constituent des objets d'étude privilégiés pour décortiquer le *modus operandi* du traducteur-vulgarisateur à la fin du Moyen Âge. Leur intérêt réside également dans les prologues que Micer Gonzalo y insère et qui éclairent tantôt les conditions de production de chaque ouvrage, tantôt les préceptes qui ont présidé à la traduction. Ce point mérite d'ailleurs un bref développement et une mise en contexte succincte.

Dans la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle, Alonso Madrigal recensait deux manières de traduire : l'une mot à mot et l'autre par une sorte de paraphrase. Ainsi écrivait-il :

Dos son las maneras de trasladar : una es de palabra a palabra e llámase « interpretación »; otra es poniendo la sentencia sin seguir las palabras, la cual se faze comúnmente por más luengas palabras, e esta se llama « exposición » o « comento » o

---

<sup>420</sup> « A mi por cierto la natura me denego la gracia en el verso, e ahun que yo haya agora emprendido e atreuido me a fazer esta obrezilla en coplas, han sido causas. La primera por satisfacer a los ruegos de Paulo hurus de constancia Alleman [...] tam bien fue causa del fazer esta obrezilla, este estio mas cerca passado del año presente Mil.CCCC.XCIII. El qual fue aqui en Caragoça tan fuerte, e de caluras tan sin medida. Iuncto con la sospecha, e amenazas que teniamos dela peste muy claras, con algun effecto, que estouiendo muy retrahido e dando me a cosas de plazer, e apartado quasi de negocios, me puse a fazer la, e poner en arte mayor » (G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *El Caton en latin...*, facs. de 1997, fol. aii<sup>v</sup>). Gonzalo reprend ici un topique de l'humilité. La fin du fragment rappelle l'exorde de *La Celestina*, la lettre « El autor a un su amigo », dans laquelle Fernando de Rojas écrit : « Mayormente que, siendo jurista yo, aunque obra discreta, es agena de mi facultad, y quien lo supiese diría que no por recreación de mi principal estudio, del qual yo más me precio, como es la verdad, lo fiziesse, antes distraído de los derechos, en esta nueva labor me entremetiesse. Pero aunque no acierten, sería pago de mi osadía. Asimismo pensarían que no quinze días de unas vacaciones, mientras mis socios en sus tierras, en acabarlo me detoviesse, como es lo cierto; pero aun más tiempo y menos accepto » (Fernando de ROJAS, *La Celestina*, edición de Dorothy S. SEVERIN, Madrid: Cátedra 2000, , p. 70-71).

<sup>421</sup> Seuls deux exemplaires sont aujourd'hui connus : un à la BNE et l'autre à la National Library of Scotland à Édimbourg. Les deux éditions en fac-similé, tirées en 1964 et 1997, ont pour base l'exemplaire de la BNE (G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *El Caton en latin y en romance*, ed. facs. de Zaragoza, 1493-1494 por A. PEREZ GOMEZ, Cieza : La fonte que mana y corre, 1964 et G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *El Caton en latin...*, facs. de 1997).

<sup>422</sup> Voir A. PEREZ GOMEZ, *Versiones castellanas...* et V. INFANTES, art. cit.

<sup>423</sup> N. ANTONIO, *Bibliotheca Hispana Nova*, t. I, p. 556.



« glosa ». La primera es de más autoridad, la segunda es más clara para los menores ingenios<sup>424</sup>.

Madrigal, qui dénigrait ainsi subtilement l'« exposition » ou « glose », vue comme une sorte d'abaissement par la mise à portée d'un texte aux esprits les moins fins, au profit de l'« interprétation », traduction autorisée par son respect de la lettre du texte, se plaçait dans une perspective résolument opposée à celle de Gonzalo. En effet, si, selon Étienne Dobenesque, « il n'y a pas cinquante manières de traduire. Il y en a deux : [...] traduction "sourcière" ("source-oriented") ou traduction "cibliste" ("target-oriented") »<sup>425</sup>, Madrigal serait un représentant de la première école et Gonzalo García de Santa María de la seconde. Micer Gonzalo refuse clairement la traduction mot à mot :

Em o qual senhor nom quis siguir o erro de muytos que pallaura por pallaura trelladan. Porque o trelladar deue teer respeyto que sem mudar o siso donde tira em lingoagem que o poe soe bem, e aos que o leem precure prazer, mas os que escreuerom nam errarom em scripuendo segundo seu tempo, e porque as medidas, moedas, vistidos, arreos, e manjares, e cousas semelhantes eram de outra maneira das que oje teemos em custume : porque da lingoa latyna o mais proprio e certo que nos fica he o que mudar nam se pode de latym em lingoagem. Como arvores, fruytas, ventos e alimarias e aues, e outras taaes cousas. O que trellada segundo a terra e lingoa donde mora o ha de poer em maneira que se entenda e ao sentido pareça bem<sup>426</sup>.

Dans ses propos, plusieurs idées s'entrecroisent : d'une part Micer Gonzalo exclut la traduction littérale<sup>427</sup>, puisque, tout en respectant la pensée du texte-source, il recherche avant

---

<sup>424</sup> Cité dans C. ALVAR et J. M. LUCIA MEGIAS, *op. cit.*, p. 89.

<sup>425</sup> « Il n'y a pas cinquante manières de traduire. Il y en a deux. Depuis le temps qu'on nous le répète, c'est une chose qui semble entendue, et que les théoriciens contemporains ne peuvent que confirmer : une traduction, la traduction, a été, est, sera, "traduction de la lettre" ou "traduction ethnocentrique" (Berman), "formal" ou "dynamic" (Nida, "adequate" ou "acceptable" (Even-Zohar, Toury), "resistant" ou "transparent" (Venuti)... Depuis quelques années, cette opposition exclusive se donne volontiers à travers les notions de traduction "sourcière" ("source-oriented") ou traduction "cibliste" ("target-oriented"). "Sourciers" seraient ces traducteurs qui auraient à cœur de maintenir dans leur traduction la marque de la "langue-source". "Ciblistes" ceux qui seraient préoccupés avant tout d'une certaine forme de lisibilité de leur traduction, l'idéal de la traduction cibliste étant de donner l'illusion d'un texte directement écrit dans la "langue cible". [...] Et la didactique peut ici s'appuyer sur une "opposition fondamentale", et constituée comme une succession d'époques, d'écoles ou d'individus, alternativement plutôt sourciers ou plutôt ciblistes, depuis cette origine qu'incarne si bien Cicéron, par ailleurs premier cibliste, et théoricien du ciblisme. [...] Et, s'il y a ce choix à faire, sourcier ou cibliste, c'est que, malheureusement, tout ne passe pas : on est sourcier ou cibliste en fonction de ce qu'on choisit de faire passer d'abord de l'énoncé. Pour le sourcier, le signifiant, pour le cibliste, le signifié. Derrière le vernis néologique, il n'y a rien d'autre que la vieille distinction de la forme et du fond. », Étienne DOBENESQUE, « Pour une histoire du sujet de la traduction (et pourquoi la Renaissance) », *Doletiana, revista de traducció, literatura i arts*, 1, 2007, disponible en ligne : <http://webs2002.uab.es/doletiana/1Documents/1Dobenesque.pdf> [réf. du 11/07/2012], p. 1-2.

<sup>426</sup> Prologue de la traduction portugaise des *Evangelios e epistolas* (G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Evangelios e epistolas...*, p. xl).

<sup>427</sup> C'est à ce titre que Robert Brian Tate refuse de lui attribuer la traduction castillane de la *Joannis II vita*, qui est, en effet, très littérale. Voir p. 146.

tout l'intellection du texte final. Mais d'autre part, l'objectif du traducteur est, selon Gonzalo, de recréer un effet de plaisir sur le lecteur et de l'immerger dans un système de références lexicales coïncidant avec les temps présents. En d'autres termes, le traducteur, véritable re-créateur, doit faire revivre l'effet plaisant du texte en sachant transposer le discours et adapter son historicité. Le traducteur, sujet de la traduction, a donc une place fondamentale qui peut être explicitée en ces termes :

Mais à part, peut-être, les rédacteurs de dictionnaires bilingues, on ne traduit jamais que les énoncés d'une langue, pour la simple raison qu'on traduit toujours un discours, marqué par une historicité et une subjectivité qui font son caractère chaque fois absolument spécifique. Par quoi l'essentiel d'un discours, quand il est le lieu de l'invention d'une historicité, et d'une subjectivation maximale, n'est pas tant dans ce qu'il dit que dans ce qu'il fait. Traduire ce qu'un discours fait, et qui est le fait d'un sujet, suppose le travail d'un sujet de la traduction. Et il y a ce travail quand la traduction réinvente, dans son temps et dans sa langue propre, l'agir du texte traduit. Ce qu'on peut voir dans certaines traductions, qui fonctionnent et durent comme des œuvres. [...] on ne prend plus le traduire pour un transport d'une langue-source à une langue cible, mais pour un rapport de discours à discours, et de sujet à sujet. [...] Il y a donc à la fois à montrer qu'une traduction peut avoir la valeur d'une œuvre, comme cela s'est produit dans l'histoire, quand il y a un sujet de la traduction. Et d'autre part, ce qui sera l'objectif plus spécifique ici, que contre toutes apparences, on n'a pas toujours pensé dans les termes de l'opposition des sourciers et des ciblistes, et que l'idée de la traduction comme recreation de l'agir du texte est une vieille idée<sup>428</sup>.

Or précisément, cette idée, si elle prend ses racines chez Cicéron, trouve son plein développement à la Renaissance et en particulier sous la plume de Leonardo Bruni, qui, laissant peu à peu de côté l'*interpretatio* par laquelle on désignait le plus souvent la traduction depuis l'Antiquité – et qui figure d'ailleurs dans le titre de son traité *De interpretatione recta* –, introduit le concept de *transductio* avec une véritable intention néologique : il l'utilise pour signifier que la traduction n'est pas le transfert d'un écrit mais le recommencement d'un écrire, dans une historicité et une subjectivité propres<sup>429</sup>. Sans que Gonzalo revendique explicitement les idées de Bruni et en reprenne la terminologie, il paraît clair qu'il a bu à cette source et que son approche théorique de la traduction en découle<sup>430</sup>.

---

<sup>428</sup> É. DOBENESQUE, art. cit., p. 2.

<sup>429</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>430</sup> Dans la pratique, l'application de ces postulats théoriques est toutefois inégale. Ainsi, lorsqu'elle commente son travail de « vulgarizador » dans les *Evangelios e epístolas*, Margherita Morreale qualifie Micer Gonzalo de « profundamente anclado en la tradición castiza del idioma » mais remarque une persistance latinisante dans les choix verbaux et de syntaxe. Elle y voit l'influence modélisatrice de la Vulgate. Gonzalo, comme tous les traducteurs de la Bible, est tiraillé entre ces deux tendances : « ¿Qué es, en efecto, la historia de la Biblia romanceada, sino el conjunto de distintas soluciones halladas por los traductores a medida que se inclinaban ora hacia el ámbito de la vulgarización y de la lengua hablada, ora hacia la imitación de la Vulgata, dejándose atraer

Quant au positionnement de Micer Gonzalo dans le débat entre partisans de la vulgarisation, ou « traduction verticale » – c'est-à-dire du latin ou du grec vers une langue vernaculaire –, et défenseurs de la « traduction horizontale » – selon lesquels n'est légitime que la traduction entre deux langues proches ou de condition similaire –, celui-ci semble varier au gré des circonstances<sup>431</sup>. Lorsque les nécessités commerciales l'exigent, il se plie volontiers à l'exercice de la vulgarisation, qu'il justifie pleinement<sup>432</sup>, mais n'hésite point à le dénigrer lorsqu'un travail qu'il considère plus sérieux s'offre à lui, comme cela est manifeste dans le prologue de la première œuvre qu'il édite<sup>433</sup>.

## 2. L'éditeur et le correcteur littéraire

Après avoir consacré les premières années de sa collaboration avec Paul Hurus à la réalisation de traductions, Gonzalo entama une tâche d'éditeur et de correcteur littéraire dans les ateliers de celui-ci<sup>434</sup>.

La première œuvre qu'il édita fut un violent traité anti-juif, le *Dialogus pro Ecclesia contra Synagogam*, qui vit le jour dans un contexte marqué par l'action virulente de l'Inquisition à Saragosse dans les années qui suivirent l'assassinat de Pedro Arbués. J'ai

---

por una terminología consagrada por la Biblia latina ? » (M. MORREALE, art. cit., p. 288-289). Pour un panorama assez complet et agrémenté de nombreux exemples de la pratique de la traduction de la Bible en castillan au fil du Moyen Âge, voir Gemma AVENOZA, « Las traducciones de la Biblia en castellano en la Edad Media y sus comentarios », in : Gregorio del OLMO LETE (éd.), *La Biblia en la literatura española. I. Edad Media. 1/2. El texto : fuente y autoridad*, Madrid : Trotta-Fundación San Millán de la Cogolla, 2008, p. 13-76.

<sup>431</sup> Les attaques et réponses échangées entre Juan de Molina et Juan Boscán au début du XVI<sup>e</sup> siècle donnent une idée de la vigueur de la polémique (Voir Miguel Ángel PÉREZ PRIEGO, « La obra del bachiller Juan de Molina, una práctica del traducir en el Renacimiento español », *1616 : Anuario de la Sociedad Española de Literatura General y Comparada*, 4, 1981, p. 35-43, p. 40-41). Le point de vue de Boscán, qui considérait comme « vanidad baxa y de hombres de pocas letras andar romanzando libros », recueillait l'assentiment d'un grand nombre, comme le montre Theodore S. Beardsley dans Theodore S. BEARDSLEY, *Hispano-classical translations printed between 1482 and 1699*, Pittsburgh : Duquesne University Press, 1970, p. 129-134. Voir également Gianfranco FOLENA, « Volgarizzare e tradurre », in : ISTITUTO DI FILOLOGIA MODERNA (TRIESTE ITALIA), *La traduzione. Saggi e studi*, Trieste : Lint, 1973, p. 59-120, p. 65-66.

<sup>432</sup> J'en veux pour preuve le colophon de l'édition salmantine : « Fenecen los euangelios e epistolas [...] ; la qual obra se fizo a fin que los que la lengua latina ignoran, no sean priuados de tan excelente y marauillosa doctrina, qual fue la de Christo nuestro redemptor, escripta en los euangelios, e porque cada vno, retraydo en su casa, despenda el tiempo ante en leer tan altos misterios, que en otros libros de poco fruto » (G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Evangelios e epistolas...*, p. 490-491).

<sup>433</sup> « [...] longequae commodius existimaui hac in re tempus consumere quam in interpretandis transferendisque e latino in Hispanum ydioma libris in quo Triennium fere consumpsi ut plebi ydioticque satisfacerem » [j'ai considéré bien plus approprié de passer du temps à ce projet qu'à l'interprétation et la traduction de livres du latin à l'espagnol, tâche à laquelle j'ai consacré presque trois ans pour contenter le peuple et les ignorants] (*Dialogus pro Ecclesia...*, fol. aiiii).

<sup>434</sup> J'emploie ici le terme au sens moderne. La tâche, qui implique l'établissement d'un texte que l'on n'a pas soi-même composé (sélection, correction, préparation à l'impression), était définie aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles par des verbes comme *tradare in lucem* et *emendare*. Le terme *editor* renvoyait encore alors à notre actuelle fonction d'auteur. Sur l'évolution terminologique de ce terme, voir *infra* p. 203 et suivantes.

évoqué plus haut les condamnations subies par Micer Gonzalo et signalé dans quelle mesure l'édition de ce traité pouvait constituer, de la part du juriste et vis-à-vis des autorités inquisitoriales, une preuve de bonne foi<sup>435</sup>. Micer Gonzalo disait disposer, comme base à son édition, d'un manuscrit dont l'auteur était inconnu. Henri Labrosse et Moisés Orfalí ont attribué cette œuvre au judéo-convers dominicain Thibaut de Sézanne, qui l'aurait rédigée aux alentours de 1240, dans le contexte de la controverse sur le Talmud à Paris<sup>436</sup>. Carmen Cardelle de Hartmann a plus récemment montré que le *Dialogus* était le résultat d'une adaptation de Nicolas de Strasbourg à partir d'un texte initial de Thibaut de Sézanne. Ce remaniement aurait été effectué vers 1420, tandis que Nicolas résidait à Cologne. Carmen Cardelle de Hartmann émet l'hypothèse que le texte aurait pu arriver entre les mains de Gonzalo à travers l'imprimeur allemand Paul Hurus<sup>437</sup>. De l'unique édition connue et datée entre 1488 et 1490<sup>438</sup> ne sont aujourd'hui conservés que deux exemplaires : l'un à la RBME et l'autre à la BNE. Il n'existe aucune édition moderne de ce texte, qui a cependant été microfiché dans le cadre du projet *Incunabula*<sup>439</sup>. L'œuvre est revêtue d'un intéressant prologue de la plume de Gonzalo García de Santa María. Celui-ci y aborde d'abord la question des relations entre auctorialité et autorité, particulièrement problématiques dans le cas de l'édition d'un traité anonyme<sup>440</sup>. Il justifie ensuite la présence du prologue en comparant un livre sans prologue à un corps sans tête<sup>441</sup>. Rentrant au cœur du sujet, il martèle la nécessité de ce traité pour dénoncer l'infamie des juifs, décrite avec beaucoup d'agressivité dans quelques exemples. Il profite de l'espace du prologue pour proclamer la sincère

---

<sup>435</sup> Cf. *supra* p. 79.

<sup>436</sup> Henri LABROSSE, « Oeuvres de Nicolas de Lyre », *Études franciscaines*, 35, 1923, p. 171-187 et 400-432, sur le *Dialogus*, p. 416-418 et M. ORFALI, « El Dialogus pro ecclesia contra synagogam: un tratado anónimo de polémica antijudía », *Hispania*, 18, 1994, p. 679-732.

<sup>437</sup> Carmen CARDELLE DE HARTMANN, « El Dialogus pro ecclesia contra synagogam impreso por Pablo Hurus : autoría, fecha y transmisión manuscrita », *Sefarad*, 62/1, 2002, p. 3-19.

<sup>438</sup> J. MARTÍN ABAD, « Gonzalo García... », p. 501. La datation de l'édition (traditionnellement estimée aux alentours de 1497) a été avancée en vertu d'une analyse typographique détaillée.

<sup>439</sup> L. HELLINGA (dir.), *op. cit.*, Unit 55 - Iberian Printing Part II, SP 128.

<sup>440</sup> Le juriste met un point d'honneur à se défendre de vouloir usurper la place, les mérites ou la renommée de l'auteur inconnu du traité. C'est pour lui une question d'éthique à laquelle il est profondément attaché.

<sup>441</sup> « Quod quidem opusculum cum esset acephalum incertoque auctore editum non ab re fuit eidem truncato corpori caput faciemque adiicere; est enim prologus in libro ut vultus in homine siquidem id se nobis quamprimum offert cum librum aperimus » [Et cet opuscule, bien qu'acéphale et d'auteur indéterminé, il ne fut pas sans intérêt de le publier. Furent ajoutés à ce même corps tronqué une tête et un visage, car le prologue est pour un livre comme un visage pour un homme, puisqu'il s'offre à nous aussitôt que nous ouvrons le livre] (*Dialogus pro Ecclesia...*, fol. aiii). Gonzalo étend la comparaison : le prologue est au livre ce que son visage est à un homme ; c'est l'élément qui offre le premier contact avec l'autre, en l'occurrence avec le lecteur, d'où son importance. Paradoxalement, aucune des œuvres historiographiques qui nous sont parvenues ne présente de prologue. En ce qui concerne la biographie de Jean II, le récit commence directement sur la succession d'Alphonse V et le portrait de son héritier (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Serenissimi principis...*, CODOIN,

conversion de sa respectable lignée. Enfin, il y explique la genèse du projet éditorial et fait la louange du dédicataire de l'ouvrage, l'archevêque de Séville, Diego Hurtado de Mendoza. Le prologue du *Dialogus* répond parfaitement à la description théorique d'Anne Cayuela – « Le prologue n'est que justification générique, morale, thématique, stylistique, auctoriale, etc. »<sup>442</sup> – mais il entrelace à ces justifications textuelles une légitimation de l'être-même de son auteur. On perçoit combien Gonzalo se trouve alors, socialement, dans une bien fragile position.

Quelques années plus tard, sa situation semble s'être consolidée puisqu'il figure à la tête d'un projet éditorial de grande importance pour le royaume : une nouvelle version des *Fori Aragonum abbreviati et observantiae* (Paul Hurus, 1496)<sup>443</sup>, allant de la compilation de Huesca jusqu'aux Cortes de Tarazona de 1495. Son apport principal, outre l'inclusion des dernières évolutions législatives, réside dans ses annexes : sont inclus un répertoire des lois et des législateurs, des lettres des Justices Martín Díaz de Aux et Juan Jiménez Cerdán et une liste des jours fériés. Divers exemplaires de cette édition sont aujourd'hui conservés<sup>444</sup> et l'un d'entre eux est consultable sur microfiche dans le cadre du projet *Incunabula*<sup>445</sup>.

En 1499, conformément aux termes d'un contrat signé un an plus tôt avec Paul Hurus, trois ouvriers typographes allemands associés, Koch (ou Coci), Hutz et Appentegger reprirent son atelier, caractères et matériel inclus<sup>446</sup>. C'est de ces presses que sortirent, en 1500, les *Constitutiones synodales archiepiscopatus Cesaraugustani*, c'est-à-dire une compilation des décisions prises par les synodes de l'archidiocèse de Saragosse, éditée par Micer Gonzalo. La parution de ce recueil serait le dernier labeur éditorial connu de l'érudite aragonais. Comme

---

p. 177). Dans le manuscrit des *RARG*, le prologue est annoncé mais ne figure pas. J'émetts l'hypothèse qu'il était destiné à être rédigé à part ultérieurement.

<sup>442</sup> Anne CAYUELA, *Le Paratexte au siècle d'or : prose romanesque, livres et lecteurs en Espagne au XVII<sup>e</sup> siècle*, Genève : Droz, 1996, p. 224.

<sup>443</sup> Julián Martín Abad recense dans la bibliographie plusieurs mentions à une possible intervention de Micer Gonzalo déjà dans l'édition de 1494 mais il n'existe aucun exemplaire de cette édition permettant de le confirmer (J. MARTÍN ABAD, « Gonzalo García... », p. 501).

<sup>444</sup> En Espagne, la BNE et la RBME possèdent chacune un exemplaire ; les fonds des bibliothèques universitaires de la Complutense de Madrid, de Saragosse, de Salamanque et d'Oñate en renferment également chacun un. Dans le reste de l'Europe, on retrouve un exemplaire à la Österreichische Nationalbibliothek de Vienne et un autre à la British Library de Londres. Enfin aux États-Unis on en dénombre deux : un à l'Université de Yale et l'autre à la Hispanic Society of America.

<sup>445</sup> L. HELLINGA (dir.), *op. cit.*, Unit 54 - Iberian Printing Part I, SP 47. Il faut ajouter que dans son édition monumentale des fors d'Aragon de 1247 à 1542, Antonio Pérez Martín n'a pas eu recours à l'édition de Gonzalo García de Santa María. Il en reproduit toutefois le répertoire ou index (*Fori Aragonum*[...], éd. Antonio PÉREZ MARTÍN, Vaduz : Topos, 1979, p. 85-94).

<sup>446</sup> Cette association dure jusqu'en 1502. En 1503 et 1504, seuls Hutz et Koch travaillent ; enfin, Koch imprime en solitaire après 1504. Cf. Roberto SAN MARTÍN CASI, « Una edición desconocida del siglo XVI en la Biblioteca General de Navarra : Guy de Chauliac, *El inventario o colectorio de cirugía* (Zaragoza : Coci, 1511) », *Príncipe de Viana*, 221, 2000, p. 779-810, p. 784, n. 7.

nous l'avons vu plus haut, l'ouvrage sortit des presses peu de temps après qu'un différend substantiel se soit manifesté entre le juriste et l'archevêque, au point que Micer Gonzalo écrivît au roi pour lui demander d'intervenir<sup>447</sup>. La responsabilité donnée à Gonzalo dans l'édition des *Constitutiones* est-elle le gage de leur réconciliation ou une sorte de compensation formelle imposée par Ferdinand II à son fils Alphonse d'Aragon ? Le paratexte ne donne aucune information à ce sujet – le prologue est de l'archevêque et est adressé aux ecclésiastiques qu'il convoque – et la question reste entière. De cette unique édition sont disponibles actuellement six exemplaires en Espagne<sup>448</sup> et un aux États-Unis<sup>449</sup>. Il n'existe aucune édition moderne.

Un an auparavant, dans une des dernières œuvres sorties de l'atelier de Hurus, apparaissait également, dans le colophon, le nom de Gonzalo García de Santa María. Il s'agit de la *Corónica de Aragón* de Gauberto Fabricio de Vagad, dont on apprend donc qu'elle fut « reconocida y en algo esaminada por el magnifico y egregio doctor Miçer Gonçalo garcia de Sancta maria »<sup>450</sup>. Le nom du juriste figure également dans le prologue :

[...] por los tan egregios magnificos y famosos doctores miçer Gonçalo Garcia de Sancta Maria lugarteniente de justicia de aragon, y miçer Gaspar Manente, fue ya tan reconoçida y tan bien esaminada toda esta escriptura [...]<sup>451</sup>.

Gonzalo étant qualifié de « lugarteniente del justicia », le prologue fut nécessairement rédigé entre avril 1496 et avril 1497, intervalle de temps au cours duquel le juriste exerça cette fonction. Le travail des correcteurs fut donc achevé, au plus tard, en avril 1497. Un document d'archive reproduit par Miguel Ángel Pallarés permet de préciser encore le *terminus ante quem* et apporte quelques détails supplémentaires :

1496, mayo 31. Gonzalo [García] de Santa María y Gaspar Manent reciben 300 sueldos cada uno, con cargo a la administración del General, por sus trabajos en la corrección de una crónica de Aragón, realizada por fray Gauberto [Fabricio de Vagad] (ADZ, Cuentas del General, año 1496-97, fol. 190<sup>v</sup>): Item poso en data los quales por mi administrador sobredicho con cautela de los senyores dipputados dada en Caragoca a XXVI de mayo anyo mil CCCCLXXXVI por las causa y razones en aquella

---

<sup>447</sup> Voir p. 118 et suivantes.

<sup>448</sup> Deux sont à Madrid (BNE et Biblioteca del Palacio Real), deux à Saragosse (Biblioteca Municipal et Biblioteca Universitaria), un à l'Archivo-Biblioteca de la Catedral de Santiago de Compostela et un autre, incomplet, à la Biblioteca del Seminario de Vitoria. L'exemplaire de la bibliothèque universitaire de Saragosse est consultable en ligne dans le fonds digital « Zaguán » (*Zaguán. Repositorio Digital de la Universidad de Zaragoza*, Zaragoza : Universidad, disponible en ligne : <http://zaguan.unizar.es/> [réf. du 11/07/2012]).

<sup>449</sup> Il se trouve à la Hispanic Society of America.

<sup>450</sup> La citation complète figure en note 352.

<sup>451</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, premier prologue, fol. Aiiii.

contenidas son seydos pagados a micer Goncalbo de Santa Maria y a micer Gaspar Manent juristas ciudadanos de Caragoca y a cada huno d'ellos cada CCC sueldos jaqueses por quanto los sussodichos de voluntat de los senyores dipputados corrigieron y examinaron ensemble con fray Gaubert presentes don Ferrando Bolea y Martin de Rayza dipputados la conpilacion que el dicho fray Gaubert havia fecho de todos los volumenes de las caronicas del regno de Aragon acerqua lo qual los dichos micer Goncalbo e micer Gaspar Manent huvieron asatz fatiga y trebajo por los quales se les tacharon a cada huno d'ellos los dichos cada CCC sueldos jaqueses segunt que en la dicha cautela mas largament se contiene<sup>452</sup>.

En 1496, au moment où paraissait la nouvelle édition des *Fori Aragonum*, Gonzalo avait donc achevé, à la demande des députés – et peut-être également sur recommandation de Hurus –, la correction de la chronique de Vagad, labour dont on ignore la durée mais dont on sait qu'il constitua une tâche considérable. Rien d'étonnant, à vrai dire, au vu de la longueur de la chronique. Ce travail fut effectué avec Gaspar Manent, autre juriste de Saragosse et vieille connaissance de García de Santa María, puisqu'il apparaît fréquemment dans la documentation municipale et siégeait au Conseil du Justice aux côtés de Micer Gonzalo<sup>453</sup>. Il fut réalisé sous le rétro-contrôle de Vagad, en présence – bien entendu très ponctuellement ou peut-être même prétendument – de deux députés, et fut rétribué par le versement de trois cents sous de Jaca. Rien ne permet de déterminer de quelle nature furent les interventions des deux correcteurs et si elles avaient trait au style et à la correction de l'expression, à l'orthographe et à la ponctuation<sup>454</sup>, à l'uniformisation linguistique du propos ou au contenu même (historique ou juridique) de la chronique<sup>455</sup>. Sans trace matérielle des interventions, il est en particulier impossible de savoir, comme le dit Robert Brian Tate, « hasta qué punto esta historia [...] fue aprobada por el jurista ». La comparaison entre l'œuvre historiographique de Vagad et les *RARG* peut toutefois donner quelques pistes sur ce point. Tout porte à croire à une grande convergence de vues entre les deux chroniqueurs, malgré quelques nuances dignes de mention, comme je le commenterai dans les dernières pages de ce travail<sup>456</sup>. Laissons donc pour plus tard cette réflexion autour de la *Corónica* – qui fit l'objet d'une seule édition et dont

---

<sup>452</sup> M. Á. PALLARÉS JIMÉNEZ, *La imprenta de los incunables...*, p. 745, doc. 305. Également reproduit, *in extenso*, dans M. Á. PALLARÉS JIMÉNEZ, « La Crónica de Aragón... », doc. 4.

<sup>453</sup> Voir par exemple ADPZ, Archivo del reino, El Justicia de Aragón, 771-5. Libro del consejo de la Curia del Justicia, Zaragoza, 1497.

<sup>454</sup> Dean William Mc Pheeters rappelle que « en España, a fines del siglo XV y principios del XVI, hombres literarios distinguidos aludieron a la necesidad de esmero en la preparación de libros con ortografía y puntuación correctas » et qu'en conséquence, une grande partie du travail du correcteur « tenía que ver con la corrección de puntuación y ortografía » (Dean William MAC PHEETERS, *El humanista español Alonso de Proaza*, Valencia : Castalia, 1961, p. 184-185).

<sup>455</sup> Micer Gonzalo travaillait habituellement avec Hurus mais l'intervention de Gaspar Manent est surprenante. La tâche requérait-elle donc des connaissances juridiques spécifiques ?

<sup>456</sup> Voir *infra* p. 261 et suivantes.

sont conservés près de trente exemplaires<sup>457</sup> – pour traiter maintenant du travail historique de Gonzalo García de Santa María, cette fois-ci en tant qu’auteur.

### 3. L’historien

Aucune des œuvres historiques de Gonzalo García de Santa María ne fut imprimée de son temps. Ou, du moins, il ne nous en est parvenu aucune information. Jusqu’à récemment, seul un manuscrit semblait avoir été conservé : celui de la *Joannis II vita*, une biographie de Jean II d’Aragon que Ferdinand commanda à Micer Gonzalo<sup>458</sup>. De la lecture d’une collection de trois lettres conservées à la Real Academia de la Historia de Madrid, il apparaît que la commande fut passée en 1500 et que le travail fut achevé en 1515<sup>459</sup>. Il est frappant de constater que le roi Ferdinand demanda simultanément à Marineo Sículo de rédiger une autre biographie de Jean II<sup>460</sup>, œuvre dont une première version fut achevée en 1508, mais qui ne fut pas non plus publiée dans les années immédiatement postérieures<sup>461</sup>. Ces deux biographies ont fait l’objet d’une étude comparative sous la plume de Robert Brian Tate<sup>462</sup>. Trois ans auparavant, le chercheur britannique avait publié une brève analyse de la version de Micer

---

<sup>457</sup> Barcelone, BC ; Madrid, RAE ; Madrid, RAH (exemplaire incomplet) ; Madrid, BNE ; Madrid, Biblioteca del Palacio Real ; Madrid, Biblioteca de la Universidad Complutense ; Madrid, Biblioteca de la Fundación Lázaro Galdiano ; Montserrat, Biblioteca de l’Abadia (incomplet) ; Palencia, Biblioteca Capitular ; Salamanca, Biblioteca Universitaria ; Toledo, Biblioteca Provincial ; Valencia, Biblioteca Municipal ; Valencia, Biblioteca Universitaria ; Zaragoza, Biblioteca Universitaria ; Londres, British Library (incomplet) ; Edinburgh, National Library of Scotland (incomplet) ; Paris, BNF ; Paris, Bibliothèque Mazarine (2 exemplaires) ; Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek ; Cagliari, Biblioteca Universitaria ; Roma, Biblioteca Nazionale Centrale (exemplaire micro-filmé dans le cadre du projet *Incunabula* : L. HELLINGA (dir.), *op. cit.*, Unit 4 - Chronicles and Historiography Part I, CH 95 IISTC) ; Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana ; New York, Public Library ; New York, Morgan Library ; Rio de Janeiro, Biblioteca Nacional do Brasil ; Santiago de Chile, Biblioteca Nacional de Chile. Une édition en fac-similé a été réalisée par Carmen Orcastequi Gros en 1996 (G. F. de VAGAD, *op. cit.*).

<sup>458</sup> Madrid, BNE, ms. 9571, olim Dd184. Aucune autre copie n’a été, à l’heure actuelle, localisée. Le manuscrit est soigné et comporte un folio richement enluminé avec les armes de Ferdinand le Catholique (fol. 2). Une copie, exécutée par Zurita, de la lettre envoyée par Gonzalo García de Santa María à Ferdinand II en 1499 a été incorporée au début de l’ouvrage. La datation du manuscrit est vague : XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>459</sup> RAH, A-11, fol. 292, Lettre de Ferdinand le Catholique à son protonotaire Felipe Clemente (Grenade, 16 janvier 1501) ; RAH, A-14, fol. 218<sup>v</sup>, Lettre de Ferdinand le Catholique à Gonzalo de Santa María (Burgos, 30 mai 1515) ; RAH, A-14, fol. 220, Lettre de Ferdinand le Catholique à Gonzalo García de Santa María (Aranda de Duero, 2 août 1515).

<sup>460</sup> C’est ce qu’affirme Marineo Sículo dans une lettre datée de septembre 1500 (Lucio MARINEO SICULO, *Epistolarum familiarium...*, IX, 10). Il le répète à plusieurs reprises ultérieurement : voir I, 14 ; II, 1, 10 ; VIII, 5. L’objectif du roi était-il de créer une émulation ? De démontrer le faste de la production historiographique qu’il patronnait ?

<sup>461</sup> Probablement conçue, initialement, comme une œuvre indépendante, la biographie allait être imprimée en 1530 dans le *De rebus Hispaniae memorabilibus*, dont elle constituait la partie la plus dense (sept livres). Marineo affirme dans sa correspondance que la version de 1508, qu’il donna à relire à l’archevêque Alphonse d’Aragon, était une trame qu’il pouvait développer au gré des désirs du roi. La magnitude des remaniements qui intervinrent entre la version de 1508 et l’édition de 1530 reste une inconnue.

<sup>462</sup> R. B. TATE, « Lucio Marineo... », p. 249-262.



Gonzalo, la qualifiant de « ejemplo más acabado de biografía humanística que ofrece la Península Ibérica en el umbral del Renacimiento »<sup>463</sup>. Il la résumait en ces termes :

El título de la biografía es, de hecho, un tanto desorientador, ya que la sustancia de la obra no abarca más que la mitad de la época comprendida en el estudio moderno de Vicens Vives sobre Juan II. Es realmente la historia de las actividades del rey durante la Guerra Civil de Cataluña, expuestas desde el punto de vista de un monárquico extremista, con un breve prólogo que resume la carrera de Juan hasta comienzos de la guerra, y un epílogo todavía más breve que hace escasa justicia a sus últimos años<sup>464</sup>.

Outre la défense « extrémiste », selon les mots de Robert Brian Tate, de l'autorité royale, le professeur britannique décèle dans cette biographie une nette influence sallustienne, plus particulièrement de la *Conjuration de Catilina*. Gonzalo aurait en effet structuré son œuvre sur un parallélisme vertébrant entre la décadence de Rome, conduisant à la rébellion de Catilina, et celle de la Catalogne, menant à la guerre civile. Robert Brian Tate replace également la résistance de Jean II face à la fortune adverse dans le cadre d'un idéal moral individuel romain défendu par Salluste et par Sénèque<sup>465</sup>. Par ailleurs, sans jamais citer ses sources – à la manière de Salluste –, Gonzalo farcit son travail de citations implicites de la *Conjuration*<sup>466</sup>. Formellement, le modèle sallustien se manifeste encore dans l'utilisation des harangues comme pilier de la narration – certains discours sont repris de la *Conjuration* et remodelés – et, enfin, dans une certaine concision de l'expression, bien que, comme Tite-Live, le biographe se livre souvent à une description du lieu où se déroule une bataille avant de narrer son développement ou qu'il s'arrête fréquemment sur les détails sanglants d'un combat et sur les réjouissances associées aux victoires, comme Virgile et Lucain<sup>467</sup>. Avant Robert Brian Tate, Benito Sánchez Alonso a lui aussi commenté, plus brièvement, cette biographie qu'il a qualifié de « clara y ordenada, elegante sin rebuscamiento, precisa y escueta, [...] muy grata a la lectura ». Il a souligné le caractère direct de la narration, sans prologue ni préambule, sa concision couplée, paradoxalement, à une profusion de harangues,

---

<sup>463</sup> R. B. TATE, « Una biografía de Juan II... », p. 229. Plus loin, il ajoutait « Se halla ciertamente muy por encima de cualquier obra historiográfica de los humanistas de la corte de Fernando como obra original » (*Ibid.*, p. 248). L'enthousiasme de Robert Brian Tate contraste avec le peu d'intérêt manifesté par Jaume Vicens Vives. Celui-ci regrettait, en effet, que cette biographie n'apportât, par rapport à l'état des connaissances sur les circonstances de la guerre civile catalane, que peu de détails historiques supplémentaires (J. VICENS VIVES, *Juan II de Aragón (1398-1479) : monarquía y revolución en la España del siglo XV*, Barcelona : Teide, 1953, p. 396).

<sup>464</sup> R. B. TATE, « Una biografía de Juan II... », p. 232.

<sup>465</sup> Le courage et la vertu pour supporter et infléchir la fortune. Gonzalo s'éloignerait ainsi de l'interprétation providentialiste de l'histoire donnée par plusieurs de ses contemporains, comme Pulgar, Diego de Valera ou Nebrija (*Ibid.*, p. 241).

<sup>466</sup> Le professeur Tate donne plusieurs exemples (*Ibid.*, p. 239-240).

<sup>467</sup> *Ibid.*, p. 245.

phénomène qu'il a attribué, pour sa part, à l'influence de Tite-Live. Il a en outre insisté sur certains usages typiquement humanistes : recherche d'une langue classique et élégante, respect de la toponymie antique, utilisation du calendrier romain. Sur le contenu de l'œuvre, Benito Sánchez Alonso a jugé la biographie du roi plutôt impartiale, dans la mesure où le portrait élogieux de Jean II ne taisait pas, toutefois, les pulsions charnelles du monarque dans ses vieux jours. Le critique n'est pas entré dans une analyse politique ou idéologique du propos, se contentant de signaler que la responsabilité des troubles sociaux était généralement reportée sur les Catalans<sup>468</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, José Amador de los Ríos avait pour sa part décelé, dans la biographie, l'influence de Tite-Live et celle de Tacite<sup>469</sup>. Quant au choix de la langue du texte, le latin, Julián Martín Abad l'a justifié par l'appartenance de cette œuvre à un programme de propagande conçu par les Rois Catholiques pour neutraliser les avis défavorables diffusés par certains humanistes italiens sur la culture hispanique<sup>470</sup>. Il ne faut pas oublier, néanmoins, que la plus grande habileté de Gonzalo dans l'écriture du latin semble avoir été le motif principal de cette décision :

A lo que nos screvis sobre la coronica del Rey mi señor, que sancta gloria haya, nos parece será mejor se faga en latin, pues tanta abilidad tiene para ello micer Goncalo, que mas fácil sera despues de tornarla en romançe que de romançe en latin e assi gelo screvimos<sup>471</sup>.

J'ajoute que, si cette œuvre avait vocation à s'inclure dans un programme de propagande, c'était un programme d'emblée conçu comme bilingue : latin et *romance*.

Trois cent cinquante ans plus tard, la biographie de Jean II fut d'ailleurs éditée « en bilingue » par les soins d'Antonio Paz y Melia<sup>472</sup>. Celui-ci adjoignit en effet à la version originale latine une traduction lacunaire en castillan, dont l'attribution reste douteuse<sup>473</sup>. José

---

<sup>468</sup> B. SÁNCHEZ ALONSO, *Historia de la historiografía...*, vol. I, p. 406-407.

<sup>469</sup> J. AMADOR DE LOS RÍOS, *Estudios históricos, políticos y literarios sobre los judíos de España*, Madrid : D. M. Díaz, 1848, p. 381-383 et *Id.*, *Historia crítica...*, vol. VI, p. 321.

<sup>470</sup> J. MARTÍN ABAD, « Gonzalo García... », p. 505. Il s'appuie sur le tableau brossé par le professeur Tate (R. B. TATE, « Mitología de la historiografía española de la Edad Media y del Renacimiento », in : *Id.*, *Ensayos sobre la historiografía peninsular del siglo XV*, Madrid : Gredos, 1970, p. 13-32, p. 27 et *Id.*, « Nebrija, historiador », in : *Id.*, *Ensayos sobre la historiografía peninsular del siglo XV*, Madrid : Gredos, 1970, p. 183-211, p. 193-194).

<sup>471</sup> RAH, A-11, fol. 292. Lettre de Ferdinand le Catholique à son protonotaire Felipe Clemente (Grenade, 16 janvier 1501).

<sup>472</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Serenissimi principis...*, CODOIN et G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Vida del Serenísimo Príncipe Don Juan segundo, rey de Aragón*, in : *Colección de documentos inéditos para la historia de España*, LXXXVIII, introd. et éd. Antonio PAZ Y MÉLIA, Madrid : Miguel Ginesta, Impresor de la Real Casa, 1887, p. 275-350.

<sup>473</sup> « La lengua del texto sugeriría que fue su autor un aragonés con conocimientos de catalán » (R. B. TATE, « Lucio Marineo... », p. 255). L'unique manuscrit conservé de ce texte est le manuscrit 1891 de la BNE.

Amador de los Ríos et Benito Sánchez Alonso l'ont mise au compte du juriste lui-même<sup>474</sup>. En revanche, Robert Brian Tate ne voit nullement dans le texte du manuscrit en *romance*, dont l'écriture a cependant été datée du début du XVI<sup>e</sup> siècle, la griffe du juriste :

[...] el aspecto más curioso del texto es su estilo, que intenta reproducir no ya el vocabulario del original en forma de cultismos, sino también su sintaxis. Esto va contra el procedimiento normal de traducción de la época, que, al mismo tiempo que tolera los neologismos, no se preocupa de sobrecargar la estructura del romance<sup>475</sup>.

Cela s'oppose, qui plus est, aux préceptes défendus par Micer Gonzalo dans le prologue de la traduction portugaise des *Epistolas e evangelios* :

En primer lugar, condenaba la traducción estrictamente literal, insistiendo, en segundo lugar, que la traducción debía hacerse en términos contemporáneos. El presente texto no posee ninguna de las cualidades que él pide, teniendo un tipo de glosa que discurre en contra del estilo y del espíritu del original<sup>476</sup>.

Robert Brian Tate réunit encore plusieurs autres arguments stylistiques : complication de l'original latin, ordre des mots, abréviation des harangues, passage de l'*oratio recta* à l'*oratio obliqua* et vice et versa, gloses sous forme d'amplifications de certains thèmes, dissolution des références classiques<sup>477</sup>. Sa démonstration me paraît assez convaincante pour ne pas attribuer la paternité de ce texte à Gonzalo, l'identité de l'auteur restant dès lors à définir<sup>478</sup>, ainsi que la datation exacte de la traduction. Cherchant à résoudre ce dernier problème, Robert Brian Tate a analysé les rapports de ces deux versions, latine et castillane, de la vie de Jean II avec la biographie composée par Marineo Sículo. Il s'est appuyé sur des indices historiques et

---

<sup>474</sup> J. AMADOR DE LOS RÍOS, *Historia crítica...*, VI, p. 320, n. 2 et B. SANCHEZ ALONSO, *Fuentes de la Historia...*, I, p. 309, n. 2344 (avec une erreur sur le numéro du manuscrit). Une lettre adressée par le roi Ferdinand à Micer Gonzalo en août 1515 indique bien que le projet d'une traduction par le juriste lui-même était envisagé mais rien ne prouve qu'il fut entrepris : « Amado nuestro. Recibimos vuestra carta de 21 de julio, respuesta a lo que nos hovimos escrito sobre la coronica que nos embiastes y vemos como por lo que supistes de nuestra voluntad que era verla traducida en romance, os quereis disponer a ello y quereis saver de nos si seremos servido que lo hagais. Vos decimos que nos lo ternemos a mucho servicio por que veamos por obra el contentamiento que de credulidad tenemos por la relacion que dello nos ha seido fecho. Data en la villa de Aranda de Duero a 2 días del mes de agosto de 1515. Yo el Rey. Joannes Gonzalez secretarius » (RAH, A-14, fol. 220. Lettre de Ferdinand le Catholique à Gonzalo García de Santa María. Aranda de Duero, 2 août 1515). Ferdinand décédait six mois après avoir rédigé cette lettre. Sa mort explique peut-être que le manuscrit latin n'ait jamais été publié. Il n'est pas impossible qu'elle marquât aussi un coup d'arrêt au projet d'une traduction réalisée par Gonzalo lui-même.

<sup>475</sup> R. B. TATE, « Lucio Marineo... », p. 255. L'hypothèse du faux ne manque pas de venir à l'esprit, mais l'on ne voit guère de motivation à une telle falsification. En outre, un faux d'une facture si étrange n'aurait rien de crédible.

<sup>476</sup> *Ibid.*, p. 257.

<sup>477</sup> « [...] aparec[e] en lugar de ellas un despliegue de ese saber común y mal digerido que es corriente en los compendios medievales » (*Ibid.*, p. 256-257).

<sup>478</sup> Robert Brian Tate note seulement qu'il semble bien connaître la géographie et la topographie de Gérone (*Ibid.*, p. 258).

textuels. Chronologiquement, nous savons que Marineo termina une première version de sa chronique latine en 1508, que Gonzalo acheva la sienne en 1515 et que la version définitive du travail de Marineo fut publiée en 1530 dans le *De rebus Hispaniae memorabilibus*. Par ailleurs, Marineo aurait traduit en castillan sa première version latine autour de 1510, avec l'aide de Rodrigo Álvarez de Medellín, mais aucun témoignage de cette œuvre n'est *a priori* conservé<sup>479</sup>. La traduction vernaculaire de la chronique de Gonzalo García de Santa María n'est pas située dans cette chronologie. Quant aux indices textuels relevés par Robert Brian Tate, ils révèlent que les trois textes qui nous sont parvenus sont intimement liés, que l'œuvre de Marineo est la plus développée et la plus complète et qu'elle contient des similitudes bien plus profondes avec la version en langue vernaculaire de la biographie composée par Micer Gonzalo qu'avec sa version latine. À l'issue de son analyse, Robert Brian Tate, prudent, émet plusieurs hypothèses quant aux processus de transmission intervenus entre ces trois textes. Au vu des éléments réunis, je crois, pour ma part, que le scénario le plus probable est le suivant : entre 1515 et 1530 aurait été réalisée la version vernaculaire de la chronique du juriste aragonais, laquelle aurait servi de base à une remodelation de la chronique de 1508 de Marineo Sículo, en vue de son impression en 1530<sup>480</sup>.

Pour compliquer l'affaire autour de ces différentes versions, Manuel Serrano y Sanz a édité, en 1903, un [*Discurso*] *en favor de las estorias*, copié d'un manuscrit de la BNE dont il ne donne pas les références, et l'a attribué à Gonzalo García de Santa María. Ce texte bref tombait à point nommé pour faire office de prologue à la version en castillan de la vie de Jean II. Or cet écrit doit en réalité être attribué à Marineo Sículo. En effet, il est la traduction d'un texte latin, publié en 1514 dans les *Epistolarum familiarum libri XVII*, que Marineo avait rédigé pour présenter sa biographie de Jean II. Ce texte fut ensuite réélaboré pour devenir le second prologue du *De rebus Hispaniae memorabilibus* : toute la deuxième partie, traitant de la figure de Jean II d'Aragon, fut supprimée et le prologue d'une biographie concrète fut ainsi transformé en prologue à l'ensemble des *Rebus*. La comparaison entre le second prologue de la traduction castillane du *De rebus*, sous le titre *De las cosas memorables de España*, dans l'édition de 1539, et le discours édité par Manuel Serrano y Sanz révèle une parfaite identité,

---

<sup>479</sup> À l'exception, peut-être, de son prologue, rédigé tardivement et dont je parlerai plus bas. Je reprends ici les propos de Robert Brian Tate (*Ibid.*, p. 251).

<sup>480</sup> Le statut de cette version castillane, au vu de ses particularités stylistiques, reste néanmoins problématique. Je n'exclus pas qu'il s'agisse d'un document de travail réalisé à des fins pratiques, puisque cette version constitue en fin de compte un mot à mot maladroit.

pour toute la première partie conservée<sup>481</sup>. Ces exemples illustrent bien à quel point il est difficile de démêler les fils du tissu historiographique aragonais dans le complexe réseau d'originaux et de traductions qui circulent alors à Saragosse, à une époque où les écrits historiques semblent foisonner. L'activité de ces érudits, qui écrivent tous sur l'histoire de l'Aragon, est peut-être le fruit d'une émulation réciproque mais correspond plus probablement à un véritable programme historique de propagande et de dignification du royaume porté tantôt par le roi, tantôt par les institutions aragonaises à la fin du xv<sup>e</sup> siècle et au début du xvi<sup>e</sup>. L'abondance des textes est en tout cas saisissante.

Tout aussi complexe est le cas d'une autre œuvre attribuée à Gonzalo García de Santa María : *La sucesión y conquistas de los príncipes de la casa real de Aragón* ou *Árbol de la sucesión de los reyes de Aragón*<sup>482</sup>. La mention de cette œuvre, dont aucun exemplaire n'a jamais été, à ma connaissance, localisé, provient d'un propos tenu par l'auteur lui-même dans la lettre qu'il adressa au roi Ferdinand II en 1499 :

Ca no quiero dexar de recordar a vuestra Alteza que el primer letrado que scriuió algo e embió el arbol de la succession de los Reies de Aragon e mostró que muier podía succeder en estos Reinos fue io e faria quando el caso lo offreciesse tan grandes seruicios a vuestra Alteza [...] <sup>483</sup>.

Cette assertion fut reprise par Zurita, qui la donna à lire dans son *Historia del rey Don Hernando el Católico*. Zurita remplaça la rédaction de cette œuvre de Gonzalo García de Santa María dans le contexte de la crise de succession qui s'ouvrit à la mort du prince Jean en octobre 1497<sup>484</sup> :

De la duda que se tuvo en las cortes que el rey celebró a los aragoneses en Zaragoza, si se debía jurar por sucesora, princesa destos reinos, la reina de Portugal, princesa de

---

<sup>481</sup> Sur ce dossier voir la démonstration de Robert Brian Tate (*Ibid.*, p. 251, n. 10) qui doit être complétée par les informations fournies par Teresa Jiménez Calvente (T. JIMENEZ CALVENTE, *Lucio Marineo Sículo y la nueva literatura humanística : los « Epistolarum familiarum libri xvii »*, Tesis doctoral, Alcalá de Henares, Universidad de Alcalá, 1995, p. 162) et Carmen Codoñer (Carmen CODOÑER MERINO, « Tres cronistas reales : Alfonso de Palencia, Antonio de Nebrija y Lucio Marineo Sículo », *La corónica : A Journal of Medieval Hispanic Languages, Literatures and Cultures*, 37, 2008, p. 111-143, p. 133 n. 19). En ce qui concerne les sources mentionnées, les références sont les suivantes : M. SERRANO Y SANZ, « Documentos II. [Discurso] en favor de las estorias por Gonzalo García de Santa María », *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, IX, 1903, p. 460-464 ; Lucio MARINEO SÍCULO, *Epistolarum familiarium...* ; Lucio MARINEO SÍCULO, *De rebus Hispaniae memorabilibus*, 2<sup>e</sup> réimpr., Compluti : Per Michaellem de Eguia, 1530 ; Lucio MARINEO SÍCULO, *De las cosas memorables de España*, Alcalá : Juan de Brocar, 1539.

<sup>482</sup> Nicolás Antonio utilise le premier titre (N. ANTONIO, *Bibliotheca Hispana Nova...*, I, p. 555), Latassa le deuxième (M. GÓMEZ URIEL, *op. cit.*, II, p. 355). Julián Martín Abad réunit les deux (J. MARTÍN ABAD, « Gonzalo García... », p. 502).

<sup>483</sup> Éditée dans M. SERRANO Y SANZ, « Cartas históricas... », p. 338.

<sup>484</sup> Voir note 262.

Castilla : y que por su muerte fue jurado el príncipe don Miguel : [...] En esta parte Gonzalo García de Santa María, no sólo famoso doctor en el derecho civil, y de muchas letras, pero que entre los otros estudios, y abogacías de gran importancia, ocupó mucho tiempo en escribir la sucesión, y conquistas de los príncipes de la casa real de Aragón, fue el primer letrado, que sabemos, haber escrito en esta materia : y envió al rey el árbol de la sucesión de los reyes de Aragón : y se esforzaba a probar, que en estos reinos podían suceder legítimamente las hembras<sup>485</sup>.

L'affirmation de Zurita selon laquelle Micer Gonzalo « ocupó mucho tiempo en escribir la sucesión y conquistas de los príncipes de la casa real de Aragón » est surprenante. En effet, la crise de succession dura en tout et pour tout dix mois et si l'écrit rédigé visait à démontrer la légitimité de la succession féminine, il fut sans doute composé dans l'urgence. On voit mal, en particulier, pourquoi, si le temps pressait, le juriste se serait attardé à narrer les « conquêtes » des rois d'Aragon. Il faut, à mon avis, comprendre, contre la lecture que font Nicolás Antonio et Robert Brian Tate, que Zurita se réfère ici à deux œuvres distinctes, l'une citée comme « sucesión y conquistas de los príncipes de la casa real de Aragón » qui occupa longtemps le juriste et pourrait correspondre aux *RARG* et l'autre, qualifiée d'« árbol de la sucesión de los reyes de Aragón », consistant en une généalogie augmentée d'un argumentaire autour de la succession féminine et actuellement perdue<sup>486</sup>.

---

<sup>485</sup> J. ZURITA, *Historia del rey...*, livre III, chapitre XXX.

<sup>486</sup> Il faut également comprendre que Gonzalo fut non pas le premier à écrire une histoire des rois d'Aragon et de leurs conquêtes – ce qui n'a guère de sens – mais le premier à avoir rédigé un traité défendant la succession féminine au trône. Par ailleurs, sans pouvoir ici approfondir davantage la question, je souligne qu'il faudrait examiner la possibilité selon laquelle la généalogie composée par Gonzalo puisse être l'arbre en langue vernaculaire que huit députés demandèrent à Lucio Marineo de traduire pour devenir, après que le chroniqueur sicilien y ait apporté de profondes modifications, le *De primis Aragoniae regibus* (désormais *De primis*). Je réunis plusieurs citations qui pourront servir à cet examen. La première est tirée de la correspondance de Marineo Sículo « Nonis quintilibus anni superioris Caesaraugustam veni quasi legatus a Ferdinando rege missus cum ad alia conficienda negocia, tam vero praecipue ut quedam De primis Aragoniae regibus monumenta quae Hispano scripta sermone, in quadam huius urbis privata bibliotheca tamquam libri sibillini custodibus adhibitis, asservantur, in Latinum vertere. » [Aux nones de juillet de l'année passée, je suis venu à Saragosse comme envoyé du roi Ferdinand, pour m'occuper d'autres affaires mais surtout pour traduire en latin des mémoires sur les premiers rois d'Aragon, écrits en espagnol, lesquels sont gardés, comme l'étaient les livres sibyllins, par des gardiens habilités, dans une bibliothèque privée de cette ville] (Lettre de Marineo Sículo à Hernando Alonso de Herrera publiée dans Adolfo BONILLA Y SAN MARTIN, « Un antiaristotélico del Renacimiento, Hernando Alonso de Herrera y su Breve disputa de ocho levadas contra Aristótil y sus secuaces », *Revue Hispanique*, L, 1920, p. 61-197, apéndice, p. 187). Un document relevé par Manuel José Pedraza García indique que les députés furent à l'origine de la commande : « Por quanto micer Lucido Marineo, coronista del Rey, nuestro sennor, por mandato nuestro ha ordenado y puesto por muy buen estilo el árbol de la genealogía de los reyes de Aragón » (Manuel José PEDRAZA GARCÍA, *Documentos para el estudio de la historia del libro en Zaragoza entre 1501 y 1521*, Zaragoza : Centro de Documentación Bibliográfica, 1993, p. 133). Une autre citation évoque plus concrètement un « arbre » transformé en « histoire » (je souligne) : « Cum itaque **stirpem et geneologiam** [sic] regiam longo successionis ordine usque ad serenissimi regis Joannis patris tui tempora descriptam et **in modum cujusdam arboris depictam** in huius regni archivo publica patrum cura custoditam reperissimus, eam elegantiori stilo per Lucium Marineum Siculum virum eloquentissimum publica quoque impensa **in historiam redigi**, ut in lucem edi posset, Illustrissimi domini Alfonsi de Aragonia Cæsaraugustani et Montis regalis archiepiscopi, locumtenentis generalis filii tui consilio et auctoritate pie et officiose procuravimus » [Ainsi

Il reste maintenant à évoquer la troisième œuvre historique de Gonzalo García de Santa María : les *Regum Aragonum res geste*, qui font l'objet de la présente édition et reçoivent ci-après un traitement détaillé.

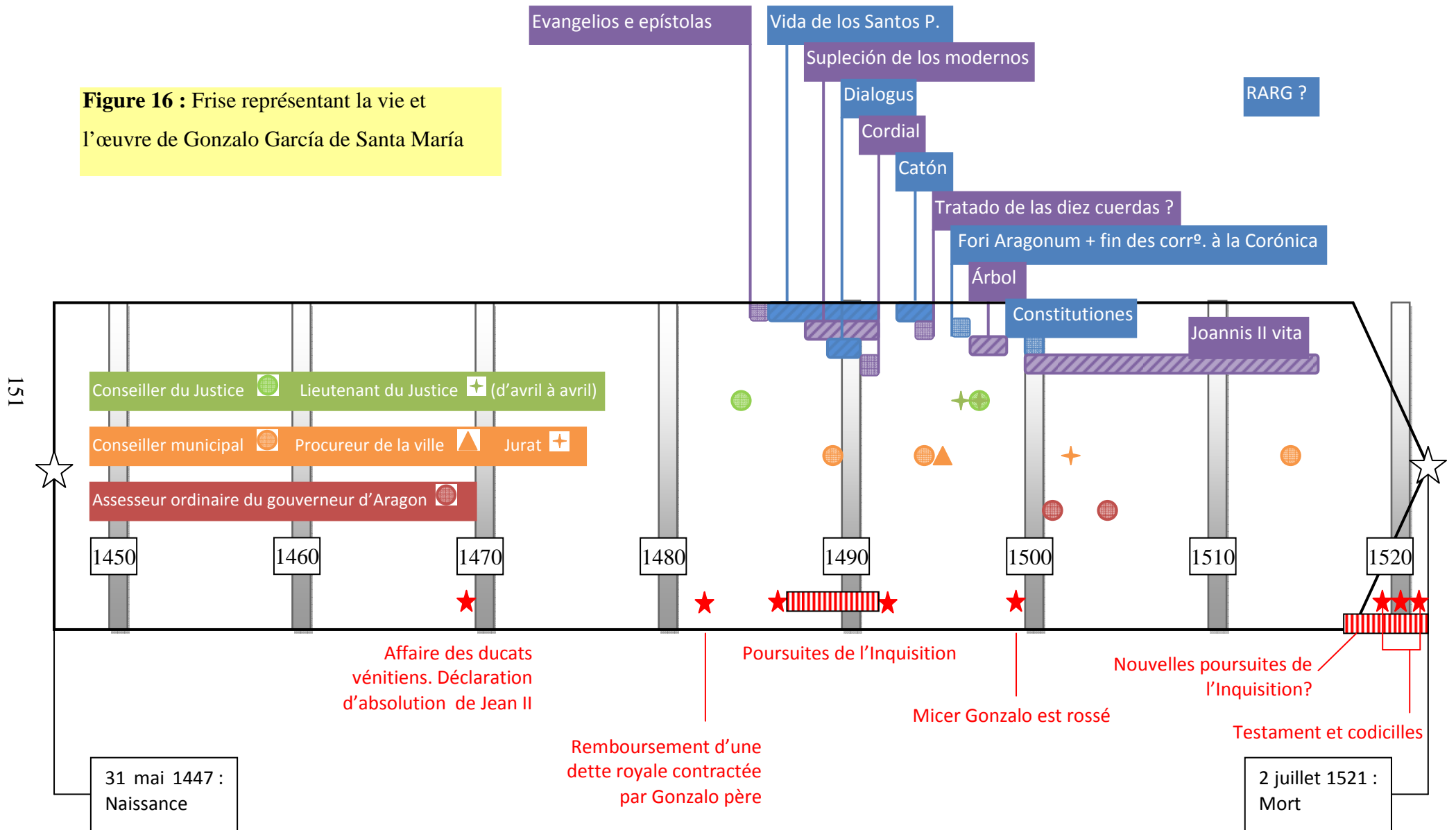
## VIII. Bilan

Au préalable, voici, en guise de bilan de ce chapitre, une frise récapitulant les événements les plus marquants de la vie de l'auteur et situant ses œuvres dans cette chronologie (Figure 16).

---

comme nous avons trouvé une origine et une généalogie royale décrite dans le long ordre de succession jusqu'aux temps du sérénissime roi Jean II ton père et représentée sous la forme d'un arbre, confiée par nos pères au soin de l'administration publique dans une archive de ce royaume, nous avons fait en sorte, pieusement et officiellement, qu'elle soit rédigée en une histoire, dans un style particulièrement choisi, par Lucio Marineo Sículo, homme très éloquent, également sur des fonds publics, pour qu'elle puisse voir le jour, avec le conseil et l'autorité de l'illustre seigneur Alphonse d'Aragon, archevêque de Saragosse et de Monte Real, lieutenant général, ton fils]. L'extrait provient de la lettre que les huit députés ayant commandé l'œuvre adressent à Ferdinand le Catholique et qui figure au début de l'édition de 1509 du *De primis* (L. MARINEO SICULO, *De primis Aragoniae regibus*, Cesaraugusta : G. Coci Alemani, 1509, fol. II). Dans la lettre de Marineo aux huit députés – qui fait suite à la première dans l'édition de 1509 – Marineo utilise le concept d'« arbre » pour le transformer en métaphore filée (voir citation p. 219, qui montre en outre qu'il opère sur cette généalogie de nombreux remaniements). Un autre passage évoque encore les transformations opérées : « Interpolatam igitur arborem vestram in ramos quinque partitam, et in aliam formam commutatam recognoscite » [Retrouvez donc là votre arbre refait, partagé en cinq branches et ayant pris toute autre forme] (*Ibid.*, fol. II<sup>v</sup>). Plusieurs de ces citations figurent dans l'article de Teresa Jiménez Calvente « Teoría historiográfica... ».

**Figure 16 :** Frise représentant la vie et l'œuvre de Gonzalo García de Santa María







## Chapitre 3.

Les *Regum Aragonum res geste* :  
éléments d'analyse



Comme je l'ai indiqué dans l'analyse codicologique, le manuscrit 992 est le seul témoignage connu des *RARG*. Il s'agit d'une vaste chronique de royaume embrassant sept cents ans d'histoire aragonaise. Dépourvue de prologue, bien que celui-ci soit annoncé, l'œuvre débute avec l'évocation du premier roi légendaire d'Aragon, Garsias Jimenez, et s'achève avec la mort d'Alphonse V, en 1458<sup>487</sup>. Le récit est divisé en vingt-neuf chapitres, chaque chapitre correspondant à un règne. Ces chapitres présentent une extension inégale : alors que le règne de Sanche Garsès occupe moins d'un demi-folio, pas moins de trente-cinq folios sont consacrés à Pierre III. Cette répartition n'a rien d'étonnant puisqu'elle reflète le nombre et l'extension des sources disponibles : les premiers chapitres, sur les temps primitifs, sont plus courts que les derniers ; les règnes longuement décrits dans d'autres chroniques médiévales sont plus étendus<sup>488</sup>. Mais surtout, l'extension relative des chapitres comme le patron généalogico-historique retenu correspondent exactement au modèle suivi dans la *Corónica* de Vagad. A première vue, tout semble indiquer l'existence d'un lien étroit entre la chronique du moine de Sainte-Foi et celle du juriste. C'est un premier dossier que j'examinerai en détail dans un chapitre réservé à l'étude des sources des *RARG*. Dans un deuxième temps, je reviendrai sur le statut qu'il convient de conférer à l'œuvre. Une troisième partie tentera de proposer un décryptage de la langue et du style employés par Gonzalo García de Santa María. Enfin, dans une quatrième partie, j'examinerai partiellement l'ancrage idéologique de l'œuvre et tenterai de la situer dans le panorama de l'historiographie aragonaise de son temps. Je reprendrai tout particulièrement, pour ce faire, les pistes suivies par trois chercheurs contemporains : Georges Martin, Jean-Pierre Jardin et Sophie Hirel-Wouts.

---

<sup>487</sup> Je démens donc plusieurs conjectures émises sans le support du manuscrit. Je réfute d'une part l'idée selon laquelle la chronique terminerait en 1340 (S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 301). J'écarte d'autre part l'hypothèse formulée par Robert Brian Tate d'une continuation jusqu'à 1492 dans le seul manuscrit connu de la chronique, hypothèse conçue à partir d'une mauvaise interprétation des notes de Gallardo (R. B. TATE, « Gonzalo García... », p. 224).

<sup>488</sup> De fait, quatre rois se distinguent par la longueur du chapitre qui leur est consacré : Jacques I<sup>er</sup>, Pierre III, Pierre IV et Alphonse V avec respectivement dix-sept, trente-cinq, seize et vingt-et-un folios alors qu'aucun des autres règnes n'est évoqué sur plus de neuf folios. Or ces règnes ont précisément été détaillés dans d'importantes chroniques catalanes et napolitaines : le *Llibre dels fets* sur Jacques I<sup>er</sup>, la *Chronique de Bernat Desclot* ou *Llibre del rei en Pere d'Aragó e dels seus antecessors passats* sur Jacques I<sup>er</sup> et Pierre III, la *Chronique de Ramon Muntaner* sur Jacques I<sup>er</sup>, Pierre III et leurs successeurs (en particulier Jacques II) et la *Chronique de Pierre le Cérémonieux* ou *Crónica del punyalet* sur Pierre IV ; pour le règne d'Alphonse V, il faut compter avec le *De rebus gestis ab Alphonso primo, Neapolitanorum rege* de Bartolomeo Fazio et le *De dictis et factis Alphonsi, regis Aragonum* d'Antonio Beccadelli, traduit en catalan par Jordi Centelles. À l'inverse, les premiers règnes, peu documentés, occupent en moyenne deux folios, à l'exception du premier chapitre qui en compte six, en tant que chapitre fondateur.

# I. Les sources historiographiques des *RARG* : une traduction de Vagad ?

## A. Les affirmations de Zurita

C'est Jerónimo Zurita qui, le premier, rapproche les *RARG* de la *Corónica*. D'une part, il associe toujours les deux auteurs dans ses *Indices*<sup>489</sup>. D'autre part, dans le commentaire final qu'il appose sur le manuscrit 992, il parle des *RARG* comme d'une traduction « à la lettre » de la *Corónica* de Vagad. L'historiographe semble forger son opinion au fil de la lecture de la chronique avant de trancher sur la couverture de l'ouvrage<sup>490</sup>.

Deux objections, toutefois. Tout d'abord, le premier fragment qui induit Zurita à penser que les *RARG* sont une traduction de la *Corónica* n'est, à mon avis, nullement décisif de ce point de vue. Il montre, certes, combien les deux chroniques sont proches, mais ne permet pas de déterminer si Vagad est la source de García de Santa María ou l'inverse<sup>491</sup>. D'autre part, on trouve dans les *Anales*, au livre XIII, une citation qui pourrait entrer en

---

<sup>489</sup> J. ZURITA, *Indices rerum ab Aragoniae regibus gestarum*, Cesaraugustae : Ex officina Dominici a Portonariis de Ursinis, 1578, lib. 1, fol. 34 ; lib. 2, fol. 242 ; lib. 3, fol. 361.

<sup>490</sup> Observons les deux notes suivantes, rédigées par Zurita, et l'évolution du « parece que se traslado » au « esto se traslada » : « Por la escritura destes nombres **parece q[ue] se traslado esto** dela historia impressa de Gauberto » (G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 96<sup>v</sup>) et « Por la de Gauberto de donde **esto se traslada** al tio de doña Maria de Padilla que se llamaua de Finestrosa, camarero mayor del rey don Pedro de Castilla » (*Ibid.*, fol. 171, je souligne). Au folio 182<sup>v</sup> figure enfin la mention suivante : « Es de aduertir que esta historia parece hauerse trasladado en latin por micer Gon<sup>o</sup> Garcia de Stancta Maria de los buenos letrados que uuo en su tiempo en el Reyno de Aragon, de la historia uulgar impressa de Gauberto Fabricio de Vagad monge de S<sup>t</sup>. Bernardo, **sacando a la letra della** todo lo que entendio que pertenecia a la historia, dexando la rhetorica vana del dicho padre, y sus grandes impertinencias, y sin añadir ni poner cosa alguna de diligencia y estudio suyo. Quanto a la relacion de las cosas que tocauan a la memoria delos hechos y sucessos passados. Gero<sup>mo</sup> Çurita ». Cette mention est reprise sur la couverture : « [...] desde sus principios hasta la muerte del rey don Alonso de Napóles, cuio autor fue micer Gon<sup>o</sup> Garcia de Santa Maria. **Es a la letra** [...] del [...] G[auberto] del monje [...] la rhetorica v[...] » (je souligne).

<sup>491</sup> C'est au fol. 96<sup>v</sup> que figure la liste des quarante chevaliers accompagnant Pierre III d'Aragon dans son duel contre Charles d'Anjour. Zurita commente : « Por la escritura destes nombres parece q[ue] se traslado esto dela historia impressa de Gauberto ». Effectivement, les deux listes correspondent exactement, l'ordre des personnes citées est identique, les chevaliers dont le titre ou la qualité est détaillée sont les mêmes. Mais au-delà de cette correspondance, rien ne pointe vers un sens de la traduction clairement déterminé. Plus éloquents me sembleraient, de ce point de vue, les nombreux passages où Gonzalo hésite entre deux formes latines pour un nom propre, ce qui paraît indiquer qu'il se fonde sur une source en langue vernaculaire. Parmi les nombreux exemples, on peut voir au folio 64 « Comes Montis Fortis / **de Monte Forti** » (je souligne l'alternative proposée en marge). Au folio 66, Gonzalo note une forme concurrente en marge ainsi que la forme castillane : « Petrum de Agerbio / al. Petrum adherbalem, Pedro de dayerbe ». C'est le cas également au folio 73, où le juriste manifeste ses hésitations pour citer le nom de « Breton de marsella » reporté en marge. Les éléments de toponymie sont également sujets à variations dans le corps même du texte et en marge, parfois à quelques lignes d'écart (voir aux folios 104-104<sup>v</sup> le cas de « Tirasonam »/« Turiasonem »/« Turiasonę »/« Taraçone » pour désigner Tarazona).

contradiction avec le sens de la traduction proposé sur la couverture du manuscrit 992. Voici le passage en question :

LA ARMADA DE GÉNOVA FUE SOBRE GAETA, A QUIEN DEFENDÍA DON ANTONIO DE LUNA, Y NO EL QUE MATÓ AL ARZOBISPO DE ZARAGOZA. Entre tanto pasó la armada de Génova a ponerse sobre Gaeta, en cuya defensa estaba don Antonio de Luna, **no el que mató al arzobispo de Zaragoza como piensa Gonzalo García de Santa María y otro autor que le sigue a la letra (que no hay para qué nombrarle en estos anales)** que con muy indiscreta indignación le llama sacrilego, y afirma que se perdió la ciudad por su culpa, sino un barón muy principal de Sicilia que fue hijo del conde don Artal de Luna y sucesor de la casa de Peralta, que fue tan ilustre y poderosa en aquel reino y de la sangre real de Aragón<sup>492</sup>.

La désignation est ambiguë : l'auteur qui suit Gonzalo à la lettre n'est pas nommé mais on retrouve effectivement la même confusion de personne dans la *Corónica*<sup>493</sup>. Le fait « qu'il n'y a[it] pas lieu de nommer [cet auteur] dans ces *Anales* » – comprendre, que cet auteur ne mérite pas d'y figurer – engage à penser qu'il s'agit bien de Vagad. La prose historiographique du moine était en effet fort peu appréciée par les chroniqueurs qui lui succédèrent<sup>494</sup> et il n'est effectivement jamais expressément nommé dans l'intégralité des *Anales*<sup>495</sup>. C'est peut-être à nouveau à Vagad que Jerónimo Zurita se réfère, dans le livre IV de ces mêmes *Anales*, en disant :

**Escribe el autor de la historia general de Aragón** y micer Gonzalo García de Santamaría, que al mismo tiempo que había pasado el ejército francés a Rosellón, un caballero que decían don Pedro Martínez de Bolea, por el peligro y trance en que el rey don Pedro [Pierre III d'Aragon] estaba si el rey don Sancho se declarase contra él y entrase por Aragón en ayuda y favor de la iglesia y del rey de Francia, usó de cierto ardid [...] <sup>496</sup>.

---

<sup>492</sup> J. ZURITA, *Anales de Aragón [version electrónica]*..., livre XIII, chap. XXVII (je souligne). Le fragment fait référence à l'attaque de Gaeta par les Génois au cours du règne d'Alphonse V, en 1435.

<sup>493</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CLXIX. Dans les *RARG*, une note marginale de Zurita reprend la formule « Sacrilegus Antonius de Luna » (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum*..., fol. 170).

<sup>494</sup> S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 270-273. Le titre du chapitre correspondant à ces pages dans la thèse citée reprend les mots sévères d'Antonio De Ferrariis dans son *De educatione* de 1505 : « Insanus quidam (...) monachus Gaubertus... ».

<sup>495</sup> Mais il pourrait également s'agir d'une chronique que J. Zurita jugerait marginale ou anecdotique, comme la chronique de Martín García Puyazuelo (1441-1521) et dont on ne conserve que quelques fragments parmi les notes manuscrites de Diego Dormer (*Papeles referentes...*). Cf. note 198. La comparaison des passages conservés avec les textes de Vagad et de García de Santa María montre toutefois que cette chronique semble plutôt inspirée de la *Corónica* que des *RARG*.

<sup>496</sup> J. ZURITA, *Anales de Aragón [version electrónica]*, livre IV, chap. CX (je souligne).

La ruse de Pedro Martínez de Bolea figure effectivement dans la *Corónica*... Mais à vrai dire, ces allusions vagues et ces identités à moitié révélées n'aident nullement à la compréhension des rapports existants entre les différentes sources.

Si l'on se penche en détail sur les passages des *Indices* où Zurita mentionne Gonzalo García de Santa María, le doute n'est en rien levé. Les deux auteurs sont cités ensemble, mais Gonzalo l'est toujours le premier. Faut-il voir dans cet ordre inébranlable le respect de la chronologie de rédaction des textes ? Zurita, en parlant de concomitance, alimente le flou : « Esto mismo [la conquête de Bolea et le changement de nom des chevaliers Torres] y casi con las mismas palabras lo dice el monje Gauberto, historiador igualmente de aquellos acontecimientos y de la misma época que Gonzalo »<sup>497</sup>.

Mon opinion est que Zurita lui-même ne connaissait pas exactement l'histoire de la rédaction de la *Corónica* et des *RARG*. Au fil de ses propres travaux historiographiques – la rédaction des *Anales* l'occupèrent pendant près de quarante ans –, il chercha vraisemblablement à comprendre le fonctionnement de ses sources et à ajuster sa vision des rapports qu'elles purent entretenir entre elles. Ses opinions sont donc mouvantes et ne doivent pas être le fondement de conclusions hâtives. Le dossier demande sans nul doute à être repris de zéro, en examinant chaque piste, textuelle ou contextuelle, sans *a priori* et avec l'objectif de constituer un argumentaire précis pour rendre compte des liens existants entre les deux textes. Tel sera le but des lignes qui suivent.

## B. Deux textes intimement liés

La proximité entre les *RARG* et la *Corónica* est vérifiable tout au long du manuscrit, au point qu'une comparaison filée des deux textes pourrait être menée sur toute l'extension des deux chroniques. D'une part, sauf quelques très rares exceptions qui seront commentées en note dans l'édition ou plus avant dans cette étude liminaire, on ne relève aucune divergence dans la construction du récit et dans sa chronologie ; d'autre part, la structure même des phrases est la plupart du temps similaire, si bien qu'il paraît difficile d'envisager que ces deux textes n'aient pas été directement liés. Une comparaison des premiers paragraphes des *RARG* avec le texte des autres chroniques peut illustrer ce propos.

---

<sup>497</sup> Je cite la traduction espagnole moderne. Cf. J. ZURITA, *Índices de las gestas de los reyes de Aragón desde comienzos del reinado al año 1410*, ed. preparada por Á. CANELLAS LÓPEZ, trad. José GUILLÉN CABAÑERO, Zaragoza : Institución Fernando el Católico (CSIC), 1984, p. 69. Le texte original latin est le suivant : « Haec eadem, ferme totidem verbis, a Gauberto monacho, earum itidem rerum scriptore, qui eiusdem Gonzalui aetate opus suum concinarat, traduntur » (*Id., Indices rerum...*, lib. 1, fol. 34).

En premier lieu, c'est le même schéma narratif qui structure le début du premier chapitre des *RARG* et de la *Corónica*<sup>498</sup>. Après la trahison du comte Julien, un groupe de chrétiens se réfugie dans les montagnes pyrénéennes, plus précisément au rocher d'Uruei, près de Jaca. Une procession est organisée vers le sanctuaire de Saint-Jean de la Peña pour que Dieu conseille les nobles chevaliers chrétiens dans l'élection d'un roi. Là-bas, deux frères ermites, après deux nuits de veille, révèlent ce que l'esprit divin leur a soufflé : c'est Garsias Jimenez qui doit être choisi comme roi. L'épisode est longuement développé. Cette trame n'est pas celle que proposait la *CSJP*, laquelle, après avoir évoqué le retranchement des chrétiens, se centrerait sur l'évocation des combats initiaux et sur les détails de la fondation du monastère, suite à la retraite originelle d'un certain Saint Jean-Baptiste. Les frères ermites, qui se retirent à la suite du saint à Saint-Jean de la Peña, ne semblent jouer aucun rôle dans l'élection de Garsias Jimenez, dont les détails ne sont nullement rapportés. C'est ce déroulement que suivront plutôt Marineo Sículo et Zurita, qui ne reprennent point le motif de l'inspiration divine dans l'élection du premier roi du Sobrarbe. Cet épisode est donc propre aux chroniques de García de Santa María et de Vagad. Je ne lui connais pas d'équivalent dans l'historiographie sur les origines du royaume d'Aragon<sup>499</sup>, ce qui porte à croire que l'un de ces deux auteurs introduisit ce récit sous sa forme spécifique, peut-être en s'inspirant d'une source aujourd'hui perdue.

En deuxième lieu, la formulation même du récit, c'est-à-dire la lettre du texte, montre des proximités évidentes. Si l'on considère l'incipit des *RARG*, et qu'on le compare avec le texte de Vagad, le lien saute aux yeux :

---

<sup>498</sup> La narration tarde toutefois à démarrer, chez Vagad, puisque le premier chapitre commence par une réflexion sur l'interprétation de la chute de l'Espagne wisigothique dans une perspective historique et comparative.

<sup>499</sup> J'ai parcouru l'ensemble des sources recensées par Sophie Hirel-Wouts (S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, vol. II, Annexes, liste p. 4-16). J'ai également consulté l'édition d'un privilège intitulé *Memoria de la donación de Abetito* narrant l'histoire du monastère de Saint-Jean de la Peña (Manuel MAGALLON Y CABRERA, *Colección diplomática de San Juan de la Peña*, Madrid : Tip. de la Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, 1903-1904, charte n° 3, p. 44-48) et une chronique du début du XVI<sup>e</sup> siècle, la *Chronica regum Aragonum et comitum Barchinone et populationis Hispanie* d'Esteban Rollán (Esteban ROLLAN, *Chronica regum Aragonum et comitum Barchinone et populationis Hispanie*, ed. e índices por M. I. FALCON PEREZ, Zaragoza : Anubar, 1987). L'idée de l'influence des deux ermites sur l'élection du roi figurait précédemment dans les *Històries* de Tomic mais sous la forme d'un simple conseil, sans aucune transcendance divine : « E après, lo dit ermità trobà aquí en la muntanya dos cavallers sants hòmens, los quals la hu havia nom Vot e l'altre Pelitzo, los quals s'i eren salvats com les dites muntanyes foren preses e corregudes per lo dit almazor de Còrdova, rey d'Osca. Los crestians, ab consell de aquells dos cavallers, haguessen fet lur capità e senior hun cavaller qui era de linatge real dels gotz, appellat Garcia Eximenez » (Pere TOMIC, *Històries e conquestes del realme d'Aragó e Principat de Catalunya*, ed. crítica i estudi lingüístic per Joan IBORRA I GASTALDO, Tesis doctoral, Valencia, Universitat de Valencia, 1999, p. 62). Qui plus est, la mention est lapidaire, tandis que la narration de l'intercession des frères ermites s'étend sur de longs paragraphes, chez Vagad comme chez García de Santa María.



<i>RARG</i>	<i>Corónica</i>
<p>Expugnata a machometanis universa Hispania biennio, ut plures dicunt, idque scelesti comitis Julianii prodicione, abiere christiani atque confugere ad natura munita et aspera loca, nonnulli ad montana Asturiarum perhibent eos confugisse, alii vero ad Pyreneos montes qui Galliam ab Hispania dividunt. Ibique duo viri precipui evaserunt cum suis exercitibus : Garsias Eximini Gotus, qui fuit primus rex Supra Arbum apud Aragonenses, et Sinofrus, Catalonię prefectus, unde comites Barchinonę originem ducunt<sup>500</sup>.</p> <p>[Quand les mahométans eurent envahi l'Espagne tout entière en deux ans, comme plusieurs l'affirment, et cela à cause de la trahison du comte Julien, le scélérat, les chrétiens partirent se réfugier dans des espaces naturellement protégés et rudes. Certains rapportent qu'ils se sont réfugiés dans les montagnes des Asturies, d'autres dans les Pyrénées, qui séparent la Gaule de l'Espagne. Et c'est là que deux hommes d'exception trouvèrent refuge, avec leurs armées : le Goth Garsias Jimenez, qui fut le premier roi du Sobrarbe, chez les Aragonais, et Sinofre, préfet de Catalogne, duquel les comtes de Barcelone tirent leur origine.]</p>	<p>Sojuzgada pues la España en cinco años dizen algunos, otros en quatorze meses, en dos años scriuen los mas, y a estos seguimos. Retruxieron se los xpistiannos alas mas fuertes y asperas sierras que podieron fallar, alas montañas delas Asturias dizen muchos. Mas a los montes Perhineos pienso que mas. Por que son los mas altos y mas famosos montes de toda la Hespaña. Y hai se saluaron dos grandes estados, el del magnanimo rey tan godo, que llamaron don Garci Ximenez que fue leuantado en rey de los nuestros. Y el de Sinofre, prefecto de catalueña, de quien descinden los illustres condes de Barçelona<sup>501</sup>.</p>

Le déroulement des phrases est identique : toutes deux commencent par un participe passé – ablatif absolu dans la formulation latine, proposition participiale dans la version vernaculaire – évoquant de manière synthétique la conquête. S'ensuit une précision sur la durée de l'invasion, puis la description du lieu choisi par les chrétiens comme refuge avec un même balancement (« nonnulli [...], alii vero » / « muchos [...]. Mas [...] pienso que mas »). Enfin, les chroniqueurs se concentrent sur deux groupes distincts de chrétiens et leur chef, anticipant sur la suite de la narration (« Ibique duo viri precipui evaserunt cum suis exercitibus » / « y hai se saluaron dos grandes estados : el del [...] y el de [...] »). Les différences sont limitées. Il y a tout d'abord la durée de l'invasion arabe. Tandis que García de Santa María ne propose qu'une durée de deux ans, Vagad rapporte trois possibilités pour finalement se déclarer en faveur des deux ans. Dans les *RARG*, les Arabes sont explicitement

<sup>500</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 3.

<sup>501</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. II.

nommés, ainsi que le comte Julien. Dans la *Corónica*, ces données sont superflues car déjà mentionnées dans les réflexions inaugurales contenues dans ce même chapitre. Outre un léger flottement autour des pronoms indéfinis balisant le balancement central de ce court extrait, le commentaire concernant les Pyrénées diverge. Enfin, Gonzalo cible le chef des troupes chrétiennes tandis que Gauberto parle d'États chrétiens, avant de mentionner leur chef.

Précisément, cette mise en relief des divergences ne peut être réalisée que parce que les propos des deux chroniques sont extrêmement proches. Le lecteur pourra apprécier, par exemple, comment le texte de la *Crónica de San Juan de la Peña*<sup>502</sup>, dans sa version latine, et celui du *De primis* de Marineo Sículo, qui narrent eux aussi le repli des chrétiens dans les montagnes, ne se prêtent nullement à une telle analyse :

<i>CSJP</i>	<i>De primis</i>
<p>Facta quidem persecutione siue occupatione predicta, christiani qui euadere potuerunt, dispersi sunt, fugientes uersus latebras seu fortitudines muntanearum Suprarbii, Rippacurtie, Aragonum, de Bierroça, de Artide, Ordonya, de Biscaya, de Alaua et de Asturiis, ubi construxerunt pluria castra et plures alias fortitudines, in quibus se receptare ualere et deffendere a sarracenis. Et omnes ille terre remanserunt in posse christianorum, sic[que] eas mauri nullo tempore possederunt<sup>503</sup>.</p> <p>[Quand la persécution eut lieu ou que l'occupation fut proclamée, les chrétiens qui réussirent à s'enfuir se dispersèrent, se réfugiant dans des cachettes ou des forts des montagnes du Sobrarbe, de Ribagorce, d'Aragon, de Berrueza, d'Artieda, d'Orduña, de Biscaye, d'Alava et des Asturies. Là, ils construisirent plusieurs castra et plusieurs autres forts, où se retirer et se défendre contre les Sarrasins. Et toutes ces terres</p>	<p>[...] ingens maurorum exercitus ex Africa per Calpes angustias in Hispaniam traiecit. Qui Rodrigo rege bello perempto paucis annis Hispaniam fere totam occuparunt quam te[ne]runt annos CCCXL praeter quosdam Asturiae populos et Pyreneos montes. Quo nonnulli Aragoniae nobiles et Caesaraugustae ciuitatis equites tum suae salutis causa, tum etiam christiani nominis et conseruandae fidei gratia se contulerant. Ubi diu quasi latitantes natura et asperitate loci tuti continebantur<sup>504</sup>.</p> <p>[...une immense armée de maures arriva d'Afrique en Espagne en passant par le détroit de Gibraltar. Et, le roi Rodrigue ayant été tué au combat, ils occupèrent en quelques années presque toute l'Espagne, qu'ils conservèrent durant 340 ans sous leur joug, excepté quelques peuplades d'Asturies et les Pyrénées. Là, quelques nobles d'Aragon et chevaliers de la cité de Saragosse se rassemblèrent, tantôt pour leur propre salut,</p>

<sup>502</sup> Désormais *CSJP*.

<sup>503</sup> *Crónica de San Juan de la Peña*, versión latina e índices preparados por A. UBIETO ARTETA, Valencia : Anubar, 1961, p. 24-25. Je corrige la transcription « sic quod » en « sic[que] » (cf. une transcription partielle qui rejoint ma proposition : José María QUADRADO, *España : sus monumentos y artes, su naturaleza é historia*. Aragón, Barcelona : Daniel Cortezo, 1886, p. 327, n. 1). Les versions aragonaises et catalanes sont similaires. Cf. « Crónica de San Juan de la Peña (Versión aragonesa). Edición crítica », ed. Carmen ORCÁSTEGUI GROS, *Cuadernos de Historia Jerónimo Zurita*, 51-52, 1985, p. 419-569, p. 429 et *Crònica general de Pere III el Ceremoniós, dita comúment crònica de Sant Joan de la Penya*, ed. Amadeu-Jesús SOBERANAS LLEÓ, Barcelona : Alpha, 1961, p. 27.

<sup>504</sup> L. MARINEO SÍCULO, *De primis Aragoniae...*, fol. III<sup>v</sup>. L'œuvre de Marineo est également connue sous le nom de *De genealogia regum Aragonensium* ou *De Aragoniae regibus et eorum gestis*.

restèrent au pouvoir des chrétiens et ainsi les Maures jamais n'en prirent possession.]	tantôt même pour le nom du Christ et la conservation de leur foi. Et ils s'y maintinrent longtemps comme cachés, en sécurité grâce à la nature et la rudesse du lieu.]
---	--

Seule la présence du lexème « asper- » (« asperitate loci »), que l'on retrouve également chez Vagad (« alas mas fuertes y asperas sierras ») et García de Santa María (« aspera loca »), mais qui est absent des autres sources historiographiques<sup>505</sup>, semble pointer un lien entre ces trois chroniques. Mais l'influence, si elle est réelle et non le fruit du hasard, est extrêmement limitée. Le phrasé et la formulation de cet extrait chez Marineo est bien distinct du couple indissociable formé par les *RARG* et la *Corónica*.

Or l'incipit, je le disais plus haut, n'est qu'un exemple pour illustrer une proximité qui se donne à voir tout au long du récit, selon des modalités similaires. De cette proximité, il nous faut conclure, en toute rigueur, à deux possibilités : soit une des chroniques est la traduction de l'autre, soit ces deux textes ont été élaborés à partir d'une même source, un troisième texte, embrassant la même extension chronologique, qui serait aujourd'hui perdu et dont nous ignorons tout. Je penche, pour ma part, pour l'hypothèse de la traduction directe. Je crois, en outre, que c'est le texte vernaculaire de la *Corónica* qui a servi de base à celui des *RARG* et non l'inverse. Voici les éléments qui m'ont amenée à cette opinion.

### C. Deux auteurs contemporains

Entre ces deux textes, il est tout à fait possible que la transmission ait été directe. Ce que l'on sait de la vie des deux hommes, *grosso modo* contemporains<sup>506</sup>, pourrait en tout cas nourrir cette hypothèse. D'une part, ils fréquentèrent manifestement tous les deux, à un moment donné, les mêmes cercles d'érudition à Saragosse et gravitèrent autour de la figure de l'archevêque Alphonse d'Aragon. Ces circonstances purent favoriser les échanges intellectuels entre ces deux personnages. D'autre part, fait éloquent, nous savons que le texte de Vagad fut confié à Gonzalo García de Santa María pour correction avant impression. Je rappelle ici deux citations déjà données plus haut, et qui sont extraites du premier prologue et du colophon de la *Corónica* :

---

<sup>505</sup> Voir note 499.

<sup>506</sup> Vagad était toutefois plus âgé que García de Santa María puisqu'il serait supposé né dans le premier tiers du XV<sup>e</sup> siècle (S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 274). Je compte qu'une génération (25 ans) les séparait probablement.

[...] por los tan egregios magnificos y famosos doctores miçer Gonçalo Garcia de Sancta Maria lugarteniente de justicia de aragon, y miçer Gaspar Manente, fue ya tan **reconoçida** y tan bien esaminada toda esta escriptura [...] <sup>507</sup>.

Acaba la famosa y esclareçida Coronica delos muy altos y muy poderosos príncipes y cristianissimos reyes del siempre constante y fidelissimo reyno de aragon, por el reuerendo padre don Gauberte Fabricio de Vagad monge de sant bernardo y expresso professo del sancto y deuoto monesterio de sancta maria de Sancta Fe principalmente compuesta. Y despues **recognosçida**, y en algo esaminada por el magnifico y egregio doctor miçer Gonçalo Garcia de Sancta Maria <sup>508</sup>.

Des documents d'archives concernant le paiement de ce labeur indiquent par ailleurs que le travail confié aux deux juristes fut achevé dès 1496<sup>509</sup>. Les participes passés « reconoçida »/« recognosçida » (soulignés dans la citation) ne doivent pas induire en erreur. Il ne faut nullement y voir le sens de « reconnaître », conduisant à penser que García de Santa María avaliserait un texte déjà connu voire, pourquoi pas, la traduction d'une chronique composée par ses soins. « Reconocer » signifie « examiner quelque chose avec soin »<sup>510</sup>. Le participe passé fait donc simplement référence à la tâche de relecture préparatoire à l'édition. Gonzalo García de Santa María dut être choisi, pour effectuer cette tâche, en raison de son travail récurrent aux côtés des Hurus à Saragosse et peut-être à cause de sa notoriété, probablement déjà bien établie à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, à en croire les adjectifs utilisés par Vagad<sup>511</sup>. Nous ignorons si le texte des *RARG* fut jamais entre les mains de Vagad, mais nous savons donc, en revanche, que la dernière version manuscrite avant impression de la *Corónica* fut lue avec attention par García de Santa María.

## D. Interrogations autour d'un troisième texte

En toute rigueur, il faut cependant envisager que, malgré ce lien direct entre les auteurs et bien que Gonzalo ait lu, avant 1496, la *Corónica* de Vagad, l'œuvre de chacun d'entre eux ait pu être tirée d'une source commune, un troisième texte, inconnu de nous aujourd'hui. Or cette hypothèse n'est qu'un postulat théorique. Aucun élément ne permet, à l'heure actuelle, de l'étayer.

---

<sup>507</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, premier prologue, fol. Aiiii.

<sup>508</sup> *Ibid.*, fol. CLXXX.

<sup>509</sup> Cf. *supra* p. 141.

<sup>510</sup> « RECONOCER : Examinar con cuidado alguna cosa [...] » (REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua castellana*, Madrid : Imprenta de la Real Academia Española, por los herederos de Francisco del Hierro, 1737, tome V, p. 523).

<sup>511</sup> « magnifico y egregio doctor miçer Gonçalo garcia de sancta maria ».

Dans la bibliographie relative à l'historiographie aragonaise, je n'ai rencontré aucune mention d'une chronique pouvant correspondre à une source commune aux deux textes, à savoir une histoire des rois d'Aragon s'étendant du début du règne de Garsias Jimenez jusqu'à la fin de celui d'Alphonse V<sup>512</sup>, fort développée et aussi proche, du point de vue de la trame narrative et de la formulation, de ces deux chroniques que celles-ci ne le sont entre elles. Parmi les textes historiographiques du XV<sup>e</sup> siècle connus, aucun ne répond à ce faisceau d'exigences<sup>513</sup>. Parmi les chroniques de l'Est péninsulaire disparues mais mentionnées dans d'autres écrits ou dans les répertoires bibliographiques, on ne trouve guère de référence pouvant satisfaire à ce schéma. Les chroniques de Saint-Victorien et de Vallclara (ou Poblet), citées par Vagad, semblent trop anciennes pour correspondre au texte historiographique recherché<sup>514</sup>. Dans la liste des chroniques de la couronne d'Aragon perdues qu'établit Anna Cortadellas<sup>515</sup>, seuls deux textes pourraient peut-être retenir notre attention, deux textes d'ailleurs cités par Vagad : la *Crónica de Mossen Avinyó* et le *Hacecito o manajo de los tiempos*. En ce qui concerne ce deuxième texte, il est totalement improbable qu'il s'agisse de la source recherchée puisque Vagad ne le cite que pour le critiquer acerbement, décrédibiliser le travail historique réalisé et se démarquer de sa lecture des faits<sup>516</sup>. Dans un compte-rendu de l'ouvrage d'Anna Cortadellas, Maria Toldrà i Sabaté indique que le *Hacecito* n'est autre

---

<sup>512</sup> Il faudrait, en effet, que cette supposée source embrasse l'intégralité de cette chronologie puisque la proximité entre les *RARG* et la *Corónica* est constante et présente les mêmes modalités du début à la fin du récit. Un dernier scénario, plus complexe, consisterait à imaginer que les *RARG* et la *Corónica* s'inspirassent partiellement d'une source commune (une source n'arrivant pas jusqu'à la fin du règne d'Alphonse V) et que, pour terminer la narration par exemple, l'un des deux auteurs utilisât le texte de l'autre. Ce cas de figure me paraît peu probable ; il ramènerait toutefois à la question de la transmission directe d'un texte à l'autre pour une partie de la chronique.

<sup>513</sup> L'analyse du fragment des origines anéantit d'emblée cette hypothèse.

<sup>514</sup> Voir par exemple les citations suivantes : « La coronica mas cierta mas antigua y verdadera de sant Victorian » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XX<sup>v</sup>) ou « segun que lo escriue la coronica de Val clara que es la misma que la de Pobled, y es en lengua latina y tan antigua y tan verdadera que della dudar no se deue » (*Ibid.*, fol. XXXI). De fait, les références à la chronique de Saint-Victorien ne dépassent pas le règne de Sanche le Grand, tandis que la chronique de Poblet, vraisemblablement plus tardive, est citée jusqu'au règne de Pierre III. Concernant cette dernière, on sait par Vagad qu'elle était rédigée en latin. Or, j'ai déjà souligné en note 491 que la source de Gonzalo était probablement en langue vernaculaire.

<sup>515</sup> Ana CORTADELLAS, *Repertori de llegendes historiogràfiques de la Corona d'Aragó : segles XIII-XVI*, Barcelona : Curial Edicions Catalanes, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 2001, p. 237-239.

<sup>516</sup> « Y si dezis pues que responderes al moderno cartuxo, que scriuio en su hazezito o manajo de los tiempos, que recibio tan graue ferida el magnanimo rey don Pedro en la pelea de los françeses, que della a la postre murio, y murio dixo el cartuxo, como fijo desobediente y persecuidor dela yglesia, que assi mueren los tales. A esso respondo, que do la contra parece tan clara, que nunca de ferida el rey nuestro murio, parece tan publica y manifiesta nuestra verdad, que fasta la justicia diuina, mas el mismo dios que es mas toma nuestra parte, por suya y responde por nosotros, que es demasiado curar de los hombres y hombres tan decebidos, que escriuen lo que no saben, ni pueden auerigar » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CXII<sup>v</sup>). Gonzalo, qui ne cite pas cette chronique, ne reprend pas non plus la version de la mort de Pierre III par blessure.

que le *Fasciculus temporum* du moine chartreux allemand Werner Rolewinck (1425-1502)<sup>517</sup>, une chronique universelle latine qui connut une forte diffusion aux premiers temps de l'imprimerie et qui n'évoque qu'incidemment l'histoire hispanique<sup>518</sup>. Quant au premier texte, dont nous ignorons tout, je ne crois pas que le point de vue d'un chevalier catalan<sup>519</sup> puisse avoir nourri la trame et le propos de deux chroniques si profondément aragonaises dans la défense d'une terre, d'un peuple et d'un système politique<sup>520</sup>. Qui plus est, si la *Crónica de Mossen Avinyó* était la source commune des *RARG* et de la *Corónica*, Vagad la citerait-il au milieu d'autres chroniques, sans lui accorder un traitement particulier<sup>521</sup> ?

Si ce troisième texte existait bien, nous serions donc face à un fantôme historiographique n'ayant pas laissé de trace. Certes, dans un corpus où les lacunes sont grandes et où les textes conservés sont laborieusement redécouverts, l'absence de référence est loin de constituer un argument définitif. Mais il resterait tout de même troublant que Zurita associât dans 80 % des cas la *Corónica* et les *RARG* et ne fit nullement mention explicite à leur hypothétique source commune<sup>522</sup>. Par ailleurs, c'est la démarche historiographique même de Vagad, telle qu'il la décrit dans sa chronique, qui, si l'on veut bien prêter foi à ses dires, semble contredire l'existence d'une telle source.

---

<sup>517</sup> Maria TOLDRA I SABATÉ, « Cortadellas i Vallès, Anna (2001) : Repertori de llegendes historiogràfiques de la Corona d'Aragó (segles XIII-XVI). Barcelona : Curial Edicions Catalanes / Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 243 p. (Textos i Estudis de Cultura Catalana, 79) (Recensió) », *Estudis Romànics*, 27, 2005, p. 509-512, p. 512.

<sup>518</sup> « The *Fasciculus temporum* was first printed in Cologne in 1474. It passed through more than thirty editions in its author's lifetime, and was apparently an indispensable work of reference until after 1532, when it was superseded by others more up-to-date. It was translated into Flemish, German, and French, and an edition appeared in Seville in 1480 » (Virginia MOSCRIP, « Werner Rolewinck's *Fasciculus temporum* », *University of Rochester Library Bulletins*, 9 (3), disponible en ligne : <http://www.lib.rochester.edu/index.cfm?PAGE=3422> [réf. du 11/07/2012]). Une version digitalisée de l'édition de 1477 est consultable sur le portail *Les Bibliothèques Virtuelles Humanistes* de l'Université François-Rabelais de Tours (disponible en ligne : <http://www.bvh.univ-tours.fr/Consult/index.asp?numfiche=688>).

<sup>519</sup> Cette chronique est mentionnée par Vagad au moment de la bataille de Muret et de la mort de Pierre II en 1213 : « escriuelo el mismo coronista Catalan, que dizen mossen Auiñon » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. LXXI<sup>v</sup>). La « coronica del cauallero mossen Auiñon » est à nouveau citée au sujet du règne de Jacques II au moment du siège de Mayorga en 1296 (*Ibid.*, fol. CXXIII<sup>v</sup>). L'auteur de cette chronique pourrait être Lluís d'Avinyó, chevalier catalan, huissier de Charles de Vianne puis proche du roi Jean II d'Aragon, connu sous le nom de « Mossén Avinyó » pour son œuvre poétique. Voir les rapprochements effectués dans Montserrat GALI, *et al.*, « De mossèn Avinyó a Lluís d'Avinyó, uixer del Príncep de Viana », in : Anna ALBERNI, *et al.* (éd.), *Translatar i transferir. La transmissió dels textos i el saber (1200-1500)*, Actes del Primer Col·loqui Internacional del Grup Narpan « Cultura i Literatura a la Baixa Edat Mitjana » (Barcelona, 22 i 23 de novembre de 2007), Santa Coloma de Queralt : Obrador Edèndum-Publicacions URV, 2010, p. 475-510.

<sup>520</sup> Cf. chap. IV. Appropriation et réorientation du discours historiographique : quelques pistes (p. 261 et suiv.).

<sup>521</sup> « escriuelo el mismo coronista Catalan, que dizen mossen auiñon. Otros dizen que aznar Pardo murio ahi con su fijo, y Miguel de luesia, con otros. Y creo que todos murieron como caballeros » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. LXXI<sup>v</sup>).

<sup>522</sup> Zurita n'envisage à aucun moment un « trio » de sources. C'est ce qui m'incline à penser que, derrière la référence à une « historia general de Aragón » citée plus haut (cf. p. 157), c'est encore à l'œuvre de Vagad, et à

## E. Gauberto, Gonzalo et leurs sources

### 1. Les sources explicites de Gauberto

En effet, la *Corónica* fait état d'un véritable travail de compilation<sup>523</sup>. Les références égrenées au fil de la chronique renvoient à une multitude de textes variant logiquement au fil des périodes traitées et dont un court aperçu est donné dans l'intitulé<sup>524</sup>. Au milieu de ce magma historiographique, Vagad ne mentionne à aucun moment une source unique qu'il pourrait partager avec Gonzalo, pas plus que le nom des *Regum Aragonum res geste* n'est d'ailleurs cité<sup>525</sup>. En outre, le moine dit avoir consulté en personne certaines de ces sources<sup>526</sup>. Il affirme également que lui ou les membres de sa famille ont parfois été les témoins oculaires

---

nul autre texte, que Zurita fait allusion. Je ne crois pas, par ailleurs, que Zurita ait pu ignorer l'existence d'un troisième texte.

<sup>523</sup> La genèse de la chronique s'étendit d'ailleurs vraisemblablement sur plusieurs décennies, à compter des années 1460. Sophie Hirel-Wouts dégage plusieurs phases, intégrant la composition d'un résumé en vers : « Trois étapes, au final, scandent donc la genèse de la *Corónica* : une phase de rédaction primitive "d'histoires" des rois aujourd'hui perdues, dont l'œuvre en vers dit être le résumé et l'amendement en certains points (elle corrige quelques maladresses de la version antérieures, signale l'auteur) ; puis une phase finale, rendue "définitive" par le passage de la *Corónica* sous les presses de Paulo Hurus » (S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 293-296).

<sup>524</sup> « A honor y gloria de dios nuestro señor, y ensalçamiento de su fe y a mayor lumbré y enxemplo de virtud de los príncipes venideros. Comiença la esclareçida coronica de los muy altos y muy poderosos principes y reyes cristianissimos de los siempre constantes y fidelissimos reynos de Sobrarbre de Aragon de Valencia y los otros. Por el reuerendo padre don fray Gauberte Fabricio [...] con mucho trabajo y diligencia compuesta, y de los reales archios assi de Barçelona como de sant victorian de Monte aragon de Poblete y otras antigas coronicas verdadera y fidelissimamente sacada » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. Ai<sup>v</sup>).

<sup>525</sup> Celui de Gonzalo García de Santa María ne figure que dans les parties liminaires, en référence à son travail de correcteur. Seule la référence faite à plusieurs reprises à une source appelée « nuestra coronica » pourrait prêter à confusion. Au vu de la première occurrence, il est à exclure que l'expression désigne les *RARG*. En effet, Vagad dénonce le laconisme de ladite « coronica » l'obligeant à suivre, pour narrer les détails de la guerre entre Pierre IV d'Aragon et Pierre I<sup>er</sup> de Castille, une source castillane (« La coronica nuestra no scriue las causas tan por menudo como la otra. Y por esso pornemos las del mismo adversario » et « esto no lo scriue nuestra coronica, mas la del mismo rey de Castilla, que suple nuestro comedimiento y tan demasiado callar », *Ibid.*, fol. CXXXIX et CXLVI). Or tous les détails présents chez Vagad figurent dans les *RARG*. L'analyse des autres occurrences de l'expression « nuestra coronica », exclusivement utilisée dans le chapitre consacré au règne de Pierre IV, montre qu'il s'agit en réalité de la *Crónica del Punyalet*, « [...] la coronica nuestra que escriue el rey mismo [...] » (« y desto delas ancoras la coronica nuestra que escriue el rey mismo no faze mincion que enla coronica del rey de Castilla lo falle » (*Ibid.*, fol. CXLi<sup>v</sup>)). Gonzalo García de Santa María ne mentionne pas non plus de source unique de son texte, mais rappelons que le prologue des *RARG* fait défaut.

<sup>526</sup> Par exemple : « como fasta la coronica real del archio de Barçelona [vraisemblablement la *CSJP*] lo affirma, y todas quasi las coronicas que vi, que son mas de doze » ou encore « porque vi de mis ojos las escripturas en forma, y tan autenticas y tan aprouadas y tan puestas en recaudo, y guardadas en tan buen lugar que entiendo que seria yerro dexar de las publicar, ca vi las no en arcas o registros comunes, mas en antigos y famosos lugares en los reales archios de barçelona y publicos originales de catalueña [...] ». À côté de ses interventions personnelles, je crois que Vagad put confier une partie du travail à une équipe de compilateurs et de copistes travaillant sous ses directives. Cette hypothèse pourrait donner sens à l'adverbe « principalement », qui figure dans le colophon de la chronique : « Acaba la famosa y esclareçida Coronica de los muy altos y muy poderosos principes y cristianissimos reyes del siempre constante y fidelissimo reyno de aragon, por el reuerendo padre don Gauberte Fabricio de Vagad monge de Sant Bernardo y expresso professo del sancto y deuoto monesterio de sancta Maria de Sancta Fe **principalmente** compuesta » (*Ibid.*, fol. CLXXX, je souligne).

de faits mentionnés dans la chronique<sup>527</sup>. Bien sûr, il est toujours possible d’imaginer que ces références à des expériences vécues à la première personne sont des affirmations fallacieuses ou de simples ajouts venant renforcer le propos d’une compilation préalable. Dans ce cas de figure, je ne sais quelle place et quelle valeur il conviendrait de donner à toutes les sources historiographiques mentionnées : références déjà contenues dans le texte-source, compléments résultant d’une démarche de retour aux documents par rapport à la trame narrative du texte de base ou fruits de l’invention de Vagad ? J’écarte, du moins, cette dernière hypothèse dans la mesure où, sans que mon travail de vérification soit exhaustif, j’ai pu constater à plusieurs reprises que les faits mis au compte de telle ou telle source s’avèrent effectivement figurer dans les textes mentionnés<sup>528</sup>. Le foisonnement des références tendrait alors à créer l’illusion que Vagad serait l’auteur d’une vaste compilation alors qu’il ne ferait en réalité que réviser, éclairer et commenter une compilation préalable...

Observons maintenant quelles sources sont citées dans les *RARG* et de quelle manière. Il s’avère que, la plupart du temps, les textes historiographiques cités par Gauberto sont passés sous silence chez Gonzalo, qui ne mentionne presque aucune source<sup>529</sup>. Une autre attitude adoptée par le juriste est l’usage de formules ou de pronoms indéfinis pour évoquer de telles références<sup>530</sup>. Quant aux expériences vécues en personne, elles sont invariablement

---

<sup>527</sup> « Yo vi su real sepultura. Yaze en la capilla de sant Benito padre nuestro que esta en el canton de la claustra. Mas no por cierto con tan real magnificencia como tan alto rey mereçia, ni como estan agora los esclareçidos reyes que yazen en Pobled. Vi por semejante las magnificas sepulturas de los quinze caualleros que el mando justiciar, que yazen en la misma ciudad en vna deuota yglesia que tienen los caualleros de sant Johan de Jerusalem alla cabe la cerca dela ciudad » (*Ibid.*, fol. LII) ou encore « Eneste çerco [le siège de Setenil] se fallo mi padre, y por el supe la verdad del fecho » (*Ibid.*, fol. CLVII).

<sup>528</sup> Sophie Hirel-Wouts fait le même constat (S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 292). Cette correspondance dans les propos n’exclut pas que Vagad puisse manipuler leur interprétation (voir par exemple le remaniement des propos de Pedro López de Ayala dans le prologue, (*Ibid.*, p. 320).

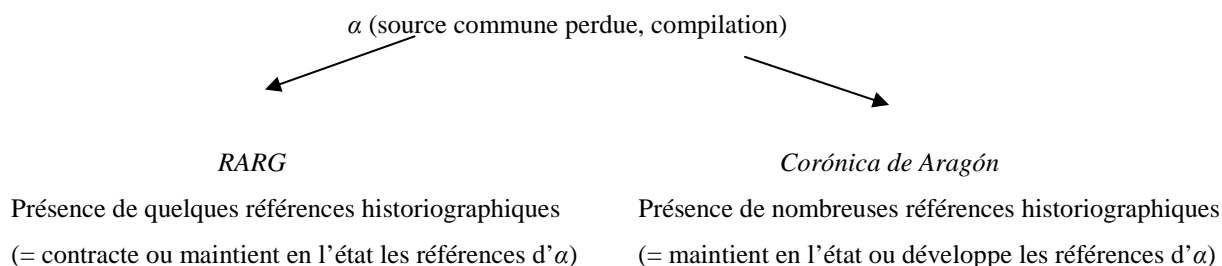
<sup>529</sup> Mais ce n’est pas systématique. Un exemple notoire est celui de la référence à Fernando Pérez de Guzmán. Vagad cite une première fois, au folio XLIII<sup>v</sup>, les vers des *Loores de los claros varones de España*, dans une paraphrase en prose et au discours direct. Aucune mention ne figure dans les *RARG*. Plus loin, au folio LXXII<sup>v</sup>, Vagad paraphrase à nouveau, cette-fois-ci au discours indirect, ces même vers. Gonzalo cite ici la même source, également paraphrasée, mais au discours direct (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 63).

<sup>530</sup> La comparaison de ces deux fragments en donne une illustration. Chez Gonzalo, on lit : « Nec iis assentiendum est **qui mendacio quodam scribere ausi sunt** regem Petrum in Gallorum prelio ex vulnere maximo crudeliter decessisse, tanquam filium Ecclesie matri rebellem » [Et il ne faut pas se ranger à l’avis de ceux qui osèrent écrire fausement que le roi Pierre mourut cruellement, dans un combat contre les Français, d’une très grave blessure, en fils rebelle de notre mère l’Église] (*Ibid.*, fol. 111, je souligne) ; en revanche Gauberto écrit : « Y si dezis pues que responderes **al moderno cartuxo, que scriuio en su hazezito o manojo de los tiempos**, que recibio tan graue ferida el magnanimo rey don Pedro en la pelea delos françeses, que della a la postre murio, y murio **dixo el cartuxo**, como fijo desobediente y perseguidor dela yglesia, que assi mueren los tales. A esso respondo, que do la contra parece tan clara, que nunca de ferida el rey nuestro murio » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CXII<sup>v</sup>, je souligne).



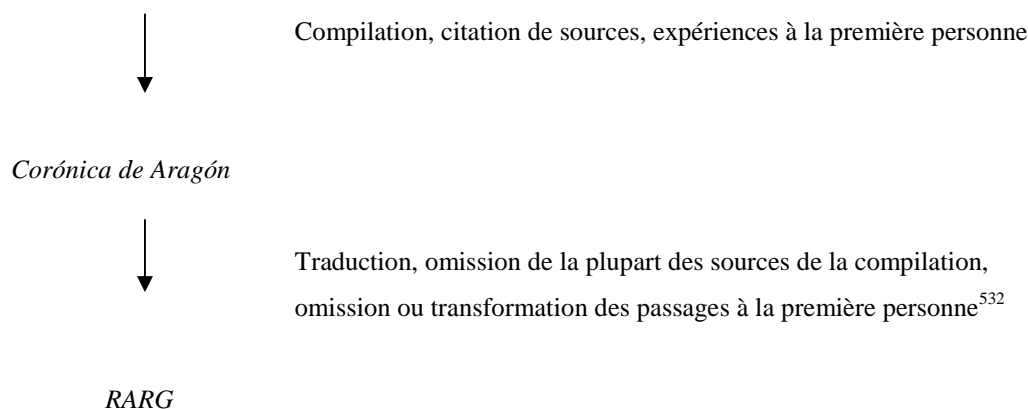
absentes, mais la conclusion de ces expériences, c'est-à-dire le noyau dur du propos, est toujours présent et identique dans les deux chroniques<sup>531</sup>.

Je ne crois pas, pour autant, à la précellence du schéma de transmission suivant :



La chaîne que voici me semble plus logique :

Sources historiographiques diverses



En effet, aucun élément ne nous invite à douter de la véracité des assertions de Vagad lorsqu'il prétend apporter une information inédite – information que l'on retrouve systématiquement à l'identique chez García de Santa María – ou se baser sur une multiplicité de sources.

Concernant le premier point, par exemple, on serait tout à fait porté à croire l'auteur de la *Corónica* lorsqu'il prétend avoir exhumé de la bibliothèque du monastère de Sainte-Foi la

<sup>531</sup> La recherche documentaire qu'opèrerait supposément Vagad ne serait donc pas une démarche critique vis-à-vis d'une éventuelle source commune à la *Crónica* et aux *RARG*. En effet, l'identité du propos chez Vagad et García de Santa María obligerait à conclure que cette source, après examen critique, serait toujours correcte, fait hautement improbable.

<sup>532</sup> Je reviendrai en détail, plus avant, sur les raisons pouvant avoir motivé cette double omission. La première relèverait d'une volonté de simplification et du rattachement à un certain modèle historiographique. La deuxième tendrait à une distanciation vis-à-vis des opinions personnelles, souvent polémiques, énoncées par Vagad dans un processus de recréation et d'appropriation textuelle.

règle de l'ordre de chevalerie de la Jarre : il s'agit précisément du monastère auquel il appartient et son récit semble apporter quelques nouveautés au sujet des rituels suivis par cet ordre par rapport à la prose historiographie antérieure. Vagad écrit :

tambien inuento [Fernando] como deuoto de nuestra señora vna orden de caualleria que dezian de la jarra. Porque hauian de traer todos los que enella entrauan vna vanda blanca por ante los pechos, y en ella vna jarra de lirios blancos, que llaman los castellanos açucenas. Por memoria y reuerencia de la virginidad de nuestra señora. Y los sabados y visperas de nuestra señora se hauian de vestir de blanco. Y oyr el officio, y rezar ciertos Pater postres [sic], y guardar ciertas limpiezas, y deuociones que acompañauan mucho la honestidad y fauor de caualleria<sup>533</sup>.

C'est à la demande de l'évêque de Tarazona que le moine recherche le document :

quedara en menos mucho tenida si el señor obispo de Taraçona tan ahincadamente no me la pidiera, para leuar vn traslado ala corte. Que los enbaxadores de Veneçia la pidieron. Porque el rey nuestro señor los quiso dela vanda arrear. Y quisieron saber como, y quando se hauia de traer, y aque cerimonia assi de caualleria, como de limpieza, de costumbres, y deuocion la orden los obligaua dela jarra de Aragon. Y en la corte no se fallo. Mas houieron dela buscar aca y leuar la de sancta Fe<sup>534</sup>.

Gonzalo, de son côté, avant d'évoquer le détail des lys et des rituels dans les mêmes termes que Vagad, ne manque pas de revenir sur l'idée que cette règle avait été « presque livrée à l'oubli et pratiquement effacée du souvenir », sans toutefois mentionner le contexte très personnel de la redécouverte du texte<sup>535</sup>. Or il n'est pas impossible que Vagad mobilisât des informations tirées du document original pour évoquer le détail de la règle dans sa *Corónica*. Plusieurs textes historiographiques antérieurs à Vagad évoquent en effet l'ordre de la Jarre mais ne donnent pas autant de précisions que le moine<sup>536</sup>. Gonzalo n'aurait alors pu se baser que sur le texte de Vagad...

---

<sup>533</sup> *Ibid.*, fol. CLVI-CLVI<sup>v</sup>.

<sup>534</sup> *Ibid.*, fol. CLVI-CLVI<sup>v</sup>.

<sup>535</sup> « oblivioni fere traditus et pene obliteratus » (Gonzalo GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 156).

<sup>536</sup> Dans la sphère castillane, la *Crónica de Juan II* et sa *Refundición* mentionnent au passage l'ordre, sans préciser les rituels relatifs à celui-ci (voir les extraits relevés dans D. J. DORMER, *Discursos varios de historias con muchas escrituras reales antiguas, y notas a algunas dellas*, Zaragoza : Herederos de Diego Dormer, 1683, p. 180-185). Valla écrit, dans les dernières lignes de la biographie de Ferdinand I<sup>er</sup> d'Aragon, rédigée autour de 1450 : « In honorem beatissimae virginis ad Anticheram instituit [Ferdinandus], vt fasciam albam, quam stolam vocant, tranuersam ad pectus cum hydri[o]la volentes ferrent ab institutore impositam, certa lege ieiuniorum ac precatum » [En l'honneur de la Très Sainte Vierge il établit à Antéquera que ceux qui le voulsent, respectant une certaine règle de jeûnes et de prières, portassent en travers de la poitrine une bande blanche, appelée étole, décorée d'une jarre et remise par l'ordonnateur] (Lorenzo VALLA, *Gesta Ferdinandi regis Aragonum*, ed. Ottavio BESOMI, Padova : Antenore, 1973, p. 186 ou *Id.*, *Historiarum Ferdinandi regis Aragoniae*, facsimil de la ed. de 1521 con prol. e índices por Pedro LOPEZ ELUM, Valencia : Anubar, 1970, p. 147 ; je corrige ici la version de ces deux éditions des *Gesta* de Valla en proposant la lecture « hydriola »,

Concernant le second point – la multiplicité des sources consultées comme base de la chronique –, une erreur qui s’est glissée dans la *Corónica*, explicable à partir de la source ponctuelle sur laquelle Vagad prétend se fonder, pourrait également donner foi aux dires du moine. En effet, Gauberto cite à plusieurs reprises une chronique royale provenant des archives de Barcelone – il affirme d’ailleurs s’y être rendu<sup>537</sup> – et qui doit être identifiée comme un des manuscrits de la *CSJP*<sup>538</sup>. Le manuscrit de cette chronique, qui était jadis conservé aux archives de Barcelone, est parvenu jusqu’à nous. Il s’agit du manuscrit 1811 de la BNE, qui porte en particulier les annotations d’un des archivistes de la fin du xv<sup>e</sup> et du

---

conformément au manuscrit 71 de la Biblioteca de la Universitat de Barcelona, la seule qui fasse sens à mon avis ; je souligne aussi que la traduction espagnole, publiée par Santiago López Moreda est fautive sur le mot « ieiuniorum »/« jeûne » puisque le syntagme final est traduit par « a condición de que fuesen jóvenes y devotos », cf. *Id.*, *Historia de Fernando de Aragón*, trad. y ed. Santiago LÓPEZ MOREDA, Madrid : Akal, 2002, p. 210). Lupo de Spechio, de son côté, note peu avant 1468 : « Virtuoso, multo devoto della gloriosa Vergiene Maria, che per honore de essa fece la stola bianca per divisa con berretta della salutacione dell’angilo Grabieli [sic] » (LUPO DE SPECHIO, *Summa dei re di Napoli e Sicilia e dei rei d’Aragona*, éd. d’Anna María COMPAGNA PERRONE CAPANO, Naples : Liguori, 1990, p. 135). Une énigmatique chronique incomplète de Ferdinand d’Antequera use sur ce point des mêmes termes que Vagad et voit l’apparition des lys et des jours de prière (« Al tiempo de la partida, por hazer el rey merced a estos enbaxadores, les dio la horden de la Jarra, que era una horden de caballería que el rey inbentó por devoçion de Nuestra Señora. Y trayan los caballeros de la Jarra una vanda blanca atrabesada delante de los pechos, y havia en ella bordada una jarra con açuçenas, en memoria de la virginidad de Nuestra Señora; y los sábados y vísperas de Nuestra Señora se harían de vestir de blanco y oyr el ofiçio divino y rezar çiertos parter [sic] nosters y guardar çiertas linpiezas y deboçiones que acompañaban mucho a la honestidad y a la caballería [...] », *Crónica incompleta del reinado de Fernando I de Aragón*, éd. Luis VELA GORMEDINO, Zaragoza : Anubar, 1985, p. 29-30) mais sa datation est extrêmement floue, entre 1433 et le début du xvi<sup>e</sup> siècle (*Ibid.*, p. 9-13 et Francisco OLIVÁN BAILE, « Una crónica desconocida de Fernando de Antequera », in : *Suma de estudios en homenaje al ilustrísimo Doctor Angel Canellas López*, Zaragoza : Universidad, Facultad de Filosofía y Letras, 1969, p. 851-874, p. 853). Il est donc difficile de savoir si ce texte est antérieur ou postérieur à Vagad. Du point de vue historique, l’ordre de chevalerie de la Jarre, aussi appelé du Gryphon ou de l’Étole, aurait été instauré par l’infant Ferdinand en 1403 à Medina del Campo (Tomás MUÑOZ Y ROMERO, « Orden militar del Grifo, de la Jarra y Estola de Aragón », *Semanario pintoresco español*, Tomo I, Nueva época, 15, 1846, p. 113-115, p. 113). L’infant aurait réactivé un ancien ordre originaire de la Rioja et tombé dans l’oubli. Cf. José Fermín HERNÁNDEZ LÁZARO DE TEJADA, « Órdenes militares, divisas y linajes de La Rioja », in : Justiniano GARCÍA PRADO (coord.), *Historia de La Rioja. Vol. 3. Edad Moderna y Edad Contemporánea*, Logroño : Caja de Ahorros de La Rioja, 1983, p. 50-81, p. 52. Il faut souligner, toutefois, les origines souvent légendaires de ces ordres primitifs (Manuel FUERTES DE GILBERT ROJO, *La nobleza corporativa en España : nueve siglos de entidades nobiliarias*, Madrid : Hidalguía, 2007, p. 133-134). Le document le plus ancien répertoriant les statuts de l’ordre serait une copie manuscrite en catalan, supposément datée du xv<sup>e</sup> siècle, qui se trouvait, au xix<sup>e</sup> siècle, dans la Bibliothèque du *Colegio de Santa Catarina María de Barcelona* (Lorenzo Tadeo VILLANUEVA, « La orden española de caballería de la Jarra », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 75, 1919, p. 68-77, p. 68 ; T. MUÑOZ Y ROMERO, art. cit., p. 115). Selon Lorenzo Tadeo Villanueva, l’original de ce document était conservé au monastère de Sainte-Foi de Saragosse, mais je suspecte que l’historien fonde indirectement son affirmation sur la chronique de Vagad. Au xvii<sup>e</sup> siècle, Diego Dormer a fait un intéressant bilan historiographique sur l’ordre de la Jarre et a proposé une copie en castillan des statuts, sans citer toutefois le document de référence (D. J. DORMER, *Discursos varios...*, p. 188-197). En réalité, l’histoire de cet ordre nécessiterait une étude plus approfondie car elle comporte, à mon avis, une série de confusions ; il n’est pas impossible que deux ordres aux symboles différents, fondés à des endroits distincts (l’un à Antequera et l’autre à Medina del Campo) aient fusionné ou aient fait l’objet d’un amalgame dans la prose historique ultérieure.

<sup>537</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. xxxvi<sup>v</sup>.

<sup>538</sup> S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 15-16.

début du XVI<sup>e</sup> siècle : Pere Miquel Carbonell<sup>539</sup>. Or la consultation de ce document permet peut-être de comprendre une des incongruités contenues dans le texte de Vagad. En effet, au folio LXXIII, Vagad évoque brièvement la mort de l'infant Sanche, fils du roi Jacques I<sup>er</sup> d'Aragon et archevêque de Tolède, qui mourut dans la guerre de Reconquête contre les Maures. Vagad écrit qu'il fut enterré « por manos de cristianos dentro en marruecos, que a los moros les plugo dello, por hauer sido tan illustre y real prelado, y caudillo tan excelente ». Un tel dénouement ne tient pas debout : les combats se déroulaient en Andalousie et l'infant fut en réalité enterré à Martos, près de Jaen<sup>540</sup>. La ville était aux mains des chrétiens depuis 1225<sup>541</sup>. Dans les *RARG*, Gonzalo cherche manifestement à éviter toute confusion entre le Maroc et la ville de Martos en précisant « Marrochos, Sarracenorum oppidum »<sup>542</sup>. À cause de cette précision, il me paraît impossible d'envisager que Vagad ait pu s'appuyer sur le texte de García de Santa María pour rédiger ce passage, puisque le terme d'« oppidum » interdirait tout contre-sens. Le mot « Marruecos », par ailleurs, ne peut nullement désigner la ville de Martos en castillan au XV<sup>e</sup> siècle<sup>543</sup> : il y a manifestement ici une erreur d'interprétation dans la *Corónica*, une erreur qui pourrait parfaitement être basée sur la version du manuscrit catalan de 1811 ou sur une copie commandée spécialement à partir de celui-ci. Le manuscrit dit en effet : « mori en maruchos jaen en serviçi de deu ». L'absence de majuscule et de préposition devant le nom Jaén aurait pu entraîner sa non-identification comme nom de ville, « jaen » étant alors lu comme « ya en » ; la forme « maruchos » aurait conduit à l'amalgame avec le nom propre « Marruecos » désignant le Maroc. Ainsi pourrait être expliquée la

---

<sup>539</sup> M. TOLDRA I SABATÉ, « Sobre la presència d'algunes cròniques catalanes a l'Arxiu Reial de Barcelona », *Estudis Romànics*, 24, 2002, p. 169-188, p. 173-174.

<sup>540</sup> Cette version, cohérente, figure dans le manuscrit L-II-13 (RBME) de la *CSJP* : « murió hí en Marrtos, cerca Jahen, en servicio de Dios ». Cf. « Crónica de San Juan de la Peña (Versión aragonesa)... », p. 504.

<sup>541</sup> Voir Juan ESLAVA GALÁN, « La campaña de 1225 y el primer cerco de Jaén por Fernando III », *Boletín del Instituto de Estudios Giennenses*, 132, 1987, p. 23-38, p. 37-38 et Juan Carlos CASTILLO ARMENTEROS, et al., « La delimitación occidental del iqlim de Jaén: documentos escritos, toponimia y arqueología », in : ASOCIACIÓN ESPAÑOLA DE ARQUEOLOGÍA MEDIEVAL, *Actas del III Congreso de Arqueología Medieval (Oviedo, 1989)*, Oviedo : Universidad de Oviedo, Servicio de publicaciones, 1992, tomo II, p. 369-376.

<sup>542</sup> « Marrochos » ou plus fréquemment « Marrocos » est une forme qui apparaît ponctuellement pour le nom latin de Martos. Elle est par exemple utilisée dans les manuscrits G (Codex Accademiae Historiae Matritensis G-1) et B (Codex Musaei Britannici Egerton-1125) de la *Chronique latine des rois de Castille* : « [...] dedit ei castrum nobile munitumque natura, scilicet Marrocos, Iaen et Anduiar et quedam alia minora castella » [il lui donna un castrum fameux et naturellement fortifié, à savoir Martos, Jaen et Andújar et quelques autres forteresses de moindre importance] (*Crónica latina de los reyes de Castilla*, ed. Luis CHARLO BREA, Cádiz : Servicio de publicaciones de la Universidad, 1984, p. 67). Gonzalo amende le texte de Vagad en rendant évidente la lecture du mot « Marrochos » comme nom de ville, mais il ne perçoit pas que la ville n'était alors pas aux mains des Sarrasins. La référence au bon vouloir des Sarrasins est en effet un commentaire vraisemblablement ajouté par Vagad pour justifier sa lecture erronée du mot « Marruecos ».

<sup>543</sup> Je n'ai pas trouvé d'exemple ni d'entrée dans les répertoires toponymiques. Je souligne la perplexité du copiste du manuscrit 2078 de la BNE (deuxième version aragonaise connue de la *CSJP*, datant du XVI<sup>e</sup> siècle) qui laisse une lacune : « Marr... ».

confusion que l'on trouve dans le texte de Vagad, inexistante dans la version aragonaise du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>544</sup>. Ce détail confirmerait donc les dires de Vagad : le moine se serait effectivement reporté à la source autorisée conservée aux archives de Barcelone plutôt qu'à une copie aragonaise ancienne. Les éléments concordent donc, même si, encore une fois, je ne peux exclure radicalement la possibilité d'une compilation intermédiaire.

## 2. Les sources implicites de Gonzalo

Mais écartons-nous maintenant des sources citées pour observer l'utilisation de celles qui sont implicites et qui participent d'un processus de réécriture textuelle au sein des *RARG*. Si, je l'ai dit, la trame et la structuration du récit, entre Vagad et García de Santa María, est extrêmement proche, certains passages témoignent de modifications parfois consistantes. C'est le cas du chapitre consacré à Sanche IV, également appelé Sanche le Grand. Le règne de ce roi est extrêmement important dans l'avènement de plusieurs royaumes péninsulaires puisque, avant sa mort, celui-ci se serait livré, selon les récits historiographiques, à la répartition de ses terres entre ses différents fils. De cette répartition seraient nés les royaumes de Navarre, de Castille, d'Aragon et du Sobrarbe<sup>545</sup>. Or, précisément, dans la narration consacrée à ce roi, le discours de Gonzalo s'écarte substantiellement de celui de Gauberto. D'une part, Gauberto se livre à de longues digressions portant le lecteur jusqu'au temps de l'écriture, qui ne figurent en aucune façon dans le récit de Gonzalo. D'autre part, la nomenclature des descendants de Sanche, qui apparaît au début du chapitre, présente des divergences considérables. Alors que Vagad cite un privilège qu'il croit être relatif à Sanche le Grand<sup>546</sup> et en déduit l'existence de trois fils, Garsias, Gonzalo et Ramire, García de Santa María mentionne quatre descendants, Ramire, Garsias, Ferdinand et Sanche. Dans la suite du récit, la divergence entre les deux chroniques se poursuit. Elle se donne à voir dans le développement d'un motif historiographique traditionnel, existant déjà sous la plume de

---

<sup>544</sup> Est-ce à partir de ce manuscrit que fut également réalisée la troisième version aragonaise connue de la *CSJP*, le manuscrit N-I-13 de la RBME, vraisemblablement copié au début du XVI<sup>e</sup> siècle (Federica ACCORSI, « Un nuevo testimonio manuscrito del triunfo de las donas de Juan Rodríguez del Padrón », *Revista de literatura medieval*, 19, 2007, p. 275-293, p. 290-292 ; « Crónica de San Juan de la Peña (Versión aragonesa)... », p. 420) et qui donne, quant à lui, une interprétation propre de la phrase : « murió en Maruecos e iaze ya en servicio de Dios » (*Ibid.*, p. 504) ?

<sup>545</sup> Cet épisode est examiné en détail dans Mathilde BARON et Sophie HIREL-WOUTS, « Ramire et ses frères ou les origines du royaume d'Aragon. Stratégies discursives et altérations significatives dans les chroniques de Fabricio de Vagad et de Gonzalo García de Santa María », in : *Dire, taire, masquer les origines dans la péninsule ibérique, du Moyen Âge au Siècle d'Or*, Colloque international du LEMSO (Littérature espagnole médiévale et siècle d'or), Toulouse, 22-24 mars 2010, à paraître.

<sup>546</sup> Ce privilège, prétendument incorporé dans la chronique de Saint-Victorien, concerne en réalité Sanche Abarca (*Ibid.*).

Rodrigue Jimenez de Rada : celui de la calomnie de la reine Elvire<sup>547</sup>, faussement accusée d'adultère par ses propres fils et défendue par son beau-fils Ramire, futur roi d'Aragon. En vertu de la descendance établie à partir du privilège, dans la version de Vagad, le fils instigateur de la calomnie pousse son unique frère de sang, Gonzalo, à appuyer ses mensonges devant le roi. Vagad tente de disculper le futur héritier du Sobrarbe en montrant comment celui-ci fait tout son possible pour dissuader Garsias de son entreprise, sans succès. En revanche, dans la version des *RARG*, les frères de sang de Garsias ne sont plus deux mais, logiquement, trois et, après avoir tenté brièvement de dissuader leur aîné, les deux cadets acceptent de le suivre dans son accusation. Mais ce n'est pas seulement le nombre de fils qui diverge, de la *Corónica* aux *RARG*. La construction du récit et l'organisation des phrases devient lointaine d'une chronique à l'autre. Dans le début de l'épisode de la reine calomniée, la structuration du propos, ailleurs parallèle, n'a plus grand-chose à voir. Le récit est sept fois moins long chez Gonzalo que chez Vagad. L'épisode n'est pas replacé dans le contexte de la Reconquête. Plusieurs digressions, comme celle qui évoque les dangers des plaisirs de la cour, sont supprimées. La trame narrative n'est pas seulement synthétisée, elle est également refondue. L'ordre des événements est recomposé. Certains éléments relatifs à l'identité des personnages sont altérés<sup>548</sup>. Dans l'article que Sophie Hirel-Wouts et moi-même avons consacré à l'analyse des divergences présentes dans ce chapitre entre les versions de Vagad et de García de Santa María, nous avons montré que l'existence d'un fils nommé Sanche, dans la descendance de Sanche le Grand, ne connaît que trois occurrences dans l'ensemble du corpus connu incluant cet épisode<sup>549</sup>. Seuls le manuscrit 13 de la Bibliothèque Nationale de France – l'un des manuscrits catalans des *Cròniques d'Espanya*, composé avant 1431<sup>550</sup> –, le *De primis* de Lucio Marineo Sículo (édité en 1509) et les *RARG* le mentionnent, aux côtés de Ramire, Garsias et Ferdinand. De toute évidence, ces manuscrits sont donc liés, mais il m'avait échappé que la proximité entre le texte de Marineo Sículo et celui de García de Santa María dépassait, dans l'épisode de la reine calomniée, la simple question de la désignation des frères. C'est en effet mot pour mot que le texte latin des *RARG* correspond à celui du *De*

---

<sup>547</sup> Elle reçoit également les noms de Mayor ou Urraque dans la tradition historiographique.

<sup>548</sup> Voir G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 16 et 16<sup>v</sup> et G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XXII-XXIII<sup>v</sup>.

<sup>549</sup> M. BARON et S. HIREL-WOUTS, art. cit.

<sup>550</sup> Ce manuscrit est cité comme *Testimoni B* dans Pere QUER I AIGUADÉ, *L'adaptació catalana de la Historia de rebus Hispaniae de Rodrigo Jiménez de Rada : textos i transmissió (segles XIII-XV)*, Tesi doctoral, Bellaterra : Universitat Autònoma de Barcelona, 2001.

*primis*, au moment précis où il s'écarte de celui de Vagad. Ainsi puis-je mettre en relief tous les syntagmes qui concordent exactement, d'une version à l'autre<sup>551</sup> :

<i>RARG</i>	<i>De primis</i>
<p><b>E quibus Garsias matrem apud imperatorem falso adulterii</b> accusavit et (quod maxime admirandum est) levissima causa commotus <b>propterea quod cum illi mater ex imperatoris monitu et equorum prefecti</b> consilio equum quendam imperatori carissimum commodare noluisset, confinxit levis et <b>iniquus filius insontem matrem cum</b> eodem equorum prefecto adulterium perpetrasset. Quo audito, imperator justo, ut decebat, dolore commotus, <b>uxorem statim captam</b> in carceres conjici <b>jussit</b> procerumque <b>suorum convocato consilio, statuit ut igni</b> traderetur <b>nisi quis eam adversus accusatorem</b> filium, aut rationibus et jure <b>defenderet</b>, aut duello crimen ejus purgaret. <b>Ceterum cum neque legibus quisquam neque armorum certamine contendere contra imperatoris filium auderet, [...]</b><sup>552</sup>.</p>	<p>[...] <b>e quibus Garsias maior natu matrem apud imperatorem adulterii crimine falso</b> detulit. <b>Propterea quod cum illi mater ex imperatoris monitu et equorum prefecti consilio equum quendam imperatori charissimum commodare noluisset</b>, vt est hominum improbitas, <b>confinxit iniquus filius insontem matrem cum</b> eo, qui equorum curam gerebat, se coniunxisse. Nec destitit irę facibus accessus ob equi sibi vsum denegatum matrem suam in summum discrimen adducere. Nam cum hoc imperator audisset vehementer dolens <b>vxorem statim captam</b> diligenter custodiri <b>iussit</b>, et omnium nobilium atque doctorum <b>conuocato concilio</b>, in eam <b>statuit, vt igni</b> cremaretur, <b>nisi quis eam aduersus accusatores</b> filios vel armis vel legibus <b>defenderet</b>. <b>Ceterum cum neque legibus quisquam, neque armorum certamine contendere contra filios imperatoris auderet, [...]</b><sup>553</sup>.</p>

Là encore, des témoignages manuscrits sont peut-être manquants, mais tout indique que le juriste s'est directement inspiré, pour rédiger ce passage, de la version latine de l'épisode, publiée par Marineo Sículo en 1509 dans le *De primis*. Tout converge pour affirmer que la transmission s'est produite dans ce sens – de Marineo à García de Santa María – car, alors que le texte du Sicilien est parfaitement cohérent dans ce chapitre et le suivant sur la dénomination des fils, celui de Gonzalo présente des incongruités qui semblent liées à un panachage de

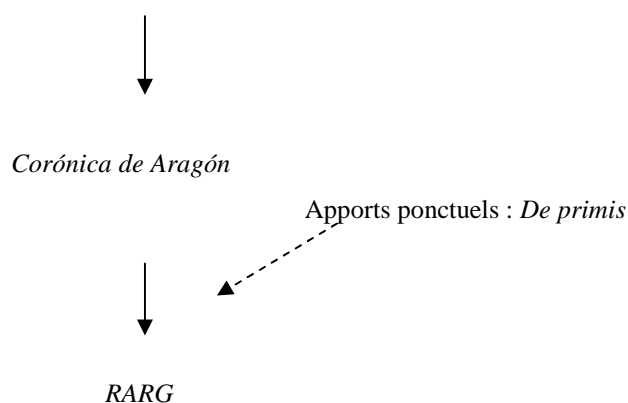
<sup>551</sup> Les syntagmes qui ne correspondent pas exactement chez Gonzalo reprennent, parfois, certaines expressions de Vagad. Je ne traduis que le texte des *RARG* pour situer l'action. Le propos du *De primis* est similaire.

<sup>552</sup> [L'un des frères, Garsias, accuse faussement sa mère d'adultère devant l'empereur. Et, ce qui ne laisse pas d'étonner, il y fut conduit par une raison des plus futiles : comme sa mère, sur l'avis de l'empereur et le conseil du gouverneur, n'avait pas voulu lui laisser utiliser un cheval très cher à l'empereur, il inventa, en fils léger et inique, que sa mère, innocente, avait commis un adultère avec ce même gouverneur. En entendant cette accusation, l'empereur, animé comme il se doit par une douleur légitime, ordonna que l'on se saisisse sur le champ de son épouse pour la jeter aux fers et, après convocation de son conseil royal, il décida qu'elle serait livrée aux flammes si personne ne plaider sa cause en droit et raison contre le fils qui l'accusait ou si nul ne la lavait de l'incrimination de celui-ci par un duel. Mais, comme il ne s'en trouvait aucun pour oser lutter, ni par les lois ni par les armes, contre le fils de l'empereur,...] G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 16 et 16<sup>v</sup>.

<sup>553</sup> L. MARINEO SÍCULO, *De primis Aragoniae...*, fol. VI.

diverses sources. En effet, si, dans un premier temps, la version de Gonzalo reprend la tradition onomastique présente dans le manuscrit 13 et le *De primis*, elle revient plus loin à la trame dessinée par Vagad qui exclut l'existence de l'infant Sanche. Une fois de plus, un schéma complexe pourrait être imaginé pour contredire le sens de la transmission textuelle<sup>554</sup>, mais faute de pistes m'engageant à penser le contraire, je préfère m'en tenir à la modélisation citée plus haut et complétée de la sorte :

Sources historiographiques diverses



D'autres passages illustrent la correspondance entre la chronique de Marineo Sículo dans les *RARG*. C'est le cas, par exemple, du chapitre consacré à Sanche Garsès. Le court paragraphe de García de Santa María est complètement distinct de la longue narration produite par Vagad, qui profère au passage un certain nombre de critiques contre la témérité irresponsable du roi<sup>555</sup>. Il suit de près, en revanche, le texte de Marineo<sup>556</sup> :

<i>RARG</i>	<i>De primis</i>
Defuncto vero Fortunio, Santius Garcezius filius successit in regno. Qui magno congregato exercitu agarenos invasit eosque non solum a Suprarbii et Ripacurtië finibus pepulit verum etiam universam fere	Santius Garsias, Fortunio patri defuncto succedens exercitu comparato mauros acriter inuadit. Quos a Suprarbii et Ripagorcië, sic enim loca quędam vocantur Hispanę, regionibus depulit, et sibi totam fere Nauarrę

<sup>554</sup> Il faudrait alors imaginer que ce serait Marineo qui aurait repris Gonzalo (ou l'hypothétique texte  $\alpha$  source commune de Vagad et de Gonzalo). Mais on ne voit pas bien pourquoi le *De primis*, qui appartient, on l'a vu plus haut, à une tradition manuscrite complètement différente de celle de la *Corónica* et des *RARG*, suivrait précisément Gonzalo (ou  $\alpha$ ) au moment où Gonzalo diverge de Vagad.

<sup>555</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XV-XVI. Voir par exemple les phrases suivantes : « [...] fazia verguença a todos los suyos tanto que a menudo passaua de quanto su grandeza requeria. Que los reyes en las batallas no han de ser tan animosos y tan sin tiento, que olviden el officio del capitanear y regir, que es officio mas propio de reges que el ferir de la lança ni entrar el primero » ou « Enbeuescido el rey entonçe por fazer algo de sus manos, como siempre lo fazia, y mas con estremo de osadia que con arte de guerra, passo tan adelante, que dexo todos los suyos atras ».

<sup>556</sup> Je ne traduirai donc, ici encore, que le texte de Gonzalo.



<p>Cantabriam subjugavit. Ubi Saracenorum multitudine innumera circumseptus<sup>557</sup>, alioquin acerrime pugnans occiditur. <b>Elatusque est ad Sanctum Joannem de Rupe ibique sepultus magnifice, ut tantum regem decebat.</b> Quo sine sobole mortuo, Saraceni Cantabriam rursus occuparunt eamque tenuerunt usque ad Karoli Magni adventum, qui fuit anno a Redemptoris nativitate nongentesimo. Qui quidem Karolus imperator, cum viginti quattuor illis heroibus que duodecim Paria appellant, in Hispaniam per montes Pyreneos ingressus, contra Sarracenos bella gessit asperrima. Quos denique tam a regno Aragonum quam Cantabrię profligavit. Quibus rebus gestis idem Karolus Hispaniam quasi tutam relinquens in Galliam reversus est. Aragonenses autem, ne acephali viderentur, Ynecum, cui Aristeę cognomen fuit, ex Gotica gente vel, ut alii perhibent, ex comitatu Bigorre sibi regem delegerunt<sup>558</sup>.</p>	<p>prouinciam subiecit. Ubi cum mauris prelium committens hostium multitudine circumuentus, alioquin fortissime pugnans, occiditur. Quo mortuo sine prole, mauri Nauarram rursus occuparunt, eamque tenuerunt vsque ad Caroli magni imperatoris aduentum. Qui fuit anno a christi natali .dcccc. Nam Carolus imperator cum duodecim ducibus, quos pares appellant, in Hispaniam per montes Pyreneos ingressus aduersus mauros bella gessit asperrima. Quos a Nauarra et Aragonia fere tota profligavit. Quibus rebus gestis Carolus Hispaniam quasi tutam relinquens in Galliam reuersus est, et Aragones Ennicum cui Arista cognomen erat, ex Gothica gente, vel alii volunt ex comitatu Bigorre, sibi regem delegerunt<sup>559</sup>.</p>
---	---

Seules deux différences notoires sont à constater. D'une part, les informations relatives à la sépulture de Sanche Garsès ne figurent pas dans le texte de Marineo. De fait, cette phrase est ajoutée en marge dans le manuscrit 992<sup>560</sup>. D'autre part, le nombre des pairs de France est porté à vingt-quatre chez Gonzalo<sup>561</sup>.

Un dernier exemple. Au chapitre narrant la vie d'Iñigo Arista, Gonzalo rapporte comment le roi choisit le motif composant son blason. Dans le chapitre équivalent, chez Vagad, le texte indique que :

<sup>557</sup> Gonzalo avait originellement écrit « circonuentus », mot qui figure dans le texte du Sicilien, avant de le corriger par « circumseptus ».

<sup>558</sup> [À la mort de Fortuné, Sanche Garsès, son fils, lui succéda sur le trône. Celui-ci, après avoir rassemblé une grande armée, attaqua les Maures. Non seulement, il les repoussa au-delà des frontières du Sobrarbe et de la Ribagorce, mais encore il soumit la Navarre presque toute entière. Il fut tué alors qu'il avait été encerclé par une foule innombrable de Sarrasins et qu'il luttait, du reste, avec acharnement. Et il fut transporté à Saint-Jean de la Peña pour y être enterré somptueusement, comme il seyait à un si grand roi. Ce roi étant mort sans descendance, les Sarrasins occupèrent de nouveau la Navarre. Elle fut en leur possession jusqu'à l'arrivée de Charlemagne, qui eut lieu en l'an 900 à compter de la naissance du Rédempteur. Et cet empereur Charles, avec les vingt-quatre héros qu'on appelle les douze Pairs, entra en Espagne par les Pyrénées et guerroya très durement contre les Sarrasins. Il finit par les chasser tant du royaume d'Aragon que de la Navarre. Après avoir accompli ces exploits, ce-même Charles, laissant l'Espagne comme en sécurité, rentra en Gaule. Or les Aragonais, pour ne pas sembler être sans chef, élirent comme roi Iñigo, surnommé Arista, issu de la race des Goths ou, comme d'autres l'affirment, originaire du comté de Bigorre.] G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 12 (je souligne).

<sup>559</sup> L. MARINEO SÍCULO, *De primis Aragoniae...*, fol. IV<sup>v</sup>.

<sup>560</sup> Il s'agit de la phrase en gras dans la citation.

<sup>561</sup> Et ce après une rature. Gonzalo commence en effet à écrire « Duod- » (douze) puis raye le mot. Il s'agit probablement d'une incompréhension du concept de « pair ».

Fizo tan grandes fechos contra los moros, gano tantas fortalezas y villas cercadas. Y endemas despues que la esclareçida cruz enel cielo (como antes dixen) tan marauillosamente le aparecio, que tendio mucho mas sus reynos y señorios<sup>562</sup>.

La narration reprend ensuite sur l'union matrimoniale et la descendance d'Iñigo Arista. La parenthèse «(como antes dixen)» renvoie vraisemblablement au deuxième prologue, dans lequel Vagad évoque cet épisode :

y de aquella tan marauillosa vision endemas que al tan catholico y siempre vencedor principe rey don Yñigo Arista fue demostrada, quando al tiempo del pelear con los moros mirando a los cielos, y a su dios reclamando, vna esclareçida cruz tan resplandeciente le aparecio, que tan gran feruor esfuerço y coraçon le puso, que toda la morisma que delante le vino, tan de subito y con tanta sobra y matança vencio destroço derrajo y boto del campo, que luego en memoria de tan desyqual marauilla dexadas las primeras armas que los reyes de sobrarbre fasta entonçe truxieron, que fue vn arbol verde en campo de oro con vna cruz colorada por çimera, mando en su palacio en su real escudo y seña de nueuo assentar vna sola y tan clara cruz como plata en campo tan azul y sereno, quan azul y feroso el cielo pareçe quando mas claro y sereno se muestra<sup>563</sup>.

Gonzalo commence à traduire selon le récit de Vagad mais, arrêté par la parenthèse, pioche dans le *De primis* pour la développer :

<i>RARG</i>	<i>De primis</i>
<p><del>Apparuit autem hinc regi, cum semel pugnaret contra paganos, crux in celo*</del>. Abs quo tempore supra arborem que erant regum Suprarbii insignia atque vexilla antiqua crucem pinxit<sup>564</sup>.</p> <p>*Correction en marge : Cum autem iste secum consideraret <b>quibus signis aut vexillis uteretur, diuinitus reuelatum est ut ubi in aere crucem videret illic consisteret. Quod ubique diligenter observans, cum esset in planicie quadam que inter Suprarbium et Pyreneos montes jacet, in aere crucem candidam suspexit.</b></p>	<p>His concessis condicionibus, cogitans <b>quibus signis et armis vteretur, ei diuinitus reuelatum est, vt vbi in aere crucem videret, illic consisteret. Quod ubique diligenter obseruans, cum esset in planicie quadam, que iacet inter Suprarbos et Pyreneos montes, in aere crucem candidam suspexit.</b> Cuius figura signoque in vexillis et signibus vti perseueravit<sup>565</sup>.</p>

<sup>562</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XVII.

<sup>563</sup> *Ibid.*, deuxième prologue, fol. Cii.

<sup>564</sup> Je traduis la version corrigée : [Or, comme ce roi se demandait en lui-même quelles armes et quels emblèmes utiliser, il lui fut divinement révélé de faire halte là où il verrait dans les airs une croix. Et comme il était partout à l'affût de ce signe, alors qu'il se trouvait sur une plaine qui s'étend entre le Sobrarbe et les Pyrénées, il aperçut au-dessus de lui, dans les airs, une croix blanche. Dès lors, au-dessus de l'arbre, qui était les anciennes armes et l'emblème des rois du Sobrarbe, il fit représenter une croix.] (G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 13, je souligne).

<sup>565</sup> L. MARINEO SÍCULO, *De primis Aragoniae...*, fol. V (je souligne).

Je reconstitue le scénario suivant : désarmé face à la parenthèse, Gonzalo ne comprend pas que Vagad renvoie au prologue<sup>566</sup> mais pense qu'il se réfère à la première évocation du blason du Sobrarbe tel qu'il est décrit au chapitre consacré à Garsias Jimenez. Il interprète donc, malgré l'incongruité chronologique, l'apparition de la croix dans le ciel comme un élément d'explication de la présence d'une croix au-dessus de l'arbre du Sobrarbe, ensemble qui constitue les armes originelles du royaume. Pour développer, toutefois, les détails de l'apparition de ce symbole dans le ciel, il se tourne vers Marineo à qui il emprunte le passage reporté ci-dessous, en lieu et place de la courte évocation qu'il avait initialement traduite de Vagad. Mais le juriste ne revient toutefois pas sur la conclusion et l'interprétation de l'apparition, qui montre clairement, chez Marineo, que le miracle donne naissance, non pas à l'emblème du Sobrarbe (l'arbre surmonté d'une croix), mais à celui d'Iñigo Arista (la croix blanche sur fond bleu)<sup>567</sup>.

Reprenant donc le schéma de transmission cité plus haut, je crois que Gonzalo s'est directement inspiré du *De primis* pour amender, compléter, éclairer ponctuellement sa chronique. Il convient toutefois de prêter attention au fait suivant : Gonzalo aurait également pu s'inspirer non pas du *De primis*, mais d'une source de celui-ci. Or nous savons, à partir de plusieurs documents, que le texte de Marineo se fonde essentiellement sur une généalogie en langue vernaculaire qu'il remanie profondément et qu'il transforme en une histoire latine au style travaillé<sup>568</sup>. Le chapitre consacré à Sanche Garsès, où le latin de Gonzalo et celui de Marineo disent la même chose mais en utilisant des termes distincts, pourrait laisser entrevoir la possibilité d'une source vernaculaire commune. Néanmoins la coïncidence exacte du latin dans d'importants fragments de l'épisode de la reine calomniée et dans l'intégralité du passage de la croix d'Iñigo Arista me portent plutôt à croire que Gonzalo a directement utilisé la chronique de Marineo. Le chapitre consacré à Sanche Garsès témoignerait alors d'un effort de reformulation pour éviter de recopier littéralement l'intégralité d'un chapitre du *De primis*. Cette hypothèse n'entrerait nullement en contradiction avec la chronologie pointée par les

---

<sup>566</sup> Les différents prologues de la *Corónica* ne furent d'ailleurs probablement pas corrigés par Gonzalo.

<sup>567</sup> De fait, j'ai l'intuition que ces deux épisodes tendent à se confondre dans l'historiographie aragonaise, le récit légendaire de l'apparition de la croix du Sobrarbe étant calqué sur celui de l'apparition de la croix d'Iñigo Arista. C'est Jerónimo Blancas, dans ses *Aragonensium Rerum Comentarum*, qui est traditionnellement tenu pour responsable de l'apparition officielle du récit légendaire forgé autour de la croix du Sobrarbe, quoique le blason fut en soi introduit et décrit dans la *Corónica de Vagad* (G. REDONDO VEINTEMILLAS, *et al.*, *Aragón en sus escudos y banderas*, Zaragoza : Caja de la Inmaculada, 2007, p. 22-23 et Antonio PEIRO, *El Árbol de Sobrarbe : los mitos del origen del reino de Aragón*, Zaragoza : Delegación del Gobierno en Aragón, 2005, p. 105). La confusion de Gonzalo eut-elle un rôle dans le processus de fixation de la légende ? Fut-elle volontaire ? Un nouveau bilan historiographique à la lumière des notes manuscrites de Diego Dormer conservées à la BNE pourrait être utile dans l'approfondissement de ce dossier (D. J. DORMER, *Papeles referentes...*, fol. 19-62).

filigranes<sup>569</sup> et situerait un *terminus post quem* pour la rédaction de la chronique en 1509. Composées dans la deuxième décennie du XVI<sup>e</sup> siècle, les *RARG* seraient donc bien une traduction latine remodelée de la *Corónica*, mobilisant ponctuellement des sources alternatives – en l’occurrence le texte de Marineo Sículo – lorsque la version de Vagad ne satisfait pas pleinement le juriste<sup>570</sup>. Véritable *auteur* d’une refonte textuelle, Gonzalo pouvait bien prétendre, au passage, au statut d’*editor* et non de simple *translator*<sup>571</sup>.

## F. D’autres indices textuels

À ce point de la démonstration, au vu des multiples indices rassemblés et de la chronologie établie, la précellence de l’hypothèse d’une transmission directe entre les textes de Vagad et de García de Santa María sur celle de l’existence d’une source commune  $\alpha$  semble s’imposer. Je renonce, désormais, à reprendre à chaque fois le raisonnement de zéro et à envisager pour chaque cas examiné l’existence d’ $\alpha$ , construction virtuelle qui, dans l’état actuel de nos connaissances, est caduque. Ce point étant admis, j’apporterai ici d’autres éléments textuels, tirés d’une lecture et d’une analyse détaillée du manuscrit 992. Non seulement ceux-ci confirment le sens de la transmission-traduction envisagé, de Gauberto vers Gonzalo, mais encore permettent-ils une première approche précise et circonstanciée des mécanismes de traduction mis en œuvre dans le brouillon rédigé par le juriste. Le recensement de ces indices n’est pas exhaustif mais il peut être considéré comme représentatif car il a été élaboré à partir d’un échantillonnage de très nombreux fragments prélevés tout au long du manuscrit 992. Qui plus est, les cas les plus complexes ou tendancieux, du point de vue du sens de la traduction, ont été volontairement inclus dans cet échantillonnage. Parmi les diverses remarques ici rassemblées, la part belle est faite aux cas de corrections et d’annotations marginales qui nous montrent l’auteur « con el papel delante, la pluma en la oreja, el codo en el bufete y la mano en la mejilla »<sup>572</sup>.

---

<sup>568</sup> Voir *supra* note 486.

<sup>569</sup> Pour mémoire, la datation de la première partie du manuscrit est floue tandis qu’un papier ponctuellement utilisé dans le deuxième bloc de cahiers du codex daterait des années 1514-1517.

<sup>570</sup> Ici, Gonzalo aurait été dérangé par les digressions et la faible efficacité narrative du récit de Vagad. Il se serait peut-être également rendu compte de l’erreur commise dans l’interprétation du privilège cité par Vagad.

<sup>571</sup> Je me réfère ici à la mention présente au fol. 63 : « Regis Iacobi I Aragonum vita, per Gondissalvum Garsiam de Sancta Maria, jurisciuilis doctorem, civem Cesaraugustanum, **edita** » [Vie du roi Jacques Ier d’Aragon, composée par Gonzalo García de Santa María, docteur en droit civil, citoyen de Saragosse] (je souligne). Pour les sens médiévaux des termes *editor* et *translator*, voir p. 203.

<sup>572</sup> L’opportunité de cette citation du *Quichotte* dans le contexte des manuscrits autographes est à mettre au compte de Robert Brian Tate et Jeremy Lawrance qui l’emploient au sujet du brouillon des *Gesta Hispaniensi*

## 1. L'usage des déictiques

Le texte de la *Corónica* est farci d'éléments grammaticaux référentiels (pronoms personnels, possessifs, terminaisons verbales) qui renvoient à un sujet énonciatif se confondant avec la figure de l'auteur et reliant le propos à son expérience vitale. Dans les *RARG*, ces éléments sont, au contraire, rares. La première personne – en dehors des discours directs proférés par les personnages – n'y est qu'exceptionnellement utilisée au singulier<sup>573</sup>. Au pluriel, elle est plus fréquente mais renvoie tantôt à une énonciation indéfinie et impersonnelle<sup>574</sup>, c'est-à-dire à l'équivalent d'un « on », tantôt à une identité collective aragonaise<sup>575</sup>. Entre l'utilisation décomplexée de l'autoréférence chez Vagad et son évitement au profit de l'impersonnel ou du collectif chez García de Santa María, il existe un hiatus qui peut offrir des éléments intéressants du point de vue de l'analyse des mécanismes de transposition d'un texte à l'autre. J'ai retenu, ici, une occurrence qui m'a semblé pertinente du point de vue de la réflexion sur le sens de la traduction et sur la chronologie relative des textes considérés.

Dans le chapitre consacré à Alphonse V, se référant aux érudits qui participèrent, à partir de 1431, au concile de Bâle, Vagad commente qu'ils furent « de los de nuestra edad los mas esclarecidos doctores »<sup>576</sup>. Derrière ce « nuestra edad » (« notre temps »), je lis une identification, de la part de Vagad, avec une époque, peut-être les années centrales du XV<sup>e</sup> siècle ou même le siècle dans son ensemble, un « temps » marqué par l'essor de la dynastie Trastamare et les succès en Méditerranée et que Vagad vécut pleinement en vertu de ses dates supposées de naissance et de mort<sup>577</sup>. Avec ce possessif à la première personne du pluriel, Vagad entraîne derrière lui ses lecteurs qui, au moment où Vagad compose sa chronique, dans la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle, pouvaient se reconnaître eux aussi dans l'appartenance à un même « âge ». En revanche, si Gonzalo écrivit bien, comme je le suppose, dans la deuxième décennie du XVI<sup>e</sup> siècle, pouvait-il encore associer la génération d'érudits présents au concile

---

(Alfonso de PALENCIA, *Gesta Hispaniensia ex annalibus suorum dierum collecta*, éd. R. B. TATE et J. LAWRENCE, Madrid : Real Academia de la Historia, 1998-1999, p. lxxx).

<sup>573</sup> Je reviens sur ces cas rares au chapitre III.D.1. L'évitement de la première personne.

<sup>574</sup> Voir par exemple « Tanti criminis sepe **vidimus** filios etiam contra patres de uxoribus suspicantes acerrimos matrum defensores » [Dans le cas d'une accusation d'une telle gravité, on a vu souvent les fils, même contre leurs pères qui ont des soupçons à l'encontre de leurs épouses, se faire les défenseurs acharnés de leurs mères] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 16<sup>v</sup>, je souligne).

<sup>575</sup> Ainsi « rex **noster** indignatus occurrit ei » [notre roi furieux alla à sa rencontre] (*Ibid.*, fol. 11, je souligne).

<sup>576</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CLXXXIX<sup>v</sup>.

<sup>577</sup> Il serait né, je le rappelle, dans le premier tiers du XV<sup>e</sup> siècle. Sa date de mort, postérieure à 1496, est inconnue (S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 274). Il serait toutefois logique de la situer autour de 1500, peut-être dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle.

de Bâle à d'éminentes figures d'un temps qui serait le sien et celui de ses lecteurs ? Le choix d'un adjectif démonstratif en lieu et place du possessif ne contredit nullement mon hypothèse chronologique en donnant, au dernier folio de la geste latine des rois d'Aragon, un indice discret mais clair du fait que celle-ci fut rédigée bien après la chronique de Vagad : « Ad Concilium enim Basiliense, excellentissimi totius populi christiani **illius** etatis doctores fuere quos ipse [Alfonsus Quintus] misit, Nicholaus Siculus ac Ludovicus Romanus » [En effet, au concile de Bâle, les plus excellents docteurs de toute la chrétienté de ce temps-là furent ceux qu'il envoya : Nicolas de Sicile et Louis de Rome]<sup>578</sup>. L'usage du démonstratif « illius » est révélateur de l'impossible superposition, au moment de la rédaction des *RARG*, du temps de l'écriture et du temps du récit. Ce déictique, qui renvoie en latin à un passé lointain, nous indique que, au moment où Gonzalo met un point final aux *RARG*, les temps ont changé : le dernier Trastamare est probablement déjà mort et l'espace méditerranéen, si intrinsèquement associé à la figure d'Alphonse V, n'est plus qu'un des appendices du vaste empire de Charles Quint.

## 2. L'erreur de compréhension

Dans un autre épisode relatif au règne d'Alphonse V, et plus particulièrement à ses pérégrinations italiennes, une erreur de compréhension perpétrée dans un premier moment par Gonzalo illustre encore que c'est bien Gonzalo qui a traduit Gauberto. L'action se déroule à Gaeta, en Sicile. Alphonse, qui a engagé une politique de conquête en Méditerranée, convoite le trône de Naples. Il s'est allié à la reine Jeanne II contre la rébellion du capitaine Sforza, associé aux Génois et au duc d'Anjou. Mais, sous les instigations de son Grand Sénéchal, la reine commence à douter des intentions de son allié et soupçonne une trahison. Vagad raconte :

Temen las mugeres y a las vezes demasiado, y reçelan tan sin causa, que se dexan engañar por extremo, por ahí supo armar sus cautelas el gran senescal. Puso la reyna en sospecha, que para esso la tenia el rey en gayeta para la embiar como presa a sus reynos de Aragon. Y por se quedar con el reyno en las manos. Penetro en la reyna este reçelo, y causo tantos miedos, que no se tenia por segura do estaua. Sospechaua de cada dia mas. Y temia se ya tanto del rey, que no teniendo se por segura en Gayeta, acordo de se boluer para Napoles. Estouo algunos dias en lucha consigo, temiendo que si partia sin lo fazer saber al rey que le offenderia demasiado, y tambien que en se

---

<sup>578</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 182, je souligne.

descubrir, ponía su fecho en peligro mayor, que auisaua al enemigo, y daua causa dela engañar<sup>579</sup>.

La reine, « en lucha consigo », ne sait quelle attitude adopter vis-à-vis d'Alphonse V. Gonzalo, quant à lui, évoque de la sorte les doutes de la reine :

Cumque a rege cauere inciperet nec se Caietę securam fore existimaret, Neapolim redire decreuit nonnullosque dies mente diuersa secum agitabat, verebatur enim, si rege insalutato abiret, eum moleste ferre, sin vero eidem consilia sua detegeret, magno se periculo atque discrimini credere, cum ei causam se fallendi preberet<sup>580</sup>.

Son texte était toutefois, au départ, quelque peu différent, puisqu'il écrivait, dans un premier jet : « Cumque a rege cavere inciperet [...], Neapolim redire decrevit nonnullosque dies Lucę egit [...] » [Et comme elle commençait à se méfier du roi..., elle décida de retourner à Naples et pendant quelques jours elle séjourna à Lucca]. Ici, le juriste s'est arrêté, a rayé les deux derniers mots puis a repris : « mente diuersa secum agitabat » [elle réfléchissait à diverses choses], etc. Le lecteur se demandera à juste titre ce que vient faire ici cette intempestive référence à la ville toscane de Lucca (« Lucę »)<sup>581</sup> où l'auteur semble insinuer que la reine passa un temps (« egit dies »). Manifestement, il s'agit d'une erreur d'interprétation, dans une lecture rapide et par tronçons, du texte vernaculaire « estouo algunos dias en lucha » : au lieu d'identifier l'expression verbale « estar en lucha », le juriste comprend séparément « estar » comme un localisateur spatial et « lucha » comme un nom propre. La confusion entre nom propre et nom commun est tout à fait plausible puisque dans l'imprimé de la *Corónica*, reflet typographique probable du manuscrit à partir duquel il fut élaboré, les noms propres de lieux et de personnes sont tantôt affublés, tantôt dépourvus de majuscule, et ce de manière indiscriminée. Gonzalo pouvait donc parfaitement comprendre que ce « lucha » désignait la ville de Toscane, avec une orthographe quelque peu fantaisiste mais cohérente du point de vue de la phonétique italienne. Tout concordait... sauf le sens, en contexte, ce dont ne tarda pas à se rendre compte le traducteur. Il corrigea son erreur, sans pouvoir toutefois effacer la trace d'une méprise qui confirme une fois de plus, le sens de la transmission textuelle et les

---

<sup>579</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CLXVI<sup>v</sup>.

<sup>580</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 167.

<sup>581</sup> L'orthographe présentant un seul *c* est correcte comme forme latine (Joan ALBERICH, *et al.*, *Diccionari llatí-catalá de noms propis*, Barcelona : Columna, 1994, p. 106).

rapports existants entre les *RARG* et la *Corónica*, le premier texte étant bien une traduction du second<sup>582</sup>.

### 3. Ratures et corrections marginales

Le cas que je viens d'évoquer, outre l'erreur d'interprétation, illustre la manière dont les rectifications présentes dans le manuscrit donnent des indices révélateurs au sujet de la source sur laquelle l'auteur se fonde. Or, le manuscrit 992 étant un brouillon, nombreuses sont les corrections qui permettent d'entrevoir, sous la rature, une première version textuelle correspondant à une traduction littérale du texte de Vagad. Le juriste, dans un premier temps, suit mot à mot un passage de la *Corónica* puis, relisant la phrase, raye telle ou telle autre expression et propose un synonyme ou une formulation légèrement différente en marge<sup>583</sup>. Le phénomène est d'autant plus parlant lorsque la correction effectuée n'est pas marginale mais suit immédiatement une rature dans le corps même du texte. Il s'agit alors d'un repentir instantané vis-à-vis du texte-source. Le cas de la méprise relative à l'expression « estouo algunos dias en lucha » exposée au paragraphe précédent en est un exemple. En voici un autre : au folio 155, Gonzalo nous parle d'un certain « Berengarium Bardaxinum, militem ac ~~doctorem~~ jurisconsultum » là où Gauberto dit : « Beringuel de Bardaxi, cavallero y **doctor** en leyes »<sup>584</sup>. Parfois ce sont des passages entiers qui sont traduits en suivant Vagad, puis supprimés<sup>585</sup>. Toutes précautions gardées, ce sont au contraire une ou deux lettres biffées qui semblent parfois nous faire entrevoir comment Gonzalo change d'avis à l'entame même du mot. Par ailleurs, les oublis de majuscules, rapidement corrigés dans le manuscrit 992, correspondent la plupart du temps à une absence de majuscule dans le texte imprimé de Vagad<sup>586</sup>. Il convient toutefois d'être prudent et de ne pas tirer de conclusions hâtives dans ces derniers cas de figures. Ces dernières observations n'ont en effet pas le même poids que les ratures de mots ou de passages entiers.

---

<sup>582</sup> Cet exemple engage à penser que le manuscrit 992 est un premier brouillon donnant à voir directement un premier jet de traduction du vernaculaire au latin. Il faut envisager, toutefois, l'hypothèse que le juriste ait pu se rendre compte de la confusion en recopiant un brouillon préalable et en revenant au texte vernaculaire pour identifier son erreur. Jusqu'à découverte d'un exemple décisif, on gardera donc toujours à l'esprit la possibilité de l'existence, entre le texte de Vagad et celui du manuscrit 992, d'un premier brouillon, traduction latine très littérale du texte de la *Corónica* sur lequel le juriste travaillerait, consultant en parallèle la version castillane.

<sup>583</sup> Il existe des dizaines d'occurrences. Le lecteur trouvera des exemples significatifs aux fol. 3, 8<sup>v</sup>, 10<sup>v</sup>, 14<sup>v</sup>, 64, 66<sup>v</sup>, 69, 74, 155, 156.

<sup>584</sup> Je souligne. On pourrait encore citer des exemples tirés des folios 11<sup>v</sup>, 68, 68<sup>v</sup>, 79<sup>v</sup>, 87<sup>v</sup>, 88, 115<sup>v</sup>, etc.

<sup>585</sup> Voir par exemple les folios 13<sup>v</sup> et 14<sup>v</sup>.

<sup>586</sup> Voir parmi les multiples occurrences, un cas au fol. 165 : « ~~ea~~ Castrum maius ».



#### 4. Insertions supra-linéaires, additions marginales et réorganisation du propos

En ce qui concerne les insertions supra-linéaires et les additions faites en marge, un très grand nombre d'entre elles ne sont pas incorporées au texte de Vagad, ce qui tendrait à démontrer que le moine ne rédigea point sa chronique à partir du manuscrit 992. Au contraire, le juriste aurait enrichi le texte de base en insérant des précisions complémentaires<sup>587</sup>. Toutefois, une quantité non négligeable de ces ajouts figure bel et bien dans le texte de Vagad et semble donc dans un premier temps, remettre en question le sens de la traduction proposé. Il ne faut pas, en réalité, s'en tenir à cette impression superficielle. En y regardant de plus près, le lecteur pourra constater que ces fragments placés en marge ou au-dessus de la ligne et que l'on retrouve dans le texte de la *Corónica* ne sont pas, en fait, des ajouts, mais des fragments déplacés par rapport à la version castillane. L'objectif du traducteur est en effet de rétablir, par ce déplacement de groupes de mots, une syntaxe plus latine et plus efficace. Pour être très claire, je détaillerai un premier exemple. Au chapitre consacré à Martin I<sup>er</sup> d'Aragon, Gauberto écrit :

venido el magnanimo rey, y su noble y tan grande y denodada caualleria los sardos se ayuntaron con su gran capitán el vizconde de Narbona, y fueron quando menos dizeys mil entre todos<sup>588</sup>.

Gonzalo, pour sa part, propose la version suivante : « Cum autem rex cum classe sua appulit, Sardi vsque ad XVI milia numero congregarunt se cum duce suo vicecomite Narbonæ » [Lorsque le roi arriva avec sa flotte, les Sardes, dont le nombre arrivait à seize mille, se rassemblèrent avec leur chef, le vicomte de Narbonne]<sup>589</sup> où le groupe de mots « vsque ad XVI milia numero » est inséré au-dessus de la ligne d'écriture. Outre la substitution du concept de *caualleria* (armée de chevaliers) par celui de *classe* (flotte), plus précis dans le contexte d'une attaque maritime, Gonzalo semble remodeler le texte inspiré de Vagad au fil de la plume. Le syntagme « y fueron quando menos dizeys mil entre todos » constitue, dans la *Corónica*, une hyperbate, en tant que procédé d'ajout à la fin d'une phrase qui pourrait paraître finie. Or ce trait stylistique n'aurait pas le même rendu en latin et trancherait avec le rythme de la phrase que Gonzalo cherche manifestement à rendre plus équilibrée. Arrivé donc

---

<sup>587</sup> Voir les insertions et additions des fol. 3<sup>v</sup>, 8, 10, 13, 68, 68<sup>v</sup>, 69, 88, etc.

<sup>588</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CLIII.

<sup>589</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 153<sup>v</sup>-154.

au syntagme en question, Gonzalo choisit de le réintégrer plus haut, à côté du gentilice auquel il se rapporte, plutôt que de laisser un morceau de phrase démembré à la fin de l'apodose. C'est ainsi que s'explique ce qui semble à première vue un ajout et qui est en réalité, selon toute vraisemblance, un déplacement de syntagme par rapport au texte-source<sup>590</sup>.

Il faut signaler ici que le jeu des « guillemets » utilisés comme signes de déplacement montre aussi qu'une phrase suivant initialement le déroulement proposé par Vagad est ensuite remodelée pour obtenir une syntaxe plus latine<sup>591</sup>. Cette réorganisation est également manifeste à plus grande échelle, lorsque des fragments textuels, traduits au fil de la plume, sont ensuite déplacés<sup>592</sup>.

Lorsque ces déplacements sont opérés « de tête » par le traducteur, aucune trace du processus de remodelage syntaxique n'apparaît bien sûr dans le manuscrit... à moins que la réorganisation du propos n'ait pour corollaire la perte du fil de la traduction. En voici deux exemples. Au folio 10, Gonzalo restructure la phrase de Gauberto en faisant remonter la date de la mort de Garsias Iñiguez en début de phrase :

<i>RARG</i>	<i>Corónica</i>
<p>Et postquam regnavit quattuor et quadraginta annos, concessit in fatum anno salutis octingentesimo secundo. Sepultus est in dicto templo regum Suprarii communi monumento, Sancti Joannis de Rupe, exequiis regiis (ut decebat) peractis<sup>593</sup>. [Et après avoir régné pendant quarante-quatre ans, il rendit l'âme en l'an de grâce 802. Il fut enterré dans ladite église de Saint-Jean de la Peña, monument funéraire commun des rois du Sobrarbe, après des funérailles royales en bonne et due forme.]</p>	<p>y pasada la illustre vida, <b>fue se a reynar para siempre a los cielos despues de reynado auer, y siempre con mucha fama, quarenta y quatro años.</b> Y fue con altas honrras sepultado en sant Johan, <b>año de ochocientos y dos</b><sup>594</sup>.</p>

Après avoir traduit cette phrase, Gonzalo reprend son texte-source et pense avoir terminé ce chapitre puisque, chez Vagad, celui-ci se clôt sur la mention de la date. Gonzalo appose donc un point final de chapitre (qui a la forme d'un point-virgule) après le mot « secundo », mais se rend compte immédiatement qu'il a oublié de mentionner le lieu de sépulture. Il raye donc le

<sup>590</sup> D'autres exemples figurent aux folios 8, 63<sup>v</sup>, 64<sup>v</sup>, 69<sup>v</sup>, 74<sup>v</sup>, 144<sup>v</sup> ou 148.

<sup>591</sup> Un exemple évocateur figure par exemple au folio 12.

<sup>592</sup> Au folio 40<sup>v</sup>, un long passage est dans un premier temps traduit puis rayé et gratifié en marge de la mention « hoc est ponendum fine » [ceci doit être placé à la fin].

<sup>593</sup> G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 10 (je souligne).

<sup>594</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XIII (je souligne).

point final de chapitre et rajoute une mention relative au tombeau de Saint-Jean de la Peña, pour réparer cet oubli. Un phénomène similaire se produit au passage du cahier *a* au cahier *b* (fol. 10<sup>v</sup>-11), provoquant l'oubli du mot « caput ». En latin classique, le complément de nom figure en général avant le nom auquel il se rapporte, et non après. Pour traduire l'expression tirée de la *Corónica* « cabeça de Sobrarbre »<sup>595</sup>, Gonzalo entreprend logiquement de traduire « Sobrarbii caput » mais termine le cahier *a* sur le mot « Sobrarbii ». Il prépare alors un autre cahier. Une fois le cahier apprêté, le juriste reprend sa traduction et cherche dans son texte-source le point où il s'est arrêté en consultant parallèlement, la réclame du cahier *a*. Voyant le mot « Sobrarbii », donc « Sobrarbre » chez Vagad, il enchaîne immédiatement, sans se rendre compte qu'il a en réalité laissé le syntagme « cabeça de Sobrarbre » à moitié traduit. Ce dernier exemple semble indiquer que le manuscrit, du moins dans ce tronçon, est bel et bien un premier brouillon donnant à voir directement le premier jet de la traduction du texte vernaculaire vers le texte latin.

## 5. Gloses et variantes marginales

Dans le manuscrit 992, outre les corrections et les additions, l'espace des marges est également occupé par des gloses motivées, à mon avis, par des difficultés de traduction.

Ces gloses viennent commenter, en marge, une traduction risquée ou insatisfaisante tentée en plein texte : il peut s'agir d'un mot efficace du point de vue de l'économie textuelle mais peu courant ou non-classique ; ou, au contraire, le terme peut être trop classique, et donc insuffisant ou imparfait pour évoquer la réalité médiévale décrite. Ainsi, lorsque le choix entre cohérence stylistique, efficacité syntaxique et exactitude sémantique constitue un dilemme, Gonzalo utilise les marges pour pallier les manques inhérents à l'option retenue<sup>596</sup>. Par exemple, au folio VII<sup>v</sup>, Vagad raconte les pérégrinations du premier groupe de chevaliers chrétiens réunis autour de Garsias Jimenez : « y fueron su derecho camino fasta sanguesa que esta poco menos de vna jornada dela peña de Vruel ». Gonzalo, de son côté, écrit : « [...] contuleruntque se Sanguossam. Quę villa distat quasi dieta a Rupe Uruelis » [et ils se retrouvèrent à Sangüesa. Cette ville est à environ une journée de route du rocher d'Uruel]<sup>597</sup>.

---

<sup>595</sup> *Ibid.*, fol. III<sup>v</sup>.

<sup>596</sup> La glose marginale peut-être provisoire ou définitive selon qu'elle permet simplement à l'auteur de marquer un passage sur lequel il devra revenir ultérieurement ou qu'elle a vertu à être copiée pour guider le lecteur dans son interprétation du texte. Ce dernier cas correspond par exemple aux gloses expliquant des termes savants que le juriste se plaît à employer mais qui peuvent être difficiles à comprendre (voir le cas de l'hellénisme « helencos » glosé en marge au fol. 74<sup>v</sup> : « firmalles, joias »).

<sup>597</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 7<sup>v</sup>.

Le mot « *dieta* » est glosé en marge : « *unius diei itinere* » [un jour de route]. Si Du Cange répertorie le mot avec l'acception « *Iter, quod una die conficitur, vel quodvis iter* » [Trajet qui est fait en un jour ou n'importe quel trajet]<sup>598</sup>, le sens classique du terme est soit « régime, diète », soit « corps de logis, chambre, pièce, appartement »<sup>599</sup>. Gonzalo rechigne donc à employer ce substantif mais comme il est fort pratique, il l'adopte finalement, agrémenté d'une glose<sup>600</sup>.

Dans plusieurs cas concrets, les marges reprennent la traduction littérale du texte de la *Corónica*, là où Gonzalo a décidé d'adopter, en plein texte, une version plus éloignée. Probablement gêné par la formulation maladroite de Vagad « Simon de Monte fuerte [...] le [l'infant Jacques, futur Jacques I<sup>er</sup> d'Aragon] guardava como la vida **con desseo dele alcançar para yerno** »<sup>601</sup>, García de Santa María opte pour une formulation plus traditionnelle dans le corps du texte (« *ut eidem filiam suam nuptui collocaret* » [pour lui donner sa fille en mariage]) mais il reporte la traduction littérale en marge (« *sibi generum ascisceret* » [afin de se l'associer comme gendre]<sup>602</sup>). Parfois, c'est au contraire dans le corps du texte que figure la traduction littérale et en marge qu'une variante est proposée. Ainsi, dans la marge du folio 68, Gonzalo emprunte à Salluste et César l'expression « *natura munita* » [naturellement fortifiés] comme alternative à la traduction littérale de Vagad « *inexpugnabilia* » [inexpugnables]. Au folio 69<sup>v</sup>, une annotation suggère de substituer la dénomination chrétienne du 1<sup>er</sup> janvier ou fête de la Circoncision, reprise de la *Corónica*, par l'expression équivalente de cette date selon le calendrier romain<sup>603</sup>.

Le texte-source vagadien est à ce point présent dans les marges que celles-ci incorporent parfois directement le terme castillan qui apparaît invariablement dans la chronique du moine. Au folio 23<sup>v</sup>, Gonzalo commente en marge le syntagme « *populatus est*

---

<sup>598</sup> Charles du Fresne sieur DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, Niort : L. Fabre, 1883-1887. Il cite entre autres références « Rodericus Tolet. lib. 8. de Reb. Hisp. cap. 1 ».

<sup>599</sup> Félix GAFFIOT, *Le grand Gaffiot : dictionnaire latin-français*, nouvelle éd. revue et augmentée, Paris : Hachette, 2000.

<sup>600</sup> On trouvera, au folio 70, un exemple du même acabit : pour traduire la réalité monétaire hispanique des « *doblas* », Gonzalo traduit en plein texte « *duplas* », qui n'est nullement un terme classique ; il tente une équivalence latine en marge : « *minas aureas, minas* ». Conserver le terme de « *duplas* » est important du point de vue du lecteur, qui comprend bien mieux à quoi le texte se réfère, mais faire figurer une équivalence dans les unités monétaires classiques démontre, du point de vue du traducteur, sa volonté de cohérence stylistique et sa conscience linguistique. La glose permet de conserver côte à côte les deux aspects. Il est toutefois difficile de savoir jusqu'à quel stade de l'élaboration du texte, au fil des manuscrits successifs, ces gloses devaient être transmises. Il paraît peu probable qu'elles puissent figurer dans un imprimé, si la diffusion sous ce support était envisagée.

<sup>601</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. LXXIII (je souligne).

<sup>602</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 64.

<sup>603</sup> « *kalendas januarii* » [les calendes de janvier] pour « *Circumcisionis festum* » [la fête de la Circoncision] (Vagad parle de la « *Circunçision* », fol. LXXVII<sup>v</sup>).

Castellarem » (correction du premier jet « populavit Castellarem »). Il reprend le terme castillan « poblo », employé par Vagad<sup>604</sup>, et le glose : « poblo : posuit incolas apud Castellarem ». En effet, en latin classique le verbe « populare » a le sens de « dépeupler » ou « ravager » ; la forme « populari », quant à elle, a le seul sens de « ravager »<sup>605</sup>. Or Gonzalo veut précisément dire le contraire, c'est-à-dire « peupler », acception possible, pour les deux formes verbales, en latin non-classique<sup>606</sup>. Ici encore, la glose démontre la conscience linguistique du juriste et prévient tout contresens. Elle lui permet également de conserver la formulation non-classique qu'il a spontanément utilisée dans le corps du texte<sup>607</sup>. Au folio 22, la glose marginale du mot « feciales », « reyes darmas, caduceatores », montre les hésitations de García de Santa María pour trouver un équivalent en latin classique – visiblement insatisfaisant – pour ce titre et cette fonction. D'autres exemples similaires portent sur les termes « mazas »/« maceros » (fol. 26), « baronias » (fol. 66), « choças » et « ballesta de passa » (fol. 69<sup>v</sup>), invariablement tirés de la *Corónica* et reportés en marge. Certaines annotations fonctionnent également comme une aide pour pouvoir distinguer, derrière un terme classique parfois obscur une réalité hispanique familière<sup>608</sup>.

L'analyse des gloses et variantes marginales illustre donc bien combien le texte de la *Corónica* nourrit les choix lexicaux de García de Santa María et le confronte non seulement à un défi de traduction mais également à une véritable réflexion lexicale, linguistique et conceptuelle pour transposer le texte de Vagad dans un univers antique<sup>609</sup>. Les marges ne sont d'ailleurs pas le seul lieu de cette réflexion : plusieurs gloses ou variantes se trouvent exceptionnellement incorporées au corps du texte et renvoient à un questionnement similaire. Certaines prennent la forme d'une simple alternative articulée par la conjonction de coordination « aut ». Par exemple, au folio 156<sup>v</sup>, Gonzalo ne sait comment traduire le mot

<sup>604</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XLI<sup>v</sup>.

<sup>605</sup> F. GAFFIOT, *op. cit.*

<sup>606</sup> « POPULARE : Habitare, hinc Galli "Peupler une ville" » ; « POPULARI : Populo replere », (C. DU CANGE, *op. cit.*).

<sup>607</sup> D'une certaine manière, la glose normalise et officialise l'intromission d'une forme médiévale. Ceci offre au traducteur des possibilités d'alternance lexicale enrichies face aux répétitions vagadiennes (« **Poblo** despues muchas villas, y fortezas. Fundo muchos castillos. Y porque tenia mas puesto el ojo sobre Çaragoça ciudad tan principal. Que requeria sobrado aparejo, y gente para la poder bien çercar. **Poblo** El Castellar que ya su padre **poblara** de gente comun, y de gente mas escogida y guerrera. No consintio que morasse vezino en el, saluo adalid o almogauar. Y desde ahi fatigo mucho tiempo toda la vega dela ciudad. **Poblo** de mas desto la ciudad de Soria. **Poblo** a Berlanga, Vilforado, Almansa, y otros muchos logares. **Poblo** sobre todo el fuerte y tan çercado burgo de Pomplona, que es hoy lo mas fuerte de toda la ciudad. **Poblo** muchos otros lugares y villas, que nunca pareçe que descanso », G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XLI<sup>v</sup>, je souligne) qu'il s'applique à déconstruire par différents procédés, de la mise en facteur commun à la variation lexicale.

<sup>608</sup> Au folio 137<sup>v</sup>, le mot « apparitorem » est glosé, en marge, par « alcalde ».

<sup>609</sup> Je reviendrai en détail sur les enjeux et les modalités de cette transmutation dans le chapitre consacré au style de Gonzalo.

« pie » désignant le support d'une machine de guerre. Là où Vagad nous dit « fallaron que en amaneçiendo le houieron cortado **el pie** los mismos del real [...] »<sup>610</sup>, le juriste tergiverse : « cumque postridie artificio illo spem haberet expugnandi illud, comperit suosmet milites **pedem aut basim** machinę illius ligneę precidisse » [et alors qu'il avait l'espoir de la conquérir le lendemain avec cet artifice, il découvrit que ses propres soldats avaient coupé le pied ou la base de cette machine en bois]<sup>611</sup>. Au folio 4, l'« Alemania » de Vagad devient « Cimbria aut Germania » dans le corps du texte. Ailleurs, le texte intègre de sommaires commentaires ou gloses explicatives. Pour traduire le terme de « mesnadero »<sup>612</sup>, le juriste finit par opter pour un terme médiéval « valvassor », qu'il se sent obligé de justifier en ces termes : « (ut vulgo notis nominibus utar) » [pour reprendre les termes vulgaires courants]<sup>613</sup>. Gonzalo pousse même sa démarche jusqu'à expliquer le sens spécifique du concept d'infant (« Hic autem rex, tunc Infans, quod nomen dignitatis etiam est in Hispania » [Ce roi, alors infant – ce nom est aussi un titre honorifique en Espagne –]<sup>614</sup>), précision que l'on ne trouve bien sûr pas sous la plume de Vagad<sup>615</sup>. Il en va de même pour l'explication du nom donné à Sanche Abarca, tiré de l'appellation d'un type de chaussures (« perosque et calciamenta quas Aragonenses vulgo et lingua vernacula abarcas vocant, gestantem in pedibus » [portant aux pieds des guêtres et des chaussures que les Aragonais appellent couramment, et en langue vernaculaire, des « abarcas »]<sup>616</sup>).

## G. Quelques cas litigieux

Si la quasi-totalité des corrections, insertions, additions et gloses examinées confirment l'hypothèse de la traduction de Vagad par García de Santa María ou n'entrent pas en contradiction avec ce postulat, un nombre extrêmement limité de cas semblent toutefois

<sup>610</sup> *Ibid.*, fol. CLVII (je souligne).

<sup>611</sup> Je souligne.

<sup>612</sup> *Ibid.*, fol. LXXVII<sup>v</sup>.

<sup>613</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 70.

<sup>614</sup> *Ibid.*, fol. 156<sup>v</sup>.

<sup>615</sup> Cette glose n'est nullement anodine. D'une part, le juriste veut différencier le substantif « infans », désignant un enfant en bas-âge, du titre réservé aux enfants royaux, qu'il ne peut traduire autrement que par le même terme. D'autre part, outre une manifestation de la radicalité linguistique de la traduction de Gonzalo et de sa recherche de cohérence dans une re-contextualisation lexicale classique, elle démontre aussi, sans doute, que le juriste tendait à s'inscrire, en écrivant de la sorte, dans une latinité renaissante extra-péninsulaire et qu'il envisageait peut-être une diffusion de son texte en terres étrangères. Je m'étonne simplement que cette explication vienne si tard, alors que le terme « infans » a été utilisé dans les deux acceptions tout au long du manuscrit. Peut-être est-elle exigée par le contexte. Sans cette glose, la structure de la phrase aurait pu porter le lecteur à penser que le récit initiait en ce point une analepse revenant sur l'enfance du roi. La relative explicative permet de détruire aussitôt cette configuration.

<sup>616</sup> *Ibid.*, fol. 14.

poser problème. J'en ai recensé huit et les analyserai un par un ici. Tous les exemples cités relèvent du même cas de figure : Gonzalo effectue, dans sa prose, des modifications par rapport à son premier jet, modifications qui correspondent justement au texte de la *Corónica*. Tout se passe donc comme si le moine avait incorporé certaines corrections du juriste, le texte du premier ne pouvant dès lors pas être, apparemment, la source du deuxième. À première vue, cette chaîne de modifications semble donc contraire au sens de la traduction défini jusqu'ici. Pourtant, les corrections considérées peuvent admettre un certain nombre d'explications. Je les réparties en trois grandes catégories. Le premier groupe rassemble les exemples liés à la reformulation du texte-source ; le deuxième réunit les occurrences relevant à mon avis des confusions et glissements relevant des mécanismes mentaux de la traduction ; dans le troisième groupe, j'aborde deux cas marginaux, non pas de corrections mais de variantes, posant problème en raison d'une divergence de contenu.

## 1. Remodelage textuel, repentirs et oublis

En tant qu'auteur-traducteur, Gonzalo García de Santa María adhère plus ou moins, selon les passages, à sa source. Il cherche, à plusieurs reprises, à s'écarter de celle-ci ou à éviter une traduction littérale mais peut, le cas échéant, décider finalement d'y revenir. C'est de ce repentir que témoigne à mon avis la correction présente au folio 20. Gonzalo y biffe l'adjectif « gravo », appliqué au substantif « consilio », et lui substitue au-dessus de la ligne d'écriture le terme « maturo ». Or on trouve dans la *Corónica* : « maduro y asentado consejo ». Il faut considérer, avant tout, le caractère problématique de l'adjectif « matus » qui a le sens de « mûr, qui a atteint son plein développement » mais aussi de « prompt, hâtif », soit l'inverse de la signification ici recherchée, en particulier lorsqu'il est associé au substantif « juicio »<sup>617</sup>. Certes on pourrait comprendre que Vagad glose et précise le sens de l'expression de García de Santa María par une paire de parasyonymes levant toute équivoque. Mais, il est également plausible que Gonzalo ait cherché ici à s'écarter dans un premier temps d'une traduction littérale, peut-être par crainte de l'équivoque, pour revenir finalement à la force de la formule consacrée « maturo consilio »<sup>618</sup>.

---

<sup>617</sup> On trouve des exemples chez César, Cicéron et Tacite (Voir l'article « matus » dans F. GAFFIOT, *op. cit.*). Le dictionnaire de Robert Estienne, en 1552, fait également état de ce double sens (Robert ESTIENNE, *Dictionarium latinogallicum*, Lutetiae : Apud Carolum Stephanum, Typographum Regium, 1552).

<sup>618</sup> La formule au sens de délibération « meure » (mûre) ou « prudente » est répertoriée par Robert Estienne et est fortement implantée dans les textes de la Renaissance. Voir par exemple la maxime « maturo consilio et strenua actione » [réfléchir longtemps et agir vite].

Autre aléas du remodelage du texte source, concernant non pas une correction mais un ajout : au folio 6, la relative explicative, « ubi armis et equis sunt nobis superiores » [(les plaines) où ils nous sont supérieurs en armes et en cavalerie] est insérée au-dessus de la ligne. Or un syntagme équivalent figure chez Vagad au même endroit. Il faut peut-être voir ici un repentir sur une volonté initiale de suppression ou de déplacement, ou tout simplement la réparation d'un oubli. Au folio 73, l'addition du syntagme « non oppidula aut castra donavit, quod fuisse satis, sed integram » [il ne donna ni une petite place forte ni un château – ce qui aurait été suffisant – mais il donna tout entière...] admet la même explication<sup>619</sup>.

Le folio 173<sup>v</sup> donne, quant à lui, un exemple des errements et repentirs consécutifs à une volonté de refonte et de résumé d'un paragraphe entier. Lors d'une bataille navale de la flotte d'Alphonse V contre les Génois, la supériorité de ceux-ci est évidente et Gonzalo explique :

Januenses autem econtrario, per tabulata pendentia incedentes utpote in mari educati, ita celeres ad omnia que navali prelio necessaria ibant **ut centum cum mille qui bellis tantum terrestribus assueti erant possent dimicare**. Longe enim distat marina a terrestri pugna. Cumque Januenses, ut industrii et mari assueti et in eo quasi nati, saliebant velocissime per tabulata et transtrata, conscendebant scales usque ad summitatem mali navis<sup>620</sup>.

[Mais les Génois au contraire, en hommes élevés sur la mer, quand ils marchaient sur les ponts inclinés des navires, allaient si vite, répondant à toutes les exigences du combat naval, que cent pouvaient bien combattre contre mille de ceux qui étaient seulement habitués aux guerres terrestres. En effet la lutte marine est très différente de la terrestre. Et de même que les Génois, en hommes rusés, habitués à la mer et comme nés sur elle, sortaient très rapidement sur les ponts et les tillacs, ils montaient aux échelles jusqu'au sommet du mât du navire.]

Dans ce passage, Gonzalo modifie un détail *a priori* insignifiant. L'indication numérique « mille » est issue d'une correction en marge remplaçant le démonstratif « iis » originellement employé. Le détail est anodin mais perturbant puisque le rapport de cent contre mille est bien présent chez Vagad. Il faut toutefois remettre ce paragraphe en contexte. Par ces quelques lignes, Gonzalo tente en réalité de réduire de moitié la narration de Vagad. Concrètement, le syntagme « ut centum cum mille qui bellis tantum terrestribus assueti erant possent dimicare »

---

<sup>619</sup> Ici, Gonzalo reviendrait sur l'oubli d'une ligne ou sur son intention initiale de supprimer le balancement « **no** le dieron no aldeas, **no** logarejos o villas, que fuera se que asaz. **Mas** real ciudad, y tan grande, que fue cabeça de reyno. **Mas** todo el reyno con toda su tierra. Toda la ysla junta de Mallorcas » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. LXXX, je souligne).

<sup>620</sup> G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 173<sup>v</sup>-174 (je souligne).



fait la synthèse entre deux passages du long développement fourni par le moine (dont je ne reproduis ici que le début) :

**Los ginoueses por la contra van por las naues tan sueltos, que ciento pelean por mil. Porque no es valentia, mas vezo. No es coraçon, mas criança. No es esfuerço varonil, mas costumbre el pelear por la mar a los enello tan criados, y naci-dos valen a la postre para el fecho de mar. Valen para el pelear en galeas mas diez marineros, y aquellos couardes, que cien caualleros bezados al campo, y aquellos valientes [...]**<sup>621</sup>.

Gonzalo veut rassembler dans une même phrase le rapport numérique initial « que ciento pelean por mil » et les caractéristiques des Génois vis-à-vis des aragonais, « [diez marineros valen mas que ciento] caualleros bezados al campo ». Je crois que c'est cette synthèse, faisant s'entrechoquer des valeurs numériques distinctes, qui conduit dans un premier temps Gonzalo à utiliser un démonstratif, avant de ramener le tout au rapport initial du cent au mille, puisque la proportion au dixième reste inchangée.

## 2. Confusions liées au passage du modèle au texte-cible

Plus complexes sont les cas où les corrections concernées n'ont pas trait à la formulation mais affectent des données à valeur informative précise. Il ne peut alors s'agir ni de questions lexicales ou stylistiques, ni de reformulations, de refontes textuelles ou de repentirs. Les occurrences sont au nombre de quatre. Elles ne tolèrent d'autre explication, à mon avis, que celle de l'erreur s'étant immiscée dans le processus de traduction – si le manuscrit 992 est le premier brouillon témoignant de la traduction directe de la *Corónica* – ou de copie – s'il s'agit d'un brouillon intermédiaire recopiant et retravaillant un premier jet –<sup>622</sup>. Il faut ici pénétrer dans les mécanismes psychomoteurs régissant ces processus de transmission textuelle.

Au sujet du processus de copie, Alberto Montaner, s'appuyant sur les travaux d'Alberto Blecua<sup>623</sup> et Elisa Ruiz<sup>624</sup>, distingue quatre moments clés :

El primero es la lectura de una parte del texto del modelo que se denomina perícopa; el segundo, pasar del plano del modelo al plano de la copia; el tercero, la escritura de la

---

<sup>621</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CLXXIIV-CLXXIII (je souligne).

<sup>622</sup> Il n'est pas nécessaire de résoudre définitivement ici cette disjonctive, au sujet de laquelle j'ai déjà exprimé toutefois, mon opinion, en ce qui concerne la première partie du manuscrit (voir note 582 et réflexion p. 186). En effet, comme on le verra, les mécanismes de la traduction et de la copie revêtent un déroulement similaire.

<sup>623</sup> Alberto BLECUA, *Manual de crítica textual*, Madrid : Castalia, 1983.

<sup>624</sup> E. RUIZ GARCÍA, *op. cit.*

perícopa en la copia; y el cuarto, la vuelta al plano del modelo. A lo largo del proceso, el copista retiene el texto en la memoria; después se lo dicta a sí mismo para escribirlo de nuevo y, cuando regresa al plano del modelo, todavía retiene el final de la perícopa anterior, para buscarla y leer lo siguiente<sup>625</sup>.

Au cours de chacune de ces phases, peuvent se produire des erreurs. Le tableau suivant en offre la typologie (Figure 17) :

Phase 1	
Erreurs de lecture	⇨ Difficultés pour déchiffrer le modèle (écriture difficilement lisible, abréviation au développement incertain) ou phénomène de <i>lectio faciliior</i> (le copiste lit inconsciemment ce qu'il s'attendrait à lire et non ce qui est effectivement écrit).
Phase 2	
Erreurs de mémorisation	⇨ Altération de l'ordre des mots, omissions ou, à nouveau, <i>lectio faciliior</i> (dans ce cas mémorisation d'un synonyme plus courant à la place du mot original).
Phase 3	
Erreurs de mise par écrit de la dictée intérieure	⇨ Écriture d'un équivalent acoustique sans logique syntaxique ou sémantique, intégration d'éléments de conversation entendus par le scripteur au moment de la copie ou manque de coordination donnant lieu à des <i>lapsus calami</i> (phénomènes d'haplographie <sup>626</sup> et de dittographie <sup>627</sup> ).
Phase 4	
Reprise de la lecture au mauvais endroit	⇨ Sauts du même au même dus aux homéotéleutes <sup>628</sup> .

**Figure 17** : Typologie des erreurs de copie en quatre phrases<sup>629</sup>

Dans l'hypothèse d'un travail de traduction, les mécanismes de va-et-vient entre le modèle et la copie et les erreurs potentielles sont, somme toute, similaires, quoique le processus soit hautement complexifié par les transferts d'une langue à l'autre. Ainsi la phase de

<sup>625</sup> A. MONTANER FRUTOS, *Prontuario de bibliografía. Pautas para la realización de descripciones, citas y repertorios*, Gijón : Trea, 1999, p. 92.

<sup>626</sup> « Faute consistant à n'écrire qu'une seule fois une syllabe ou un mot qui devrait se trouver répété » (*Ibid.*).

<sup>627</sup> « Répétition fautive d'un ou plusieurs mots » (*Ibid.*). On parle aussi de dittographie pour une répétition fautive de syllabes.

<sup>628</sup> « Ensemble de mots terminés par la même syllabe, ou de phrases finissant par le même mot, susceptible de provoquer un saut du même au même » (*Ibid.*, article « Homéotéleuton »).

<sup>629</sup> Ce tableau a été élaboré à partir de *Ibid.*, p. 92-93 et D. MUZERELLE, *op. cit.*

mémorisation est-elle enrichie d'une transmutation linguistique, mobilisant des compétences et des connaissances spécifiques mais libérant le traducteur-scripteur des contraintes de mémorisation de l'ordre des mots et de l'exactitude de ceux-ci. Le processus de traduction voit la limitation des incohérences de mise par écrit (il faut en effet que la péricope soit comprise pour pouvoir être traduite, la mémorisation acoustique n'étant plus suffisante) mais l'apparition des maladresses et incongruités liées à la traduction mot à mot. Ici intervient l'aptitude du traducteur à percevoir le sens global des syntagmes et des phrases et à sélectionner avec pertinence les leçons à traduire. Enfin, le retour au plan du modèle est rendu plus complexe du fait de la transmutation de la péricope, qui doit être retraduite mentalement en sens inverse pour retrouver le point de reprise de la traduction. Le fait de traduire peut limiter les erreurs de reprise – c'est en effet le sens global du syntagme qui est recherché et non l'équivalence à une séquence acoustique concrète – mais n'exclut pas les cas de saut du même au même liés aux homéotéleutes.

Que se passe-t-il concrètement dans le texte de Gonzalo et en quoi ces éléments théoriques peuvent-ils nous permettre d'expliquer les cas litigieux restants relatifs à la détermination du sens de la traduction ? Je crois que Gonzalo, dans ces cas litigieux, commet en réalité à deux reprises une *lectio facilior*, sous des modalités légèrement différentes. Exposons une par une les occurrences.

Au folio 173<sup>v</sup>, Gonzalo écrit d'abord : « Congregant autem se omnes Capuę ; illincque incipit bellum facere. Cum autem omnia prospere succederent, libido eum maxima invasit obsidendę **Capuę** » [Ils se réunissent tous à Capoue. Et de là il commence à faire la guerre. Comme tout advenait heureusement, le très grand désir d'assiéger Capoue l'envahit]<sup>630</sup>. Il corrige au-dessus de la ligne ce dernier mot aberrant par « Caietę » [Gaeta], conformément au texte de Vagad. Je crois que la *lectio facilior* intervient ici au-cours de la phase de mémorisation et de traduction mentale. Le juriste est vraisemblablement victime d'un « effet de mémoire » textuel. Ainsi conserve-t-il en tête le mot *Capuę*, qu'il vient d'utiliser, au lieu du mot correct, *Caietę*, la confusion étant facilitée par la proximité acoustique des deux noms propres en latin. À la relecture, Gonzalo corrige toutefois son erreur<sup>631</sup>.

---

<sup>630</sup> Je souligne.

<sup>631</sup> Ce n'est pas toujours le cas. Je vois, au folio 171, un cas de figure similaire, sans correction ultérieure. Le mot « avunculus » est, contre toute logique, répété deux fois pour exposer l'identité d'un certain « de Finestrosa » (je souligne) : « Quo prelio quidam de Fenestrosa interiit, Marię de Padilla **avunculus**. Qui fuit regis Castellę Petri cognomento Crudelis **avunculus** » [Et dans ce combat périt un certain de Fenestrosa, oncle de Maria de Padilla, qui fut l'oncle du roi Pierre de Castille dit le Cruel]. Le passage suscite l'étonnement de Zurita qui note en marge : « En la de Gauberto, de donde esto se traslada: "al **tio** de doña Maria de Padilla que se llamaua de

La *lectio facilior* peut également être motivée par des éléments extratextuels. C'est, à mon avis, ce qui se produit au folio 181<sup>v</sup>. Se référant au cardinal de Sienne, futur Pie II, Gonzalo écrit : « Andreas de Picholominibus » puis corrige en marge « Andreas » par « Eneas » comme dans la version de Vagad. La thèse de la *lectio facilior* est, ici encore, plausible, d'autant plus que les deux prénoms sont phonétiquement très proches. Le renom de la figure d'Andrea Piccolomini, personnage contemporain de García de Santa María, neveu de Pie II et célèbre figure siennoise – connu des Médicis, il fut le fondateur du Palacio Piccolomini de Sienne – contribua peut-être à cette lecture erronée<sup>632</sup>.

### 3. Cas marginaux

Le premier est à repérer au folio 156. Nous sommes à l'avant-dernier chapitre, consacré au règne de Ferdinand I<sup>er</sup> d'Aragon. Dans les premiers paragraphes, le récit rappelle que Ferdinand d'Antequera renonça, en 1406, à agir au détriment du futur Jean II de Castille en refusant de succéder au roi Henri III. Jean, à la mort de son père, le roi Henri, n'était en effet qu'un enfant en bas-âge. García de Santa María nous dit, en plein texte, qu'il avait à peine un an. Mais l'adjectif « anniculo » (âgé d'un an) fait l'objet de deux variantes en marge, « trimulo » ou « trimatu » (âgé de trois ans), qui correspondent à l'âge donné par la *Corónica*<sup>633</sup>. Or c'est la version de Gonzalo que les manuels d'histoire rapportent<sup>634</sup>. C'est par ailleurs exactement le mot « anniculo » que l'on retrouve dans les *Gesta Ferdinandi regis Aragonum* de Laurent Valla (désormais *Gesta*)<sup>635</sup>. Marineo Sículo, de son côté, reste vague en utilisant le terme *parvulus*<sup>636</sup>. J'ignore d'où naît la version trouvée dans la *Corónica* et donnant trois ans à Jean II lors de la mort de son père, mais elle semble être un cas isolé, pour

---

Finestrosa, **camarero mayor** del rey don Pedro de Castilla" » (je souligne). La citation de Vagad est correcte (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CLXX<sup>v</sup>). Gonzalo a probablement commis, ici aussi, une répétition involontaire.

<sup>632</sup> William ROSCOE, *Vie de Laurent de Médicis, surnommé le Magnifique*, traduite sur la seconde édition par François THUROT, Paris : Imprimerie de Baudouin An VIII (1799), vol. 2, p. 456 ; Pompeo LITTA, *Famiglie celebri di Italia*, Milano : Presso Paolo Emilio Giusti, 1819-[1883], article « Piccolomini già Todeschini », vol. 7, table I ; Curzio UGURGIERI DELLA BERARDENGA, *Pio II Piccolomini. Con notizie su Pio III e altri membri della famiglia*, Firenze : L.S. Olschki, 1973, p. 504 et 543 ; Ann Katherine CHIANCONE ISAACS, « Popolo e Monti nella Siena del primo Cinquecento », *Rivista Storica Italiana*, 82, 1970, p. 32-79, p. 56.

<sup>633</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CLVI<sup>v</sup>.

<sup>634</sup> Par exemple : Pedro Andrés PORRAS ARBOLEDA, *Juan II, 1406-1454*, Palencia : Diputación Provincial, 1995, p. 29.

<sup>635</sup> « Non enim esse ex vsu regni expectare donec **anniculus** adoleuerit, si modo adolescere daretur, cum Ferdinandus iam adultus praesto sit » [Il n'est pas en effet utile pour le royaume d'attendre que l'oncle ait grandi, si du moins il lui était donné de le faire, alors que l'on dispose de Ferdinand déjà adulte] (L. VALLA, *Historiarum Ferdinandi...*, p. 30, je souligne).

<sup>636</sup> L. MARINEO SÍCULO, *De primis...*, fol. XXXIX.

ne pas dire une erreur<sup>637</sup>. Il n'est pas impossible que Gonzalo se soit trouvé ici devant un conflit de sources : la version étrange de Vagad contredisait peut-être une version plus largement admise, et du reste conforme au récit de Valla. Le juriste aurait donc préféré la deuxième option et reporté en marge l'âge douteux proposé par Vagad.

Reste le problème qui se pose au folio 168<sup>v</sup>. Il s'agit d'une confusion au sujet des points cardinaux. Alphonse V d'Aragon est en pleine lutte contre le capitaine Sforza pour le contrôle de la ville de Naples. Il défend également les intérêts de commerçants catalans faisant négoce dans ce port. Naples était en effet une des plaques tournantes du commerce en Méditerranée et les marchands catalans y faisaient de grands bénéfices. Voici le passage qui mentionne, dans les *RARG* et la *Corónica*, la mise en péril des intérêts catalans :

<i>RARG</i>	<i>Corónica</i>
<p>[...] cepitque illinc cum oppidanis et gentem Esfortiē acerrime pugnare multoque avidius et acrius cum sciverunt domos resque Cataloniorum Neapoli commorantium omnes predē positas fuisse. Itaque nisi supra viros pugnarent, eis non modo regis regnique, verum etiam amicorum, necessariorum ac rerum, merciumque suarum imminere amissio. <b>Quecunque enim Catalani mercatores in septentrionem [au dessus de la ligne et en marge : orientem, levantem]</b> comertii gratia mittebant, omnia Neapoli onerabantur. Quam quidem ob rem plus eorum quam alterius cujusque gentis intererat ne regnum illud periret. Commodis igitur propriis et lucris <b>orientalibus</b> vehementer stimulati, Catalani acerrime bellabant [...] <sup>638</sup>.</p> <p>[Et il commença de là à lutter violemment contre les habitants et les troupes de Sforza et beaucoup plus avidement et âprement</p>	<p>[...] y comienza desde ahi a pelear brauamente con toda la gente de la ciudad, y con los de esforcia. E ya mucho mas de que saben que todas las posadas y faziendas de catalanes hauian puesto a sacomano, todo lo hauian repartido entre si. Assi que perdian si no esforçauan no solo el reyno y al rey, mas sus parientes amigos fazedores criados mercadurias negocios <b>y todo el trato y ganancias que fazian en leuante</b> que todo se armaua en napoles y aquel perdido todo lo de alla se perdia. Peleauan pues reziamente, [...] <sup>639</sup>.</p>

<sup>637</sup> Je n'ai pas réussi à en trouver la trace dans ma prospection bibliographique. Zurita, très précis, indique que l'enfant avait vingt-deux mois à la mort de son père (J. ZURITA, *Anales de Aragón [version electrónica]*..., livre X, chapitre LXXXIV). Lupo de Spechio ne précise pas l'âge de Jean II (LUPO DE SPECHIO, *Summa dei re...*, p. 133). La *Crónica incompleta del reinado de Fernando I de Aragón* est précisément lacunaire jusqu'à la rébellion du comte d'Urgel. Carbonell, Turell, Puigpardines – auquel on attribue abusivement les deux *Sumaris d'Espanya* (S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 129) –, Rollán et Tomic ne s'intéressent pas aux épisodes antérieurs à l'accession au trône pas plus que l'auteur de la chronique du règne de Ferdinand contenue dans le manuscrit 212 de la Biblioteca Universitaria de Valencia. Du côté castillan, la *Crónica de Juan II de Castilla* offre une version légèrement différente de l'épisode de la proclamation du jeune Jean II par rapport à la tradition orientale et aucune mention d'âge n'y figure (*Crónica de Juan II de Castilla*, ed. Juan de Mata CARRIAZO Y ARROQUIA, Madrid : Real Academia de la Historia, 1982, p. 18-19).

<p>lorsqu'ils apprirent que les maisons et tous les biens des Catalans habitant à Naples avaient été soumises au pillage. Ainsi, s'ils ne luttèrent pas au-delà de leurs forces, la perte non seulement du roi et du royaume, mais encore de leurs amis, parents, biens et marchandises menaçait. En effet tout ce que les marchands catalans envoyaient pour le commerce au nord étaient chargés à Naples. Et à cause de cela, il était de leur intérêt, plus que de celui d'aucune autre troupe, que ce royaume ne soit pas perdu. Donc les Catalans, vivement stimulés par leurs intérêts propres et par les gains orientaux, luttèrent âprement.]</p>	
---	--

Chez Gauberto c'est le Levant qui est l'objectif des routes commerciales passant par Naples. Chez Gonzalo, le texte est confus. Dans une note au-dessus de la ligne et débordant en marge, Gonzalo met en évidence une incohérence qui saute aux yeux, à savoir la mention du nord (« septentrionem ») comme direction de ces routes. Il ne raye pas le mot mais le glose avec les orientations qui paraîtraient plus logiques : « orientem », « levantem ». L'annotation est faite par la même main et la même plume, dans la continuité de l'écriture. Plus loin, le syntagme « commodis igitur propriis et lucris orientalibus », dont l'équivalent ne figure pas dans la *Corónica*, lève l'équivoque. L'irruption du terme « septentrionem » laisse perplexe. Or, il semble peu probable que Gonzalo se soit fondé sur une autre source que Vagad pour ce passage concret<sup>640</sup>. Ce cas isolé, qui reste énigmatique, semble remettre en question le processus de transmission textuelle jusqu'ici envisagé. Toutefois un seul élément ne saurait ébranler l'édifice intellectuel établi à partir de centaines d'exemples contraires<sup>641</sup>. Qui plus

<sup>638</sup> G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 168<sup>v</sup> (je souligne).

<sup>639</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CLXVII<sup>v</sup> (je souligne).

<sup>640</sup> D'une part, la ressemblance avec le fragment de la *Corónica* correspondant est très forte. D'autre part, la thèse selon laquelle cette variation nord/est pourrait être due à la provenance géographique distincte d'une hypothétique source alternative – le nord pour un chroniqueur sicilien pouvant par exemple être, suivant le contexte, l'est pour un chroniqueur catalan ou aragonais – ne me semble pas défendable. Que le chroniqueur soit sicilien, catalan ou aragonais, la seule route commerciale dans laquelle Naples jouait un rôle crucial pour les commerçants catalans, la route où ils envoyaient l'essentiel de leurs marchandises et à partir de laquelle ils s'approvisionnaient principalement était celle du Levant, terme utilisé pour désigner la Méditerranée orientale. Les marchands catalans y intervenaient en particulier comme des agents de réexportation. Les navires, passant par le détroit de Messine, circulaient essentiellement entre Naples, Rhodes, Beyrouth et Alexandrie. La route – distincte – des Flandres n'était d'ailleurs pas tant une route septentrionale qu'occidentale (« la route du Ponant ») puisque passant à l'Atlantique par Gibraltar (Mario DEL TREPPO, *Els mercaders catalans i l'expansió de la corona catalano-aragonesa al segle XV*, trad. Jaume RIERA I SANS, Barcelona : Curial, 1976, p. 54 et plus généralement p. 15-255).

<sup>641</sup> C'est l'accident qui ne remet pas en cause la théorie, phénomène reconnu par exemple par la critique textuelle : « Puisqu'une hirondelle ne fait pas le printemps, un seul cas où un manuscrit sort de ses alliances

est, quelques remarques peuvent avoir ici leur importance. D'une part, ce n'est pas le premier cas de confusion de points cardinaux que l'on trouve dans les *RARG*. Au folio 10<sup>v</sup>, on observait déjà une erreur dans la situation relative de la ville de Jaca au milieu des éléments géographiques l'entourant :

<i>RARG</i>	<i>Corónica</i>
<p>Est autem urbs Jacca quasi in valle sita. Habet autem a meridie rupem Uruelis que duobus miliis ab ea distat. <b>Ab oriente</b> vero novem miliis sunt excelsi montes Pyrenei qui Galliam ab Hispania dividunt estque ibi rupis [sic] quedam dicta Collarata. Orientem autem versus per eandem vallem, ad triginta milia, est sita Aynsa, [caput] Suprarbii. Distat autem ab urbe Jacca XXX miliis. In parte autem inferiori, occidentem versus, est oppidum Sanguossa et Cantabria reliqua<sup>642</sup>.            [Or la ville de Jaca est située dans une sorte de vallée. Elle a, au sud, le rocher d'Uruel, à deux milles de distance. À neuf milles à l'est, se trouvent les hautes cimes des Pyrénées, qui séparent la Gaule de l'Espagne et il y a à cet endroit un sommet appelé Collarada. En suivant cette même vallée vers l'est, à trente milles, se situe Ainsa, capitale du Sobrarbe, qui est aussi à trente milles de la ville de Jaca. En descendant, cette fois-ci, la vallée vers l'ouest, on trouve la place forte de Sangüesa, et le reste de la Navarre]</p>	<p>Jacca esta como assentada en vn valle. Tiene ala parte del medio dia la famosa peña de vruel, que esta poco mas de media legua de jacca. <b>Ala parte del norte</b> obra de tres leguas, estan las altas montañas que llaman los montes perhineos. Y señaladamente la peña que llaman Collarada. El valle arriba faz a oriente, dizen que tiene aynssa, que es cabeça de Sobrarbre. Esta de Jacca obra de diez leguas. Ala parte baxa que es faza el poniente, cae sanguessa y la tierra de Nauarra<sup>643</sup>.</p>

Dans ce cas, la confusion se produit en sens inverse : ce qui devait être positionné au nord est situé à l'est. Ici l'erreur n'est d'ailleurs pas corrigée. Il est impossible d'envisager que Gonzalo ne connaisse pas la localisation de Jaca et tout semble indiquer qu'il a simplement perdu le fil de sa description en répétant deux fois « oriente »/« orientem ». En d'autres termes, il s'agirait d'une sorte de *lapsus calami* par anticipation. Bien que ces occurrences revêtent des modalités distinctes, il faut peut-être les réunir dans une analyse d'ensemble, à cause de leur thématique commune. Les deux seules fois, en effet, où ces points cardinaux –

---

coutumières doit faire penser à un accident de transmission ponctuel, dans des conditions qui nous échappent » (ÉCOLE NATIONALE DES CHARTES, *Conseils pour l'édition des textes médiévaux. Fascicule III. Textes littéraires*, Paris : CTHS, École des Chartes, 2002, p. 53).

<sup>642</sup> G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 10<sup>v</sup> (je souligne).

<sup>643</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XIII<sup>v</sup> (je souligne).

le nord et l'est – sont mentionnés dans les *RARG*, ils font l'objet d'une confusion. Je ne crois pas que l'on puisse aller jusqu'à envisager que la conceptualisation et la traduction des points cardinaux soient problématiques pour le juriste<sup>644</sup>, mais il y a là quelque chose de troublant. Il faut peut-être envisager l'existence d'une abréviation vagadienne d'interprétation douteuse pour Gonzalo, mais correctement développée par l'imprimeur. En effet, il n'est pas impossible que Gonzalo se basât, pour traduire la *Corónica*, non pas sur l'édition mais sur une dernière mise au propre manuscrite qui lui aurait été donnée à réviser. Néanmoins, d'autres éléments matériels pourraient aussi nous induire à penser le contraire<sup>645</sup>. Cet unique cas n'admet donc pas, dans l'état actuel des connaissances, une explication pleinement satisfaisante, mais n'est pas non plus de nature à remettre en cause la démonstration.

## H. Bilan

À l'issue de cette analyse détaillée, tout semble indiquer que les *RARG* sont une traduction latine revue et remaniée de la *Corónica*. L'hypothèse de l'existence d'une source commune – un troisième texte en langue vernaculaire qui inspirerait les deux chroniques sur toute leur extension – n'est pas strictement à écarter mais est beaucoup plus improbable. Les données contextuelles plaident pour une transmission directe de Vagad à García de Santa María. Les indices textuels et codicologiques vont dans le même sens, de l'incorporation de fragments de Marineo Sículo aux différents scénarios de correction et d'annotation qui apparaissent tout au long du manuscrit, à savoir dans les quelques folios datables par filigranes de la deuxième décennie du XVI<sup>e</sup> siècle comme ailleurs. La convergence de ces éléments nous invite à situer la rédaction de l'ensemble des *RARG* entre 1509 (date de parution du *De primis*) et 1517 (datation donnée par le filigrane du profil humain à trois frisons du bi-folio 154-155). La date de la mort de l'auteur en 1521 offre de toute façon un *terminus ante quem* incontestable.

Le schéma de transmission textuelle décrit ci-dessus paraît parfaitement logique à plusieurs égards. Du point de vue de la langue, la traduction d'un texte castillan en latin, au début du XVI<sup>e</sup> siècle ne doit pas surprendre. Malgré la place croissante, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, des langues vernaculaires dans le paysage historiographique des différents royaumes

---

<sup>644</sup> De même que certains individus connaissent des difficultés de latéralisation droite/gauche, le problème de confusion entre les points cardinaux est connu, quoiqu'il soit généralement relatif aux couples de directions opposées nord/sud et est/ouest. Le texte de la *Joannis II vita* du même Gonzalo de Santa María n'offre pas d'occurrence permettant d'infirmier ou de confirmer un tel postulat.

<sup>645</sup> Voir *infra* p. 279.



péninsulaires, le latin connaît un retour en force au xv<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du xvi<sup>e</sup>, dans le contexte de la Renaissance<sup>646</sup>. Pour ne citer que deux exemples de poids, Palencia rédige ses *Gesta Hispaniensia* en latin, alors que, quelques années plus tard, Marineo Sículo reconstruit un panorama de l’histoire aragonaise dans cette même langue. Et María Isabel Falcón Pérez, éditrice de la chronique d’Esteban Rollán, composée peu avant 1520, de remarquer :

La crónica está escrita en latín, un latín con numerosas incorrecciones, pero que pone de manifiesto el nuevo espíritu humanista reinante, que rechaza las lenguas romances para los trabajos científicos o literarios. Una historia en latín parecía “más historia” que escrita en catalán, aragonés o castellano<sup>647</sup>.

La traduction en latin d’une chronique en langue vernaculaire pouvait donc relever d’un processus de dignification. Rappelons par ailleurs que le latin, en même temps qu’il permettait d’inscrire le texte dans un panthéon historique à valeur ajoutée, l’ouvrait à une diffusion internationale<sup>648</sup>. Par ailleurs, j’ai déjà évoqué plus haut le programme historiographique volontairement bilingue mené par Ferdinand le Catholique en Aragon<sup>649</sup>. Dans ce contexte, la traduction en latin de la *Corónica* n’a rien de surprenant. Certes Gonzalo n’était pas coutumier du fait puisque le reste de ses travaux de traduction portèrent sur la mise en castillan de textes latins. Mais il dominait les techniques de traduction ainsi que l’usage du latin dans la prose historiographique : il s’agissait donc d’un exercice qu’il était tout à fait à même de réaliser.

Situer la rédaction des *RARG* dans la deuxième décennie du xvi<sup>e</sup> siècle pourrait également donner plus de pistes pour expliquer, peut-être, que de cette chronique ne nous soit parvenu qu’un manuscrit de travail. La vieillesse voire la mort de Gonzalo García de Santa María pourraient avoir conditionné, en effet, le destin du manuscrit 992. Dès 1519, celui-ci, ressentant la menace du trépas, rédige en effet son premier testament. Si le manuscrit 992 est

---

<sup>646</sup> Voir Matilde CONDE SALAZAR, « Un análisis de la historiografía latina renacentista del siglo XV en la Corona de Aragón », *Revista de lenguas y literaturas catalana, gallega y vasca*, 4, 1994-1995, p. 249-276 et plusieurs travaux de Robert Brian Tate. Cf. R. B. TATE, « Los trabajos del cronista cuatrocentista », *Studia histórica : Historia Moderna*, XIII, 1995, p. 27-46 ; *Id.*, *Ensayos sobre la historiografía peninsular del siglo XV*, Madrid : Gredos, 1970 ; *Id.*, « La historiografía del reinado de los Reyes Católicos », in : C. CODOÑER MERINO et Juan Antonio GONZÁLEZ IGLESIAS (eds.), *Antonio de Nebrija : Edad Media y Renacimiento*, Salamanca : Universidad, 1995, p. 17-28.

<sup>647</sup> E. ROLLÁN, *op. cit.*, p. 7.

<sup>648</sup> R. B. TATE, « Los trabajos del cronista... », p. 32 et 46 ; B. CUART MONER, « Cuatro aspectos de la historiografía renacentista », *Studia historica. Historia moderna*, XIII, 1995, p. 11-13, p. 12.

<sup>649</sup> Cf. *supra* p. 107. J’ai également montré, au sujet des biographies de Jean II d’Aragon réalisées au début du xvi<sup>e</sup> siècle, comment les versions latines ou vernaculaires d’un même texte s’entrecroisaient et s’inter-alimentaient de manière parfois inextricable (cf. *supra* p. 143 et suivantes).

l'unique témoignage connu des *RARG*, cela pourrait également être le seul témoignage ayant jamais existé d'une chronique restée à l'état de brouillon, jamais définitivement rédigée, reprise ni imprimée, du fait du déclin ou de la disparition de son auteur. Une chronique complète, du point de vue de la narration, mais un ouvrage sans prologue que le juriste n'eut peut-être pas le temps ou l'énergie de remettre sur le métier, laissant ainsi les historiens de la littérature dans le doute quant aux motivations et à la genèse de son projet.

Sur ce point toutefois, le schéma de transmission défini et la datation de rédaction envisagée, postérieure à 1509, me conduisent à proposer une hypothèse. J'ignore s'il y eut une quelconque impulsion royale ou institutionnelle conduisant à la composition des *RARG*<sup>650</sup> mais je verrais volontiers dans la parution du *De primis* le déclencheur du projet historiographique de Gonzalo. Il n'est pas à exclure que celui-ci, à travers la traduction en latin de la *Corónica*, cherchât à répondre au Sicilien, avec lequel il avait déjà été mis en concurrence pour la rédaction de la biographie de Jean II d'Aragon. Peut-être le juriste, ou ceux qui lui commandèrent la traduction, craignaient-ils, en effet, que la version de l'histoire du royaume d'Aragon donnée par Marineo ne se substituât à celle que proposait Gauberto Fabricio de Vagad. Il faut dire que, durant le premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle, Vagad avait de violents détracteurs, en particulier, semble-t-il, en dehors du royaume d'Aragon. Deux écrits, au début et à la fin de ce quart de siècle, font montre d'un mépris agressif vis-à-vis du moine et de sa chronique. Ainsi l'érudit Antonio De Ferrariis dit il Galateo, originaire des Pouilles, écrivait-il en 1505 :

Je l'appelle « Gaubertus » et non pas « Fabritius », pour ne pas paraître souiller le si grand nom de Fabritius d'une intonation horrible et barbare. Chez lui, on ne peut parler de liberté, mais d'une insolence incroyable et d'une témérité mordante et impudente. J'ai honte de mentionner cette bête, fruit du vice d'un peuple plus qu'arrogant. Son histoire, – si vraiment c'en est une plus qu'un récit maudit – j'estime qu'il faut la lire dans une boutique de barbier ou de tailleur<sup>651</sup>.

En 1524, le Valencien Juan de Molina notait quant à lui en introduction à sa traduction du *De primis* que Marineo écrivit dans son livre

con harto mejor y menos passion que el reverendo padre fray Gauberte procedio en el suyo que desta misma materia escrivio, el qual me perdone que justamente y con gran

---

<sup>650</sup> Contrairement au cas de la *Joannis II vita* aucun document ne nous éclaire à ce sujet.

<sup>651</sup> Antonio DE FERRARIIS, *De educatione*, éd. introd. et notes Carlo VECCE, trad. française et notes Pol TORDEUR, préf. Pierre JODOGNE, Louvain : Peeters Press, 1993, p. 101.

razon no es leydo e para siempre sepultado en el rincón del universal odio cubierto con la piedra del olvido<sup>652</sup>.

Le bachelier Molina met face à face deux auteurs mais aussi deux traditions historiographiques distinctes et directement en concurrence puisque versant sur la même thématique. Sophie Hirel-Wouts, qui a réuni ces deux témoignages critiques, ébauche l'idée d'une possible rivalité. Elle ne croit pas, toutefois, que la *Corónica* puisse constituer, en 1524, une menace réelle faisant de l'ombre à la chronique de Marineo. La traduction de l'œuvre du Sicilien en castillan, vingt ans après sa rédaction, témoignerait en effet de son succès<sup>653</sup>. Quoi qu'il en soit, dans les années 1510, juste après la publication du *De primis*, rien n'était encore joué. La radicalité des prises de position de Vagad et son aragonisme effréné avaient vraisemblablement fait parler de lui, au détriment peut-être de son œuvre historique. Pêchant par sa rhétorique exagérée et ses propos polémiques, le moine n'avait-il pas, d'une certaine manière, creusé une tombe « couverte de la pierre de l'oubli » pour le contenu historique de son propos ?<sup>654</sup> Le risque n'était-il pas que ses divagations n'oblitérent sa vision propre des origines du royaume ou du système politique aragonais ? Avec la parution du *De primis Aragoniae regibus*, cette potentialité se vit certainement accrue. Le *De primis* proposait en effet un discours alternatif. L'œuvre d'un sicilien de renom introduit à la cour aragonaise constituait un texte plus mesuré, plus consensuel vis-à-vis du pouvoir royal, plus ramassé et efficace, qui ne dut point avoir de difficultés, du moins « à l'étranger » – c'est-à-dire au-delà des frontières du royaume d'Aragon – à surimprimer sa vision sur celle de la chronique de Vagad. Je crois qu'en Aragon, certains lettrés prirent conscience de ce péril, dès 1509 et que Gonzalo, gagnant peut-être le roi à sa cause ou directement sollicité par quelque institution aragonaise, vit dans le projet de traduire la *Corónica* une manière de réhabiliter le récit vagadien, en trouvant des voies de consensus, pour assurer sa continuité dans la tradition historiographique aragonaise<sup>655</sup>. Pour cela, il dut s'appliquer à en revoir le style et à infléchir, parfois, la teneur idéologique du propos, au détour de la traduction.

---

<sup>652</sup> Óscar PEREA RODRÍGUEZ, *La historiografía humanista en los albores del siglo XVI : la Crónica d'Aragón de Lucio Marineo Sículo, traducida al castellano por el bachiller Juan de Molina (Valencia, Joan Jofré, 1524)*, eHumanista, « Monographs », Santa Barbara (USA) : USCB, 2003, disponible en ligne : <http://www.ehumanista.ucsb.edu/projects/Monographs%202/mongraphs/perea.pdf> [réf. du 03/07/2011], p. 7.

<sup>653</sup> S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 269-270. Toutefois, le fait même que Molina ressente le besoin de discréditer encore un auteur qu'il prétend être oublié semblerait démontrer le contraire.

<sup>654</sup> Pour l'analyse de la prose vagadienne, je renvoie à la thèse de Sophie Hirel-Wouts, en particulier au chapitre « Une rhétorique de l'exagération » (*Ibid.*, p. 315-318).

<sup>655</sup> Correcteur du texte avant impression, il en appréciait peut-être les valeurs et la vision propres. Au-delà du texte, il n'est pas impossible que Vagad et García de Santa María aient par ailleurs entretenus des rapports amicaux. Le juriste put ressentir le besoin de répondre à la virulence des attaques portées contre le moine.

## II. Le statut des *RARG* : retour et précisions sur la question

Après avoir mis en évidence le sens de la transmission textuelle et avant de m'intéresser à quelques éléments stylistiques, je crois nécessaire de revenir brièvement sur la question du statut de l'œuvre. L'objectif est de rattacher les *RARG* à une ou plusieurs typologies textuelles, afin de comprendre quels sont les modèles qui ont pu conditionner leur écriture et par là leur style. Ce rapide examen prend en compte un double horizon devant permettre de mieux cerner la nature des *RARG* : d'une part, il pose la question du rapport du texte à sa source principale à travers l'analyse de son degré de fidélité à celle-ci ; d'autre part, il balaye les principales traditions « génériques » qui entourent la chronique.

### A. *Editio/translatio*

Je reprendrai tout d'abord certains éléments mis en lumière lors de l'étude du sens de la transmission textuelle et, en premier lieu, le balancement entre deux concepts pouvant servir à qualifier le texte : *editio* et *translatio*.

Comme je l'ai déjà signalé, Gonzalo García de Santa María utilise, à un point précis du manuscrit, dans une note marginale, le verbe *edere* pour qualifier son travail : « Regis Jacobi I Aragonum vita per Gondissalvum Garsiam de Sancta Maria juriscivilis doctorem civem Cesaraugustanum **edita** » [Vie du roi Jacques Ier d'Aragon, composée par Gonzalo García de Santa María, docteur en droit civil, citoyen de Saragosse]<sup>656</sup>. Cette formulation est une déclaration d'autorité. Elle renvoie à la mention ouvrant le manuscrit 992 et introduisant un prologue qui était sans doute destiné à être rédigé à part et rajouté au moment de la mise au propre des brouillons : « Prohemium per Gondissalvum Garsiam de Sancta Maria jurisconsultum civem Cesaraugustanum » [Prologue de Gonzalo García de Santa María jurisconsulte, citoyen de Saragosse]<sup>657</sup>. Ces indications ne permettent pas seulement de placer le manuscrit que le lecteur a entre les mains sous la responsabilité d'une figure clairement identifiée. Elles indiquent également la nature du travail effectué et signalent l'émergence d'une œuvre nouvelle, fruit du labeur d'un *auteur*. En effet, au Moyen Âge, le verbe *edere* ne

---

<sup>656</sup> Je souligne. Il s'agit d'une annotation marginale rédigée après le corps du texte mais relevant toujours de la main de l'auteur (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 63).

<sup>657</sup> *Ibid.*, fol. 3. Au passage, le fait que ces mentions citant l'auteur du texte ne portent explicitement que sur deux fragments du texte – le prologue, qui reste à écrire, et la vie de Jacques I<sup>er</sup> – ne manque pas de poser problème. Je crois toutefois qu'elles rejaillissent sur l'ensemble de l'œuvre (voir *supra* p. 43 et suivantes).

renvoie nullement à un travail d'édition au sens moderne ; il serait plutôt traduit aujourd'hui par « écrire » au sens de composer<sup>658</sup>. En latin classique, ce verbe signifie « produire, mettre au jour », au sens d'un accouchement littéraire. En latin impérial, l'*editor* est celui qui produit le texte, l'auteur, le fondateur. Par glissements de sens successifs, probablement à partir de la forme substantive – *editio* signifiant, dès l'époque impériale, « production » mais aussi « établissement du texte » – et dans le cadre de l'appropriation par les langues vernaculaires de cette forme, l'éditeur devient celui qui fait paraître un texte après l'avoir établi, sans l'avoir nécessairement composé, puis, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la personne chargée de la publication et de la mise en vente d'ouvrages imprimés. Le clivage entre « auteur » et « éditeur » se forme vraisemblablement vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, avec le développement de l'imprimerie comme technique de reproduction massive<sup>659</sup>. Dans le prologue au *Dialogus pro Ecclesia contra Synagoram*, petit texte dans lequel Gonzalo mène une réflexion sur l'auctorialité et les statuts respectifs d'auteur et d'éditeur, le juriste utilise bel et bien le verbe *edere* dans son sens ancien et pour renvoyer à l'auteur. En effet, Gonzalo rappelle que l'auteur qui composa jadis ce texte reste inconnu (« in lucem nuper incerto auctore proditum » [produit naguère par un auteur indéterminé], « incertoque auctore editum » [et composé par un auteur indéterminé]) bien que lui-même ait mené d'actives recherches pour savoir qui l'avait écrit (« Quesivi diu ac diligentissime a quo editum fuerit » [J'ai cherché longtemps et très consciencieusement par qui il avait pu être édité]). Le juriste évoque plus loin sa contribution personnelle dans l'émergence de ce texte, c'est-à-dire son travail d'éditeur du texte, de la sorte : « cum [...] nunc mea opera emendatum diligentissimeque impressum tradatur in lucem » [puisque c'est maintenant qu'il voit le jour, corrigé et très consciencieusement imprimé par mes soins]<sup>660</sup>. L'auteur assume donc l'acte d'*edere* tandis que l'éditeur est chargé d'*emendare*, de *trahere in lucem* voire d'*imprimere*, quoique cette dernière tâche soit plutôt le fait de l'imprimeur.

Le fait que Gonzalo García de Santa María revendique un travail d'auteur scelle donc l'existence d'une nouvelle œuvre à part entière : non seulement les *RARG* ne sont pas l'édition d'un texte préexistant, mais encore elles ne sont nullement présentées comme une traduction. Le juriste considère donc les *RARG* comme une composition, au même titre que sa

---

<sup>658</sup> Sur la fonction d'*editor* comme auteur au Moyen Âge, voir S. AUBERT, « La estratificación auctorial en una crónica medieval : el caso de las *Crónicas de Burgos* », in : Maud LE GUELLEC (coord.), *El autor oculto en la España de los siglos XIV a XVIII*, Madrid : Casa de Velázquez, à paraître.

<sup>659</sup> Ce parcours historique est inspiré du cours de master en histoire de l'imprimerie et de l'édition de la professeur Maria Gioia Tavoni à l'Université de Bologne. Une restitution partielle de celui-ci est disponible en ligne. Cf. Maria Gioia TAVONI, *Il libro in antico regime tipografico*, éd. coord. par Alessandra LICHERI, Bolonia, 2002, disponible en ligne : <http://www.storiadellastampa.unibo.it/> [réf. du 16/12/2011].

<sup>660</sup> *Dialogus pro Ecclesia...*, fol. aii-aiii.

biographie de Jean II, dont l'unique manuscrit conservé précise au premier folio : « *Serenissimi principis aragonum regis vita per Gundisalvum Garsiam de Sancta Maria jurisconsultum civem Cesaraugustanum edita* » [Vie du sérénissime prince Jean II, roi d'Aragon, composée par Gonzalo García de Santa María jurisconsulte, citoyen de Saragosse]<sup>661</sup>. De cette catégorie de textes se distingue clairement son « obrezilla vulgarmente llamada el Caton, por el dicho micer Gonçalo **trasladada** en coplas »<sup>662</sup>. De même, au seuil des *Vidas de los sanctos religiosos* traduites du Pseudo-Jérôme, Gonzalo est clairement qualifié de « trasladador del presente libro » ; dans le prologue de cet ouvrage, le juriste évoque encore « la traslación que fezimos poco ha de los Evangelios »<sup>663</sup>. Bien que le concept soit ici exprimé en langue vernaculaire, la distinction ne fait pas de doute : Gonzalo, dans les cas cités, *traduit* et *n'écrit* pas. Certes, toute traduction est évidemment un travail d'écriture mais *editio* et *translatio* semblent recouvrir deux types de tâches distinctes dans l'esprit de l'auteur et c'est au rang des *editiones* que doivent être placées les *RARG*. Cette discrimination semble pleinement opérante dans le premier quart XVI<sup>e</sup> siècle. Ainsi voit-on, ici encore en langue vernaculaire, une différenciation claire, dans le paratexte de la *Crónica d'Aragón*, entre la tâche d'écriture de Lucio Marineo Sículo (« compuso », « fue copilado », « compúsolo » [le *De primis*]) et le travail de traduction de Juan de Molina (« de latín en lengua castellana nuevamente ha traduzido »)<sup>664</sup>.

Délibérément situées par leur auteur parmi les compositions originales, les *RARG* entretiennent pourtant une étroite dépendance avec leur source principale, comme je l'ai montré au chapitre précédent, puisque la trame est, à de rares exceptions près, strictement identique dans les deux chroniques et que la formulation latine proposée par le juriste est à de nombreuses reprises calquée sur celle du texte de la *Corónica* de Vagad<sup>665</sup>. Malgré cette proximité, plusieurs éléments empêchent effectivement, outre ce qu'en dit leur auteur, de considérer les *RARG* comme une véritable traduction, si le modèle en est par exemple à l'époque la *Crónica d'Aragón* de Juan de Molina, par sa fidélité et son respect du texte-source. En plus des efforts mis en œuvre pour développer, dans certains passages, un style propre que nous commenterons plus avant, deux faits majeurs doivent être retenus, qui

---

<sup>661</sup> Gonzalo GARCÍA DE SANTA MARIA, *Serenissimi principis...* (je souligne).

<sup>662</sup> *Id.*, *El Caton en latin...*, facs. de 1997, fol. ai<sup>v</sup> (je souligne).

<sup>663</sup> *Id.*, *Las vidas de los sanctos...*, fol. ai.

<sup>664</sup> Ó. PEREA RODRÍGUEZ, *op. cit.*, p. 5-7.

<sup>665</sup> J'ai fait référence dans ledit chapitre à la correspondance des incipits ; j'ai également mis en évidence dans les *RARG* la présence de multiples corrections issues de la reprise d'une première traduction mot à mot et de nombreux calques syntaxiques.

creusent l'écart entre les *RARG* et une simple traduction : l'utilisation d'une autre source historiographique, au moins, et la refonte profonde du volume textuel.

## B. *Compilatio* ?

J'ai montré plus haut que la *Corónica* est la source historiographique principale des *RARG* mais point sa source unique. Si la rédaction suit scrupuleusement le fil tendu par Gauberto de Vagad, chaque fois que le récit est jugé déficient par le juriste, celui-ci a recours au *De primis* de Marineo Sículo pour amender le texte. Je n'ai pas encore retrouvé la trace directe d'autres sources historiographiques que Gonzalo aurait pu utiliser dans la composition de sa chronique mais peut-être n'y en a-t-il guère plus à découvrir<sup>666</sup>. En effet, la composition des *RARG* ne suit pas à proprement parler la démarche d'une compilation. Georges Martin a défini, en partant d'une analyse de l'historiographie produite sous les auspices du roi Alphonse X de Castille, cinq procédures fondamentales caractérisant tout travail de compilation, exprimées sous la forme de cinq verbes : reproduire, réunir, bâtir, agencer, réviser. Il a souligné l'importance de la traduction, dans le travail de reproduction. Il a également montré combien la compilation, bien que manipulant de l'ancien, produit de l'« ajouté » et un discours nouveau répondant à un objectif précis : l'expression d'un message le plus souvent politique et idéologique<sup>667</sup>. Si rien ne jure, dans cette description, avec le travail effectué par García de Santa María, certaines opérations n'y correspondent que très marginalement. Alors que la tâche de reproduction est omniprésente, sous le jour particulier de la traduction, le labeur de réunion des sources historiographiques y est très limité. Georges Martin a souligné la priorité donnée par les compilateurs à l'utilisation de compilations préexistantes et la validité du concept de « source principale » dans la répartition inégale des contenus repris. Toutefois, dans le cas des *RARG*, l'importance de la source principale est disproportionnée. Par ailleurs, le travail d'assemblage connaît lui aussi de nombreuses limitations : si le juriste se livre parfois à de complexes imbrications pour agencer les apports tirés de Marineo, il ne bâtit pour ainsi dire pas l'armature de sa chronique, entièrement reprise de la *Corónica*.

Pour revenir à la tâche de reproduction des sources, qui occupe une place fondamentale dans la confection des *RARG*, elle implique traditionnellement au Moyen Âge

---

<sup>666</sup> Au moins une de plus toutefois, à mon sens, pour le cas précis de la vie de Jacques I<sup>er</sup> d'Aragon.

<sup>667</sup> Georges MARTIN, « Compilation (cinq procédures fondamentales) », *Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 11, 1997, p. 107-121.

la citation expresse, non pas des passages exacts qui ont été repris, mais du nom des auteurs ou des chroniques suivis. Georges Martin a montré comment ce mode de citation « flou » permet aux chroniqueurs de s'adosser à l'autorité de leur prédécesseur tout en détournant subrepticement leur propos<sup>668</sup>. À la fin du xv<sup>e</sup> siècle, c'est encore la manière de procéder de Gauberto de Vagad, qui cite ainsi vaguement un fort nombre de sources, en ne mentionnant que leur nom ou celui de leur auteur, pour les conformer à sa guise à l'intentionnalité de son discours<sup>669</sup>, les interpréter ou à l'occasion les fustiger. Parfois le moine va cependant plus loin dans l'indétermination, en ne donnant pour référence que le mot « chronique », gratifié, en gage d'autorité, de l'adjectif « ancienne » ou « véridique » : à charge du lecteur de le croire sur parole<sup>670</sup>. L'imprécision est à son comble lorsque Vagad propose des bouquets de versions historiographiques rapportées par « les uns » ou « les autres »<sup>671</sup>. Si le dispositif d'autorisation du texte atteint ici ses limites, il rend toutefois compte de l'extraordinaire fourmillement des sources qui donne vie à la compilation vagadienne.

Bien distincte est la démarche de Gonzalo, qui instaure au contraire, autour des sources historiographiques, un profond silence. Je l'ai déjà souligné, à aucun moment la source principale du juriste, la *Corónica*, n'est nommée ; elle n'est pas même évoquée derrière une périphrase ou de manière cryptée. De même, les emprunts réalisés au *De primis* de Marineo sont fondus dans la masse, sans signe distinctif. Non content de taire ces références, Gonzalo plonge également dans le mutisme les références explicites qui étaient données par Gauberto. Ainsi, la mention à une chronique intitulée *Flor del mundo* (*Flos*

---

<sup>668</sup> « Plus que de donner avec précision les références de leurs sources, les compilateurs ont été soucieux d'émailler leur texte de renvois aux noms de leurs auteurs (“[...] et selon ce que dit l'archevêque don Rodrigue de Tolède”, “Mais don Luc de Tuy dit que [...]”, “[...] selon ce que dit aussi don Luc de Tuy”) ; et le soin porté à reproduire effectivement les textes le cède volontiers à celui de se réclamer d'un écrit antérieur, quitte à attribuer faussement à un auteur dont on prétend s'inspirer ce qui, en fait, est un propos nouveau. » (*Ibid.*, p. 111).

<sup>669</sup> « [...] segun Johan Tortellio de Arecio en su cosmograffia » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, premier prologue, fol. Bv<sup>v</sup>), « [...] segun escriue el Ysidoro » (*Ibid.*, premier prologue, fol. Bviii<sup>v</sup>), « segun el pantheon, que es vna famosa coronica que dize [...] » (*Ibid.*, fol. I<sup>v</sup>), « La general hystoria dize que [...] » (*Ibid.*, fol. XXXVIII), etc. On retrouve les mêmes chevilles introductives que celles qui figurent dans les citations relevées par Georges Martin dans la *Primera crónica general* : la préposition *segun* et/ou l'usage d'un verbe déclaratif, le plus souvent *escrevir* ou *dezir*. L'objectif est bel bien pour le compilateur de recueillir l'autorité émanant de ces sources, comme plusieurs adjectifs insistant sur la fiabilité de celles-ci viennent le rappeler : « Flor del mundo, assi lo aueriga. Que es vna luenga, y famosa coronica » ; « La coronica mas cierta mas antigua y verdadera de sant Victorian no se acontenta de prouar [...] » (*Ibid.*, fol. xx<sup>v</sup>).

<sup>670</sup> Par exemple : « consintamos con la coronica verdadera que dize, que houo el sancto rey don Remiro de la reyna doña Hermisenda su muger fija del conde de Begorra dos fijos varones » (*Ibid.*, fol. XXVIII<sup>v</sup>).

<sup>671</sup> L'incipit s'ouvre déjà sous ces auspices : « Sojuzgada pues la España en cinco años dizen algunos, otros en quatorze meses, en dos años scriuen los mas, y a estos seguimos » (*Ibid.*, fol. II). Le balancement *algunos/otros* est récurrent dans toute la chronique. Parmi les multiples exemples citons encore : « Caso este serenissimo rey : con la reyna doña Vrraca dizen algunos. Mas otros mas ciertos coronistas afirman que conla reyna Theodora » (*Ibid.*, fol. XIX<sup>v</sup>).



*mundi*) citée à quatre reprises par Vagad<sup>672</sup> est systématiquement omise par García de Santa María, tandis que la matière qui en est reprise est bel et bien conservée<sup>673</sup>. La mention vagadienne explicite à la *Corónica de Sant Victorian* connaît un sort similaire<sup>674</sup>. Lorsque la référence aux sources n'est pas directement supprimée, elle est subtilement neutralisée derrière des formulations impersonnelles et imprécises<sup>675</sup>. Cette pratique n'est toutefois pas systématique ; elle relève plutôt d'une tendance dominante puisque certaines références sont parfois conservées. Au folio 3, le renvoi à l'œuvre de Rodrigue de Tolède subsiste, alors que trois autres mentions du même auteur sont supprimées. La première citation faite par Vagad des *Loores de los claros varones de España* est omise dans les *RARG* tandis que, quelques folios plus loin, la deuxième occurrence de cette citation est conservée<sup>676</sup>. Quant aux pseudo-synthèses bibliographiques du moine de Sainte-Foi – « certains disent que » / « d'autres affirment que » – elles sont tantôt conservées par le juriste, tantôt passées sous silence au profit du résultat de l'évaluation critique qu'elles proposent.

Une première explication possible de ce mode de traitement des sources pourrait être l'influence de Salluste. L'auteur latin, très lu tout au long du Moyen Âge, connut toutefois un regain d'intérêt aux <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, aux côtés de Tacite, Plutarque et Tite-Live<sup>677</sup>. En Aragon, la traduction de Vidal de Noya, parue en 1493 dans les ateliers de Paul Hurus, témoigne du succès de l'historien et contribua à asseoir encore plus sa diffusion, en langue vernaculaire<sup>678</sup>. García de Santa María, en contact avec Vidal de Noya, fut très perméable à la

---

<sup>672</sup> *Ibid.*, fol. XIX, XX<sup>v</sup>, fol. XXII, fol. LIII<sup>v</sup>. Sur le *Flos Mundi*, voir S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 128 et 160.

<sup>673</sup> À une exception près. La référence du folio XXII saute entièrement dans la suppression d'un long passage du texte de la *Corónica* auquel elle était incorporée.

<sup>674</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XVI, XVII<sup>v</sup>, XVIII, XXV. Dans les *RARG*, au fol. 12<sup>v</sup>, derrière une formulation complètement remaniée, persiste toutefois la première référence faite par Vagad à la *Corónica de Sant Victorian* (« Hoc autem inter omnes constat hunc [Iñigo Arista] post obitum Santii Garcezii, qui tunc in Suprario, Ripacurtia et Cantabria regnabat, fuisse electum in monasterio Sancti Victoriani. [...] ibique hec historia latius habetur » [Mais ce qui apparaît comme un fait établi chez tous les auteurs, c'est que, après la mort de Sanche Garcès qui régnait alors sur le Sobrarbe, la Ribagorce et la Navarre, ce roi fut élu dans le monastère de Saint-Victorien. Là, ce récit s'étend assez longuement]).

<sup>675</sup> Je renvoie à l'exemple donné en note sur l'effacement de la référence à un moine chartreux, auteur d'un « hazezito o manajo de los tiempos » derrière un anonyme « iis qui » (*cf.* note 530).

<sup>676</sup> Voir note 529 pour la référence complète.

<sup>677</sup> Voir Étienne ROUZIES, *Lectures médiévales de Salluste*, Thèse de l'École des Chartes, Paris, 2004, chapitre IV et Beryl SMALLEY, « Sallust in the Middle Ages », in : Robert Ralph BOLGAR (éd.), *Classical Influences on European Culture A.D. 500-1500*, Cambridge : Cambridge University Press, 1971, p. 165-175. Voir également É. ROUZIES, « Salluste dans les bibliothèques du xve siècle », in : Catherine VOLPILHAC-AUGER, *D'une Antiquité l'autre. La littérature antique classique dans les bibliothèques du xve au xixe siècle*, Lyon : ENS, Institut d'histoire du livre, 2006, p. 29-48.

<sup>678</sup> Avelina CARRERA DE LA RED, « Dos manifestaciones político-culturales del siglo XV español : las primeras traducciones castellanas de las monografías de Salustio », *La Corónica*, 37, 2008, p. 73-110.

méthode sallustienne<sup>679</sup>. Or une des caractéristiques de cette méthode est précisément de ne pas citer les sources, ou fort peu. La préférence est donnée à l'action, aux faits, dans leur succession rythmée et saccadée<sup>680</sup>. Sur le modèle de Salluste, García de Santa María semble vouloir redonner leur protagonisme aux faits, extraits de leur gangue de références.

Au vu de ce *modus operandi*, il est clair que l'apparat des sources n'a plus, aux yeux de García de Santa María, l'importance qu'il avait pour l'éminent compilateur que fut, semble-t-il, Vagad. Est-ce à dire que la citation des autorités ne correspondait plus aux pratiques des historiographes de l'Est péninsulaire contemporains du juriste ? Pere Carbonell, dans ses *Cròniques d'Espanya*, rédigées entre 1495 et 1513, cite encore ses sources sans parcimonie. Une cinquantaine d'années plus tard, Zurita, dans ses *Anales*, n'est pas non plus avare en références, des plus anciennes aux plus récentes. En revanche, la comparaison avec l'œuvre de son contemporain Lucio Marineo Sículo met en évidence plus de similitudes. Ainsi, dans le *De primis*, Marineo reste-t-il muet sur ses sources, à l'exception des travaux des Italiens Leonardo Bruni (au sujet du roi Manfred de Sicile) et Bartolomeo Fazio (pour Alphonse V) et d'une autoréférence à sa biographie de Jean II<sup>681</sup>. Dans la prose du Sicilien, tout se passe comme si les références anciennes, relevant d'un âge obscur, confuses et contradictoires, avaient perdu toute autorité et ne méritaient pas d'apparaître, au profit, pour les règnes plus récents, des auteurs de l'âge doré du *quattrocento*<sup>682</sup>. Il est fort probable que García de Santa María, lecteur du *De primis*, probablement en contact avec Marineo Sículo dans l'entourage de l'archevêque de Saragosse Alphonse d'Aragon, ait été en partie inspiré par ce mode d'écriture. L'émulation existant entre les deux érudits donna semble-t-il lieu à certains transferts dans la matière traitée et dans le style.

Toutefois, rappelons que les *RARG* restent à mi-chemin dans le travail de « nettoyage » et d'épuration du texte. Elles se montrent encore fortement tributaires de leur source principale ; leur auteur hésite à faire des coupes trop franches dans la dense couche de références qui constituent le soutènement du propos. Les motivations du juriste pour

---

<sup>679</sup> Robert Tate a montré son impact sur la biographie de Jean II (R. B. TATE, « Una biografía de Juan II... », p. 237 et suivantes).

<sup>680</sup> Jean-Marie HANNICK, *Encyclopédie de l'histoire*, Louvain : Université Catholique de Louvain, Faculté de Philosophie et Lettres – Études grecques, latines et orientales, 2011, disponible en ligne : <http://bes.fltr.ucl.ac.be/ENCYC-1/Intro.html> [réf. du 15/12/2011], « La Grèce et Rome », « Salluste ».

<sup>681</sup> L. MARINEO SICULO, *De primis Aragoniae...*, respectivement fol. XXV<sup>v</sup>, fol. XL<sup>v</sup>-XLI et fol. XLVI<sup>v</sup>.

<sup>682</sup> Rappelons que Jean Bodin, dans sa *Méthode de l'histoire* parue au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, défend une analyse critique des sources anciennes dont l'autorité ne va pas de soi. L'objectif de l'historien est en effet de « déceler l'erreur de ceux qui nous ont transmis comme sûres les origines fabuleuses de nations ». Il recommande par ailleurs « là où les historiens ne sont pas d'accord », de « croire les plus récents, s'ils emploient des preuves

conserver ou éliminer telle ou telle mention des sources sont difficiles à cerner. Il ne s'agit visiblement pas d'une évaluation de la fiabilité ou du prestige attribué à un auteur ou à une source, puisqu'une même chronique, dont la matière est reprise, peut tantôt être explicitement citée, tantôt passée sous silence. Dans le fond, ce n'est pas fondamentalement une démarche historique critique vis-à-vis des sources utilisées par Vagad qui semble guider les choix du juriste, mais une préoccupation pour transmettre un message et pour assurer sa claire expression<sup>683</sup>. En d'autres termes, c'est en fonction de ce qu'elles apportent au récit des faits et de leur degré d'intégration dans le fil de la narration que les références aux sources sont conservées ou supprimées. C'est davantage en abrégiateur et reformulateur zélé qu'en compilateur soucieux du traitement des sources qu'opère García de Santa María. Le juriste semble en effet pressé par un objectif d'efficacité du propos et de réduction du volume textuel.

### C. *Abreviatio*

Il faut dire que la chronique de Vagad est un véritable « monstre » historiographique en termes de volume. L'épaisseur de l'imprimé en est la première preuve ; l'histoire court sur cent quatre-vingt folios organisés en deux colonnes, auxquels viennent s'ajouter trois prologues occupant eux-mêmes cinquante-trois folios. Sophie Hirel-Wouts a analysé plusieurs aspects d'un style florissant, enclin à l'expansion rhétorique et aux digressions, et qui valut, au fil des siècles, de virulentes attaques au moine de Sainte-Foi<sup>684</sup>. Les commentateurs en ont critiqué à l'occasion les idées diluées en de longs paragraphes provoquant l'ennui du lecteur<sup>685</sup>. Gonzalo jugea sans doute nécessaire de réduire à des proportions plus acceptables un récit porté à un trop grand degré d'inflation et de bavardage. Si l'on omet les prologues,

---

péremptoires ou tout au moins suffisantes pour mériter l'assentiment » (Jean BODIN, *La méthode de l'histoire*, trad. de Pierre MESNARD, Paris : Les Belles Lettres, 1941, p. XLIV et 35-36).

<sup>683</sup> Deux phrases tirées des *RARG* évoquent toutefois une démarche véritablement critique. Le premier commentaire (« Verum quia pleraque in illa chronica fabulosa leguntur et quia alie historie in hanc quam prius dixi sententiam conveniunt, iccirco non fuit consilium incerta ponere ac verisimiliora et certiora relinquere » [Mais en vérité, étant donné que ce que l'on lit dans cette chronique est pour la plupart sans garantie historique et que les autres histoires s'accordent avec ce que j'ai dit auparavant, pour cette raison, mon dessein n'a pas été d'introduire des faits incertains au détriment des versions plus vraisemblables et certaines], G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 15<sup>v</sup>) est en vérité repris de Vagad. Le deuxième, en revanche, qui verse sur la crédibilité du récit de la naissance et de l'avènement du roi Sanche Abarca, est ajouté par García de Santa María : « Verum nonnihil historię fidei derogare videtur quod rem tam arduam tamque scitu necessariam vir ille generosus et qui cum eo erant tamdiu celaverint » [Mais en vérité, le fait que ce noble chevalier et ceux qui étaient avec lui aient tenu caché pendant si longtemps ces événements si importants et qu'il était crucial de connaître semble ôter quelque peu de crédit à l'histoire] (*Ibid.*, fol. 14). Cette deuxième réflexion critique nuance le tableau que j'ai brossé mais elle est toutefois une occurrence isolée dans l'ensemble de la chronique.

<sup>684</sup> S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 310-318.

qui ne sont pas repris dans le manuscrit 992, les *RARG* opèrent une réduction d'un tiers de la *Corónica*. Les coupes affectent la citation des sources mais essentiellement les digressions vagadiennes versant sur divers sujets dont il serait intéressant de faire un répertoire exhaustif. Trois types de digressions sont toutefois supprimées de façon récurrente : celles qui établissent, par une hasardeuse chaîne de conséquences, des liens entre les faits anciens et l'actualité du temps de l'écriture ; celles qui critiquent les chroniqueurs ayant précédé l'auteur et en particulier les chroniqueurs castillans ; celles qui versent dans l'étalage d'érudition antique. De façon générale, tous les passages où l'opinion personnelle de Vagad est trop présente, notamment par un usage récurrent de la première personne du singulier, et tous les passages jugés polémiques, excessifs ou déplacés aux yeux du juriste sont retirés<sup>686</sup>. Une autre manière de gagner encore en concision est de réécrire les fragments où la narration des faits est lourde et répétitive, avec un objectif de clarification du propos. Ces fragments ne sont pas rares chez Vagad ; on en trouve un exemple dans le chapitre consacré à la vie de Pierre IV d'Aragon. Dans le cadre de la « Guerre des deux Pierre » opposant Pierre IV d'Aragon et Pierre I<sup>er</sup> de Castille entre 1356 et 1369, Vagad raconte l'épisode suivant :

**Boluo se el rey entonce a valencia. Y el rey don pedro se puso en su flota que por ser tan sobrada, y la del rey de Aragon no tan grande, acordo el en persona de la yr a buscar.** Estaua mucho enjuriado de vna presa que le hauia fecho la flota de Aragon. Y mas porque le hauia passado delante, y el quiça penso que por le fazer aquel despecho, que el estando en Moruiedro y orilla dela mar le passaron delante seys galeas del rey de Aragon, que leuaua consigo presas quatro galeas castellanas que hauian tomado cabe Almeria. **Y desto recibio tan grande pesar el rey de Castilla que luego mando que su flota se armasse, y con diez galeas que el rey de portugal le embio fueron treynta galeas y quarenta naues. Y con esse tan gran poder de nauios andouo en su flota en busca dela del rey de Aragon que era mucho menor**<sup>687</sup>.

L'analepse, que je souligne dans le fragment, est laborieuse. La syntaxe est lourde, le propos s'allonge indéfiniment par des phrases s'enfilant derrière des « y » qui donnent une pénible sensation d'hyperbate. La narration de l'offense est retardée par un syntagme revenant sur l'état d'esprit du roi de Castille et est reléguée dans une proposition explicative développant laborieusement le « aquel despecho » qui l'annonce. García de Santa María, de son côté, commence à suivre les mêmes chemins que Vagad puis biffe son premier jet avant d'offrir un exposé plus direct, qui gagne en clarté :

---

<sup>685</sup> B. SÁNCHEZ ALONSO, *Historia de la historiografía...*, p. 389.

<sup>686</sup> Je reviendrai plus loin sur la réorientation idéologique du propos de Vagad.

<sup>687</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CXLV<sup>v</sup> (je souligne).

Tunc hic Petrus Valentiam rediit. Rex autem Castellę se in suam classem recepit. Que cum esset multo major quam regis Aragonum, decrevit ipse eam querere. Manebat enim illi alta mente reposita injuria quam ei rex Aragonum intulerat. Cum enim apud Saguntum juxta litus maris rex Castellę esset, ante oculos ejus transierunt sex triremes regis Aragonum. Que ducebant secum triremes quattuor Castellanas quas secus Almeriam ceperant. Qua re Castelle rex vehementer commotus, jussit protinus classem suam armari et cum triremibus decem quas rex Lusitanię ad eum misit fuere classis universa triginta triremes et quadraginta naves. Qua ingenti classe confisus properavit querere regis Aragonum classem multo minorem<sup>688</sup>.

[Alors Pierre d’Aragon retourna à Valence et le roi de Castille se replia dans sa flotte. Et comme cette flotte était beaucoup plus grande que celle du roi d’Aragon, il prit lui-même la décision d’attaquer, car était gravée au fond de sa mémoire une injure que le roi d’Aragon lui avait faite. En effet, alors que le roi de Castille était à Murviedro, près du rivage de la mer, passèrent devant lui six vaisseaux du roi d’Aragon. Or ils emportaient avec eux quatre vaisseaux castillans qu’ils avaient capturés près d’Almería. Le roi de Castille en fut vivement blessé. Il ordonna sur le champ que sa flotte soit armée et, avec dix vaisseaux que le roi de Portugal lui envoya, il réunit au total trente vaisseaux et quarante autres navires. Confiant en son énorme flotte, il se hâta alors d’aller au devant de celle du roi d’Aragon, beaucoup plus petite.]

Le travail de coupe sur plusieurs fronts réalisé par García de Santa María est donc nettement perceptible et contribue à faire des *RARG* un abrégé traduit de la *Corónica* de Vagad. Le souci de *brevitas*, étudié dans la diachronie par Jean-Pierre Jardin<sup>689</sup>, quoiqu’il ne soit pas ouvertement formulé par le juriste – mais il nous manque le prologue –, semble parfaitement opératoire pour les *RARG*. Il est en revanche explicitement revendiqué au seuil de la *Chronica regum Aragonum et comitum Barchinone et populationis Hispanie* d’Esteban Rollán, une chronique contemporaine des *RARG*<sup>690</sup>. Marineo Sículo affiche quant à lui sa

---

<sup>688</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 145-145<sup>v</sup>. (Alors Pierre d’Aragon retourna à Valence et le roi de Castille se replia dans sa flotte. Et comme cette flotte était beaucoup plus grande que celle du roi d’Aragon, il décida d’attaquer. Était en effet gravée dans sa mémoire une injure que le roi d’Aragon lui avait faite. En effet, alors que le roi de Castille était à Murviedro, près du rivage de la mer, passèrent devant lui six vaisseaux du roi d’Aragon. Or ils emportaient avec eux quatre vaisseaux castillans qu’ils avaient capturés près d’Almería. Le roi de Castille en fut vivement blessé. Il ordonna sur le champ que sa flotte soit armée et, avec dix vaisseaux que le roi de Portugal lui envoya, il réunit au total trente vaisseaux et quarante autres navires. Confiant en son énorme flotte, il se hâta alors d’aller au devant de celle du roi d’Aragon, beaucoup plus petite.)

<sup>689</sup> « Il y a, au Moyen Age, un goût réel pour les formes brèves et les textes courts, un refus des discours oiseux qui, s’étirant en longueur, gaspillent ce temps précieux que Dieu nous accorde pour travailler à notre salut, et l’historiographie n’échappe pas à cette exigence. L’exigence de brièveté, indissociable de celui de clarté, vient de fort loin : dès le Haut Moyen Age, l’enseignement dispensé par les maîtres du *Trivium* met l’accent sur ces deux idéaux. La grammaire, fondement de la philosophie, a pour but de montrer comment choisir, éviter, éliminer les faits les moins importants et se limiter aux choses essentielles, et l’Histoire, à cette époque, est une science auxiliaire de la grammaire. A la fin du Moyen Age, la masse des documents accumulés rend plus nécessaire que jamais le tri des informations et la concision du récit » (J.-P. JARDIN, *op. cit.*, p. 125-126). Plus loin, Jean-Pierre Jardin donne quelques exemples de déclarations de brièveté proférées par les auteurs eux-mêmes.

<sup>690</sup> « Breviatorium cronicarum a fratre Stephano Rollan editum » [Abrégé de chroniques composé par le frère Stéphane Rollán] (E. ROLLAN, *op. cit.*, p. 9). María Isabel Falcón Pérez, éditrice de l’œuvre, situe sa composition entre 1495 et 1519 (*Ibid.*, p. 6-7).

volonté de concision dans le prologue du *De primis* (« Aragonię gentis regnique primordia et regum seriem atque res gestas usque ad tempora nostra **summatim** scripturus sum » [Je vais retracer brièvement les débuts du peuple et du royaume Aragonais ainsi que la lignée des rois et leurs exploits jusqu'à nos jours]<sup>691</sup>), volonté que son traducteur, Juan de Molina, rappellera avec insistance :

Quien empero desseare saber con segura verdad la raíz primera y gloriosa çepa de donde este tan alto y tan famoso árbol de la Casa Real de Aragón nació y el modo cómo ha crecido, dudo que en otro libro mejor y con tanta verdad y brevedad lo pueda alcançar como en éste, que con tan pocas hojas se contenta. [...] Y por que el prólogo no sea más largo que el libro, pues en el libro están sumados los gloriosos Príncipes de Aragón, antecessores de Vuestra Señoría, sea también en el prólogo suma de vuestro gran valer, pues querer dar entera cuenta d'él serié nunca acabar<sup>692</sup>.

On sait combien, dans la littérature chronistique castillane, la mode des sommes ou résumés de chroniques était florissante à l'époque Trastamare, c'est-à-dire entre 1369 et 1516<sup>693</sup>. Ce phénomène n'est pas propre à la Castille mais constitue une tendance européenne qui affecte bien entendu également, dans la même tranche chronologique, la production historiographique de la couronne d'Aragon. Aux deux exemples « orientaux » cités par Jean-Pierre Jardin (Juan Fernández de Heredia et Pere Tomic), il conviendrait naturellement d'ajouter bien d'autres textes comme par exemple pour les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles la *Summa dei re di Napoli e Sicilia e dei re d'Aragona* de Lupo de Spechio, le *Recort* de Gabriel Turell ou encore les deux textes d'Esteban Rollán et de Marineo Sículo ci-dessus évoqués<sup>694</sup>. Une question intéressante serait de savoir si la *Corónica* de Vagad, malgré sa longueur, devrait elle aussi être mise au rang des résumés de chroniques, puisque de fait, elle compile et synthétise plusieurs histoires. Jean-Pierre Jardin indique que les résumés de chroniques « ne sont pas tous des textes courts [...] mais [que] ce sont tous des textes [...] qui revendiquent la brièveté comme caractéristique essentielle dans leur prologue, lorsqu'ils en ont un, et tout au long du texte » ; il souligne également que ce sont tous des textes pris dans la contradiction d'une double exigence de brièveté et d'exhaustivité répondant au projet d'embrasser l'intégralité de l'histoire d'un royaume<sup>695</sup>. Nulle déclaration de brièveté ne figure dans le prologue de la

---

<sup>691</sup> L. MARINEO SÍCULO, *De primis Aragoniae...*, fol. III (je souligne).

<sup>692</sup> Ó. PEREA RODRIGUEZ, *op. cit.*, p. 5-6, extrait de la lettre à Alphonse d'Aragon faisant office de prologue à la traduction du bachelier Molina.

<sup>693</sup> Après 1516, Jean-Pierre Jardin parle de disparition brutale (J.-P. JARDIN, *op. cit.*, p. 94-99).

<sup>694</sup> Le *De primis*, aussi connu sous le titre de *De genealogia regum Aragonensium*, oscille entre une généalogie développée et un résumé de chroniques.

<sup>695</sup> *Ibid.*, p. 124 et suivantes.

*Corónica*. À plusieurs reprises, cette volonté est toutefois exprimée dans le corps du texte<sup>696</sup>, mais ces déclarations sont très marginales et relèvent en grande part d'un *topos*. Mais si la *Corónica* ne rentre que difficilement dans le moule des résumés de chroniques, la forme qu'elle acquiert, transformée par les soins de Gonzalo García de Santa María en une geste latine des rois d'Aragon, l'en rapproche fortement. On l'a dit, le souci de *brevitas* y est patent, quoique tu, peut-être faute de prologue. Qui plus est, les *RARG* pourraient rejoindre une sous-typologie des résumés de chronique, représentée en France par Robert Gaguin (1433-1501) et en Castille par Rodrigo Sánchez de Arévalo (1404-1470), ainsi décrite par Jean-Pierre Jardin :

Il est évident que le but essentiel des deux auteurs est le même : proposer de leurs nations respectives une véritable histoire humaniste, qui jusqu'alors n'existait pas. Les moyens employés sont aussi les mêmes : l'emploi du latin, tout d'abord, dans la mesure où ces ouvrages sont des œuvres de propagande destinées à l'extérieur [...]. L'obsession du « beau style » ensuite [...] <sup>697</sup>.

Et l'« abrégé » bien sûr, qui doit permettre à Gaguin, selon Mireille Schmidt-Chazan, « mieux que les annales de ses prédécesseurs, de briller par la beauté de sa narration »<sup>698</sup>. Tandis que Robert Gaguin explique dans son prologue que c'est par l'élégance de l'expression qu'il veut immortaliser les hauts faits des Français, puisque c'est ainsi que « son histoire se distinguera des chroniques de ses prédécesseurs et que l'histoire de France égalera l'histoire romaine »<sup>699</sup>, Sánchez de Arévalo « farcit son texte de récits exemplaires tirés de la Bible ou des écrivains de l'Antiquité qui permettent selon lui d'« instruire en distrayant » sans remettre en cause la « vérité des choses narrées »<sup>700</sup>. La langue latine, la Bible, l'Antiquité, le modèle de l'histoire romaine, le beau style, la concision au service de la puissance narrative et évocatrice sont autant d'ingrédients, je le montrerai plus bas, qui caractérisent la prose de García de Santa María et le relie donc à une certaine catégorie d'auteurs de résumés de chroniques, imprégnés d'humanisme. Tout se passe comme si, en réalité, le diptyque *Corónica* / *RARG* déroulait sous nos yeux un programme de résumé de chroniques en deux temps : un premier opus, foisonnant, fourni par un moine, centré sur la compilation et

---

<sup>696</sup> « Otras muchas victorias houo que por ser breue las dexo de poner adelante » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XXXI<sup>v</sup>); « y con otras circunstancias que dexo por breue ser » (*Ibid.*, fol. LXVIII). On notera aussi la présence d'une somme intégrée dans la *Corónica*, au moment de l'union de Pétronille et de Ramon Berenguer : « Sigue se vna breue summa de la clara, noble, y magnifica descendencia. Y fazañas muy grandes, de los condes de Barcelona » (*Ibid.*, fol. LIII<sup>v</sup>).

<sup>697</sup> J.-P. JARDIN, *op. cit.*, p. 102.

<sup>698</sup> Mireille SCHMIDT-CHAZAN, « Histoire et sentiment national chez Robert Gaguin », in : Bernard GUENEE, *Le métier d'historien au Moyen Âge*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1977, p. 233-301, p. 271.

<sup>699</sup> *Ibid.*, p. 269-270.

<sup>700</sup> J.-P. JARDIN, *op. cit.*, p. 104.

l'érudition, que suivrait une deuxième œuvre, réalisée par un juriste, visant à réduire ce texte, en à amender certains aspects à l'aide d'autres chroniques et à le conformer aux standards historiographiques en vigueur<sup>701</sup>.

### D. *Amplificatio*

Bien qu'un mouvement de contraction caractérise essentiellement et à première vue le passage de la *Corónica* aux *RARG*, il serait erroné de croire que Micer Gonzalo réduisit sa tâche à ce labour censorial et qu'il n'enrichit point le texte d'apports propres. Reprenons l'opinion que Jerónimo Zurita rédigea à la fin du manuscrit 992 :

[...] esta historia parece hauerse trasladado en latin por micer Gon<sup>o</sup> Garcia de Stancta Maria [...] sacando ala letra della todo lo que entendio que pertenecia ala historia, dexando la rhetorica vana del dicho padre, y sus grandes impertinencias, y sin añadir ni poner cosa alguna de diligencia y estudio suyo quanto ala relacion de las cosas que tocauan a la memoria delos hechos y sucessos passados<sup>702</sup>.

Zurita propose à juste titre de tracer une frontière entre matière historique et rhétorique. Il perçoit effectivement le critère essentiel d'abréviation suivi par le juriste mais passe à côté des emprunts historiques tirés de Marineo Sículo. Il ne dit rien non plus des apports linguistiques, rhétoriques et stylistiques faits par Micer Gonzalo et qui viennent contrebalancer, certes très modérément, la dynamique de contraction textuelle.

Soulignons d'abord que, par une sorte de mécanisme compensatoire, les digressions vagadiennes ne sont pas toujours simplement supprimées, dans les *RARG* ; elles sont fréquemment remplacées par des apports originaux, consistant en général en une enfilade de citations bibliques ou classiques dont j'analyserai plus avant la teneur. Contentons-nous de dire ici que ces citations ont parfois une valeur d'édification morale. Sur le plan linguistique et lexical, le texte est amplifié par l'adjonction de gloses, souvent marginales, venant éclaircir certaines difficultés de traduction<sup>703</sup>. Il croît aussi syntaxiquement du fait de l'effort de clarification, parfois fourni par le juriste. En particulier, Gonzalo s'évertue à rétablir les sujets,

---

<sup>701</sup> Ces deux volets du diptyque étaient peut-être destinés à deux publics distincts. Je ne peux dans cette étude préliminaire me consacrer de manière détaillée aux hypothèses de réception de l'œuvre. Il est certain toutefois qu'un texte en latin comme les *RARG* s'ouvrait les portes de toutes les cours d'Occident et s'adressait à l'élite intellectuelle proche des souverains. Les cercles de lectures ciblés par la *Corónica*, rappelons-le, rédigée en castillan, sont plus difficiles à cerner. Il n'est pas impossible que le texte ait connu une certaine diffusion en dehors de la péninsule, puisque des critiques furent proférées contre l'œuvre depuis l'Italie.

<sup>702</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 182<sup>v</sup>.

<sup>703</sup> Celles-ci ont été commentées au chapitre précédent. On ne sait guère quel devait être leur sort dans la version définitive de l'œuvre.



développer les pronoms, préciser les déictiques, pallier les sauts logiques<sup>704</sup>. Le travail sur l'intelligibilité du texte est patent et est ponctuellement complété par une volonté de parfaire le contenu du récit. À l'occasion, le juriste ne se prive pas d'apporter des compléments d'information sur les faits ou les personnages évoqués<sup>705</sup>. Outre l'efficacité et la complétude du récit, Gonzalo tend également au « beau style », ce qui le pousse à enrichir ponctuellement le texte de Vagad, à le développer, à rééquilibrer certaines phrases dont il juge le rythme peu abouti. García de Santa María prend aussi le temps, ponctuellement, de suspendre l'action, en particulier dans les batailles et les combats, pour fixer une scène et en faire une description détaillée, description dont on ne trouve nulle trace chez Vagad<sup>706</sup>. Ces arrêts sur images s'inspirent, en version condensée, de la technique des tableaux descriptifs brossés par Tite-Live dans sa prose historique. Ils permettent à l'auteur de s'inscrire dans une tradition historiographique aux réminiscences antiques, tout en enrichissant la structure rythmique du

---

<sup>704</sup> Au folio 63<sup>v</sup>, Gonzalo précise l'identité du sujet du verbe « permitit » (« Sarracenus rex ») qui était ambiguë dans le texte de Gauberto. Au folio 64, il précise le nom du pape évoqué (« Sedebit autem tunc Romę Innocentius tertius » [Or siégeait alors à Rome Innocent III]), éludé dans la *Corónica*. Au folio 66, au sujet de Fernando Sánchez de Castro, bâtard de Jacques I<sup>er</sup> d'Aragon, Gonzalo rétablit dans la chronologie de la narration un élément nécessaire à la compréhension du passage et omis par Gauberto : au moment d'évoquer la restitution des biens du bâtard à son fils, il juge plus clair – à raison – de préciser dans une incise que ceux-ci ont été préalablement confisqués. Au fol. 162<sup>v</sup>, pour évoquer le roi Louis III de Naples, Micer Gonzalo prend la peine d'ajouter une relative explicative – « Ludovici regis quem Andegavensem ducem prius nominavimus » [le roi Louis, que nous avons appelé plus haut duc d'Anjou] – alors que dans la *Corónica*, le changement de dénomination se fait sans indications pour le lecteur. Un dernier exemple : au fol. 40<sup>v</sup>, le juriste a soin de développer la formule de Vagad « [Ramire II d'Aragon, quittant la Navarre] bolviose a sus reynos » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. LI<sup>v</sup>) en « ad propriam sedem, Aragonum et Suprarii regna, rediit » [il regagna les terres qu'il tenait en propre, les royaumes d'Aragon et de Sobrarbe]. En effet, autour de 1135, la définition de l'extension du pouvoir de Ramire le Moine est controversée. Si lui-même prétend détenir des droits sur le trône de Navarre – droits qui lui ont été reconnus dans le cadre d'un pacte –, les Navarrais lui préfèrent García Ramírez. Gonzalo a la prudence de préciser les concepts en parlant des « royaumes » dits « sièges » de son pouvoir ; l'expression lui permet de revendiquer, en creux, le bien-fondé des droits de Ramire sur la Navarre (qui appartiendrait donc aussi à la royauté aragonaise sans en être le siège), droits auxquels la simple formulation de Vagad « sus reinos », pour désigner l'Aragon et le Sobrarbe, semblait renoncer, en excluant la Navarre de ce concept. À une occasion remarquable, Gonzalo, quoiqu'animé par la volonté de clarifier le texte, introduit au contraire une confusion. Au fol. 179<sup>v</sup>, là où Vagad évoque l'intervention du « prothonotario micer alfonso español » (*Ibid.*, fol. CLXXVII<sup>v</sup>), García de Santa María juge utile de préciser son statut en le qualifiant de « regis prothonotarius » alors qu'il s'agit en réalité du protonotaire *apostolique* Alonso de Covarrubias. Toutes les interventions du juriste ne sont donc pas heureuses.

<sup>705</sup> Par exemple Gonzalo précise le lieu de la mort de Marie de Hongrie et d'Aragon, fille de Jacques I<sup>er</sup> d'Aragon, et donne plus de détails que Vagad sur le lieu exact de sa sépulture (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 65<sup>v</sup>-66).

<sup>706</sup> Ainsi la narration de l'attaque des Africains contre Valence est-elle subitement interrompue pour laisser place à une fine description des Maures et de leurs parures : « Sarraceni contra erant tanti tamque procerę statureę ut pre magnitudine corporum suorum brevitatis christianorum eis contemptui esset. Tanta preterea erat elegantia, copia et ornatus barbarorum in vestibus sericeis, bombicinis, arcubus et militaribus equis ut Darii exercitus videretur. » [Face à eux, les Sarrasins étaient si nombreux et si grands que la petite taille des chrétiens était pour eux objet de mépris au regard de la grandeur de leur propre corps. En outre, si grandes étaient l'élégance et la richesse de la parure des barbares dans leurs habits de soie, leurs soieries, avec leurs arcs et leurs chevaux de guerre, qu'ils semblaient l'armée de Darius, car tout regorgeait d'or, de pierres précieuses, d'ivoire et de perles] (*Ibid.*, fol. 30<sup>v</sup>).

récit. Gonzalo introduit en effet ainsi des ruptures, des pauses dans la cadence narrative et évite la monotonie.

C'est d'ailleurs au prisme de ce concept de cadence, qu'il faut sans doute concevoir le rapport entre *abreviatio* et *amplificatio* dans les *RARG*, œuvre qui échappe en réalité à tout rattachement générique. Cette chronique constitue une nouvelle lecture de la partition vagadienne, régie par des impératifs stylistiques – et idéologiques, nous y reviendrons – propres et scandée par l'alternance entre *dilatatio* et *brevitas*, conformément aux préceptes de la rhétorique classique. Certes, les *RARG* opèrent une réduction par rapport au texte enflé de la *Corónica* mais elles le glosent également et le gorgent d'un faisceau de références propres à l'univers érudit du juriste. Contre les apparences premières, le texte se meut donc en réalité dans un balancement constant entre *reductio* et *amplificatio*, qui est parfaitement conforme aux goûts littéraires de l'époque<sup>707</sup>.

## E. Bilan

Les *RARG* sont sans nul doute une œuvre difficile à classer. *Composées* par García de Santa María à partir d'une source quasi unique, à laquelle elles ne font toutefois jamais référence, elles s'apparentent à une traduction<sup>708</sup>. En synthétisant au moins un apport historiographique étranger à leur source principale – le *De primis* de Marineo Sículo – les *RARG* montrent leurs accointances, limitées, avec les compilations. Elles ne se déclarent nullement résumé de chroniques, somme ou abrégé, mais tendent pourtant à une réduction drastique du volume textuel de leur source principale, sans pour autant renoncer à la glose et à l'amplification. À l'issue de ce parcours contradictoire, les *RARG* poussent en définitive à remettre en cause la tentative même de classification et sa pertinence. Ce n'est pas par un étiquetage générique ou catégoriel que la chronique se laisse appréhender, mais par le décorticage d'une série d'actes d'écritures configurant une pratique ou une démarche littéraire, traductrice et historiographique. En d'autres termes, et pour reprendre le concept

---

<sup>707</sup> Cette alternance rejoint le principe poétique de *varietas* auquel Marineo, par exemple, souhaitait soumettre ses œuvres (T. JIMENEZ CALVENTE, « Teoría historiográfica... », p. 210).

<sup>708</sup> Les traductions médiévales et du XVI<sup>e</sup> siècle, qu'il convient, selon Claude Buridant, de soumettre à une même analyse, n'impliquaient pas une exigence d'exactitude et étaient le lieu d'une série de remaniements qui se donnent précisément à voir dans les *RARG* : l'invention littéraire pour mieux exploiter ou achever l'histoire, l'éclaircissement du sens par la suppression ou l'ajout de termes, l'embellissent du texte pour séduire le lecteur ; « [...] même dans le cas extrême où on se flatte de respecter scrupuleusement la lettre, on admet la liberté par rapport au texte pour le gloser, l'embellir ou accentuer son impact moral : des préoccupations paragogiques, des développements moraux, des enjolivements rhétoriques aidant aussi à appuyer la leçon » (Claude BURIDANT, « *Translatio medievalis*, théorie et pratique de la traduction médiévale », *Travaux de linguistique et de littérature*, 21, 1983, p. 81-136, p. 117).

utilisé par Georges Martin<sup>709</sup>, il convient de mettre en lumière une suite d'*opérations* : repérage du texte-source, conservation/suppression/substitution, contraction/développement, reformulation, innovation. Et lorsque Gonzalo *opère*, il travaille en chirurgien, éventrant le texte de Vagad, dont il garde l'ossature, pour mieux le regarnir, avant de le raccommoder avec le fil doré emprunté à Marineo Sículo.

Si l'exercice de catégorisation a donc montré ici ses limites, il n'a pas toutefois été vain puisqu'il a donné l'occasion d'un détour enrichissant dans le contexte littéraire de l'œuvre, détour dont il convient de tirer une leçon pour toute analyse de la chronique. On retiendra la prégnance de l'hypotexte que constitue la *Corónica* de Vagad mais aussi les influences littéraires diverses que les *RARG* sont susceptibles de catalyser, en intégrant divers préceptes rhétoriques et en s'inspirant de pratiques et de modèles historiographiques variés. Soulignons, par ailleurs, qu'elles ne sont pas la seule chronique latine à devoir être hissée au rang d'inclassable en ce début de XVI<sup>e</sup> siècle. Selon Teresa Jiménez Calvente, les œuvres historiographiques latines d'au moins deux grandes figures intellectuelles contemporaines de Gonzalo, Lucio Marineo Sículo et Antonio de Nebrija, posent les mêmes types de problèmes. Teresa Jiménez Calvente hésite à qualifier ces travaux de compositions ou d'adaptations<sup>710</sup> et s'interroge sur la part d'autorité devant être attribuée à ces écrivains qui semblent se contenter de reprendre un texte castillan antérieur et de le passer au latin en l'amendant modérément pour forger une œuvre historiographique mise à leur propre compte<sup>711</sup>. C'est à raison que Teresa Jiménez Calvente replace ce phénomène dans une dynamique de propagande dirigée par les Rois Catholiques, en même temps que dans une certaine « normalité » déontologique :

Este procedimiento que hoy nos puede parecer poco ortodoxo fue moneda corriente en aquella época, en la que la historia tenía que ponerse, más que nunca, al servicio de la monarquía, interesada en dar publicidad a su labor política más allá de nuestras fronteras. Para ello, era preciso contar con un buen número de historias escritas en

---

<sup>709</sup> G. MARTIN, « Cinq opérations fondamentales de la compilation. L'exemple de l'*Histoire d'Espagne* (étude segmentaire) », in : Jean-Philippe GENET (dir.), *L'historiographie médiévale en Europe*, préf. Bernard GUENEE, Paris : CNRS, 1991, p. 99-109.

<sup>710</sup> Je n'ai pas cherché, pour ma part, à classer les *RARG* au rang des adaptations car l'assise théorique de ce concept me paraît trop floue pour appliquer une grille d'analyse. L'adaptation semble considérée par Claude Buridant comme une figure-limite de la traduction mais il est bien sûr des adaptations qui ne relèvent nullement d'un processus de traduction.

<sup>711</sup> T. JIMÉNEZ CALVENTE, « Teoría historiográfica... », p. 200-201 et p. 212-213. Teresa Jiménez Calvente cite en particulier comme modèle le cas des *Rerum a Ferdinando et Elisabe Hispaniarum felicissimis regibus gestarum decades duae* de Nebrija, traduites à partir de la *Crónica de los Reyes Católicos* d'Hernando del Pulgar, sans qu'aucune référence à cette source ne soit faite.

latín, por lo que, junto a las crónicas castellananas para el público de casa, existieron versiones latinas de las mismas destinadas a la difusión por el extranjero<sup>712</sup>.

Je suis frappée, néanmoins, par le fait que Teresa Jiménez Calvente qualifie ensuite Nebrija ou Marineo, de « meros traductores » et souligne leur manque d'originalité. Elle cite pourtant, quelques lignes plus bas, un commentaire de Marineo qui illustre la richesse et la complexité de sa méthode de composition historiographique :

[...] arbori namque silvestri, quam mihi in hortos cultiores transferendam tradidistis, quamvis multos ramos inutiles et acerbioris fructus amputavimus, alios tamen pulchriores inseruimus, maiores fructos ac mitiores allaturos<sup>713</sup>.

[...car à cet arbre sylvestre que vous m'avez donné pour le transplanter dans un jardin plus soigné, quoique que je lui aie coupé beaucoup de branches inutiles et au fruit amer, je lui en ai insérées d'autres beaucoup plus belles et qui donneront des fruits plus grands et plus doux.]

La professeur Jiménez Calvente montre d'ailleurs dans son article que les savantes greffes pratiquées par Marineo Sículo sont le fruit de prospections personnelles soignées et d'un profond travail stylistique. Le labeur de Gonzalo García de Santa María présente de ce point de vue certaines similitudes et, puisque j'ai déjà évoqué sa méthode de travail sur les sources, j'apporterai maintenant quelques éléments plus précis pour illustrer en particulier la recherche linguistique et stylistique dont les *RARG* témoignent.

---

<sup>712</sup> *Ibid.*, p. 212. J'ajouterais que ces pratiques n'ont rien de surprenant au vu des procédés de transmission et de réécriture des textes au fil du Moyen Âge même si l'absence systématique de références à la source et le rôle conféré à la figure auctoriale semblent marquer une certaine inflexion. Pour revenir au phénomène de traduction en latin de chroniques vernaculaires dans le cadre d'un projet historiographique de propagande internationale, je souhaiterais rajouter au nombre des acteurs possibles de ce projet, outre le duo Marineo Sículo/Nebrija, bien entendu la figure de Gonzalo García de Santa María en Aragon mais aussi celle du moine Esteban Rollán, cité plus haut, en Catalogne. Sa *Chronica regum Aragonum et comitum Barchinone et populationis Hispanie* reprend, abrège et remodèle en latin le texte-phare de l'historiographie catalane du XV<sup>e</sup> siècle, les *Històries* de Pere Tomic. La *Chronica*, peut-être moins érudite que les travaux des historiographes cités plus haut, participe toutefois de ce travail de réécriture des récits historiques de chaque royaume ou territoire dans une sorte de panthéon historiographique latin commun. Si ces initiatives ont toutes effectivement été encadrées par un projet de propagande royale – il conviendrait toutefois d'approfondir le contexte d'écriture de la *Chronica* de Rollán –, il s'agit là d'un programme culturel d'une grande finesse politique puisqu'il satisfait à un triple objectif : à l'extérieur, assurer la gloire des souverains ; à l'intérieur, rendre hommage aux spécificités historiques de chaque territoire tout en les incorporant dans une entreprise modélisante et unificatrice.

<sup>713</sup> Il s'agit d'un extrait d'une lettre qui fait office de prologue au *De primis* (*Ibid.*, p. 213).

### III. La langue et le style : éléments d'analyse

#### A. Vers une langue classique

Je souhaiterais dans un premier temps montrer que le latin de García de Santa María peut être pleinement qualifié de latin dit « des humanistes » (*latín renacentista* en espagnol)<sup>714</sup>, dans la mesure où le juriste cherche manifestement à s'écarter de la langue scolastique et médiévale, dans laquelle il reçut probablement sa formation en droit, pour tendre vers un latin classique, conformément à un projet linguistique partagé par maints hommes de lettres et historiens des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles en Occident. Après avoir souligné les limites lexicales de ce projet, je reviendrai plus spécialement sur la syntaxe mise en œuvre dans les *RARG*, qui jette un pont entre l'Antiquité et le XVI<sup>e</sup> siècle.

#### 1. Le travail sur le lexique

Je partirai d'une observation, teintée d'une pointe de blâme, formulée par Robert Brian Tate au sujet de la biographie de Jean II d'Aragon rédigée par le juriste :

Una crítica fundamental de su manera de escribir (que podría hacerse ciertamente de muchos de sus contemporáneos, tanto españoles como italianos) es su tendencia a traducir en términos clásicos toda institución, todo nombramiento, toda táctica militar. Habla de cohortes, armigeri, pedites, caligati, quadrigae y redae. Utiliza hero o eques por noble, quaestor por alcalde, curia por cortes y senatus por consejo ; Navarra pasa a ser Cantabria y Calatayud Bilbilis<sup>715</sup>.

Tout comme la *Joannis II vita*, les *RARG* sont elles aussi inondées d'une terminologie antique utilisée pour évoquer des réalités médiévales. En s'en tenant aux trois catégories lexicales évoquées par Robert Brian Tate – militaire, sociopolitique ou institutionnelle et toponymique –, on relève une multitude d'exemples qui révèlent une pratique identique.

Dans le vocabulaire militaire, parmi les termes classiques investis d'un nouveau sens, figurent ainsi le substantif *cohortes* désignant de façon générique l'armée royale ou le mot

---

<sup>714</sup> Au niveau terminologique, il convient de préciser certains termes fréquemment employés. Le néo-latin, concept forgé dans les années 1970, en particulier sous l'influence de chercheurs nord-américains, se rapporte à l'ensemble de la production latine ayant vu le jour après 1300. Sous ce terme se cache donc une foule de réalités bien distinctes parmi lesquelles seule nous intéresse ici le latin dit « des humanistes » (ou *latín renacentista* en espagnol). Celui-ci se caractérise par l'effort patent de ceux qui l'écrivent pour restaurer la langue dans ses aspects classiques et la faire, de ce point de vue, renaître (Juan María NUÑEZ GONZALEZ, « Ciceronianismo y latín renacentista », *Minerva : Revista de filología clásica*, 5, 1991, p. 229-258, p. 229-230).

*armigerum* pour se référer au lieutenant du roi. Alors que le latin vulgaire a forgé le substantif *pedo* pour désigner le soldat à pied ou fantassin – l'équivalent du terme castillan *peón* – García de Santa María préfère le terme classique *pedes*. Pour désigner les vaisseaux de guerre, c'est avec récurrence qu'il use du mot *triremis*, probablement influencé en cela par l'historiographie grecque et romaine, car ce type concret d'embarcation est une rareté au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>716</sup>. Dans le champ sociopolitique et institutionnel, l'extension d'une terminologie antiquisante est également patente. À partir de la large palette de ses acceptions classiques, le mot *prefectus* est décliné pour renvoyer à un grand éventail de réalités médiévales. Éventuellement associé à l'adjectif *generalis*, il est utilisé pour désigner le chef militaire en alternance avec *dux*<sup>717</sup>. Le même couple *dux/prefectus* sert également à nommer tout chef politique dont le titre exact est flou pour l'auteur ou pose des problèmes de traduction<sup>718</sup>. Le terme *prefectus* est encore employé pour traduire la fonction de lieutenant ou de gouverneur provisoire pendant la minorité ou l'absence du roi<sup>719</sup>. Au chapitre sur Sanche I<sup>er</sup>, dans l'épisode de la reine calomniée, le personnage de Pedro de Sesé, que Vagad qualifie de gouverneur du roi, devient même, sous la plume de García de Santa María, *equorum prefectus*, c'est-à-dire, dans la langue classique, « préfet équestre », appellation ne s'expliquant que par la présence, dans l'anecdote, d'un cheval que ce gouverneur recommande à la reine de ne pas confier à l'infant<sup>720</sup>. *Prefectus* renvoie aussi à la fonction de gouverneur militaire d'une ville ou d'une citadelle, en alternance avec *custos*, et sert à traduire

---

<sup>715</sup> R. B. TATE, « Una biografía de Juan II... », p. 245.

<sup>716</sup> Les *Gesta* font montre d'un usage identique de ces deux derniers termes (L. VALLA, *Historia de Fernando...*, p. 58-59). Valla et García de Santa María partagent également un lexique similaire pour désigner les machines de guerres : *turris*, *vineas*, *arietes* ou *machinae*. Je reviendrai ultérieurement sur les points communs entre le latin des *RARG* et celui des *Gesta* de Valla.

<sup>717</sup> L'interchangeabilité des deux termes est patente pour désigner, ici, le capitaine des troupes du pape, Niccolò Piccinino : « cumque pleraque opida, ville, castella sese dedere regi potius quam Ecclesie **prefecto** vellent, rex noluit sed omnia Ecclesie **duci** ut se dederent jussit. Vocabatur autem **dux** ille Nicholaus Pichilinus, Brachii alumnus » [bien que plusieurs villes, bourgs et places fortes voulussent se donner au roi plutôt qu'au lieutenant de l'Église, le roi s'y opposa et ordonna qu'ils se donnassent en tout au capitaine de l'Église. Ce capitaine s'appelait Niccolò Piccinino et était au service de Braccio] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 179<sup>v</sup>, je souligne).

<sup>718</sup> Voici par exemple la manière dont est présenté Sinofre, dans le chapitre intitulé « Somme et généalogie des comtes de Barcelone » : « ducis cujusdam sive prefeti » ; et un peu plus bas : « Sinofrius prefecturę sive gubernationi Catalonię [principium dedit] » (*Ibid.*, fol. 42<sup>v</sup>).

<sup>719</sup> Jacques I<sup>er</sup> n'étant pas en âge de gouverner lorsqu'il succéda à son père, fut prise la décision suivante : « Interea vero, usque ad plenam ejus pubertatem, fuere [...] duo constituti **prefecti**, unus qui Aragonensibus, alter vero qui Catalanis preesset » [Dans l'intervalle, jusqu'à sa pleine puberté, furent nommés deux gouverneurs. L'un qui était à la tête des Aragonais, l'autre des Catalans] (*Ibid.*, fol. 65<sup>v</sup>, je souligne).

<sup>720</sup> La désignation « equorum prefeti » se situe au folio 16. Ce personnage est simplement appelé *miles* dans le *De Rebus Hispaniae* ou *cavallero* dans les versions vernaculaires de la *CSJP*. Vagad écrit quant à lui : « el gobernador entonce, otros dizen mayordomo mayor que llamauan mossen Pedro de Sesse » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XXII<sup>v</sup>).

le terme *alcalde/alcalde* utilisé dans ce contexte par Vagad<sup>721</sup>. Enfin, le mot peut désigner le capitaine d'une flotte<sup>722</sup>. Gonzalo reprend également la terminologie des institutions politiques romaines classiques en choisissant le mot *curia* pour évoquer systématiquement les réunions des Cortes<sup>723</sup>. Le terme *senatus* fait quant à lui référence à des réalités plus variées : au Saint-Siège, le substantif renvoie autant au sénat des cardinaux, ou consistoire<sup>724</sup>, qu'aux réunions, conseils ou assemblées diverses s'y tenant<sup>725</sup>; dans les différents royaumes occidentaux, le mot peut désigner les assemblées ou organes représentatifs de tous types<sup>726</sup>. Le flou que peut susciter l'utilisation d'un seul terme classique pour faire référence à une multiplicité de réalités médiévales a pour pendant inversé la confusion créée par l'utilisation d'une batterie de paronymes latins pour tenter de circonscrire un concept étranger au monde classique. Ainsi le mot chevalier (*caballero*) est-il traduit par le juriste tantôt par *hero*, tantôt par *vir* – souvent qualifié de *nobilis* ou *strenuus* –, mais également par *miles* ou même *eques*, selon le contexte<sup>727</sup>. Enfin, la géographie énoncée par les *RARG* est tout aussi antiquisante<sup>728</sup>. Dans la toponymie ibérique, Tate a souligné l'utilisation, dans la biographie

---

<sup>721</sup> G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 123<sup>v</sup> et 138<sup>v</sup>, par exemple.

<sup>722</sup> *Ibid.*, fol. 134<sup>v</sup>, fol. 137.

<sup>723</sup> Par exemple au fol. 24<sup>v</sup> : « convocata generali curia ». Il convient de signaler que le mot est aussi utilisé dans le sens médiéval de cour d'un roi ou du pape (*Ibid.*, respectivement fol. 10<sup>v</sup> et fol. 69) ; mais on peut également voir dans l'expression « Romana curia » la désignation institutionnelle de la Curie Romaine (*Ibid.*, fol. 58).

<sup>724</sup> *Loc. cit.*

<sup>725</sup> *Ibid.*, fol. 74 et 158<sup>v</sup>.

<sup>726</sup> « Congregati itaque sunt omnium horum regnorum senatus convocaruntque generales curias » [Ainsi furent rassemblés les parlements de tous les royaumes et l'on convoqua les Cortes générales] (*Ibid.*, fol. 154<sup>v</sup>).

<sup>727</sup> Ce dernier terme, répertorié par exemple dans cette acception au folio 43v, est également utilisé pour désigner le cavalier et peut donc prêter à confusion.

<sup>728</sup> Dans le domaine spécifique de la géographie, les humanistes ont rédigé, à cette époque, de nombreux travaux caractérisés par un retour aux traités topographiques et aux sources historiques antiques (Pomponius Mela, Plin l'ancien, Strabon, Tite-Live, Justin, Eutrope, ...) en complément de l'observation de terrain. Le regain d'intérêt pour la cosmographie et la géographie de la péninsule ibérique, en particulier, s'est effectué dans une démarche que Tate qualifie d'archéologique, quoique parfois non dénuée de visées politiques, depuis Sánchez de Arévalo dans son *Historia Hispanica* (1470) jusqu'à Nebrija (*Introductorium Cosmographicum*, 1498), en passant par les écrits des catalans Margarit (les premiers chapitres du *Paralipomenon Hispaniae*, ca. 1480-1484) et Jeroni Pau (*Libellus de fluminibus et montibus Hispaniarum*, 1475) et ceux du Sicilien Marineo Sículo (*De laudibus Hispaniae*, 1497). Ces auteurs se sont inspirés des modèles italiens offerts par Flavio Biondo, Enea Silvio Piccolomini et surtout par leur prédécesseur du *Trecento*, Boccace et son *De fluminibus*. Cf. R. B. TATE, « La geografía humanística y los historiadores del siglo XV », in : *Actas del Cuarto Congreso Internacional de Hispanistas (Salamanca, 1971)*, Salamanca : Universidad de Salamanca, 1982, p. 691-698. Au sujet d'un *Compendiolum* rédigé par Alfonso de Palencia autour de 1482 et qui verse sur la géographie hispanique, Anscari Mundó et Robert Brian Tate précisent que l'objectif de l'auteur était de « clarify the names of the main geographical features given by approved (classical) geographers which have been obscured by the Moorish invasion and colonization » (Anscari MUNDÓ et R. B. TATE, « The *Compendiolum* of Alfonso de Palencia : a humanist treatise on geography of the Iberian Peninsula », *Journal of Medieval and Renaissance Studies*, 5, 1975, p. 253-278, p. 255). Gonzalo a pu s'appuyer sur ce genre de travaux quoique ses nombreuses hésitations sur les formes des mots fassent douter de l'usage systématique de nomenclatures. Le juriste semble, en tout cas, fortement imprégné d'une terminologie géographique antique, bien que celle-ci apparaisse, dans ses écrits, comme assez approximative. On rappellera par ailleurs que Gonzalo a lui-même traduit un petit traité

du roi Jean II d'Aragon, du mot *Cantabria* pour désigner la Navarre. C'est également une constante dans les *RARG*. L'emploi des concepts d'*Hispania citerior*, de *Provincia Tarraconensis* ou encore de *Vasconia* en sont d'autres exemples. García de Santa María parle par ailleurs de *Gallia*<sup>729</sup> ou d'*Aquitania*<sup>730</sup>.

Au-delà de ces constatations, il convient de replacer la pratique observée chez Gonzalo García de Santa María dans un vaste débat théorique auquel participent de nombreux érudits des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles en Europe. En effet, les latinistes de la Renaissance, et en particulier ceux qui écrivent sur les siècles immédiatement antérieurs ou sur les temps présents, et qui prônent, pour la plupart, le retour à une langue classique et l'abandon du latin scolastique, se heurtent tous au problème complexe de l'adéquation du lexique à la réalité extralinguistique. Ce problème est détaillé par Santiago López Moreda, traducteur de Valla au XXI<sup>e</sup> siècle : toute la difficulté réside dans le fait de

[...] trasladar al latín una realidad extralingüística contemporánea que poco o nada coincide con la realidad extralingüística de los historiadores clásicos [que sirven de modelo] : instituciones, armas, formaciones militares, clases de soldados, barcos, poblaciones, órganos administrativos, ríos y tácticas militares, por poner algunos ejemplos, han variado enormemente en el tiempo, cuando no han aparecido nuevas realidades que deben ser « latinizadas »<sup>731</sup>.

Devant cet obstacle, deux grandes tendances, défendant deux solutions distinctes, se dessinent parmi les lettrés et un débat s'amorce, qui durera près de deux siècles. Laurent Valla est un des premiers à déclarer clairement sa position à ce sujet. Terence O. Tunberg résume ainsi son opinion :

For Valla, Latin was the living language of the learned world. However much he wished to purify Latin syntax, and to restore ancient usage, he saw clearly that it was necessary for the language to adapt to historical circumstances. In the *Gesta*, addressing the problems faced by an historian writing about contemporary affairs in Latin, Valla strongly advocates the use of new words for new inventions, instead of the clumsy circumlocutions employed by other humanists, and he vehemently defends this position in the *Antidotum in Facium*. Semantic precision is an important element

---

topographique sur le Proche-Orient dont l'idée était de revisiter les sources antiques à la lumière d'observations modernes (cf. p. 133).

<sup>729</sup> La racine /*Franc*/ ne présente qu'une occurrence : « rex Francorum », au folio 119.

<sup>730</sup> Les annotations marginales témoignent, pour ce terme, d'une hésitation orthographique (*Aequitania*) ainsi que de la nécessité de fournir une glose avec la traduction vulgaire : *Guiana* (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 103<sup>v</sup>).

<sup>731</sup> L. VALLA, *Historia de Fernando...*, p. 57.



in Valla's notion of *elegantia*, and it is precisely for this reason that Valla opposes the inaccurate use of ancient terms for new concepts<sup>732</sup>.

Face à ce point de vue « permissif », s'érige un courant dont l'apogée se situe dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et qui prône un strict usage de la terminologie classique ainsi que la transposition radicale de tout le lexique dans l'univers de la Rome antique. Cette posture est défendue par des écrivains qui plaident également pour l'usage d'une syntaxe imitée de Cicéron et qui sont donc logiquement appelés « cicéroniens ». Soulignons que le cicéronianisme, dans sa version la plus aboutie, est un vrai radicalisme<sup>733</sup> lexical, qui suppose « una evidente restricción del léxico, pues toda palabra no empleada por Cicerón o algún autor de su época caía bajo el anatema de barbarismo »<sup>734</sup>. La création de néologismes n'est bien entendu pas non plus envisageable, du point de vue des cicéroniens. Cette rigidité théorique donne lieu à de nombreux paradoxes. Le plus frappant est sans doute le fait que la langue des cicéroniens, dont le projet est soutenu au XVI<sup>e</sup> siècle par la Papauté sur la base d'une idée d'unification et de renouveau spirituel de la chrétienté romaine, va donc se charger de traits linguistiques que Juan María Núñez González qualifie de paganisants :

De esta manera, *fides*, *salvator*, *passio*, etc. se verán reemplazados por *persuasio*, *servator*, *perpessio*, etc. El Papa será el *Pontifex Maximus* ; Dios, el Dios cristiano, aparecerá en plural en los escritos de un hombre nada sospechoso de « paganismo » como es Antonio Agustín, arzobispo de Tarragona, en expresiones del tipo *si diis placet*, etc. Este mismo autor elude el término *archiepiscopus* mediante la perífrasis *qui Caesaragustanis sacris praeficit*. Para los meses de julio y agosto utiliza los meses antiguos (ciceronianos) de *Quintilis* y *Sextilis* ; las navidades son los *Saturnalia*<sup>735</sup>.

Certains des cicéroniens les plus convaincus se refusaient même à exprimer les dates contemporaines, puisqu'elles ne s'inscrivaient pas dans le calendrier antique... C'est ce radicalisme linguistique qui est critiqué et raillé par Érasme dans le *Ciceronianus* (1528)<sup>736</sup>. Mais en vérité, au-delà de certaines figures caricaturales et de grandes disputes théoriques, la

---

<sup>732</sup> Terence O. TUNBERG, « The Latinity of Lorenzo Valla's *Gesta Ferdinandi regis Aragonum* », *Humanistica Lovaniensia. Journal of Neo-Latin Studies*, vol. XXXVII, 1988, p. 30-78, p. 52.

<sup>733</sup> Le mouvement de retour vers l'œuvre et la langue de Cicéron en particulier prend corps dans le *Quattrocento* italien mais ce radicalise au cours du XVI<sup>e</sup> siècle autour de figures comme Étienne Dolet, Christophe de Longueil, Pietro Bembo, Mario Nizolio ou Antonio Agustín.

<sup>734</sup> J. M. NÚÑEZ GONZÁLEZ, art. cit., p. 239.

<sup>735</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>736</sup> Érasme y met en scène, pour ridiculiser les « singes de Cicéron », « un “malade” (*Nosoponus*) qui recueille religieusement dans trois monumentaux glossaires, tous les vocables (*lexicon alphabeticum*), toutes les tournures (*formulae loquendi*) et tous les schémas prosodiques (*pedes, periodos, rythmi*) employés par le Maître » (François LECERCLE, « Le texte comme langue : cicéronianisme et pétrarquisme », *Littérature*, 55, 1984, p. 45-53, p. 46).

réalité textuelle révèle toute une palette de pratiques très nuancées. La grande majorité des écrits montrent une tension vers la pureté linguistique recherchée mais seulement dans la mesure où celle-ci n'entrave pas l'agilité de l'expression et n'ôte pas à la langue latine sa fluidité<sup>737</sup>.

C'est probablement dans cet entre-deux que se situe en réalité la prose de Gonzalo García de Santa María<sup>738</sup>. Malgré ses efforts pour replacer ses chroniques dans un univers imprégné de latinité, sa prose se conforme mal aux prescriptions les plus radicales des cicéroniens. Elle témoigne à la fois d'une intentionnalité classique et d'un pragmatisme seiziémiste. Je veux ici en donner quelques exemples. Le juriste emploie en effet plusieurs termes latins à la fois dans leur sens classique et dans leur sens tardif – c'est le cas de *causor* utilisé avec le sens de « prétexter, alléguer » mais aussi de « refuser »<sup>739</sup> – ou médiéval – ainsi *dux*, à côté du sens de chef militaire, apparaît également avec le sens de « duc »<sup>740</sup> –. L'équivalence *villa/municipium* montre un usage absolument non-classique du mot *villa*<sup>741</sup>. Qui plus est, le texte des *RARG* est parsemé de nombreux mots d'origine strictement médiévale<sup>742</sup>. Ainsi le mot *admiratus*, utilisé pour désigner l'amiral de la flotte<sup>743</sup>. Pour ce qui est du vocabulaire religieux, certes la *profecia* qui apparaît chez Vagad devient *vaticinum* – c'est-à-dire l'oracle au sens antique – au folio 20 des *RARG*, mais au recto de ce même folio, le mot *cathedrale* est audacieusement introduit sous une forme substantive pour désigner la cathédrale de Jaca<sup>744</sup>. Pour se référer au pape, García de Santa María fait preuve d'une plus grande rigueur classique puisqu'il utilise toujours l'expression *summus pontifex*, à quelques exceptions près<sup>745</sup>. Au sujet de l'anti-pape Benoît XIII, en revanche, il utilise le terme *papa*<sup>746</sup>.

---

<sup>737</sup> C'est cette idée qu'illustre toute la fin de l'article de Juan María Núñez González (J. M. NUÑEZ GONZALEZ, art. cit., p. 248-257).

<sup>738</sup> Nous ne disposons pas d'écrits théoriques de García de Santa María sur ce sujet précis mais nous savons que le juriste a pris position dans le cas de figure inverse – la traduction de textes anciens rédigés en latin vers une langue vernaculaire – dans le prologue aux *Evangelios e epistolas* (cf. p. 131 et suivantes). Gonzalo y souligne la nécessité d'actualiser le système de références lexicales pour l'adapter aux temps présents. L'idée de la transposition complète de l'univers lexical est-elle valable dans l'autre sens ?

<sup>739</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 140<sup>v</sup>.

<sup>740</sup> *Ibid.*, fol. 174.

<sup>741</sup> Voir sa place dans l'accumulation : « opida, ville, castella » (*Ibid.*, fol. 179<sup>v</sup>).

<sup>742</sup> Et bien sûr quantité de mots n'apparaissant qu'en latin tardif : *conclavis*, *coronatio*,...

<sup>743</sup> Ce terme est employé pour désigner en particulier Roger de Llúria (*Ibid.*, fol. 116 ou 119<sup>v</sup>, par exemple) et Bernat de Cabrera (*Ibid.*, fol. 141).

<sup>744</sup> Cette occurrence est toutefois unique. On retrouve ensuite la forme adjectivale *katedralis* avec un *k* et sans *h*, associée au substantif *ecclesia* (*Ibid.*, fol. 23), *templum* (*Ibid.*, fol. 23<sup>v</sup>) ou *sede* (*Ibid.*, fol. 79<sup>v</sup>). Les variations orthographiques sont constantes dans le manuscrit y compris à quelques lignes d'intervalles, ce qui les rend a priori non-significatives d'une variété de sources, mais révèle un état de la langue fluctuant.

<sup>745</sup> On note trois exceptions, sur la centaine d'occurrences, aux folios 109<sup>v</sup>, 151 et 179<sup>v</sup>. Au folio 122, une note semble proposer de corriger par *pontifex* le mot *papa* employé dans le corps du texte.

<sup>746</sup> *Ibid.*, fol. 153, 157<sup>v</sup>, 158, 158<sup>v</sup>.

Cette disparité suppose vraisemblablement un déficit de prestige et donc un jugement en défaveur de l'anti-pape. L'expression des dates montre également une certaine confusion, puisque le calendrier chrétien côtoie les calendes romaines, par exemple, dans le chapitre consacré à Pierre III d'Aragon. Enfin, sous des atours classicisants, la toponymie révèle en réalité un étonnant mélange. J'en veux pour preuve l'accumulation éclectique « Saxoniam enim, **Austria**, Suevia, **Pollonia**, **Bohemia** ac Pannonia, Datia, Gothia ac Cimbri »<sup>747</sup> qui traduit avec peine, inexactitude et seulement de manière partielle les noyaux géopolitiques nommés par Vagad : « la Saxoniam, la Austria, la Sueuia, Polonia, Bohemia, Ungria, **Transilvania**, **Nuruega**, Dacia, **Suescia**, Gothia, **Lithuania**, **Moldania** [sic], y toda la Alemaña infiel gentil y pagana »<sup>748</sup>. Les notes marginales montrent une hésitation récurrente entre les dénominations *Terraconensis provincia*, *Catalonia* et *Celtiberia*<sup>749</sup>, alors que ces concepts géopolitiques et historiques ne sont pas en réalité superposables. La désignation des villes est, elle aussi, erratique. Ainsi, la ville de Tarragone est elle tantôt *Terraco* au folio 50<sup>v</sup>, tantôt *Tarraco* quelques lignes plus bas<sup>750</sup>, voire même *Tarracona* au folio 67. Si García de Santa María emploie le toponyme antique *Saguntum* pour Murviedro<sup>751</sup>, il corrige au contraire la forme *Bilbilis* par un médiéval *Calataiubii* au folio 68. Il nomme par ailleurs Barcelone *Barcinona* contre l'avis d'Alfonso de Palencia dans son *Compendiolum*<sup>752</sup>. Lorsqu'il détaille la situation des royaumes médiévaux qui composent ce qu'il dénomme l'*Hispania*, le juriste est contraint d'employer des termes qui n'ont rien d'antique : *regnum Legionis*, *Galletiæ* ou *Castellæ*<sup>753</sup>. Enfin, un exemple concernant le lexique vestimentaire illustre bien l'effort fait pour revenir vers une langue classique tout en montrant les limitations engendrées par une connaissance insuffisante de celle-ci. Au folio CIII, Vagad décrit ainsi la tenue d'un

<sup>747</sup> Je souligne les formes non-classiques. Pour *Bohemia*, la forme classique est *Boihemum*.

<sup>748</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. III<sup>v</sup>. Je souligne tous les toponymes qui n'ont pas été traduits.

<sup>749</sup> G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 71, par exemple. Dans l'ensemble, c'est le terme *Catalonia* qui s'impose.

<sup>750</sup> Ces formes ont d'autres occurrences: folio 147 pour la première, folios 46, 49<sup>v</sup> et 156 pour la deuxième.

<sup>751</sup> *Ibid.*, fol. 143, 145 et suivants. La correspondance entre le toponyme vulgaire et le toponyme latin a été défendue par Alfonso de Palencia dans son *Compendiolum* sur la base d'une référence de Tite-Live ; Alfonso de Palencia a ainsi écarté l'association jusqu'alors en vigueur avec une autre ville de *Celtiberia* (A. MUNDO et R. B. TATE, art. cit., p. 257).

<sup>752</sup> « Barcilo, quam nonnulli confuse Barcinonam dicunt fabulamentis intenti » [Barcilo que certains, enclins à l'affabulation, appellent de manière erronée Barcino...] (*Ibid.*, p. 267-268).

<sup>753</sup> Le chapitre consacré à la vie de Jacques I<sup>er</sup> se démarque profondément, sur ce point, du reste de la chronique. En effet, le mot *Hispania* y est utilisé pour désigner à la fois la Castille (la première occurrence apparaît au folio 63) mais aussi l'« Espagne » ou « les Espagnes » (fol. 64) y compris dans une même phrase (fol. 68). Gonzalo n'emploie le mot *Castella* qu'à deux reprises, aux folios 65<sup>v</sup> et 66<sup>v</sup>, la première occurrence étant dotée d'une note proposant vraisemblablement une correction par *Hispania*. Cette observation confirme le statut particulier de la vie de Jacques I<sup>er</sup>, dont j'ai déjà souligné les particularités codicologiques. Ce chapitre pose un certain nombre de problèmes qui ne sont qu'imparfaitement résolus.

Almogavre : « En las piernas vnas calças de segador, fechas de cuero viejo, en los pies sus auarcas de monte ». Gonzalo tente à tout prix une traduction reprenant un lexique antique : « Coturnis etiam vetustissimis caligatus incedebat more messorum, pedibus autem peros gestabat » [Il allait aussi chaussé de très vieux brodequins, à la manière des moissonneurs, et portait aux pieds des *abarcas* en cuir de vache]<sup>754</sup>. Le juriste sacrifie ici la précision, voire même la cohérence de la description, puisque les guêtres ou les chausses en cuir mentionnées par Vagad sont difficilement assimilables au concept de *coturnus/cothurnus*, qui désigne des chaussures montantes ; mais par la suite, pour traduire la référence aux chaussures en elles-mêmes, à savoir les problématiques *auarcas*, Gonzalo choisit le mot *peros*, une forme surprenante qui ne figure dans aucun répertoire antique ou médiéval. García de Santa María applique en réalité au terme antique *pero* (génitif *peronis*), la demi-botte, la flexion de la deuxième déclinaison. Le juriste n'est sans doute pas conscient de sa confusion (ou du caractère marginal de cette forme)<sup>755</sup> mais l'insuffisance de sa traduction ne fait toutefois aucun doute à ses propres yeux, puisqu'il a recours aux gloses, pour préciser sa pensée : en latin d'abord « *bovinas soleas* », puis en langue vernaculaire « *abarcas* ». Je renvoie ici aux pages consacrées plus haut aux gloses, dont l'utilité principale pour García de Santa María, est de ne pas faire de choix, du moins à ce stade de la rédaction, entre usage d'une terminologie classique et exactitude de la traduction<sup>756</sup>.

## 2. La syntaxe

Si l'observation du lexique des *RARG* rattache bien la langue de l'œuvre au latin de la Renaissance, pris dans les paradoxes des exigences classiques et des nécessités référentielles postérieures, il en va de même pour la syntaxe.

Pour analyser celle-ci, j'ai choisi non pas de partir des traités de grammaire latine dont disposaient les lettrés à l'époque mais d'adopter une démarche comparative à partir d'un autre texte de l'historiographie humaniste : les *Gesta* de Laurent Valla. Ce choix est d'abord guidé par des raisons pratiques. En effet, l'analyse des grammaires latines circulant dans la

---

<sup>754</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 99<sup>v</sup>.

<sup>755</sup> Cette forme est toujours celle qu'il utilise comme traduction de *auarcas* (cf. *Ibid.*, fol. 14). Je n'en ai trouvé la trace nulle part ailleurs ; d'où la possibilité d'une confusion ou d'une faute de l'auteur. Il faut savoir toutefois que les sauts de déclinaisons sont fréquents en latin tardif et deviennent parfois des formes attestées. Un exemple figure dans la chronique : *miliaribus* (fol. 4) est décliné sur le modèle de la troisième déclinaison contre la forme classique *miliariis*. Il existe aussi des sauts de nombre. Au folio 98, le mot *angustia* est employé au singulier, dans l'expression *angustia loci* pour désigner un défilé. C'est une forme très rare dans l'Antiquité (Gaffiot précise qu'il n'y a qu'une seule occurrence chez chacun des auteurs suivants : Cicéron, Salluste, Vitruve, Pline, Tacite et Apulée). En revanche, elle apparaît avec récurrence chez Valla (T. O. TUNBERG, art. cit., p. 48).

Péninsule – depuis celles sur lesquelles se fondait l’enseignement scolastique<sup>757</sup> jusqu’aux humanistes *Introductiones latinae* de Nebrija<sup>758</sup>, en passant par les grammaires latine dites « de transition » de Juan de Pastrana et de Fernando Nepote<sup>759</sup> – aurait sans nul doute apporté des informations éclairantes pour comprendre la syntaxe mise en œuvre dans les *RARG* mais elle représentait un travail trop ambitieux dans le cadre de cette étude<sup>760</sup>. En revanche, l’existence d’un article fort détaillé de Terence O. Tunberg sur le latin de Valla m’a offert des pistes de travail concrètes, en même temps qu’un cadre théorique pertinent pour mener une étude syntaxique comparative. Dans cet article, intitulé « The latinity of Valla’s *Gesta Ferdinandi regum Aragonum* »<sup>761</sup>, le chercheur américain constate tout d’abord que la réalité de l’écriture de Valla ne correspond pas toujours aux préceptes théoriques proclamés dans les *Elegantiae* : il faut donc précautionneusement distinguer recommandations fournies par les traités linguistiques et les grammaires et pratique de la langue. Par ailleurs, le professeur Tunberg émet l’hypothèse, fort raisonnable, que la syntaxe de Valla prend différentes formes selon le genre auquel l’érudit s’adonne. Constatant que les préceptes théoriques de Valla ont beaucoup intéressé les scientifiques, alors qu’ils ont dédaigné les aspects concrets de sa langue dans le reste de ses ouvrages, le chercheur s’est livré à une analyse détaillée de la syntaxe et du style des *Gesta*, avec à l’esprit l’idée que

the *Gesta* was entirely designed to please a patron and [that] it belongs to a well-defined literary genre, which had distinguished classical Latin antecedents – that of humanist Latin historiography<sup>762</sup>.

Cette conception d’une double catégorisation de la syntaxe – non seulement antiquisante mais encore historiographique – m’a paru extrêmement pertinente, dans la mesure où plus que des préceptes rhétoriques ou grammaticaux, les chroniqueurs qui écrivaient alors en latin

---

<sup>756</sup> Cf *supra* p. 186.

<sup>757</sup> Par exemple le *Doctrinale* de Villadei rédigé au XII<sup>e</sup> siècle.

<sup>758</sup> L’édition *princeps* date de 1481. Le succès éditorial des *Introductiones*, signe de leur grande diffusion, est abordé dans Virginia BONMATI SANCHEZ, « Tradición e inovación en las ediciones de las *Introductiones latinae* de Antonio de Nebrija », *Estudios Clásicos*, 30, 1988, p. 73-79. Virginia Bonmatí Sánchez évoque par ailleurs les sources et les prédécesseurs de Nebrija dans « Les grammairiens anciens et modernes dans les *Introductiones latinae* d’Antonio de Nebrija », in : Irène ROSIER, *L’héritage des grammairiens latins de l’antiquité aux lumières. Actes du Colloque de Chantilly, 2-4 septembre 1987*, Paris/Louvain : Société pour l’Information Grammaticale/Peeters, 1988, p. 293-302 et dans « La gramática metódica en las *Introductiones latinae* de Antonio de Nebrija », *Revista Española de Lingüística*, 17, 1987, p. 95-103.

<sup>759</sup> Elles datent respectivement de la fin du XIV<sup>e</sup> et du dernier tiers du XV<sup>e</sup> siècle (C. CODOÑER MERINO, *Gramáticas latinas de transición : Juan de Pastrana y Fernando Nepote. Introducción y edición crítica*, Salamanca : Universidad, 2000).

<sup>760</sup> N’oublions pas aussi bien sûr, parmi les ouvrages de référence, les *Elegantiae* de Laurent Valla, dont García de Santa María possédait probablement au moins un exemplaire dans sa bibliothèque (cf. p. 126).

<sup>761</sup> T. O. TUNBERG, art. cit., p. 30-78.

<sup>762</sup> *Ibid.*, p. 31.

suivaient surtout des *modèles* historiques antiques qui inspiraient le rythme de leurs phrases et leurs tournures<sup>763</sup>. Les *RARG* rentrant parfaitement dans le cadre de l'historiographie latine humaniste, j'ai donc décidé, à défaut d'études analysant précisément la syntaxe des chroniques latines produites dans les royaumes hispaniques de la fin du XV<sup>e</sup> et du début du XVI<sup>e</sup> siècle, de prendre l'article de Terence O. Tunberg comme point de départ et d'observer à partir de ses propres constatations sur la langue des *Gesta*, si les *RARG* suivaient ou s'écartaient des tendances repérées<sup>764</sup>. Le fruit de ce travail est le suivant.

Par bien des aspects, le latin des *RARG* s'apparente à celui des *Gesta*. Les deux chroniques montrent, outre une forte persistance de tours médiévaux, la prolifération de traits caractéristiques du latin impérial voire tardif<sup>765</sup>. Toutefois, la prose historique de Gonzalo révèle une tension classicisante patente, plus marquée que chez Valla, ce dernier restant davantage influencé par Quintilien et par la prose de l'âge impérial que par Cicéron. Valla et García de Santa María partagent en outre un même référent : la prose historique de Salluste et de Tite-Live.

Recueillons tout d'abord certains aspects non-classiques remarquables de la syntaxe des *RARG*. C'est sans doute dans son usage des prépositions que Gonzalo s'écarte le plus de la langue classique. Par exemple, comme Valla, il utilise la préposition *citra* suivi de l'accusatif au sens de « sans », une acception apparue à l'époque impériale<sup>766</sup>. Particularité des *RARG*, *citra* y est également employé avec récurrence en tant qu'adverbe postposé dans des expressions traduisant la durée : « a paucis annis citra », « a multis seculis citra », « a centum sexaginta annis citra »<sup>767</sup>. Cette construction n'est nullement classique et apparaît plutôt dans la prose médiévale ecclésiastique ou inquisitoriale. Est lui aussi médiéval l'usage

---

<sup>763</sup> L'idée d'imitation est fondamentale. Voir sur ce point J. M. NUÑEZ GONZALEZ, art. cit., p. 237-238. Il faut toutefois souligner que les grammaires elles-mêmes sont source d'imitation puisqu'elles proposent des recueils d'exemples.

<sup>764</sup> Ce faisant, je ne cherche nullement à ériger les *Gesta* en paradigme de l'historiographie humaniste latine. Leur qualité linguistique fut d'ailleurs âprement critiquée par Fazio et Beccadelli, même si ces attaques étaient surtout motivées par des intérêts privés – l'objectif était, pour les deux chroniqueurs, de détourner les faveurs du roi de la personne de Valla – et ne connurent que peu d'écho auprès des autres humanistes (L. VALLA, *Historia de Fernando...*, p. 19). Par ailleurs, la faible diffusion des *Gesta*, ne peut leur donner le statut de modèle (T. O. TUNBERG, art. cit., p. 70 ; L. VALLA, *Historia de Fernando...*, p. 24). Mon intention est simplement de partir d'une analyse syntaxique précise pour évoquer d'autres éléments syntaxiques concrets propres à García de Santa María et pouvant servir de tremplin à des comparaisons ultérieures. Je souligne que je me suis également appuyée sur l'analyse de la prose de Valla par Santiago López Moreda dans l'introduction à sa traduction en castillan des *Gesta* (*Ibid.*).

<sup>765</sup> Sur la périodisation traditionnelle de l'évolution de la langue latine écrite, voir Marie-Hélène DRIVAUD et Marie-José BROCHARD (éds.), *Au coeur des langues d'Europe*, Paris : Dictionnaires Le Robert, 2002, p. 17. Le latin impérial couvre le premier et le deuxième siècle après J.-C. environ.

<sup>766</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 112 : « citraque voluntatem ejus ».

<sup>767</sup> Respectivement aux folios 87<sup>v</sup>, 181<sup>v</sup> et 20<sup>v</sup>.

semi-prépositionnel de *colore* + génitif au sens de « sous prétexte de »<sup>768</sup>. Cet emploi rappelle celui du substantif *gratia* pris comme préposition. Concernant ce dernier terme, cependant, Gonzalo adopte une syntaxe très classique puisqu'il le place systématiquement après son régime tandis que Valla, suivant le modèle de Quintilien, l'antépose. Une seule occurrence d'antéposition, que García de Santa María renonce finalement à corriger, montre que cette syntaxe moins classique ne lui semblait toutefois pas inacceptable<sup>769</sup>. La syntaxe des pronoms, quant à elle, présente des traits de latin tardif et médiéval. Ainsi, l'usage pluriel du relatif indéfini *quisque* est rarissime dans la langue classique mais devient la norme en latin tardif. Or, c'est justement au pluriel que l'on trouve *quisque* dans les *RARG*, en particulier accompagnant des superlatifs<sup>770</sup> ; c'est une tournure fréquemment utilisée par Valla. Il convient de rajouter, chez Gonzalo, l'association de *quique* avec le distributif pluriel *singuli*<sup>771</sup>. Quant à l'usage des réfléchis et des pronoms démonstratifs de la troisième personne – *is, iste, ille* –, il est relativement erratique dans les *RARG*, fait constatable dans les écrits antiques de toutes époques mais qui reste nettement plus prégnant dans la prose médiévale. On remarquera toutefois un véritable effort de mise en conformité de la syntaxe de ces pronoms puisque, tout au long du manuscrit, ceux-ci font l'objet de corrections intra-linéaires ou marginales, parfois en cascade. Gonzalo avait-il lu le traité *De reciprocatone* « *sui* » et « *suus* » rédigé par Valla en 1450<sup>772</sup> ? Cherchait-il, après un premier jet intuitif, à faire entrer l'usage de ces pronoms dans un cadre plus raisonné ? Cette question serait sûrement à explorer. On remarquera encore une syntaxe extrêmement libre des verbes jussifs et déclaratifs. Ainsi, le verbe *jubere* est-il associé à tout un éventail de structures : tantôt la classique proposition infinitive que le verbe introduit est abandonnée au profit d'une complétive au subjonctif – introduite ou non par *ut* –, comme dans le latin impérial, tantôt elle cède la place à des constructions plus fantaisistes : *ad* + accusatif de personne suivi d'un infinitif ou bien accusatif de personne suivi d'un *ut* + subjonctif<sup>773</sup>. De même, les verbes

<sup>768</sup> *Ibid.*, fol. 82 : « *colore justicię* ».

<sup>769</sup> Au folio 121<sup>v</sup>, Gonzalo écrit « *gratia pacis componendę* » (pour arranger la paix), le groupe au génitif étant placé après la préposition. Il est conscient que la formule correcte impliquerait l'antéposition du groupe nominal puisque, après avoir écrit *gratia*, il a la velléité d'insérer au-dessus de la ligne, et avant ce mot, le terme *pacis*. Mais la correction est abandonnée : Gonzalo renonce finalement à l'antéposition, comme s'il considérait qu'au bout du compte une telle rigueur syntaxique n'était pas nécessaire.

<sup>770</sup> Par exemple « *familiarissimos quosque* » au fol. 113<sup>v</sup>. Voir d'autres occurrences aux folios 47, 54, 69, 77<sup>v</sup> et 149<sup>v</sup>.

<sup>771</sup> *Ibid.*, fol. 3<sup>v</sup>, 9<sup>v</sup>, 48<sup>v</sup>, 81, 85<sup>v</sup>, 138, 149<sup>v</sup>.

<sup>772</sup> Dans ce traité, Valla ne formule pas de normes dogmatiques mais propose quelques recommandations avec l'objectif principal d'aider à lever les ambiguïtés référentielles.

<sup>773</sup> Parmi la multitude des exemples, je retiens seulement ceux-ci : « *jussitque ad imperatricem ingredi eandemque veniam ab ea exostularent quam ab eo exoraverant* » [et il leur ordonna d'aller trouver l'impératrice

déclaratifs sont parfois suivis d'une proposition infinitive, parfois d'une proposition introduite par *quod* ou *ut*. Enfin, en ce qui concerne le balancement et l'organisation de la phrase, le mélange des systèmes de coordination, voire leur confusion dans la coordination ou la subordination négative (*nec* pour *ne... quidem*, *non* pour *ne*, *ne* pour *ut non*), caractérisent tout autant la prose de Laurent Valla que celle de Gonzalo García de Santa María, tout comme les balancements brisés ou imparfaits qui structurent le texte<sup>774</sup>. Ces ruptures, qui sont souvent considérées comme un trait syntaxique médiéval, peuvent également répondre à une exigence de *variatio sermonis*. Gonzalo se montre enfin bien peu académique syntaxiquement en versant à plusieurs reprises dans l'anacoluthie. Mais celle-ci se donne à voir à toutes les époques du latin et relève probablement avant tout, dans les *RARG*, d'une rédaction précipitée ou manquant de recul<sup>775</sup>.

Certains pans de la syntaxe des *RARG* semblent toutefois offrir des caractéristiques dénotant une approche de la langue plus classicisante que chez Valla. L'analyse des régimes verbaux, par exemple, montre une langue en tension entre divers paradigmes mais met également en évidence une plus grande persistance des constructions classiques que dans la syntaxe des *Gesta*. Certes, à côté du classique *ducere originem ab aliquo* apparaît à plusieurs reprises un *ducere originem (ex) aliquo*<sup>776</sup>, mais les occurrences répertoriées restent marginales. De même le verbe *confidere* conserve, dans l'écrasante majorité des cas, une construction classique : *confidere* + ablatif ou datif. La pénétration du régime tardif *confidere in* est anecdotique : il n'y a que trois occurrences dont une est une citation explicite de la Vulgate<sup>777</sup>. La construction issue du latin impérial *suadere* + accusatif de personne, elle aussi fréquente chez Valla, est proscrite des *RARG* : *suadere aliquod alicui* ou *suadere alicui + ut/infinifitif* est l'unique formulation valable pour Gonzalo<sup>778</sup>. L'acception impériale du verbe

---

et de l'implorer de les pardonner comme ils l'avaient fait avec lui] (*Ibid.*, fol. 18<sup>v</sup>) et « Alios vero ut ad suam quisque patriam rediret jussit, soluto prius tamen itineris quem fecerant sumptu » [Il ordonna aux autres de rentrer chacun chez eux, après leur avoir toutefois payé les frais du voyage qu'ils avaient fait] (*Ibid.*, fol. 84<sup>v</sup>).

<sup>774</sup> On verra dans cet exemple comment s'installe l'asymétrie dans une structure binaire à partir de deux stratégies syntaxiques différentes pour compléter le verbe « jussit » (infinitif puis subordonnée introduite par *ut*) : « Qui statim **jussit** principalem portam ville **aperiri** et **ut** victis **parcerent** et a clade **cessarent** » [Celui-ci ordonna aussitôt d'ouvrir la porte principale du bourg, d'épargner les vaincus et d'arrêter le massacre] (*Ibid.*, fol. 5<sup>v</sup>, je souligne).

<sup>775</sup> C'est également par la rapidité de l'écriture que Terence O. Tunberg propose d'expliquer certaines bizarreries dans l'usage des cas chez Valla (T. O. TUNBERG, art. cit., p. 63-64). Pour ce qui est des anacoluthes, j'en relève six dans les *RARG* (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 20, 26, 107, 151<sup>v</sup>, 164<sup>v</sup>, 170<sup>v</sup>).

<sup>776</sup> Par exemple au fol. 6<sup>v</sup> : « clarissima gente originem ducens » [descendant de la très illustre race des Goths] ou « ex iis regibus qui ante in Hispania erant quam occuparetur originem ducit » [il descend de ces rois qui régnaient auparavant en Espagne et qui l'occupaient en premier].

<sup>777</sup> *Ibid.*, fol. 145 : « Maledictus homo qui confidit in homine » [Maudit l'homme qui met sa confiance en l'homme] (Jer. 17, 5).

<sup>778</sup> *Ibid.*, fol. 6, 72, 37<sup>v</sup>, 117, 140<sup>v</sup>.



*mandare* (+ accusatif) au sens d'« ordonner » n'apparaît guère que sous la forme du participe passé substantivé (*mandata*, les ordres)<sup>779</sup> tandis que le sens de « confier, charger » prévaut très largement. Pas la moindre trace, en revanche, de l'utilisation du verbe *habere* au sens d'obligation (pour *debere*), comme c'est le cas dans les *Gesta*. Mais c'est sans doute dans la subordination circonstancielle et dans l'usage des modes que celle-ci induit, que Gonzalo se montre le plus classique. Le remplacement du subjonctif par l'indicatif après les subordonnants concessifs et adversatifs, trait qui s'installe à partir de l'époque impériale et du latin tardif, et qui est fréquent dans les *Gesta*, est très exceptionnel dans les *RARG* : on dénombre deux occurrences de *quamvis* + indicatif contre vingt-sept pour le classique *quamvis* + subjonctif<sup>780</sup> ; les proportions sont similaires pour l'usage de l'indicatif après *licet*<sup>781</sup>. C'est exclusivement le subjonctif qui est utilisé après *quippe*<sup>782</sup> ; l'usage impérial et tardif de l'indicatif après cette conjonction n'est en aucun cas admis. Le subjonctif itératif après *quotiens* n'apparaît point non plus dans les *RARG*<sup>783</sup>.

C'est en outre de cinq auteurs de l'époque classique que Gonzalo imite le plus fréquemment les tournures : l'incontournable Cicéron, Virgile et trois historiens, Tite-Live, Salluste et dans une moindre mesure César. Il serait fastidieux de revenir ici sur l'influence cicéronienne qui est pérenne du début à la fin de la chronique. En ce qui concerne Virgile, les emprunts sont essentiellement lexicaux<sup>784</sup>. La marque des historiens classiques attire ici notre attention. En dehors réminiscences et citations implicites – qui sont nombreuses et sur lesquelles je reviendrais ultérieurement – et pour m'en tenir à la syntaxe, je me suis penchée en particulier sur la reprise, par Gonzalo, d'innovations introduites ou popularisées par Salluste et Tite-Live. En voici quelques exemples. Si Micer Gonzalo conserve généralement le régime verbal habituel des verbes à préverbe, avec reprise du préverbe par la préposition introduisant le complément – par exemple *incidere in* + accusatif *vs* la construction ultérieure fort répandue *incedere* + accusatif<sup>785</sup> –, il utilise systématiquement le verbe *invadere* comme

<sup>779</sup> Il existe une occurrence avec un infinitif complément mais il ne s'agit que d'une annotation supra-linéaire valant pour une simple suggestion : « quod tibi jussi (mandavi *supra lin.*) exequere » (*Ibid.*, fol. 115).

<sup>780</sup> Les deux seules occurrences de *quamvis* + indicatif sont aux folios 21 et 71.

<sup>781</sup> *Licet* + indicatif n'apparaît que deux fois, aux folios 52 et 69.

<sup>782</sup> Par exemple au folio 54.

<sup>783</sup> C'est toujours *quotiens* + indicatif, par exemple aux folios 79 ou 113.

<sup>784</sup> Par exemple *locus tempe* (vallée délicieuse, agréable) au folio 38<sup>v</sup> ; *ingruere* (survenir) au folio 57<sup>v</sup> ; *lacrimis ora alicujus rigare* (baigner de larmes le visage de quelqu'un) au fol. 64<sup>v</sup> ; *serena* (un temps calme, serein) au folio 136, etc. Je rappelle que les œuvres de Virgile constituent une part importante de la bibliothèque de Micer Gonzalo (cf. p. 126 et suivantes).

<sup>785</sup> Pas une des vingt occurrences n'échappe à la règle. Gonzalo aurait même tendance à calquer cette règle sur certains verbes à préverbe prépositionnel pour lesquels elle ne s'applique pas (cf. *injacere manum in* + accusatif au lieu de *injacere manus* + datif au folio 35).

un transitif direct, à la manière caractéristique de Salluste<sup>786</sup>. C'est peut-être à Tite-Live qu'il emprunte les constructions *differe* + infinitif<sup>787</sup> ou, pour exprimer la concomitance, *inter* + gérondif<sup>788</sup>. García de Santa María semble encore tributaire de ce même auteur dans l'usage de certains adverbes : *invicem* au sens de mutuellement, *itaque* placé en deuxième position plutôt qu'en tête de phrase<sup>789</sup>.

J'ajouterai enfin qu'au-delà de la syntaxe, l'étude spécifique de l'ordre des mots, du point de vue rythmique, pourrait offrir une approche intéressante en ce qui concerne les modèles latins du juriste. En particulier, le décompte prosodique des *clausulae*, c'est-à-dire des syntagmes placés en fin de phrase, pourrait contribuer, selon les modèles interprétatifs élaborés et développés par Albert Willem De Groot, Ragnar Ullmann, Hans Aili et Tore Janson, à révéler, dans la sensibilité rythmique manifestée par Gonzalo, une tendance à l'imitation d'une prose plutôt « rhétorique » ou « historique »<sup>790</sup>. Je n'ai malheureusement pas pu mener, dans le cadre de ce travail, l'analyse statistique prosodique des *clausulae* des *RARG*, mais je suis profondément convaincue, étant donné les déplacements de syntagmes récurrents constatables dans le manuscrit 992, en particulier à la fin des phrases, que Gonzalo s'efforçait de reproduire un modèle précis, qui reste donc à déterminer. Ceci serait encore une intéressante piste à explorer pour comprendre les références latines dont se nourrissait le juriste.

Ce parcours analytique en creux, et au miroir des *Gesta* de Valla, ne constitue qu'une étude partielle de la langue des *RARG*. J'avancerai toutefois l'idée que le latin de Gonzalo,

---

<sup>786</sup> Parmi les nombreux exemples : « sic munitos invaderent » (*Ibid.*, fol. 99).

<sup>787</sup> Cf. « rex serenissimus parere non distulit » (*Ibid.*, fol. 53<sup>v</sup>), « suam mentem declarare distulit » (*Ibid.*, fol. 68<sup>v</sup>), « ut non differret uxorem ducere » (*Ibid.*, fol. 154).

<sup>788</sup> *Ibid.*, fol. 26 : « Et inter procedendum, ecce applicuit [...] » (et comme elles avançaient, voici qu'arriva...).

<sup>789</sup> Sur ce dernier point, la chronique montre une alternance harmonieuse d'antéposition et de postposition de l'adverbe *itaque*, avec une légère prédominance de la seconde solution.

<sup>790</sup> En effet, le bien écrire a souvent reposé, dans l'histoire de la langue latine, sur des considérations rythmiques et prosodiques, et ce même en prose. Les aspects prosodiques, fondamentaux dans la prose antique, ont été occultés en latin médiéval, puisque les auteurs ne s'intéressaient plus au rythme qu'à travers l'accent des mots. Mais dès le xv<sup>e</sup> siècle, le latin de la Renaissance renoue avec l'attention portée aux quantités vocaliques dans la prose. En particulier, un grand soin est de nouveau accordé aux *clausulae*. Or dans la prose antique, certains auteurs utilisent des *clausulae* caractéristiques : ainsi Cicéron emploie-t-il souvent le double trochée ou le crétique trochée (le fameux *ēssē vidēātūr*) en fin de phrase, alors que Salluste et Tite-Live usent de préférence de la *clausula heroa*, du choriambre, du double spondée ou du choriambre associé au trochée ; l'usage du double crétique était, en revanche, commun aux trois auteurs. Albert Willem De Groot a dégagé, dans la prose antique, deux tendances aux *clausulae* différenciées : une tendance rhétorique et une tendance historique (Albert Willem DE GROOT, *Der Antike Prosarhythmus*, Groningen-Haag : J.B. Wolthers, 1921). Pour plus de détails sur les *clausulae* des historiens, je renvoie aux articles de Ragnar Ullmann (Ragnar ULLMANN, « Les clausules dans les discours de Salluste, Tite-Live et Tacite », *Symbolae Osloenses*, 3, 1925, p. 65-75 et *Id.*, « La prose métrique de l'ancienne historiographie romaine », *Symbolae Osloenses*, 11, 1932, p. 72-76) et à la thèse de Hans Aili (Hans AILI, *The prose rhythm of Sallust and Livy*, Stockholm : Almqvist & Wiksell international, 1979). Le professeur

dans sa syntaxe, est pleinement un latin de la Renaissance. Véritable mosaïque recueillant les diverses strates de l'évolution de la langue, la prose de Gonzalo présente des aspects contradictoires mais fait montre d'un effort classicisant<sup>791</sup>. Le juriste emprunte expressions et tournures à plusieurs auteurs classiques, tout en adoptant un certain nombre de « tics » identifiables par une comparaison entre les *RARG* et son autre œuvre historiographique, la *Joannis II vita* ; des formules récurrentes permettent en effet clairement de caractériser la griffe de l'auteur<sup>792</sup>. Il faut enfin souligner que l'influence des historiens se donne à voir dans certains aspects syntaxiques mais également stylistiques, comme je le montrerai ci-après.

## B. À la recherche d'un style efficace et évocateur

Aux historiens de l'Antiquité, Gonzalo n'emprunte pas seulement des éléments de lexique ou de syntaxe. L'influence de ces maîtres antiques se traduit aussi par une certaine conception de la prose historique et par l'utilisation d'une palette variée d'effets stylistiques, en partie inspirés de Salluste ou de Tite-Live<sup>793</sup>.

Avant de rentrer dans le détail de ces effets, je reviendrai sur un point important : la volonté d'épure qui caractérise le travail d'écriture de García de Santa María. Malgré plusieurs passages calqués mot à mot, le juriste cherche souvent à rompre avec le style emphatique, redondant et hyperbolique de sa source principale, la *Corónica de Vagad*<sup>794</sup>, en trouvant d'ingénieuses reformulations empreintes de latinité. Plutôt que de perdre le lecteur dans de bouillonnantes digressions, Gonzalo préfère frapper son esprit par des formules percutantes, des images suggestives ou des descriptions saisissantes, qu'il n'hésite pas, le cas échéant, à ajouter à la narration des faits. L'histoire doit être bien dite, dans un style fluide, agréable et convaincant<sup>795</sup>, mais elle doit aussi être dramatisée, comme chez Thucydide,

---

Tunberg expose la méthode statistique mise au point par Tore Janson et Hans Aili pour analyser les *clausulae* dans T. O. TUNBERG, art. cit., p. 57 à 60.

<sup>791</sup> Il faut sans nul doute parler d'effort puisque les érudits de la fin du xv<sup>e</sup> et du début du xvi<sup>e</sup> luttèrent généralement contre la persistance, sous leur plume, du latin médiéval ou scolastique qui avait été la base de leur instruction.

<sup>792</sup> J'espère pouvoir bientôt en dresser une liste exhaustive. Un premier travail de prospection a montré des correspondances tout à fait caractéristiques.

<sup>793</sup> Cette constatation, faite par Robert BRIAN Tate au sujet de la *Joannis II vita* (R. B. TATE, « Una biografía de Juan II... », p. 245) se vérifie pour les *RARG*.

<sup>794</sup> Voir le paragraphe intitulé « Une rhétorique de l'exagération » dans S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 315-318.

<sup>795</sup> C'est ce que rappelait Fernán Pérez de Guzmán dans le prologue des *Generaciones y semblanzas*. Enrique de Villena, quant à lui, reprochait aux chroniqueurs de se limiter à une narration des faits « no curando del orden artificial que guarnesce mucho las obras ». Dans l'Antiquité, Cicéron écrivait qu'il était nécessaire que l'histoire soit écrite par des orateurs (T. JIMENEZ CALVENTE, « Teoría historiográfica... », p. 199). Gaspar Morocho Gallo a montré, en ce qui concerne l'œuvre d'Alfonso de Palencia, comment la rhétorique est le support fondamental du message historique des *Décadas* (Gaspar MOROCHO GALLO, « Constantinopla : historia y retórica en los

Salluste ou Tacite, pour capter l'attention du lecteur<sup>796</sup>. Je m'attacherai donc, dans les quelques lignes qui suivent, à souligner certains effets mis en œuvre par Gonzalo dans des passages où celui-ci s'écarte de Vagad, à la recherche d'un style plus efficace ou plus évocateur. Il ne s'agit donc pas, bien entendu, d'une analyse stylistique exhaustive, qui devrait prendre en compte également les artifices repris de la *Corónica*.

Le champ d'action favori de García de Santa María, dans sa recherche stylistique, est sans nul doute celui des temps verbaux. Il y trouve une matière malléable dans laquelle il introduit de nombreux décrochements, susceptibles de créer un effet d'hypotypose dans les descriptions ou de vivacité dans les narrations. Au fol. 179<sup>v</sup>, un passage illustre plusieurs des aspects de ce travail sur les temps. Il s'agit d'un fragment narratif les négociations entre Alphonse V et un légat du pape au sujet des droits que chaque partie revendique sur Naples. La discussion aboutit à un accord. Voici ce qu'écrit Gonzalo :

Peractis igitur triumphis, se ad eum summi pontificis legatus Aquilegiensis patriarcha contulit, qui Eugenii summi pontificis alumnus fuerat, misitque ex itinere ad eum requirendum ut se tanquam legatum illius a quo mittebatur reciperet, qui erat summus pontifex, **qui est regni Neapolitani directus dominus**. Rex autem ei respondit se semper Ecclesie obsequentissimum fuisse et propterea dixit se non posse aliter quam decebat facere. **Tunc legatus replicat se aliud nihil petere nisi ut tanquam regni Neapolitani dominus nomine summi pontificis excipiatur**. Tunc respondit rex quod, **quanvis illud regnum Neapolis summi pontificis et Ecclesie Romanę sit**, tamen, ait, se illud suis sumptibus, laboribus et armis acquisivisse et, quod magis ponderandum erat, eo renitente et adversariis atque hostibus suis plurimum favente. Verum quoquo pacto sese res haberet, preferens justiciam divinam privatis commodis, licet complura juste allegare et causari posset, tamen ait se paratum esse velut summi pontificis legatum eum recipere. Quo ut decebat recepto, de pace tractari ceptum. Summus pontifex magna petebat. Rex autem Alphonsus, licet ei obsequi paratus esset, rogavit tamen ut a multis temperaret. Cumque hec agitentur, **quidam Alphonsus, Hispanus, regis prothonotarius, interponit sese invenitque viam ad omnia componenda omnia concluditque hoc pacto concordiam, ut papa regi jus Neapolitani regni**

---

cronistas Alonso de Palencia y Pedro de Valencia », in : José María EGEA et Pedro BÁDENAS DE LA PEÑA, *Oriente y Occidente en la Edad Media : influjos bizantinos en la cultura occidental*, Actas de las VIII Jornadas sobre Bizancio, Vitoria : Euskal Herriko Unibertsitatea. Argitarapen Zerbitzua, 1993, p. 151-173, p. 173). Enfin, le professeur Tate a rappelé que, selon Georges de Trébizonde dans sa *Rhetorica*, l'histoire était avant tout un *modus dicendi*, un art d'écrire et de convaincre (R. B. TATE, « Alfonso de Palencia y los preceptos de la Historiografía », in : Víctor GARCÍA DE LA CONCHA (coord.), *Nebrija y la introducción del Renacimiento en España : actas de la III Academia Literaria Renacentista : Universidad de Salamanca, 9, 10 y 11 de diciembre, 1981*, Salamanca : Universidad, 1983, p. 37-52, p. 43).

<sup>796</sup> L. VALLA, *Historia de Fernando...*, p. 52. Flavius Josèphe, traduit et imprimé en catalan en 1482 puis en castillan par en 1492 – la traduction castillane étant l'œuvre d'Alfonso de Palencia –, était lui aussi, selon les préceptes de Denys d'Halicarnasse, partisan d'un traitement dramatisé de l'histoire (Javier DURÁN BARCELÓ, « Alfonso de Palencia : traductor de Flavio Josefo », in : Eufemio LORENZO SANZ, *Proyección histórica de España en sus tres culturas : Castilla y León, América y el Mediterráneo*, Valladolid : Junta de Castilla y León, 1993, p. 27-34, p. 34).

**concedat protendaturque idem jus ad filium ejus, quanvis naturalem. Rex autem contra se offerat suo sumptu Ecclesie patrimonium, qui est ager Picenus, recuperare [...].**

[Donc, les triomphes achevés, se rendit auprès de lui le légat du pape, le patriarche d'Aquilée. Et, en cours de route, il lui fit savoir qu'il demandait à être reçu comme légat de celui qui l'envoyait, à savoir le pape, qui est le seigneur direct du royaume de Naples. Le roi lui répondit qu'il avait toujours été très respectueux de l'Église et dit ensuite qu'il ne pouvait agir autrement que selon les convenances. Alors le légat répliqua qu'il ne demande rien d'autre que d'être reçu comme le seigneur du royaume de Naples, au nom du pape. Le roi répondit alors que, pour autant que le royaume de Naples appartienne au pape et à l'Église romaine, c'est toutefois bien lui qui avait payé, peiné et combattu pour l'acquérir et ceci (ce qui devait davantage peser sur la balance) alors que le pape y était opposé et favorisait beaucoup ses propres adversaires et ennemis. Mais de quelque manière que la chose se passât, préférant la justice divine aux profits privés, quoiqu'il puisse alléguer et faire valoir à juste titre plusieurs raisons, il dit pourtant qu'il était prêt à le recevoir comme le légat du pape. Celui-ci fut donc reçu comme il convenait et l'on commença alors à négocier la paix. Le pape avait de grandes revendications et le roi Alphonse, bien qu'il fût prêt à lui céder, lui demanda toutefois de renoncer à un bon nombre d'entre elles. Et, comme on débattait de ce point, un certain Alfonso, espagnol, protonotaire du roi, s'interpose et trouve le moyen de tout arranger en concluant l'accord en ces termes : le pape cèdera au roi son droit sur le royaume de Naples et ce même droit sera étendu à son fils, quoique bâtard, mais le roi se proposera en contrepartie de récupérer à ses frais le patrimoine de l'Église, c'est-à-dire la campagne du Picenum]

Dans la *Corónica*, Vagad a choisi de relater ce passage au présent de narration juste après avoir décliné l'identité du légat. García de Santa María adopte, quant à lui, une stratégie bien différente puisqu'il opte pour un mélange de passé et de présent historique, passant prestement de l'un à l'autre tout au long du passage ; j'ai souligné les fragments conservés au présent historique. Cette flexibilité ne doit pas nous surprendre. Les sauts rapides du présent de narration au parfait ou à l'imparfait sont un artifice dramatique bien connu dans la prose historique antique et en particulier chez Salluste et Tite-Live<sup>797</sup>. Robert Brian Tate les interprète, dans les *Gesta Hispaniensia* d'Alfonso de Palencia, comme un procédé visant à créer une sensation d'immédiateté et de rapidité<sup>798</sup>. À bien y regarder pourtant, c'est une fonction plus spécifique qui leur est confiée ici. Il faut tout d'abord mettre à part les deux occurrences de présents relevant de l'expression d'une vérité générale : « qui est regni Neapolitani directus dominus » et « quanvis illud regnum Neapolis summi pontificis et Ecclesie Romanę sit ». La deuxième occurrence prenant place dans un discours indirect

---

<sup>797</sup> T. O. TUNBERG, art. cit., p. 56.

introduit par un verbe au passé, elle viole donc la règle de concordance des temps. Ce décrochement spécifique ne doit toutefois pas, là non plus, nous surprendre, car c'est un phénomène courant dans les *orationes obliquae*, surtout pour créer un effet d'emphase. Manifestement, ici, c'est pour échafauder un système d'échos que ces deux présents sont maintenus : l'autorité du pape sur Naples est ainsi présentée comme un fait indiscutable, comme pour mieux souligner le respect que le roi Alphonse manifeste à son égard et la courtoisie dont il fait preuve en recevant son légat. En même temps, ces présents créent une rupture entre une autorité de droit et une autorité de fait, acquise dans les affres d'une lutte ici décrite au passé, et que le roi revendique. Enfin, ces présents de vérité générale mettent l'accent sur l'exploit d'Alphonse V et de son négociateur<sup>799</sup>, qui arriveront à leurs fins par-delà l'obstacle de taille que constitue la légitimité de l'autorité papale sur Naples. En dehors de ces présents, il est tout à fait remarquable que les présents historiques et les passés s'enchaînent selon une alternance régulière. Après une amorce narrative au passé et à compter de la première réponse du roi, le changement de temps souligne systématiquement, dans le discours rapporté, le changement d'interlocuteur. Le roi répond au passé, tandis que le légat réplique au présent ; le roi rétorque à nouveau au passé, avant que le protonotaire n'intervienne, n'arrange et ne conclue, lui aussi au présent. García de Santa María surligne en quelque sorte, pour le lecteur, chaque entrée en scène des personnages, l'échange retranscrit devenant dès lors beaucoup plus vivant. Après la négociation, la narration reprendra au passé. C'est au passé également qu'est le syntagme de contextualisation « Cumque hec agitentur » ajouté par le juriste : cette proposition subordonnée circonstancielle n'a aucune autre fonction que celle de renforcer le choc avec les présents qui font suite et qui inaugurent l'entrée en scène d'un nouveau personnage : « quidam Alphonsus, Hispanus, regis prothonotarius, interponit sese inventique [...] ». On voit donc bien à travers cet exemple comment Gonzalo retravaille une proposition déjà fort intéressante de Vagad, en renchérissant sur les artifices stylistiques pour donner un plus grand dynamisme au discours rapporté. Ailleurs ce sont des passages-clés – ici l'intercession des deux frères ermites Félix et Voto, au sujet de l'élection du premier roi d'Aragon – que Gonzalo avive par des touches de présent historique :

---

<sup>798</sup> Voir R. B. TATE, « Alfonso de Palencia... », p. 44.

<sup>799</sup> J'ai indiqué plus haut l'erreur commise par Gonzalo qui qualifie ce personnage de « protonotaire du roi » et le met donc au rang de des fonctionnaires directement à son service. Or il s'agit en fait d'un protonotaire *apostolique* qui intervient en faveur d'Alphonse (cf. note 704).

<i>RARG</i>	<i>Corónica</i>
<p>Postridie vero mane, audito sacrificio et peracto, <b>vocant</b> illos duos viros, qui communi opinione sancti habebantur, <b>rogantque</b> et <b>obsecrant</b> ut pro se ad Deum intercedere <b>velint</b>, ut eos illuminaret ac in rege eligendo imperandique modo mentes eorum dirigeret<sup>800</sup>.</p> <p>[Or le lendemain matin, après avoir suivi l'office, ils appellent les deux hommes, qui, selon l'opinion commune, étaient tenus pour saints, et ils leur demandent et les supplient de bien vouloir intercéder pour eux auprès de Dieu, afin qu'il les éclaire et qu'il guide leurs esprits dans le choix du roi et de la manière de gouverner.]</p>	<p>Y oyda de mañana su missa, llamaron los dos caualleros hermanos, tenidos por todos en reputacion de varones muy sanctos, como fasta la coronica real del archio de Barçelona lo affirma, y todas quasi las coronicas que vi, que son mas de doze. Y pidieron les por merçed, que les pluguiesse de rogar a nuestro señor que cerca del fecho que tenian acordado de leuantar alguno por Rey delos principales dessos nobles varones godos que hauian entre ellos quedado, que les quisiesse dios ayudar<sup>801</sup>.</p>

Le trio « vocant/rogant/obsecrant », qui est mis en valeur, souligne l'urgence de la requête<sup>802</sup>.

Dans sa recherche d'expressivité, Gonzalo cultive aussi le sens de la formule et de la sentence<sup>803</sup>. Sur ce point, il s'inspire peut-être de Salluste, mais aussi de Tacite et des juristes romains<sup>804</sup>. Dans les discours en particuliers, Gonzalo a l'art de résumer en quelques mots les fastidieuses argumentations que le moine Gauberto met dans la bouche de ses personnages. Il en est ainsi au folio 6, lorsque le roi Garsias Jimenez exhorte ses troupes (« Audacia nostra erit nobis murus munitissimus » [Notre audace sera notre meilleur rempart]) ou au folio 6<sup>v</sup> lorsqu'il justifie sa légitimité politique (« Ita ut in me et electio et successio simul conveniant » [De telle sorte qu'en ma personne sont rassemblées à la fois l'élection et la succession]). Ailleurs, la formation du juriste effleure, par exemple dans cette sentence efficace à valeur légale et morale : « Nec sufficit erroris penitere nisi parti lese quod abstulisti restitueris » [Et il ne suffit pas de se repentir de son erreur si on ne restitue pas à la partie offensée ce qu'on lui a enlevé]<sup>805</sup> ou dans ce commentaire que l'auteur des *Gesta* fait

<sup>800</sup> G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 3; je souligne les présents historiques.

<sup>801</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. II<sup>v</sup>.

<sup>802</sup> On pourrait encore donner d'autres exemples de décrochements temporels expressifs : usage inattendu du subjonctif passé au lieu du subjonctif imparfait pour renforcer une relation de cause à effet immédiate, rupture des systèmes conditionnels avec indicatif dans l'apodose, etc.

<sup>803</sup> Ce goût pour une formulation ramassée et efficace se trouve aussi satisfait par l'emprunt de citations pertinentes et bien tournées. Voir *infra* III.C. Les références implicites (p. 247 et suivantes).

<sup>804</sup> L. VALLA, *Historia de Fernando de Aragón...*, p. 56.

<sup>805</sup> G. GARCIA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 17<sup>v</sup>. Il s'agit des propos, rapportés au discours indirect, de l'abbé du monastère de Nájera, lequel intervient auprès des fils de Sanche le Grand afin de les convaincre de confesser leur mensonge. Ceux-ci ont en effet faussement accusé leur mère d'adultère. La traduction de ce passage est extrêmement intéressante car Gonzalo travaille sur la *variatio sermonis*: il paraphrase et étire dans un premier temps le célèbre adage « Errare humanum est, perseverare diabolicum » [L'erreur est humaine, persévérer est diabolique] ; il remplace ensuite l'argumentation religieuse que l'on trouve

prononcer au roi Alphonse le Batailleur : « Oportet enim ut vires et appetitus juri atque rationi optemperent » [Il convient en effet que les hommes et leurs désirs se plient au droit et à la raison]<sup>806</sup>. Plus loin, lorsqu'il vante les vertus, le renom et la puissance d'Alphonse V, que la reine Jeanne II de Naples appelle à son secours, Gonzalo s'attache à ramasser l'expression et travaille la force d'évocation des mots en usant du chiasme, de l'asyndète et du rythme ternaire : « Fama enim virtutis ubique resonabat. Vigebat çtas, animus, potentia » [En effet, la renommée de sa vertu partout retentissait. Resplendissaient sa jeunesse, son énergie, sa puissance]<sup>807</sup>.

Si l'utilisation des formules et sentences montre une volonté d'économie dans l'efficacité, ailleurs Gonzalo n'hésite pas, au contraire, à enrichir son style pour toucher le lecteur, recueillir son adhésion, susciter son indignation ou son émotion en versant dans le pathos. Ainsi dépeint-il le roi Garsias Jimenez au bord des larmes à la pensée que certains chrétiens sont soumis au joug des Maures : « **Non possum equidem abstinere a lacrimis cum mente revolve** [ajoute Gonzalo] tot viros, liberis natalibus claros, jugo barbarico machometanorum subjugatos » [Quant à moi, je ne peux retenir mes larmes, lorsque je repense à tant d'hommes, illustres par leur naissance libre, soumis sous le joug barbare des mahométans]<sup>808</sup>. Dans ce jeu d'écriture par et pour les sentiments, l'interrogation et l'exclamation jouent un rôle déterminant. Dans l'exemple suivant, l'interrogation rhétorique, associée à la prétérit, convainc le lecteur de l'atrocité du sacrifice des cent jeunes filles

---

chez Vagad (« santo y diuino el se reconoçer el confessar y arepentirse [...] », G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XXIII) par cette sentence juridique précise et efficace, qu'il ne peut ensuite s'empêcher de gloser depuis cette même perspective juridique. Gonzalo développe donc en accordéon, entre formules et gloses, un passage qui était beaucoup plus succinct chez Vagad. Cette argumentation surprend bien évidemment dans la bouche de l'abbé. C'est ici le juriste qui semble prendre la parole, derrière le masque du personnage.

<sup>806</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 38.

<sup>807</sup> *Ibid.*, fol. 163. Vagad écrivait : « Sonaua ya su fama grande. Su real magnificencia y desyqual nobleza de coraçon, ya corria por todo » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CLXIII). C'est en s'appuyant sur un rythme non pas ternaire mais binaire et un enchaînement de phrases brèves pour la plupart en asyndète que Gonzalo réécrit le discours d'allégeance prononcé par le Cid à l'adresse du roi Pierre I<sup>er</sup> : « Tuas, serenissime princeps, osculor manus, tuus subditus sum. Urbs hec tua est. Utere et me et urbe tuo iudicio, nihil impedio. Eam enim pietatem atque officium debeo tibi quod liberi parentibus debent. Inter subditos ac vectigales, si vis, tuos me primum habeto » [Je baise tes mains, prince sérénissime, je suis ton sujet. Cette ville est à toi. Je ne m'oppose en rien à ce que tu mettes à contribution la ville et ma propre personne, à ta libre appréciation. Je te dois, en effet, l'amour respectueux et le service que les enfants doivent à leurs parents. Considère-moi, si tu le veux bien, comme le premier de tes sujets et vassaux] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 30-30<sup>v</sup>). Concernant l'asyndète, un autre exemple frappant de son usage, cette fois-ci au cœur de la phrase, figure au folio 145<sup>v</sup> pour décrire la frayeur dont est saisi le roi Pierre I<sup>er</sup> de Castille lors d'une tempête maritime : « timore solutis frigore membris » [les membres brisés par la peur et le froid]. L'asyndète accompagne avantageusement une structure syntaxique basée sur l'enchaînement des ablatifs singuliers et pluriels. Les termes « timore » et « frigore » semblent prendre en étau et broyer le mot « solutis » qui décrit effectivement cette action. Le syntagme, dans sa construction, pourrait en outre être une réminiscence d'Ovide, quoique dans un contexte sémantique fort différent : « Quo cubat ipse deus membris languore solutis » [le dieu même gît, les membres rompus par la faiblesse] (Ov. met. 11, 612). On trouvait déjà l'expression « frigore solutis membris » au folio 5.

<sup>808</sup> *Ibid.*, fol. 9 ; je souligne l'ajout de Gonzalo.



données en rançon au roi de Grenade pour la libération du chevalier Galcerán de Pinós : « Ecquis posset vicissim narrare vociferationes puellarum que passis crinibus ejulabant et pene vocibus penetrabant celos dicentes : [...] » [Qui pourrait à son tour rendre compte des vociférations des jeunes filles échevelées qui se lamentaient et qui pénétraient presque les cieux de leurs cris en disant : ...]<sup>809</sup>. Trente folios plus tôt, épargnant au lecteur une longue digression vagadienne sur les conséquences lointaines de la fausse accusation perpétrée par les fils de Sanche le Grand contre leur mère, Gonzalo choisit plutôt de tirer la morale religieuse de l'anecdote à grand renforts d'accusatifs et de *quam* exclamationnels : « O divinum iudicium, o abyssum multam, o profundam providentiam, o magnitudinem divitiarum sapientię et scientię Dei ! Quam timenda esse quibusque debet tua vindicta, quam metuende animadversiones tue ! » [Ô jugement divin, ô abîme profond, ô providence insondable, ô grande richesse de la sagesse et de la science de Dieu. Combien ta vengeance doit être crainte par tous, combien tes punitions doivent être redoutées !]<sup>810</sup>.

Un autre des objectifs de Gonzalo est sans nul doute de frapper l'imagination du lecteur par des descriptions et des narrations vivantes et évocatrices. J'ai cité plus haut le splendide tableau que Gonzalo fait de la lutte du Cid et de Pierre I<sup>er</sup> d'Aragon pour défendre Valence contre l'attaque des Almoravides et je l'ai rattaché au *modus faciendi* de Tite-Live, qui introduit fréquemment des pauses descriptives avant ou pendant les narrations de batailles<sup>811</sup>. Je souhaiterais revenir ici sur le détail de l'écriture de ce passage, situé aux folios 30<sup>v</sup> et 31 :

Sarraceni contra erant tanti tamque procerę stature ut pre magnitudine corporum suorum brevitatis christianorum eis contemptui esset. Tanta preterea erat elegantia, copia et ornatus barbarorum in vestibis sericeis, bombicinis, arcubus et militaribus equis ut Darii exercitus videretur. Omnia enim scatebant auro, gemmis, ebore ac margaritis. Sarraceni igitur, more suo, tubis, tympanis, fistulis ac fera vociferatione, ut solent, irruunt in christianos. Christiani econtrario tanta ferocitate resistunt ut scintillas tanquam in arundineto videres volare per aera, que ex ictibus galearum et armorum excudebantur. Ubi autem aliquandiu pugnatum est, confert se rex clarissimus in medios hostes gestans Aragonum insignia : rubeam crucem in singulis angulos ejus caput Sarraceni ducis habentem. Que ut viderunt barbari stupuerunt, cognoscentes ea insignis victorię esse insignia. Sequebatur eum proximus Cidus. Qui tam frequentes ac veloces agebant ictus tantaque dexteritate in quamcunque partem, citi, atque in girum

---

<sup>809</sup> *Ibid.*, fol. 49. Vagad écrivait simplement : « era dolor grande de ver las mochachas todas descabelladas llorosas y tristes [...] » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. LIX). Puis Gonzalo comme Gauberto enchaînent sur les pathétiques plaintes, rapportées au discours direct, des jeunes filles. Gonzalo les agrémentait toutefois d'une comparaison saisissante (« parentes quacunque tigride truculentiores » [ô parents plus cruels que le tigre]).

<sup>810</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 19.

<sup>811</sup> Voir *supra* p. 216.

se vertebant cuncta caventes, ut memorabile dictu sit quomodo eodem ictu in tanta turba occurrebant, more athletarum excellentium, simul ac feriebant suisque victricibus dextris, quas divinus quidam vigor exercebat, singulis ictibus capita barbarorum opruncabant. Quam ferocitatem Africani ferre non valentes, cedebant omnes eis. Tandem pervenere ad tentoria ubi Sarraceni reges cumulati erant. Quibus singulis assistebant Ethiopes quidam inusitate magnitudinis, dentibus frementes, qui etiam nudi solo aspectu ac animi ferocia quemcunque armatum militem terrere potuissent, eo quod nihil humanum sed tartareum quiddam habere videbantur. Rex autem et Cidus nec non reliqua turma que eos sequebatur quo illi ferociosiores visi sunt eo audacius in eos irruerunt, credentes se pro vexillo Crucis non cum humanis viris sed cum demonibus pugnare.

[En face, les Sarrasins étaient si nombreux et si grands que la petite taille des chrétiens était pour eux objet de mépris au regard de la grandeur de leur propre corps. En outre, si grandes étaient l'élégance et la richesse de la parure des barbares dans leurs habits de soie, leurs soieries, avec leurs arcs et leurs chevaux de guerre, qu'ils semblaient l'armée de Darius, car tout regorgeait d'or, de pierres précieuses, d'ivoire et de perles. Donc les Sarrasins, selon leur coutume, fondent comme à l'ordinaire sur les chrétiens au son des trompettes, des tambourins et des flûtes et en poussant des cris sauvages. Les chrétiens, en face, résistent avec une si grande férocité qu'au milieu des roseaux, on voyait voler en l'air comme des étincelles jaillissant sous les coups des armes sur les casques. La lutte ayant passablement duré, voici que s'avance l'illustre roi Pierre, au milieu des ennemis, portant les armes de l'Aragon, la croix rouge avec, dans chacun des angles formé par ses branches, la tête d'un chef Maure. Quand les barbares les aperçurent, ils furent frappés de stupeur, reconnaissant dans ces armes le signe d'une victoire insigne. Juste derrière lui venait le Cid. Tous deux portaient des coups si nourris et si rapides, ils faisaient volte-face avec une si grande dextérité, dans n'importe quelle direction autour d'eux, promptement et sans rien quitter des yeux, que la manière dont, en un même élan, ils couraient au milieu de la foule innombrable, comme d'excellents athlètes, et frappaient vaut la peine d'être racontée. À chaque coup porté, ils décapitaient des barbares de leur dextre victorieuse et mue par une force divine. Les Africains, ne pouvant résister à cette fougue, se retiraient tous devant eux, si bien qu'ils parvinrent finalement aux tentes où les rois Maures s'étaient entassés. A côté de chacun d'eux se tenaient des Ethiopiens extraordinairement grands, qui grinçaient des dents et dont l'aspect extérieur, et le cœur féroce, même s'ils étaient nus, auraient suffi à terroriser n'importe quel soldat en armes. En effet, ils n'avaient rien d'humain mais semblaient plutôt des créatures infernales. Or le roi et le Cid, ainsi que le reste de la troupe qui les suivait, fondirent sur eux avec d'autant plus de hardiesse qu'ils leur parurent féroces, croyant lutter pour le symbole de la croix non pas contre des êtres humains mais contre des démons.]

Gonzalo cherche visiblement à émerveiller son lecteur. Il dilate ici le temps de la narration pour la sertir de passages descriptifs absents du texte de la *Corónica*. Le chroniqueur prend soin de détailler, par une longue énumération, les riches parures et équipements des Africains et compare cette armée à celle de Darius. Puis la narration reprend. L'attaque des Sarrasins est abondamment revisitée. Si Gonzalo conserve l'évocation sensorielle de l'assaut – ce que l'on voit, ce que l'on entend –, il la rend bien plus frappante par l'énumération des instruments qui

s'associent aux clameurs et produisent un vacarme assourdissant et par la mention des étincelles qui jaillissent du milieu des roseaux sous les chocs des armures et des armes<sup>812</sup>. La description des armes aragonaises suggère ensuite à un Gonzalo décidément très inspiré un plaisant jeu de mot : « que ut viderunt barbari, stupuerunt, cognoscentes ea **insignis** victorię esse **insignia** »<sup>813</sup>. Les exploits spécifiques du Cid et de Pierre d'Aragon, luttant côte à côte, font l'objet d'une narration particulièrement vivante où Gonzalo enchaîne habilement des phrases de longueurs variables, pour ne pas lasser le lecteur<sup>814</sup>. La réécriture du passage est là encore profonde, tournée vers plus de dynamisme. Le fragment n'a rien à envier aux morceaux de bravoure de la littérature chevaleresque. L'action est à son comble. Enchâssés dans une structure consécutive multiple, qui n'alourdit pourtant en rien la phrase, les verbes de mouvement couplés aux indicateurs de lieux se succèdent, à un rythme virevoltant. Le champ lexical de la rapidité et de la dextérité est renforcé par l'idée de coordination des deux combattants – « eodem ictu » – et par l'utilisation du distributif « singulis » : chaque coup fait mouche. Gonzalo ajoute une comparaison soulignant la prouesse physique des deux héros (« more athletarum excellentium ») avant d'évoquer l'idée que leurs victorieuses épées sont mues par une force divine. La lutte se déplace ensuite devant les tentes des rois Almoravides. García de Santa María, au lieu de décrire à nouveau la virulence des combats comme le fait Vagad, opte pour surprendre le lecteur par une saisissante description des gardes royaux aux dents grinçantes, qui produit un véritable effet d'hypotypose. La description conduit le juriste à affirmer deux fois que le roi et le Cid n'ont pas affaire à des hommes mais à des créatures infernales : « eo quod nihil humanum sed tartareum quiddam habere videbantur », « cum humanis viris sed cum demonibus pugnare ». Le succès des protagonistes, après une telle description, ne paraît que plus méritoire. Le lecteur, ferré après avoir mordu à l'hameçon, n'aura sans doute pas pu décrocher de cette narration haletante. Le passage relève, à mon avis, d'un véritable exercice de style, auquel Gonzalo jugea peut-être pertinent de se livrer pour mieux souligner le parallélisme entre le Cid et le roi Pierre d'Aragon et faire en quelque sorte

---

<sup>812</sup> On appréciera la différence entre ces deux passages : « Sarraceni igitur, more suo, tubis, tympanis, fistulis ac fera vociferatione, ut solent, irruunt in christianos. Christiani econtrario tanta ferocitate resistunt ut scintillas tanquam in arundineto videres volare per aera, que ex ictibus galearum et armorum excudebantur » *versus* « acometieron tan desburbada y aquexadamente los moros, acudieron tan brauamente y furiosa los xpistianos que fue cosa de espanto. El oyr la vozzeria y estruendo delos vnos, y ver el ferir y pelear de los otros » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XXXIX<sup>v</sup>).

<sup>813</sup> Je souligne.

<sup>814</sup> Georges de Trébizonde, renvoyant à Tite-Live, prônait l'alternance de courtes phrases et de périodes R. B. TATE, « Alfonso de Palencia... », p. 44.

bénéficier le second de l'aura du premier<sup>815</sup>. La transformation du texte, toute spectaculaire qu'elle soit, ne doit pourtant pas faire croire à une extrême créativité ou précision rigoureuse de son auteur. La description initiale de l'armée almoravide, par exemple, n'a rien d'exact ni d'original. C'est le même vocabulaire qui est repris dans les *RARG* tantôt pour faire l'inventaire des butins ramassés contre tous types d'adversaires, tantôt pour décrire les fastes de l'armée aragonaise elle-même dans des triomphes ayant lieu jusqu'à quatre siècles plus tard<sup>816</sup>. J'émetts l'hypothèse que Gonzalo s'inspire ici des descriptions des triomphes d'Alphonse V que l'on trouve par exemple chez Beccadelli ou Fazio. Gonzalo semble donc réutiliser un code standard dans différents contextes. De même, l'image si évocatrice des étincelles au milieu des roseaux a déjà été utilisée plus haut dans la chronique pour dresser le portrait d'Iñigo Arista ; il s'agit d'une réminiscence de la Vulgate : « Fulgebunt justi tanquam scintillae in arundinetis discurrent » [Les justes resplendiront et comme des étincelles à travers des roseaux ils courront] (Sap. 3, 7). Le procédé consistant à ôter toute humanité aux adversaires en les mettant au rang de créatures infernales est exploité à outrance au sein de la chronique ; son symétrique inversé l'est bien plus encore, puisque les rois aragonais sont constamment mus par une force divine et non humaine. La démarche relève ici du topique. Ces divers constats n'ôtent rien à la puissance du tableau que Gonzalo brosse de la défense de Valence mais ils contribuent à replacer cette prouesse stylistique dans un cadre nettement balisé par des automatismes se fondant sur des modèles, des réminiscences, des topiques<sup>817</sup>. D'autres tableaux pourraient encore se prêter à une analyse similaire. Le cas de ce fragment n'est pas isolé mais il relève toutefois d'une série limitée de morceaux choisis pour lesquels Gonzalo décide de mener un véritable travail stylistique, peut-être pour répondre à l'inspiration du moment, rehausser une narration jugée trop falote chez Vagad ou pour mettre volontairement en relief un passage historique considéré comme déterminant. De plus longues investigations à ce sujet pourraient être menées en dehors de cette étude.

Pour frapper l'imagination du lecteur, Gonzalo use par ailleurs avec abondance des métaphores et des comparaisons. C'est par dizaines que se comptent les images glissées dans la trame textuelle par le chroniqueur, conscient de leur pouvoir évocateur. Un certain nombre de ces images sont des emprunts et des références intertextuelles implicites. Un bestiaire

---

<sup>815</sup> L'enjeu pouvait être aussi d'extraire le Cid de sa gangue littéraire castillane pour le rattacher de manière décisive aux exploits aragonais.

<sup>816</sup> Voir la description des ovations napolitaines en l'honneur d'Alphonse V décrites au folio 166.

<sup>817</sup> Ici, ce sont donc à mon avis des schémas littéraires appartenant à l'univers culturel de l'auteur qui guident la réécriture du passage, et non l'utilisation d'une source historiographique distincte. Ce n'est bien sûr pas nécessairement le cas partout.

apocalyptique, utilisé comme métaphore des Maures, apparaît en plusieurs points de la chronique et est repris des Psaumes. Au folio 143<sup>v</sup>, lorsque Henri de Trastamare et Bernat de Cabrera persuadent le roi Pierre le Cérémonieux de capturer l'infant Ferdinand d'Aragon, ils lui promettent que, de cette manière, il éteindra l'incendie sous les ruines : « eoque modo incendium tuum ruina ejus extingues » [et de cette manière tu éteindras l'incendie sous ses ruines]. La phrase est empruntée à Salluste<sup>818</sup>. Au folio 128<sup>v</sup>, la comparaison entre Alphonse IV au combat et un dragon à crête<sup>819</sup> est tirée de *La Rhétorique à Herennius*, où cette image est citée en exemple pour traduire l'idée de haine et de férocité<sup>820</sup>. Moins évidentes sont les sources de la métaphore des corbeaux et des colombes, que Gonzalo introduit au folio 173<sup>v</sup>, pour distinguer les adversaires qui se soumettent et sont pardonnés des rebelles qui s'obstinent dans leur orgueil et sont châtiés :

Verum rex, tantam crudelitatem pati non valens, pietate victus, ait se non consuevisse columbis sed corvis bellum inferre moreque Romano inquit se subjectis semper pepercisse superbosque debellasse.

[Mais le roi, ne pouvant supporter une si grande cruauté, vaincu par la piété, dit qu'il n'avait pas été habitué à faire la guerre aux colombes mais aux corbeaux et ajouta qu'à la manière des Romains il avait toujours épargné ceux qui se soumettaient et fait la guerre aux orgueilleux.]

Peut-être inspirée d'une célèbre phrase de Juvénal<sup>821</sup>, l'image est utilisée en écho avec l'expression *se subjectis semper pepercisse superbosque debellasse* tirée de l'*Énéide* et érigée en devise des rois d'Aragon tout au long de la chronique<sup>822</sup>. D'autres images se fondent plus

---

<sup>818</sup> Catilina, menacé d'être poursuivi devant les tribunaux par Caton, aurait eu l'audace de lui répondre : « si quod esset in suas fortunas incendium excitatum, id se non aqua sed ruina restincturum » [Si l'on allume quelque incendie contre ma fortune, ce n'est pas avec de l'eau mais sous des ruines que je l'éteindrai] (CIC. Mur. 25). La phrase de Gonzalo est toutefois plutôt inspirée de la version sallustienne de l'épisode « Tum ille furibundus "quoniam quidem circumuentus" inquit "ab inimicis praeceps agor, incendium meum ruina extinguum" » [Alors furieux : « Puisque, dit-il, je suis cerné par mes ennemis qui me poussent à l'abîme, j'éteindrai sous des ruines l'incendie que l'on me prépare »] (SALL. *Catil.* 31, 9). Voir, sur ce sujet, E. Nicholas GENOVESE, « Cicero and Sallust : Catiline's *Ruina* », *The Classical World*, 68 (3), 1974, p. 171-177.

<sup>819</sup> « Quanvis enim in prelio ferocissimus esset ac cum dimicaret jubatus draco videretur [...] » [Et effet, bien qu'au combat il fût d'une férocité extrême et que dans la lutte il semblât un dragon à crête].

<sup>820</sup> RHET. Her. 4, 49, 62.

<sup>821</sup> Juvénal utilise la métaphore pour dénoncer l'injustice frappant les innocents ou les inoffensifs : « Dat veniam corvis, vexat censura columbas » [la censure épargne les corbeaux et tourmente les colombes] (IUV. 2, 63).

<sup>822</sup> Dans l'*Énéide*, Anchise commente le destin d'Énée et dit à son fils : « tu regere imperio populos, Romane, memento / (haec tibi erunt artes), pacique imponere morem, / parcere subiectis et debellare superbos » [« toi, Romain, n'oublie pas de gouverner les peuples par ton empire ; cet art sera le tien : établir une paix équitable, épargner ceux qui se soumettent et écraser les orgueilleux »] (VERG. Aen. 6, 851-853). Cette maxime deviendra au fil des siècles la référence d'un *modus gubernandi* romain idéalisé (voir par exemple AVG. civ. 1, 6 : « respiciamusque Romanos, de quorum praecipua laude dictum est : "Parcere subiectis et debellare superbos" » [regardons les Romains dont le premier sujet de mérite réside dans ces mots : « Épargner ceux qui se soumettent,

généralement sur des proverbes et des dictons, ainsi l'image de la faux prenant part à la moisson d'autrui (*in alienam messem falcem mittere*) utilisée par les conseillers de la reine Urraque de Castille pour critiquer l'ingérence d'Alphonse le Batailleur dans les affaires du royaume<sup>823</sup>. On citera encore la double comparaison du borgne au royaume des aveugles et de l'astre brillant dans les ténèbres que Gonzalo met dans la bouche des détracteurs de Jacques I<sup>er</sup> d'Aragon. Ceux-ci insinuent en effet que ses vertus et ses mérites étaient très relatifs, étant donné le peu d'éclat des autres rois de son temps : « et iccirco hunc quasi monoculum, ut aiunt, inter cecos atque orbatos utroque lumine et quasi fulgens quoddam sidus in tenebris splendeat » [et c'est pour cela que Jacques resplendissait, tel un borgne, comme on dit, au pays des aveugles et de ceux qui sont privés de leur deux yeux, et tel un astre brillant dans les ténèbres]<sup>824</sup>. Après avoir repris ces propos malveillants, le juriste s'attache bien sûr à démontrer longuement le contraire. García de Santa María emploie, en outre, des images tirées de la rhétorique chrétienne pour désigner l'Église, ainsi par exemple la métaphore de la tunique sans couture du Christ<sup>825</sup> ou celle de l'épouse<sup>826</sup>. Une longue liste d'autres métaphores et de comparaisons plus ou moins topiques émaillant le texte pourrait être dressée. Parmi les métaphores, on retiendra celle du soleil pour renvoyer à l'autorité royale<sup>827</sup>, celle des étoiles du ciel pour désigner la multitude des ennemis<sup>828</sup> ou encore celle des éperons pour évoquer

---

écraser les orgueilleux »]) auquel Gonzalo s'efforce de rattacher explicitement la royauté aragonaise (« moreque Romano » [à la manière des Romains]).

<sup>823</sup> « Nec sineret eum in messem suam falcem immittere » [Qu'elle ne le laisse pas jeter sa faux sur sa propre moisson] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 34<sup>v</sup>).

<sup>824</sup> *Ibid.*, fol. 63<sup>v</sup>.

<sup>825</sup> Au fil des siècles, les exégètes ont interprété l'anecdote de ce vêtement tiré au sort par les soldats dans l'Évangile selon Saint Jean (Jo. 19, 23-24) comme un symbole de l'unité de l'Église (Raymond Edward BROWN, *vol. 2, The Death of the Messiah*, New York : Doubleday, 1994, p. 955-958). Dans les *RARG*, cette tunique est déchirée par le Grand Schisme d'Occident et les trois prétendants à la papauté et leurs prédécesseurs sont audacieusement qualifiés de fils de Satan : « Agebantur enim anni circiter quadraginta ut tres etiam primogeniti Sathane, de summo pontificatu contententes, Christi tunicam inconsutilem lacerarent » [En effet, cela faisait près de quarante ans que les trois premiers-nés de Satan, luttant pour la papauté, mettaient en pièces la tunique sans couture du Christ] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 157<sup>v</sup>-158).

<sup>826</sup> « Agebantur enim anni fere quadraginta quod Ecclesia, sponsa Christi immaculata, erat monstrosa, duo et plura capita habens interdum, videbaturque etiam in religione sacrilegium ut virgo honestissima duos conjugues haberet, cum unica unicus perpetuo esse debeat » [Il y avait en effet presque quarante ans que l'Église, l'épouse immaculée du Christ, était un monstre à deux têtes et parfois plus, et que, même, eu égard à la religion, il paraissait sacrilège qu'une très honnête vierge ait deux maris, alors qu'une seule épouse doit être pour toujours à un seul époux] (*Ibid.*, fol. 158<sup>v</sup>).

<sup>827</sup> « Pungebant autem hec, cruciabant atque coquebant mirifice magnum Senescallum, cum videret se adventu regis quasi obtenebratum et quasi solis splendore suum favorem diminutum nec posse apud reginam que antea poterat » [Cela faisait souffrir, torturait et brûlait prodigieusement le grand Sénéchal qui voyait qu'il était comme enveloppé de ténèbres par l'arrivée du roi, que la faveur dont il jouissait était amoindrie comme par la splendeur du soleil et que son pouvoir auprès de la reine n'était plus celui d'avant] (*Ibid.*, fol. 167).

<sup>828</sup> « qui multitudine stellas celi superare sibi persuaderent » [si nombreux qu'ils étaient convaincus de dépasser, par leur multitude, les étoiles du ciel] (*Ibid.*, fol. 6). Le topique vient de la Gen. 15, 5.

l'injustice devant indigner et galvaniser les troupes aragonaises<sup>829</sup> ; ailleurs, la métaphore des murailles en flammes signifie la gravité du péril maure contre le royaume de Castille au temps d'Alphonse VIII<sup>830</sup>, celle de l'abîme représente la dépravation morale et la déraison de la reine Urraque I<sup>ère</sup> de Léon et Castille<sup>831</sup>. Du côté des comparaisons, la palette est également très riche : l'honneur lavé de l'impératrice Mathilde d'Allemagne est comparé à la blancheur de la neige<sup>832</sup> ; l'attendrissement de Sanche le Grand face au repentir de ses enfants évoque pour Gonzalo la liquéfaction de la cire<sup>833</sup> ; un jeune catalan s'illustrant par son courage dans la prise de Naples est comparé à un lion<sup>834</sup> ; enfin si Saint Louis n'avait pas été arrêté par la peste, il se serait emparé de Tunis, selon García de Santa María, comme un rapace fondant sur sa proie et l'emportant dans ses serres<sup>835</sup>.

Je citerai enfin, pour conclure ce parcours des effets rhétoriques introduits par l'auteur des *RARG*, quelques figures dites « du voisinage » et du « contenu sémantique »<sup>836</sup>. Au folio 174, Gonzalo utilise une périphrase pour citer Homère et Virgile, « due ille tube, Grecus et Latinus poeta » [ces deux trompettes, le poète grec et le poète latin] ; cette désignation indirecte établit une connivence avec un lectorat érudit<sup>837</sup>. Enfin, alors qu'au folio 23 Gonzalo

---

<sup>829</sup> « Hec, si vos viri estis, calcaria sunt, que vos pungere debent ut ultra humanum modum saliat » [Et si vous êtes des hommes, ce sont là des éperons qui doivent vous piquer et vous faire bondir au-delà de la mesure humaine] (*Ibid.*, fol. 9). Il s'agit d'un extrait d'une harangue de Garsias Jimenez.

<sup>830</sup> « Qui secum prius deliberans constituit ut rex Castellae, cujus res principaliter agebatur et cujus paries tunc ardere videbatur, in prelio primus antecederet » [Et celui-ci, après mûres réflexions, décida que le roi de Castille, qui était le premier concerné dans l'affaire et dont on voyait alors brûler l'enceinte, marcherait en tête au combat] (*Ibid.*, fol. 57<sup>v</sup>).

<sup>831</sup> « Accepto autem sceptro, cum esset opus ad gubernationem tanti regni majori prudentia, ipsa econtrario in manifestiorem et profundiorum ruit abyssum » [Ayant reçu le sceptre, alors qu'il fallait, à celle qui était maintenant au-dessus des autres de la sagesse pour gouverner un si grand royaume, d'elle-même elle se précipita dans un abîme plus manifeste et plus profond] (*Ibid.*, fol. 35<sup>v</sup>).

<sup>832</sup> « Qui patriæ suæ oblitus, non dubitavit amictu dissimulato huc se conferre teque cum maximo discrimine vitæ suæ duello defendere inimicosque tuos turpes acriter ulcisci maculaque tam feda conspersam purgare ac super nivem dealbare » [Et celui-ci, oubliant sa patrie, n'hésita pas, sous une fausse apparence, à venir ici, à te défendre en duel, à l'extrême péril de sa vie, à mettre toute son ardeur à tirer vengeance de tes infâmes ennemis, à te laver d'une tâche si honteuse et à te rendre plus blanche que neige] (*Ibid.*, fol. 45).

<sup>833</sup> « factumque est cor imperatoris tamquam cera liquescens flevitque una cum eis fere horam dimidiam » [et le cœur de l'empereur fondit comme de la cire et il pleura de concert avec eux pendant près d'une demi-heure] (*Ibid.*, fol. 18).

<sup>834</sup> « Citiusque dicto hostes medios velut leo ingressus, fudit quoscunque obvios » [Et plus vite qu'il n'en faut pour le dire il entra au milieu des ennemis comme un lion, il renversa tous ceux qu'il trouva sur son passage] (*Ibid.*, fol. 168<sup>v</sup>).

<sup>835</sup> « Quin nisi in castris pestis orta impedimento fuisset, eam more avium ex rapina viventium aduncis pugnibus rapisset secumque asportasset » [Bien plus, si la peste qui s'était déclarée dans son campement ne l'en avait pas empêché, il l'aurait enlevée dans ses serres à la manière des oiseaux de proie et l'aurait emportée avec lui] (*Ibid.*, fol. 63<sup>v</sup>).

<sup>836</sup> Je m'appuie sur la classification de Patrick BACRY, *Les figures de style et autres procédés stylistiques*, Paris : Belin, 1992.

<sup>837</sup> Chez Vagad les deux poètes étaient tout simplement nommés.

use de la litote<sup>838</sup>, le juriste a parfois recours à l'hyperbole, renchérissant alors sur la « rhétorique de l'exagération » vagadienne<sup>839</sup>.

À travers tous ces exemples, il apparaît manifestement que Gonzalo se livre à une véritable réécriture stylistique de sa source principale. Dans les *RARG*, l'érudition et la référence au monde antique ne se manifestent plus par de longues gloses, comme chez Vagad, mais par des clins d'œil à des modèles classiques. Comme dans les grandes œuvres historiques antiques, c'est la force du récit qui occupe tous les soins de l'auteur. La narration est illuminée par la description. La première tend à la dramatisation, la deuxième à l'hypotypose. L'image retrouve son pouvoir évocateur. Si l'histoire doit instruire le lecteur, elle ne peut le faire qu'en captant son attention, en faisant à la fois montre de sobriété et d'éclat. C'est manifestement là un des objectifs qui animent la rédaction des *RARG*.

### C. Les références implicites

Au rang des clins d'œil érudits doivent être également portées les nombreuses références implicites qui constituent le soutènement littéraire de la chronique du juriste aragonais. Rafael Alemany Ferrer affirme au sujet des *Gesta Hispaniensia* de Palencia que « están salpicadas de referencias a los autores antiguos, en especial a los de la época clásica latina, cuyas citas, aunque no excesivamente abundantes, permiten vislumbrar el trasfondo humanístico del cronista »<sup>840</sup>. Alors que, sous la plume de Palencia, selon le professeur Alemany Ferrer, les références classiques ne sont pas très abondantes, elles sont au contraire

---

<sup>838</sup> « Verum prelati [...] controversiam in hac re non parvam regi posuerunt » [Mais, à ce sujet, les prélats entrèrent dans litige, et non des moindres, avec le roi].

<sup>839</sup> Je reprends l'expression de Sophie Hirel-Wouts, S. HIREL-WOUTS, *op. cit.*, p. 310. Je citerai deux exemples d'hyperboles récurrentes. D'abord celle des pleurs abondants, « jusqu'à en perdre la vue » (« usque ad cecitatem »), qui figure par exemple au folio 110<sup>v</sup>. Cette hyperbole, que l'on ne retrouve pas chez Vagad, apparaît également dans la vie de Jean II (« Flete, igitur, flete, inquam, etiam usque ad cecitatem » [Pleurez, donc, pleurez, dis-je, jusqu'à en perdre la vue], G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Serenissimi principis...*, *CODOIN*, p. 265). Elle est peut-être inspirée du Pseudo-Quintilien (« quae fleri debeat usque ad caecitatem », PS. QVINT. decl. 6, 1). Une autre hyperbole, utilisée à deux reprises, est celle des grands hommes si appréciés qu'ils sont aimés non seulement par les humains mais encore par les pierres : « Hoc autem facinus dedecori fuit incredibili Aragonum regi, quod interemisset fratrem quem non homines modo sed saxa etiam diligebant » [Or ce crime fut un objet de honte incroyable pour le roi d'Aragon, à la pensée qu'il avait tué son frère que non seulement les hommes, mais aussi les pierres aimaient] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 144<sup>v</sup>) et « Tanto enim odio habebatur crudelis tyrannus, contra vero tantopere Tristamarę comes amabatur, ut pote magnificus, strenuus et militari disciplina exercitatus ut etiam saxa eum sequerentur » [En effet le cruel tyran était tellement détesté et le comte de Trastamare, au contraire, à tel point aimé, généreux, valeureux et expert dans l'art militaire autant qu'il est possible de l'être, que même les pierres le suivaient] (*Ibid.*, fol. 146<sup>v</sup>).

<sup>840</sup> Rafael ALEMANY FERRER, « La aportación de Alfonso de Palencia a la historiografía peninsular del siglo XV », *Anales de la Universidad de Alicante. Historia medieval*, 2, 1983, p. 187-205, p. 200.



fort présentes dans les *RARG* et de manière générale, l'art de la référence, classique ou non, y est si répandu qu'il devient, dans certaines circonstances, un mode d'écriture.

Il convient d'abord d'éclaircir le sens du mot « référence ». Le terme englobe diverses modalités d'emprunts, classés en vertu de leur degré de littéralité vis-à-vis d'une source, nommée ou tue. Albert Failler établit la gradation suivante : citations *ad litteram*, citations *ad sensum*, réminiscences plus ou moins claires et expressions courantes<sup>841</sup>. Sergio Pérez Cortés distingue quant à lui citation, paraphrase – l'expression du même avec d'autres termes, c'est-à-dire l'équivalent de la citation *ad sensum* – et réminiscence<sup>842</sup>. Sans revenir sur l'utilité évidente de ces classifications, je souhaiterais toutefois souligner ici leurs limites méthodologiques dans la mesure où la question de la littéralité de la référence se heurte à la possibilité réelle d'identifier la source utilisée : l'éditeur court toujours le risque de se méprendre en qualifiant de paraphrase ou de citation *ad sensum* un emprunt, en réalité littéral, d'une source qu'il ignore. Il convient en conséquence de ne pas tirer de conclusions hâtives du caractère non-littéral d'une citation : se réfère-t-elle à un avatar médiéval<sup>843</sup> ? L'auteur commet-il une erreur en citant de mémoire ? A-t-il volontairement reformulé ce passage en d'autres termes ou l'a-t-il fondu à dessein dans un nouveau contexte syntaxique et

---

<sup>841</sup> Cette classification par ordre décroissant de littéralité figure dans Albert FAILLER, « Citations et réminiscences dans l'histoire de Georges Pachymérés », *Revue des études byzantines*, 62, 2004, p. 159-180, p. 159-160.

<sup>842</sup> « En la actualidad, la cita es una reproducción literal, *verbatim*, del mensaje escrito, con la indicación del lugar exacto de procedencia. La cita es un cuerpo extraño al texto, una suspensión de las palabras del autor en beneficio de otra voz, pero puesto que las páginas son mudas, permitimos que la vista reconozca ese hecho, encerrando esas palabras entre comillas. Los antiguos actuaban de otro modo. En primer lugar, porque no todos los préstamos que se tomaban de otro autor anterior eran citas. Existe una gran diversidad de materiales vueltos a utilizar para los cuales es preciso crear una terminología. Entre las clases de préstamos realizados, pueden reconocerse: las citas propiamente dichas, las paráfrasis o las reminiscencias, de acuerdo con el grado de dependencia respecto a la fuente original » (Sergio PÉREZ CORTÉS, *Palabras de filósofos: oralidad, escritura y memoria en la filosofía antigua*, México : Siglo XXI editores, 2004, p. 262).

<sup>843</sup> Par exemple au folio 41, dans un développement sur la vanité des grandes lignées, Gonzalo introduit une référence à l'Écclésiaste en écrivant : « Nihil stabile sub sole ». Or la citation exacte tirée de la Vulgate de Saint Jérôme est « nihil sub sole novum » (Eccl. 1, 11). Cette référence topique et largement galvaudée circule effectivement sous la forme employée par Gonzalo. Elle figure par exemple chez Cristòfor Despuig, écrivain catalan né en 1510, dans ses *Col·loquis de la insigne ciutat de Tortosa* (II, 85), agrémentée d'une mention erronée de la source (l'Écclésiastique au lieu de l'Écclésiaste). L'adjectif *stabile* pourrait provenir d'un commentaire de l'Écclésiaste fait par Saint Augustin dans la cité de Dieu : « Nempe Salomon, sapientissimus rex Israel, qui regnavit in Hierusalem, librum, qui uocatur ecclesiastes et a Iudaeis quoque habetur in sacrarum canone litterarum, sic exorsus est: Vanitas uanitatum, dixit Ecclesiastes; uanitas uanitantium, omnia uanitas. Quae abundantia homini in omni labore suo, quo laborat sub sole? Et cum ex hac sententia conecteret cetera, commemorans aerumnas erroresque uitae huius et uanescentes interea temporum lapsus, ubi nihil solidum, **nihil stabile** retinetur [...] » (je souligne) (« Car le plus sage des rois d'Israël, qui régna dans Jérusalem, l'auteur du livre intitulé l'Écclésiaste, que les Juifs comprennent dans le canon des saintes Écritures, Salomon débute par ces paroles : "Vanité des hommes de vanité, dit l'Écclésiaste ; vanité des hommes de vanité, et tout n'est que vanité. Que revient-il à l'homme de tout son travail, de ce travail qui le fatigue sous le soleil ?" Et rattachant tout à cette pensée, il représente les afflictions et les erreurs de cette vie, cette fuite du temps qui sans cesse se dérobe, ne

sémantique ? À la question de l'identification s'ajoute celle de l'interprétation du degré de littéralité repéré et de ce dont il peut être révélateur. Pour ne pas rentrer continuellement dans ces débats, j'ai préféré raisonner ici en deux grandes catégories : citations, littérales ou non, lorsqu'une grande proximité avec une source est perceptible<sup>844</sup> – je précise toutefois, le cas échéant, que la citation est littérale lorsqu'elle est identique à une source clairement identifiée et dont on peut supposer que l'auteur s'est directement ou indirectement inspiré – *versus* réminiscences, lorsque certains aspects thématiques ou formels d'une phrase suggèrent un lien plus distant avec une source ou un ensemble de sources<sup>845</sup>. La citation constitue souvent un bloc, une unité, tandis que la réminiscence court dans un syntagme, s'entrelace avec d'autres allusions, apparaît en filigrane. Toutes ces références constituent et dénotent le bagage littéraire de l'auteur<sup>846</sup>. Fait remarquable, citations et réminiscences sont presque exclusivement implicites dans les *RARG* : aucune mention de leur source n'apparaît<sup>847</sup>. Ces références ne sont ni signalées, ni soulignées, elles sont intrinsèquement mêlées au corps du texte. Leur abondance structure le propos dès que Gonzalo se détache d'une traduction littérale de Vagad. Il y a là, à mon sens, une pratique qui mérite commentaire.

Bien sûr, citations et réminiscences inondent toute la littérature médiévale : la citation est par exemple la base du commentaire philosophique, juridique ou théologique<sup>848</sup>, la réminiscence le ferment le plus discret de l'intertextualité. Toutefois, l'utilisation qu'en fait García de Santa María dans les *RARG* l'inscrit davantage dans un mode opératoire propre à la Renaissance que dans une tradition médiévale. D'abord par le type d'auteurs cités. Si certaines références à la Vulgate et aux auteurs chrétiens sont toujours très présentes, la citation des auteurs antiques ne se limite plus à une palette restreinte d'auteurs mais couvre un

---

laissant rien de solide, rien de stable [...] ») (AUG. civ. 20, 3 ; traduction française tirée de saint AUGUSTIN, *La cité de Dieu*, trad. Louis MOREAU, Paris : Lecoffre, 1854).

<sup>844</sup> Je réserve le terme de paraphrase pour les cas manifestes de reformulation volontaire d'une source.

<sup>845</sup> Voici un exemple de réminiscence au folio 36 : « Illecebre enim lascivie atque libidines molliunt feroces viros et tanquam tumultuantes degradu ejiciunt » [En effet, la séduction, le libertinage et les désirs déréglés amollissent les hommes pleins de fougue et les troublent en leur faisant, pour ainsi dire, perdre la tête]. La fin de la phrase est une réminiscence de Cicéron : « nec tumultuante de gradu dejici » [(c'est le propre d'une âme ferme) de ne pas se laisser troubler en perdant la tête] (CIC. off. 1, 23).

<sup>846</sup> Selon Albert Failler, celui-ci cite souvent de mémoire des souvenirs scolaires (A. FAILLER, art. cit., p. 165). Pour ma part, je continue de m'interroger sur la formation que reçut Gonzalo, jadis étudiant en droit. Fut-elle proprement et uniquement juridique ? Fut-elle déjà teintée d'humanisme ?

<sup>847</sup> Un des rares cas de citation explicite introduite par Gonzalo García de Santa María figure par exemple au folio 157 : « Aiebant enim omnes, illud Virgilianum canentes : “Ipsi te, Titire, pinus, ipsi te fontes, ipsa hec arbusta vocabant” » [En effet tous disaient, chantant ce vers de Virgile : « C'est toi, Tityre, que ces pins eux-mêmes, que ces fontaines, que ces arbrisseaux réclamaient »] (VERG. ecl. 1, 35). Chez Virgile, le premier pronom personnel d'insistance apparaît toutefois logiquement au féminin pluriel (*ipsae*) puisque les noms d'arbres sont féminins en latin.

<sup>848</sup> Alain de LIBERA, « De la lecture à la paraphrase ; remarques sur la citation au Moyen Âge », *Langages*, 73, 1984, p. 17-29, p. 17.

vaste éventail ; la part belle est faite, en particulier, aux historiens classiques. Sans surprise, c'est Salluste qui est le plus cité. De surcroît, dans la plupart des cas, la citation n'intervient pas comme l'élément d'une argumentation ou d'un raisonnement, comme cela apparaît chez Vagad ; elle n'est pas le point de départ d'une glose, ne s'insère pas dans une digression. Bien au contraire, elle se substitue à elles<sup>849</sup>. Tantôt la citation ponctue, agrmente, renchérit, souligne<sup>850</sup>, tantôt elle remplace ou permet la reformulation<sup>851</sup>, constituant ainsi le support même de l'écriture ; elle n'est pas réellement utilisée comme un argument, mais comme un

---

<sup>849</sup> Par exemple, un développement assez long de Vagad au folio XI (« es cierto que no podemos tanto emprender, quanto rason nos obliga. Y dios nos promete valer y ayudar. Porque assi como es infinito, assi no tienen fin sus merçedes. Pues siendo la causa y el seruicio de dios, siendo la enpresa y fecho tan suyo, quien osara perder coraçon ? Que digo perder, mas no acrescentalle, y subir le mucho mas. Pues monta que podeys olvidar a vos mismos, si mirays los que haueys sydo, lo que haueys fasta aqui osado acometer. Mas lo que truxistes a fin y acabastes, no fallo cosa que no deuays emprender ») est remplacé par ces deux phrases dans les *RARG* : « Que enim proportio finiti ad infinitum inueniri potest ? Cenum pro auro, breue quid pro sempiterno commutamus » [Car quel rapport peut-on trouver du fini à l'infini ? Nous changeons la boue en or, l'éphémère en éternel] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 8). La question de la proportion du fini à l'aune de l'infini est posée par Aristote dans le *Traité du Ciel* (I, 7, § 9) : « Mais l'infini n'est avec le fini dans aucun rapport possible » (ARISTOTE, *Traité du ciel, d'Aristote, traduit en français pour la première fois et accompagné de notes perpétuelles*, trad. Jules Barthélémy-Saint-Hilaire, Paris : A. Durand, 1866, p. 52). Elle est reprise par la pensée scolastique médiévale en particulier au sujet de l'infinité de Dieu, depuis Thomas d'Aquin (*Scriptum super Sententiis*, lib. 4, d. 49, q. 2, a. 1, ad 6 : « finiti ad infinitum non possit esse proporti » ; *De veritate*, q. 3, a. 1, arg. 7 : « Sed nulla est proportio creaturae ad Deum, sicut nec finiti ad infinitum ») jusqu'à Jean Duns Scot (*Reportatio parisiensis IV*, dist. 49, q. 10, n. 5 : « nulla est proportio finiti ad infinitum ») et plus tard Nicolas de Cues (« infiniti ad finitum proportionem non esse », « finiti ad infinitum nulla est proportio » ; voir Johannes HIRSCHBERGER, « Das Prinzip der Incommensurabilität bei Nikolaus von Kues », *Mitteilungen und Forschungsbeiträge der Cusanus-Gesellschaft*, 11, 1975, p. 39-54 et Tatiana RAGNO, *Verità e conoscenza nel pensiero di Niccolò Cusano*, Tesi di dottorato, Verona : Università degli studi di Verona, 2011, p. 45-49). Quant à la deuxième phrase, elle semble être une variation sur l'adage « extrahere aurum e stercore ». Celui-ci est tiré d'un propos que Donat attribue à Virgile pour qualifier son travail sur la matière épique reprise d'Ennius. La formule de Donat – « aurum colligere e stercore » [tirer de l'or du fumier] – a connu un grand succès dont Georges Folliet a suivi les avatars dans la littérature chrétienne tardo-antique et médiévale, évoquant d'ailleurs la possible existence d'une tradition fort ancienne et indépendante du propos de Donat (Georges FOLLIET, « La fortune du dit de Virgile *Aurum colligere de stercore* dans la littérature chrétienne », *Sacris erudiri*, 41, 2002, p. 31-53). Le mot *stercus* est fréquemment substitué par *lutum*, synonyme de *caenum*. L'association antique boue/or est par ailleurs largement évoquée dans un article de Pierre Courcelle (Pierre COURCELLE, « Le thème littéraire du borbier dans la littérature latine », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 117(2), 1973, p. 273-289) : Sénèque employait le mot *caenum* pour évoquer l'image de la gangue entourant les métaux précieux (SEN. *epist.* 94, 58) ; qui plus est, le mot *caenum* était utilisé par de nombreux auteurs latins dans un oxymore ingénieux *caenum/caelum*. Or c'est bien ici ce qui sous-tend le propos : les combattants aragonais sont invités à troquer leur basse condition humaine contre la gloire céleste, leur vie éphémère pour la vie éternelle (*breve/sempiterno*). L'adage virgilien est donc revisité sous l'inspiration des traités *De contemptu mundi* qui rattachent la boue dont l'homme est issu et dans laquelle il se vautre à sa misérable condition. L'objectif est d'exhorter au sacrifice militaire, promesse de la gloire céleste.

<sup>850</sup> Ainsi, Salluste est-il convoqué silencieusement au folio 66 pour commenter les aventures des bâtards de Jacques I<sup>er</sup> : « sed quod fortuna (ut fit) res cunctas, ex libidine magis quam ex vero, celebrat obscuratque » [mais parce que, comme cela arrive, c'est toujours plutôt selon le caprice que selon la justice que la fortune fait connaître les grands faits ou les passe sous silence] (SALL. *Catil.* 8, 1).

<sup>851</sup> Dans la *Corónica*, un des sujets de Jacques I<sup>er</sup> fait remarquer que le roi est dans la fleur de l'âge en disant : « Edad tan especial, tan florecida y dispuesta » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. LXXVI). Dans les *RARG*, la triple adjectivation est remplacée au folio 67<sup>v</sup> par une citation de Salluste : « [...] viget aetas, animus valet » (SALL. *Catil.* 20, 10).

outil syntaxique et rhétorique permettant de structurer l'expression de la pensée, voire de faire du « remplissage ».

François Lecercle, dans un article consacré au cicéronianisme et au pétrarquisme, a longuement réfléchi aux rapports entre théorie du texte et théorie de la langue, qu'il définit comme interdépendantes à la Renaissance. Remarquant d'abord que la lecture des auteurs faisait partie de l'apprentissage linguistique, il explique ensuite comment le texte cesse d'être une illustration de la théorie de la langue pour devenir modèle de celle-ci, par l'exacerbation des exercices d'imitation et leur radicalisation, dans l'objectif d'un retour à un latin classicisant :

L'élève n'a plus le droit de faire jouer les règles de la langue, il doit induire du texte proposé les seuls éléments (mots et tours syntaxiques) dont il doit désormais faire usage [...] le texte devient la règle et non plus l'exemple<sup>852</sup>.

Cette tyrannie du modèle pousse élèves et érudits à se constituer des répertoires de *formulae loquendi* parfois livrés au grand public<sup>853</sup>. Ce *modus operandi*, qui a souvent été mis au compte des cicéroniens, n'en est pourtant pas l'apanage. Pour François Lecercle,

il n'est que la formule exacerbée d'un cas beaucoup plus général. La librairie se chargeant de fournir, prêts à l'emploi, les res (loci communes) et les verba (epitheta, formulae loquendi) dont l'union tisse le discours, la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle apparaît largement – mais inégalement selon les genres – comme une littérature du prêt-à-porter et de la combinatoire [...] Cette littérature de la compilation, produit d'une rencontre entre la Somme médiévale et la topique rhétorique, cherche la suture imperceptible<sup>854</sup>.

Il me semble que le développement de François Lecercle, sans s'appliquer exactement au cas concret de la rédaction des *RARG*, donne toutefois un certain nombre de clés pour comprendre le contexte qui encadre une pratique. Nous avons certes vu, plus haut, un Gonzalo stylistiquement prolixe, presque virtuose la plume à la main, dans certains morceaux choisis. Mais dans ces passages, des hypotextes classiques et des formules presque standardisées guident clairement l'écriture. En réalité, chaque fois que Gonzalo souhaite s'écarter du propos de la *Corónica*, la référence, les emprunts, deviennent ses garde-fous. Inconsciemment, il réactive des modèles dont les réminiscences sont l'expression et desquels il ne s'écarte guère.

---

<sup>852</sup> F. LECERCLE, art. cit., p. 46.

<sup>853</sup> François Lecercle cite les *Paraboles* et les *Adages* d'Érasme, les *Loci Communes* de Melancthon, les *Similia* de Lycosthènes ou les *Épithètes* de La Porte (*Ibid.*, p. 47).

<sup>854</sup> *Loc. cit.*

Consciemment, il recherche dans un répertoire, écrit ou mental<sup>855</sup>, des formules prêtes à l'emploi, capables de faire « suture »<sup>856</sup>, et de servir de farcissure, tout en offrant la garantie d'une parfaite correction classique. Certains passages, par l'enchaînement des citations, relèvent d'ailleurs d'un véritable art de la « combinatoire », pour reprendre le mot de François Lecercle<sup>857</sup>. Ainsi, d'une part, citations et réminiscences, chez Gonzalo García de Sant María, sont la preuve d'une grande érudition, dénotant sa qualité de *letrado* et visant à générer de gratifiantes connivences avec un lecteur savant. Mais d'autre part, la présence récurrente des citations peut aussi frôler la banalité et est sans doute le symptôme de ce que j'appellerais un « complexe de la latinité », non pas proprement nouveau, mais exacerbé par les exigences des latinistes de la Renaissance et engendrant une forte standardisation de l'expression. En 1501, Ferdinand le Catholique écrit à son protonotaire que Gonzalo est très habile en latin<sup>858</sup>. Cela est sans doute vrai, mais si aisance il y a, elle réside davantage dans l'imitation et dans l'habile détournement des références que dans une fluidité linguistique créative. Cette pratique montre bien que, malgré les aspirations idéalistes d'un certain nombre d'humanistes à la recherche d'une langue latine « naturelle », cette quête relève résolument d'une chimère.

---

<sup>855</sup> En ce qui concerne les répertoires de sentences et de lieux communs qui circulaient au XVI<sup>e</sup> siècle, je renvoie aux travaux de Maria Pilar Cuartero Sancho (par exemple María Pilar CUARTERO SANCHO, « Las colecciones de *sententiae* en la literatura latina del Renacimiento », in : J. M. MAESTRE MAESTRE, *et al.*, *Humanismo y Pervivencia del mundo clásico. Homenaje al profesor Antonio Fontán*, Alcañiz-Madrid : Ediciones del Laberinto, 2002, vol. III, p. 1571-1584 et *Id.*, « Las colecciones de *adagia* en la literatura latina del Renacimiento », in : J. M. MAESTRE MAESTRE, *et al.*, *Humanismo y Pervivencia del mundo clásico. Homenaje al profesor Antonio Fontán*, Alcañiz-Madrid : Ediciones del Laberinto, 2002, vol. III, p. 1585-1590). Ces articles ne citent que peu de références pour le début du XVI<sup>e</sup> siècle mais montrent bien comment des recueils classent thématiquement et/ou alphabétiquement les *loci communes* (*regum, tyrannis, potestas, virtus, prudentia, fortitudo,...*) afin de favoriser une consultation utilitaire. De manière plus générale, sur les florilèges et autres *polianteas*, il est indispensable de consulter le portail suivant : Sagrario LOPEZ POZA (dir.), *POLIANTEA. Enciclopedias, repertorios de lugares comunes y misceláneas de erudición humanística* : A Coruña : Universidade da Coruña, 2004-2011, disponible en ligne : <http://www.bidiso.es/Poliantea/>, dernière mise à jour le 8/02/2011 [réf. du 23/03/2012], et en particulier la bibliographie secondaire et la bibliothèque digitale qu'il propose.

<sup>856</sup> La citation doit donc être discrète, d'où son caractère implicite, à l'encontre de l'étymologie du verbe citer. *Citare* c'est en effet, appeler, convoquer, proclamer en latin.

<sup>857</sup> A titre d'exemple, dans le chapitre consacré à Jacques I<sup>er</sup>, après la prise de Mallorque, García de Santa María met ce discours, inexistant chez Vagad, dans la bouche du roi : « [...] soleo, ut possit bellum fortitudo minuere, pacem humanitas augere. Nec unquam Aragonum regibus mos fuit de hoste victo, rege presertim, supplicium sumere. Quippe ea est nobis non scripta sed nata lex, ut subjectis parcamus, superbos autem et contumaces debellemus » [C'est là mon habitude, pour que le courage puisse rabaisser la guerre et que l'humanité puisse grandir la paix. Et ce ne fut jamais la coutume pour les rois d'Aragon de faire subir un supplice à un ennemi vaincu, surtout à un roi. Car nous avons une loi, non écrite mais de nature, qui veut que l'on épargne ceux qui se soumettent mais que l'on écrase les orgueilleux et les rebelles] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 70<sup>v</sup>). Il s'agit d'une enfilade de citations de Cicéron et de Virgile.

<sup>858</sup> RAH, ms. A-11, fol. 292. Lettre de Ferdinand le Catholique à son protonotaire Felipe Clemente (Grenade, 16 janvier 1501). Transcription dans R. B. TATE, « Una biografía de Juan II... », p. 230-231.

Revenons, pour terminer, sur les auteurs et textes cités ou pris pour modèles<sup>859</sup>. Un premier grand bloc est constitué par les références antiques. On trouve des auteurs archaïques (Plaute et Térence), des rhéteurs, poètes et philosophes de l'époque classique (Cicéron, Horace, Virgile, Ovide, Lucrèce et Varron), des références de l'époque impériale (Sénèque, Quintilien et Juvénal) et enfin des auteurs de l'époque tardive (Lactance, Donat et Végèce). On rencontre aussi des expressions tirées du Digeste et du Code Justinien. Les historiens des époques classiques et impériales sont particulièrement bien représentés : César, Salluste, Tite-Live, Tacite et Quinte-Curce. De ces auteurs, les plus cités ou ceux qui font l'objet du plus grand nombre de réminiscences sont Salluste, Virgile et Cicéron. Un deuxième grand bloc regroupe de nombreuses sources chrétiennes. Le texte le plus repris est indubitablement la Bible à travers la Vulgate de Saint Jérôme. L'Ancien Testament occupe une place de choix. Du Pentateuque sont cités la Genèse, l'Exode et le Deutéronome ; des Livres historiques, Samuel, les Rois et Tobias ; des Livres didactiques, les Psaumes, l'Ecclésiaste et l'Ecclésiastique ; des Prophètes enfin, Jérémie, Daniel et Isaïe. Sans conteste, ce sont les Psaumes qui représentent la majeure partie des références<sup>860</sup>. Le Nouveau Testament apparaît plus timidement à travers les Évangiles selon Saint Mathieu, Marc et Jean et les Épîtres de Saint Paul aux Romains, aux Corinthiens et aux Hébreux. L'importance de la Bible peut être expliquée en partie par son rôle de support traditionnel d'apprentissage et d'étude<sup>861</sup> et par la fréquentation liturgique<sup>862</sup>. Les Pères de l'Église sont essentiellement représentés par Augustin et une hypothétique référence à Hilaire de Poitiers. Plusieurs auteurs chrétiens du Moyen Âge apparaissent également en filigrane : Thomas d'Aquin, Anselme de Cantorbéry, Bernard de Clairvaux et Bruno de Segni. Enfin, on trouve deux références à deux bulles papales : la célèbre bulle « Unigenitus Dei Filius » émise en 1343 par Clément VI et la bulle « In minoribus » émise par Pie II en 1463. Dans la masse de ces références, il est possible d'identifier de nombreux recoupements avec les emprunts constatés par Robert Brian Tate

---

<sup>859</sup> J'exclus de cette liste les quelques textes historiographiques hispaniques cités.

<sup>860</sup> Une concentration remarquable de ces références est visible dans les chapitres consacrés à Pierre III et Alphonse III (voir par exemple au folio 119).

<sup>861</sup> Ceci était bien sûr déjà vrai au Moyen Âge. Francisco Rico écrit : « se aprendía a leer y escribir con la Biblia, en parte memorizándola, y tal aprendizaje marcaba de modo indeleble a los letrados, que se plegaban a la andadura del libro santo con la misma naturalidad con que quizá nosotros perpetuamos la caligrafía de una maestría de primaria » (Francisco RICO, « Las letras latinas del siglo XII en Galicia, León y Castilla », *Ábaco*, 2, 1969, p. 9-91, p. 76).

<sup>862</sup> Les textes sont donc ressassés. Le lien entre la connaissance de l'Ancien Testament et les origines *conversas* de Gonzalo García de Santa María ne doit pas être écarté mais est plus hasardeux.

dans la *Joannis II vita*<sup>863</sup>. Certaines citations sont même identiques<sup>864</sup>. C'est donc un fonds commun de références qui sous-tend ces deux œuvres et contribuent à caractériser la patte de l'auteur.

## D. Pérennité et rénovation du modèle discursif : altération, dissolution, recréation des voix

Un dernier point m'est apparu comme devant être commenté dans cet inventaire incomplet des traits stylistiques remarquables des *RARG*. Il s'agit de la question du modèle discursif adopté, par rapport à celui qui préexistait chez Vagad. La *Corónica* fourmille en effet de « voix ». D'une part, la polyphonie des historiographes antérieurs, fréquemment cités, est subsumée par la puissante affirmation d'un « je » compilateur, auteur et censeur que Vagad adopte sans complexes. Mais d'autre part, la voix de l'historien qui critique, anticipe et donne son opinion sur tout, cède souvent le pas à la voix des acteurs de l'Histoire. Cette dernière ne s'émancipe que discrètement dans les discours rapportés mais elle devient tonitruante dans les vibrantes harangues que Vagad met par exemple dans la bouche des rois. Je cherche à comprendre, dans les lignes qui suivent, comment García de Santa María, adepte de l'implicite et de la discrétion énonciative, a repris à son compte ce modèle discursif exubérant.

### 1. L'évitement de la première personne

Dans la *Corónica*, Vagad s'exprime sans complexes à la première personne du singulier. Le texte est truffé de marqueurs du « je » – pronoms, adjectifs possessifs, terminaisons verbales – qui s'invitent dans la narration : Vagad commente constamment son discours ; il présente sa version de l'Histoire, qu'il prétend ériger au rang de vérité universelle. La lecture des premiers folios des *RARG* suffit pour comprendre que la posture de García de Santa María est bien différente. Dès le début du texte et jusqu'à la fin, le juriste s'ingénie à escamoter les apparitions de cette première personne du singulier. Les stratagèmes adoptés sont divers et vont de la simple suppression à la reformulation, en particulier sur un

---

<sup>863</sup> Je m'appuie sur R. B. TATE, « Una biografía de Juan II... » et sur les notes manuscrites que renferme le fonds Tate de la BUdG.

<sup>864</sup> Par exemple la citation des Psaumes « super aspidem et basiliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem » [sur l'aspic et le basilic nous marcherons et nous foulerons aux pieds le lion et le dragon] (Ps. 90, 13) figure au folio 4<sup>v</sup> des *RARG* et à la p. 273 de l'édition de la vie de Jean II (Gonzalo García de Santa María, *Serenissimi principis...*, CODOIN).

mode impersonnel<sup>865</sup>. Alors que le texte de Gauberto est débordé de *digo, pienso, creo, descreo, fui, vi*, celui de Gonzalo est marqué par des tournures impersonnelles comme *libet/licet* + infinitif ou *incredibile dictu est*<sup>866</sup>. Si la première personne apparaît sous la plume du juriste, c'est plus souvent au pluriel et qu'au singulier. Certes, les grammaires latines nous enseignent à raison que ce « nous » latin équivaut souvent à un « je ». Mais il faut tout de même y voir, à mon sens, une prise de distance. Dans le texte de García de Santa María, c'est plutôt à un « on » qu'à un « je » que renvoie cette personne verbale, comme nous l'indiquent plusieurs correspondances de ce type entre les deux textes<sup>867</sup>. Il est vrai que Gonzalo ose, ponctuellement, employer une première personne du singulier qui doit lui être pleinement attribuée – c'est-à-dire qu'elle ne figurait nullement dans le texte de Vagad – mais ce type d'incursions fait figure d'exception et relève, dans toutes les occurrences, de préoccupations rhétoriques et de questions relatives à la fluidité de l'expression<sup>868</sup>. Enfin, sur l'ensemble des

---

<sup>865</sup> Les exemples sont légion. Que l'on considère par exemple cette suppression : « este os digo que es emperador verdadero » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XLIV) devient « Hic fuit strenuus vir » (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 36) ; ou encore cette reformulation : « Circa hec autem, quia dubia sunt et obscura, non fuit consilium incerta pro certis scribere » [Or sur ces points, parce qu'ils sont douteux et obscurs, mon intention n'a pas été de présenter comme certains des faits incertains] (*Ibid.*, fol. 11<sup>v</sup>) à partir du long développement « y porque cerca destas dudas, me fallo como detenido que la turbia y soñolentia vejez, y larga, y pereçosa antiguedad dieron mas parte de sy a la confusion y escuridad que a la distinta razon y lumbre que la historia requiere, dexe me de asentar lo incierto, por cosa cierta. Y acorde que la determinacion sea encomendada al que de juyzio tan noble quiso dios arrear, que llegasse a lo fino. Quedare con esto » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XIII<sup>v</sup>).

<sup>866</sup> Par exemple : « hic autem enarrare prevaricationem regis Alfonsi libet » [il plaît ici d'expliciter la trahison du roi Alphonse] (il s'agit d'Alphonse VI, roi de León, Castille et Galice) (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 24).

<sup>867</sup> Par exemple : « ut supra memoravimus » (*Ibid.*, fol. 7<sup>v</sup>) traduit « como arriba se dixo » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. VIII<sup>v</sup>). La comparaison des folios 38<sup>v</sup> et XLVII révèle une occurrence strictement identique.

<sup>868</sup> Voici les résultats d'un sondage balayant 80% de la matière textuelle. Une première occurrence relève d'un souci de forger une transition après une coupe effectuée dans le texte vagadien : « **Narrabo** autem summam causas inter hos principes orti belli » [J'exposerai brièvement les causes de la guerre née entre ces princes] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 137, je souligne). Cette phrase remplace en effet un paragraphe que Gauberto consacre à la comparaison des sources aragonaises et castillanes sur la Guerre des deux Pierre. Dans deux autres cas, l'introduction de la première personne du singulier relève d'une pure formule de rhétorique venant se substituer à un autre artifice oratoire utilisé originellement par Vagad, à savoir la prise à partie du lecteur : « Quid moror ? » [Pourquoi m'attarder ?] (*Ibid.*, fol. 105) traduit « que mas quereys ? » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CVII) ; « Hec recensere opere precium existimavi ut ostenderem quam immaniter rex ille Castellę Petrus in sanguine propinquorum ac necessariorum, nefarius paricida, manus intingeret » [J'ai considéré comme important de passer en revue ces choses, pour montrer de quelle manière horrible ce roi Pierre de Castille, cet abominable assassin, trempa les mains dans le sang de ses proches et de ses intimes] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 139) traduit « Ved como se folgaua este desauenturado rey en vañar sus crudas manos en sangre tan real y debdosa » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CXXI). Un troisième cas de figure voit non pas la substitution mais le développement radical de l'adresse au lecteur, lequel est soudain interpellé et pris à parti par le biais de la première personne du singulier : « Quero nunc ab iis qui historiarum libros cotidie legunt et auctores evolvunt : quid plus filii Priami, Hector, Troillus, Paris et Deiphebus in Troię obsidione fecerunt ? Quintus enim, quem Helenum vocant, nunquam pugnavit. Aio etiam illos his equari non posse [...] Inquies forte tres Machabeos, Judam, Jonatham et Simonem, magis strenuos fuisse. In quo dic, queso, fuisse superiores ? » [Je pose la question maintenant à ceux qui lisent quotidiennement les livres de chroniques et qui compulsent les auteurs : qu'ont fait de plus les fils de Priam, Hector, Troilus, Paris et Déiphobe au siège de Troie ? Quant à Quintus, que l'on appelle Hélénius, il n'a jamais combattu. Je dis même qu'ils ne peuvent leur être égalés... Tu



cent quatre vingt deux folios, je n'ai relevé qu'une dizaine d'occurrences où la première personne du singulier présente chez Gauberto est conservée chez Gonzalo : García de Santa María reprendrait alors à son compte les affirmations de son prédécesseur tout en se laissant porter par une traduction plus littérale<sup>869</sup> ; remarquons en outre que la moitié de ces occurrences sont des traductions de l'incise et simple cheville *digo* – servant à préciser un propos ou à insister sur celui-ci – par *inquam*. Malgré ces occurrences, je retiens surtout que le système énonciatif recréé par le juriste fait une grande place à un mode de narration impersonnel.

Paradoxalement, les actes d'évitements de la première personne sont à mon sens des marques d'autorité confirmant que le texte est bien conçu comme une composition et non comme une traduction. Si Gonzalo n'agissait ici qu'en simple traducteur, il ne serait nullement gêné par l'irruption de ces premières personnes qu'il traduirait fidèlement. Mais puisqu'il agit en auteur, il doit nécessairement dépouiller le texte de toute trace auctoriale ne lui appartenant pas en propre. En effet, tout propos affirmé par un « je » est automatiquement placé sous sa responsabilité. Or il est bien sûr impossible pour le juriste d'endosser toutes les expériences personnelles citées par Vagad : ainsi le témoignage que le moine obtint de son père présent au siège de Setenil<sup>870</sup> ou les consultations de multiples documents qu'il prétend avoir effectuées en personne<sup>871</sup>. La disparition de la première personne, dans ces circonstances, paraît tout à fait logique. Son retrait est également lié au rejet des prises de positions intempestives de Vagad, qualifiées par Zurita d'impertinences<sup>872</sup> et dérivant en de plus ou moins longues digressions que García de Santa María censure<sup>873</sup>. L'intime relation existant entre ces digressions polémiques et l'utilisation de la première personne explique que la disparition des unes entraîne celle de l'autre.

---

diras peut-être que les trois Macchabées, Judas, Jonathan et Simon, furent plus valeureux. Dis en quoi, je te le demande , ils furent supérieurs] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 125<sup>v</sup>-126). Enfin, la cheville *inquam* est ajoutée à quatre reprises (deux fois dans le chapitre consacré à la vie de Jacques I<sup>er</sup> et quatre fois à partir du folio 154 et jusqu'à la fin du manuscrit).

<sup>869</sup> *Ibid.*, fol. 20, 35, 42<sup>v</sup>, 136<sup>v</sup>, 151.

<sup>870</sup> « Eneste çerco [le siège de Setenil] se fallo mi padre, y por el supe la verdad del fecho » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. CLVII).

<sup>871</sup> Par exemple, « el preuilegio : que yo vi enla yglesia mayor de Huesca: otorgado por el rey don Pedro » (*Ibid.*, fol. XXXV).

<sup>872</sup> Rappelons que Zurita écrit, sur le dernier folio du manuscrit 992, que Gonzalo a traduit la *Corónica*, « dexando la rhetorica vana del dicho padre, y sus grandes impertinencias ».

<sup>873</sup> Ainsi la digression sur la légitimité de Ramire I<sup>er</sup> (« Aqui doy vozes y me quexo yo dela tan enconada y aleuosa inuidia deos passados que pudo tanto tiempo encubrir la tan alta y tan generosa limpieza del tan illustre y tan legitimo infante don Remiro [...] ») figurant au folio XXI de la *Corónica*, et qui consiste en une violente charge contre tous les chroniqueurs aragonais pour avoir admis la bâtardise de Ramire, est omise dans les *RARG*.

Reste à comprendre pourquoi, après avoir refusé le « je » vagadien, García de Santa María n'imprime pas dans son texte son propre « je », pourquoi, somme toute, il se montre délibérément si discret, neutralisant pour ainsi dire toute voix narrative derrière une énonciation impersonnelle. Le juriste semble ici aller à contre-courant d'une évolution constatée par Robert Brian Tate au sujet de l'historiographie produite au temps des Rois Catholiques : « La voz del historiador, tan amortiguada en narrativas anteriores, se individualiza cada vez más »<sup>874</sup>. Gonzalo s'inscrit par exemple en rupture complète avec le modèle énonciatif adopté par le chroniqueur castillan Alfonso de Palencia, lequel arborait, comme Vagad, une « orgueilleuse première personne qui, dans les *Gesta Hispaniensia*, emplissait et régissait à la fois l'histoire et le récit », un « je hypertrophié »<sup>875</sup>. Je crois pour ma part que, de la même manière qu'il préfère couper court au foisonnement des sources, le juriste cherche avant tout à assourdir le brouhaha des voix qui parasitent la narration pour faire ressortir l'éclat des faits<sup>876</sup>. Le récit n'en est pas pour autant une suite chronologique décharnée d'événements juxtaposés comme dans les annales médiévales. Les faits sont ordonnés et mis en relation, en suivant, dans l'écrasante majorité des cas, la trame établie par Vagad<sup>877</sup> ; des liens de causalités sont établis, servant un propos et présentant une *leçon* de

---

<sup>874</sup> R. B. TATE, « La historiografía del reinado... », p. 19.

<sup>875</sup> Marie-Madeleine DUBRASQUET PARDO, *Alfonso de Palencia, historien : étude sur les Gesta Hispaniensia*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris 3, Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2002, p. 20 et 22. Il est curieux de remarquer que Palencia, dont l'œuvre est longtemps restée dans l'oubli, fut l'objet, trois siècles après la rédaction de sa chronique, d'une critique identique à celle qui fut portée très tôt contre Vagad : l'impertinence et le travers des digressions. Ainsi, les *Gesta Hispaniensia* furent littéralement censurées par Paz y Melia, auteur d'une traduction parue au tout début du XX<sup>e</sup> siècle : « Ha parecido oportuno publicar una edición que pudiera llamarse popular, por limitarse a la traducción, ni literal siempre, ni siempre libre, sino tal que suprime o abrevia todas aquellas digresiones y reflexiones morales del autor, tan del gusto de los antiguos narradores, pero hoy impertinente [sic], y conserva la traducción exacta de los sucesos y hasta la literal de todo pasaje de mérito literario » (A. de PALENCIA, *Crónica de Enrique IV*, trad. Antonio PAZ Y MELIA, réimpression de l'édition de 1904-1909, Madrid: Atlas, 1973-75, p. 3). C'est, en caricaturant un peu les choses, le même travail de purge qu'accomplit García de Santa María sur la *Corónica* pour composer ses *RARG*.

<sup>876</sup> Dans ce double mouvement, les méandres de la réflexion (« La emperadriz su madre se dize comunmente y por los mas, que les dio su maldicion. Mas yo nunca tal lehi, ni pienso que tal ella fizo, pues los houo vna vez tan de coraçon perdonado, ni descreo de otra parte que la justicia diuina dexasse de fazer lo suyo », G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XXV) sont réduits à l'expression de leur conclusion (« Quanvis autem his regina pepercerit, tamen Deus non omisit facere quod ad divinam suam spectabat justitiam » [Et bien que la reine eût pardonné à ses fils, Dieu n'omit pas de faire ce qui regardait à sa justice divine], G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 18<sup>v</sup>). Il en va de même pour la mention du lieu de sépulture de Sanche le Grand : la simple affirmation « Secundum alios vero in quodam monasterio apud Pompelonem » [Mais selon d'autres, il fut enterré dans un monastère à Pampelune] (*Ibid.*, fol. 19<sup>v</sup>) résume la série de déductions de Vagad (« otros dizen que en vn monesterio que fundo en Pomplona. Mas tal monesterio yo nunca le vi, ni sey que le haya, ni pienso que le houo jamas. Porque entonce no hauia mendicantes. Y todos los monesterios que hay en Pomplona son de mendicantes », G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XXVI<sup>v</sup>).

<sup>877</sup> Ce travail est conforme aux prescriptions de Georges de Trébizonde (R. B. TATE, « Alfonso de Palencia... », p. 44).

l'histoire<sup>878</sup>. Comme chez Vagad, les personnages tombant dans l'erreur ou se comportant héroïquement trouvent leur châtiement ou leur récompense dans le développement de leur destin<sup>879</sup> mais, dans les *RARG*, l'approbation ou la désapprobation de l'auteur<sup>880</sup> ne se manifestent qu'exceptionnellement à travers l'énonciation. Cette fonction est confiée aux autorités discrètement convoquées qui dictent subtilement leur sentence. En d'autres termes, c'est des échos que les faits historiques suscitent dans un fonds culturel commun de sentences antiques et de versets bibliques qu'émerge l'expression de l'opinion de l'auteur sur ceux-ci. Ainsi, le fil conducteur des *RARG* n'est autre qu'une paradoxale « voix silencieuse », repliée derrière des autorités implicitement citées, mais pourtant bien présente. Cette voix guide le lecteur non seulement sur les chemins de l'Histoire, mais aussi et surtout de la vertu et de la foi, en présentant des hommes et des attitudes critiquables ou exemplaires. Gonzalo, en s'effaçant subtilement, fait prévaloir une dimension morale de l'Histoire<sup>881</sup> rattachée non pas à une opinion personnelle mais à une forme de vérité et de sagesse universelle et séculaire.

---

<sup>878</sup> Toutefois, lorsque les liens établis par Vagad sont trop forcés, Gonzalo les censure.

<sup>879</sup> Il conviendrait d'examiner de plus près la coexistence des concepts de responsabilité et de providence dans l'œuvre de Vagad et de García de Santa María. En ce qui concerne les personnages châtiés, je pense en particulier au long développement sur l'orgueil et l'hérésie d'Alphonse le Sage (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 135-136<sup>v</sup>), digression vraisemblablement conservée par le juriste en raison de sa portée morale. Ce passage entre en résonance avec d'autres fragments où la déraison humaine et l'*hybris* (même lorsqu'elles sont le fait des rois d'Aragon) sont punies par Dieu : ainsi Pierre I<sup>er</sup> de Castille livré à la tempête (*Ibid.*, fol. 145<sup>v</sup>) et Pierre IV d'Aragon giflé par Santa Tecla (*Ibid.*, fol. 148<sup>v</sup>).

<sup>880</sup> Toujours selon Georges de Trébizonde, celles-ci doivent nécessairement ressortir de toute chronique (R. B. TATE, « Alfonso de Palencia... », p. 44).

<sup>881</sup> Les *RARG* recourent en cela l'objectif des *Gesta* de Valla : « Como en Livio, y tras ser definida por Cicerón como *magistra vitae*, la Historia de Fernando es la historia de una serie de personas y hechos ejemplares en que un grupo de hombres se convierte en modelo para otros, quedando definido el modelo como una norma de conducta que sirve de guía para orientar una acción » (L. VALLA, *Historia de Fernando...*, p. 32-33). Teresa Jiménez Calvente nous rappelle par ailleurs qu'à partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, en Espagne, la réflexion des érudits rejoint celle des humanistes italiens qui s'attachent à « demostrar la importancia de la Historia conforme a un nuevo plan de enseñanza en que se destacaba la preeminencia de las disciplinas morales y civiles : la Retórica, la Filosofía moral y la Historia, que hacía posible un conocimiento del pasado y brindaba modelos y ejemplos de comportamiento (de ahí que, a menudo, nos resulte imposible desligarla de la Filosofía moral) ». Ainsi, à la Renaissance, l'objectif fondamental de l'Histoire est d'enseigner à partir d'exempla (T. JIMENEZ CALVENTE, « Teoría historiográfica... », p. 197). C'est presque mot pour mot ce qu'affirme Valla dans le prologue à ses *Gesta*, Valla qui veut faire renaître la valeur et la fonction sociale de l'historien : « No hay otro motivo en la historia que no sea el de enseñarnos mediante ejemplos » (L. VALLA, *Historia de Fernando...*, p. 34-35). Robert Brian Tate rappelle que la prise en compte de valeur didactique de l'histoire est issue non seulement d'une tradition historiographique antique, mais aussi médiévale. Cf. R. B. TATE, « Poles Apart – two official historians of the Catholic Monarchs – Alfonso de Palencia and Fernando del Pulgar », in : José María SOTO RÁBANOS (coord.), *Pensamiento medieval hispano : homenaje a Horacio Santiago-Otero*, Madrid : CSIC, 1998, vol. 1, p. 439-464, p. 449). Toutefois à la Renaissance, l'importance de ce concept occupe la première place. Ainsi, selon Gaspar Morrocho Gallo : « En las historiografías del Humanismo y Renacimiento no importa tanto la veracidad u objetividad del acontecimiento histórico concreto, como su lección moral, elevada a la categoría de verdades universales, de las que es posible extraer máximas de conducta general y particular » (G. MOROCHO GALLO, art. cit., p. 169). Gonzalo García de Santa María s'inscrit pleinement, je crois, dans ce courant de pensée. Il évoque d'ailleurs dans le prologue aux *Epistolae e evangelios* – dont nous ne connaissons que la version portugaise – la valeur didactique de l'Histoire, qui associe le docere au delectare, même s'il confère de ce point de vue aux Évangiles une incontestable supériorité ; celles-ci sont en effet l'histoire du Roi

## 2. Les discours des personnages ou le retour de la voix de l'historien

Si l'objectif fondamental de Gonzalo est de nous présenter des trajectoires individuelles exemplaires, en particulier en la personne des souverains et des chevaliers du royaume d'Aragon, il se doit de retranscrire, selon la tradition historiographique antique, non seulement les exploits mais encore les paroles de ces héros<sup>882</sup>. L'effacement de la voix de l'historien a donc pour contrepartie le maintien, voire le renforcement de celle de ses personnages. En cédant abondamment la parole aux protagonistes de l'Histoire, García de Santa María conserve ici un parti déjà adopté par Vagad dans la *Corónica*.

Le discours rapporté peut se présenter sous deux formes principales : *oratio recta* et *oratio obliqua*<sup>883</sup>. L'*oratio obliqua* n'est pas absente des *RARG* et de la *Crónica* mais elle attire moins l'attention que l'*oratio recta* qui frappe par son abondance et surtout par sa concentration sous la modalité spécifique du discours (au sens de *parlamento*) et de la harangue. Ce phénomène n'a rien d'étonnant. Santiago López Moreda, qui constate également l'abondance des discours dans les *Gesta* de Laurent Valla, affirme que cette pratique a des antécédents médiévaux mais qu'elle renvoie surtout à une véritable mode historiographique

---

des rois et ont été inspirées par l'Esprit Saint : « Por tanto senhor [Juan de Nuza, Justice d'Aragon] cuydando muytas vezes que he o que podesse fazer mais perfectas e lucidas vossas virtudes e que retrahido en leer tomasees algum prazer e proueyto nam a achey cousa milhor que trelladar alguma breue e famosa storia. E porque a mais excellente e illustre de quantas forom em todas as monarchias que ouue des do principio do mundo nem auera jamais, foy em que se contem as millagrosas obras e os escrareçidos milagros e coutrina perfecta de Christo nosso redemptor, prepus aquella de latyn em lingoagem passar. Aquel a alem das outras cousas leva esta assinalada auantagem, porque as outras trautan soomente de nobres e grandes feitos de homeens mortales e baroões famosos. Mas esta hom soo de homem mortal digo qual nunca natura pode nem podera jamais fazer con todas suas forças tam esmerado e perfecto, mas juntamente de verdadeyro deus e homem mortal e passiuel. Assi meesmo que em as outras ajuda em o principal da estoria ouue antre os escripuãos diferencias grandes e contrariedades, mas em esta por quanto foy escripta por emspiraçam do spiritu sancto por aquelles IIII gloriosos coronistas S. Matheus, Marcos, Lucas, Johan nom cabe mintyra, nem em ella nam recebe deferença alguna ou contrariedade » (G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Evangelios e epistolas...*, p. xl). On remarquera comment Gonzalo dépeint avec soin, au début du fragment, le moment privilégié de la lecture pour ces élites politiques de plus en plus soucieuses d'accéder pleinement à la culture écrite. Par ailleurs, le professeur Tate a bien montré comment la *Joannis II vita* se fonde sur un la mise en scène dramatique de personnages emportés par des passions face auxquelles s'érigent les vertus individuelles (par exemple le stoïcisme du roi d'Aragon) et l'exigence morale de la sauvegarde de l'état (R. B. TATE, « Una biografía de Juan II... »). C'est dans cette même lignée didactique, que s'inscrivent, en s'inspirant abondamment de la *Corónica* où figurent déjà ces préoccupations, les *RARG*, elles mélangeant exemples (et contre-exemples) de vertus individuelles et modèles de bon gouvernement. C'est le même fil conducteur que l'on trouve chez Alfonso de Palencia et Laurent Valla.

<sup>882</sup> « [...] quid actum aut dictum sit » [ce qui a été fait ou dit], selon les préceptes émis par Cicéron sur l'histoire (C. CODOÑER MERINO, « Un modelo imitativo : la historiografía latina », *Studia historica. Historia moderna*, XIII, 1995, p. 15-26, p. 23).

<sup>883</sup> Un travail intéressant, qui n'a pu être réalisé dans le cadre de cette étude, serait de comparer le traitement du discours rapporté entre la *Corónica* et les *RARG*. On constate en effet plusieurs variations : certains passages de discours indirect sont transposés au discours direct (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 72<sup>v</sup>, par exemple) et inversement (*Ibid.*, fol. 91<sup>v</sup>, par exemple). On pourrait s'interroger sur les raisons motivant ces changements. Ces variations s'appliquent toutefois sur des fragments de longueur très limitée. Les fragments longs sont systématiquement conservés dans leur modalité originelle.

alors en vigueur se fondant sur l'imitation des historiens antiques. Ainsi, la technique de l'insertion de discours dans la narration, inspirée des œuvres de Thucydide, Salluste, Jules César, Tite-Live et Tacite, est ravivée dans l'Italie du *quattrocento* par Le Pogge ou Bruni puis reprise par Valla<sup>884</sup>. Ces modèles ont de toute évidence fortement influencé Vagad et García de Santa María, qui pouvaient également s'appuyer, dans la tradition historiographique est-péninsulaire, sur de nombreux antécédents valorisant tout spécialement l'enchâssement de discours dans le cours de la narration<sup>885</sup>. Ces discours sont généralement de véritables morceaux de bravoure où se concentrent toutes sortes d'artifices rhétoriques. Selon Santiago López Moreda, leur objectif est double :

expresar más convincentemente una argumentación y mostrar un cuadro vivo de las situaciones y las personas, tal como hacía la historiografía clásica concebida como drama<sup>886</sup>.

Vagad et García de Santa María, dans leurs chroniques respectives, se sont tout spécialement illustrés dans l'art de la harangue, et plus concrètement celle que le roi adresse à ses troupes pour les exhorter au combat. Les harangues sont particulièrement présentes dans les premiers chapitres des deux chroniques, chapitres qui dépeignent les temps originels où l'effort de conquête contre les musulmans était le plus impérieux, mais qui servent aussi à asseoir les bases d'un certain modèle aragonais de gouvernement. Sophie Hirel-Wouts a analysé, dans la *Corónica*, la teneur de ces harangues, en les rattachant au genre du sermon politique, largement mis à profit par les rois de la couronne d'Aragon aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles<sup>887</sup>. Le parallèle avec la littérature antique est ici encore pertinent puisque Jean-Michel David, en faisant la liste des harangues prononcées par les chefs militaires sur le pied de guerre (*hortatio* ou *adhortatio*) ou dans les circonstances plus calmes entourant les combats (*contio*) chez César, Salluste et Tite-Live, a montré dans quelle mesure ces discours

---

<sup>884</sup> L. VALLA, *Historia de Fernando...*, p. 47.

<sup>885</sup> Les « quatre grandes chroniques » catalanes (le *Llibre dels fets*, les chroniques de Desclot et Muntaner et la *Crónica del punyalel*) illustraient déjà, dans la tradition historiographique est-péninsulaire, une propension pour la retranscription des dialogues et des propos prononcés au style direct. Selon Gabriel Ensenyat Pujol ce sont les dialogues et les discours intervenant continuellement dans la narration qui donnent à ces chroniques leur grande vivacité (Gabriel ENSENYAT PUJOL, « Introducció », in : JAUME I, *Llibre dels fets: conquestes de Mallorca i Eivissa i submissió de Menorca*, introd. i ed. G. ESENYAT PUJOL, Palma : Hora Nova, 2005, p. 1-43, p. 8). Je m'interroge au passage sur la pénétration de cette technique en Castille à la même époque. Le chroniqueur Alfonso de Palencia semblait en tout cas y être réfractaire, préférant l'*oratio obliqua* à l'*oratio recta* pour son effet de filtre (R. ALEMANY FERRER, art. cit., p. 201).

<sup>886</sup> L. VALLA, *Historia de Fernando...*, p. 51 et 52.

<sup>887</sup> S. HIREL-WOUTS, *op.cit.*, p. 325-331. Elle s'appuie en particulier sur l'article de Pedro M. Cátedra : « Acerca del sermón político en la España Medieval (a propósito del discurso de Martín el Humano en las cortes de Zaragoza de 1398) », *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, VI, 1985-1986, p. 17-47.

participent fondamentalement de la construction politique d'une certaine représentation de l'*imperium*<sup>888</sup>.

García de Santa María, en conservant les harangues de la *Corónica* et en les utilisant de manière tout aussi systématique que Vagad, ne fait pas simplement preuve de fidélité à sa source. Il s'agit là d'un genre qu'il affectionne tout particulièrement, comme en témoigne la présence récurrente de harangues dans la *Joannis II vita*. C'est un point de convergence entre les deux auteurs. Mais en réalité, bien qu'il conserve fondamentalement la structure et la thématique des harangues de la *Corónica*, Gonzalo en altère fréquemment le contenu détaillé. Symptomatiquement, c'est à l'intérieur de ces discours que le texte de Vagad, certes souvent répétitif, est le plus souvent remodelé et que le juriste prend le plus de liberté avec sa source. C'est le cas en particulier des deux harangues de Garsias Jimenez dans le premier chapitre<sup>889</sup> où García de Santa María coupe les longs développements politiques de Vagad pour y substituer de menaçantes tirades sur le péril maure. Je crois que García de Santa María perçoit pleinement ici, comme Vagad, la fonction réelle de ces discours, bien sûr complètement fictifs du point de vue de la vérité historique : ils ne sont en réalité que des tribunes oratoires où, sous le masque énonciatif du personnage, s'exprime en réalité le chroniqueur lui-même, avec une liberté bien plus profonde que celle dont il jouit dans le reste de son discours historique.

Paradoxalement, c'est donc en passant par le détour du masque et du personnage que la voix de l'historien se manifeste le plus clairement dans les *RARG*. Reste à savoir maintenant ce que celui-ci veut nous dire. J'ai déjà commenté plus haut l'objectif moral de l'œuvre de García de Santa María ; je souhaiterais aborder brièvement quelques aspects de son propos du point de vue politique et idéologique, en analysant le contenu de ces harangues à la lumière d'autres fragments de la chronique.

## IV. Appropriation et réorientation du discours historiographique : quelques pistes

Devant l'extension de la chronique, j'ai choisi de me borner, dans cette analyse succincte, à la section que Sophie Hirel-Wouts a délimitée comme correspondant au « segment des origines » dans la *CSJP* et dans la tradition historiographique qu'elle inaugure.

---

<sup>888</sup> Jean-Michel DAVID, « Le chef et sa troupe », in : Florence DUPONT, *Paroles romaines*, Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 1995, p. 35-42.

Ce segment s'étend sur cinq siècles, de l'invasion arabe de la péninsule ibérique jusqu'à la fin du règne de Ramire II d'Aragon. Il embrasse la narration des premiers règnes légendaires et voit la genèse et le développement du royaume d'Aragon, jusqu'à la moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Il prend fin au moment de la ligne de rupture dynastique – même si les chroniqueurs s'efforcent de gommer tout effet de solution de continuité – que constitue l'union, en vue de la succession au trône d'Aragon, de la fille de Ramire II, Pétronille, avec Raymond Bérenger IV, comte de Barcelone<sup>890</sup>. Ce segment présente l'avantage de fournir à la réflexion des sentiers balisés. Sa teneur politique et idéologique a été bien étudiée par Jean-Pierre Jardin et Georges Martin dans l'article détaillé qu'ils consacrent à la transcription et au commentaire d'une généalogie et d'un sommaire historique rattachés à la tradition historiographique de l'Est péninsulaire et datant de la fin du XV<sup>e</sup> siècle<sup>891</sup>. Sophie Hirel-Wouts a développé ce travail en analysant de manière systématique l'« archipel historiographique » oriental et en consacrant une attention toute particulière à la *Corónica* de Vagad<sup>892</sup>. C'est dans les traces des travaux de ces chercheurs que s'inscrit la réflexion qui suit. Celle-ci prend la forme de simples pistes et de suggestions préalables à une étude plus approfondie. L'idée est essentiellement de repérer certaines confluences ou divergences entre les *RARG* et sa source principale, la *Corónica*, et d'en offrir une proposition d'interprétation au regard de la tradition historiographique et à la lumière du contexte de rédaction.

## A. L'adhésion au discours vagadien des origines

### 1. Au commencement était le Sobrarbe

Jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, dans les chroniques hispaniques, l'histoire des origines du royaume d'Aragon se confond avec celle du royaume de Navarre. La ligne de fracture est marquée par la division des territoires de Sanche le Grand de Navarre entre ses fils, répartition provoquant, en 1035, la naissance du royaume d'Aragon. À partir du XIV<sup>e</sup> siècle cependant, les chroniqueurs de la couronne d'Aragon, sous l'impulsion de la royauté, entreprennent de

---

<sup>889</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 4<sup>v</sup>-5 et fol. 8<sup>v</sup>-9.

<sup>890</sup> S. HIREL-WOUTS, *op.cit.*, p. 23-27.

<sup>891</sup> J.-P. JARDIN et G. MARTIN, « *De Generatio regum Aragonum* : une variante médiévale inédite de l'histoire des rois d'Aragon (et une source non identifiée de Lucio Marineo Sículo) », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 22(2), 1998-1999, p. 177-225. Le *De generatio regum Aragonum*, nom sous lequel Jean-Pierre Jardin et Georges Martin désignent l'ensemble constitué par les deux textes, sera désormais cité sous la forme abrégée *De generatio*.

<sup>892</sup> S. HIREL-WOUTS, *op.cit.*

reprendre l’histoire « primitive » aragonaise en main pour la réécrire à leur goût et lui forger de plus glorieuses et de plus lointaines origines. En parcourant l’« archipel » historiographique de l’Est péninsulaire et ses textes fondateurs, entre 1369 et 1499, Sophie Hirel-Wouts a bien montré la naissance et l’évolution, entre ces dates, d’un discours d’émancipation précoce de la royauté aragonaise, associé à la progressive construction légendaire d’un royaume pyrénéen originel, le royaume du Sobrarbe, au détriment de la Navarre. À travers ce que Ralph Gieseey a nommé un processus de « sobrarbisation »<sup>893</sup>, plusieurs chroniqueurs orientaux se sont en effet efforcés d’extraire l’Aragon de sa gangue navarraise originale pour enraciner son histoire dans cet autre territoire, dès lors présenté comme étant en propre le berceau de la royauté aragonaise. Ce processus a connu plusieurs étapes<sup>894</sup>. Vagad a recueilli cette tradition pour en livrer les plus beaux fruits, en développant abondamment les récits de ces règnes sobrarbiens primitifs et les légendes qui s’y rattachent. Il a par ailleurs poussé plus loin que tous ses prédécesseurs la « sobrarbisation » des origines en *institutionnalisant* le royaume du Sobrarbe<sup>895</sup>.

García de Santa María suit pleinement Vagad dans cette démarche. Il respecte en premier lieu le patron généalogique suivant, forgé par la *CSJP* et repris par le moine de Sainte-Foi :

Garsias Jimenez



Garsias Iñiguez



Fortuné Garsès



Sanche Garsès [Jimeno Garsias dans la *CSJP*]

---

<sup>893</sup> Ralph A. GIESEY, *If not, not. The oath of Aragon and the legendary laws of Sobrarbe*, Princeton : Princeton University Press, 1968.

<sup>894</sup> Retenons en particulier le rôle fondamental, dans cette évolution, des *Histories* de Pere Tomich.

<sup>895</sup> Vagad a en outre utilisé l’argument héraldique à l’appui de sa théorie, en apposant un blason aragonais inédit, incorporant les armes du Sobrarbe, en couverture de l’édition de sa chronique (S. HIREL-WOUTS, *op.cit.*).



Puis, après l’extinction de cette lignée primitive – surgie de l’élection de Garsias Jimenez sur le mont Uruel – et après l’arrivée des Aragonais en Navarre au fil des combats contre les Maures, Iñigo Arista est choisi comme roi<sup>896</sup>. Si ce schéma est communément repris à la suite des rédacteurs de la *Pinatense*, le statut et le titre de ces chefs primitifs fait l’objet de divergences entre les différents récits historiographiques orientaux postérieurs. À partir du xv<sup>e</sup> siècle, l’objectif commun des chroniqueurs aragonais et catalans est d’évacuer toute référence à un rattachement navarrais originel mais plusieurs stratégies sont adoptées pour atteindre ce but. La généalogie du *De generatio*, par exemple, qui commence au règne d’Iñigo Arista, opte pour le silence en n’indiquant aucune inscription territoriale au pouvoir de ce roi et de ses successeurs. Les *Histories* de Pere Tomich, quelques décennies plus tôt, ont engagé, quant à elles, le processus de « sobrarbisation » en attribuant aux rois primitifs, depuis Garsias Jimenez, le pouvoir de gouverner sur les « montagnes » du Sobrarbe et de la Ribagorce. La référence au territoire restait toutefois de nature géographique et ce n’est que sous la plume de Vagad qu’elle devient institutionnelle, puisque le Sobrarbe est explicitement qualifié de « royaume »<sup>897</sup>. García de Santa María, de son côté, adhère pleinement à la thèse de la royauté sobrarbienne originaire, appliquant le terme de « royaume » au Sobrarbe tout au long des dix chapitres précédant l’avènement de Ramire I<sup>er</sup><sup>898</sup>. Il reprend par ailleurs le caractère radical de la proposition de Vagad en ce qui concerne les titulatures royales puisque, de Garsias Jimenez à Alphonse V, les rois portent comme premier titre celui de roi du Sobrarbe<sup>899</sup>. Comme l’a souligné Sophie Hirel-Wouts, cette perspective s’écarte significativement de celle de Marineo Sículo qui, s’il reprend ce titre, ne l’applique guère qu’à Garsias Jimenez. Pour ce dernier, le titre sobrarbien est certes nécessaire afin que l’Aragon établisse en propre ses origines mais il doit ensuite céder le pas et se fondre dans un autre système de références qui tantôt inscrit le roi dans un ensemble péninsulaire<sup>900</sup>, tantôt le rattache à maison comtale de Barcelone<sup>901</sup>. Le titre de comte de Barcelone, à l’inverse, n’apparaît jamais dans les titulatures de la *Corónica*

---

<sup>896</sup> « Cette construction, manifestement aberrante, qui croise les dynasties « Jimena » et « Iñiga » des *Genealogia de Roda* dans le même temps qu’elle les dissocie dans la chronologie, prétendant que la seconde succède à la première après que celle-ci s’est éteinte distingue la *CSJP* et sa tradition de l’historiographie navarro-aragonaise antérieure » (J.-P. JARDIN et G. MARTIN, art. cit., p. 187).

<sup>897</sup> S. HIREL-WOUTS, *op.cit.*, p. 338.

<sup>898</sup> Par exemple au folio 11, le comte Aznar est réputé avoir pris pour épouse une noble dame du royaume du Sobrarbe (« Duxit autem quamdam nobilem feminam regni Suprarii »).

<sup>899</sup> Seul le chapitre consacré à Jacques I<sup>er</sup> fait exception. La titulature utilisée dans les titres courants est simplement celle de « roi d’Aragon ». Cette constatation est à ajouter aux autres singularités observées en ce qui concerne ce chapitre, à la facture si particulière.

<sup>900</sup> Voir le titre du chapitre consacré à Sanche le Grand : « De Santio cognomento Maiore. Qui fuit Hispanie imperator » (Lucio MARINEO SÍCULO, *De primis Aragoniae...*, fol. VI).

et des *RARG* qui entendent sans doute signifier par là l'absorption totale, par la royauté aragonaise, de la dynastie catalane et éviter tout effet de solution de continuité au moment de l'union de Pétronille et de Ramon Bérenguer.

Enfin, García de Santa María suit Vagad dans le récit relatif à Iñigo Arista, roi élu après l'extinction de la première dynastie sobrarbienne. Chez Gonzalo, comme chez Gauberto, ce sont les seuls Aragonais – et non les Navarrais et les Aragonais réunis – qui sont à l'origine de l'élection d'Iñigo Arista, lequel est au premier chef roi du Sobrarbe<sup>902</sup>. Gonzalo relègue par ailleurs au second plan l'hypothèse d'une origine navarroise ou ultra-pyrénéenne d'Iñigo Arista, qui porte le titre de comte de Bigorre, en rattachant l'étymologie de Bigorre à la dénomination ancienne de la Ribagorce (« Ripa de Gurria »), territoire associé au royaume du Sobrarbe. Cette étymologie fantaisiste est fidèlement reprise de Vagad, son inventeur dans la tradition historiographique<sup>903</sup> :

<i>RARG</i>	<i>Corónica</i>
<p>nec a veritate deviare videtur hunc in montanis Aragonum et Ripacurtiē ortum, eo vel maxime quod antiqui nominarunt Ripacurtiam Ripam de Gurria et iccirco forte existimarunt nonnulli hunc ex comitatu Bigorrę corrupto vocabulo (ut sepe fit) originem duxisse<sup>904</sup>.</p> <p>[et il ne semble pas erroné d'avancer que ce roi est né dans les montagnes d'Aragon et de Ribagorce, principalement parce que les anciens appelèrent la Ribagorce « Riba de Gurria » et que c'est peut-être pour cela que certains crurent ce roi originaire du comté de Bigorre, suite à une corruption terminologique (comme cela arrive souvent).]</p>	<p>podria bien ser, y a mi no me pareçe que va lexos de razon [...] que houiesse quiça salido de las montañas de Aragon, y de Ribagorça endemas. Porque ribagorça ya por algun tiempo (como atestiguan algunos) se llamo Riba de Gurria, que es conforme de alguna manera con Begorra. Y pudo bien ser como alas vezes acaece, o por yerro de algunos que no entienden o por culpa de negligentes scriptores, que de floxos y menos cuydadosos toman vn vocablo por otro, que de Riba de Gurria que faltassen en Begorra. Y assi de vnos en otros viniessse a se dezir que fuesse de Begorra. Mas el juyzio de aquesto quede por agora para quien mas con diligencia dello pesquisa fiziere [...]<sup>905</sup>.</p>

<sup>901</sup> Dans le *De primis*, tous les rois, à partir de Ramon Berenguer, s'intitulent en effet par ordre « roi d'Aragon » puis « comte de Barcelone ».

<sup>902</sup> « Aragonenses autem [...] Ynecum, cui Aristę cognomen fuit, [...], sibi regem delegerunt » [Les Aragonais prirent pour roi Iñigo, surnommé Arista] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 12). Gonzalo reprend ici une phrase de Marineo Sículo (« Et Aragones Ennicum cui Arista cognomen erat [...] sibi regem delegerunt », Lucio MARINEO SICULO, *De primis Aragoniae...*, fol. III<sup>v</sup>). Celui-ci, quant à lui corrigeait un peu plus bas cette première affirmation en écrivant : « [Ennicus Arista] princeps a **Nauarris et Aragonibus** eligitur » [Ce prince est élu par les Navarrais et les Aragonais] (*loc. cit.*, je souligne). De fait, comme le montrent Jean-Pierre Jardin et Georges Martin, tandis que la *CSJP* restait évasive en évoquant l'élection du roi par « les gens de la terre en accord avec Fortuné Jiménez comte d'Aragon », Jacques Domenech, Charles de Viana, Pere Tomich et l'auteur du sommaire historique du *De generatio* associaient tous explicitement les Navarrais à l'élection d'Iñigo Arista (J.-P. JARDIN et G. MARTIN, art. cit., p. 191-193).

<sup>903</sup> S. HIREL-WOUTS, *op.cit.*, p. 342.

<sup>904</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 12<sup>v</sup>.

<sup>905</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XVI.

Comme toujours plus concis, le propos de García de Santa María semble également ici plus assertif. La disparition, dans la première phrase, du modalisateur de doute « quiza » au sujet des origines autochtones d’Iñigo Arista et la suppression du commentaire final « mas el juyzio de aquesto quede por agora para quien mas con diligencia dello pesquisa fiziere [...] » contribuent à créer cette impression.

## 2. Dignification des héros primitifs

Outre l’adhésion à la thèse sobrarbienne, García de Santa María suit également Vagad dans son entreprise de dignification des héros primitifs de l’histoire aragonaise. Je reviendrai rapidement ici sur deux dossiers : celui des origines gothiques des rois primitifs et celui de la légitimité de Ramire, fils de Sanche le Grand et premier roi d’Aragon à proprement parler.

Concernant le premier point, Jean-Pierre Jardin et Georges Martin ont montré que, dès la *Chronique* de Jacques Domenech, est perceptible la volonté de « mettre sur un pied d’égale dignité les royautés post-wisigothiques de León et de Pampelune », bien que Jacques Domenech « ne croi[e] pas en une continuité néo-wisigothique », c’est-à-dire bien qu’il ne voie pas ces rois primitifs comme les successeurs directs des rois goths<sup>906</sup>. Ce n’est qu’à partir du XV<sup>e</sup> siècle que les chroniqueurs, Pere Tomich en tête, puis à sa suite Lupo de Spechio, l’auteur du sommaire historique du *De generatio*, Vagad et enfin Marineo Sículo, ont attribué à Garsias Jimenez des origines gothiques. Seuls Tomich, Lupo de Spechio et Vagad, toutefois, ont fait de lui un descendant des *rois* goths, rejoignant pleinement ici une perspective néo-gothique<sup>907</sup>. Vagad est néanmoins l’auteur qui travaille le plus cette veine gothique puisqu’il dote d’origines gothes le groupe de chevaliers parmi lesquels seraient choisis Garsias Jimenez<sup>908</sup>, le roi Iñigo Arista<sup>909</sup> mais aussi le comte Aznar, premier comte d’Aragon<sup>910</sup>. García de Santa María respecte, à grands traits, la stratégie adoptée par Vagad.

---

<sup>906</sup> J.-P. JARDIN et G. MARTIN, art. cit., p. 196.

<sup>907</sup> *Ibid.*, p. 197 et S. HIREL-WOUTS, *op.cit.*, p. 191-192. Cet éveil tardif à la thèse néo-gothique et à ses implications en termes de dignification « nationale » correspond à un regain de ce vieux mythe pseudo-historique en Castille sous la plume d’Alfonso de Cartagena et de Rodrigo Sánchez de Arévalo.

<sup>908</sup> « Y pidieron les por merçed, que les pluguiesse de rogar a nuestro Señor que cerca del fecho que tenian acordado de leuantar alguno por Rey delos principales dessos nobles varones godos que hauian entre ellos quedado, que les quisiessse Dios ayudar » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. II<sup>v</sup>).

<sup>909</sup> « Y escogido como godo real y como quien por recta succession, y li-nea descende delos mismos reyes godos, que regieron la Hespaña » (*Ibid.*, fol. VI).

<sup>910</sup> « Del primero conde de Aragon que fue caullero godo que llamaron don Aznar » (*Ibid.*, fol. XIII).

Ainsi Garsias Jimenez est bien, dans les *RARG*, un descendant des rois goths<sup>911</sup> et le comte Aznar a également des origines gothiques<sup>912</sup>. L'affirmation de la lignée gothe d'Iñigo Arista est par contre moins contondante que chez Vagad : alors que le moine y insiste lourdement, faisant même de ce lignage un argument quant au fait que ce roi serait issu de Ribargorce<sup>913</sup>, García de Santa María ne présente cela que comme une hypothèse parmi d'autres<sup>914</sup>, peut-être parce que cet argument gothique n'écarterait en réalité que la possibilité d'une naissance ultra-pyrénéenne et non celle d'une extraction navarraise d'Iñigo Arista, comme le concède de manière assez confuse Vagad quelques lignes plus bas<sup>915</sup>. Gonzalo s'écarte encore de la *Corónica* en ne signalant pas la présence, autour de Garsias Jimenez, d'autres chevaliers d'origine gothique, sans doute pour réserver cette illustre ascendance, qui plus est royale, à celui qui allait devenir le premier roi du Sobrarbe. En revanche, il en gratifie explicitement le jeune Sanche Abarca, « qui tam strenuus evasit tamque excellentis indolis ut preclaram Gotorum familiam, unde originem ducebat, regiamque progeniem pre se ferret » [il en sortit si diligent et d'une nature si excellente qu'il portait sur lui l'illustre héritage familial des Goths, dont il était issu, et ses origines royales]<sup>916</sup> alors que ni Vagad ni aucun de ses prédécesseurs n'en touchaient mot. Si les origines gothes d'Iñigo Arista étaient présentées, plus haut dans les *RARG*, comme hypothétiques, il était sans doute nécessaire qu'à un moment donné un de ses successeurs soit explicitement rattaché à ce lignage. Voilà, du moins, une explication possible à cet ajout. Malgré ces divergences, il est nettement perceptible que Vagad et García de Santa María partagent une même sensibilité vis-à-vis de l'argument gothique. Ils en

---

<sup>911</sup> « [...] elegerunt in regem virum strenuum Garsiam Eximinum, a Gotis regibus clarissimis viris longo sanguine originem ducentem » [ils élirent comme roi un homme valeureux, Garsias Jimenez, descendant d'une longue lignée de rois Goths, hommes illustres entre tous] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 4).

<sup>912</sup> La mention n'apparaît pas dans le titre du chapitre, comme chez Vagad, mais plus loin dans le texte : « comes Azinarius, vir clarissimis ortus natalibus ex Gotorumque gente originem ducens » [le comte Aznar, de la plus illustre naissance et descendant de la race des Goths] (*Ibid.*, fol. 10<sup>v</sup>).

<sup>913</sup> « Otros a menos destos quieren porfiar, que fue señor de Abarçuça en Nauarra, y del solar de Vigurria. Mas yo fasta hoy ni falle solar en Nauarra que se llame de Vigurria, ni senti mucho menos que mandasse tal cauallero enla villa de Abarçuça como en propio y natural señorio. Podria bien ser, y a mi no me parece que va lexos de raxon, pues que todos los que del escriuen le conoscien por Godo y por varon que de sangre de godos truxo su nacimiento que houiesse quiça salido delas montañas de aragon, y de Ribagorça endemas » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XVI, je souligne).

<sup>914</sup> « Nec desunt qui dicant hunc fuisse Abarzuzę dominum in regno Cantabrię et ex Gotorum gente origine duxisse » [Et ne manquent pas ceux qui disent qu'il fut seigneur d'Abárzuza, dans le royaume de Navarre, et qu'il était issu de la race des Goths] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 12).

<sup>915</sup> « que para nuestro partido asaz nos abasta que en le reconozer todos por Godo, le reconoçen por nuestro. Que nuestros propiamente fueron y son los inclitos godos, porque en España principalmente otorgan las hystorias todas que tomaron su principal assiento » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XVI). La confusion réside dans l'interprétation du possessif « nuestro », renvoyant généralement, dans la *Corónica*, aux Aragonais mais devenant ici extensif, en ultime instance, à l'« Espagne ».

<sup>916</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 13<sup>v</sup>.

comprennent tous deux la portée stratégique pour ramener l'histoire de leur royaume au niveau de celle de leurs voisins castillans et catalans, dont les chroniqueurs ont déjà pleinement mis à profit l'héritage des Goths, et pour consolider un plaidoyer identitaire aragonais à la racine. Il convient par ailleurs, du temps de Gonzalo, que les Castillans ne soient pas les seuls dépositaires d'un projet hégémonique – appelé de ses vœux, naguère, par Alonso de Cartagena – de reconstruction d'un ancien empire goth, s'étendant au-delà des limites de la Péninsule jusqu'au nord de l'Afrique, et auquel Ferdinand le Catholique semble à nouveau se prendre à rêver après la mort d'Isabelle. J'y reviendrai. C'est peut-être sur ses bases que Gonzalo n'hésite dès lors pas à saupoudrer de quelques touches gothiques les héros les plus symboliques de sa geste, en particulier lors de transitions dynastiques délicates. Les ascendances gothes sont donc un ingrédient avec lequel il compose, en de subtiles et habiles variations.

En second lieu, dans le cadre du projet de dignification de la royauté aragonaise partagé par Vagad et García de Santa María, il ne semble nullement acceptable que le premier roi d'Aragon puisse être un bâtard, comme cela est le cas dans les chroniques primitives qui évoquent le personnage<sup>917</sup> et même dans la *CSJP*<sup>918</sup>. Bien que cette condition ait pu rehausser les mérites du héros accédant au statut de roi du seul fait de sa bravoure<sup>919</sup> et qu'elle n'apparaisse peut-être point comme choquante aux yeux des hommes du XIV<sup>e</sup> siècle, elle devient tout à fait intolérable pour les chroniqueurs aragonais du XV<sup>e</sup> siècle et du début du XVI<sup>e</sup>, qui s'évertuent à faire de Ramire un enfant légitime de Sanche, né d'une première épouse, tandis que les chroniqueurs navarraïes et catalans pérennisent le souvenir de la bâtardise ou ne la masquent que de manière très superficielle<sup>920</sup>. Ainsi l'auteur du *De generatio*, Vagad, Marineo Sículo et plus tard Zurita présentent tous Ramire comme un fils

---

<sup>917</sup> Il s'agit de l'*Historia Silense*, de la *Crónica Najerense*, du *Liber Regum* et du *De Rebus Hispaniae*.

<sup>918</sup> Par exemple dans la version aragonaise, nous pouvons lire : « [Sancho] huvo de la reyna su muller IIIos fillos : el mayor era clamado García, el secundo Ferrando, el tercero Goncalvo. Et huvo en otro fillo de una muller noble de Ayvar, el qual huvo nombre Remiro » (« Crónica de San Juan de la Peña (Versión aragonesa)... », p. 445. Sophie Hirel-Wouts commente en ces termes la perspective des rédacteurs de la *Pinatense* : « [cette bâtardise] était assumée sans ambages – pour ne pas dire revendiquée – dans la première chronique générale du royaume. La *CSJP* semblait en effet avoir entériné le fait sans chercher à masquer la tache originelle pesant sur le premier roi officiel du royaume : les vertus morales et guerrières de ce dernier légitimaient d'elles-mêmes le statut auquel accédait Ramire, statut justifié par la suite par le bon gouvernement du royaume. Le principe de succession – fondamental dans le schéma dynastique aragonais – étant en outre respecté (Ramire était bien le premier fils du roi Sanche, quoique né non d'une reine mais d'une noble), le canevas des origines mis en place par la *CSJP* ne se trouvait nullement en danger » (S. HIREL-WOUTS, *op.cit.*, p. 186-187).

<sup>919</sup> Ramire prit en effet la défense de sa belle-mère la reine, calomniée par ses propres enfants, et en démontra l'innocence. Cette prouesse lui valut de recevoir en héritage, selon la légende, le royaume d'Aragon.

<sup>920</sup> *Ibid.*, p. 187-188.

légitime<sup>921</sup>. Vagad, sans aucun doute, assène le plus lourdement de tous cette légitimité en reproduisant intégralement à l'appui de sa thèse un privilège, lui-même retranscrit, aux dires du moine, dans la chronique disparue de Saint-Victorien. Ce privilège émanant du roi Sanche, et dont la signature évoque en outre sa femme et ses trois enfants, est censé montrer que Ramire est placé strictement au même rang que les autres enfants au sein de la fratrie et qu'il est donc effectivement un fils légitime du roi<sup>922</sup>. L'argument de poids que constitue l'insertion de ce document de la pratique est par ailleurs complété par une série d'autres dispositifs en défense de la légitimité de Ramire dans la *Corónica*. Je retiendrai en particulier la citation de sources faisant autorité aux yeux de Vagad (non seulement la chronique de Saint-Victorien mais encore le *Flos mundi*) et la violente diatribe contre les chroniqueurs ayant soutenu une thèse contraire<sup>923</sup>. La démonstration de la légitimité de Ramire est donc, dans la *Corónica*, un véritable morceau de bravoure dont on ne trouve nulle trace dans les *RARG*. Le triple mécanisme mis en œuvre – citation du privilège, citation des sources, diatribe – y est complètement oblitéré pour céder le pas à une affirmation dont le poids argumentatif réside dans son seul caractère contondant : « Remigium qui non, ut nonnulli mentiuntur, fuit spurius sed ex justis nuptiis legitimus filius » [Ramire, qui ne fut pas un bâtard (comme certains le disent mensongèrement) mais un fils légitime né de justes noces]<sup>924</sup>. Cette divergence dans la forme du propos peut admettre plusieurs explications. Nous avons vu un Gonzalo García de Santa María peu enclin, tout au long de la chronique, à citer les sources historiographiques ; nous le voyons également peu disposé à critiquer ses prédécesseurs et confrères<sup>925</sup>. Mais la raison principale de l'écart constaté est fort probablement ici une incohérence qui n'aura pas échappé au juriste et qui fait s'effondrer la pièce maîtresse de l'argumentaire vagadien : la

---

<sup>921</sup> M. BARON et S. HIREL-WOUTS, art. cit.

<sup>922</sup> « y yo don Sancho rey y la reyna doña Vrraca mi muger y los infantes mis fijos don Garsianes don Gonçalo y don Remiro que la [esta carta de confirmacion] mandamos fazer la firmamos de nuestras manos y la entregamos a treynta testigos para la autorizar y corroborar » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XXI).

<sup>923</sup> « Aqui doy vozes y me quexo yo de la tan enconada y aleuosa inuidia de los passados que pudo tanto tiempo encubrir la tan alta y tan generosa limpieza del tan illustre y tan legitimo infante don Remiro. Que muchos coronistas por lo ignorar le disfamaron de ser bastardo, mas no por cierto el arçobispo de toledo que nunca le llamaua saluo fijo de otra madre. Y fue tanta la floxedad y descuydado de nuestros Aragoneses, que con su negro dissimular lo dexaron salir tan adelante que fue verguença de nuestro Aragon. mas agora que la verdad osa fazer rostro y vencer a la falsedad, y la inuidia de corrida y confusa calla cobrara su fama el generoso y tan legitimo infante, y conosera todo el mundo de quan legitimamente fue procreado y de quan alta y real madre nascio » (*Ibid.*, fol. XXI).

<sup>924</sup> G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 16.

<sup>925</sup> De manière générale Gonzalo, par rapport à Gauberto, recherche la voie du consensus. Au long de sa chronique, il étouffe les critiques portées contre les autres chroniqueurs, de même qu'il nuance vivement l'anti-castillanisme de Vagad dans ses formes les plus agressives. La refonte du chapitre consacré à Sanche le Grand dans les *RARG* relève en partie d'une stratégie d'évitement de l'anti-castillanisme vagadien et de ses digressions impertinentes (voir M. BARON et S. HIREL-WOUTS, art. cit.).

date du privilège. En effet, alors que Gauberto situe explicitement le règne de Sanche le Grand entre 975 et 1020, le document est clairement daté de 962 : « Fecha fue esta carta de confirmacion en las kalendas de Enero, era de mil años, que son noueçientos y sesenta y dos ». Par ailleurs, le prénom de l'épouse et ceux de certains des fils du roi Sanche sont conformes à l'histoire familiale de Sanche Abarca, plus qu'à celle de Sanche le Grand. Tout porte ici à penser qu'il y a confusion entre Sanche Garcès II (Sanche Abarca) et Sanche Garcès III (Sanche le Grand)<sup>926</sup>. Face à cette incohérence notoire, mais qui peut aisément duper un lecteur inattentif, García de Santa María opte donc pour une plus grande sobriété. La formulation de son propos, dont le seul argumentaire est la conviction avec laquelle il l'affiche, le rapproche toutefois davantage de Vagad que de l'auteur du *De generatio* ou de Marineo Sículo. Alors que ces deux derniers n'évoquaient la légitimité de Ramire qu'en le disant « fils d'une première épouse »<sup>927</sup>, García de Santa María ose « parler clair » et mettre face à face les termes « spurius » et « legitimus » (fils « bâtard » *versus* fils « légitime »). La volonté de rupture et de mise au clair explicite est partagée, sur ce thème, par Vagad et García de Santa María.

## B. Variations autour d'un modèle politique

Si le discours vagadien sur les origines se fonde, dans un profond élan d'« aragonisme »<sup>928</sup>, sur le mythe du Sobrarbe et la dignification des héros primitifs, il acquiert par ailleurs son profil particulier dans la mise en relief d'un modèle politique spécifique, prenant racine dans des temps lointains et mettant en scène plusieurs acteurs institutionnels au rôle décisif. Décrivons maintenant brièvement ce modèle, érigé par Vagad en symbole de l'identité aragonaise, et voyons comment Gonzalo le reprend à son compte.

### 1. Les fors, le Justice et le Privilège de l'Union : dates de « naissance »

Les Fors d'Aragon, le Justice et le Privilège de l'Union. Voilà trois clés juridiques, politiques et institutionnelles qui ont fondamentalement contribué, dans l'histoire de

---

<sup>926</sup> Cette confusion n'en est pas à sa première occurrence dans la tradition historiographique orientale (*Ibid.*). Dans ce même article, Sophie Hirel-Wouts et moi-même soulignons que la datation du privilège ne correspond pas, néanmoins, aux dates de règne traditionnellement attribuées à Sanche Abarca. Cette constatation, augmentée de certaines considérations relatives à l'histoire documentaire du monastère de Saint-Victorien, pourraient remettre en cause l'authenticité du document originellement cité dans la chronique du même nom.

<sup>927</sup> J.-P. JARDIN et G. MARTIN, art. cit., p. 179 et 180 ; Lucio MARINEO SÍCULO, *De primis Aragoniae...*, fol. VI.

<sup>928</sup> Carmelo Lisón Tolosana parle de « la explosión de aragonismo que a borbotones mana de la *Corónica* » (C. LISÓN TOLOSANA, art. cit., p. 104).

l'Aragon, à asseoir un modèle de gouvernement communément qualifié de « pactiste », c'est-à-dire dans lequel le roi tire la légitimité de son pouvoir d'un pacte préalable avec ses sujets<sup>929</sup> et accepte par ce pacte de composer avec les institutions représentant les diverses forces politiques et territoriales dans l'exercice de ce pouvoir. Jean-Pierre Jardin et Georges Martin constatent que l'apparition de ces trois instruments de contrôle et de limitation du pouvoir royal, dont le XIII<sup>e</sup> siècle voit l'épanouissement<sup>930</sup>, est anachroniquement repoussée, dans le sommaire historique du *De generatio*, au règne d'Iñigo Arista : « Et Navarrensés atque Aragonenses apud Jucar se in eorum principem eligerunt [sic] sub conditione quod daret eis foros et iudicem qui vocaretur Justicia Aragonum et privilegium unionis » [et les Navarrais et les Aragonais à Jucar l'élirent comme leur prince à la condition qu'il leur donne les fors, un juge appelé le Justice d'Aragon et le Privilège de l'Union]<sup>931</sup>. Replaçant ce phénomène dans la tradition historiographique qui les entourent, ils notent que :

La légende, certes, relève du souci plus général, sensible chez plusieurs historiens de l'Espagne orientale, notamment navarrais et aragonais, de faire remonter au plus loin leurs fondations institutionnelles. Le prologue du For général de Navarre, sous ce rapport, est déjà très parlant, qui, dans le dernier quart du XIII<sup>e</sup> siècle, déclare que l'établissement des fors précéda l'élection du premier roi d'Espagne. Cependant, ni *CSJP*, ni Domenech, ni même Tomich, sur une période couvrant le dernier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XV<sup>e</sup> ne sont très éloquents ni a fortiori inventifs en ce domaine<sup>932</sup> [...] C'est seulement dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle que l'on voit le thème institutionnel reverdir dans l'historiographie<sup>933</sup>.

La proposition du *De generatio*, qui relève de ce réveil quinzieniste, est un véritable coup de force, par l'audace de sa proposition chronologique mais surtout par l'association de ces trois éléments juridiques et institutionnels en une même unité temporelle centrée sur l'élection

---

<sup>929</sup> « Le pactisme peut paraître comme une notion politique assez claire : il existe un pacte qui lie les gouvernants à leurs sujets. Ce pacte est préexistant à toute autorité politique et en fonde la légitimité. Il s'incarne dans un texte de référence dont la pratique juridique des protagonistes, presque toujours procédurière, utilise autant la lettre que l'esprit. Cette notion est aussi familière aux hommes du Moyen Âge, habitués au pacte scellé entre Dieu et le peuple Hébreu, puis à la nouvelle alliance sanctifiée par la mort du Christ, qu'elle l'est aux penseurs politiques de l'ère des lumières dont Rousseau est l'exemple parfait, accoutumés à penser en termes de contrat » (J.-P. BARRAQUE, « Pactisme et pactismes », HAL-SHS, 2004, disponible en ligne : [http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/29/01/71/PDF/Pactisme\\_et\\_pactismes2.pdf](http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/29/01/71/PDF/Pactisme_et_pactismes2.pdf) [réf. du 11/06/2012], « Introduction »).

<sup>930</sup> La compilation des Fors d'Aragon est promulguée en 1247, les fonctions du *Justicia Mayor* réformées en 1265 et le Privilège de l'Union adopté en 1287.

<sup>931</sup> J.-P. JARDIN et G. MARTIN, art. cit., p. 180. La transcription « apud Jucar » est, à mon sens, douteuse.

<sup>932</sup> Ces chroniqueurs se limitent à consigner l'activité législative de Sanche le Grand.

<sup>933</sup> *Ibid.*, p. 198-199. Sophie Hirel-Wouts propose des pistes expliquant le regain d'intérêt pour le thème institutionnel et la multiplication de manifestations « pactistes » dans les chroniques au XV<sup>e</sup> siècle : rupture dynastique et arrivée des Trastamares, absentéisme royal (S. HIREL-WOUTS, *op.cit.*, p. 251 et suivantes).



d’Iñigo Arista. Le Privilège de l’Union en est sans doute l’item le plus controversé<sup>934</sup>. Ainsi Marineo Sículo, à qui les unionistes rebelles n’inspirent vraisemblablement guère de sympathie, reprend un scénario chronologique similaire, en excluant toutefois ce privilège du récit<sup>935</sup>. Il n’apparaît pas non plus dans le récit de Vagad, mais, selon Jean-Pierre Jardin et Georges Martin, pour des raisons bien distinctes, puisque Vagad, plutôt favorable aux unionistes aragonais, souhaiterait réserver à tout ce qui à trait à l’Union un traitement strictement historique,

afin d’exalter le comportement juste et exemplaire des unionistes sous les règnes de Pierre III, Alphonse III et Pierre IV [...]. Forgeant en faveur des idéaux unionistes un véritable plaidoyer d’historien, sans doute s’interdisait-il conséquemment d’attribuer à l’Union quelque lointaine origine légendaire<sup>936</sup>.

García de Santa María n’y fait aucunement référence, comme Vagad, avant le XIII<sup>e</sup>. Laissons donc de côté la question de l’Union, qui déborde des limites chronologiques du « segment des origines » dans la *Corónica* et les *RARG*, pour revenir au traitement des fors et du Justice au cours des règnes primitifs.

Dans ces deux chroniques, au chapitre consacré à Iñigo Arista, nulle mention du Justice. En revanche, le roi, au moment de son élection, est prié de « jurer » les fors et libertés du royaume<sup>937</sup>. Mais à la différence des versions proposées par le *De generatio* ou le *De primis* de Marineo Sículo, le lecteur n’assiste point ici à la conclusion d’un pacte inédit, puisque « fuit autem hic Ynecus Arista electus iisdem pactis et legibus quibus primus Garsias

---

<sup>934</sup> Ce privilège, concédé en 1287 à l’Union – confrérie de nobles et citoyens constituée dans les années 1280 pour défendre les droits et les libertés aragonaises – rendait possible la destitution du roi si celui-ci venait à bafouer les privilèges du royaume.

<sup>935</sup> « [Ennicus Arista] princeps a Nauarris et Aragonibus eligitur, propositis tamen nonnullis conditionibus : ut in eos equis legibus vteretur. A quibus etiam iudex, qui medius inter eos esset, petebatur et Aragonie iusticia vocaretur » [Ce prince est élu par les Navarrais et les Aragonais, quelques conditions ayant néanmoins été posées : il emploierait à leur égard des lois équitables. Et ceux-ci demandaient en plus un juge, qui leur servirait de médiateur et qu’ils appelleraient le Justice d’Aragon] (Lucio MARINEO SICULO, *De primis Aragoniae...*, fol. 4<sup>v</sup>-5).

<sup>936</sup> J.-P. JARDIN et G. MARTIN, art. cit., p. 200 et 202. Sophie Hirel-Wouts revient quant à elle à l’idée que le Privilège est un caillou dans la chaussure de Vagad. Le moine de Sainte-Foi soutient certes les unionistes dans leur défense des libertés aragonaises mais ceux-ci, par les troubles qu’ils engendrent, « font ombre à la thèse de notre chroniqueur, toujours soucieux de proclamer à la face du monde l’excellence du gouvernement aragonais, basée sur la répartition du pouvoir entre le roi et le royaume ». Quant au Privilège de l’Union c’est un thème délicat qui ne peut être replacé aux origines mythiques du royaume, puisqu’ « à chaque fois qu’il en évoque le souvenir, c’est pour mieux en rejeter le principe même : la possible destitution royale » (Sophie HIREL-WOUTS, *op.cit.*, p. 361).

<sup>937</sup> « Primero fue requerido el magnanimo señor don Yñigo Arista que jurasse los preuilegios fueros y libertades del reyno » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XVI<sup>v</sup>) ; « juravitque prius servare subditis omnes immunitates omniaque privilegia quam ei regium sceptrum concederent » [Avant qu’ils ne lui accordent le pouvoir royal, il jura de conserver à ses sujets tous leurs privilèges et toutes leurs libertés] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 12<sup>v</sup>).

Eximinus » [et cet Iñigo Arista fut élu en vertu des mêmes pactes et lois que Garsias Ximénez, le premier roi], comme se plaît à le rappeler García de Santa María, préférant insister sur ce point plutôt que sur la joie et l'esprit de concorde entourant l'élection du nouveau roi comme le fait Vagad<sup>938</sup>. En effet – et c'est ici la grande originalité du modèle vagadien que respecte fidèlement García de Santa María – dans la *Corónica* et à sa suite dans les *RARG*, le pacte mutuel qui fonde la royauté aragonaise est relégué dans les temps les plus lointains qui soient, ceux de l'élection de Garsias Jimenez, en même temps qu'est instituée, dans une trinitaire concomitance, la figure du Justice, devant œuvrer en médiateur entre le roi et son peuple et garantir le respect des fors. Ainsi Gonzalo écrit-il, rehaussant encore la figure du Justice par une comparaison inédite avec le tribun des Célères :

[...] elegerunt in regem virum strenuum Garsiam Eximinum, a Gotis regibus clarissimis viris longo sanguine originem ducentem, simulque cum eo crearunt magistratum quendam, tanquam tribunum Celerum olim regibus Romanorum initio adjunctum, quem quidem Justiciam Aragonum appellarunt, qui regis iram erga subditos et legum violationes compesceret tyrannidesque in integrum restitueret<sup>939</sup>.

[ils élirent comme roi un homme valeureux, Garsias Jimenez, descendant d'une longue lignée de rois Goths, hommes illustres entre tous ; et en même temps que lui, ils nommèrent un magistrat, comme le tribun des cèles jadis adjoint, dans les premiers temps, au roi des Romains, mais qu'ils appelèrent le Justice d'Aragon chargé de réfréner la colère du roi à l'égard de ses sujets, d'éviter les violations des lois et de rétablir dans leur dignité les pouvoirs royaux s'ils devenaient tyranniques.]

J'en conclus donc que García de Santa María épouse le patron mythico-institutionnel proposé par Vagad et issu d'un acte fondateur unique. Ce patron consacre l'émergence en bloc d'un tripode institutionnel « roi-Justice-sujets » qui caractérise, dans son équilibre parfait, le modèle de gouvernement aragonais. La part belle est faite au « royaume » en tant que corps symbolique réunissant l'ensemble des Aragonais qui, mis sur un pied d'égale légitimité politique avec le roi, participe du gouvernement de ses affaires et en particulier de la définition du cadre légal. Ainsi García de Santa María peut-il écrire, en suivant Vagad : « quapropter ferte leges quas rei publicae utiles credideritis, quia secundum illas sedet animo

<sup>938</sup> *Loc. cit.* Vagad écrit en revanche : « Mas fizo se aquesta noble elecion bien, que no sin gran fiesta y alegria con mucho mayor acuerdo consejo y deliberacion » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XVI<sup>v</sup>).

<sup>939</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 3<sup>v</sup>. Le sens de la fin du fragment (« tyrannidesque in integrum restitueret ») peut prêter à confusion. Je ne pense pas qu'il faille le comprendre comme « restituer le pouvoir absolu dans son bon droit ». Cette traduction semblerait même un contre-sens car le mot *tyrannis* est pris en mauvaise part dans toutes les occurrences relevées dans les *RARG* sans exception et désigne un mode de gouvernement à la fois illégitime et autoritaire. Il serait donc ici absurde que le Justice d'Aragon veille à sa

gubernare » [c'est pourquoi, choisissez les lois que vous jugerez utiles au bien public, car c'est selon elles que je veux gouverner]<sup>940</sup>. La *Corónica* et les *RARG* célèbrent donc de concert une forme d'équilibre politique, dont je souhaiterais toutefois ici pénétrer certaines nuances, en examinant le traitement réservé à ces deux entités, le roi et le royaume, dans leurs rapports mutuels. Sophie Hirel-Wouts a qualifié Vagad de « chantre du royaume »<sup>941</sup> et a montré comment l'auteur de la *Corónica* considère fondamentale la relation réciproque roi-royaume tout laissant entendre néanmoins que, en cas de rupture circonstancielle de ce binôme – vide successoral ou révolte –, le royaume est l'unique instance capable de présider, seule, à la conduite des affaires ; si le royaume fait au contraire défaut au roi, tout l'édifice politique est en péril, et Vagad n'est pas avare en vives critiques, lorsque le roi, au timon, agit sans l'appui de son équipage<sup>942</sup>. Comment García de Santa María s'empare-t-il de ce dossier ?

## 2. Le roi et le royaume

Une porte d'entrée assez inattendue à cette question est l'analyse des datations respectivement proposées par la *Corónica* et les *RARG* pour les différents règnes. Dans l'ensemble, la chronologie relative des origines proposée par Vagad est tout à fait cohérente<sup>943</sup> : les règnes s'enchaînent harmonieusement en vertu des dates proposées et des

---

réhabilitation. Je pense qu'il faut plutôt comprendre dans ce contexte que le Justice est chargé de rétablir dans sa dignité originelle un pouvoir royal devenu tyrannique.

<sup>940</sup> *Ibid.*, fol. 7.

<sup>941</sup> S. HIREL-WOUTS, *op.cit.*, p. 365.

<sup>942</sup> *Ibid.*, p. 364-370.

<sup>943</sup> Elle diffère toutefois de la chronologie proposée par la *CSJP* ou encore de celle qui figure chez Marineo Sículo. Quelques dates ponctuelles correspondent avec celles du *De generatio*. Je n'ai pas pu ici dresser un tableau comparatif des datations sur l'ensemble de la tradition historiographique orientale mais une telle étude pourrait peut-être offrir des pistes pour comprendre les dates proposées par Vagad. S'inspira-t-il de la chronologie de la chronique de Saint-Victorien, qui nous est aujourd'hui inconnue et qu'il prétend avoir abondamment consultée ? La grande cohérence de ses datations serait-elle le résultat d'un réajustement des dates fait à rebours, à partir d'une date qu'il considérerait comme fixe ? Une telle pratique pourrait ne pas être étrangère à Vagad qui semble porter une attention toute particulière au compte de la durée des règnes, comme l'indique ce commentaire : « Aqui se me offreçe vna duda especial. Porque algunos coronistas afirman que despues del magnanimo rey don Sancho Garcez reynaron en Sobrarbre dos otros reyes. El rey don Ximen Garcia, y don Garcí Ximenez su fijo. De los quales otra razon no saben dar saluo que no dan razon. Y la mengua misma de razon que los sigue, los emplaza y condena por no dignos de fe. Ca sin causa razon o motiuo, quien los ha de crear, ni terna por razonables, quanto mas ocurriendo en su disfauor otro mayor disfauor que no es esse. Ca segun el tino orden y cuenta de los años, impossible es reynar, y dos reyes sin passar algun tiempo. Y tiempo ni años segun la cuenta passada, caber no les puede, porque si days a cada rey los años que reyno, es impossible quasi quedar años para estos. Y sin años es cierto que ninguno reynar puede. Assignando pues quarenta y dos años al rey primero, quarenta y quatro al segundo, veynte al tercero, al quarto veynte, y treynta y dos al presente, fazen por todo ciento y cinquenta y ocho años. Añadid los a setecientos y deziseys, llegan todos a ocho cientos y sesenta y quatro, como arriba se escriue, luego no quedan años en que reynen los dos reyes. Sin años reynar no pueden, luego nunca reynaron » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XVII<sup>v</sup>). Sur les variations de dates entre les différentes chroniques, je relèverai ce commentaire de Jean-Pierre Jardin et Georges Martin : « il s'agit là d'un

durées évoquées. La mort de chaque roi est soigneusement datée ; lorsque deux dates ou deux durées concurrentes ont été tirées des chroniques que Vagad dit avoir consultées, il y en a toujours une qui s'inscrit harmonieusement dans la chronologie relative définie. Malgré cette attention scrupuleuse, deux aberrations peuvent être recensées jusqu'à la fin du règne de Ramire II. J'ai déjà commenté la première, qui concerne le privilège de 962 faussement attribué à Sanche le Grand<sup>944</sup>. La deuxième affecte plus profondément la chronologie relative de la *Corónica*. Selon Vagad, la mort de Garsias Iñiguez II, intervenue en 904, fut suivie d'une vacance de pouvoir qui dura dix-huit ans. On croyait en effet que le roi et la reine étaient morts sans héritier au cours d'une embuscade tendue par les Maures. Or au moment de sa mort, la reine était enceinte. Après le massacre, un chevalier aragonais tira l'enfant hors du ventre de sa mère défunte et l'éleva en secret. Ce chevalier révéla l'existence de l'héritier, le jeune Sanche Abarca, dix-huit ans plus tard, au moment où les Aragonais entreprirent de mettre fin à la vacance du pouvoir et d'élire un roi. Le jeune homme fut alors reconnu comme héritier légitime et successeur. Il régna pendant trente-six ans, jusqu'à sa mort, intervenue, selon Vagad, en 940<sup>945</sup>. Or nous avons ici un problème de comput : les dix-huit ans d'interrègne évoqués ne peuvent s'inscrire dans la chronologie proposée puisque l'écart entre le décès de Garsias Iñiguez II et celui de Sanche Garcès Abarca est strictement égal à la durée du règne du deuxième. C'est peut-être cette aberration chronologique qui pousse García de Santa María à ajouter ce commentaire : « Verum nonnihil historię fidei derogare videtur quod rem tam arduam tamque scitu necessariam vir ille generosus et qui cum eo erant tamdiu celaverint » [Mais en vérité, le fait que ce noble chevalier et ceux qui étaient avec lui aient tenu caché pendant si longtemps ces événements si importants et qu'il était crucial de connaître semble ôter quelque peu de crédit à l'histoire]<sup>946</sup>. Le juriste conserve toutefois la narration de l'épisode et cherche vraisemblablement à gommer l'incohérence temporelle en effaçant les bornes qui l'encadrent. En effet, alors que Gonzalo mentionne toujours, à l'instar de Gauberto, la date du décès des rois, curieusement, il omet celle de la mort de Garsias Iñiguez II, et ne date pas non plus le trépas de Sanche Abarca. Ne conservant que les éléments de chronologie relative, à savoir la durée des règnes, Gonzalo replace l'action dans un cadre temporel flou et le caractère criant de l'incohérence chronologique semble ainsi étouffé. Paradoxalement, le juriste pointe donc l'invraisemblance du passage tout en faisant le

---

trait caractéristique de l'historiographie de l'Espagne orientale sur lequel, du reste, on s'étonne que les spécialistes ne se soient pas penchés » (J.-P. JARDIN et G. MARTIN, art. cit., p. 188).

<sup>944</sup> Voir *supra* p. 269.

<sup>945</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XVIII-XVIII<sup>v</sup>.

nécessaire pour l'atténuer. Cette solution intermédiaire permet à Gonzalo de donner sa propre version d'un fragment historique crucial, celui d'une vacance de pouvoir, où le royaume est amené à prendre son destin en main. En creux, c'est la question du rôle du roi qui est aussi discutée. Sans roi, le royaume peut-il se maintenir ? Pour Vagad, la vacance de pouvoir est l'occasion d'un plaidoyer :

Siguio en este medio que los altos caualleros del reyno, viendo se tan desabrigados de cabeça y de rey, houieron por acuerdo de llamar cortes. Y juntos los tres estados o los qua`tro braços como dizen en aragon, pusieron se a escoger nueuo rey. [...] Vago el reyno en esse tiempo dizen que diez y ocho años. Que bien tanto pienso que estaria en se criar. Y en esto parece la excellencia de los Aragoneses. Que tanto tiempo se rigieron tan bien. Y entre tantos peligros. Y de tantos infieles que los tenian cercados y de tantas passiones delictos y crimines que por entonce nacer podieron, supieron remediar se, y salir tan con honrra, que nunca perdieron, mas ganaron delos moros. No marauilla luego que sean libres y señores los que ahun sin rey, sin cabeça, y sin señor saben tanto del se bien regir, que mas parece que nacieron para reyes, que para subditos ni vassallos<sup>947</sup>.

D'un côté la haute noblesse aragonaise se trouve exposée, vulnérable et comme amputée de sa tête, sans roi. C'est de cette haute noblesse que semble venir l'inquiétude quant au gouvernement du royaume. De l'autre côté, le royaume dans son ensemble répond extrêmement bien à cette situation de crise, évitant conflits internes et périls externes. Les faits démontrent donc que les Aragonais sont capables de se gouverner seuls, même (« ahun ») sans roi. Cette situation n'est donc pas présentée comme normale mais l'exceptionnalité du peuple aragonais, libre par essence, permet ce qui semblerait ailleurs impossible. La souveraineté du royaume « parece » – nuance tout de même Vagad – naturelle : les Aragonais seraient, comme le révèlent les situations-limites, un peuple de rois et non de sujets ou de vassaux. García de Santa María, comme de coutume, est moins bavard que le moine de Sainte-Foi :

Aragonenses vero hujus facti ignari, cum decem et octo fere annos interregnum durasset seque continuissent justequae tranquille vitam egissent, suspicantes ut diutius durare non posse, communi consensu decreverunt ut quattuor regni ordines citarentur ac de rege sibi deligendo tractaretur<sup>948</sup>.

[Or les Aragonais, ignorant ce fait, après presque dix-huit ans d'interrègne, alors qu'ils étaient restés unis en vivant paisiblement dans la justice, se doutant que cela ne

---

<sup>946</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 14.

<sup>947</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XVIII<sup>v</sup>.

<sup>948</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 13<sup>v</sup>-14.

pouvait pas durer plus longtemps, décidèrent d'un commun accord de convoquer les quatre bras du royaume afin de pourvoir à l'élection d'un roi.]

Nul plaidoyer pour l'exceptionnalité aragonaise. Nulle dichotomie non plus entre la haute noblesse et l'ensemble du peuple. Le succès de l'autogouvernement aragonais est, en revanche, tout aussi manifeste que dans la *Corónica*. Alors que Vagad l'esquissait en négatif, à travers l'évocation des dangers évités, il est ici évoqué en positif par une proposition circonstancielle au rythme ternaire insistant sur la durée de la vacance et offrant la sereine coordination des adverbies « juste » et « tranquille ». Cette situation n'est toutefois à aucun moment présentée comme pouvant être naturelle. Son caractère précaire et intrinsèquement limité dans le temps est clairement affirmé : « diutius durare non posse ». C'est donc l'évidence de ce constat qui porte le royaume à se doter à nouveau d'un roi. Sans lui, il est voué, à terme, à l'autodestruction<sup>949</sup>.

Ces subtiles nuances dans la relation entre le roi et le royaume trouvent une expression plus contondante lorsque García de Santa María cherche à préserver entre les mains du roi la *potestas*. J'en veux pour preuve la traduction que propose le juriste d'un passage de la *Corónica* dans lequel le roi Garsias Jimenez, dans une des harangues exaltant les Aragonais au combat, leur concède pleinement non seulement le mérite et la gloire des conquêtes passées et à venir, mais encore la propriété de la terre, la capacité de légiférer et les attributs du pouvoir : « vuestra es porende la gloria, vuestra la tierra, vuestro es el derecho, ceptro y corona »<sup>950</sup>. Cette phrase résonne vraisemblablement aux oreilles de García de Santa María comme une forme d'aliénation puisque sa version latine montre un recentrage du propos, faisant silence sur la terre et le droit, mais entérinant le *partage* de la gloire et des attributs du pouvoir : « Ejusdem glorie cujus ego vos participes eritis, sceptrum nostrum et corona vobiscum comunis est » [Vous jouirez de la même gloire que moi ; notre sceptre et notre couronne, je les partage avec vous]<sup>951</sup>. Ceux-ci restent l'apanage du roi qui consent à les partager avec le royaume. Ainsi, bien que le roi accepte pleinement de se soumettre aux lois choisies par les Aragonais, les attributs du pouvoir ne sauraient être les biens propres du royaume, comme le suggère la *Corónica*. La nuance est de taille et traduit, à mon sens, l'idée

---

<sup>949</sup> À titre de comparaison, l'épisode est également présent chez Marineo Sículo, qui ne s'intéresse toutefois nullement à l'interrègne. En effet, la situation de vacance de pouvoir, pratiquement passée sous silence par Marineo, ne suscite aucun commentaire de sa part. Toute l'attention du chroniqueur se porte sur les détails de la légende de la naissance de Sanche Abarca et son caractère miraculeux (Lucio MARINEO SICULO, *De primis Aragoniae...*, fol. v<sup>v</sup>).

<sup>950</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. vi<sup>v</sup>-vii.

<sup>951</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 7.

d'un modèle pactiste plus équilibré sous la plume du juriste de Saragosse que sous celle du moine de Sainte-Foi, davantage enclin à étirer les prérogatives du royaume<sup>952</sup>. La figure du roi semble donc retrouver un rôle institutionnel de premier plan, quelque peu gommé dans la *Corónica*.

### 3. Des rois à l'attitude controversée : quelle représentation ?

Parallèlement, dans le « segment des origines », les *RARG* pourraient bien mettre en œuvre une stratégie de réhabilitation des figures royales dont l'image a été écornée par Gonzalo. C'est une nouvelle incohérence chronologique, cette fois-ci imputable non pas à la *Corónica* mais aux *RARG*, qui nous donne l'occasion d'une première remarque. Elle concerne le règne de Sanche Garsès, pour lequel nous avons vu que García de Santa María abandonne la *Corónica* pour suivre le récit de Marineo Sículo ou de l'une de ses sources<sup>953</sup>. Alors que Vagad consacre un folio recto verso à la vie de ce roi, García de Santa María lui réserve à peine une vingtaine de lignes (la moitié du recto d'un folio dans le manuscrit). Le juriste évoque tout juste la vie de Sanche Garsès que l'on voit accéder au trône, lutter contre les Maures et mourir en cinq courtes phrases. La suite du chapitre est consacrée à l'intervention de Charlemagne en Navarre contre les Maures qui en sont redevenus les maîtres après le trépas de Sanche Garsés. Une dernière phrase évoque brièvement la vacance de pouvoir puis l'élection d'Iñigo Arista, dont les détails seront développés au chapitre suivant. L'aberration réside dans l'insertion de la date de 900 pour situer l'intervention de Charlemagne en Navarre. Historiquement, l'on sait que cette expédition eut lieu non pas en 900 mais en 778. Ce déplacement historique s'inscrit toutefois parfaitement dans la chronologie relative du *De primis* de Marineo Sículo, qui situe la mort de Fortuné Garsès en 815 et l'élection d'Iñigo Arista en 912. En revanche, à moins de considérer le fragment comme une anticipation, il est tout à fait illogique au regard des datations proposées dans les *RARG*, qui placent la mort d'Iñigo Arista, successeur de Sanche Garsès, dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle. Cette incohérence ne semble toutefois pas rédhibitoire à Gonzalo qui ne la remarque peut-être même pas, l'esprit occupé à fournir, sans trop s'inquiéter des détails, un récit de substitution.

---

<sup>952</sup> C'est dans une direction similaire que va la reformulation par Vagad de l'enthousiaste achèvement de la harangue : « Escoged entre vosotros las leyes que mas vos pluguieren y que mas al bien publico y a vuestro grado y querer fueren conformes, que segund aquellas quiero reynar y regir, **más, quiero que rijamos todos** » (G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. VII, je souligne) en un plus sobre « quapropter ferte leges quas Rei publicae utiles credideritis, quia secundum illas sedet animo gubernare » [c'est pourquoi, choisissez les lois que vous jugerez utiles au bien public, car c'est selon elles que je veux gouverner] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 7) se gardant d'envisager un « gouvernement de tous » institutionnalisé de la sorte.

Mais de substitution à quoi ? Pourquoi Gonzalo s'est-il si franchement écarté, ici, du récit de Vagad ? Si l'on observe l'ensemble du chapitre contenu dans la *Corónica*, on remarque que celui-ci est farci de critiques contre Sanche Garsès, présenté comme un roi téméraire et irresponsable. J'en veux pour preuve ces deux passages suffisamment éloquents : « [...] fazia verguença a todos los suyos tanto que a menudo passaua de quanto su grandeza requeria. Que los reyes en las batallas no han de ser tan animosos y tan sin tiento »<sup>954</sup> ; et plus loin :

Enbeuescido el rey entonce por fazer algo de sus manos, como siempre lo fazia, y mas con estremo de osadia que con arte de guerra, passo tan adelante, que dexo todos los suyos atras<sup>955</sup>.

Est-ce pour préserver le caractère exemplaire de la figure royale, qui ne souffre point de faire l'objet d'un portrait si acerbe, que Gonzalo a choisi de suivre ici une autre source ? L'hypothèse est séduisante mais elle est concurrencée par une autre explication au caractère strictement matériel. Il ne doit pas nous échapper, en effet, que le chapitre consacré à Sanche Garsès court presque intégralement, dans l'incunable de 1499, sur le seul folio XV recto verso, lequel, réciproquement, ne comporte que ce chapitre. Seules les lignes finales suivantes figurent au recto du folio XVI :

leuantado del campo. Y leuado ala postre en andas muy ricas, cubiertas y arreadas de muchos paños de oro a sant Johan dela Peña, donde fue muy alta y dignamente sepultado, y con magnificencia excelente.

Or une phrase assez proche de cette conclusion figure précisément en marge du folio 12 du manuscrit des *RARG* : « Elatusque est ad Sanctum Joannem de Rupe ibique sepultus magnifice, ut tantum regem decebat » [Et il fut transporté à Saint-Jean de la Peña pour y être enterré somptueusement, comme il seyait à un si grand roi]. Elle est insérée à la hauteur du premier tiers du chapitre, juste après la mention de la mort du roi. Tout se passe donc comme si Gonzalo avait directement travaillé à partir d'un imprimé dont le folio XV était manquant ou détérioré... Pour pallier cette lacune, le juriste aurait eu recours à une autre source puis aurait repris le fil de la traduction en haut du folio XVI, incorporant la phrase finale du chapitre de Gauberto à la place qui lui revient dans la logique du chapitre remodelé.

La piste du problème matériel paraît fort convaincante, d'autant plus que Gonzalo ne semble pas spécialement enclin à protéger l'image du roi dans d'autres chapitres, puisqu'il ne

---

<sup>953</sup> Cf. p. 175.

<sup>954</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XV.

<sup>955</sup> *Ibid.*, fol. XV<sup>v</sup>.



censure point les critiques proférées par Vagad contre Pierre le Cérémonieux par exemple, lorsque ses agissements ont semblé déplacés. On pourrait imaginer toutefois que Gonzalo cherche à préserver, du moins pour les règnes primitifs, une figure royale immaculée, les fondements de la royauté restant ainsi incarnés par des personnages parfaitement exemplaires... Il est de ce point de vue curieux de remarquer que la narration détaillée du miracle de saint Antonin engendrant la paralysie momentanée du bras de Sanche le Grand lors d'une partie de chasse est éludée par García de Santa María. Dans le texte de Vagad, le roi « con el embeuecimiento de la caça » est sur le point de commettre un sacrilège en voulant tuer, dans un ancien sanctuaire consacré au saint, un sanglier qu'il ne veut pas laisser échapper car « se touiera por flaco si el jauali sele fuera »<sup>956</sup>. Mais Dieu pétrifie le bras du roi, le ramenant à l'humilité et à la conscience du sacrilège qu'il allait commettre. Cette légende, popularisée par Jimenez de Rada<sup>957</sup> et visant à justifier la restauration du diocèse de Palencia sous l'action du roi Sanche le Grand et au détriment du roi Bermude III de León<sup>958</sup>, put être considérée par Gonzalo comme une digression ayant bien peu à voir avec l'histoire aragonaise. Néanmoins, on ne peut manquer de remarquer la coïncidence lexicale « embeuecido / embeuecimiento » entre les deux passages « censurés » de la vie de Sanche Garcès et de Sanche le Grand. Cette coïncidence semble trop précise pour être fortuite. Elle paraît le symptôme d'une répugnance assez systématique du juriste à concevoir l'image d'un roi téméraire ou perdant toute mesure sous l'effet de son impétuosité. Le roi ne peut nullement, en effet, montrer de telles marques d'animalité, presque barbares, dans la construction d'une royauté fondée sur l'intercompréhension, la raison et le dialogue. Il n'est pas à exclure, donc, que le juriste ait délibérément sauté le folio de la *Corónica* décrivant la conduite répréhensible de Sanche Garsès, afin de maintenir l'image de la figure royale éloignée de ces travers « sauvages » et irréfléchis, qui plus est dans les chapitres fondateurs de l'histoire aragonaise.

---

<sup>956</sup> *Ibid.*, fol. XXVI.

<sup>957</sup> Rodrigo JIMÉNEZ DE RADA, *Historia de los hechos de España*, trad. Juan Fernández Valverde, Madrid : Alianza editorial, 1989, VI, VI, 7-20, p. 227-228.

<sup>958</sup> « La restauración de la diócesis palentina es desde el punto de vista político una victoria del rey navarro Sancho III Garcés, el Mayor, que consigue afirmar su influencia en un territorio sobre el que el rey Vermudo de León tenía interés. Las tierras que se señalan dentro de los límites del obispado palentino en el documento por el que ratifica los derechos originarios de la sede palentina, son como señaló Perez de Urbel precisamente las tierras sobre las que Castilla venía litigando desde tiempo atrás con León. La habilidad de Sancho el Mayor de separarlas de la influencia espiritual leon[e]sa mediante la restauración de la sede palentina suponía de hecho ampliar su reino » (Rafael MARTÍNEZ GONZÁLEZ, « San Antolín en el arte palentino », *Publicaciones de la Institución Tello Téllez de Meneses*, 70, 1999, p. 405-439, p. 407). Rafael Martínez González renvoie à Fray Justo PÉREZ DE URBEL, *Sancho el Mayor de Navarra*, Madrid : Institución Príncipe de Viana, Diputación Foral de Navarra, 1950, p. 215-219.

Mais penchons-nous encore sur le traitement réservé à un roi dont les agissements furent également fort controversés : Ramire II le Moine. Sans nul doute, Vagad considère clairement comme catastrophique son règne, qui entraîna selon lui de nombreux désastres et malheurs pour l’Aragon : perte de la Navarre, remise à la Castille de plusieurs territoires devant être placé sous sa protection militaire, aliénation du royaume à la dynastie des comtes de Barcelone, révolte nobiliaire<sup>959</sup> ; García de Santa María l’accompagne dans cette analyse, à mille lieues de la version proposée par Marineo Sículo, qui s’applique à glorifier ce règne et l’autorité royale qui s’y manifeste en l’enveloppant d’une aura mythique et légendaire<sup>960</sup>. Le juriste associe clairement aux temps de Ramire II une dramatique amputation de la puissance aragonaise, affaiblie, aliénée, démembrée. Face à cette évidence, le portrait du roi est nuancé. Gonzalo, comme d’ailleurs Vagad, lui reconnaît des qualités (« Fuit enim comis et mansueti ac [...] magnifici et generosi » [En effet, il fut bienveillant et doux, noble et généreux de caractère]<sup>961</sup>) en même temps qu’une inaptitude certaine à gouverner expliquée et excusée par sa condition de moine (« Qui enim in religione clausa atque arcta ab ineunte fere etate nutriti sunt, rebus modicis assueti, nesciunt magna gubernare » [En effet, ceux qui sont élevés selon une règle austère et vivent cloîtrés depuis leur plus jeune âge, habitués à une existence modeste, ne savent pas conduire les hautes affaires]<sup>962</sup>). C’est précisément cette inaptitude radicale qui, malgré les efforts du roi, lui fait perdre le soutien du royaume et en particulier de la noblesse, situation conduisant à la catastrophe. Une fois reconnues les limitations du personnage, il est intéressant de remarquer que l’analyse des faits qui portèrent Ramire à régner diffère légèrement entre Vagad et García de Santa María.

<i>Corónica</i>	<i>RARG</i>
[...] parece quan virtuosa, costante, y noble mas quan porfiada, importuna, y firme fue por entonce la lealtad de Aragon, que fasta en el monesterio conocio a su principe y rey. Alla enla claustra le fue a buscar. Y del mismo dormitorio saco a su señor, guardole su derecho. Y le fizo a la postre reynar <sup>963</sup> .	Hic autem exclamare libet ac ad sidera Aragonensium presertim prudentiam extollere, qui existimantes futuros super regni successione tumultus, ut jam comoveri non nihil ceperant, quesivere sibi regem in heremo ac religione constitutum, ne qua seditio (ut in rebus tam arduis accidere solet) oriretur in populis <sup>964</sup> .

<sup>959</sup> S. HIREL-WOUTS, *op.cit.*, p. 368.

<sup>960</sup> Lucio MARINEO SÍCULO, *De primis Aragoniae...*, fol. IX-X.

<sup>961</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 39<sup>v</sup>.

<sup>962</sup> *Ibid.*, fol. 39. Vagad est toutefois plus proluxe dans les critiques portées contre le mauvais gouvernement du roi et s’étend en de multiples commentaires que le juriste ne reprend point.

<sup>963</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. XLIX.

<sup>964</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 39<sup>v</sup>.

	[On peut ici s'exclamer et porter aux nues la sagesse, surtout, des Aragonais qui, anticipant les troubles à venir quant à la succession du royaume, étant donné qu'ils avaient déjà commencé à subir certains remous, réclamèrent pour roi un moine retiré du monde, pour éviter qu'une révolte ne voie le jour dans la population, comme cela arrive souvent dans des circonstances si délicates.]
--	--

Chez Vagad, la loyauté extrême de l'Aragon, fondu en une seule communauté politique, passe en effet de la louable constance (« virtuosa, constante, y noble ») au préjudiciable entêtement (« porfiada, importuna, y firme »), dans l'obstination à vouloir hisser par tous les moyens un moine sur le trône, même si, plus loin, le chroniqueur invoque surtout les circonstances et la malchance<sup>965</sup>. Chez Gonzalo, l'attitude des Aragonais ne prend nullement les couleurs d'une répréhensible obstination. Leur décision est même érigée au rang d'une preuve de sagesse (« prudentia ») ; elle est digne de louanges et d'admiration, puisqu'elle témoigne de la volonté des Aragonais de respecter fidèlement les droits du successeur légitime au trône et vise à contrecarrer toute révolte naissante, argument qui n'apparaît point dans la *Corónica*. Subtilement, Gonzalo sublime l'acte de loyauté à l'institution monarchique et à ses règles successorales tout en introduisant l'idée que les maux qui ravagèrent par la suite l'Aragon prenaient leur source avant même que Ramire ne monte sur le trône. Celui-ci, certes, ne sut guère y faire face mais, à son arrivée au pouvoir, le ver était déjà dans le fruit. Aux imperfections du roi, répondent donc les paradoxes d'un royaume à la fois exemplaire et défaillant, non pas par sa fidélité radicale au roi, mais par ses propensions séditionnelles en son absence. Gonzalo ne réhabilite donc pas pleinement Ramire mais souligne malgré tout une fois de plus les limites de l'autogouvernement du royaume.

#### 4. Bilan et éclairage complémentaire

À l'issue de ce parcours comparatif, je crois percevoir quelques nuances dans les discours entretenus par Vagad et Gonzalo García de Santa María au sujet de la relation roi-royaume. Les deux auteurs consacrent l'importance de l'équilibre établi entre ces deux pôles dans la relation politique mais Gonzalo propose, à mon sens, une version légèrement différente, où la « théorie du royaume » vagadienne se voit nuancée par une reconsidération

---

<sup>965</sup> G. F. de VAGAD, *op. cit.*, fol. L.

du rôle de la figure royale. Dans les phases d'interrègne qui scandent l'histoire aragonaise, García de Santa María admet et proclame, autant que Vagad, la capacité du royaume à s'autogouverner mais le caractère précaire de cette situation est plus accusé dans les *RARG* que dans la *Corónica*, en particulier du fait que cet état n'est nullement présenté comme le prolongement possible de la liberté naturelle des Aragonais<sup>966</sup>. La présence du roi reste donc indispensable<sup>967</sup>. Lorsque le roi exerce ses fonctions, il ne saurait se départir de sa *potestas*, qui ne retombe jamais pleinement entre les mains du royaume. Les rois, enfin, sont davantage préservés des critiques, dans les premiers chapitres des *RARG*.

Les tendances dégagées ici mériteraient un examen approfondi et étendu à d'autres fragments de la chronique, ainsi qu'un éclairage contextuel pour lequel je ne suis en mesure de lancer ici que quelques pistes. Je dirais tout d'abord que la posture adoptée par García de Santa María ne saurait nous étonner, au vu de la vie institutionnelle et politique que nous lui connaissons. Le juriste est sans nul doute un « aragoniste » convaincu en même temps qu'un proche du roi et de ses cercles les plus intimes. Attaché à l'équilibre des forces politiques et à la défense du modèle de gouvernement prôné par Vagad, Gonzalo semble également ouvert à une autre conception de la royauté ou de l'exercice du pouvoir royal, comme cela apparaît dans la biographie de Jean II rédigée par le juriste. Cette œuvre qui fut, rappelons-le, commandée par Ferdinand II, s'attache clairement à défendre le caractère sacré du pouvoir royal et son exercice autoritaire sur les forces politiques dissidentes durant la guerre civile catalane (1462-1472), si bien que Robert Brian Tate suggère que le point de vue de son auteur est celui d'un « monarchiste extrémiste »<sup>968</sup>. Nous pourrions voir ici une certaine contradiction avec le propos des *RARG* qui, tout en rehaussant les contours de la figure royale,

---

<sup>966</sup> Pour Vagad, l'autogouvernement n'est jamais souhaitable mais sa possibilité semble inscrite dans une sorte de « génétique » du peuple Aragonais, fondamentalement libre. De fait, si la *liberté* est, sous la plume de Vagad, le trait définitionnel du peuple Aragonais et qui envahit toute la chronique (« L'homme aragonais est libre, ne cesse de clamer Vagad : il a de son plein gré [...] accepté de sacrifier sa liberté primitive [ou plutôt] troqué cette liberté primitive pour une liberté supérieure assurée par un gouvernement juste, régi par des lois établies conjointement entre le roi et le royaume » (S. HIREL-WOUTS, *op.cit.*, p. 351), c'est plutôt la *fidélité* au roi qui prévaut dans les *RARG*, comme vertu innée appartenant en propre aux Aragonais. Alors que la liberté caractérise la nature humaine (« cum omnes homines natura sint liberi »), c'est la fidélité « que Aragonensibus natura insita est » (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Regum Aragonum...*, fol. 117) qui s'avère intrinsèquement liée à la nature aragonaise, à en croire le commentaire ajouté par le juriste. Cette vertu, également déclinable sous le jour de la *loyauté* au roi, est celle qui garantira la sauvegarde du royaume au bord de la rupture lors de la révolte de l'Union au XIII<sup>e</sup> siècle ou même face à des souverains étrangers. Son importance est également patente dans la *Corónica*, passé le « segment des origines », mais les *RARG* semblent appuyer plus significativement son caractère proprement aragonais et l'ériger en tête de la pyramide des valeurs.

<sup>967</sup> Dans la narration de l'interrègne préalable à l'accession au trône de Ferdinand I<sup>er</sup>, entre 1410 et 1412, Vagad affirme textuellement que les Aragonais « ne regrettèrent pas le roi » (« no sintieron el rey ») (S. HIREL-WOUTS, *op.cit.*, p. 367). La phrase est omise par García de Santa María.

<sup>968</sup> R. B. TATE, « Una biografía de Juan II... », p. 232.

est très loin d'adopter une position aussi radicale. Il faut néanmoins prendre en compte un élément décisif. La *Joannis II vita*, qui est en réalité toute entière consacrée à la narration de la guerre civile catalane, ne traite pas de la relation du roi avec le royaume d'Aragon mais du roi avec ses sujets catalans rebelles. La perspective est radicalement différente et la représentation des rapports politiques est conditionnée par celle-ci. Le point de vue est celui d'un Aragonais qui dépeint la guerre comme une trahison de la Catalogne, présentée comme un bloc quasiment unanime, contre la Couronne. Les Catalans sont montrés comme cupides et arrogants. L'argent et l'orgueil les ont poussés à rompre un *modus vivendi* jusqu'ici décrit comme paisible et fructueux et à programmer l'évincement du roi du gouvernement du principat<sup>969</sup>. Il est vrai que lorsque les Catalans, pour demander la libération du prince de Viane, avant d'adresser de claires menaces au roi, invoquent le serment ou pacte qui les unit à celui-ci – « *Li demum Reges, serenissime Princeps, regno digni existimandi sunt qui ea quae iureiurando promiserunt adimplent atque observant. Quid enim tam iuri naturali convenit quam pacta servare ? [...]* » [Ces rois seulement, Prince sérénissime, doivent être jugés dignes de régner, qui accomplissent et observent les promesses qu'ils ont faites en prêtant serment]<sup>970</sup> –, Jean II leur oppose la justice, la raison et Dieu, seuls guides de son action souveraine : « *iure ac ratione facere cogimur. Id dumtaxat sequemur ; nullum apud Deum gratius sacrificium quam iusticia in Principibus* » [nous sommes contraints d'agir selon la justice et la raison. C'est uniquement cela que nous poursuivons ; aucun sacrifice n'est plus agréable aux yeux de Dieu que la justice envers les princes]<sup>971</sup>. Mais c'est principalement parce que, selon García de Santa María, le roi comprend clairement que le pacte et les libertés invoquées sont utilisés comme un simple prétexte. Il ne fait aucun doute, dans la chronique, que la véritable intention des Catalans, dans cette affaire, est de se libérer de toute autorité

---

<sup>969</sup> « *Erant autem ea tempestate Catalanorum animi, equestris presertim ordinis, ita accessi, ut vetera omnia odissent, nova exoptarent. Populi autem et cives atque oppidani ad pessima quaeque praeconi, vanis cogitationibus ad deficiendum a Rege eo maxime impellabantur, quod privatim publiceque affluebant divitiis quas diuturno tempore, diligentia maxima ac parsimonia congregaverant. Erarium praeterea civitatis quam ipsi mensam vocant, nunquam fuit opulentius ; gloria item navali cunctos excellere videbantur* » [Les esprits de Catalans étaient en ces temps-là, surtout parmi nobles, à ce point enflammés qu'ils haïssaient toutes les choses anciennes et voulaient du nouveau. Le peuple, les citoyens et les habitants des villes, enclins à aux pires choses, étaient poussés par des vaines pensées à destituer le roi, d'autant plus que les caisses publiques et privées étaient remplies des richesses que de longue date ils avaient accumulées avec un grand zèle et une grande parcimonie. En outre, le trésor public de la cité, qu'eux-mêmes appellent la banque, ne fut jamais plus opulent ; de même ils semblaient l'emporter sur tous par leur gloire navale] (G. GARCIA DE SANTA MARIA, *Serenissimi principis...*, CODOIN, p. 181). « *Hi autem cum locupletissimi essent et frugum, suis viribus ac prudentia fidentes, in animum induxerant se in rempublicam liberam vindicare et (abiecto regio sceptro, exactoque rege) [...]* » [Or ceux-ci, alors qu'ils étaient très riches et vivaient honnêtement, comptant sur leurs forces et leur intelligence, s'étaient mis en tête d'instaurer une république libre et, après avoir rejeté le pouvoir royal et chassé le roi, ...] (*Ibid.*, p. 229-230).

<sup>970</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>971</sup> *Ibid.*, p. 186.

royale – « cogitantes itaque (id quod factu facillimum erat) libertatis pretextu, sese a iugo regio liberare » [ainsi, ils projetaient de se libérer du joug royal, sous le prétexte de la liberté, ce qui était très facile à faire]<sup>972</sup> – et qu’ils utilisent également la figure du prince de Viane dans ce but<sup>973</sup>. Cette situation justifie que le roi menacé adopte une attitude autoritaire. Le discours de la *Joannis II vita*, que Robert Brian Tate qualifie à juste titre de « monarchiste », est donc à replacer dans ce contexte spécifique. Il faut en particulier le relier à un anti-catalanisme associé à une vision géopolitique tranchée de la guerre civile. La figure de Jean II, malmenée par les circonstances, exigeait par ailleurs probablement, aux yeux de son fils – qui fit la commande de l’œuvre – une réhabilitation historiographique forte. La relation politique entre le roi et le royaume d’Aragon, quoiqu’elle aussi fondée sur un pacte, n’est nullement ici concernée<sup>974</sup>. Ainsi, même s’il faut comprendre, sans doute, que le chroniqueur adapte aussi son discours aux exigences du commanditaire de ses œuvres, la contradiction entre la position défendue par García de Santa María dans la vie de Jean II et dans la geste des rois d’Aragon n’est toutefois pas irréductible, dans la mesure où les deux chroniques évoquent la légitimité de l’autorité royale dans des contextes distincts. Du moins ces récits confortent-ils tous deux le rôle crucial du roi dans l’échiquier politique<sup>975</sup>. Dans les *RARG*, ce rôle s’inscrit harmonieusement au sein d’un modèle de gouvernement basé sur un équilibre des forces politiques dont les Aragonais sont les fondateurs et les premiers garants. Dans la *Joannis II vita*, il prend une couleur clairement autoritaire face à des Catalans nullement dignes, en ces temps-là, d’être régis par une autre forme de gouvernement.

Pour offrir un éclairage décisif aux nuances de la posture idéologique de García de Santa María dans les *RARG*, il faudrait également l’examiner au regard d’une analyse historique des rapports entre les institutions aragonaises et la royauté au cours des années postérieures à 1509<sup>976</sup> et dans un contexte très concret : absentéisme du roi accaparé par les

---

<sup>972</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>973</sup> Voir le commentaire de Robert Brian Tate à ce sujet : « Aunque se pinta a Carlos como ávido de poder y de fama, sus experiencias en Barcelona, después de ser puesto en libertad se suponen haber abierto sus ojos a las verdaderas intenciones de los catalanes, y su fatal enfermedad es un consecuencia inevitable de la desesperación engendrada por el engaño y malicia de éstos » (R. B. TATE, « Una biografía de Juan II... », p. 233).

<sup>974</sup> Il est probable que, si c’était du rapport entre le roi et les Aragonais qu’il était ici question, il serait difficile au chroniqueur de produire un discours de la teneur de celui-ci, malgré les justifications apportées.

<sup>975</sup> On pourrait d’ailleurs commenter le titre choisi pour la deuxième œuvre, *Regum Aragonum res geste*, qui met l’accent sur les exploits des rois, alors que la *Corónica d’Aragón* de Vagad propose plutôt une histoire du royaume.

<sup>976</sup> Ne pouvant situer avec certitude la rédaction des premiers chapitres dans la décennie qui s’ouvre alors, j’embrasse ici comme un tout ces années malgré les grands bouleversements politiques qui la traversent. L’année 1509 est celle de la publication du *De primis* de Marineo Sículo auquel les *RARG* pourraient constituer une réponse. Elle coïncide avec l’année de la mort, quelques heures après sa naissance, de l’infant Jean ; il était le fils

affaires castillanes et italiennes, diverses lieutenances générales, crise successorale, discussions autour des fors, contestation de la régence confiée à l'archevêque de Saragosse<sup>977</sup>, positionnement et actions de la Diputación et du Justice, adjonction de l'Aragon aux divers territoires régis par un « étranger », Charles de Gand. Dans cette période semblent vaciller et être mises en question autant l'institution monarchique que les spécificités politiques aragonaises. Je renvoie, malgré sa nécessité évidente, ce travail à d'ultérieures recherches.

### C. Du plaidoyer politique à l'injonction religieuse

La teneur politique de la réflexion historique menée par García de Santa María s'inscrit donc, malgré le ré-aiguillage observé, dans la continuité de la dynamique engagée par Vagad à l'extrême fin du xv<sup>e</sup> siècle. Ingrédient fondamental des *RARG*, l'élément politico-institutionnel n'y est toutefois pas aussi prépondérant que dans la *Corónica*. Il n'est pas central au point de déformer la chronique, comme c'est le cas dans l'œuvre de Vagad, par de longues digressions versant sur la philosophie et les théories politiques. Certes, il y a entre les deux chroniques une différence d'approche formelle, l'une tendant à la concision et l'autre à l'expansion, mais il n'en reste pas moins que les *RARG* ne sont pas le plaidoyer politique auquel on a pu à juste titre ramener la *Corónica*<sup>978</sup>. Nous avons vu l'écriture de Gonzalo guidée par d'autres impératifs : préoccupations stylistiques majeures, dramatisation de la narration historique ou sensibilité à la valeur moralisatrice de l'Histoire. Mais dans les premiers chapitres des *RARG*, la différence la plus radicale avec la prose vagadienne est indubitablement le fait que la matière politique cède le pas à l'injonction religieuse, en particulier dans les harangues, qui ont plus haut attiré notre attention. En effet, ces discours, qui constituent la pièce-maîtresse de l'argumentaire théorique de Vagad<sup>979</sup>, sont totalement

---

de Ferdinand II d'Aragon par un second mariage avec Germaine de Foix, union qui avait suscité de grandes attentes en Aragon pour l'avènement d'un héritier au trône.

<sup>977</sup> Je pense ici en particulier à l'action du Justice d'Aragon, Juan de Lanuza, pour empêcher la régence d'Alphonse d'Aragon (voir Daniel AZNAR I MARTINEZ, *Alfons d'Aragó*, Mémoire de recherches inédit, Barcelona : Universitat de Barcelona, 2007, p. 60).

<sup>978</sup> « La *Corónica* n'emprunte pas la forme du traité ni les règles des ouvrages théoriques ; elle en a néanmoins l'accent et l'assise. Plus qu'une histoire des rois ou des grands événements du royaume, la chronique de Vagad est une défense du Royaume, un plaidoyer intarissable en faveur des libertés aragonaises » (S. HIREL-WOUTS, *op.cit.*, p. 370).

<sup>979</sup> « Il faut souligner le degré d'abstraction [...] atteint dans les pièces oratoires placées dans la bouche des rois et autres acteurs historiques. Souvent dissociés de l'action en cours de narration, ces discours théorisent sur de grands concepts politiques et métaphysiques et en viennent à occuper une place de première importance dans la mise en place du message idéologique. S'y trouvent exposées les idées de l'auteur sur la société et le royaume, sur le pouvoir et l'autorité, sur le « bien commun » et l'identité aragonaise. Ils permettent au chroniqueur de mettre en avant lois, normes, droits et obligations de chacun. Les harangues et dialogues constituent à ce titre le noyau dur de la *Corónica* » (*Ibid.*, p. 325).

détournés de leur fonction dans les *RARG*. Percevant sans doute parfaitement l'esprit de ces fragments oratoires où, derrière le masque énonciatif du personnage, s'offre une véritable tribune au chroniqueur, García de Santa María coupe sans retenue les raisonnements de Vagad pour y substituer un tout autre discours, dramatique et menaçant, fondé sur le dénigrement de l'Infidèle et l'exhortation à la lutte chrétienne.

La comparaison de certains passages de ces harangues dans la *Corónica* et dans les *RARG* est éloquente. Dans la deuxième harangue de Garsias Jimenez, après la prise d'Aínsa, l'argumentation politique et institutionnelle vagadienne est drastiquement coupée. Dans la première harangue de ce roi, les réflexions autour du couple conceptuel roi/régner dans le rapport au territoire sont remplacées par des questions rhétoriques insistant sur la charge religieuse de la lutte et incitant à la haine envers les musulmans dont les méfaits et les péchés sont martelés :

<i>RARG</i>	<i>Corónica</i>
<p>Qua quidem in re id manifeste ostendistis (cum adversus latrones et Christi nostri redemptoris inimicos pugnandum sit) solum modo incepto opus esse nec de victoria quicquam hesitandum. Quomodo enim persequebatur unus mille et duo fugarent decem milia nisi dextera Domini pugnaret pro eis? Dextera domini faciet virtutem, dextera domini exaltabit nos. Super aspidem et basiliscum (ut confido) ambulabimus et conculcabitur leones et dracones. [...] Ecquis mortalium cui virile ingenium est tolerare queat delubra sanctorum a tam spurcissimis hominibus fedata in templisque Redemptoris nostri invocari abominabile Machometi nomen? venerabilia signa Virginis intemeratę haberi ludibrio? codices sacros nostrę religionis comburi? matribus familias honestissimis victores abuti? [...] Non patietur Deus hanc injuriam inultam ut christianorum cadavera insepulta jaceant, facta esse volatilibus celi et nocturnis canibus<sup>980</sup>.</p> <p>[Et sur ce point, c'est vrai, vous avez su montrer que, quand il s'agit de lutter contre les bandits et les ennemis de notre Christ</p>	<p>Ca ciertamente haueys en ello mostrado tener tan altos y tan esforçados coraçones y sentiros tan buen derecho, que no dudays de acometer salir con qualqu'èr empresa y victoria que tan real titulo requiere. Y que teneys confiança porende que hauemos no digo a vencer, mas a sojuzgar los enemigos y a reynar sobre aquellos, que por el reynar se llama rey el que reyna, que no por el nombre. [...] Y en esto siento que teneys tan reales los animos, que me fazeys ya ser tan rey de coraçon, que spero muy en breue de ganar tierras y señorios sobre que reyne, ca de otra manera muy vazio quedaria mi titulo, y engañosa vuestra speranza. Lo qua`l es imposible, por que Dios nunca falleçio a qui`en de el seconfia como vosotros fiays. [...] Pensays que poco me haueys obligado en fazer me cabeça de tan nobles caualleros? [...] rey me haueys fecho, como rey quiero viuir y vencer, [...] el rey a reales empre-sas es obligado. Reales pues las quiero yo emprender, que no pienso que tan discretos varones como vosotros soys, me distes el titulo sin algun fundamento y razon, ni tan esforçados caualleros como vosotros me</p>

<sup>980</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 4<sup>v</sup> -5.



rédempteur, il n'y a qu'à agir sur le champ, sans douter en rien de la victoire. Car comment expliquer qu'un seul homme en poursuive mille, et que deux puissent en faire fuir dix mille, si la main du Seigneur ne combattait pas pour les premiers? La main du seigneur montrera sa force, la main du seigneur nous exaltera. Sur l'aspic et le basilic (comme j'en ai la ferme conviction) nous marcherons et nous écraserons les lions et les dragons. Quel des mortels, doté d'un caractère viril, pourrait tolérer que les sanctuaires des saints aient été souillés par de si abominables hommes? Et que dans les églises de notre Rédempteur soit invoqué l'horrible nom de Mahomet? Qu'on se moque des vénérables statues de la Vierge sans tâche? Que les textes sacrés de notre religion soient détruits par le feu? Qu'ils abusent en vainqueurs de très honnêtes mères de famille? Dieu ne supportera pas cette injure impunie: ces cadavres de chrétiens gisant sans sépulture, donnés en pâture aux oiseaux du ciel et aux chiens de la nuit profonde.]

subistes enesto sin osar con las manos poner lo tan adelante como la razon y virtud lo requiere<sup>981</sup>.

Profanations, blasphèmes, sacrilèges, viols. Questions rhétoriques s'enchaînant à un rythme trépidant. Citations détournées des Psaumes («*Dextera Domini faciet virtutem, dextera Domini exaltabit nos*»<sup>982</sup>; «*Super aspidem et basiliscum [...] ambulabimus et conculcabitur leones et dracones*»<sup>983</sup>). Gonzalo ne lésine pas sur les moyens pour susciter l'indignation du lecteur qui s'identifie à l'auditoire du roi. Enfin si, dans la harangue de Garsias Iñiguez, Vagad touchait bien au thème du dénigrement de l'adversaire, García de Santa María en développe à outrance le motif et décuple les effets rhétoriques. Voici par exemple un fragment entièrement ajouté par le juriste au cœur de ce discours :

Ex nostris templis stabula sibi conficiunt. Imagines et venerabilia signa Virginis et Redemptoris nostri conculcare non verentur. Opprobrium faciti sumus illis. Fremunt et subsanant nos, irrident atque contemnunt. Expergiscimini igitur et christianam rem publicam et Ecclesiam capessite. [...] Tot honestas matres familias a tam spurcissimis hostibus fedatas et commaculatas liberate. Tot infantes et pueros ante quam sacrum baptismum sordidetur e faucibus draconum educite. Hec, si vos viri estis, calcaria sunt

<sup>981</sup> Gauberto Fabricio de VAGAD, *op. cit.*, fol. IV-IV<sup>v</sup>.

<sup>982</sup> Ps. 117, 16.

<sup>983</sup> Ps. 90, 13. Cette deuxième référence renvoie à un bestiaire représentant, selon Isidore de Séville, la mort, le péché et le mal (ISID., *Qu. in Gen.*, V, 8).

que vos pungere debent ut ultra humanum modum saliat. Quomodo hec commemorari possunt sine lacrimis ? sine gemitu ? sine singultu ? Agite igitur<sup>984</sup> !

[Ils font de nos églises leurs repaires. Les images et les vénérables statues de la Vierge et de notre Rédempteur, ils n'ont pas peur de les piétiner. Ils nous déshonorent. Ils grognent et nous tournent en dérision, ils se moquent et méprisent. Réveillez-vous donc et saisissez-vous de la république et de l'Église chrétienne. Libérez toute ces honnêtes mères de familles souillées et entachées par de si abominables ennemis. Extirpez tous ces enfants et tous ces jeunes gens des gueules des dragons, avant que le saint baptême ne soit sali. Et si vous êtes des hommes, ce sont là des éperons qui doivent vous piquer et vous faire bondir au-delà de la mesure humaine. Comment peut-on évoquer cela sans pleurer ? sans gémir ? sans hoqueter ? En marche donc !]

Les artifices rhétoriques foisonnent : alternance de rythmes binaires (« Fremunt et subsanant nos, irident atque contemnunt ») et ternaires (« Quomodo hec commemorari possunt sine lacrimis ? sine gemitu ? sine singultu ? », ici avec l'anaphore de « sine ») ; accumulation de sentences courtes caractérisées par l'asyndète (« Ex nostris templis stabula sibi conficiunt. Imagines et venerabilia signa Virginis et Redemptoris nostri conculcare non verentur. Opprobrium faciti sumus illis. Fremunt [...] ») ; quantificateurs hyperboliques (« tot », « tam ») ; métaphores expressives des griffes du dragon (« e faucibus educite ») et des éperons (« calcaria sunt que vos pungere debent ») ; questions oratoires alternant avec impératifs incitatifs (« Expergiscimini igitur et christianam rem publicam et Ecclesiam capessite », « Agite igitur ! »). L'exhortation repose en outre sur l'appel à l'amour propre et à la virilité des guerriers (« subsanant nos, irident atque contemnunt », « si vos viri estis ») et sur la nature soigneusement choisie des méfaits des musulmans, à savoir des sacrilèges et des crimes contre femmes et enfants. À partir du dénigrement et de la disqualification de l'« autre », García de Santa María fond une communauté unie, au-delà même d'une ambition de récupération territoriale, dans un projet de purification autour du symbole de la croix puisque, dans la bouche de Garsias Iñiguez, « Non spolia magna ad pugnam vos stimulant, non inanis et caduca gloria, sed Crucis unius honor » [Ce ne sont pas de somptueux butins qui vous poussent à combattre, ni une gloire vaine et caduque, mais l'honneur de la Croix seule]<sup>985</sup> ou puisque, dans celle de Garsias Jimenez, « Alii ob res ereptas bellum indicunt, nos autem etiam aliam justiore querelam persequimur, quod pro honore Christi crucifixi pugnamus » [Les autres déclarent la guerre pour des biens volés ; quant à nous, nous

---

<sup>984</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 9.

<sup>985</sup> *Ibid.*, fol. 8<sup>v</sup>.

poursuivons une autre quête, plus juste encore : nous luttons pour l'honneur du Christ crucifié]<sup>986</sup>.

Sans nul doute, nous retrouvons ici un certain nombre de *topoi* qui renvoient à plusieurs traditions littéraires et historiographiques. On identifiera volontiers des échos de la littérature polémique anti-islamique qui traverse le Moyen Âge ibérique. La tonalité, quasi apocalyptique, rappelle également l'évocation de l'invasion par les musulmans de l'Espagne dans le *De rebus Hispanie* de Rodrigo Jimenénez de Rada<sup>987</sup>. Elle s'inscrit encore dans la veine de la propagande messianique à son apogée du temps des Rois Catholiques. Mais tous ces écrits prenaient essentiellement leur sens adossés à l'idéologie de la Reconquête et au repoussement de la frontière contre les Maures. Quel sens devrait-on y trouver après 1492 ? Si les dates envisagées pour la composition de la chronique, entre 1509 et 1521, sont bien correctes, pourquoi, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, insister si lourdement sur une identité religieuse chrétienne construite aux dépens de l'Islam et des musulmans ? Le rôle dramatique de ces interpellations qui tonifient le propos des harangues est certain, mais cette simple explication formelle semble insuffisante. Voici d'autres pistes. La première consiste à souligner que García de Santa María, de famille juive convertie, plusieurs fois inquiété par l'Inquisition, pourrait chercher à démontrer l'intégrité de son sentiment religieux et de sa propre « identité chrétienne » en dénigrant les adeptes des autres religions. Si cette hypothèse est sans doute la clé du projet d'édition du *Dialogus contra Synagogam et pro Ecclesia* que réalise le juriste à la fin des années 1480, elle me paraît peu pertinente en ce qui concerne les *RARG*. Les juifs n'y sont vilipendés qu'à une occasion et les critiques proférées n'ont nullement la virulence des propos ici tenus contre les musulmans. Envisageons plutôt deux autres pistes : celle de l'ennemi musulman intérieur et celle de l'ennemi extérieur. Concernant la première, il faut rappeler que les musulmans vivant sous domination chrétienne en péninsule voient, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, leur situation se dégrader sévèrement. Après la pragmatique de 1502 donnant lieu en Castille à la conversion forcée de milliers de mudéjars, les musulmans en Aragon sont nécessairement sous pression, même s'ils reçoivent la protection des nobles aragonais. Il est certain que leur situation devait pour le moins faire débat dans la société chrétienne<sup>988</sup>. Néanmoins, García de Santa María se déclare, en suivant Vagad, tout à fait opposé aux

---

<sup>986</sup> *Ibid.*, fol. 5.

<sup>987</sup> Voir John TOLAN, *Les Sarrasins : l'Islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, Paris : Flammarion poche, 2006, p. 238 et suivantes.

<sup>988</sup> On pourrait également penser au contexte des *Germanías* de Valence, qui donnèrent lieu à des conversions forcées et furent en quelque sorte un pied mis à l'étrier pour l'édit de conversion de 1526. Mais la date de 1519, qui marque le début de la rébellion, est tardive pour la rédaction des premiers chapitres de la chronique.

baptêmes forcés pour ce qui est des juifs<sup>989</sup> ; il insiste aussi, cette fois-ci de sa propre initiative, sur la satisfaction liée au caractère libre et volontaire de la conversion de plusieurs rois Maures. À quoi bon dès lors jeter de l'huile sur le feu ? Cette deuxième piste ne paraît donc guère plus convaincante. Reste l'hypothèse du péril extérieur : il faut rappeler ici que, durant le XVI<sup>e</sup> siècle, les côtes catalanes et valenciennes sont sous la menace constante de la piraterie berbère et des attaques turques. Les Turcs cristallisent en particulier toutes les craintes car leur domination territoriale ne cesse de s'accroître en méditerranée et en Europe Centrale<sup>990</sup>. Bien que les *RARG* aient été écrites avant les grandes conquêtes de Soliman I<sup>er</sup>, on pourrait peut-être voir un transfert, dans ces harangues, de l'esprit de Reconquête à un hypothétique esprit des croisades tardives. Le détour par le péril musulman extra-péninsulaire nous contraint à revenir à l'analyse de la propagande messianique trop rapidement évoquée plus haut. Les travaux d'Alain Milhou mettent en évidence un *continuum* dans la littérature messianique entre la fin du XV<sup>e</sup> et le début du XVI<sup>e</sup> siècle – 1492 ne constituerait nullement un coup d'arrêt – et établissent une relation claire entre la propagande messianique et les expéditions menées contre les musulmans en dehors de la péninsule en particulier en Afrique du Nord. Ces expéditions étaient considérées comme un prolongement logique du mouvement de Reconquête et étaient destinées à éradiquer certains foyers de piraterie<sup>991</sup>. Alain Milhou rappelle aussi les projets récurrents de croisade en Terre Sainte échafaudés par Ferdinand le Catholique, et ce jusqu'à sa mort. Au vu de ces éléments, le retour en force d'un discours d'exhortation à une forme de guerre sainte ou de croisade sous la plume de Gonzalo pourrait

---

<sup>989</sup> G. GARCÍA DE SANTA MARÍA, *Regum Aragonum...*, fol. 150<sup>v</sup> -151.

<sup>990</sup> En Méditerranée, ils menaçaient en particulier des possessions aragonaises telles Naples et la Sicile (Alexandra MERLE, « La guerre juste contre les Turcs et la monarchie catholique au XVI<sup>ème</sup> siècle », in : Annie MOLINIE et A. MERLE, *L'Espagne et ses guerres : de la fin de la Reconquête aux guerres d'Indépendance*, Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p. 307-324, p. 309).

<sup>991</sup> « Es cierto que se produce un rebrote de tensión escatológica y de interés por la cruzada en el último tercio del siglo XV y primero del XVI. Si la tensión escatológica fue mucho más fuerte en países como Alemania e Italia, en cambio fue en España donde se dieron las mayores preocupaciones por la cruzada. Pero esas preocupaciones no arraigaron profundamente sino cuando los españoles fueron concernidos directamente : conquista del reino de Granada (1482-1492) y de los presidios de Melilla (1497), Mazalquivir (1505), Cazaza – junto a Melilla – (1506), el Peñon de Vélez de la Gomera (1508), Orán (1509), Bujía (1510), preludio a la conquista del Magreb occidental.[...] Todos estos puertos magrebíes eran de una importancia capital para la seguridad de las costas españolas ; hasta la posesión de la relativamente lejana Bujía significaba la desaparición de un foco de piratería peligroso para la península. De ahí la popularidad de estas conquistas, prolongación lógica de la Reconquista ; por eso, en estos momentos, las profecías mesiánicas sobre el aniquilamiento del islam y la conquista de Jerusalén por Fernando el Católico tuvieron, al parecer, un eco importante en la población » (Alain MILHOU, *Pouvoir royal et absolutisme dans l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle*, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 1999, p. 36-37 ; le chapitre de l'ouvrage dont ce fragment est tiré reprend l'article antérieur A. MILHOU, « Propaganda mesiánica y opinión pública. Las reacciones de las ciudades del reino de Castilla frente al proyecto fernandino de cruzada (1510-1511) », in : María del Carmen IGLESIAS, et al. (éds.), *Homenaje a José Antonio Maravall*, Madrid : Centro de investigaciones sociológicas, 1985, p. 51-62). Voir également A. MERLE, art. cit., p. 307-308.

constituer une manifestation de soutien à ces entreprises<sup>992</sup> : investies d'une nouvelle signification, les harangues pour la défense des frontières primitives du royaume exhorteraient implicitement à la lutte contre l'Infidèle et à l'expansion de la chrétienté par delà les mers, au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Gonzalo relaierait donc ici un discours de propagande prétendant inscrire à nouveau l'Aragon au coeur d'un projet glorieux dont l'importance serait comparable à celle de ses conquêtes passées.

C'est sur ces réflexions que je clorai l'étude présentant la chronique pour en livrer, dans le volume suivant, le texte.

---

<sup>992</sup> On notera que ces harangues peuvent également entrer en résonance avec les sermons de l'évêque Martín de Caspe, prédicateur des Rois Catholiques, qui fut non-seulement un vif polémiste anti-musulman mais qui reprit en outre avec récurrence le thème des conquêtes africaines et orientales fernandines sous un jour messianique dans ses sermons. Parmi les fragments que Sebastián Cirac Estopañán cite et traduit en espagnol, voici quelques exemples : « Mas la secta de Mahoma empezó por Mahoma en el año de Cristo 616, y así, si según Albumazar había de durar 875 años, añadidos a esos 616 hacen todos en total 1491, año en el cual fué perdida por los moros la ciudad de Granada. Y así, es evidente, que la perdición de esta secta empezó entonces, y esperamos que debe acabar del todo en el año del Señor 1524, pues según los calculadores, en aquel año habrá portentosos cambios de los reinos de las sectas ; pues en aquel año, en el mes de febrero, habrá 20 conjunciones máximas, y de ellas 16 poseerán el signo de Acuario y así, concluyen los calculadores que en todos los climas se señalarán admirables cambios. Mas esto está suficientemente manifiesto, porque después de tomada Granada, nuestro serenísimo rey Fernando no sólo tomó en Africa a Melilla y el excelentísimo puerto de Mazalquivir, y también en el año 1510 fué tomada la ciudad de Bugía [etc. ; suit une liste de conquêtes] » (Sermon 45, Sermon prononcé en présence de Ferdinand II d'Aragon en 1511 ou 1512. Cf. Sebastián CIRAC ESTOPAÑÁN, *Los sermones de don Martín García, obispo de Barcelona, sobre los Reyes Católicos*, Zaragoza : La Académica, 1956, p. 21). Ce sermon parle l'accès à la Jérusalem terrestre à la Jérusalem céleste. La septième porte allégorique pour accéder à la Ville Sainte est la conversion des Maures et l'éradication de la secte de Mahomet. Dans le sermon 80, Martín de Caspe reprend l'idée des conquêtes menant à l'éradication de l'Islam en embrassant explicitement la reconquête de la Terre Sainte et l'établissement d'un empire hispanique dans tout le bassin méditerranéen (*Ibid.*, p. 41). Le sermon 40 (« Por la conquista de Jerusalén ») verse encore sur le même thème (« Dios no solamente quiso salvar a Europa, sino también que fuera causa que de ella saliera la salvación del universo, esto es, de que el rey de España sea el rey que adquiriera la ciudad de Jerusalén y la Tierra Santa », *Ibid.*, p. 77). Pour étayer son propos, Martín de Caspe évoque la croix, qui est le symbole du roi de Jérusalem mais figure aussi sur les armes des rois d'Aragon, Garsias Jimenez, le premier. L'importance de la croix, dans les harangues des *RARG*, est aussi primordiale. Voir aussi les sermons 36 et 114. Ces sermons furent publiés en latin pour la première fois en 1517 sous les presses de Georg Koch alias Jorge Coci ; l'oeuvre, intitulée *Sermones eminentissimi totiusque Barchinonensis gregis tutoris acerrimi necnon inmarcessibilis sacre theologie paludamento insigniti Martini Garsie*, compte plus de cent cinquante pièces. Sur le Martín de Caspe plus proprement polémiste, voir José María RIBERA FLORIT, *La polémica cristiano-musulmana en los sermones del Maestro Inquisidor don Martín García*, Tesis inédita, Barcelona : Universidad de Barcelona, 1967.